JACQUES RIVIÈRE et ALAIN-FOURNIER

CORRESPONDANCE

1905-1914

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

★

nrf

GALLIMARD

CORRESPONDANCE

I

JANVIER 1905 - DÉCEMBRE 1906

Œuvres de

JACQUES RIVIÈRE et d'ALAIN-FOURNIER

nrf

ŒUVRES DE JACQUES RIVIÈRE

ÉTUDES

AIMÉE

A LA TRACE DE DIEU, 1925

CORRESPONDANCE AVEC ALAIN-FOURNIER

DE LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME

NOUVELLES ÉTUDES

ŒUVRES D'ALAIN-FOURNIER

CORRESPONDANCE AVEC JACQUES RIVIÈRE

LE GRAND MEAULNES

illustré par Galanis

MIRACLES

avec une introduction de Jacques Rivière

JACQUES RIVIÈRE et ALAIN-FOURNIER

CORRESPONDANCE

1905-1914

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

★

GALLIMARD

21e édition

UNIVERSITY OF ARIZONA
LIBRARY

Tous drois de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie
Copyright by Librairie Gallimard, 1926

844.91
R625Z
1926a
v.1

1905

A Jacques Rivière, à l'Infirmerie

Ce soir, 7 heures 1/2 — Lycée Lakanal, janvier 1905

Mon cher Jacques,

Je te vois d'ici : Thèmes et Versions ; Versions et Thèmes ; conférence de Philo, Maeterlinck — plus ardemment encore que si tu occupais la place vide derrière moi !

Est-ce que pourtant tu n'as pas senti passer ce soir la vieille tiédeur avant-courrière d'un printemps. On parlait d'aller au parc, de sortir, d'imiter C. parti pour Luzech à la suite d'épuisement général. Il faisait encore jour à cinq heures. Il faisait presque tiède — un petit vent de folie et de printemps passait.

Nous en causions avec G. Nous disions : dans sa chambre là-bas, tout seul, il tourne le dos à la fenêtre. La première langueur de l'année ne pénètre pas jusqu'à lui — et alors, Versions, Thèmes, Thèmes, Versions, Destinée et Sagesse...

Est-ce que tu ne te doutes pas un peu que tu me manques énormément. Tu vas rire : ta simple présence silencieuse — ta simple présence droite — peut-être sévère, m'avait manqué quelque temps, sans que je puisse m'en rendre compte : je souffrais comme une âme en peine.

J'ai pas mal vécu, évolué intérieurement depuis ton exil.

Seulement tu ne serais pas qui tu es si tu ne savais pas qu'il y a des choses qu'on ne peut ni dire, ni écrire. Qu'on tâche de faire sentir, qu'on sent quelquefois, mais qu'il ne faut pas risquer d' « abîmer » ou de détruire ou de perdre éternellement dans une phrase mal dite, qui sonne faux ou qui fait rire.

Je ne sais pas moi-même où ça me mènera.

Je me suis trouvé à lire pendant cette évolution que je te signale *le Triomphe de la Mort* et à voir *la Gioconda* où se trouvent des angoisses que j'admire — sans désormais vouloir les imiter.

Je crois que je vais à la simplicité.

Après avoir souffert comme un fou de pensées qu'on ne doit pas penser — parce qu'elles ne sont que la pensée sans être la vie — et qu'elles mèneraient à la mort, elles aussi — je veux penser, aimer et vivre simplement ; loin, si je peux, des gens à moitié chemin ou qui se sont avancés un peu sur la route ; loin de ceux qui n'ont pas voulu s'y engager, loin de tous ceux qui me suggèrent, sans y songer, les pensées affreuses et mauvaises — parce qu'elles sont des images et des pensées qui ne doivent pas être *moi* ni *ma vie.*

Je me suis remis à travailler hier seulement.

J'ai fait quelques petites choses après ton départ, dont une te plaira. (Je me disais toujours : Voyons, il y a pourtant autre chose que la critique et le sourire de G. ; il faut que je montre ça à quelqu'un — âme en peine, je te dis).

Si tu n'as rien à me dire, j'ai des milliards de choses à te dire, que je ne saurai, que je ne pourrai probablement jamais te dire.

J'ai pas mal de choses à te raconter mais qu'il n'est pas urgent de te raconter. Je le ferai plus tard, en cour.

J'ai vu une autre photographie de Maeterlinck — complètement différente de la première. *Énergie,* Énergie — droiture. Mèche de cheveux, relevée, enlevée, soulevée.

Sais-tu qu'il a fait jouer en 1903 *Joyzelle* au Gymnase et que la scène s'y passe au temps de Merlin.

Suzanne Després est probablement l'actrice la plus intelligente et la plus maeterlinckienne de Paris.

. . . . . .

HENRI

A Henri Fournier, au lycée Lakanal

De l'Infirmerie

Mon cher ami,

Malgré la fin prochaine de ma pas trop triste prison, je t'écris, car s'il est vrai qu'il y a des choses qu'on ne peut ni dire ni écrire, il est vrai aussi qu'il y en a qu'on peut écrire, mais pas dire.

J'ai éprouvé une vraie joie en lisant dans ta lettre de ce matin : Je crois que je vais à la Simplicité. Oh ! que tu as raison et que c'est bien là qu'il faut en venir à la fin des fins, quoi qu'on fasse, si l'on est sincère. Vois-tu, si j'avais eu quelque chose à te reprocher jusqu'ici, ç'aurait été de ne pas être tout à fait selon toi-même — de te vouloir un peu trop original.

Notre premier devoir c'est, je crois, de ne pas faire de littérature dans notre vie. Et c'est notre devoir à nous, surtout, dont c'est

presque le métier d'être lettrés. Tâchons de toute la force de nos âmes de rester simples et sincères envers nous-mêmes. On est toujours mieux que ce qu'on voudrait être, et il n'y a jamais de désavantage à se montrer comme on est. Au moins l'on peut se dire que ceux qui se moquent de nous ont tort et ne vous valent pas. Tant qu'on n'est pas *véritable*, on ne peut se dire que les railleurs sont injustes.

En réfléchissant bien, on trouve que l'important n'est pas qu'un homme aime le symbolisme, la musique, les modernes, mais qu'il pense sincèrement, selon la ferme direction de son cœur et de son esprit.

Et puis, comme dit Maeterlinck : *Le désir de l'extraordinaire est le grand mal des âmes ordinaires.* En suivant sa bonne petite vérité intérieure, on est sûr de ne pas se tromper et l'on acquiert je ne sais quelle tranquillité d'âme, que rien ne peut plus altérer. Ce n'est pas du mépris pour tout le reste, c'est au contraire une indulgence modeste à tout ce qui nous semble faux.

Oh ! le faux, le faux, dont on veut se décorer. Je n'abhorre rien tant que cela.

Je sais bien que tout ce que je dis se ressent de ma conférence de Philo. Mais ça ne fait rien. C'est repensé.

C'est même vécu. Car je ne parlerais pas ainsi, si je n'avais été moi aussi tourmenté de ce désir de l'extraordinaire. Tout l'an dernier il m'a fait mal. Maintenant j'en suis délivré pour toujours, un peu grâce à *Sagesse et Destinée*, beaucoup grâce à mon évolution intérieure toute simple et naturelle.

Il faut avoir passé par là, mais pour s'en souvenir avec horreur.

Être selon soi-même. Être selon soi-même et ne pas faire de littérature dans sa vie !

Quand on y songe, il n'y a rien de plus piteux que le dilettantisme. Et Nietzsche, grand poète, n'est-il pas un poseur de la pensée ?

Eh ! va donc avec ton surhomme, toi qui n'as pas seulement la force d'être un homme !

Pardon, n'est-ce pas, cela m'étouffait un peu. Et c'est fini.

Donc je suis très heureux de voir ce qui t'arrive. Laisse faire et regarde : rien n'est plus amusant et rien ne donne plus de force au cœur, que de se voir changer.

***

J'ai senti qu'il faisait un peu printemps dehors, comme les Aveugles entendaient qu'il y avait des étoiles dans le ciel.

Le vent, le vent sacré éparpillait de la lumière par tout l'espace.

(Littérature, mais ici sans conséquence — n'affectant en rien la vie).

J'ai pensé sortir hier. On m'avait baigné. Le « Proto » a dit non
J'ai été *exquisement* soigné et n'ai pas trop souffert de ma solitude.
A demain pourtant avec joie, vers dix heures.

J. R.

A Jacques Rivière, au lycée Lakanal
A lire quand tu n'auras rien de mieux à faire

Londres, 9 juillet 1905

Mon cher vieux,

Dimanche matin — dix heures. Claire petite chambre au second étage d'une villa perdue dans la verdure — à ma droite, par la fenêtre, tout un lointain horizon de feuillage et de villas, toute la tiédeur de juillet qui m'arrive, et le calme, le calme immense des dimanches matins à Londres.

Aux murs : au-dessus d'un vaporisateur, à côté du bec de gaz... de petites pancartes comme dans *Oiseaux de Passage* avec des sentences bibliques que je te traduis ! *Le Dieu Éternel est ton Refuge — Dieu d'abord : Qu'en toutes choses, Il « prédomine »* — etc...

J'entends vaguement qu'en bas on arrose des pelouses — vaguement mistress (prononcez missiz) N. qui, comme toutes les Anglaises, passe son temps au piano — et puis, de temps à autre, le sifflet du train qui s'en va vers Richmond.

Passons maintenant au détail. (Il est probable que je te donnerai seulement des indications, me réservant de te raconter plus tard en détail des foules de choses).

1° Voyage. Paris-Dieppe. — Je commence à vouloir voir l'Angleterre avec les yeux de Dickens. Je me fais tout un petit roman sur deux *fermiers anglais* qui sont en face de moi. Il me semble que je m'en vais passer mes vacances à la campagne en Angleterre, et que je suis un school-boy de quelque ville de province. Je me rends très bien compte que ça n'est que de la littérature.

Dieppe. — Transbordement. Mes impressions se précisent et s'élargissent. Il est minuit.

Le pont des émigrants. — Les misères gaies, les misères grotesques à faces barbouillées et rasées, les misères qui s'en fichent, les misères enlacées... Bateau anglais. On crie sinistrement des ordres de départ que je ne comprends pas. On commence à se promener sur le pont et nous partons. Sortis de la passe, nuit sur la mer qui va se confondre dans la brume avec la clarté du ciel

étoilé vaguement ; un bateau comme le nôtre passe : c'est-à-dire, dans la brume, un espace piqué de lumières. Je pense irrésistiblement à Whistler, à ses marines au crépuscule... La traversée dure six heures. Une heure de sommeil assis, une demi-heure de promenade sur le pont, et ainsi de suite.
— d'heure en heure l'aspect de la mer évolue,
— laiteuse, au petit jour, avec un contre-torpilleur qui passe loin dans la brume du matin.

J'ai un peu froid, dans mon manteau, je regrette de n'être pas enseigne sur ce bateau, de ne pas vivre une vie en uniforme noir, autoritaire et rude à travers la mer, pour aller un jour demander à Toulon la main d'une hautaine jeune fille blonde, dont le père a traversé cinq fois l'Océan... Un couple très jeune, que je crois évadé, s'enlace et se désenlace, à moitié endormi. La jeune fille a le mal de mer et ne sait comment « se mettre ». Elle se promène sur le pont, la tête basse — le jeune homme est excessivement embêté, et lui demande toutes les trois minutes « comment ça va », la tête basse. Si j'étais deux, nous nous amuserions comme des fous, quoique ce soit un tout petit peu triste.

NEWHAVEN. — D'abord au loin les falaises crayeuses et blanches (Albion) premier contact avec l'Angleterre. Je ne me tire pas trop mal des premières démarches à faire « en anglais ». De Newhaven à Londres, tout à fait réveillé, je jouis délicieusement de la vue des campagnes vertes, VERTES, fraîches, des prairies, des arbres immenses, des champs VERTS !

LONDRES. — Toujours cette impression de fraîcheur. D'abord, littéralement, comme le train est haut perché, un *océan* de toits, des ports *immenses* sur la Tamise, des feuilles partout et de grands parcs *immenses*, propres et parfumés...

2° MES OCCUPATIONS ET MES HÔTES. — Lever à sept heures. De huit heures à midi et demie, jusqu'ici, je classe des lettres anglaises et de temps à autre je reçois une ou plusieurs lettres anglaises à traduire en français, ou réciproquement. De une heure et demie à six heures, même travail. Dès cette semaine, au lieu de me payer 8 shillings comme c'était entendu, on m'a payé 10 shil. (10 × 1,25).

D'autre part, dès lundi matin, une heure après mon arrivée, j'étais présenté au secrétaire de la maison Sanderson qui en est le chef — après M. Harold Sanderson qui n'est jamais là. Immédiatement il me faisait piloter pendant la matinée à travers le quartier de Chiswick et m'emmenait déjeuner chez lui à midi et demi. L'après-midi promenade avec sa femme et une autre lady à Kew Garden. Finalement, il m'offre à un prix dérisoire la pension complète chez lui (dans une villa délicieuse comme toutes celles que j'ai vues à Londres jusqu'ici) à condition que je lui donnerai tous

les jours de sept à huit heures du soir une leçon de français, ce que je fais, lui, athlète blond fumant la pipe dans un rocking-chair, *sur sa pelouse*, un bouquin à la main — moi à côté de lui, dans un autre rocking-chair.

Depuis trois jours, je fais une longue promenade, de huit à onze heures du soir, avec un jeune Anglais de vingt-deux à vingt-trois ans, excessivement spirituel, assez instruit, employé chez Sanderson, rasé, fumant la pipe, qui me tuyaute sur tout.

3° Les villas anglaises. — Londres est immense, ces villas sont innombrables et *dans Londres*. Sans parler de la verdure, ni des pelouses, j'aurais voulu, les premiers jours, m'arrêter à chacune pour l'admirer à mon aise. Chacune est comme un petit château, si différent des villas de la banlieue parisienne ! — avec de lourdes petites portes cirées, des fenêtres aux nuances exquises, des pierres idem, des rideaux de dentelle partout et des pianos, des flûtes qu'on entend, partout, partout.

4° Mes impressions générales sur l'Angleterre.

a) *Générales proprement dites*. — Ç'a été d'abord l'impression de quelque chose de jamais vu, de jamais vécu, d'un recommencement complet. Si bien que l'après-midi de lundi, jour de mon arrivée, après le lunch aux allures de dînette comme tous les repas anglais, quand miss N. (onze ans), blonde, nez retroussé, robe claire, est partie pour la Gunnersbury-School, il m'a semblé, dans le soleil de ce jardin inconnu où j'étais assis, que moi aussi j'allais prendre la rue déserte et chaude pour aller à l'école primaire.

b) *Sur les Anglais*. Amour de la nature qui m'a ravi puis un peu ennuyé. Ils la mettent, pratiques, à leur disposition. Tout Londres est plein de parcs où ne traînent ni papiers ni bouteilles, de pelouses où l'on s'assied, où l'on ne se vautre pas. Mais sans avoir l'air artificiel, ça a l'air un petit peu trop courant et commercial, trop confortable.

Amour des fleurs. Des serres merveilleuses dans les parcs. L'Anglais s'arrête quand il sent l'odeur des tilleuls, respire longuement, voluptueusement... Oh ! lovely ! Je dis : l'Anglais, parce que j'ai vu faire cela aux plus « matter of fact » (positifs).

c) *Les femmes*. Je ne peux pas m'y faire : voilà, on les a mises aussi à sa disposition et on n'y prend guère garde. Couramment, on a *sa jeune fille* avec qui on se promène tout seul, et mon jeune Anglais, dès le premier soir, me demandait si j'avais à Paris « ma jeune fille particulière ». Mon épatement ! Et puis leur mise, trop confortable, trop courte, trop claire. J'ai été longtemps à me demander ce qui me déroutait le plus : je me suis aperçu qu'elles ne portaient pas de corset, alors tout ce qu'elles mettent a l'air

mal attaché. Avec ça bicyclette, allures masculines et nez en l'air.

Alors, villas dont j'ai longtemps rêvé, nature, pianos, jeunes filles à sa disposition, partout, tout le temps, j'ai peur que ça finisse par ne plus intéresser ou tout au moins par ne plus impressionner. J'ai peur bientôt, à force d'en entendre, de ne plus sentir *la séculaire tristesse qui tient dans un tout petit accord au piano.*

Pour ce qui est de la femme, je ne crains rien. Elles sont si loin, celles-là, de la Française, ignorée sous sa voilette, lointaine et silencieuse dans les salons lointains et fermés — et si féminine, enveloppée dans ses robes sombres.

5° Comment je me débrouille en anglais. — Admirablement les premiers jours. Moins bien maintenant parce que j'ai des scrupules. On me fait force compliments. Je ne comprends encore que le quart des conversations à mes côtés, et la moitié de ce qu'on me dit.

Toute la journée, à la factory, je fais de l'anglais commercial effroyablement rapide. Tu comprends que le cœur me battait un peu les premiers jours, au milieu des rouages administratifs merveilleusement précis de cette usine, lorsque je recevais tout d'un coup sans savoir seulement qui me l'avait apportée, une lettre (ou plus) avec ces simples mots épinglés, en anglais, bien entendu : « Mr. Henri Fournier. Prière de traduire et de renvoyer aussi vite que possible » ; les premiers jours, je n'avais pas de dictionnaire — et rien que des termes techniques, des expressions commerciales que je n'avais jamais vues ni en français ni en anglais.

Il me fallait une belle audace que j'ai eue. J'en étais quitte pour demander à l'une des jeunes filles dont je suis environné, qui sourient comme si de rien n'était (j'entends comme si elles n'étaient pas des jeunes filles), j'en étais quitte pour leur demander des renseignements ou plutôt des commentaires — mais vite.

Je ne parle qu'anglais. Je n'en suis pas encore à penser en anglais — ça vient, j'en suis à la période, par exemple, où l'on *traduit* immédiatement et irrésistiblement tout ce qu'on pense — et où l'on a soin de ne penser autant que possible que des choses faciles — au fond c'est atroce.

J'ai à tous moments des tas de gaîtés intérieures (pour des riens nouveaux) qui ne demanderaient qu'à éclater si nous étions deux.

Je me suis aperçu hier que j'étais effroyablement seul, pris d'une de ces gaîtés subites que personne ne pouvait partager.

Mais ces impressions dont la plus vieille date de huit jours s'effacent et évoluent, l'impression de nouveauté par exemple.

Quelque chose que je vérifie parfaitement c'est l'impression de temps corrélative à la fabrication de nouveaux polygones. Si vous saviez comme vous me semblez loin, et le lycée, et la première

Yvonne [1]. J'avais bien deux ans à ce moment-là. Et pourtant je me demande avec M. Mélinand si je n'étais pas aussi relativement complet qu'à présent et si mes rêves d'alors ne valaient pas mes raisonnements d'aujourd'hui.

6° Hygiène. — *a)* Si je rencontrais une boutique où l'on vende du pain français, je me demande ce qui se passerait. On mange ici, par repas, une languette d'une espèce de brioche sans goût.

Id. pour le vin. On boit du sirop dans de grands verres ou de la bière. A six heures, dernier repas, du thé, *à six heures :* aussi entre 9 et 10, je crève de faim.

b) Je ne retournerai pas au musée de Hanovre, c'est tout de même trop idiot.

7° Littérature. — J'ai acheté en anglais : *Les Confessions d'un Fumeur d'Opium*, Thomas de Quincey. Tout neuf et d'occasion.

J'ai acheté à Paris *le Mercure* de juillet. Ne me l'envoyez pas. Envoyez *l'Ermitage* quand vous pourrez et les autres *Mercures*. Si vous voulez, je vous enverrai un « avoir » comme on dit dans le commerce, avant vos vacances — ou je vous payerai seulement à la rentrée.

Bien pénible le Le Cardonnel. Je connaissais

... ce cri d'une girouette
ou d'une enseigne au bout d'une tringle de fer
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

Combien épatant, tout de même, et combien épatant, rapproché, le songe d'Athalie. — Bon, « le roman comique ». J'ai lu tout cela hier l'après-midi. Je n'ai pas un instant à moi, le reste de la semaine. Je vais consacrer toute ma journée d'aujourd'hui à des lettres moins longues.

J'ai bien des choses encore à te dire. J'aurais voulu te raconter une promenade inoubliable de nuit à Richmond. Te parler des vers que je ne vais probablement pas pouvoir faire, surtout si je suis découragé par un échec à *l'Ermitage*, te parler d'Elle dont soudain (après une période de demi-oubli, calme de sentir une présence toute prête à surgir parmi les souvenirs) le visage est revenu l'autre soir avec une netteté effrayante me remuer jusqu'au cœur, me remuer à en pleurer. Je crois bien que ça n'est pas qu'une petite aventure romanesque. La prochaine fois, je te ferai aussi des reproches sur ton silence de tout le trimestre. Tu pouvais bien faire le même effort que moi et essayer de dire un peu à quelqu'un qui s'efforcera de suppléer à tout ce qui ne sera pas dit et de com-

1. Voir *Images d'Alain-Fournier* par sa sœur Isabelle, (chapitre : *Rien de sérieux*, p. 190).

prendre tout ce qui sera mal dit. Quand tu pourras m'écrire, fais comme moi et remplis sans vergogne dix pages de ta seule personne. Je pense souvent à toi, ton influence s'exerce sur moi si loin de toi que je sois — ton influence bienfaisante. Je pense souvent à toi.

HENRI

Ma mère m'a décidément écrit sur Francis Jammes, après la lecture de cette seule pièce entière intitulée *Cette personne*, les réflexions surprenantes de justesse, comme si elle avait lu tout l'ouvrage : « ... c'est ravissant tant c'est simple et vrai... cela s'impose comme le soleil, comme l'orage, comme s'impose la vérité même ». A remarquer que ma mère ne fait jamais de littérature comme son fils dans ses lettres, et qu'elle me dit cela après des considérations sur les chemises que j'emporterai.

—

A Jacques Rivière, au lycée Lakanal

Londres, 20 juillet 1905

Mes amis,

Enchanté d'avoir enfin de vos nouvelles. J'aurais préféré que ça ne me coûtât pas six sous. Mes félicitations à Gu., Rivière et même G. [1].

Je me demande aussi ce qui a bien pu arriver à ce pauvre onagre de L. Peut-être parce qu'il a eu la bêtise de signer ses chefs-d'œuvre ?

Tâchez de me tenir un peu au courant de l'oral. Que Gu. de temps en temps me confectionne une carte postale. Mais je vous supplie, rien au recto ! Ça fait vingt-quatre sous que je paie en deux jours pour quatre cartes postales. Envoyez-moi le résultat définitif aussi rapidement que possible. J'écrirai à Rivière dans quelques jours. Mes amitiés et refélicitations.

H. FOURNIER

—

A Jacques Rivière, au lycée Lakanal

Londres, dimanche matin, 23 juillet 1905

Mon cher Jacques,

Je pense que quand cela t'arrivera, tout sera fini ou à peu près — et je prie le bon Dieu que ce soit *bien* fini. La nouvelle de ton

1. Reçus à l'écrit au concours de Normale Supérieure.

admissibilité ne m'a pas surpris comme bien tu penses, celle des autres m'a fortement encouragé pour l'année prochaine, quoique je sache très bien qu'après cela il y a encore tout l'oral, tout le terrible oral qui est en train de te torturer !

Doncques *je suis attendant* et impatiemment, crois-le bien, le résultat.

Maintenant, comme je ne sais rien de rien de ce qui t'intéresse en ce moment, je vais te parler pendant quelques pages de ce qui m'intéresse. Puissent ces quelques pages t'intéresser !

Eh bien, je mène la vie la plus infinitésimale qui se puisse imaginer, à l'extérieur.

A huit heures et demie, départ pour la factory. A six heures, retour à la villa. En dehors, rien ou si peu. Ces trois derniers jours pourtant, ma vie, j'en ai peur, semble devoir s'élargir — mais classons :

Le sexe féminin. — C'est encore là, je crois, qu'il y a le plus de différence entre la France et l'Angleterre, et encore je dois considérer que je n'ai jamais fréquenté en France le genre de jeunes filles que je fréquente ici.

Que je te raconte d'abord une toute petite aventure avec une toute petite Anglaise. Elle est doucement amusante et seulement amusante — et puis au cours de l'histoire, je te donnerai une vague idée de ma vie :

Dans le bureau où je travaille en ce moment dix minutes par heure et où, le reste du temps, je fais de la grammaire anglaise — et même des travaux plus agréables comme il sera dit dans un prochain chapitre — j'ai en face de moi, de l'autre côté d'un immense pupitre tout encombré de dictionnaires, de Grands Livres et de machines à écrire, trois jeunes filles. Derrière moi, séparés de moi par une cloison vitrée, toute une escouade de caissiers penchés sur leurs additions, et enfin, éparses par mon bureau, dans les cabines téléphoniques, d'autres jeunes filles...

De ces trois, deux sont de fort belles filles, étonnamment faites, qui passent leur temps à chercher une occasion de jouer avec le premier employé venu. Excellentes filles d'ailleurs. Seulement comme ce genre me dégoûte et comme je ne veux rien avoir de commun ni avec elles, ni avec leurs caissiers, je n'oppose qu'un *froid silence,* où l'air « ailleurs » d'un monsieur qui pense à autre chose, à leurs risées *éternelles* et communicatives.

La troisième est celle à qui j'ai d'abord été présenté et qui devait en trois mots me mettre au courant.

Je m'étais dit tout de suite : beaux yeux, un corps qui n'existe pas, il n'y en a pas, un air de vingt-trois ans, elle en a bien dix-neuf. Drôle de petite tête. Nez parfait. Menton en galoche, mais bien gentille tout de même.

Et puis le reste du temps, tout en classant mes lettres ou en

cherchant mes mots, je m'étais aperçu qu'elle était timide et réservée. Et puis deux ou trois fois malgré l'ordre théorique de ne pas converser, elle était venue me dire des choses un peu aimables : « Monsieur Un Tel, qui vient d'arriver au bureau, rentre de vacances. Ce ne sera plus moi qui vous montrerai... » « N'étiez-vous pas surpris de voir que... » Et puis, moi si réservé avec tout le monde, un beau soir, à six heures, qu'elle prenait ou qu'elle essayait de prendre de ses bras minuscules ses Grands Livres énormes pour les ranger, je me suis précipité, en un clin d'œil ils ont disparu dans le coffre-fort, et je suis parti avec, d'elle, un « Thank-you » (merci), un sourire et une rougeur...

... Il y a deux jours, miss N. portait à son école des pots de fleurs variées. Il y avait exposition et concours de fleurs comme cela se fait en ce moment dans tout Londres, pour les écoles, les usines et les clubs. Il y avait, comme c'est l'usage, à cette occasion, garden-party toute l'après-midi et les petites jeunes filles jusqu'à onze heures (heure respectable ; après, tout ferme) vendaient des ice-creams (glaces). Miss N. m'avait invité à venir lui acheter des glaces. Par plaisanterie, j'avais demandé le prix. C'était cher ! Par plaisanterie Mr. N. avait dit du ton que j'aurais pu prendre pour me débarrasser poliment : « Quelque part à aller, je crois, ce soir, mademoiselle ». Finalement après le thé, vers sept heures, j'avais à peu près oublié Miss N. et je n'y allais pas. Je sortais mettre une lettre à la poste. Je savais que l'école était « affiliée » à une « church » (église) et que c'est tout juste si l'exposition et tout ce qui s'ensuit ne se faisait pas dans l'église. Je ne savais même pas d'ailleurs où c'était...

... En allant à la poste, qui est loin, j'aperçois une entrée de cour de church illuminée. Un programme à la porte. Je ne perds pas l'occasion de le lire et de noter des mots. J'arrive à la dernière partie : « promenade *ad libitum* dans le jardin illuminé jusqu'à onze heures », lorsque Mr. et Mrs. N. passent près de moi. Monsieur reste à me parler. Je m'apprête à aller à la poste, puis Mrs N. nous supplie d'entrer pour voir le prix de sa fille...

J'entre, je ne vois d'abord dans un petit jardin que des bosquets garnis de « lumières de fête » comme on dit en anglais. Puis une profusion de bouquets de fleurs ou d'herbe tout le long du mur de la bizarre petite église dont les vitraux brillent légèrement. Puis des groupes de jeunes gens avec les belles filles de mon bureau. Puis un groupe de jeunes filles sages... dont une se détache, drôlement mise, avec un bizarre petit chapeau Directoire, salue la famille N. et vient à moi la main tendue : ma petite Anglaise ! Et nous restons tous les deux. Moi faisant des efforts inouïs pour tout comprendre et comprenant tout. On voit qu'elle a fait un grand effort pour venir me parler. Les mots anglais que je lui

entends dire se fixent dans ma mémoire avec la petite vie particulière qu'ils vivent ce soir-là... Je lui entends employer *should* pour *would* à la deuxième du pluriel, pour exprimer l'obligation, le devoir, au lieu du simple conditionnel et je le retiens pour toujours... « Vous *auriez dû* venir plus tôt... » Les mots qu'elle me souffle quand j'hésite, comme « fair-light » (lumière de fête) je les retiens aussi. Et puis nous disons des choses minuscules qui ne pouvaient être dites que sous un petit chapeau noir Directoire ou par quelqu'un qui connaît mal l'anglais : « Je vais à la church tous les dimanches, c'est pourquoi je suis ici... Je pars demain pour mes vacances. Dix jours c'est bien court. — Oh ! comme je vais être embarrassé maintenant. — Oh ! non, le travail n'est pas difficile, pour vous, l'est-il ? » Elle emploie énormément, comme toutes les femmes anglaises, cette façon si douce de dire « n'est-ce pas ? » qui consiste à reprendre sous forme interrogative le verbe employé dont on n'exprime que l'auxiliaire et le sujet (avec une négation si la proposition était affirmative, sans négation si elle était négative). « Oh, vous ne pouvez pas les comprendre parce qu'ils ont l'accent faubourien ? Et moi je l'ai aussi, ne l'ai-je pas ?... C'est bien joli, les murs de l'église cachés par la verdure, les fleurs, et les verres de couleur, n'est-ce pas ? (isn't it ?) ». C'est cela qui revient encore le plus souvent... Je reste presque une heure avec une espèce de plaisir tout particulier que je me qualifie à moi-même, peut-être à cause de l'église et du chapeau, de « méthodiste ». Puis je la quitte en lui serrant la main, en lui disant, quoique cela ne se dise guère qu'aux messieurs, mais parce que je le pense tout à fait :

« Je suis bien content de vous avoir vue ».

Et puis je reviens par les rues, seul, seul, pas triste (jamais triste, depuis un mois) en pensant :

« Oui, mais voilà, le *bateau faisait un bruit calme...* » Et je ne pense plus qu'à la Seine, à l'avenue et à Toulon.

SEXE FÉMININ (deuxième partie). Hier samedi après-midi, énorme exposition de fleurs et garden-party de deux heures et demie à onze heures du soir au club et dans les jardins de la Factory. Depuis quatre ans on essaie chaque année (et de temps en temps un peu dans le courant de l'année) de mélanger ainsi les gentlemen et les ouvriers. Ça ne se mélange guère. On me fait faire connaissance avec un Espagnol qui parle parfaitement le français et l'anglais et qui va me coller tout le temps à présent. Toute l'après-midi, je ne puis faire un pas dans les jardins sans qu'un galant et chic contremaître me présente et me confie pour une demi-heure ou une heure deux ou trois jeunes Anglaises. Je suis embêté, mais je me débrouille admirablement.

De temps en temps il passe à l'horizon un costume de jeune fille

exquis, d'une légèreté incroyable, *avec* des lèvres et des yeux qui font penser à *la Jeune Fille à l'Agneau* de Greuze que j'ai vue le dimanche d'avant — et avec un profil et une grâce enfin qui m'ont fait penser longtemps dans l'après-midi, je ne puis savoir pourquoi, peut-être à cause d'une certaine photographie, à quelqu'un que tu connais et que je ne connais pas.

Exquis aussi (hélas !) le costume, *le chapeau Directoire noir* avec un grand ruban qui passe sous le cou, et la toute petite tête aux yeux noirs d'une petite jeune fille que le galant contremaître me confie dans les jardins *entre dix et onze*. Mais quand après m'avoir « fait comprendre » qu'elle désirerait bien aller avec moi ce soir à je ne sais quelle exposition dans Londres, ce que je suis presque disposé à lui accorder, elle commence à vouloir un peu trop s'écarter avec moi, à renoncer à danser à cause de moi, à me demander des cigarettes et combien « de cœurs j'ai déjà brisés en France », alors, je suis furieux contre le galant contremaître et je plaque à la première occasion la jeune Anglaise qui, hélas, emploie AUSSI de la façon la plus charmante : « isn't'it » et : « what a shame ». (Quelle une honte !) (Vous ne savez pas danser, what a shame !)

Ceci hier soir à onze heures. Il en est neuf ce matin. Excuse-moi de te raconter tout ça, c'est si peu intéressant pour quelqu'un qui n'aura pas à vivre deux mois dans ces différentes classes de la société anglaise.

ARTS (Section peinture). — Je n'ai pas eu le courage de m'intéresser à la *Portrait National Gallery*. Rien que des portraits ! Rien que des portraits. J'ai regardé ceux de Bentham et de Spencer.

La *National Gallery* très artistique dans l'arrangement général et très confortable fait plus penser au Luxembourg qu'au Louvre comme étendue. Les écoles étrangères et moyennâgeuses, surtout, sont magnifiquement représentées. Je me suis surtout intéressé à ce que je connaissais déjà.

J'ai vu le portrait de Rembrandt. Un portrait de vieillard de lui qui vaut presque à mon avis le *Saint je ne sais plus qui avec l'Ange*. Même coulis de lumière jusque sur les mains, dans l'ombre. Des tas d'autres de lui, du même genre, *une vieille dame*, *des rabbins*, *un burgmaster*, etc..., puis d'assez différents : son audacieuse et naturaliste et luxueuse et luxurieuse *Abduction of Sabine Women*. Et une assez terne, très naturaliste *Baignade de femme*.

Pas mal de Téniers qu'on retrouve avec attendrissement : *La Conversation :* Trois bonshommes qui méditent quelque « coup de voyou » comme dirait Ch... et la femme de l'un d'eux à la porte qui l'attend curieusement ou peut-être qui cherche à entendre. *Le Jeu de Boules*. Et toujours ce même fond : de vieilles petites maisons d'un vieux petit village perdu dans la campagne.

Le Doge Leonardo de Giovanni Bellini. (Je te dis tout cela pêle-

mêle, comme ça me revient). Pâle, impassible, anguleux, stupéfiant.

Extase devant le Van Eyck : l'homme au grand chapeau et sa femme enceinte, je crois. Je ne t'en dis rien, tu le connais. Mais l'impression est plus profonde encore que devant la projection.

La Fontaine de Chardin

Le *Charles I*er de Van Dyck

La Jeune Fille à l'Agneau de Greuze

La Jeune Fille à la Pomme de Greuze.

Et puis, faisant penser aux deux précédentes, dans une toute autre partie du musée :

La Fille à la Crevette (??) d'Hogarth qui m'a emballé — esquisse seulement.

Mais mon grand emballement c'est *la Valley Farm* de John Constable et surtout, surtout Turner.

La Valley Farm. Du vert et du marron, un fond de vallon, une ferme — peut-être vaguement des chevaux et un personnage. Impression fraîche et vieillotte, on voudrait que ça s'appelle le Valley-Cottage. Je me suis trompé, tout est marron.

Et alors le renversant Turner. Une salle pour lui seul. Renversant parce qu'il y a, sauf erreur, des tableaux datés 1830 ou 40 qui paraîtraient audacieux aujourd'hui à *la Nationale* du Grand-Palais.

Un train qui passe dans l'orage, la pluie et la fumée à toute vitesse sur un grand pont de fer. Rien que du blanc, du noir et du rouge, c'est saisissant de vérité.

La Grotte de la Reine Mab. Noir et rouge.

Petworth Park. Très vert anglais.

Et puis alors des foules de choses sur Venise qui m'ont laissé abruti sur une des chaises dont chaque salle est confortablement remplie.

Le tableau intitulé : *Approach to Venice* n'est fait que d'or, de blanc chaud et de rouge avec quelque chose comme une ou des barques de soie et d'or qui s'en vont vers le soleil couchant et vers Venise. C'est à la fois audacieux et vieillot et par là doublement impressionnant ; même impression devant son fantastique *Ulysses deriding Polyphemus*, navires, grottes, rochers, dragons, soleil et mer et son *Child Harolds pilgrimage* qui évoque le voyage en Grèce et tous ses autres tableaux de Venise.

Mais le chef-d'œuvre unique c'est *Approach to Venice.* Et le train sur le pont ne donne que l'impression d'audace révolutionnaire (rien de vieillot).

Je n'ai pu m'arrêter à quantité d'autres tableaux de lui dont plusieurs plus audacieux encore, dont quelques-uns tout différents d'allures, plusieurs excellents, pas mal inférieurs.

J'ai découvert quelques jours après ma visite à la *National*

Gallery l'article du *Mercure* sur Turner, etc... Tristan Leclère a très bien dit : *Poète de Venise, qui fait chanter les tons dans la lumière argentée ou dorée.*

Mais tout cela date, je cherche vainement, en même temps d'ailleurs que des primitifs anglais, des contemporains anglais.

Tu seras bien gentil, mon vieux, de me demander d'aller voir tel ou tel individu que tu connaisses étant donné que je vais là-dedans à l'aveuglette.

Je vais aujourd'hui, si je puis, au British Museum. Et puis, demain lundi jusqu'à samedi midi, ma petite vie de pensée solitaire, dérangée ni par des tableaux ni par des passants, reprendra.

Littérature. — 1° J'ai eu toute la semaine une déception. Je me suis commandé chez un libraire français Les *Mélanges Posthumes*. Des tas de raisons m'y ont décidé. Je voudrais tant connaître un peu sa vie intime, quoique je la connaisse plus profondément peut-être par ses vers, et puis ses notes sur *l'Art en Allemagne* et sur *la Femme*. J'ai été très déçu parce que le bouquin n'arrive pas, très déçu. S'il est épuisé, j'achèterai *le Triomphe de la Vie* ou *le Deuil des Primevères*.

Au libraire qui m'a classé tout de suite dans sa tête parmi les richissimes Français venus deux mois à Londres pour leur plaisir et désireux de ne pas rater les nouveautés, et qui m'a sorti les « Bazin », « Marie Krysinska », etc., nouvellement parus, j'ai dit :

« Comment, vous n'avez pas en magasin Laforgue, ni Jammes, mais voyons en France on ne connaît que ça ? »

Et j'étais content de ce petit succès lointain pour Francis Jammes et Laforgue.

Le libraire était si abruti qu'il m'a tout le temps appelé « Monsieur Jules Laforgue ».

2° Je suis tout prêt, je vous le répète, à payer ce qu'il faudra pour *l'Ermitage* et *le Mercure* et pour les avoir, mais seulement à la rentrée, comme il est impossible d'envoyer des timbres. — Je payerai même mes cinq sous pour *le Mercure* de juillet, comme c'est tout naturel. Je ne suis pas un salaud (dictionnaire Littré, avec la note : fam.) comme G.

3° Après dix jours de tête vide après un travail absorbant, et de crainte de ne pouvoir faire un vers, ces trois mois, j'ai eu la joie délirante d'en trouver quelques-uns dimanche dernier à pareille heure, et pendant toute la semaine de faire la deuxième partie de ma pièce, la plus calme et la plus lointaine, entre deux expéditions, dans tout le bruit de l'usine, *à l'usine!* C'est un joli tour de force, hein ! Je suis ravi et j'ai des tas d'idées.

Pour ce qui est de ma pièce (intitulée comme elle débute : *A*

travers les Étés... [1]) j'ai dit tout ce que je voulais dire sur Elle. J'ai dit tout ce que j'avais pensé et rien de plus, près d'elle. Mais j'ai tout dit, tout ce que je voulais dire.

Le début est rempli de vers libres qui ne sont de toute évidence que des alexandrins découpés et il me semble avoir réussi à démontrer au petit Bichet que c'est tout de même plus fort que des alexandrins découpés.

Ma seule angoisse très réelle c'est d'avoir trois ou quatre fois rencontré Francis Jammes sur ma route. J'en avais peur et j'ai été par trois ou quatre fois tout désemparé. Tant pis.

J'ai dédié en conséquence ma pièce :

A une jeune fille
A une maison
A Francis Jammes

J'ôterai *A Francis Jammes* si vous ne pensez pas à Francis Jammes en la lisant, mais ça ne me fera rien, au contraire, de le laisser. — Moi, tu penses bien que je ne puis pas juger en ce moment.

Quelque chose qui montre bien mon entière sincérité, c'est que ce qui doit faire le plus penser à Francis Jammes, c'est le sujet même : « la maison » qui date de ma plus tendre enfance — et surtout la vieille dame qui a existé comme je le dis, qui était gaie comme je le dis et qui m'a fait penser à des visites à cause de toute mon enfance, les dimanches, auprès de vieilles dames en visite.

Et puis je n'ai pas besoin de te dire tout ça pour que tu comprennes combien, bien malgré moi, j'ai pu rencontrer Francis Jammes et rester sincère.

Les milliards de choses que j'ai encore à te dire y passeront peu à peu chaque dimanche. Il faudra absolument que je te parle de Dickens qui m'a ému aux larmes dans le texte anglais. Je crois avoir démêlé les éléments de mon admiration et même de son génie.

J'aurai sans doute à te parler de deux vieilles dames qui habitent près de chez moi, professeurs de français. Les admirations littéraires qu'elles m'ont avouées jusqu'ici : « Madame je ne peux pas savoir qui » (tous les Anglais en parlent), et... *Télémaque*.

Pour tous les autres Anglais que je connais, le grand génie français est Alexandre Dumas père. Tu n'es pas trop surpris, je pense. Je vais avoir les opinions de mon Anglaise (de Cambridge) sur Kipling. J'en ai entendu parler comme de quelqu'un de très inégal et quelquefois de très « pauvre » — c'est l'expression anglaise.

S'il y a une justice en France, tu iras prendre mon prix à la distribution (deuxième prix de gymnastique), tu seras bien gentil.

1. Voir *Miracles*, p. 99.

Je suis sorti il y a trois jours pour la troisième fois, au crépuscule, dans les quartiers suburbains, du côté de Grove Park, du côté de la maison où se sont plu Milton... et Cromwell. Ce n'est plus de l'admiration, c'est de l'émotion. Toujours la même douceur de cœur devant ces avenues tranquilles aux rangées de villas exquises avec de petites lumières, de petites fenêtres et des nuances et des dentelles — mais exquises à en tirer les larmes des yeux — où on imagine des âmes, des âmes...

A bientôt, mon vieux. J'attends impatiemment ta première lettre. Tu vois que je te raconte tout, tout ce qu'on peut découvrir de soi au courant de la plume, pas grand'chose, mais tout ce que je puis. Fais comme moi. A bientôt. Ton ami,

HENRI FOURNIER

A Henri Fournier, à Londres

Bordeaux, 30 juillet 1905

Mon cher Henri,

Je suis classé trente-sixième. Je manque l'École de quatre rangs. Je n'insiste pas pour le moment. Inutile de te dire que je suis très embêté. Mon oral n'a pas été mauvais, mais mon écrit m'a perdu.

Je ne sais pas du tout, du tout ce que je vais faire. Je t'écrirai bientôt. J'aurais dû t'envoyer cette carte de Paris (que j'ai quitté hier soir). Mais je n'avais plus un sou après avoir pris mon billet.

Avant huit jours plus longuement,

JACQUES

Il est à peu près sûr que j'ai quitté Lakanal pour la vie, et Paris pour Dieu sait combien !

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Londres, 2 août 1905

Mon cher Jacques,

Peux-tu m'envoyer dans ta prochaine lettre... que j'attends longue et ragaillardie — l'exacte et nouvelle adresse de l'*Ermitage*.

Si tu as des conseils à me donner à ce sujet...

— Pour ce qui est de ton échec, dis-toi bien que *nous ne voyons jamais que l'envers de notre destinée*, car ce n'est qu'une affaire de

destinée, puisque tu as travaillé comme on ne travaillera plus et que tu as raté de quatre places !

Décide vite ce que tu vas faire et « enjoy » tout de même tes vacances, comme disent les Anglais.

HENRI

A Henri Fournier, à Londres

Bordeaux, 4 août 1905

Mon cher Henri,

Je n'ai pas de lettre ragaillardie à t'écrire, étant donné que je ne fus jamais dégaillardi. Voici la vérité vraie : j'ai été très embêté à deux reprises différentes :

1° Immédiatement après avoir lu la liste. Durée : environ trois minutes. Un champagne offert par les reçus m'a fait tout oublier pour ce soir-là.

2° Le lendemain soir au moment de quitter Paris. Je ne savais en effet quand j'y reviendrais et cela m'était très cruel. De plus, je me trouvais sans un sou pour dîner et le creux de mon estomac s'ajoutant au vide de mon intelligence me donnait quelques idées funèbres. Durée : deux heures 33 minutes environ.

Après cela je me suis retrouvé plus joyeux que jamais et si je n'avais eu affaire à l'incommensurable obstination de mes parents, j'aurais fort bien accepté mon sort. Malheureusement, j'ai dû subir un tas de discussions, dont je n'espère pas être encore définitivement délivré. Tout le monde naturellement désolé de ne pas me voir normalien. On voulait me persuader de recommencer une année à Lakanal ; ce que je ne ferai jamais, je t'assure, de mon plein gré. Je ne suis pas encore sorti de mes transes à ce sujet. Mais je me suis bien démené. Et une lettre du petit Bernès[1] — qui s'est montré fort gentil en cette occasion — semble donner un tour favorable à l'affaire. Ledit Bernès en effet est allé au ministère — où on lui a fait pressentir « la possibilité de l'éventualité » de quelques bourses de licence accordées pour la Sorbonne. Ce n'est rien de sûr évidemment. Mais Bernès n'aurait pas avancé cela à la légère. Il doit y avoir quelque chose de vrai. Or je suis le quatrième et j'ai des protections. C'est tout dire.

Je pensais que cette lettre allait lever toutes les difficultés que faisaient mes parents, et qu'il leur suffirait de me voir poursuivre mes études à Paris. Pas du tout. Ils hésitent encore entre cette

1. Un de ses professeurs de Lakanal.

bourse et celle de Lakanal, que le Bazin m'a r'offerte. Ils ont écrit à Bernès pour demander conseil. Mais moi, malin, je lui ai écrit aussi une assez longue épître, pour le prier de soutenir vivement ma cause. Il est assez intelligent pour voir quel est le parti le plus intelligent à prendre. D'autre part j'ai écrit hier une longue lettre à Mélinand [1] pour lui exposer mes projets. Cela m'émouvait un peu, car c'était la première fois que j'exprimais avec précision ce que je voudrais faire. Ma lettre a douze pages et j'attends la réponse.

Je t'ai fait entrevoir souvent mes intentions. Je te résume en quelques mots ce que j'ai dit à Mélinand. Je veux faire de la philo, je veux faire de la musique, je veux faire de la philosophie musicale ou même créer la philosophie musicale. T'expliquer ce que j'entends par là est assez délicat. Car mes idées sont naturellement encore un peu vagues. Et j'ai besoin d'acquérir beaucoup de science pour les préciser. Mais l'objet de mon travail naîtra de mon travail même. Mon travail aura pour but de découvrir exactement comment on peut appliquer la philosophie à la musique, faire une esthétique musicale, une science musicale. Si je savais dès à présent ce que sera cette science, je n'aurais qu'à me croiser les bras. Je ne peux donc guère t'en dire plus long pour l'instant. Tu verras ce que je voulais faire, quand ce sera fait. Ce sera peut-être dans cinquante ans ; je n'en sais rien. Je travaillerai jusqu'au bout et trouverai... ce que je trouverai. Si je ne trouve rien, j'aurai du moins tenté une œuvre plus haute, et peut-être très utile.

Conclusion pratique : je n'ai pas besoin de l'École. Si je l'avais eue, cela m'aurait fait plaisir et m'aurait servi. Mais je ne l'ai pas. Et, si je peux rester à Paris, je me trouverai dans d'aussi excellentes conditions pour mon travail. A Bordeaux même je peux commencer. J'y serai tranquille et pas dérangé. Après je me mettrai pion à Paris, s'il le faut, pour bûcher mon P. C. N. et l'agrégation de philo. Tu te dis : « Quelle présomption ! A-t-il l'esprit philosophique ? Sa pensée est si lente, si multiple et si fragmentaire. Il a si peu cette force de synthèse qu'a Mélinand. Il est si littéraire malgré tout ! » C'est aussi parce que je me suis dit tout cela, parce que j'ai eu peur au dernier moment, que j'ai écrit à Mélinand pour lui demander son avis moins sur mes projets, que sur mon esprit même. Je lui ai dit très franchement les défauts et les qualités que j'y voyais, et s'il croyait qu'avec cela je puisse faire quelque chose.

Mais il faudrait que sa réponse fût bien décourageante pour me faire renoncer à mes intentions. Ce n'est pas une fantaisie subite. Cela a été longuement réfléchi et pesé. Le travail énorme —

1. Autre professeur.

hénaurme — que je m'impose, ne m'effraie pas. Je sais qu'il me faut apprendre :

1° la philosophie
2° la musique } dont j'ignore le premier mot.
3° les sciences

Mais je les apprendrai. Ce n'est pas une fanfaronnade. J'ai l'exacte conscience de ce que je peux.

Je veux donc — et ferai tout pour l'avoir — ma bourse de licence. Un an de boîte de plus ne ferait qu'arrêter mon développement intellectuel. J'ai pris à l'enseignement de la rhétorique supérieure tout ce que je pouvais lui prendre. Aurrerà ! (en avant ! en basque). Je suis ici-bas pour faire quelque chose, peut-être !

***

Ceci me servira de transition. Je suis dans une période où je voudrais que tout le monde fît quelque chose. Il faut que tu fasses quelque chose. Adresse de *l'Ermitage*, 38, rue de Sèvres, Paris. Tu n'as rien su ni reçu n'est-ce pas ? Eh bien ! tant pis, il faut se débrouiller. Comment ? Je ne sais pas très bien. Mais il faut se débrouiller. Tu as déjà pris une excellente initiative en t'exilant volontairement en Angleterre. Continue. Travaille beaucoup l'an prochain à la boîte. Et si tu échoues, renonce à l'École. Fais n'importe quoi. Le conseil est un peu vague. Mais c'est à toi de le préciser et de trouver. Il ne faut pas perdre son temps à se faire connaître. Il faut tâcher de se faire connaître et, si on n'y réussit pas, aller toujours de l'avant, afin de se donner par son travail une force, qui permette de s'imposer. Très vague tout cela, je le sais. Mais ce n'est qu'une direction générale que je t'indique.

Pour le moment, si *l'Ermitage* n'en veut pas, retire-lui tes vers et tâche de te faire connaître par des articles en prose. C'est, je crois, ce qu'on peut faire passer le plus facilement.

Je ne te cache pas que je tenterai peut-être aussi cette voie. Je pense fixer, ces vacances, une ou deux des divagations qui se promènent dans mes circonvolutions cérébrales, et je les enverrai... je ne sais où, peut-être au *Mercure*. J'aurais besoin de ça :

1° pour montrer à mes parents qu'on n'a pas besoin d'être normalien pour se faire imprimer,

2° pour que plus tard mon nom ne soit pas absolument inconnu... à certains — si je veux lancer un bouquin. Une revue, qui vous a accueilli, vous soutient toujours plus ou moins dans la suite. Et ce n'est pas négligeable.

Mais je ne serai pas accueilli. Et je ne sais même pas si j'enverrai la moindre des choses à qui que ce soit.

Pour toi, ce n'est pas la même chose. C'est beaucoup plus pressé. Tente tous les moyens pour te faire imprimer — sans perdre tout

ton temps à de vains efforts naturellement. Mais insiste et persiste. Il y a tant de revues. Il est sûr que certaines t'accueilleront. Les plus accréditées te remarqueront.

J'ai acheté la carte postale du tableau de Jean Veber, ainsi que des Renoir, un Charles Cottet, un Cazin, un Gustave Moreau, et la mère de Whistler. Cela rappelle un peu.

***

Littérature. — Je voudrais lire et lirai en partie :

Ibsen : *Solness*, *Le Canard Sauvage* ; d'Annunzio : *les Victoires Mutilées*. J'ai lu hier *la Gioconda*, dont je te reparlerai. *La Domination*. *Le Triomphe de la Mort*. Du Barrès, du Wells, du Villiers de l'Isle-Adam, des romans de Régnier, — du Paul Adam — *Bruges la Morte* — *les Surhumains* d'Emerson — *les Héros* et *Sartor Resartus* de Carlyle. (Parle de ces deux bonshommes, pour voir ce qu'en pensent les Anglais). Enfin du Leconte de Lisle.

Je veux lire aussi *De Watteau à Whistler* de C. Mauclair et de l'Anatole France, et du Maupassant.

J'ai acheté *les Jeux Rustiques* et *Sagesse et Destinée*. Dis-moi si tu as pris les *Mélanges Posthumes* ou quel bouquin de Francis Jammes. J'achèterai l'autre *(Deuil des Primevères* ou *Triomphe de la Vie)*.

G. a acheté *les Forces Tumultueuses*, qui ont l'air tout simplement d'un chef-d'œuvre.

Je fais acheter *le Mercure* en ce moment. J'ai été si occupé que je n'y ai pas encore pensé. Pardonne-moi s'il t'arrive un peu en retard pour cette fois.

Je casque pour toi.

Je te parlerai prochainement des Intégralistes, un groupe de jeunes poètes, qui veulent remplacer le symbolisme défunt. Intéressants.

J'ai lu hier un peu du *Prométhée mal enchaîné* d'André Gide. Je confesse n'y avoir rien compris. J'essaierai.

Je crois que nous avons méconnu Villiers de l'Isle-Adam, peut-être un génie. T'en reparlerai.

***

Je te demande infiniment pardon. J'ai cru que tu n'avais pas ton prix de gymnastique et ne l'ai pas réclamé. Je vois sur le palmarès que tu l'as. Pardon. Pardon. I am a naughty boy. Pour moi j'ai eu six prix, je crois, entre autres celui de philo, que M. m'a donné, je ne sais pourquoi.

Je me donne quelques notions d'anglais. Oh ! si peu. Écris-moi. Je m'arrête. Écris-moi.

Ton Jacques R.

Je ne relis pas. Ecris-moi chez M. Fermaud, domaine de Saint-Victor, Cenon-La-Bastide, près Bordeaux. Il y a dans *la Revue des Deux Mondes* des vers de la comtesse très beaux. Je t'en copierai.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Dimanche matin, 13 août 1905

Mon cher Jacques,

J'attendais de toi, le lundi matin, à neuf heures, une lettre : il est arrivé à neuf heures, le lundi matin, une lettre de toi.

Et sinon ragaillardie, c'était bien une lettre ragaillardissante. A la bonne heure, mon vieux, quelle décision, quelle netteté de vues, quel rebondissement après ce semblant de chute !

Je m'étais un peu laissé reprendre par de vieilles tristesses, par l'immense mélancolie du dimanche londonien qui cette fois était suivi d'un Bank-Holiday, jour de fête et de congé qui revient chaque saison. Je m'étais laissé reprendre par ce qu'on a appelé l'immense « loneliness » (solitude ou plutôt « isolement » de celui qui parle) de Londres ces jours-là. J'avais vu, plus que tout autre, avec terreur, arriver ces jours-là, puisque, de ces trois jours, il n'y a qu'une seule distribution de lettres !

Ta lettre attendue à cette unique distribution est arrivée, a culbuté ces tristesses qui s'essayaient à monter à l'assaut et m'a redonné — pour des mois — la confiance et l'ardeur et la joie.

Merci, mon vieux.

(B. S. G. D. G. Jacques Rivière and C°)

Je m'étais bien toujours « douté que » tu voulais faire quelque chose de « pas ordinaire » où il entrerait de la musique et de la philo. Je partage complètement tes opinions pour ce qui est de Lakanal, Bordeaux, bourse de licence... L'idéal pour toi est évidemment la bourse de licence à Paris. Là tu pourras bûcher à l'aise les math. et l'harmonie. Là, tu auras sous la main les vieux et les jeunes, tous ceux qui ont pu s'aventurer sur tes sentiers...

Tu n'as pas à t'effaroucher je pense de ton programme de math. Ce que tu veux bûcher, n'est-ce pas, c'est l'acoustique. Il n'y a pas besoin d'être Poincaré en math. pour se mettre à l'acoustique, souffler dans les sirènes, compter les vibrations des ficelles tendues, jouer avec les petites planchettes... Tout cela d'ailleurs est intéressant, moins intéressant que les math. pures. Je rêve de la moyenne et extrême raison et des figures inverses du père Causse, et je t'envie. Mais le P. C. N. est bien rasant, pauvre malheureux, et je ne

me rends pas compte du tout en quoi ça peut être utile. L'N surtout m'effrayerait. Je n'ai jamais pu retenir le nom d'une veine et j'ai toujours fait se balader du phosphore ou de l'albumine dans des vaisseaux « que fallait pas ».

Je te demande pardon d'être aussi peu sérieux. Mais tu dois bien penser qu'il m'est impossible de faire autre chose que des commentaires enfantins sur des choses qui me sont aussi étrangères, qui m'intéressent énormément mais sur lesquelles, pour m'éclairer, j'attends tes premiers volumes.

Difficile aussi de parler de projets dont je sais à peine — à peine le premier mot.

J'attends des nouvelles de la réponse de Mélinand avec autant d'impatience que s'il s'agissait de mon avenir à moi. Je l'imagine tantôt avec un sourire, tantôt excessivement sérieuse puisqu'en somme il est urgent pour toi de savoir où tu vas te diriger et que c'était le moment ou jamais d' « aiguiller », comme il dit. J'attends donc fébrilement des nouvelles de la réponse de Mélinand — qui a dû arriver avec ponctualité.

Il y a un rêve. Il y a un rêve qu'on n'ose pas faire — que je n'ose plus faire depuis les dernières nouvelles qui sont arrivées assez désespérantes : le voilà ce rêve : Toi, boursier de licence à Paris, bûchant ce que tu désires bûcher, moi, chez mes parents, instituteurs à Paris ou dans la banlieue. Moi, suivant peut-être certains de tes cours, ou externe un an ou deux dans une cagne — moi, à Paris, faisant ce que je désire faire. (Je ne dis pas bûcher par pudeur). Mais ce rêve, depuis les dernières nouvelles de nos « protecteurs », je n'ose plus le faire.

***

Et j'arrive tout de suite à mes projets à moi, si fumeux soient-ils. Je vais te parler de moi, sans modestie, probablement pendant des pages. Pardon. D'abord et avant tout, je veux arriver à une place quelconque qui me fasse vivre, où je gagne de l'argent. C'est brutal. C'est ainsi. Je pense que tu m'approuves. Je ne serais pas fâché que cette place fût exceptionnellement convenable.

a) Parce que j'en ai assez de manquer d'argent et que, après vingt-cinq ans, c'est une abomination que de tirer le diable par la queue.

b) Pour d'autres raisons que tu devines.

Il est probable que je vais bûcher en cagne avec énormément de goût. Mon avance d'anglais me donnera courage. Et puis j'en ai assez d'être ignorant comme j'en ai assez d'être pauvre, quelles que soient les excuses que je puisse alléguer, quelles que soient les circonstances antérieures, peut-être indépendantes de ma volonté, qui me font aujourd'hui povre de science et de sçavoir.

Je bûcherai avec goût parce que j'aurai le cœur libre, le crâne libre. Je n'aurai derrière moi qu'un peu de rêve très doux et très lointain bien à moi, que je façonnerai comme je voudrai et qui ne me donnera, quand je me tournerai vers lui, que confiance et courage et paix et douceur, un peu de rêve méditerranéen.

Il pourrait se faire — toujours en ce qui concerne les places — que j'ambitionne une autre place. L'ardeur au travail restant toujours comme postulat, et mes parents étant à Paris, il pourrait se faire que j'essaie l'École coloniale. L'anglais, d'abord, y compte énormément. Ensuite, à l'usine où pendant huit heures du jour des petits travaux idiots me grignotent la cervelle, je me suis aperçu que je n'étais pas plus inapte qu'un autre à ces petits travaux idiots et que la comptabilité qu'on demande aux premiers examens de l'École coloniale n'avait pas à m'effrayer. Mais je ne puis essayer cela que si mes parents viennent à Paris, car alors je pourrais suivre sans scandale n'importe quel cours. Autrement, il m'est impossible encore une fois de changer de direction, je le sais bien !

Les places qu'on offre sont très belles. Évidemment il y a à partir pour des pays lointains, mais dans des conditions exceptionnellement chic, — et puis ça ne serait peut-être que pour un temps ; ces places-là, on a le vague espoir de les lâcher...

***

Et j'arrive à mes véritables projets et espoirs. Ce sont peut-être d'ailleurs ceux-là qui m'empêcheront de travailler en vue des places — qui m'ont toujours empêché de travailler — toujours, c'est-à-dire à Lakanal et à Bourges.

L'Ermitage n'a pas répondu. J'ai demandé à mes parents des timbres que je mettrai dans une lettre à *l'Ermitage*, lettre où je prétexterai l'adresse fausse de mon envoi pour leur demander de m'en accuser réception s'ils ne l'ont pas encore examiné — où je leur demanderai de me renvoyer ces vers s'ils n'en veulent pas — où je leur offrirai de leur en envoyer d'autres s'ils désirent en voir d'autres — où je leur demanderai l'adresse du libraire de Londres détenteur de *l'Ermitage* que je ne puis trouver et où il pourrait se faire qu'une « Petite Correspondance » m'avisât de quelque chose. Ceci tout à fait improbable.

La lettre en quatre phrases très courtes, avec l'adresse : H. Fournier, 5, Brandenburg Rd — Gunnersbury. London W.

Je me déciderais bien à contre-cœur à envoyer à des revues mes deux dernières grandes pièces si faites à point pour un bouquin futur... Mais pour partir, pour partir comme tu le souhaites, il faut jeter du lest.

Après *l'Ermitage*, j'essaierai *la Plume*, dont j'espère beaucoup

— après, *la Jeune Belgique...*, etc... Abandonner *l'Ermitage*, ce sera, tu le sais n'est-ce pas, jeter beaucoup, beaucoup de lest.

Je t'engage vivement, toi, à écrire la prose que tu rumines. Il faut s'essayer un peu à gauche et à droite avant d'aller tout droit de l'avant. Des gars comme Camille Mauclair ont fait un peu de tout avant d'être les éminents critiques que les avait faits Jéhova. Toi, tu peux marcher longtemps et très bien, avec ta Philosophie musicale derrière la tête, ou même la trouver peu à peu, y arriver peu à peu dans ce que tu écriras, même si ça a l'air à côté.

Je t'engage vivement aussi à ne pas terminer tes paragraphes « couronnés de confiance » par des phrases décourageantes, restes des faiblardises et des timidités de l'ancien régime : « Mais je ne serai pas accueilli, et je ne sais même pas si... » C'est bien assez que toi et moi le pensions ou plutôt le craignions sans que tu le dises.

Mais, sans être professeur de brancarderie, *j'ai hâte d'arriver* à ce qui reste de mes vieux projets si souvent débandés, déroutés, débâclés, à ce qui reste de leurs cadavres, de leurs cendres, à ce qui est aujourd'hui la fumée légère de leurs cendres, la fumée, hélas, la fumée.

Dès mes jours anciens d'enfance à la campagne, de nuits dans les dortoirs, le projet se dessinait dans ma tête, projet que je n'osais pas même m'avouer à moi-même — d'écrire. Mais ce qui est curieux, c'est que, d'abord, je ne me croyais pas *capable* de faire des vers, et que maintenant même, mes grands projets ne sont pas des projets de poète, ce sont des projets de romancier.

Voilà le gros mot dit.

Bien entendu, là comme ailleurs, beaucoup plus qu'ailleurs, on n'est un homme qu'à la condition de prendre la plume pour essayer de dire *autre chose*.

Tu m'as entendu parler plusieurs fois avec un sourire d'un roman possible : « Il était une bergère », ou autre. Ce roman, je le porte dans ma tête depuis des années, moins que cela, depuis trois ans au plus. Il n'a été d'abord que moi, moi et moi ! mais peu à peu s'est dépersonnalisé, a commencé à ne plus être ce roman que chacun porte à dix-huit ans dans sa tête, il s'est élargi, le voilà à présent qui se fragmente et devient *des romans*, voilà que je commence à écrire les premières pages, à me demander sérieusement si j'ai quelque chose de nouveau à dire. Alors, sérieusement, j'ai eu l'idée de t'en parler à toi ; non pas de te demander conseil, je n'espère pas que personne puisse diriger ce qui vient du plus profond, du plus lointain de moi, mais essayer un peu de t'en parler, d'éclaircir avec toi ce que j'entends par roman, de te parler du *Roman* en général.

En passant dans une de ces rues des quartiers suburbains de

Londres, qui sont comme des routes de campagne avec des châteaux de Sologne ou d'ailleurs qui se toucheraient, on peut être très remué, s'asseoir sur le bord d'un trottoir désert et écrire le roman qui pourrait se passer à la porte en face. Oui, mais avec quoi l'écrire, ce roman ? On en a assez, comme tu le disais l'année dernière, des vérités psychologiques et autres balançoires à la Bourget.

En cherchant j'ai trouvé trois catégories de réponses : Il y a Dickens. Il y a Goncourt. Il y a Laforgue.

1° Écrire des histoires et n'écrire que des histoires. Commencer avec une maison, finir avec une autre en passant par des champs, des rues ou des bateaux, mais n'avoir que ça d'acquis au début et ne marcher qu'avec ça. Je veux dire laisser sa personnalité à soi et celle du lecteur, joies et souvenirs et douleurs — et créer un monde — avec des matériaux quelconques où toute joie, douleur, souvenir ne sera qu'en fonction de ces matériaux. C'est bien mal dit mais ça va s'éclaircir par la suite.

Dans *David Copperfield* par exemple, on naît avec lui et si l'on est triste à mourir à la page 160 c'est qu'on est loin de la maison présentée à la page 5. A la page 50, le petit garçon est exilé dans une pension de Londres où un jeune pion pauvre le conduit. On s'arrête pour manger chez de vieilles pauvresses dont une est la mère du pion pauvre. Le petit garçon s'endort au son de la flûte, de la flûte qu'a tirée le pion pour faire plaisir à la vieille, et qui n'est *que* ridicule, ridicule, désagréable, atrocement ridicule.

Oui, mais, à la page 150, par suite de l'indiscrétion du petit garçon, « un grand » fait chasser le pion qu'il traite avec assurance de mendiant ; le pion soutient toutes les discussions et injures la main sur l'épaule du petit garçon, qui était venu lui demander un renseignement à son bureau, et le soir, le petit garçon qui avait l'habitude de raconter, au grand et aux autres, des histoires au dortoir, ne peut pas y arriver ce soir-là, et quand il a réussi à obtenir qu'on se couche, il lui semble qu'il entend quelque part la flûte de M. Mell, le pion pauvre... qui joue si plaintivement...

Et le chapitre continue, la vie continue et marche et tourne comme le monde. Mais, à chaque instant, comme c'est un petit garçon qui raconte son histoire, le monde du livre n'est que le monde de ce petit garçon, aussi parfait en son genre, évidemment, comme le disait M., que n'importe quel autre au monde, mais ça n'est que le monde de ce petit garçon.

On vit avec lui, il faut qu'on vive sa vie, il faut qu'on voie vivre autour de lui et ça vivra autour de lui par tous les moyens : tics, grimaces ou larmes, il faut que ça vive, il faut que son monde existe — mais on ne connaîtra que ce qui est passé par ce monde, on n'aimera, ne désirera, ne regrettera que ça.

Voilà très rapidement, très abrégé, sans prétention didactique ou autre, ce que je vois dans les romans de Dickens, même dans ses romans comiques. (Je ne parle pas des pages où il a fait des concessions à l'idiotie humaine, comme tout autre, et qu'on trouve même à la fin de *David Copperfield*).

2° Il y a Goncourt. Je ne connais guère que *Germinie Lacerteux*, mais ça suffit puisque je ne considère tout ça que comme un préambule à moi.

Goncourt c'est déjà bien autre chose. Lui a ramassé partout tout ce qui a déchiré son hypersensible sensibilité et sans trop de souci d'écrire une histoire arrivée, une simple histoire, il le colle dans son roman. Tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a senti de naïf, de passionné, de misérable, de malheureux chez la femme du peuple il le colle à Germinie Lacerteux. Il divise ça en petits chapitres qui pourraient être étiquetés : tristesse des rues, tristesse des cimetières, atrocité des fortifications, les bals de nuit, etc...

Évidemment, il y a bien aussi une grande étude des effets de l'amour et du vice sur une âme franche et passionnée et « populaire », à Paris. Si l'on veut. Mais j'y ai vu surtout ce que je te dis : un ramassis de sensations surtout, de sensations de l'auteur, collé à un personnage qui est secondaire et n'est encore que secondaire.

3° Avec Laforgue, il n'y a plus de personnage du tout, c'est-à-dire qu'on s'en fiche absolument. Il est à la fois l'auteur et le personnage et le lecteur de son livre. Le personnage s'embarque-t-il un soir d'août : Ah ! les crépuscules des petits ponts en été ; hein, les hirondelles qui filent, les chiens qui aboient à la soupe sur une péniche amarrée. Allons, en voilà assez : le personnage est à présent au soleil, au printemps : Ah ! ces matinées comme on n'en trouve plus, avec des abeilles dans les herbes, etc...

Évidemment, ça c'est plus vrai que tout, plus profond que tout. Il n'y a pas de supercherie, il n'y a plus de petite histoire. *Ça n'est plus du roman*, c'est autre chose.

Je passe très vite, comme tu vois, et j'arrive à moi. Là, je suis très embarrassé. Malgré moi, en méditant, en continuant mon roman, je pensais à ces individus et c'est comme ça que j'en suis arrivé à les classer de cent façons dont celle-ci est la dernière.

Tu penses bien que je ne suis pas parti de ces théories, de ces trois ou quatre théories pour aboutir à une quatrième ou cinquième qui serait la mienne, dont je poserais les articles et paragraphes pour ensuite faire un roman adéquat à la théorie.

Mon roman est là qui se continue et se transforme, les Faguet viendront plus tard ; et je n'essaye de faire mon petit Faguet que pour te donner un peu une idée du roman lui-même, sans prétendre le classer.

J'ai eu d'abord l'idée d'y mettre mes théories philosophiques,

amoureuses, sociales... J'ai eu plus tard l'idée d'y raconter des histoires à moi, rien qu'à moi, avec des souvenirs à moi, de faire seulement œuvre de biographe-poète. Ces idées-là on les a toujours plus ou moins quand on veut écrire, seulement il y a cent façons de les avoir.

Pour le moment, je voudrais plutôt procéder de Laforgue, mais en écrivant *un roman*. C'est contradictoire ; ça ne le serait plus si on ne faisait, de la vie avec ses personnages, du roman avec ses personnages, que des rêves qui se rencontrent. J'emploie ce mot rêve parce qu'il est commode, quoique agaçant et usé. J'entends par rêve : vision du passé, espoirs, une rêverie d'autrefois revenue qui rencontre une vision qui s'en va, un souvenir d'après-midi qui rencontre la blancheur d'une ombrelle et la fraîcheur d'une autre pensée. Il y a des erreurs de rêve, de fausses pistes, des changements de direction, et c'est tout ça qui vit, s'agite, s'accroche, se lâche, se renverse. Le reste du personnage est plus ou moins de la mécanique — sociale ou animale — et n'est pas intéressant.

Ce que je te dis là semble l'énoncé de vérités séculaires et banales sous une forme tant soit peu différente.

Mon idéal c'est justement d'arriver à rendre cette *forme*, cette façon d'énoncer la vie tangible dans des romans, d'arriver à ce que ce trésor incommensurablement riche de vies accumulées qu'est ma simple vie, si jeune soit-elle, arrive à se produire au grand jour sous cette forme de « rêves » qui se promènent.

Ce sera peut-être sous une autre. Je puis changer. Pour le moment, cet idéal, tu le vois, serait de supprimer les personnages et la petite histoire tout en étant romancier — d'être romancier et d'être surtout poète.

Ce n'est pas dire grand'chose que dire ça, ou plutôt c'est dire trop, c'est dire tellement qu'on a l'air de n'avoir rien dit et que cela devient après tout l'idéal de tout le monde.

Pour terminer pessimistement, comme toi, je ne dirai pas que probablement je n'écrirai rien, je suis trop tenté d'écrire quelque chose, mais je crois que mes premières œuvres, contre toute attente, contre mon attente, seront écœurantes de banalité et de déjà lu et que si j'arrive à dire autre chose ce sera après avoir longtemps répété ce qu'un peu partout on aura ressassé.

En attendant, puissé-je seulement faire des vers un peu personnels — puissé-je n'avoir pas été trop long et ennuyeux dans mes soi-disant explications de projets.

N. B. — Bien entendu, je ne méconnais pas le talent d'une foule d'autres romanciers. Même le génie. Et si je n'ai pas cité Daudet, par exemple, c'est parce qu'entre Dickens et Goncourt, dans ma classification, il ne me semblait pas occuper une place bien nette.

Dans des classifications antérieures, au contraire, il occupait le premier rang.

Mon ultime conclusion — pour disposer à ta façon mes développements — sera, pour employer ton expression, — que « tu verras ce que je voulais faire quand ce sera fait », ce qui est encore plus vrai peut-être du roman que de la musique — et, même si je savais bien exactement ce que je désire faire, je n'aurais pas qu' « à me croiser les bras ».

***

Pour le moment je Lui ai déjà sacrifié, à Lui et à toi mon dimanche. Après un bain froid ce matin, je me suis mis à ta lettre ; levé tard, j'ai dû l'interrompre aux environs du chapitre « roman » pour aller déjeuner, c'est ce qui t'expliquera, malgré la légèreté du susdit, la lourdeur de ce qui vient après.

Mes hôtes sont partis ce matin pour quinze jours de vacances au bord de la mer en me laissant, sur ma prière, absolument seul dans leur villa. On m'a laissé des tas de provisions pour le café du matin et le thé du soir, et je déjeune en ville.

Je me suis réjoui tout de suite d'avoir un jardin à moi, deux étages de maison à moi pour y promener ma veine et ma verve. Mais d'abord ça n'est que pour le samedi soir et le dimanche. Le reste du temps, de 8 à 6, pris ! pris par un travail fatigant, coucher tôt, abrutissement. Le samedi et le dimanche, malgré tout mon désir de rester ici m'occuper de mes petites affaires, j'ai besoin de sortir. C'est comme si ces quatre murs m'écrasaient. J'ai besoin de sortir malgré le peu qu'il y a à faire à Londres, malgré l'argent qu'on y dépense.

En ce moment, je transporte ta lettre de ma chambre au deuxième étage, où il fait trop chaud et trop soleil, à la salle à manger qui donne sur des jardins fermés pleins d'ombre, où il fait trop triste. J'ai finalement échoué au salon où comme partout il fait seul, seul.

Je m'aperçois qu'il y a des bornes à la solitude humaine. Je me suis aperçu ce matin que je n'étais plus qu'un appareil enregistreur de nouvelles sensations, répétiteur d'anciennes ; de temps à autre, à intervalles fixes, un phonographe qui répète des expressions entendues dans une langue différente de celle du fabricant. Mais c'est tout ; je n'ai pas de vie à moi, que je sois laid ou beau, bien ou mal vêtu, triste ou gai, on s'en fiche autour de moi ; moi, par conséquent, je finis par m'en ficher aussi et alors je n'ai plus de vie à moi. Ce serait l'idéal pour quelqu'un qui veut s'arrêter un peu pour regarder passer et fixer le passé ; oui, si j'avais du temps de reste pour ça. Tel quel, c'est dur et j'ai peur de tomber dans la tristesse amère ou e gâtisme. Ça n'est d'ailleurs qu'une

impression du moment dont j'ai tort de te parler puisque je vais me dépêcher de finir ta lettre, aller faire un tour pour tâcher de trouver un journal français, et, après un thé tonique, reconstituant, excellent pour les circonvolutions, travailler longtemps au gaz.

***

Je m'aperçois aussi qu'il y a des limites aux lettres humaines. J'ai encore à t'écrire — dans des lettres à venir :

Un chapitre sur des choses qui m'ont peiné, dont tu tiens à détruire tous les souvenirs et dont je tiens à te parler en les généralisant.

Un chapitre sur Londres.

Un chapitre sur la façon dont me reviennent ici tous mes souvenirs de vacances passées dont je suis privé — tous mes souvenirs de campagne, privé de campagne comme je le suis. Ici, je ne sais plus bien si c'est la campagne de tel ou tel pays que je regrette ou le passé qui s'y est passé. Cela fait un sentiment très doux et très profond qu'on pourrait appeler « la nostalgie du passé ».

Ainsi La Chapelle d'Angillon où depuis dix-huit ans je passe mes vacances m'apparaît comme le pays de mes rêves, le pays dont je suis banni — mais je vois la maison de mes grands-parents comme elle était du temps de mon grand-père : odeur de placard, grincement de porte, petit mur avec des pots de fleurs, voix de paysans, toute cette vie si particulière qu'il faudrait des pages pour l'évoquer un peu. Et même il faut bien le dire, excusé que je suis par mes privations ici devant le jambon et les confitures des Anglais — je pense doucement, doucement au parfum du pain qu'on apportait à midi, au parfum du fromage de campagne à quatre heures, à « la Cerise » de ma grand'mère, à toutes les saines odeurs des placards, des armoires et du jardin.

Un autre pays qui est celui de mes rêves, où je passe toujours, depuis dix-huit ans, quinze jours au moment des chasses : c'est Nançay. En ce moment, je ne désire rien d'autre que d'aller passer mes huit derniers jours de vacances à Nançay. Ça et y être enterré. Je n'avais connu jusqu'ici que le bonheur muet d'y vivre. Il me remonte maintenant toute la poésie, immense, je n'exagère rien, de ma vie, de la vie là-bas.

C'est le pays de mon père. A tout bout de champ on l'appelle « Guste » et « toi ». (Il s'appelle Auguste). C'est le pays de mes cousins, oncles et tantes. On y arrive après cinq lieues de voyage par des routes perdues, dans des voitures antiques. C'est un pays perdu dans la Sologne ; les routes sont sèches ; il y a tout le long des aiguilles de sapins jaunies, des bois de sapins par les plaines environnantes, des taons dans l'air, du gibier qui vous coupe la route. Nous avons toujours des histoires de voitures démolies,

d'averse, de cheval embourbé dans un gué où on a voulu le faire boire. Avec ça, au coin des bois, des horizons par delà les bois et les routes comme on n'en a peut-être pas sur mer, même à Toulon.

Voilà pour le voyage.

Dans ce pays perdu, l'oncle Florent qui nous reçoit, a, bizarrerie ! un énorme magasin de tout, divisé en rayons comme dans une ville, où de dix lieues à la ronde on vient s'approvisionner. Les châteaux dont la Sologne est remplie lui auraient depuis longtemps fait faire fortune, mais il n'y tient pas, il préfère avoir dix enfants dont un garçon seulement, de mon âge, Robert.

On est reçu, au débouché d'un bois de sapins, par la maison R.-F. qui est au bout d'une rue, avec une cordialité que j'ai toujours crue sincère : aux portes et derrière les fenêtres, l'oncle avec ses immenses moustaches, la tante avec son bonnet qu'elle n'a jamais voulu laisser pour un chapeau, avec sa finesse de campagnarde excessivement intelligente (je n'exagère rien) et ses neuf filles (je n'exagère rien).

La vie dans cet immense magasin, je renonce à te la décrire. Ça m'a toujours paru, comme *David Copperfield*, un monde — tout ce qui passe, s'arrête, marchande, toutes les voitures venues sous la pluie s'égoutter à la porte pendant qu'on marchande, toutes les voitures venues sous le soleil, par les routes de Souèmes ; les odeurs de café dans l'épicerie, les odeurs de la chambre aux chapeaux, de la chambre aux chaussures, de la chambre aux huiles, de la chambre aux parapluies, des chambres à n'en plus finir où je passe avec, à ma main, de petites cousines à l'accent drôle qui sonne comme « Souesmes ».

En face, tout près, un clocher qui m'a toujours paru carillonner gaîment des heures qui passaient vite mais qu'on devait entendre loin et longtemps.

Derrière, derrière le magasin, les appartements, la cuisine. On dîne comme dans les fermes, dans une immense cuisine. Il y a là, toute la journée, une vie toute différente, vie de chasse et de famille, à la fois : des enfants et des chiens qui trottent. Le frère de Florent, Philippe, moustache comme lui, cartouchière, fusil entre les jambes, pendant qu'il cause ou mange, et des coups de botte à distribuer à ses chiens. D'autre chasseurs et, entre tous, une cordialité plus cordiale que partout ailleurs. Cela se manifeste surtout par la nourriture dont on vous bourre ; on mange tout le temps, il y a tout le temps une tasse de café à prendre, un derrière de lapin qui vous attend. « Allons, pour te donner des jambes avant d'aller chasser ». « Robert, verse donc à boire à ton cousin ». « Henri, mon petit Henri, faut-il que j'aille chercher Marie-Rose pour te décider à en reprendre... »

Et puis chasses dans les sapins, journées entières dans les

brandes, des coups de fusil sans interruption, on sent la poudre partout, on déjeune on ne sait où, chez des gardes particuliers de ces châteaux de Sologne presque tous merveilleux de goût, d'élégance, de poésie dans des paysages sauvages.

On revient las. On traverse le magasin, où la vente va dur avant dîner, éclairée, à la nuit de septembre tôt venue, par d'éblouissantes lampes au pétrole. On va s'anéantir de fatigue sur une chaise dans la cuisine. On y attend le dîner qui sera plein de risées d'enfants, où maman même rira follement avec tout le monde, où nos deux seules familles font des tables pleines de convives — le dîner qui sera peut-être interrompu par l'arrivée, en pleine nuit, des voitures de mon oncle, par le débarqué aux lanternes d'autres oncles et d'autres tantes qu'on est allé chercher à des gares lointaines et qu'on embrasse à présent sans bien les connaître, pendant qu'on mène les chevaux dans les écuries qu'on remplit de foin et qu'ils remplissent de la buée de leur peau.

On attend le dîner dans la cuisine où il n'y a que des bougies sombres et les plats qui se préparent. On s'endort, on vous passe pour vous distraire les vieilles photographies fumeuses des murs. Des groupes d'école. On y voit mon père à cinq ans avec M. Jauvy l'instituteur, qui le battait tant et qui à présent le salue très bas de sa calotte. On y voit tous les petits gars de cette école d'autrefois, les mêmes qui appellent mon père « Guste » à présent.

Là, ça y est, je suis content, maintenant. Je crois que je l'ai développé ce chapitre.

Écoute, mon vieux, pardonne-moi d'avoir littératuré pendant deux immenses pages là-dessus. Ç'a été plus fort que moi.

J'ai amené J., il y a deux ans, passer ces quinze jours annuels à Nançay avec moi. Pour moi, tout était encore comme depuis dix-huit ans, rien n'avait rapetissé, excepté peut-être mon cousin qui est instituteur maintenant. Dès la route, j'étais repris par mes extases d'enfant. J. m'exaspérait à me demander des nouvelles de mon guidon, à me parler de la supériorité des Peugeot sur les Clément. Il n'a rien compris à l'oncle Florent et ce n'est que ces temps derniers qu'il m'a reparlé de Nançay et que j'ai senti que toute cette bonne douce vie lui avait été au cœur, malgré lui.

Moi, quand j'en revenais, de Nançay, étant tout petit, j'espérais toujours, sur la route, un malheur qui nous force à revenir, chacune des bornes kilométriques qu'on passait m'emportait un peu du cœur — et c'était une tristesse immense d'en finir ainsi pour un an avec Nançay, les vacances et l'été.

Je suis honteux de m'être ainsi laissé tenter et de t'avoir raconté un millième de ce que j'aurais à en dire. Je n'ai jamais parlé à personne du charme que je trouvais à Nançay, pas même à mes parents à cause de certaines fâcheries de famille. Ça me revient

ici plus fort que jamais entre d'autres souvenirs si doucement mélancoliques, parce que je suis loin et seul.

Ça doit être idiot et rasant tout ce que je t'ai raconté. J'aimerais que tu ne le trouves ni idiot ni rasant, toi qui as paru t'intéresser quelquefois à des souvenirs de ce genre très personnels et dont tout mon cœur est fait, après tout.

C'est le rêve de trouver un ami qui puisse vibrer à votre passé à vous, à votre vie d'autrefois et d'hier, qui puisse s'y intéresser, qui veuille s'y intéresser. Est-ce possible ? Je crois qu'on cherche cela surtout, en amour, et qu'on ne le trouve guère parce que s'il y a un « rêve » ou deux qui collent exactement aux vôtres, il y en a tant d'autres qui ne collent pas et passent près des vôtres sans s'y arrêter. Je reviendrai d'ailleurs là-dessus dans une prochaine.

En attendant je te remercie seulement de ce que *c'est à toi* que j'ai eu la faiblesse de dire un peu de ça.

***

Vers la fin du chapitre « Nançay », je suis allé faire un tour, je me suis livré au retour à de vagues occupations, puis Mrs. Martin qui est ici pour jusqu'à demain matin seulement est venue me demander de prendre le thé avec elle et d'aller à la messe avec elle, ce que j'ai fait, et je reprends ta lettre vers dix heures seulement.

***

Comme je regrette, mon pauvre ami, d'avoir perdu mon temps à te raconter des choses qui t'intéressent si peu, qu'il faudrait tant travailler pour qu'elles devinssent intéressantes, tandis que j'en avais tant à te raconter de plus générales et de plus intéressantes.

Pour te dédommager un peu cette fois-ci, je veux au moins te dire que :

tout le monde connaît Maeterlinck en Angleterre. J'exagère. Il est très connu. Mes vieilles dames connaissent des professeurs qui leur en ont parlé comme d'un grand philosophe. Dans des coupures de journal que mon Anglaise m'a envoyées (la polémique au sujet de savoir si oui ou non Emily Brontë a écrit *Wuthering Heights*), on parle au passage de Maeterlinck comme d'un grand philosophe subtil et profond et bien connu.

On a ici une façon un peu particulière de considérer la littérature. Tout le monde me rit au nez avec Kipling, on me répond ou : « ce sont des Histoires *d'*enfants » — ou surtout : « ce sont des Histoires *de* soldats ».

J'aurai donc pour les prochaines en plus des deux chapitres ci-dessus énoncés :

Un chapitre littéraire sur Kipling, Carlyle, Emerson, Thomas de

Quincey, etc... (Laforgue perdu en route, j'achèterai, mais plus tard, *le Deuil des Primevères* parce que c'est le premier en date après *l'Angélus*. Si tu préfères l'acheter, tu peux, avertis-moi).

Un chapitre sur une visite à Hampton Court, oh ! inoubliable, avec deux ou trois gravures à l'appui ; — sur une visite aux jardins de Rothschild, oh ! inoubliable, et une à Westminster-Abbey que j'ai vu sans intérêt, peut-être à cause de ma fatigue.

Un chapitre d'art sur Kensington Museum, Wallace-collection et surtout *Tate Gallery*. J'y avais été juste la veille de ta lettre et j'en étais revenu charmé. Je ne savais pas où j'allais. J'y suis retourné le soir même. J'ai des notes et un croquis même, et des emballements, te parlerai de Burne Jones, Rosetti, *Watts*, de Leslie, de Walker, de Orchardson, de Millais, de Mason, de Graham, de *Watts* surtout. J'avais décidé de le faire dès aujourd'hui ; comme je regrette de m'être laissé entraîner. J'ai hâte de t'envoyer mon croquis, petit croquis d'un admirable saint Jean [1] d'un admirable tableau de Ford Madox Brown que j'ai découvert.

Puis, pour des lettres à venir, un chapitre sur les Anglais que je finis par aimer beaucoup, auxquels en bien des points je voudrais ressembler, auxquels en pas mal de points je ressemblais et qui sont très avancés en tout, surtout en politique, sans en rien dire à personne.

Il y aura enfin d'autres chapitres que je prévois et qu'il m'ennuie d'étiqueter dès maintenant. Pardonne-moi seulement la déraisonnable énormité de ce que je t'envoie et qui n'est plus une lettre. Je suis si seul. Et tout le jour ça m'a tenu compagnie d'avoir à te parler.

Mes autres lettres seront plus raisonnables comme longueur. J'aimerais assez à m'entendre avec toi sur notre correspondance que j'aimerais beaucoup régulière et qui, de ma part, sera moins épanchée, plus anglaise que celle d'aujourd'hui.

Tu ne peux savoir avec quelle impatience j'attends les *Mercures* : 15 juillet, 1er août — pas d'*Ermitage* sans doute. Il y a plus d'un mois que je n'ai rien lu de toute la gent moderne qui nous intéresse. J'étais au septième ciel l'autre jour en lisant *Sur Mer*, la première pièce des *Forces Tumultueuses* que m'a copiée G. Bon Dieu, que c'est beau ! G. me promet depuis le 1er juillet une fois par semaine une lettre qui n'arrive pas. Ça ne rend pas ponctuel d'être normalien. Onze heures. Adieu, à bientôt.

HENRI

1. Erreur : c'est saint Pierre, dans le tableau : *Le Christ lavant les pieds des apôtres*.

A Henri Fournier, à Londres

Bordeaux

Je commence aujourd'hui, jeudi, 17 août, et ne sais quand finirai. Je te remercie de ton volume — infiniment — et te demande instamment de ne pas réduire tes prochaines lettres. Cela dit je commence :

Mon cher Henri,

I. Moi. — Ce n'est pas modeste, mais j'aime à laisser le plus intéressant pour la fin. J'ai reçu la lettre de Mélinand — ponctuelle — malgré un petit retard, causé par les pérégrinations de la mienne, qui ne l'a rejoint qu'en Suisse. Elle est à très peu de chose près telle que je la souhaitais. Comme il est impossible de résumer, la voici :

Quatre lignes de condoléances — fermes — sur mon échec. Puis :

Vous avez bien raison, d'ailleurs, de ne pas trop le déplorer : votre avenir, selon toute vraisemblance, n'en souffrira guère.

Que vous puissiez et même deviez « faire de la philosophie » cela me paraît évident. Les défauts que vous vous reconnaissez, avec une clairvoyance un peu sévère, sont des défauts de jeune homme ; rien de grave et surtout rien d'irrémédiable ; les qualités que nous vous reconnaissons suffisent, dès maintenant, à déterminer un réel tempérament philosophique. Donc, en principe, la question est très simple à résoudre. Il y a bien la difficulté du bacc. ès sciences ; mais elle est illusoire ; vous vous figurez que vous n'aimez pas les sciences ; vous les trouverez passionnantes, quand vous reviendrez à elles avec un esprit un peu mûri. Ici encore rien de sérieux. Quant à votre projet plus spécial de philosophie musicale, il est sans doute très intéressant et réalisable : pourtant il y a quelques réserves à formuler : d'abord je ne sais pas s'il y a bien là de quoi remplir une carrière ; puis c'est là une région moins inexplorée et moins vierge que vous ne pensez : Dauriac s'y est consacré ; un plus jeune, Landormy, s'y consacre ; d'autres encore, plus récemment sortis de l'École. Notez bien que ce ne sont pas là des objections, mais des indications modératrices. Et enfin vous serez obligé d'ajourner ce projet : l'agrégation pourrait en souffrir, et même vos débuts dans l'enseignement. (Il pense à Landormy, qui donna sa démission de prof. pour chanter les quatrième baryton à la Monnaie de Bruxelles). *Il faudra avoir le courage de renoncer* en partie *à la musique, quand vous préparerez le programme précis du concours.*

Voilà pour l'avenir à longue échéance. Pour l'an prochain que faut-il faire? Mon sentiment personnel est que vous avez tiré du lycée tout ce que vous pouviez en tirer ; un an de plus serait un an de piétinement sur place, en somme un an de perdu pour votre carrière. Le mieux, si c'est possible, serait d'obtenir une bourse en Sorbonne ; je vous sais assez sérieux pour travailler malgré la liberté. Il n'y a vraiment plus aujourd'hui *grand intérêt à être de l'École et il vaut peut-être mieux ne plus y penser.*

Voilà, mon cher Rivière, ce que je crois le plus utile à vous conseiller. Ce n'est bien entendu qu'un point de vue et vous avez à tenir compte d'une multitude de convenances. Décidez-vous vite pour prendre de bonnes vacances, que vous méritez parfaitement.

Il faut te dire que je l'avais prié dans ma lettre de m'écrire une lettre telle que je la puisse montrer à mes parents et m'en servir comme d'une arme. Cela explique le ton et surtout celui de la dernière partie, exclusivement adressée à mon père. Telle qu'elle est, je la trouve très encourageante, et, malgré l'optimisme bien connu de Mélinand, s'il me conseille de ne pas m'inquiéter de mes défauts et d'aller carrément de l'avant, c'est, je crois, qu'il me suppose quelque chose dans le ventre. Je le sais incapable de donner de pareils conseils à la légère. Donc je ferai tout ce que je pourrai pour faire de la philo. Et même si je dois rester à Bordeaux. Car une jeune fille d'ici vient d'être reçue deuxième à l'agrégation de Philo. Ce qui me donne plus de confiance dans la Faculté de mon patelin. Mais quoi qu'il en soit j'espère que mes parents consentiront à avoir un fils philosophe au lieu d'un fils athénien. Ce ne sera pas sans peine. Mais j'espère.

Reste la question de la philo musicale, sur laquelle Mélinand fait ses réserves. Peut-être a-t-il raison ? Peut-être aussi ai-je raison ? J'ai envie de lui dire en souriant un peu : « Quant à cela, laissez-moi faire ; vous verrez bien. Je vous remercie de votre avis. Mais nous verrons ». Tu comprends que je voudrais faire quelque chose d'un peu plus complet, de plus cohérent, de plus systématique, que ce qu'ont fait Dauriac, R. Rolland ou Landormy. Encore une fois, je ne sais pas bien quoi. Mais c'est quelque chose qui se dégagera dans la suite (j'espère) comme une montagne apparaît à mesure qu'on s'en approche et qu'on monte vers elle. Pour le moment je ne sais que le nom de la montagne. J'apprendrai sa forme, en la gravissant. Pour me faire pardonner cette trop soutenue et trop belle métaphore, je reviens à du plus simple, et je dis : « Nous verrons ». Ce que je tire des « indications modératrices » de Mélinand, c'est le conseil de m'occuper d'abord et avant tout de philo et *de sciences*.

Voilà évidemment ce qui m'inquiète un peu : *les Sciences*. Il ne

faut pas seulement, comme tu le crois, faire de l'acoustique. Il faut — pour faire de la philo — avoir au moins son bachot et — je crois — son P. C. N. D'après ce que dit Mélinand, le P. C. N. ne me semble pas exigé. Mais je vais m'informer pour savoir si je dois passer mon bachot avant ou après ma licence. Si *avant*, je suis fichu, en ce sens que je ne pourrai le faire avant juillet prochain et, par suite, devrai repousser la licence en novembre. Si *après*, j'ai du temps devant moi et suis plein de sécurité. Mais sacrebleu ! faudra travailler. Et ce n'est pas un métier de feignant que j'assume. Je vais acheter le programme de la licence de philo dès demain, pour me fixer. Et quand j'aurai des renseignements plus précis, je te les donnerai.

P. S. à cette première partie : J'ai commencé avant-hier la géométrie. Je comprends facilement. Mais j'en suis au premier livre. Et puis, retiendrai-je ?

Vendredi, 18 août 1905

Je complète ce chapitre par quelques tuyaux, qui me sont arrivés ce matin. D'abord, j'ai acheté le programme de la licence. Pour la philo on ne demande que le bachot lettres-philosophie. Donc, de ce côté, je suis tranquille. De plus, la licence de philo est exquise à préparer.

Un travail comme ça, c'est le rêve. Et il me semble qu'on peut enfin faire preuve d'intelligence.

Le deuxième tuyau a trait à Bernès, qui a écrit à mon père une lettre de huit pages pour le conjurer de ne pas me refourrer à la boîte et à moi une lettre de quatre pour m'engager vivement à faire de la musique et de la philo, sans du reste abandonner tout à fait les lettres.

Tu comprends que la lettre de Mélinand s'ajoutant à celle-là a presque fait capituler mon père, qui, je crois, va consentir à me laisser passer ma licence de philo. Il ne reste plus que la question de la bourse à Paris. Je pousse mon père à faire marcher une ou deux ficelles politiques. Mais j'ai peur malgré tout, car nous avons perdu du temps.

Maintenant, ce chapitre est définitivement clos et — tu le vois — sur une impression d'espérance et de joie.

***

Je continue à te parler de moi, mais pour te dire rapidement ce que je fais en ce moment, c'est-à-dire ce que je lis. T'ai-je parlé de la *Domination* ? Je ne me souviens plus. Mon impression en deux mots : c'est exquis. Mais c'est un peu trop de la broderie de jolies

phrases autour de n'importe quoi. Et pourtant, ce que je dis est trop dur, car c'est si doux et si charmant à lire.

Je t'annonçais dans ma dernière que Villiers de l'Isle-Adam était peut-être un génie. Je crois que j'exagérais. J'ai lu *Axel* avec beaucoup d'intérêt. La conception en est haute et belle. Mais malgré tout, me semble-t-il, ce qui vaut, c'est le style — violemment tourmenté, ou superbement ironique et en même temps, comme disait quelqu'un, si musical qu' « orchestral ». Son défaut serait peut-être justement la trop grande recherche de l'effet harmonique, qui, par endroits, semble trop naïvement évidente. Je veux relire les *Contes Cruels* pour avoir une impression plus complète.

J'ai lu *En route* de Huysmans. C'est, comme tu sais, l'histoire de sa conversion. Je t'avoue qu'à l'avance cette conversion m'inquiétait un peu. Que Bourget se fasse chrétien ! Ça ne m'étonne pas. Cela va bien à son auréole. Que Lemaître aille à la messe. Je n'y vois pas d'inconvénient. Son irrémédiable sottise peut s'accommoder des sottises d'autrui. Que Brunetière écrive *Sur les Chemins de la Croyance* ; c'est déjà plus fort, mais ça s'explique encore. (Pas trop bien tout de même, quand j'y songe !) Mais ce qui me renversait c'était Huysmans. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Maintenant j'ai compris, et je vois les raisons qui l'ont ramené à ce qu'il appelle le christianisme. A ce point de vue son livre est candide. Il commence par un chapitre sur la beauté du chant grégorien. Puis il s'emballe sur le gothique. Et cela — on le sent — est profondément sincère. Car il n'est pas un imbécile, mais un grand artiste.

Seulement il l'est trop. Et c'est l'art, uniquement l'art — qui le convertit. Il se convertit à l'art chrétien du moyen âge, non au christianisme. Il va faire une retraite à la Trappe et pour le décider, l'abbé invoque comme raison la pureté des offices qu'on y chante. Le premier jour il est sur le point de filer, parce qu'il trouve la chapelle laide. Dans la littérature religieuse, ce qu'il aime c'est la beauté tourmentée, patiente et recherchée des Mystiques. Il est si homme du moyen âge et son style est, malgré les influences des tout modernes, si naturellement du moyen âge, qu'il pense et parle comme eût fait un homme de 1200. C'est sa patrie. Aussi comprend-il la religion comme le faisaient les bourgeois du moyen âge. Il y voit surtout la Vierge, la Bonne Dame, et le Diable, le Très Bas. Ses récits des tentations qu'il subit sont exquis... et bien ridicules, si l'on ne sentait qu'il se force pour garder son sérieux.

Dieu me préserve de vouloir jamais plaisanter *grossement* sur les naïvetés du christianisme. Mais tout de même, il faut être bougrement maître de soi, pour ne pas crever en lisant l'histoire

des cochons du Frère Siméon. Elle est délicieuse cette histoire, mais à condition qu'on pourra en rire, quand on aura le dos tourné.

Je sens que tous ces comptes rendus ne t'amusent pas follement et je te promets de les réduire ou de les supprimer à l'avenir. Je voulais seulement me décharger de ce que je pensais sur Huysmans. C'est fait. Je ne veux plus que te dire un mot sur Verhaeren, dont j'ai acheté la troisième série des *Poèmes*. C'est épatant ! Quel type ! Voilà les deux expressions qui rendent le mieux ma pensée et que je me suis répétées à moi-même à la fin de chaque morceau. Inutile d'insister puisque je cite. G. aussi est emballé par *les Forces Tumultueuses*, qui sont peut-être encore plus belles, à en juger d'après ce que j'ai lu. Il m'a envoyé cet admirable poème intitulé : *Vénus*, et qui commence ainsi :

Vénus,
La joie est morte au jardin de ton corps.
Et les grands lys des bras et les glaïeuls des lèvres,
Et les raisins de fièvre et d'or,
Sur l'espalier géant que fut ton corps,
Sont morts.

Et plus loin :

Un Christ élève au ciel ses bras en croix
Miserere par les grands soirs et les grands bois !

Et ça :

Le rythme de tes seins rythmait l'amour du monde.

Inutile d'insister, disais-je.

Pour la question *Mercure*, voici :

J'ai gardé longtemps le 1er août, attendant que Ch. vienne le prendre. Il est venu ici le 15 et ne l'a pas voulu, prétextant son travail. Je l'ai alors aussitôt envoyé à G., ainsi que *l'Ermitage*, qui a fini par arriver.

Dans *le Mercure* il y a une *Enquête sur les Tendances des Arts Plastiques*, qui est intéressante. Elle se poursuit dans le numéro du 15, que je viens de finir et qui est intéressant. Tu verras dans *Nonoche* la fin de l'appel du Matou. J'aime. C'est de Colette. Les vers me semblent assez plats, dans les deux livraisons. Du talent, rien d'original. Rien qui vaille les tiens. Je ne comprends pas ton échec — s'il est définitif — à *l'Ermitage*.

Dans le numéro du dit, j'aime les notes délicatement recherchées et subtilement douloureuses d'André Gide. Il m'en reste des entrevisions de paysages, aperçus à travers une âme compliquée, mais si, si distinguée. Quelle différence avec *le Prométhée mal enchaîné*. Le reste du numéro est intéressant, sans plus.

***

II. Toi. — Quoique mal fichu de la tête, — comme tu peux t'en apercevoir à ma lettre — j'aborde la deuxième partie.

D'abord, je te dirai un mot sur les « situations » — puis sur l'hospitalité des revues, enfin sur ton grand projet.

1° Situations. — Je crois *maintenant* que *tu peux* entrer à l'École. Ce n'est pas sûr, c'est possible. Un an de travail, comme mon travail de cette année et tu peux y être. Ce n'est pas difficile. Et vraiment, si j'ai été collé, c'est que j'ai été au-dessous de tout ce que je pouvais faire — à l'écrit. J'ai conscience maintenant que je *pouvais* être dans les cinq premiers. Toi, tu peux être dans les trente-deux ou trente-cinq premiers de l'an prochain. En tout cas tu peux avoir une bourse. Et avec du courage tu peux obtenir ta licence en un an. Donc dans deux ans licencié. C'est déjà un titre, qui vous place bien — parmi les candidats à certaines écoles (École des Sciences Politiques par exemple). Il est vrai que la diplomatie ne t'enthousiasmerait peut-être pas. Et d'ailleurs, je crois qu'il faut de la galette pour s'y lancer. Si tu veux l'École Coloniale, la licence te sera très utile — à ce que dit G.. Et alors — j'y songe — pourquoi ne te mettrais-tu pas dès l'an prochain à la bûcher avec G.. A deux vous ferez beaucoup plus de besogne et de la meilleure et vous vous entraînerez. Songes-y. Je me demande si ce ne serait pas là une excellente solution. Quant à l'idée de l'École Coloniale, je la trouve très bonne, car c'est une voie ouverte aux courageux et aux forts. Et cela suffit à faire son éloge (fais pas attention au style, je suis vanné).

2° Sur l'hospitalité des revues. — Il me paraît impossible qu'à force de lasser leur patience, on ne finisse pas par les dompter. Elles insèrent tant de bêtises (voir *Compère le Renard* dans *le Mercure* du 15) qu'elles doivent bien finir par accepter ce qui est passable. Lasse donc leur patience. Elles céderont.

3° Sur ton grand projet. — Aveu très franc : je n'aime pas le roman. Naturellement, tu comprends, et tu ne vas pas m'objecter vingt ou vingt-cinq romans que j'adore. Je veux dire que la forme du roman me déplaît, car les trois quarts du temps, elle me semble une forme bâtarde, le roman consistant à transposer des sentiments personnels, des idées, des visions particulières en les groupant différemment, en leur donnant une signification nouvelle, en les attribuant à des personnages imaginaires qui diffèrent par hypothèse du sujet réel de ces sentiments, idées, visions. C'est pourquoi si souvent le roman me donne une impression de fatigué, de rajusté, de rapiécé. Sous prétexte de roman, M^me^ de Noailles se promène vraiment un peu trop dans ses livres ; je ne le lui reproche pas, car

elle est exquise. Mais alors pourquoi ce prétexte, qui n'est plus qu'une vaine habileté littéraire ? Pourquoi ne pas avouer sincèrement — ou le faire entendre assez transparemment — que c'est de soi qu'on parle. C'est ce que fait Laforgue. Car la déformation arbitraire qu'il fait des mythes, laisse assez voir qu'il se raconte et s'expose sous des noms divers. Tous les personnages des *Moralités* sont des symboles de ses idées, de ses croyances, de ses passions. Ce sont des images extériorisées. Mais qui pourrait méconnaître qu'elles sont sorties de l'âme de Laforgue ?

Il y a une autre façon d'échapper à l'artifice du roman, que je te signale. Et c'est de faire un roman comme ceux que tu classes dans ta première catégorie, un roman qui soit un monde complet, absolu, indépendant de tout, qui forme, comme dit B., « un tout complet se suffisant à lui-même ». Il faut que les personnages vivent seuls, soient ce qu'on appelle bêtement des *créations*, et que le monde qu'ils voient soit bien le monde qu'ils doivent voir, étant tels. Le malheur, c'est que pour écrire un semblable roman il faut du génie puisqu'il faut *créer*. Le poète ne crée pas. Il répercute ce qu'il entend en lui et le traduit. Le vrai romancier invente, trouve quelque chose. Maintenant où le trouve-t-il ? Puisque pas en lui, hors de lui — dans la réalité. Il copie, il interprète, il généralise en synthétisant ses observations et en choisissant les plus significatives. C'est ainsi qu'il crée un type. Et son génie dépend à la fois de l'acuité de sa vision et de sa puissance de synthèse. Mais du moment qu'il prend quelque chose — si peu que ce soit — dans la réalité, son art est inférieur (pour moi ; pour d'autres c'est marque de supériorité). Je crois en effet que la création d'après un modèle extérieur, bien que création, ne vaut pas la simple expression des « voix intérieures ». D'où mon grand amour pour les poètes, et mon admiration moindre pour le roman, même quand parfait. Et Dieu sait s'ils sont peu nombreux les romans parfaits (ou à peu près). Parmi ceux que je connais, je cite *Don Quichotte*, *Gil Blas* (et encore !) et je m'arrête, cherchant.

Malgré les apparences, je crois que les romans sont des confessions dissimulées, ou bien des platitudes. Les premiers peuvent être intéressants ; les seconds sont... légion.

Tu vois que dans tout ça, je m'inspire de tes catégories et que mon inimitié va surtout à la deuxième, aux Goncourt (que je ne connais pas, mais que je veux bien, après toi, prendre comme symboles). D'ailleurs, l'énorme majorité des romans me semble rentrer dans cette deuxième classe. Les deux autres renferment des œuvres infiniment supérieures et bien que je ne sois pas fanatique de Laforgue par exemple, je préfère ses *Moralités* à tout roman ordinaire, car elles sont *franches* de forme et expriment quelque chose malgré tout.

Maintenant venons à toi, non que je te veuille donner des conseils ; mais je pourrai peut-être te servir en te mettant en garde contre certains dangers. D'abord, je t'avoue ne pas bien voir la différence de ta conception avec celle de Laforgue. J'approuve l'idée de faire vivre tes « rêves », mais pourquoi vouloir les faire rentrer dans un « roman » ; c'est-à-dire leur donner une forme qui puisse tromper les lecteurs non prévenus. Et si ce n'est pas cela que tu veux faire, rien alors — me semble-t-il — ne te sépare de Laforgue. Ceci n'est pas un reproche, mais une remarque préliminaire — et sans importance — d'un qui ne comprend pas très bien.

J'arrive maintenant à un défaut, que j'ai remarqué depuis longtemps en toi, mais dont je ne voulais pas te parler, parce que tes derniers vers en étaient complètement exempts. Par malheur, ton admiration pour certains me montre que toute trace n'en a pas encore disparu. Je crois donc utile, puisque tu veux écrire un roman, de t'en avertir. Je serai cruel peut-être. Mais, Dieu merci, nous n'en sommes plus aux politesses. Après cet effrayant exorde, voici. Je trouve que tu as un penchant — modifié d'ailleurs et comprimé par tes autres qualités — un penchant à la sensiblerie. Le gros mot est lâché. Je trouve que tu t'émeus un peu trop de choses qui n'en valent pas toujours la peine. J'ai peur, par exemple, que ta grande admiration pour *David Copperfield* et pour *Germinie Lacerteux* ne vienne un peu de ton amour pour les petites choses pseudo-émouvantes. L'anecdote du pion que tu me racontes est jolie, mais — comment dirai-je — un peu bébête. Ce sont des choses qui, si elles étaient vraies, seraient navrantes, mais qui, dans un livre, sont trop touchantes. De même, en feuilletant *Germinie*, j'ai cru y apercevoir beaucoup de choses du même genre. Et sans doute rien n'est plus beau qu'une sympathie universelle. Mais tout de même il ne faut pas s'attendrir sur tout. Tiens, je serai cruel jusqu'au bout ; j'ai peur que dans Francis Jammes, — où d'ailleurs l'art merveilleux emporte tout — tu ne voies un peu trop de ces scènes « touchantes », faites pour émouvoir les bons cœurs. Chez lui, cela ne me choque pas. Mais je crains que tu admires trop cela en lui. Aussi voudrais-je que tu prisses garde. Dickens, Goncourt, Daudet — malgré leur incontestable talent ou génie — te sont peut-être à toi un peu dangereux. Et je te dis tout cela pour éviter justement que ton roman soit une banalité — comme tu sembles t'y attendre. Qu'il soit bizarre, recherché, faux, contourné, mais pas banal, pour l'amour de Dieu. Qu'il n'y ait pas trop à y pleurer, ou alors que les larmes viennent d'une émotion profonde et motivée.

Pardon, pardon, pardon de cet éreintement préalable. Je crois qu'il peut t'être utile. Éreinte-moi, moi aussi — pour te venger — sur n'importe quoi. Cela me fera du bien.

Ces reproches d'ailleurs ne s'appliquent pas à ton chapitre sur Nançay, qui est une parfaite et délicieuse évocation. Et je remarque que justement ce défaut de sensiblerie ne s'est pas marqué jusqu'ici dans ce que tu as écrit — mais seulement dans tes goûts. Ce qui est très heureux. Donc, j'aime Nançay et je te remercie de m'avoir confié des souvenirs et je te supplie de résister à toute fausse pudeur, qui t'empêcherait de me parler de choses semblables.

Il me tarde que tu me parles de *Tate Gallery*.

Il m'est bien difficile de te promettre une correspondance régulière. Je n'ai pas toujours mon temps à moi. Je répondrai toujours une dizaine de jours après à tes lettres.

Je ne peux te copier du Verhaeren, ni de la Comtesse comme je voulais faire. Je manquerais le courrier.

Je ne te parle pas de *Pelléas*, car je le comprends de mieux en mieux.

Je n'ai plus rien à en dire — par suite.

Que de choses encore à te dire. Mais je m'en vais, mon cher vieux, en te serrant la main trop fort.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Londres, dimanche, 1 heure, 27 août 1905

Mon cher Jacques,

. . . . . .

Tu vas trouver des vers qui m'ont pris mon après-midi d'hier. J'ai eu soudain un besoin insensé d'interrompre tout ce que j'ai pu commencer de vers ou de prose et surtout de vers, pour faire ceux-là. J'y ai pris comme je te le dis un plaisir indicible. J'avais des envies d'éclater de rire. J'ai eu la fièvre jusqu'au soir. Mais ça doit être du Verhaeren tout pur ou quelque chose comme cela. Tu me le diras.

Tu me diras aussi ce que tu penses de la pièce que G. doit t'avoir envoyée et à laquelle j'attache une tout autre importance.

J'ai reçu, enfin, en réponse à ma lettre très sèche et très anglaise à *l'Ermitage* mes vers qu'on me renvoie et la lettre que voici :

Monsieur — Vos poèmes n'ont rien qui nous déplaise, et quelques-uns d'entre eux témoignent d'une grande sensibilité de votre part, mais nous sommes, en ce moment, absolument débordés, et il nous serait à peu près impossible de vous satisfaire, je veux dire de vous publier. Nous n'avons point, pour l'instant, de commissionnaire à Londres. Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués. CHARLES VERRIER

Je ne pense pas qu'il y ait la moindre ironie là dedans, par conséquent je pourrai plus tard écrire directement à M. Charles Verrier en lui demandant s'il est toujours débordé.

Pour le moment, il y a surtout à retenir qu'il faut des protections pour entrer là comme ailleurs. Le « débordement », ça veut dire cela.

A remarquer, pour ce qui est de la mentalité de Charles Verrier, que de deux timbres de 25 centimes à lui envoyés, il a retenu un — et qu'il a dû se retenir pour ne pas dire :

« Vos poèmes n'ont rien, Monsieur, qui nous déplaise ».

Tout de suite, j'ai été presque content. Il me serait peut-être difficile de travailler l'an prochain avec déjà un début d'œuvre dans des revues.

Et pourtant c'est dur, je t'assure, de se dire qu'il y a peut-être en ce moment quelqu'un de très blond et peut-être de très volontaire qui se fait acheter des collections d'*Ermitage*, des collections de *Mercure*.

Il y a bien Dumas qui m'a fait offrir indirectement... Mais Dumas a-t-il de l'influence ?

Je me disais l'autre jour en lisant les vers du *Mercure* : — Sang Dieu ! ce n'est pas possible que mon *Grand Chemin gris* ne passe pas ! Mais il faut des protections, des protections.

Que penses-tu de tout cela ?

***

J'arrive immédiatement à ton éreintement : Figure-toi qu'en ouvrant ta lettre, j'ai juste aperçu cela, et que j'ai eu le courage de la lire d'un bout à l'autre avant de prendre plus ample connaissance de cet éreintement.

Il est bien entendu d'abord que j'accepte de toi aussi volontiers les critiques que les compliments. Quand tu me dis : « ton histoire de petite Anglaise était délicieuse », je me réjouis dans mon cœur. Quand tu m'éreintes, je rentre en moi-même pour m'examiner consciencieusement — tout simplement. Dans les deux cas, tu ne varies pas dans mon amitié. Il faut qu'il en soit ainsi, et même si j'avais à faire l'éreintement que tu me demandes, si j'avais des reproches à te faire, ce serait au sujet des éreintements que tu ne fais pas !

Dans les lettres, cela va encore. Et encore, je ne suis pas sûr, que dans ma lettre sur Nançay, arrivé à « la cordialité entre chasseurs », tu n'aies pas un peu dit : Oui, Denis, Denis Diderot. Je ne suis pas sûr que tu n'aimes pas Nançay un peu pour me consoler de l'éreintement. Mais mes reproches iront surtout à tes critiques orales, à toutes celles que tu n'as pas faites, à toutes celles que tu ne fais pas. Tu as d'ailleurs fait là-dessus des progrès énormes, des

progrès d'énergie comme pour le reste. Ce sont donc surtout des reproches rétrospectifs. Mais il m'a peiné souvent de te voir faire un compliment gêné à des choses de G. que tu n'aimais pas, à des choses de moi que tu n'aimais pas. Je trouve, vois-tu, que c'est presque une façon de trahir ses amis et qu'on leur doit avant tout le courage de dire : c'est idiot quand ça l'est ; et le courage de ne pas dire : « très chic » quand c'est manifestement idiot et que le délinquant s'en apercevra tôt ou tard et pourrait perdre alors un peu de la confiance en son ami.

Donc ton éreintement m'a rempli d'aise. Et je tiens d'autant plus à bien te le faire savoir — d'abord — que je vais me défendre par la suite. Ah ! mais oui. Comprends-moi bien, je ne regimbe pas contre l'éreintement, je regimbe contre son contenu : mon premier mouvement a été de me dire : « Évidemment, je suis un pleurnichard ! Mais enfin ça peut se défendre ».

Mon second :

« Tout ça, c'est une affaire de mots, c'est de la sensiblerie quand c'est raté ; c'est de l'art et de la douleur et de la vie quand c'est réussi. Si tu avais lu *Germinie Lacerteux*, monsieur, au lieu d'en parler après feuilletage superficiel, tu aurais vu qu'un chapitre y est consacré à la mère Jupillon : la Sensiblerie du quartier faite femme — et que le reste c'est bien de la douleur, de la vie, de l'art — c'est Germinie. Si tu avais lu *David Copperfield*, tu aurais pris garde que j'avais évité de faire moi-même de la littérature sur l'histoire du pion, que je l'avais racontée de la façon la plus filandreuse et la plus « bébête » possible, montrant ainsi que je voulais seulement la raconter, mais que je renonçais à rendre l'art de Dickens, sa sobriété, sa façon d'arrêter le monde à cette histoire, mais de faire continuer la vie « à toute vapeur... »

Et tout cela, je te le dis encore, en ajoutant que Dickens, grand romancier et grand humoriste, m'a séduit par sa sensibilité, mais surtout par son art étonnant. Par exemple, grand artiste de l'humour, il faisait revenir des mots, des phrases déjà dites (encore une façon de faire un monde qui n'est que le monde de l'histoire) mais vibrant comme il l'était, il n'a pas tardé à s'apercevoir combien ces répétitions pouvaient devenir émouvantes — et ces romans sont pleins de véritables leit-motives avant d'Annunzio.

Je pensais tout cela, puis j'ai pensé et je pense ... que tu t'es complètement fichu dedans — ou plus exactement que tu n'as pas regardé d'assez près.

J'ai toujours préféré ne pas me formuler, ne pas résumer mal ce qu'à la longue je pouvais dire mieux, mais tu m'y forces :

— Eh bien, j'ai eu l'horreur des classiques, des admirations classiques, des phrases qu'on répète sans y prendre garde, des vers qui ne touchent pas à la vie, qui sont d'un côté l'Artj alors qu'il

y a la vie de l'autre, de tout le ba-ta-clan des Muses, des alexandrins et des livres.

J'ai toujours désiré quelque chose qui touche (dans le sens de toucher à l'épaule), qui arrête et qui évoque.

J'ai aimé Laforgue parce qu'on ne peut pas passer sans s'arrêter, j'ai aimé Francis Jammes parce qu'il n'a pas séparé la vie d'avec l'Art. J'aurais préféré qu'il ne le dît pas. Et le seul petit chagrin que m'ait fait ta critique ç'a été de voir que je m'étais un peu trompé lorsque je me disais : « On se redit ces vers, on les admire tous deux, on ne se dit rien, mais on comprend pourquoi on les admire — c'est si évident et nous nous comprenons si bien ». Déception que je m'efforce de rattraper, de réparer maintenant.

Bien entendu, pour faire retourner le lecteur, on le touchera n'importe où, le plus sûr, mais aussi le plus facile, ce sera de le toucher au cœur. Alors, ça pourra être très faiblard (comme mes images indices d'épuisement cérébral), ça pourra être très faiblard, on pourra rater son effet, et, comme toi, je trouve qu'il vaudra toujours mieux arrêter autrement qu'en faisant pleurer.

Je crois que la sensiblerie — je reviens à ce que j'ai dit — c'est surtout du raté, du trop pressé, du plus facile. Tu as bien fait de me mettre en garde contre elle à propos du roman, qui, en tant que prose, est moins travaillé, plus long, plus rapide.

(Nous avions à peu près dit sur le « factice » du roman avec G. ce que tu m'exposes, à la perfection d'ailleurs. Je ne te parle pas de mon roman à moi qui se transforme à mesure qu'il avance lentement, qui se transforme tellement qu'il devient des vers. J'aurais mieux fait de ne pas en parler).

Un dernier mot : ma pièce préférée dans Francis Jammes est *Silence*, et d'ailleurs beaucoup d'autres sont mes pièces préférées où je cherche vainement de ces choses « pour attendrir les bonnes âmes ». C'est en somme, cela, assez peu Francis Jammes. Quand il dit : « C'est triste comme cette grille où les pavots pourrissent », on ne s'arrête pas du tout à la tristesse. Quand il dit : « Que son uniforme lui allait ! » on est presque fâché qu'il ait fallu pour qu'on dise ça, que le jeune homme soit mort à seize ans.

Quant à Laforgue, il vous tire par la veste à tous les tournants. Quelquefois, il vous attrape la peau, il rit — et, que veux-tu, c'est tout de même plus que de la sensiblerie déchaînée. C'est si réussi. C'est si spécial ! comme dit l'autre. Et il a tant de ressources, tant de moyens d'arrêter qu'on trouve qu'il n'a pas besoin de larmes et qu'on lui pardonne quand il en use.

La pièce de lui que je préfère est la *Convalescence en mai*. L'as-tu pour la relire et voir quelle étrange diversité de moyens d'intérêt et d'évocation ? La pièce de lui que je préfère est : *le fleuve a son repos dominical*. Sincèrement, j'ai regretté qu'il ait fait se

jeter la fillette dans le fleuve, mais il m'a semblé que c'était bien évidemment un symbole seulement de ces dimanches déserts et désespérés.

Il reste que je suis comme tous une mère Jupillon en culotte quand je suis très inférieur — et que je dois l'être particulièrement dans les lettres, où pour donner l'impression, on va au plus facile et au plus près.

Il reste que j'éviterai toujours le plus possible de me formuler, d'employer la *formule*, et que je ne crois qu'à la recherche longue des mots qui redonnent l'impression première et complète — que je ne crois qu'à la poésie.

***

Maintenant j'ai honte de ce que je vais faire. Mais pardonne-moi. Je suis rompu. J'ai dû écrire comme un sabot. Dès hier j'avais épuisé toute ma provision cérébrale.

Je vais en finir là après n'avoir parlé que de moi. Ne considère ces lettres que comme des fragments d'un tout qui ne sera jamais complet. Cette fois-ci, j'ai abattu un peu de la besogne. J'abattrai le reste une autre fois. Je veux seulement te dire tout de suite que j'attendais ainsi la lettre de Mélinand.

— Que j'avais pensé à Landormy sans même vouloir te comparer à lui qui m'a paru tant soit peu cascadeur.

— Que je n'attendais pas moins du petit Bernès.

— Qu'autrefois, il y a quelque quarante ans, les postulants à l'agrégation de philo étaient presque reçus d'office au bachot-sciences. Je le tiens de notre patron de Bourges, ancien professeur de philo à Marseille.

— Que j'aimerais bien faire avec toi de la géométrie et de l'anglais.

— Que V. passant à Londres pour aller un mois en Angleterre, est resté une matinée avec moi. Et qu'il m'a servi de repoussoir pour m'apercevoir des progrès *énormes* que j'avais faits.

— Que tes comptes rendus m'intéressent énormément et me donnent des idées lumineuses *sur* des bouquins *sur* lesquels je voulais avoir des idées.

— Que j'ai dévoré *le Mercure* du 1er août que m'a envoyé G.

— Que, étant donné mon appétit, je ne me suis guère préoccupé de la valeur des articles. J'ai tout avalé. Je t'en reparlerai en même temps que de ceux du 15 *juillet*, du 15 août, etc... que j'attends.

— Que je te remercie infiniment des encouragments que tu me donnes pour l'École.

— Et que *Pelléas* symbolise pour moi en ce moment tout ce qu'il y a au monde de lointain, de français et d'ami.

A toi, un peu symbolisé par *Pelléas*, je tends une main « esse-quintée ».

HENRI

J'ai payé dix sous pour ta dernière lettre. Ne réduis pas les suivantes, mais prends comme moi du papier léger — encore que je sois obligé de payer dix sous pour celle-ci.

Tout ce que tu m'enverras de vers ou prose me fera plaisir, étant donné que je n'ai rien, rien, rien à lire. Je n'ai qu'à parler anglais, à écrire et à me coucher.

Envoie-moi du Noailles, du Verhaeren... Pour une fois, l'article de Rachilde sur la Comtesse m'a rempli d'aise. Il doit y avoir de sa part et de la mienne un peu de jalousie, je veux dire que peut-être on est un peu scandalisé de la voir si bien réussir après tant d'autres, tant d'autres, tant d'autres dont peut-être elle met le génie hautain et dédaigné en pilules sucrées. On l'aime bien quand même.

—

A Henri Fournier, à Londres

Arcachon, 7 septembre 1905

Mon cher Henri,

De successifs déménagements m'ont mis un peu en retard. Mais me voici :

Question *Ermitage*. — Évidemment il faut des protections. Je croyais les petites revues plus disposées que les grandes à accueillir le vrai mérite. Mais *l'Ermitage* ne crève pas assez de faim. Il ne prend que des noms.

L'essentiel serait, je crois, de plaire d'abord à un type intelligent, qui vous pousserait ensuite. J'avais pensé pour mon compte à envoyer un article à Remy de Gourmont. Je l'aurais intitulé : « Le choix d'une attitude », ou : « La composition du maintien ». Je l'ai commencé et abandonné. Je voulais y raconter les hésitations d'un jeune homme sur l'attitude à choisir dans la vie quotidienne, sur le masque de soi à présenter aux indifférents. Par là j'étais amené à parler de Barrès et de son enseignement. C'est cette partie que j'avais écrite avec assez d'enthousiasme mais qui n'a pas tardé à me dégoûter et à passer au panier. C'est pourquoi Remy de Gourmont continuera à ignorer mon nom. Mais toi, toi qui veux arriver tout de suite à un résultat, si modeste soit-il, tu devrais chercher à te gagner un appui parmi les gens intelligents et en vue. Pour cela rien ne vaut, je crois, une lettre bien spirituelle et pas

trop infatuée d'elle-même, accompagnée de spécimens bien choisis de tes poèmes.

Le destinataire ? A toi de choisir.

***

Ton poème : Je dis *ton* poème, car G. ne m'a pas envoyé l'autre. Il m'a dit que tu le lui avais défendu, craignant le mauvais effet de son écriture. Je le lui ai réclamé quand même, car je suis impatient et je l'attends d'un moment à l'autre. Donc je ne te parle que de celui que tu m'as envoyé [1].

Je l'aime assez, mais je te tromperais si je ne te disais pas que j'y vois l'influence criante de Verhaeren. La disposition des vers, des strophes, les expressions, l'allure générale, tout est Verhaeren, et il ne vaut pas la peine de donner au poème une dédicace déroutante. Maintenant j'aime évidemment bien des choses :

surtout depuis :

Nous avons préféré la DÉROUTE
sans fin
des horizons et des routes
DES HORIZONS DÉFAITS, QUI SE REFONT PLUS LOIN.

J'aime :

Nous n'atteindrons jamais les villes de merveilles, etc...

J'aime moins la fin.

Maintenant le grave défaut c'est, je crois, que c'est vraiment trop différent de toi, de ta manière. Je ne te retrouve plus du tout ou à peine là dedans. Et je ne crois pas que ce soit une création assez originale pour motiver un si brusque changement de direction.

Comme je t'engueule, mon pauvre ami, depuis quelque temps. Mais tu pardonnes si gentiment que j'y prends goût.

Conclusion : j'attends avec impatience ton grand morceau, dont G. m'a paru enthousiasmé — très sincèrement.

***

Question de l'éreintement en général :

Tu me fais un reproche qui m'a touché, bien que « rétrospectif » ; celui d'avoir fait des « compliments gênés à des choses manifestement idiotes ». Je reconnais le crime. Mais je l'explique. Cela tient à une de mes théories, à savoir que « rien n'est à la fois plus vain et plus fatigant que de tenter une réforme impossible ». Je sais bien qu'on n'a pas le droit de dire *a priori* qu'une réforme est impossible. Mais tout de même je connaissais assez G. pour savoir

1. *Chant de route*. Voir *Miracles*, p. 103.

qu'en lui disant : Ceci est idiot, je ne ferais que l'affliger et qu'il resterait convaincu d'avoir du génie. Je savais cela car j'avais déjà tenté de lui faire renier certaines sottises (par exemple son Nocturne sur un thème de la Maladetta) et tu sais avec quel succès. Comme de plus je sais que G. ne fait pas de différence entre les éloges, je me suis dit : Épargnons-nous la peine d'une discussion sans issue, en encensant du même geste le mauvais et le bon.

Quant à ce qui te regarde, je n'ai pas souvenir d'avoir acquiescé consciemment à des sottises (c'est-à-dire à des choses que j'eusse jugées telles). Si je l'ai fait, ce fut par simple lassitude intellectuelle. Et je reconnais avoir souvent de ces lassitudes au cours desquelles une discussion possible m'apparaît comme le plus affreux supplice.

Question réglée.

***

Question plus spéciale de la sensiblerie.

Tu as raison : la sensiblerie, c'est du raté. N'empêche que tout ce qui est raté n'est pas sensiblerie. C'est ta manière à toi de rater qui est sensiblerie. Donc, la question se retrouve entière sous cette forme : il faut te garder de rater, pour éviter d'être pleurnichard.

Mais que je suis violent et combien ce dernier mot dépasse ma pensée. Pleurnichard ! tu ne le fus jamais. Il me semblait que tu avais une tendance à l'être. Maintenant je ne sais plus et je me demande si t'avoir soupçonné de ce défaut ne provient pas de ce que j'ai un tempérament tout différent du tien. Ce pourrait bien être ça.

Ce qui resterait de mes observations, ce serait alors ceci : je crois que je ne pourrai jamais goûter profondément ni *Germinie Lacerteux*, ni *David Copperfield*, ni *Fromont jeune et Risler aîné*. Ce sont choses, je crois, qui ne vont pas à mon tempérament. Et c'est ici que je saisis la différence sans doute essentielle entre nous deux :

« Nous n'accordons pas à l'ironie la même valeur ».

Je peux dire (avec des restrictions s'entend) que je ne goûte jamais pleinement un livre complètement dépourvu d'ironie. Je ne crois pas que l'ironie soit la vue dernière, suprême, sur les choses, la conclusion nécessaire de toute observation profonde. Peut-être faut-il renoncer en dernier, dernier lieu. Mais je lui donne dans ma vision habituelle de tout une place considérable. Je m'entends sur le mot. Il ne s'agit pas de la raillerie superficielle, de la satire, ou de l'humour. Cette ironie-là peut être charmante. Elle peut aussi être, elle est souvent stupide, parce que naïve.

J'entends par *ironie* l'art de ne pas trop croire à ses convictions,

de ne pas trop croire aux choses, de ne prendre rien trop au sérieux. Par là tu comprends que tout apitoiement sans restrictions, s'il n'est appuyé sur de très profondes raisons, me paraît en littérature : sensiblerie. C'est parce que j'ai eu ma crise de sensiblerie, d'apitoiement universel que je méprise un peu cela. Sinon, aurais-je le droit ?

Maintenant il est honnête de dire que je suis en ce moment sous l'influence de Barrès, qui est en train de me changer sur bien des points et de m'ôter toute conviction trop assise. Mais si je n'étais pas disposé par ma nature propre à subir cette influence, la subirais-je ? Assurément non.

La preuve en est — je reviens à mes moutons — que Barrès ne t'a pas troublé. Et pourquoi ? Justement parce que ton tempérament diffère du mien en ce point.

Est-ce un malheur ? Je ne crois pas. Et ce serait manquer à mon scepticisme que de considérer mon attitude d'esprit comme seule possible et légitime. Le fanatique imagine un univers idéal semblable à lui. Moi, non.

Je ne sais pas si tu as bien compris par quel biais je suis arrivé à ces considérations, qui semblent hors de la question de pure littérature que nous traitons. Si oui, tout est sauvé et nous avons gagné tous les deux à cette petite discussion qui nous a permis de définir plus précisément nos respectives attitudes.

Aussi, je reviens au débat littéraire. Et je dis : j'accepte toute œuvre sincère et réussie. N'essaie pas — comme je t'y engageais d'abord — d'éviter la sensiblerie, essaie seulement de ne pas rater.

Francis Jammes. — Admirable, parce qu'il ne rate jamais — et aussi parce qu'il est doué de cette admirable ironie — et aussi pour beaucoup d'autres raisons — et surtout parce qu'il est un grand, grand, grand poète. Seulement, mets-le entre les mains d'un lecteur superficiel. Si le livre lui plaît, sois sûr que c'est qu'il l'aura mal compris et aura cru y voir des sensibleries, qui n'y sont pas. (Elles n'y sont pas, parce qu'il ne croit pas trop à ce qu'il dit et garde le sourire intérieur de lui-même). C'est ce que je voulais dire.

Laforgue. — Je commence à le goûter rétrospectivement. (Je n'ai rien de lui). Je le goûte pour son ironie. J'eusse préféré qu'il ne s'inquiétât pas si fort de ses douleurs.

Henri de Régnier. — Je t'en parle, parce qu'il montre aussi le point de divergence de nos tempéraments. Je l'aime pour avoir choisi si exquisement ce qu'il y avait de mieux en lui, pour s'être nettoyé si soigneusement de toute naïveté. Il a choisi en lui avec tant de scrupule, que bientôt il n'a plus rien trouvé à dire qui lui parût mériter d'être dit. Aussi s'est-il contenté dès lors de faire des vers et d'écrire.

Tu n'aimes pas H. de Régnier (tu comprends ce que je veux dire) parce qu'il n'a pas dit tout ce qui l'émouvait, parce qu'il a trahi la nature en l'interprétant (choisir c'est interpréter). Ton goût pour Verhaeren vient de ce que celui-ci a fait une épuration bien moins sévère de ses émotions et, parce qu'il s'est intéressé à presque tout, a cru presque tout intéressant.

Ne serait-il pas grotesque de nous demander qui de nous deux a raison ?

***

Quel plaisir que de faire de « l'idéologie » ! Je n'en imagine pas de semblable. Mais il faut finir et c'est le plus ennuyeux. Je veux faire de ce dernier chapitre, comme tu as fait du tien, une petite encyclopédie rapide.

1° Je ne crois pas — je ne l'ai pas ici — avoir aimé Nançay pour te consoler de l'éreintement. C'est vraiment évocatoire.

2° Mes lectures. Un mot seulement. Et d'abord Barrès, que je lis avec une joie incomparable. C'est sûrement une grande révélation. Et je prévois mal encore l'influence énorme qu'il aura sur moi.

J'ai lu la trilogie, la première, *Sous l'Œil des Barbares, Un Homme Libre, le Jardin de Bérénice.* Je n'en peux rien dire. Je le comprends trop bien. Je voulais te faire des citations. J'ai vite compris que ce serait idiot.

Voici pourtant une fin de chapitre :

Parfois, à la fraîcheur du soir, après ces journées du midi si grossières de sensualité, sa mère, jeune femme distraite et toute à se désoler de son vieux mari, la préparait pour sortir. Dans l'armoire à glace fortement parfumée des herbes du Languedoc, le soleil couchant envoyait quelques rayons, et sa mère, pour la coiffer, en tirait un petit chapeau de velours rouge, qui emplissait l'enfant passionnée du sentiment de la beauté et brisait ses nerfs d'une douceur délicieuse, dont l'ébranlement retentit jusqu'en sa chère agonie. Mais elle se contraignait jusqu'à ce qu'elle fût sur la route, où sa mère s'écartait pour rire avec des jeunes gens. Alors, dans l'obscurité descendue, elle sanglotait, comprenant confusément que la vie des êtres sensibles est chose somptueuse et triste.

O ma chère Bérénice, combien vous êtes près de mon cœur...

J'ai lu le *Triomphe de la Vie* en entier bien qu'un peu rapidement. J'aime beaucoup *Jean de Noarrieu,* qui est un peu le développement (avec moins d'amertume) de : *Il nettoie son fusil et couche avec sa bonne.*

Il y a des passages qui sont de la grande poésie.

Mais décidément, je ne peux pas me résoudre à goûter pleinement la deuxième partie du livre, la plus longue, qui est intitulée :

Existences. La brutalité extraordinaire et parfois saisissante m'en semble un peu trop voulue, et surtout trop continuelle. A peine quelques pages de ces rêveries ailées et subtiles, dont il a le si adorable secret. Trop de merde, de fous-moi la paix, de sale vérolé, de cochon, de salaud de maquereau, etc...

Peut-être aussi est-ce le bourgeois qui parle encore en moi. Peut-être aussi étais-je mal disposé ce jour-là.

(Laisse-moi te dire que par ma fenêtre j'aperçois une mer méridionale, éperdument bleue contre des pins sombres et des dunes de neige).

J'ai lu aussi de l'Emerson et du Wells. (Que pense-t-on d'eux en Angleterre ?) Je lis du Nietzsche *(Par delà le Bien)* et *les Rencontres de M. de Bréot*. C'est agréable. Mais quelle souffrance de voir un si grand poète écrire si ingénieusement !

Je crois que tu as eu sur Mme de Noailles le mot définitif : on l'aime bien quand même ! C'est ça. Je te garde sur *la Domination* un article de R. de Gourmont, qui est un liebig de bon sens.

3° Si ça t'est égal, je ne t'enverrai pas *le Mercure* du 15 juillet. Je ne l'ai pas lu. Celui du 1er septembre est en route. Le poème de Verhaeren ne me ravit pas.

4° Je suis navré de t'avoir coûté dix sous. C'est étourderie de ma part.

5° Je te mets la fin de *L'Eau coule* après le *Novembre* de Verhaeren.

6° J'ai accepté ma bourse à condition qu'on me la donne à Paris. Si on ne me la donne pas, mon père me paiera sans doute une année à ses frais.

Écris-moi bien vite, puisque j'étais en retard.

JACQUES RIVIÈRE

A Jacques Rivière, à Arcachon

5. Brandenburgh Road
Gunnersbury
London W

13 septembre 1905

jusqu'à samedi soir.
Dimanche : Paris.
Après : La Chapelle et Nançay.

Mon cher Jacques,

Ceci n'est pas une réponse à ta lettre à laquelle je *tâcherai* de répondre pendant mes vacances ; car s'il y a des choses que tu as admirable fixées, il en est d'autres auxquelles j'ai à répondre malgré ma répugnance à fixer quoi que ce soit de mes vues sur le monde, l'art et la vie.

Je veux seulement te dire avant mon départ deux mots sur une dizaine de questions dont quelques-unes seront développées ultérieurement.

Je m'embarque samedi soir à onze heures pour la France.

Une des raisons de la brièveté de cette lettre, c'est que je veux *utiliser* le plus possible les quatre jours qui me restent : je vais voir *Hamlet* ce soir par une troupe qu'on dit excellente et qui se consacre uniquement à Shakespeare. Je vais tâcher de finir *les Aventures de Tom Sawyer* (pas détective-enfant) par Mark Twain, que j'ai commencé hier soir, auquel je prends un plaisir inénarrable, mais que je ne pourrai te faire partager, car il vient de ma connaissance à peu près parfaite de l'inénarrable anglais familier. J'ai été obligé de lire deux chapitres seulement sur les huit ou dix de *Anticipations* de Wells, pressé que j'étais par la bibliothèque et tout mon temps pris par ailleurs. Je n'y ai trouvé que des considérations pratiques — parties de l'état actuel des choses — absolument vaines étant donné le chambardement toujours possible des inventions ou découvertes imprévues, radium ou autres. Reste à savoir ce que sont les « romans » du même. Lu *Olivier Twist* de Dickens et acheté. Lu *l'Histoire de deux Villes*, du même. Grand humoriste et génial auteur de romans-feuilletons.

Avais décidé de savoir ce que Jean-Arthur Rimbaud avait dans le ventre et de l'acheter à mon passage à Paris avec *les Moralités Légendaires* et *le Deuil des Primevères*. L'ai trouvé samedi chez un libraire et pas plus tôt feuilleté que décidé à ne pas rester une minute de plus en aussi répugnante compagnie. Le libraire sans difficulté me le reprend, mais, entre temps, j'ai lu, copié, surmonté répugnance. Il y a très certainement quelque chose dans *la Saison en Enfer* et *les Illuminations*. Tâcherai de te dire quoi. Ça n'est peut-être qu'une collection d'épigraphes. Il a fallu en tout cas que ça vienne en son temps, ça et les vers de jeunesse qu'il a reniés plus tard, qui sont du Coppée perverti et où il pisse « avec l'assentiment des grands héliotropes ».

Il est venu à son époque : je souris quand j'entends dire « génie incomplet ». Il m'a tout de même servi de repoussoir pour admirer Laforgue sans restriction. Je trouve maintenant mes répugnances très enfantines comme la perversité du bouquin et peut-être comme toutes. Je regrette presque d'être obligé de le rendre.

T'expliquerai plus longuement ce que j'en pense et comment l'idée bizarre de l'acheter m'est venue.

Le remplace dans ma commande à Larose que je fais ce soir, sans bien savoir l'adresse, par *les Campagnes Hallucinées* et *les Villes Tentaculaires*. J'ai longtemps hésité entre cela et *Phocas le Jardinier*.

Mais je crois que le meilleur moyen de se débarrasser du désir

de pasticher quelqu'un qu'on admire, c'est de le connaître à fond. Parce qu'alors on s'aperçoit qu'il y a autre chose à trouver.

Le plus mauvais, à ce point de vue, est d'en connaître trois pièces, comme moi de Verhaeren.

D'où le pastiche criant, tu l'as dit. Seulement j'ai eu tort, comme toujours, de l'envoyer immédiatement sans me donner le temps de bien voir sa valeur et sa place, car il marque un pas, je crois, dans mon évolution vers le vers libre, vers un vers libre. Je ne pouvais pas prévoir les pièces qui suivent et qui sont déjà plus dégagées de Verhaeren. Il aurait fallu laisser *les Conquérants* avec le reste, attendre ; tu aurais mieux compris cet incompréhensible coup de barre, si tu avais pu juger comme il faut, à l'aide des autres pièces, de la direction prise. C'est pourtant une des rares pièces que j'aime, de moi. C'est toujours pareil : on a de grands emballements pour un type et on ne s'admire, soi, que quand, pauvrement, on a pastiché le type. C'est pour ça qu'on est si mal placé pour se juger.

Ne t'enverrai donc que ma pièce de juillet dernier. Tant pis si G. l'a déjà fait. Cela m'agace de la savoir promise depuis si longtemps. Mais je ne l'aime presque plus, que comme document — et encore ! par moments je trouve que ça ne colle pas du tout à ce que exactement j'ai vu et senti. Toujours pareil : d'autres pièces, sur le métier, expliqueront et compléteront. Rien de tel, encore, que de lancer un bouquin complet et jusque-là de se taire.

J'ai d'ailleurs peu de chose de montrable, pas le temps. Attendrai de te voir les dimanches à Paris. Car, bon Dieu ! sans t'en donner l'air, c'est bien cela que tu m'as annoncé, n'est-ce pas ? tu viens *certainement* à Paris.

J'ai passé samedi la journée entière avec V., un trop gentil petit garçon. Il s'est extasié sur tout ce que j'ai voulu (avec des remarques pas bêtes) — excepté sur le Fox Browns. A trouvé d'occasion *la Nouvelle Espérance* de M^me^ de Noailles que j'ai feuilleté.

Je vois samedi, quatre heures avant mon départ, l'Anglaise avec laquelle depuis deux ans je corresponds. Elle passe par Londres et y reste deux heures pour regagner Cambridge. Je crois la connaître parfaitement et attends, très intéressé, que le premier coup d'œil qui dit tout, une fois pour toutes, vienne confirmer mes hypothèses. Intéressé, seulement par l'expérience.

Elle m'a envoyé un cahier de vers imprimés — d'un de ses amis — pour circulation intime. Comme a débuté Francis Jammes. T'en reparlerai comme de mon antipathie première pour la poésie anglaise.

J'en rapporte, de cette vieille Angleterre, avec d'exquis paysages, une confiance, une sérénité parfaites, avec des vues énergiques et sereines sur la route à suivre dans ce monde qui n'existe pas. Je n'ai qu'une peur, c'est que tout ça retombe à Paris, l'hiver

Non, je ne crains même plus cela, puisque je regrettais hier de n'avoir pas de douleur à porter, de douleur à cacher dans ce brouillard gris et froid, des matins et des nuits, qui commence, à Londres, pour tout l'hiver. Il me semble que je la préférerais, l'immense indéfinie sérieuse Ville, sous ces brouillards d'hiver, si j'avais des douleurs à y vivre.

Et je n'écris à personne. J'avais pensé quelquefois à Camille Mauclair pour quelques raisons. Mais, réflexion faite, je dois à mes parents, à mes promesses et à ma vie, de ne pas commencer cette année scolaire dans l'attente d'une réponse de cette espèce. Qui beaucoup plus est, car je ne voudrais quand même le sacrifier à rien, je dois cela à mon art, comme dit Laforgue.

J'ai décidé de rester une année — pas silencieux, mais sans écrire. D'avoir dans ma vie une ou deux années de travail et de vie sans arrière-pensée littéraire — une année ou deux aussi d'étude approfondie des anciens, c'est-à-dire des prédécesseurs...

Et alors, muni d'une position, c'est-à-dire de quoi vivre une vie, en vivre des milliers rappelées, imaginées et rythmées librement.

Car je crois bien que de l'épreuve dont je te parle, je sortirai espérant encore pouvoir dire quelque chose.

Le triste dans tout cela, c'est que vingt ans sonneront sans que j'aie rien dit, et que cela par moment me fait très mal rien que d'y penser. Pourtant, qui dit que ça n'est pas « la belle âge » pour commencer ?

Le triste, tout de même, c'est qu'il y a quelque chose de sacrifié. J'ai si peur que *cela* s'en aille tristement avec l'été. Mais j'ai confiance tout de même. Quand on *veut*, on peut tout espérer, et je préfère espérer et *vouloir* que de tout sacrifier au désir de paraître à *l'Ermitage* — au désir enfantin de ne pas passer un peu pour légèrement imposteur — enfantin, puisque je ne l'ai pas été, et qu'on le verra bien plus tard.

Tout ceci écrit à la Factory n'est pas écrit et à peine pensé. Je reviendrai sur tout.

J'ai peur d'avoir tout oublié lorsque je me mettrai, un jour de pluie, à La Chapelle ou à Nançay, à une lettre spécialement consacrée à Wagner, Barrès, Gourmont, Rimbaud, Laforgue, Toi et Moi.

J'ai des foules de choses à te dire sur Laforgue. T'envoie pieusement une des pièces de lui que je préfère et qu'il faudra bien te garder de perdre. J'ai beaucoup à dire sur lui. Je voudrais bien savoir si Mauclair m'a laissé un peu à dire. Je suis persuadé que son ironie n'est pas du tout celle que tu aimes. Celle-là n'est qu'une piqûre de plus, une douleur de plus. Il faudrait voir si par moments ça ne rejoint pas l'ironie du sceptique dont tu parles. Je ne pense

pas. Mais quelle richesse de poésie, de fini — quelle richesse dans la simple *Convalescence en Mai*.

Te dirai pourquoi, tout d'abord, ta sympathie pour Gourmont et Barrès a choqué en moi de vieilles convictions de deux ou trois ans. Convictions littéraires et philosophiques, bien entendu.

Ci-joint ma très ancienne pièce *que j'adore!* Je trouve amusant de t'en avoir envoyé le commentaire, il y a deux mois.

Je ne sais comment m'excuser du « mal fichu » de cette lettre écrite à la diable et d'arrache-pied.

Je t'enverrai, pour te remercier de beaucoup de choses, avant mon départ de Londres, quelque chose qui coûte douze sous et te fera énormément plaisir.

A toi, HENRI

Bien que tu attendes une autre lettre de moi, écris-moi.

HENRI

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Arcachon, 20 septembre et jours suivants. 1905

Mon cher Henri,

Comme je commence à m'embêter un peu ici, je t'écris. Cela dit pour que tu ne me saches pas gré de la fréquence de mes lettres.

Je te remercie d'abord infiniment de ton envoi. Tu comprends qu'il m'a vivement touché, l'intention était exquise, l'objet ne l'est pas moins. Et le plus grand mérite de ce petit livre, c'est qu'il est un document. Donc merci encore et toujours.

Comme récompense je vais te servir un petit commentaire sur ton poème.

Impression générale : c'est bien et parfois c'est très bien.

Critique générale : c'est un peu indécis... comment dire... comme tendance. L'influence de Francis Jammes est incontestable et pourtant ce n'est pas du Francis Jammes. Ceci, qui a l'air d'un éloge, va s'expliquer (au sens propre) dans l'analyse serrée de la pièce. Mais encore une observation générale : ce qui déroute, c'est le vers libre (manié d'ailleurs avec une grande habileté) ; car le vers de Jammes est, comme dit l'autre, « libéré » mais non « vers libre ». Aussi des détails très Jammes et charmants semblent-ils un peu bizarres sous cette forme. C'est, je crois, le motif de cette indécision qui est malgré tout l'impression définitive.

Critique détaillée :

La dédicace très jolie. Et vraiment *à Francis Jammes* est indispensable, parce que loyal.

Attendue
A travers les étés qui s'ennuient dans les cours, etc...
Bien

Toute la strophe est bien (un peu longue peut-être). J'aime beaucoup :

Ceux qui rêvaient d'amour
et qui pleuraient d'enfance.

(Il y a dans *Almaïde d'Étremont : Dans la langueur de ce triste et ancien après-midi.* Ce n'est rien).

***

Vous êtes venue
une après-midi chaude (après-midi est masculin).

Je voudrais une virgule après *un peu,* pour qu'on le rapportât par la pensée à *sérieux.* J'adore :

penché comme mon enfance.

Le dernier vers très joli.

***

La suite... je ne comprends pas très bien.
Si *surprise* se rapporte à Elle, le sentiment ne s'explique pas très bien. Si elle se rapporte à Toi je comprends mal

... d'être venue et d'être blonde...
de vous être soudain
mise
sur mon chemin.

N'abuse pas des petits et tout petits vers. Quand ils ne sont pas justifiés très sérieusement, ils choquent un peu.
J'adore :

Avec, dans vos cheveux, tous les étés du monde
(pas de majuscule à Monde)

***

La strophe suivante un tout petit peu banale (surtout les deux derniers vers).

***

et une vieille dame GAIE (?) *à votre bras.*
J'allais dire : le rapport grammatical est un peu flou. Ç'eût été faux.

à pas
lents, un peu, n'est-ce pas, un peu sous votre ombrelle,

assez Francis Jammes.

***

J'aime beaucoup que la strophe suivante reprenne et « explicite » *A la maison d'été* du dernier vers de la précédente.

Très jolie la strophe — toute. Mais :

Dans les livres de prix, monsieur et madame d'Arvan
reviendraient en pressant le pas chez eux,
vers un château tout bleu, malgré le mauvais temps.
Le vent.

et :

parce que tu lisais, étant toute petite,
dans les livres de distribution de prix
que les beaux fiancés se faisaient aimer vite,

et :

Elle me rappelle les écolières d'alors
qui avaient des noms rococos, des noms de livres
de distribution des prix, verts, rouges, olives,
avec un ornement ovale, un titre en or.

J'ai honte de ces citations impitoyables. Mais c'est toi qui me veux méchant.

***

Très jolie encore la strophe :

Vous entriez là-bas...

Mais : *Cela*

fait s'effeuiller...

ce présent après un imparfait est très Jammes, ainsi que l'expression : « Cela fait ».

Je ne t'en fais pas un reproche.

Exquis :

Et dans l'allée comme un chemin de fête-Dieu.

***

Exquise la strophe suivante et surtout :

balaiera des parfums couleur de vos cheveux.

***

J'aime le changement rythmique :

Puis recevoir tous deux, etc...

***

Bien, bien jolie la strophe :

Ou bien lire avec vous...

surtout :

aux roucoulements longs des colombes peureuses
et cachées qui s'effarent de la page tournée.

J'ai peur d'avoir lu dans l'*Angelus :*

à l'heure où l'on entend tirer de l'eau au puits.

***

J'adore l'adorable strophe :

C'est là qu'auprès de vous, ô ma lointaine, etc...

surtout :

à ce château dont vous étiez, douce et hautaine,
la châtelaine.

Le rythme est d'une douceur exquise.

C'est celle, je crois, que je préfère.

J'aime moins la dernière qui a pourtant une jolie allure Francis Jammes avec ses

« puis » — « et puis après » — et son dernier vers si joli.

Voilà mon impression détaillée. Elle a dû te faire mal et je t'ai sans doute fait l'effet d'un âne se promenant dans un parterre de fleurs. Mon grand chagrin c'est d'avoir les doigts trop gros.

Je reviens à mon impression générale, celle de l'indécision. Cela ne s'impose pas, comprends-tu. On hésite avant de juger. On est un peu gêné par l'ambiguïté dont je te parlais au début. La période est très longue et, comme allure rythmique, fait *un peu* penser à ces exordes et à ces péroraisons des poèmes de *Tel qu'en Songe,* qui sont écrits en italique.

Mon âme s'est songée au miroir
Que ta main haussait en face des calmes soirs, etc...

Or, cela n'a rien à voir avec Jammes, dont les phrases sont courtes, hésitantes, reprises, balbutiées. Et l'on est surpris de trouver sous cette forme poétique très ample qui est la tienne, une sensibilité très Jammes.

Cependant c'est pour mon goût un de tes plus jolis poèmes, et il me semble très bien évoquer ce que j'avais entrevu dans ton récit oral.

***

Un mot maintenant sur tes lectures :

WELLS. — Je crois que ce qu'il y a de plus intéressant en lui, c'est qu'il a découvert le romanesque imprévu de la science. Par suite, il faut lire ses romans, où son imagination puissante crée du possible, à défaut de vraisemblable. Cela est souvent grandiose.

J.-A. RIMBAUD. — D'après ce que tu me dis, je ne comprends pas très bien quelle est ton impression définitive sur lui. Est-ce toujours « dégoût » ou sourire de complaisance supérieure. Explique-moi ça, car ce bonhomme m'inquiète, dont on a voulu faire un génie.

VERHAEREN. — Tu fais bien d'acheter les *Campagnes Hallucinées*. On m'a dit ou j'ai lu que c'était son chef-d'œuvre. J'ai écrit à G. un petit éreintement du dit Verhaeren. Je l'aime, je le vénère, il me ravit. Je ne peux pas me décider à ouvrir son bouquin. Et c'est toujours ou *l'Angelus* ou les *Poèmes* de Régnier, qui ont la préférence. Verhaeren, avec une puissance de grand poète, a trop de défauts. Tandis que je lis à le savoir par cœur : *Quelqu'un songe de soir et d'espoir*, et chaque minute amène une découverte précieuse. Je crois que dans vingt ans on parlera de Régnier, comme on parle de Vigny aujourd'hui.

Je dis ça un tout petit peu pour te faire rager.

***

Questions diverses :

MOI. — Oui je viens sûrement à Paris en novembre, comme Sorbonnard. Cela me fait un immense plaisir, bien que mes parents méditent — sans vouloir me l'avouer — de me coller chez de vagues parents, ce qui restreindrait ma liberté. Malgré tout, je suis ravi. Je n'ai jamais senti autant qu'à présent combien j'avais besoin de ne pas rentrer à la boîte.

QUESTION MUSICALE. — Je suis ravi. C. Mauclair secoue vigoureusement Jean Marnold et Louis Laloy, qui poussent des hurlements de rage. C'est Willy qui le dit dans sa lettre. Je suis ravi.

TOI. — Tu vas trouver drôle qu'après t'avoir dit : oui, tu as raison, il faut te faire publier, je te dise : oui, tu as raison, il ne faut pas t'entêter à te faire publier. Mais tu n'en es plus à t'étonner de ces changements apparents. Je crois très fermement que tu as raison de ne pas t'obstiner devant la porte trop étroite de l'*Ermitage*, et de travailler. Oh ! travailler un an, bien bêtement, bien exclusivement, avec un acharnement de locomotive lancée à cent kilomètres — rien ne vaut ça. D'autant plus qu'un an de ce régime idiot suffit pour la vie. En un an, on apprend *tout ce qu'il faut*

savoir, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas intéressant. En un an, on est sauvé. En un an, on acquiert une force indestructible. Cela vaut la peine, me semble-t-il. Vas-y donc et que Dieu te garde !

***

Bien que je sois très abruti, je voudrais te dire un mot sur Laforgue et sur Barrès.

LAFORGUE. — J'ai relu avec plaisir la *Convalescence en Mai*. Il y a des distiques que j'aime beaucoup :

Oh ! mort, tout mort au plus jamais, au vrai néant
Des nuits où piaule en longs regrets un chat-huant !

Et pourtant le béni grand bol, etc...

Voici l'œuf à la coque et la lampe du soir, etc.

Mais l'ensemble me laisse froissé, gêné dans mon besoin (très français) de tenue littéraire. Je sens que c'est un besoin un peu bourgeois, mais je ne puis m'en défaire. Tu dis : « Mais quelle richesse de poésie, de *fini !* » Eh bien ! non, je ne peux vraiment pas m'associer à cet éloge. Je suis choqué par cette incohérence voulue sans doute, mais un peu facile peut-être et qui me déroute. Les associations d'idées font des sauts si énormes que j'en reste étourdi. Cela me donne un peu d'humeur et m'empêche de goûter des choses, qui, séparément, sont peut-être très belles. Donc, je ne peux pas trouver là dedans « une richesse de *fini* ».

Et je sais bien qu'il a voulu donner l'impression des rêves hagards et flous d'une convalescence, des désespoirs d'un malade qui voit toute la vie derrière lui et, devant — il ne sait quoi. Mais je me rappelle que tous les poèmes que j'ai lus m'ont donné cette impression de décousu — excusable ici, mais non toujours.

Je sens que je te fais mal en te parlant ainsi d'une de tes plus chères admirations. Mais je prends l'habitude d'être sincère, c'est-à-dire cruel. Et d'ailleurs on ne sympathise pas seulement par des religions communes, mais aussi par des croyances divergentes.

Pour en revenir à ce besoin de tenue dont je te parlais, c'est lui qui me fait admirer si fort — et plus que toi — les sonnets de Mallarmé, où rien n'est mis au hasard, où « l'impression » est soigneusement composée, où tout porte, où le sens musical, se développant sans hésitation, aide à saisir le sens littéraire. Voici par exemple un sonnet que j'adore :

Quelle soie aux baumes du temps
Où la Chimère s'exténue
Vaut la torse et native nue
Que hors de ton miroir tu tends.

Les trous de drapeaux méditants
S'exaltent dans notre avenue.
Moi j'ai ta chevelure nue
Pour enfouir mes yeux contents.

Mais la bouche ne sera sûre
De rien goûter à sa morsure
S'il ne fait ton princier amant

Dans la considérable touffe
Expirer comme un diamant
Le cri des gloires qu'il étouffe.

C'est vraiment — je trouve — d'un art très haut et très pur. Mais esquinte-le, je t'en prie, je serai ravi. Cela diminuera mes remords.

BARRÈS. — Il m'est très difficile de t'en parler, tant je le comprends. A l'heure qu'il est j'ai lu : *Sous l'Œil des Barbares. Un Homme Libre. Le Jardin de Bérénice. Du Sang, de la Volupté et de la Mort. L'Ennemi des Lois.* Je ne m'arrêterai pas avant d'avoir tout lu.

C'est évidemment avec *Samson et Dalila*, Debussy, et Maeterlinck, une des grandes révélations de ma vie.

Barrès est bien autre chose que ce que tu imagines. Il n'est pas seulement « le plus délicieux de nos impertinents » (Ch. Guérin). C'est un sage. Je viens de finir pour la deuxième fois l'*Ennemi des Lois*. Et comme je pressens ton objection (à savoir : que fais-tu de tes théories politiques ?) je souhaite ardemment que tu le lises.

Et tiens ! je vais en rester là. Je ne peux vraiment rien dire sur Lui. Fais-moi toutes tes objections, dis-moi quelles croyances « philosophiques et littéraires » mon admiration pour Lui choque en toi. Alors je répondrai.

Mais pour le moment j'ai honte et je souffre d'avoir parlé si lourdement de Celui qui est aussi subtil et profond que l'essence du feu.

***

J'ai envoyé *le Mercure* du 15 à G., qui te l'apportera, je pense, à la rentrée. Vous achèterez — n'est-ce pas ? — celui du 1er. Je les trouverai en novembre et les lirai, si j'ai le temps. Je vais passer mon mois d'octobre à faire de la philo. Ce dont j'ai terriblement besoin.

Je partirai mardi pour faire un tour dans les Pyrénées et je serai de retour ici le jeudi soir ou le vendredi matin. Je ne quitterai Arcachon que le lundi 1er octobre.

Je serai fixé sur la question de la bourse le 10, je crois.

Je vais en rester là en attendant ta lettre qui ne manquera pas d'être copieuse et intéressante — d'autant plus que ce sera la dernière que tu puisses écrire en pleine liberté.

Je l'attends avec autant d'impatience que si je devais te voir et te serrer la main.

JACQUES RIVIÈRE

—

A Jacques Rivière, à Arcachon

Paris, vendredi, 22 septembre 1905

Mon cher Jacques,

En France, depuis dimanche soir. T'écrirai *demain matin.* Te parlerai surtout des *Mélanges Posthumes,* de Jammes et des *Villes Tentaculaires.*

Toi, attends cette lettre pour répondre aux deux miennes, si pas encore répondu à la première. Je pars lundi pour Nançay avec le *Pro Archia* dans ma poche. T'enverrai d'odieuses cartes postales.

HENRI

Le Deuil des Primevères : Dix-sept élégies — six poésies « évocatoires » (*Mme de Warens. Guadelupe de Alcaras...,* etc.) — Deux machines à personnages comme *Un Jour : Le Poète et l'Oiseau — La Jeune Fille nue* — et *Quatorze prières* (dont *Prière pour aller au Paradis avec les ânes. Prière pour avoir une femme simple. Prière pour demander une étoile...)*

Les *Mélanges* avec des *Lettres* surtout et de la *Critique d'Art* surtout.

—

A Jacques Rivière, à Arcachon

La Chapelle d'Angillon (Cher), 23 septembre 1905

Mon cher Jacques,

Enrhumé de la gorge au cerveau en passant par le nez, je me mets tout de même à te sacrifier cette splendide matinée de mes courtes vacances, pour te raconter des tas de choses.

ANGLETERRE

Je l'ai quittée samedi dernier à dix heures du soir.

Dans une ultime conversation avec Mr. N., je lui ai dit un peu que je le considérais un peu comme un idéal. Il m'a répondu par des compliments réfléchis, graves, sincères. Nous nous sommes

quittés comme deux amis, émus. Il y a eu au dernier moment un coup de chapeau réciproque, au moment où le train partait, coup de chapeau ému aussi, presque admiratif. Mr. N. avait toujours, pour moi, symbolisé un peu l'Angleterre.

Et j'ai quitté — après lui — touché, malgré la joie du retour, les grands ponts « jetés par bonds » sur la Tamise, comme dit Verhaeren, — l'océan de toits aux petites fenêtres illuminées au-dessus desquelles on s'envole avec des vacarmes de ferraille, — toute cette immense ville éclairée et joyeuse, bien vite, le samedi soir, pour se recueillir, s'assombrir et se taire tout le lendemain — tout cela que j'avais trouvé un matin de juillet clair et vert et nouveau sous le soleil — un matin qu'en débarquant dans l'île il me semblait débarquer dans une planète — tout cela qui s'embrume à cause de septembre, à cause de l'hiver, je le quitte avec une grande tendresse de cœur.

Sais-tu que, les derniers temps, on m'avait encore augmenté, je gagnais 60 francs par mois — on va copier pour en faire des modèles mes lettres commerciales. Je laisse, m'a-t-on dit, un souvenir excellent parmi ces hommes-machines pour lesquels, pourtant, j'ai toujours été d'une froideur de machine. Je suis content d'avoir montré que, si je voulais, je pourrais me tirer plus qu'honorablement d'une de ces tâches de la vie ordinaire, courante, commerciale.

J'ai vu mon Anglaise qu'un autre que moi trouverait peut-être jolie. Très différente physiquement de ce que j'avais imaginé. Charmante au moral et bien comme je l'imaginais. Il doit y avoir des jeunes filles exquises en Angleterre, mais tout de suite trop camarades. Celle-ci m'a emmené passer une heure dans un coin désert de Hyde-Park, chaise contre chaise, sous un chêne. Devant nous une pelouse immense, avec çà et là, des chênes, comme une prairie du Berry, jusqu'au bout de l'horizon. Çà et là, encore, des cerfs, et nous étions en plein Londres, et j'étais avec une jeune fille. Il me semblait vivre au Pays de la Transmutation de toutes les valeurs.

Elle devait être surprise de me trouver aussi froid et réservé, si différent de ce qu'elle devait me croire et de ce qu'on croit ici tous les Français.

J'ai rapporté d'Angleterre, entre mille autres choses, le mépris des Français qui sont de petits hommes avec bouc et moustache et qui ne savent tenir ni leur langue ni leurs affaires.

Je ne me suis arrêté qu'une heure à Paris. C'était pour moi l'épreuve redoutable. Je suis allé, sans penser à rien, en voiture découverte, conduire ma malle de la gare Saint-Lazare au quai d'Orsay. Arrivé là, la Seine, les quais, les ponts... m'ont donné des pensées délicieuses...

J'avais un cocher soûl, à neuf heures du matin, qui a failli me faire casser vingt fois la figure et qui, pressés comme nous l'étions, n'a pas raté un encombrement, un marché grouillant, une rue intraversable. C'était dimanche matin. Tout le monde était gai. Tout le monde l'insultait avec une verve ! Tout le monde me parlait avec un esprit ! Je riais aux larmes de cet accueil de Paris.

J'ai retrouvé la France, à Bourges, vers trois heures de l'après-midi. J'avais deux heures à attendre. J'ai mangé de la galette à la pâtisserie de l'avenue de la Gare, tout près de chez *Lavex, Chaussures en tous genres*. C'était une après-midi calme de dimanche, en septembre, sous un grand soleil chaud comme l'été, doux comme le printemps. J'ai pris à droite un boulevard désert où, d'un côté, sont tous les jardins de Bourges. C'était tout vert, plein d'allées sous les branches et les fruits. Les bancs étaient poussiéreux. La ville montait jusqu'au lycée, jusqu'à la cathédrale. A la musique il y avait eu mes amoureuses du temps où j'étais un potache sur ces pavés. A présent, elles se promenaient l'une avec une ombrelle blanche, l'autre avec des yeux bleus... Où ?... Un homme, deux hommes sont passés avec un panier de pêches...

Mon cœur débordait trop pour qu'il n'en restât pas une poésie. Déchire donc cela.

Ici, déshabitué que j'en étais, j'ai tout retrouvé plus familier, plus campagnard. Les routes ont des haies, de l'herbe, avec des verts que je remarque à présent, et, dans les creux, des toits de chaumières à hauteur de la route, tout près. Tout cela tout près et immense. D'immenses petites routes. Des marches infinies entre deux haies.

Si je m'écrivais à moi, je m'arrêterais là, ou bien je me parlerais de la rentrée et de la Cagne.

J'ai pris en effet le parti de m'anéantir dans la terre et le ciel — et de manger pendant ces quinze jours (plus que huit), de faire marcher mes muscles — maxillaires et moteurs — et puis de rentrer en Cagne comme un bon élève.

A ma grande surprise, d'ailleurs, j'ai toujours très volontiers sacrifié Laforgue et Jammes et Verhaeren à « un tour par Neuvy-deux-Clochers, et Presly-le-Chétif ». Si invraisemblable que ce soit, il est de fait que de mes trois bouquins, depuis huit jours, il n'y a que Jammes d'à peu près fini.

Mais avant de partir pour Nançay, je veux tout de même me débarrasser de différentes choses que j'ai à te dire — littéraires et autres.

Je t'envoie, de moi, un poème : celui de septembre et de la petite vieille[1]. Dans *la Jeune Fille nue*, il y a une petite vieille. C'est

1. *Sous ce tiède restant... Miracles* p. 107.

vexant. Tu sais que c'était si bien à moi cette petite vieille. Au fond, ça m'est bien égal. Tu y verras un peu cette évolution du vers libre dont je te parlais.

Aussi, un vague poème, qui a plutôt l'allure de notes, comme *Trois heures, Dimanche des Rameaux*. Je t'avertis que cela a été pensé après *A travers les Étés*.

Je n'ai fait que cela. J'ai de vagues notes sur des romans futurs ou pas futurs. Une pièce commencée, suite de *A travers les Étés*, peut-être partie d'un tout qui s'appellerait : *Un roman de province* ou : *Un Roman d'autrefois*, ou rien du tout. Ça ne sera sans doute terminé que beaucoup plus tard.

J'ai besoin, auparavant, de devenir plus intelligent, quoique j'aie pour l'intelligence, ou ce qu'on appelle comme ça, le plus profond mépris. Je pense ici beaucoup à l'intelligence qui dit très justement du *Visage émerveillé* : « Mysticisme sensuel ! » ou à celle qui a dit que la Terre tournait ou à celle qui a inventé le Syllogisme.

Je pense tout cela tellement inutile ou venu après coup et faux !

Je pense aussi à la relativité de l'intelligence humaine et alors à la presque identité de l'intelligence de Barrès et du dernier des Barbares.

Je crois que toute vie vaut la peine d'être vécue. On les évalue, on méprise les unes, on glorifie les autres parce que peut-être on en fait arbitrairement les parties d'un tout, d'une société, d'un monde idéal, qui n'a pas plus de raison d'être sous le soleil que tel ou tel autre.

Maintenant, toute réflexion faite, j'approuve cette idée de masque social ou autre dans une société qu'on vous impose. Cette recherche du moyen de vivre sa vie à soi, tranquillement, et non pas une qu'on vous impose pour le bénéfice d'un idéal dont on n'a que faire.

Seulement tu n'as peut-être pas non plus le droit de faire de ton idéal, de ton monde idéal à toi le seul convenable et raisonnable, et d'appeler ceux qui se refusent à y travailler — des Barbares.

Je crois que la sagesse suprême c'est de tout comprendre, et, après, de tout aimer. Pour d'autres, ce sera de tout comprendre, puis de comparer ensuite, et d'être fier. Ceux qui me dégoûtent ce sont des gens qui ne veulent rien comprendre et qui rient — ou qui injurient, comme Nietzsche. Et on appelle ça de la philosophie.

Moi aussi j'aime l'ironie, mais ça n'est qu'une façon de dire, à la dernière étape : que je suis petit en face de tout ! et que je n'ai guère été loin sur le chemin !

Il me semble pourtant que ça n'est qu'une formule de politesse, une façon comme une autre de lâcher, après un bout de chemin, ceux avec qui on a fait route. Pour marcher, pour avancer, il faut tout de même autre chose. Le scepticisme, c'est l'arrêt, la mort.

Cela peut travailler à détruire, quelque temps, mais après ça n'a plus rien à faire. Je ne connais pas Barrès, mais il me semble que le plus souvent son scepticisme l'a servi dans des éreintements politiques, ce qui est lamentable. Et que quand il en a eu assez de railler, il s'est raccroché à l'Alsace-Lorraine. C'est lamentable.

Pour aller de l'avant, il n'y a pas, il faut croire que « quelque chose est arrivé ». Chacun de nous a comme ça, à son insu, son bon Dieu. L. et G. croient au mérite universitaire ; C. et M. à la République ; M. à la sociale, un autre à l'argent, un autre à son cœur, — l'un dit : je ne crois que ce que je comprends — un autre : que ce que je sens — un autre : que ce que je vois..., etc., etc... Il est à remarquer que les voyous, les imbéciles, les Barbares les plus barbares qui ont l'air de tout éreinter et de ne croire à rien — sont ceux qui croient le plus « que c'est arrivé ». Seulement, ce quelque chose d'arrivé qu'on découvre tôt ou tard et à quoi on sacrifie tout le reste — ne m'intéresse pas, voilà tout. C'est le mérite universitaire, la sociale, l'argent, etc... Peut-être vous rejoindrais-je, toi et Barrès, si je disais que quand on est arrivé à tout comprendre, on s'aperçoit que rien n'est arrivé — et que les imbéciles sont ceux qui croient que tout est arrivé.

Imbéciles, c'est-à-dire peut-être « imbecilles » en latin.

C'est pour cela que je disais au début de ce paragraphe que je voulais, avant de commencer un grand travail sérieux, devenir moins imbécile.

***

Je me tiens de la main gauche un mouchoir sous le nez — et je t'ai dit une fois pour toutes que je trouvais parfaitement vain ce travail de mise en formules.

Cela n'empêche pas que tes pages d'idéologie me ravissent, justement parce que je ne suis pas fait pour les faire — et qu'il faut bien qu'elles soient faites.

Je préférerai, moi, toujours, m'arrêter pour parler de la « mer méridionale éperdument bleue » — ou de la batteuse que j'entends ronfler dans les champs derrière moi, comme pour me dire que c'est encore l'été — encore un peu de tout cet été que je n'ai pas vécu.

***

J'ai vu *Hamlet*. Décors sommaires, troupe mauvaise. C'est comme ça que j'étais content de le voir.

T'ai-je dit que dès mes premières semaines à Londres j'avais été voir dans le théâtre le plus pauvre une pièce mélodramatique avec pendaisons, empoisonnements, tueries, traîtres, épouvante — foule sifflante, hurlante, apeurée, pleurant ou rigolant !

Hamlet c'est bien ça. Cette fois, le public différait — et encore, il était venu là comme on vient voir une pièce moderne, et, dame, on te lui flanquait de l'épouvante, des réflexions atroces, des scènes macabres et de grosses plaisanteries.

Ils vous ont un fantôme à en rêver la nuit. Une salle du trône avec trois corbeaux en guise de blason. Comme mélodrame, *Hamlet*, c'est un chef-d'œuvre. Dans la scène finale, ils sont tous là crevant, saignant et hurlant. Il n'y a plus que le roi qui se précipite avec une épée pour se défendre d'Hamlet. L'autre, en se tordant et en éclatant de rire, empoigne un filet de pêcheur, en coiffe le roi et le larde à l'aise.

Le rôle d'Hamlet était tenu par un grand gaillard musclé, continuellement hurlant, souffrant et épouvanté, jouant atrocement, et, à mon avis, très nature.

Cela me rappelle que je t'exprimais une fois mon scepticisme touchant les symboles et les vérités cachées des tragédies antiques. J'avais tort. *Hamlet* et *Œdipe* ce sont les « passions » humaines qui se sont exprimées une fois, d'une façon. Dire que l'auteur y a mis ce que Laforgue ou toi ou moi, modernes, y voyons, ce serait dire une bêtise. Mais nous avons tout de même le droit d'y mettre ce que nous y mettons, car à travers les siècles, de Sophocle à Shakespeare, de Shakespeare à nous, ce sont toujours *les mêmes passions*, douleurs, etc..., seulement, s'enrichissant à travers les âmes qui les souffrent, se raffinant, se subtilisant. (Je prends « passions », « souffre », etc., dans un sens très large). Alors on a toujours le droit de faire d'Antigone un symbole, « de la piété filiale » par exemple, et d'y mettre tout ce qu'on peut — on a toujours le droit, on a toujours raison de prendre une phrase d'Hamlet comme épigraphe.

***

Les épigraphes qu'on peut glaner et même moissonner dans Rimbaud, c'est tout autre chose. Lui, y a mis tout ce qu'on peut y trouver, seulement n'a pas eu le courage de l'en faire sortir lui-même.

Un imbécile a raison de trouver Rimbaud idiot. Moi, j'y prends énormément de plaisir.

En un mot comme en mille, son bouquin, ses bouquins ne sont pas faits.

Et, bien entendu, ils ne sont plus à faire, puisque ce qu'il a exprimé, tant bien que mal, c'est une fois pour toutes et que, tout de même, on ne peut pas recommencer l'étape de ses *Poésies* jusqu'à la *Saison en Enfer*. C'est pour cela que je disais qu'il avait été là à son époque, et voilà tout.

J'ai copié ce qui m'a paru le plus caractéristique dans ses différentes manières.

Poésies de quinze à dix-sept ans — à la Coppée — avec en plus un goût du macabre et du repoussant.

Poésies deuxième période, où il tente (ce qu'il fallait tenter une fois dans la vie des vers) de faire de la poésie sur tout, sincèrement, sur les poux et le reste.

Les Illuminations. Premières et *Secondes Illuminations*. Recueil de réflexions, de visions surtout (d'où peut-être l'amour de Paterne Berrichon), de sensations énormément. Des pages entières de phrases courtes qui donnent la chair de poule. Des visions de dix lignes qui sont des accès de folie qu'on a peur de voir devenir contagieuse.

Au fond ça n'est pas bien dangereux. Par moments il se rasséréne, se convertit à la Beauté, au bon Dieu, etc...

Dans la *Saison en Enfer*, il repasse tout ce qu'il a fait dans sa vie, gémit, pleure, donne à tout le monde l'impression, devenue légende accréditée — qu'il a été pédéraste — puis celle qu'à la fin des fins c'est un bon garçon et un drôle de type.

Paterne Berrichon parle de sa vie admirable.

Il paraît que, les années qui ont précédé sa mort, il ne voulait pas entendre parler de ses œuvres. Quand cela arrivait par hasard, on l'entendait répondre invariablement : — Idiot ! Absurde ! dégoûtant ! *Les Illuminations* seules ont été publiées avec son assentiment et, dès le lendemain de la publication, il a fait brûler toute l'édition.

Fais-moi penser plus tard, à Paris, à te parler :

1° D'une manie « Laforgue-Rimbaud » que je trouve très raisonnable.

2° D'une manie « Laforgue-Rimbaud et autres », que j'ai découverte et qui est puérile. — Laforgue d'ailleurs l'a découverte avant (ou après) moi (et notée dans ses *Critiques littéraires*).

Depuis la lecture (suffisante) des trois bouquins que tu sais, il me semble que Verhaeren, Jammes et Laforgue sont partis dans des directions qui ne sont pas les miennes, et que (allons, tant mieux !) ils n'ont pas dit tout ce qu'il faut dire et que je veux dire.

D'où, d'abord, déception. Puis « tant mieux ! » Puis grande sympathie quand même — et grande admiration surtout pour les premiers bouquins qui (me) les ont fait connaître et aimer.

Les *Lettres de Laforgue* — certaines sont exquises. Celles à sa sœur Marie surtout. Ce devait être une provinciale assez banale, mais sa sœur. J'avais commencé par là et je l'avais trouvé tel que je l'avais imaginé — avec pas mal de mes manies. Il veut découper un morceau de la tenture de sa pauvre chambre pour l'envoyer à sa sœur, etc., etc... L'entendre, lui, parler de ses chemises, de ses

mandats ! etc... Tu liras la lettre où il raconte comment il se nourrit — comme nous avant *Pelléas* — de petits pains et de hure. Il y a un achat de hure qui est une épopée, timide et rougissant comme il l'était. On sourit aux larmes. (Et il n'a pas à faire le littérateur avec sa sœur).

Son mariage avec l'Anglaise à qui il n'a pas encore serré la main est exquis. Il n'ose pas l'appeler par son nom et l'appelle « le petit personnage ».

Le reste m'a déçu. Pourquoi, ce malheureux, se laisse-t-il embêter par un tas d'idioties comme le tournement de la terre, la vie des planètes, les pourritures de la vie, la saleté des corps, etc... etc. Comment l'idéalisme ne l'a-t-il pas guéri de tout cela ?

Ce qu'il appelle sa grande épopée sur Pierrot, c'est *Pierrot Fumiste*. Pierrot qui se marie et ne peut pas se décider à « posséder » Colombinette. Ça n'est pas « bien intéressant » pour parler comme toi. On a de ces préoccupations à douze ans. Jammes et l'idéalisme vous guérissent. Jammes surtout.

Les notes sur l'impressionnisme, l'art, la littérature, sont très fortes — mais ça n'est plus ça mon Laforgue.

Je te copie son joli, beau, *Rêve de Rose*. Après, quelque chose de moi.

Je pense à « Comment l'idée m'était venue d'acheter Rimbaud ». J'avais vu sur le catalogue du *Mercure : Lettres de Jean-Arthur Rimbaud* (Égypte-Arabie-Éthiopie). Voyageur comme je l'étais, cela m'avait tenté de savoir ce qu'avaient pu être ces pays lointains dans une âme aussi étrange. Puis je m'étais dit : « Autant connaître, d'abord, ses œuvres ».

***

Verhaeren. *Les Villes Tentaculaires* suivies des *Campagnes Hallucinées*.

Grand défaut : manque de variété.

Je lui passerais peut-être d'être farouche sans discontinuer, de ne pas se lasser d'employer à tout bout de strophes : *immensément, — à l'infini, — par à travers, — vers on ne sait quel, — de l'un à l'autre bout du monde...* Mais son sujet même ainsi restreint lui donne l'air d'avoir eu un jour cette idée des Villes attirant les Campagnes et de l'avoir développée pendant des poèmes et des pages et des vers.

La Ville, à la Bourse, à l'Etal, dans les *Usines* ou au *Bazar*, c'est toujours quelque chose de bruyant, de vicieux, de fumeux — et sa *Campagne*, il a été obligé de la faire agonisant dans les fièvres, les superstitions, les épouvantes, pour expliquer l'exode à la ville.

Le tout se termine par l'apothéose des Idées et des Inventions.

Bien entendu, il y a des pièces splendides, mais pas nouvelles ;

ça n'ajoute rien à sa gloire. Il n'a pas renouvelé ses moyens, ce sont les mêmes allitérations, harmonies imitatives, etc...

J'aime beaucoup le début de son dernier poème du *Mercure :*

... passent à l'horizon ainsi que des montagnes.

***

Jammes. *Le Deuil des Primevères.* Avec une courte préface qui explique que, malgré les apparences, il ne s'inquiète point de plaire à certains critiques — que sa forme suit sa sensation agitée ou calme — et que *le Deuil des Primevères* est calme de forme et de pensées parce qu'il l'a surtout conduit dans une solitude où ses souffrances parfois s'apaisèrent — que d'ailleurs ce recueil sera suivi d'un livre intitulé : *Poésie* et qui marquera beaucoup mieux que celui-ci son développement.

Bien entendu, je ne songe même pas à comparer à *l'Angelus.* Tout de suite il m'avait semblé trouver des défauts déjà entrevus : « Trop d'exquisité. — Trop pris conscience de sa simplicité ». Je me trompe peut-être. Hier, j'ai adoré. Comment critiquer un vrai poète ? Ce ne sont que « de ces rêveries ailées et subtiles dont il a le secret ». La première élégie : *A Samain,* après sa mort : si belle ! et la deuxième et toutes. J'aime peut-être autant *Sa Mamore* qu'*Amaryllia.*

Réponds vite. A toi,

HENRI

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Arcachon, 26 septembre 1905

Ah ! mais c'est que j'ai quelque chose à dire maintenant.

Vois-tu, il est très difficile de comprendre Barrès, quand on ne l'a pas tout lu. (Je parle du Barrès d'avant *les Déracinés,* qui forme un tout). Tu tombes dans l'erreur que j'ai commise, quand je le jugeais après avoir lu *Sous l'Œil des Barbares,* et dont *Un Homme Libre* ne m'avait guère débarrassé. Mais il faut aller jusqu'au bout. *Le Jardin de Bérénice* et surtout l'*Ennemi des Lois* vous donnent des surprises délicieuses.

Barrès n'est pas du tout un bonhomme qui prétend se poser en face des Barbares et se trouver seul intéressant. Il n'attache pas au mot « barbare » un sens péjoratif. Il dit : « Les Barbares, c'est le non-moi ». Il les appelle Barbares, parce que, comme tout homme — intelligent ou non — il a souffert de leur contact, de leur hostilité, de leur opposition au développement de son moi. Il est *impossible* — n'est-ce pas — de ne pas s'irriter à un moment contre

cette masse inconsciente et gênante qu'on appelle : Autrui. C'est cette masse qu'il qualifie de *Barbares*. Et il prétend que le premier devoir d'un homme est de s'arracher à l'influence des Barbares, de cultiver son moi soigneusement, de développer sa personnalité, sans accepter aucune contrainte, de devenir un Homme libre, c'est-à-dire absolument dépourvu de préjugés, et qui puisse vivre intensément, en se nourrissant d'émotions nobles et précieuses.

Mais attends ! ce n'est pas tout. Un tel homme, s'il reste enfermé en lui-même, peut être merveilleusement intelligent, et tellement conscient qu'il agisse sur son âme comme un horloger sur une montre, — qu'il en connaisse tous les rouages et lui fasse marquer l'heure qu'il lui plaît. Pourtant il sera bien vite fatigué de cette vie trop intellectuelle, trop intelligente.

Alors il revient aux Barbares et va chercher en eux la force de l'inconscient, l'énergie continue et infatigable. Seulement, à qui va-t-il s'adresser ? Non pas aux demi-savants qui, par leur culture médiocre, n'ont fait que changer de préjugés, non pas « à l'ingénieur Charles Martin », qui veut gouverner l'inconscient avec des lois mathématiques et brutales, non pas « à l'Adversaire » ; — mais à Bérénice, toute repliée et pleurante sur un amour défunt, à Bérénice, qui personnifie le *peuple*, qui n'est pas encore bachelier, mais qui évolue lentement, selon des lois secrètes, mais immuables. C'est en Bérénice, c'est en le peuple que l'homme libre va chercher la force intérieure, le désir permanent, qui fera l'unité de son moi, trop intelligent et trop dispersé.

Et pourtant, à ce degré, il n'est pas encore parfaitement heureux, parce qu'il ne peut être heureux tout seul. Il arrive alors à ceci : « L'homme libre ne peut trouver de bonheur que dans la joie des autres. Les autres moi existent au même degré que le sien, en sorte que les conditions du bonheur des autres se confondent avec les conditions du sien propre ». Mais Barrès constate alors que les lois, qui ont été faites au début pour assurer le minimum d'injustice possible, en sont venues à consacrer les crimes et à étouffer les vraies vertus. Il faut donc les supprimer *(l'Ennemi des Lois)*, et, après la période de socialisme indispensable au perfectionnement de la vie matérielle (sans lequel la vie mentale sera impossible), après cette période, nous aurons recours à l'anarchie, suprême remède à tous les maux, puisqu'en supprimant le Moi général, d'où émanent les lois, elle laissera libres de se développer sans froissements les moi particuliers.

Sans doute, il ne donne cela que comme une utopie, mais n'est-ce pas une sublime utopie, et à laquelle nous sommes tous convertis. La seule différence entre nous et Barrès, c'est qu'il s'en remet, semble-t-il, à l'évolution naturelle, que nous, nous voudrions hâter. Et puis il doute un peu de sa foi, mais moi aussi je doute de

ce que je crois. Et j'en ai bien le droit, puisque je fais comme si j'étais sûr, et agis en conséquence.

Tu vois comme il y a loin de tout ça à l'idée que tu sembles te faire de Barrès. Maintenant il est sûr que nous nous sentons un peu au-dessus des Barbares. Mais n'y a-t-il pas une sorte d'hypocrisie intérieure à s'assimiler au dernier des imbéciles, à affirmer qu'on n'a rien de plus que lui ? C'est très joli en paroles, mais en est-on jamais bien convaincu ? Oh ! je crois que dans l'absolu, et, s'il y a un Dieu, aux yeux de Dieu je ne vaux pas plus que l'imbécile parce que j'ai reçu en naissant l'intelligence. N'empêche que, dans la pratique, j'ai bien le droit de m'estimer un peu plus, ne serait-ce que pour les services que je suis capable de rendre. Et d'ailleurs à qui mon orgueil porte-t-il tort, si je n'en laisse rien paraître ?

Je touche ici à ce que j'ai appris de plus précieux de Barrès, au grand service qu'il m'a rendu. Depuis quelque temps, et en partie sous l'influence de Mélinand, je n'attachais plus d'importance qu'à ce qui me semblait faire partie de ma raison, être rationnel ou raisonnable. Je négligeais ou j'étouffais de parti pris mille délicatesses, que je ne pouvais justifier rationnellement, et qui me semblaient inutiles. C'est pourquoi j'évitais de moins en moins les conversations grossières, les allusions obscènes. J'en souffrais, mais je ne voulais pas me l'avouer, croyant que la pudeur, sous toutes ses formes, était irraisonnable. (D'où topo à Pâques — que je renie). Barrès m'a appris à « départager ce qui choque mes seuls préjugés et ce qui offense réellement mes délicatesses ». Il m'a appris à m'occuper plus soigneusement de ma tenue morale, à me « composer » davantage. Bienfait inestimable, et dont je sens déjà l'infinie portée.

Barrès est venu juste au moment où j'avais besoin de lui, et c'est presque un bonheur que je l'aie méconnu si longtemps. Et comme à ces profits, que je tire de sa lecture, se mêle un des plus profonds plaisirs artistiques que j'aie jamais ressentis, tu vois quelle reconnaissance je lui dois.

D'où ces quatre pages, dont je me suis déchargé d'un seul trait, à peine ta lettre reçue.

Reste la question du scepticisme, que tu poses admirablement, bien que tu aies tort en disant que « c'est l'arrêt, la mort ». Je crois, comme toi, que tout le monde a son bon Dieu. Je crois qu'il faut avoir son bon Dieu. Mais il ne faut pas y croire trop fort. Il faut savoir qu'on s'aveugle arbitrairement. Ceux qui ne le savent pas sont misérables et je les plains. Ce sont les Barbares. Ce sont les « imbéciles » au sens latin, oui. Mais comment pourrait-on dire qu'un homme, qui croit à la Sociale, ou au Mérite universitaire, ou à l'argent, vaille celui qui ne croit à rien, mais qui agit, comme s'il croyait à la Justice. C'est vraiment trop de toupet

de s'ingérer ainsi dans la foi secrète des gens et d'affirmer qu'un croyant, de quelque espèce qu'il soit, et quoi qu'il fasse, vaut mieux qu'un homme qui agit bien et qui est *athée* (au sens large). C'est une superstition chrétienne.

Ma seule foi, c'est que la grande vérité est de ne croire à aucune et de n'agir que suivant la beauté (qui dans un certain sens n'est pas si amorale qu'on croit).

« Tout comprendre et tout aimer », dis-tu. C'est ce que je dis aussi. Tout comprendre, c'est-à-dire voir qu'il n'y a rien de certain. Tout aimer, c'est-à-dire dépouiller la misère de son horreur, en la comprenant profondément, et lui découvrir sa beauté (cf. *l'Ennemi des Lois*). Mais nous sommes d'accord, mon ami ! Et la preuve c'est que nous nous rencontrons dans notre mépris pour Nietzsche, un braillard en somme qui « injurie sans vouloir comprendre ». En voilà un qui est agaçant avec ses transmutations. Se figurer qu'en changeant les valeurs, on fera autre chose qu'un monde renversé !

A part ça, un poète.

***

J'aurais encore beaucoup à parler sur la matière. Mais je m'arrête, car il faut que j'envoie ma lettre avant de partir en voyage ; et je voudrais te dire un mot sur d'autres sujets.

Tes vers : je les aime beaucoup, beaucoup. Je trouve *la petite vieille* à peu près parfaite. Bien mieux que dans *A travers les Étés*, on te sent en possession du vers libre ; tu lui fais donner ce que tu veux, tu le conduis où tu veux et il commence à s'adapter presque parfaitement à ta sensibilité. Il ne déroute plus du tout, d'abord parce que tout souvenir de Jammes a disparu ou à peu près, ensuite parce que... parce que tu le manies mieux. La fin est merveilleuse.

Merveilleuse aussi la fin de l'autre poème [1], bien que les derniers vers soient un peu obscurs, parce qu'on ne voit pas du premier coup que

dans les voitures à ânes, etc...

dépend de : *s'en revenir*.

J'aime beaucoup aussi le reste du poème et les *flambées de grand matin* et *les images et les chromos* et l'infinitif : *qu'on verra tout l'hiver... représenter...*, et *les belles dames avec des manchons et des fourrures dans des paysages de neige*.

Dans tout cela, je vois dans quel sens très heureux Verhaeren a influé sur toi. Tu te l'es très bien assimilé et comme tu as bien vu ses défauts, tu t'en es gardé.

Dirai-je, pour finir, que certaines strophes d'*A travers les Étés*,

1. *Premières brumes de septembre. Miracles*, p. 111.

bien que moins parfaites, me vont davantage au cœur, parce qu'elles sont d'inspiration plus profonde et plus précieuse ?

***

Tes dernières sensations d'Angleterre et celles de ton retour en France sont bien jolies et presque émouvantes pour moi, qui ne me suis pourtant jamais bien attaché à la terre où j'ai vécu.

***

Je pense comme toi sur *Hamlet*. Je crois que Shakespeare l'a fait en pensant faire un mélo. Je crois que nous avons raison cependant d'y mettre tout ce que nous y voyons et que le vrai génie c'est de construire des cadres assez grandioses pour qu'une postérité entière y puisse insérer ses raisons.

Mais je pense aussi que nous avons tous trop dédaigné le mélo (et moi surtout). Je trouve dans la dernière scène telle que tu me dis l'avoir vu jouer, une beauté de truculence et de boucherie, dont seules de fausses délicatesses peuvent s'offenser.

Ce goût français, si fin et si maigre, qui ne peut s'accommoder de rien d'excessif, est excellent à condition d'abdiquer de temps en temps, pour nous laisser jouir de beautés plus violentes que les nôtres. Vive donc Shakespeare, le grand faiseur de mélo ! Et vivent aussi notre intelligence et notre sensibilité, qui nous permettent d'y mettre tant de choses !

***

Merci pour Rimbaud. Je vois d'ici. Je verrai mieux quand je serai à Paris.

***

Merci pour Laforgue. Drôle d'idée d'acheter ses *Mélanges Posthumes*. C'est en attendant le reste, je pense.

Merci pour Verhaeren. Tu as touché du premier coup le défaut de la cuirasse. Manque de variété. C'est tout pareil. Quand on en a lu un, on en a lu mille. Et puis combien de fois : *Dites ! immensément*, etc... !

Pourtant, l'impression la plus forte qu'il me donne, c'est celle de cette œuvre énorme, de ces milliers de vers accumulés et clamant tous la même détresse, la même tourmente, la même épouvante. Ce a est grand à force d'être monotone et entêté.

***

Ce qui me fait beaucoup de chagrin, c'est Jammes. Déjà *le Triomphe de la Vie* m'inquiétait. J'espérais que *le Deuil des Primevères* était un second chef-d'œuvre. Les deux poèmes que tu m'en-

voies sont bien jolis, mais les titres le sont davantage, tandis que rien ne peut être plus joli qu'un poème de *l'Angelus*.

Conclusion : comme ça doit être difficile de se renouveler pour que des gens comme Verhaeren, Régnier, Jammes et peut-être Maeterlinck n'aient pu y parvenir — j'entends heureusement. Quelle terrible leçon !

Tu m'écriras soit avant ton départ, soit en arrivant à la boîte. Dans ce cas, tu me ferais part de l'aspect de la Nouvelle Cagne. Cela m'intéresse un peu malgré tout.

Il est onze heures. Je me couche en te serrant fort la main.

JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Arcachon

Nançay, 26 septembre 1905

Mon vieux,

Merci.

Je n'aurai probablement pas une minute jusqu'au premier pour te répondre. Et toi ?

J'ai lu des analyses du *Jardin de Bérénice*, etc... qui m'ont fait voir que j'avais dit des sottises sur Barrès et l'Alsace-Lorraine. Je ne regrette pas de les avoir dites.

Beaucoup, beaucoup de choses à te répondre — qui passeront en novembre ou l'année prochaine.

Ton ami, HENRI F.

Après-midi. — Masc., d'aucuns le font féminin. (Dictionnaire Littré).

Après-midi. — Masc. ou Fém. (Dictionnaire de l'Académie). P.c.c.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Nançay, 29 septembre 1905

Trouvé ta lettre en rentrant à Nançay hier soir. Merci. Y répondrai à La Chapelle et t'enverrai la lettre de Lakanal pour te dire un mot de la nouvelle Cagne.

HENRI F.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, 4 octobre 1905

Mon cher Jacques,

Je vais t'écrire brièvement, me réservant de te dire, un des premiers dimanches de novembre, tout ce que je n'aurai pas dit.

***

J'ai lu ton laïus sur Barrès, sur une table de Nançay, le soir même où je revenais des vendanges, à la nuit, trempé, brisé. J'y ai pris un plaisir indicible. Il me semble à présent connaître Barrès comme Laforgue. Le seul livre de fantaisie que j'aie pris hier à la bibliothèque, c'est *Sous l'Œil des Barbares*. Je n'ose pas dire encore que j'aime Barrès. Il me semble qu'il est trop tard maintenant et qu'au moment où j'aurais pu l'aimer et le suivre, il n'est pas venu — et j'ai pris une direction tant soit peu différente.

Je parle ici de mes opinions philosophiques et littéraires. Je trouverai toujours que toutes ces opinions — même énoncées le plus brillamment du monde — ne valent pas seulement un vers de moi ou d'un garçon sincère quelconque. Il me semble que c'est la conclusion la plus simple de mes considérations de l'autre jour — qui subsistent — malgré mes erreurs sur Barrès.

« Il reste que » tu as eu tort peut-être de ne pas envoyer ton article à Remy de Gourmont. Tes lettres sont des merveilles de lucidité, d'intelligence. (J'y prends autant de plaisir qu'aux vers du garçon le plus sincère). Et je crois que tu n'as plus rien à craindre pour ce qui est des défauts dont tu parlais. Je crois que Barrès n'a pas encore trouvé de critique aussi lumineux. Il t'attend. Dépêche-toi.

***

J'ai passé quinze jours de vacances inoubliables. J'aurais beaucoup de peine à te dire en quoi... Je me sens de moins en moins médiocre en face des hommes et des champs. Comme en Angleterre, j'ai tiré de moi et rien que de moi des trésors de poésie que j'ai mis dans les plus médiocres spectacles.

Je n'ai retrouvé à Nançay absolument rien des impressions anciennes, pas même — ou à peine — sur la route. C'est autre chose, et je retrouverai, maintenant, probablement ailleurs, le Nançay d'autrefois.

Il y a comme cela, tant d'impressions anciennes qui s'enrichissent un peu partout et finissent — quand on ne peut plus les porter — par s'écrire, un jour.

J'ai vécu dans le Loir-et-Cher deux jours de vendanges avec des paysans brutaux et grossiers, des chasseurs que je ne connais guère, des ivrognes. J'ai vu de près la vie des auberges et des noceurs de campagne. J'ai couché dans des chambres où l'on était six et où l'on plaisantait, abruti de fatigue, jusqu'à deux heures du matin. J'ai gardé de tout cela des impressions, des visions de vies, immenses — personnelles et belles, et « douces à pleurer ».

Tu es obligé, bien entendu, de me croire sur parole. Crois et attends quelques années.

J'ai retrouvé aussi tant d'impressions anciennes de campagne, de village, de septembre et d'enfance dans de grandes promenades à bicyclette que j'ai faites autour de chez moi pour clore mes vacances !

Elles revenaient toutes, grandies, ardentes, douces — comme une certaine âme de ces campagnes, que je ne connais pas encore, que j'invente tous les jours un peu plus, surtout ce dernier soir de septembre — samedi soir — en passant dans les bois noirs, aux routes mouillées, aux carrefours de rendez-vous de chasse — en passant dans les villages, à travers les lueurs des boutiques, comme j'y passais à deux ans, sur un siège de voiture, enveloppé dans des fichus.

***

A présent, je suis rentré. Depuis que je suis ici, j'ai comme quelque chose qui m'étouffe. Je lutte à en mourir pour rattraper tout ce courage et cette confiance qui sont tombés. C'est dur et noir et inexplicable.

Pardonne-moi, mon vieux, de te dire cela. Il faut bien que je le dise à quelqu'un. J'ai tant besoin de courage.

***

Les bizuths ne sont encore pour nous que des individus antipathiques qui cherchent à s'exprimer aussi bien que possible.

L'un, qui m'a connu de réputation (!) à Brest, évoque à s'y méprendre — je m'y suis mépris — S. de C.

Le bruit court qu'un autre a des partitions dans ses poches et lit Heredia.

Tous les autres ont de longues conversations avec M. et A.

Il en arrive d'autres. Je te parlerai mieux de ces individus en novembre.

Impression générale : Travail. Les anciens donnent l'exemple.

Ils sont pour la plupart gentils et amusants. Je ris à m'en faire mal. Si M. ne rentrait pas, il n'y aurait guère de candidats bien redoutables.

Bernès m'a offert de tenir le cahier des textes. Je trouve cela typique.

Vial, hier, sans « avoir l'air de rien », a fait à la classe une esquisse de l'histoire de la poésie française, dont la dernière et la plus large partie était consacrée au Symbolisme — « classique maintenant » — et se terminait par une apothéose des deux vers-libristes : Jules Laforgue et Gustave Kahn.

Il a dit d'une façon bien amusante : « Eh ! oui, messieurs, depuis que monsieur Doumic a déclaré... Eh bien... Heu... qu'il s'était trompé et que les symbolistes... »

Pas un bizuth n'a sourcillé.

***

J'ai parcouru *les Forces Tumultueuses*. Connais-tu le premier poème :

Le vaisseau clair
avait des mâts et des agrès si fins
et des drapeaux si bellement incarnadins
qu'on eût dit un jardin
qui s'en allait en mer.

Je l'adore.

Le reste, je l'aime, pas beaucoup plus que *les Campagnes Hallucinées*.

Parcouru un tome de *Vers et Prose*. Splendide et hautaine revue pour « la Défense et Illustration de... du... Symbolisme... » où Vial a puisé les idées qu'il nous servait.

Le premier conte publié par Maeterlinck.

Un article très intéressant de Robert de Souza : *Où nous en sommes...*

De beaux vers, de belles proses de Verhaeren, de Schwob, Régnier...

Parcouru un bouquin qui éreinte tout le monde d'une façon un peu ordurière : *Prostitués* — excepté Maeterlinck, Mauclair, et quelques autres — encore que ce soit eux aussi des prostitués. Je trouve qu'il a raison (ce titre) pour pas mal, pour les gendres de Heredia par exemple.

***

Moi, Jammes m'a autorisé à dire beaucoup de choses que je n'aurais pas osé dire. Voilà son influence qui est grande et que je ne nie pas.

Pour ce qui est des livres de prix, par exemple, Dieu sait la place qu'ont tenue dans ma vie et dans celle de ma sœur ces caisses de livres d'or et de carton qui arrivaient tous les ans en juillet. — Mes parents sont instituteurs.

***

Je n'ai parlé que de moi. Si je ne m'arrêtais pas, je te parlerais à présent de Ronsard et de Montaigne et de ma conférence d'Histoire.

Bernès a dit deux mots de toi et de ta bourse à Paris. Il avait l'air persuadé que tu l'aurais.

Tu sais, naturellement, qu'on donne des œuvres inédites de Debussy, dimanche. Irai-je ?

***

J'ai rapporté d'Angleterre — avant d'avoir lu les lettres de Laforgue — les pancartes pieuses qu'on avait mises dans ma chambre.

On a écrit de Londres à mon correspondant que « personne ne pouvait s'empêcher de l'aimer à cause de ses manières de gentleman et ses dispositions studieuses et qu'il aurait sûrement réussi dans les affaires ». Pas mon correspondant, moi. On lui a fait de très sérieuses avances pour moi. Le Grand Chef de l'usine me promettant avant quatre ans mon traitement de professeur. J'ai souri.

***

Très sincèrement et comme je te le demande : cela t'embêterait-il de me donner une heure d'espagnol tous les dimanches matins ? Je serai un excellent élève.

Sinon, j'aurai A. et ma grammaire.

Je puis faire avec toi des mathématiques et surtout de l'anglais. Réponds sans détours.

Le Mercure de France du 1er parle de *Dominique*. Nous l'achèterons, mais comment allons-nous faire maintenant ?

Dernier tuyau de P. : l'auteur de *Prostitués* est un répétiteur malade. C. a apporté aussi *Aspects* de Retté.

J'ai remarqué que de deux résolutions à prendre, c'était toujours celle que l'on s'efforçait de repousser, de honnir, d'oublier — celle qui occupait le deuxième plan de la conscience qui triomphait tout d'un coup — renforcée dans l'ombre.

Je ne fuis donc pas systématiquement les « bouquins ». C'est une raison pour qu'ils ne me tentent pas.

Je suis tout à fait inintéressant. Je suis bien bas. Parle-moi de toi — exclusivement. Ta lettre sera plus intéressante que la mienne où il n'est parlé que de moi.

Ton ami, HENRI

Tu me manques énormément. Je suis seul ! seul !

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 12 octobre 1905

Mon cher Henri,

J'attendais la lettre annoncée de G. pour vous répondre à tous deux. Mais je veux te dire à tout prix avant dimanche qu'il faut que tu ailles chez Lamoureux. Je suis assez navré de ne pouvoir y assister. Je voudrais bien avoir au moins ton impression. Le programme est d'ailleurs merveilleux. La symphonie en *la* est peut-être la plus belle de Beethoven. Franck est un grand homme, d'Indy aussi, et Risler est digne d'eux. Vas-y donc.

***

Je reviens encore sur Barrès — pour la dernière fois — et rapidement. Si cela ne t'ennuie pas, tu me garderas ces lettres, qui me serviront peut-être de notes pour le topo, que — peut-être — j'écrirai plus tard. Depuis la dernière fois j'ai lu *Amori et Dolori sacrum* et *les Amitiés françaises*. Je suis retardé en ce moment par *les Déracinés*, que je ne peux pas me procurer. J'espère les avoir bientôt et achever ma lecture.

Avec les deux livres susdits, on entre nettement dans le second Barrès, et je dois dire tout de suite que je ne peux plus le suivre dans sa nouvelle direction. Il serait pourtant puéril de l'accuser de contradiction, pour s'excuser de n'accepter ainsi que partiellement sa doctrine. Même s'il s'était contredit, je crois qu'on ne pourrait s'en autoriser pour le lâcher. Mais il n'y a pas opposition radicale entre les deux formes successives de sa pensée. Il y a seulement évolution très naturelle d'un esprit très élevé, qui a refusé de s'entêter dans une doctrine qu'il jugeait non pas fausse, mais insuffisante. La déviation ne peut choquer qu'un esprit superficiel.

Mais — saisis bien — si, moi, je consentais à le suivre dès à présent jusqu'au bout, je me contredirais. Pour deux raisons :

1° parce que je suis trop jeune,

2° parce que j'irais contre un ensemble de tendances, trop profondément sincères, trop miennes, trop personnelles pour pouvoir subir sans dommage une violation.

1° Voici en effet dans quelle formule — approximative — je pourrais résumer « les deux Barrès » : « Cultiver son Moi d'*abord* : *puis* lui découvrir une place prédestinée dans la société : le « racine » (par opposition aux *Déracinés*) ». Naturellement il ne se rendait pas compte en développant sa première doctrine qu'elle aboutirait à la seconde et se continuerait en elle. Il croyait avoir

trouvé dans le scepticisme — il faut savoir que Barrès n'accepte pas ce mot, même pour qualifier sa première doctrine — et l'analyse intérieure, une situation plausible et tenable et si jolie ! De même moi : je ne peux pas, quelques instants à peine après la révélation, me précipiter dans des certitudes, sans jouir de mes doutes et sans approfondir l'étude de mon moi. Ce serait contre nature et par conséquent nuisible. Il ne faut pas brusquer les choses, mais tirer de ses états d'âme le plus de profit possible.

2° Maintenant il est sûr que je changerai encore beaucoup et peut-être — comme Barrès — me raccrocherai-je à des croyances. Puissé-je ne le faire jamais avec trop de sérieux !

En tous cas, si j'arrive à être convaincu de quelque chose, je crois que ce ne sera pas du nationalisme. Il me semble y découvrir trop de sophismes. Et d'ailleurs il ne cadrera jamais avec la forme de mon esprit. Mes directions secrètes — si j'en ai — vont ailleurs. Mes préférences sentimentales — les seules qui comptent d'ailleurs — ne sont pas là. Serai-je socialiste ? Rien n'est moins sûr. Cela ne veut pas dire que je n'agirai pas en socialiste, — pour agir et parce qu'il faut agir, et parce qu'il faut bien satisfaire ce « besoin de déconsidération » qui est au fond de toute âme trop bien née. Mais comme il me semble maintenant que tous mes actes me resteront indifférents, et loin de moi, et n'exprimant rien de moi ! Comme il me semble que toutes mes profondeurs resteront toujours, et longtemps désintéressées ! Comme il me semble !

Je sens que je suis cette fois très loin d'avoir écrit « une merveille de lucidité ». Tout cela doit te sembler obscur. C'est pourtant très clair dans ma pensée. Mais j'ai voulu condenser — trop. Sois sûr seulement pour l'instant que je comprends très bien ce que je veux dire et que cela s'explicitera dans la suite. Je voudrais en effet — si je l'écris comme tu me le conseilles — intituler mon article :

L'Enseignement de M. Maurice Barrès
Ce que nous en pouvons retenir

J'ai des foules d'idées. Mon idée maîtresse serait celle-ci :

M. Barrès ne peut nous servir que par sa première doctrine, qui a seule une portée générale. Il nous a appris la grandeur *de l'inquiétude et du désir.*

Je viens de prendre ce soir *l'Appel au Soldat*, ne pouvant obtenir *les Déracinés*. C'est ennuyeux, car, comme tu le sais, *le Roman de l'Énergie Nationale* se compose de trois volumes :

I. — *Les Déracinés*
II. — *L'Appel au Soldat*
III. — *Leurs Figures*

Peut-être vais-je acheter : *Un Homme Libre*, ou *le Jardin de Bérénice*. Que ce *Jardin* est donc beau et profond ! C'est le chef-d'œuvre avec un *Amateur d'Ames* (dans *Du Sang*) et *la Mort de Venise* (dans *Amori et Dolori Sacrum*). Peut-être prendrai-je cependant *Un Homme Libre*, qui est le plus significatif parmi ceux de sa première manière.

***

Le peu que je connais de Retté m'induit à le considérer comme un des êtres les plus totalement idiots qui soient.

Je goûte l'exception que le répétiteur malade fait en faveur de Mauclair et de Maeterlinck.

Le premier poème des *Forces Tumultueuses* est bien beau, bien beau. Mais j'en reste à mon impression sur Verhaeren. Que dis-tu de :

Vénus, la joie est morte au jardin de ton corps, etc...

Je me doutais que *Vers et Prose* devait être intéressant. J'avais eu envie de l'acheter.

Qu'y a-t-il dans *le Mercure* du 1er ? Dans le 15 il y aura sans doute un article sur Heredia.

Leçons d'espagnol : oui et avec joie.

Il ne faut à aucun prix que tu perdes le profit de ton séjour en Angleterre, en te décourageant sottement au début de l'année. Je pense d'ailleurs que c'est passé. Mais j'insiste en cas et pour prévenir des rechutes. J'y ai d'autant plus de droits, qu'avec quelques variantes, j'ai subi les mêmes angoisses, à ma rentrée de l'an dernier. J'ai eu cette sensation de froid, de noir, de médiocrité, d'à quoi bon ! dont tu as souffert. Rien n'est plus pénible, car rien n'est plus vulgaire. Mais ça passe avec quelques raisonnements.

***

J'ai pris beaucoup de plaisir à tes nouvelles impressions de vacances et de campagne. Je sens tout aussi bien qu'un autre — sois-en sûr — ce qu'il y a de rude poésie et aussi de profondeur dans les vies que tu me fais entrevoir. J'aimerais que tu tâches d'extraire « l'âme de ces campagnes » ; car tu me sembles admirablement préparé pour cette noble besogne : peut-être est-ce là ta destination spéciale.

***

Je reviens à des questions littéraires.

1° Laforgue. — J'ai des remords. J'ai peur que tu croies que mon petit éreintement provenait de la mauvaise humeur où m'au-

rait mis ton hostilité première contre Barrès. Je crains que tu ne croies à une vengeance. Il me semble pourtant en m'auscultant soigneusement qu'il n'en est rien. Laforgue ne me déplaît pas. Mais il n'y a pas compatibilité profonde entre nous, partant pas compréhension.

Et pourtant certains vers de lui s'obstinent dans ma tête, sans que je sache pourquoi. Exemple :

Si la mort de son van avait chosé mon être
En serait-elle moins ce soir à sa fenêtre?

Pendant dix heures je me suis répété ça, sans trêve.

2° Villiers de l'Isle-Adam. — J'ai lu l'autre jour les *Premiers Contes Cruels*. Il y en a qui me déplaisent par leur trop persistante bouffonnerie ! Mais d'autres me ravissent, qui sont de l'Edgar Poë transposé dans un vrai Paris mondain (non le Paris de la rue Morgue) et pimenté d'un satanisme délicieux. Et le style est si beau, quand il s'élève, un style de race, comme en ont seuls les nobles, qui se mêlent d'écrire (Saint-Simon — Vigny), un style hautain et pur et profond comme une grave vibration.

3° Verlaine. — J'ai lu les *Poèmes Saturniens*, dont Coppée, dans ses *Morceaux Choisis*, a extrait tout ce qu'il y a de bien ; le reste est ou faible ou très faible. Quel drôle de type et peu conscient de ce qu'il écrivait !

Parallèlement (à *Sagesse*, *Amour* et *Bonheur ;* c'est ainsi que Verlaine lui-même explique son titre) est un recueil de terribles obscénités. Cela rappelle Villon, mais avec trop de parti pris. On pardonne, en se souvenant du portrait de ce pauvre Gestas. On regrette même que l'indécence soit trop forte pour permettre de goûter paisiblement de très réelles beautés.

Quelques sonnets qui sont très beaux, sont groupés sous le titre, qui te paraîtra significatif de : *Amies*.

C'est dans *Parallèlement* que se trouvent les *Impressions Fausses*, mises en musique par Charpentier.

Dame souris trotte, etc...

Il y a de belles choses évidemment. Il y en a de plates. Il y en a de très obscures.

Quel drôle de type encore une fois ! Mais, entre nous, est-ce bien lui qui a inventé le symbolisme ? Attendons pour juger ce point d'avoir lu en entier *la Bonne Chanson*, les *Fêtes Galantes* et *Sagesse*.

4° Balzac. — Tout occupé par Barrès, j'ai oublié de t'en parler. Je commence pourtant à avoir un culte pour lui. En voilà un qui a créé un monde. En voilà un qui est un grand halluciné.

Et quel courage d'écrire entre 1830 et 40 une épopée bourgeoise ! Quel courage pour magnifier le Bourgeois en César Birotteau, au moment où les Romantiques voulaient l'assassiner !

5° TAINE. — *De l'Intelligence.* Car je lis cent pages de philo par jour. Je constate que Mélinand a pris presque toutes ses idées dans Taine. Je ne lui en veux pas, mais je voudrais savoir pour quelle raison (supérieure j'en suis sûr) il nous cache ainsi ses sources. Est-ce par mépris pour la provenance de la pensée, et parce qu'il trouve qu'il suffit d'avoir repensé ce qu'un autre a pensé ? En tout cas, c'est bizarre.

***

Une dernière réflexion provoquée par Barrès. Je ris de moi, quand je considère mon effroyable plasticité. Dès que je trouve une pensée qui ressemble à la mienne, je m'abandonne à elle. Je prends tous les contours qu'elle m'impose. Je suis délicieusement inerte. Et quand je me regarde, je me demande pourtant avec effroi si j'ai quelque chose d'original, tant je *deviens* avec facilité. Je crois que ma pensée passera par toutes les formes que peut prendre une pensée. Mais s'arrêtera-t-elle jamais ?

Ces variations perpétuelles, cette plasticité (c'est le mot) ne font en ce moment que me persuader de plus en plus de l'incertitude universelle. Je crois que ceux qui ont des certitudes ont été obligés de fermer les yeux à quelque chose.

Ces temps-ci, je ne pense que dans et par Barrès.

Toi, travaille, mais collabore aussi un peu à la lettre de G. A bientôt.

JACQUES RIVIÈRE

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, 17 octobre 1905

Mon cher Jacques,

Je n'ai, la main sur la conscience, pas le temps de t'écrire.

Je veux seulement te remercier, infiniment, de ta lettre. Tu m'as donné pour ma gouverne deux ou trois formules dont j'avais besoin, et tu as réglé deux ou trois questions qui devaient l'être, provisoirement, pour me laisser la paix.

Je me sens, pour l'instant, très énergique, très conscient de ce que j'ai à faire, très désireux de réussir.

***

Nous avons payé à Lamoureux des places à trois francs.

La *Septième* ne m'a pas laissé d'émotions profondes comme la *Neuvième* et l'*Héroïque*. J'aime le célèbre allegro.

Les trois esquisses symphoniques de Debussy :

I. — *De l'aube à midi sur la mer*
II. — *Jeux de vagues*
III. — *Dialogue du vent et de la mer*

sont exquises et n'ont pas eu grand succès.

Il y a dans la première comme des bribes de symphonies qui sortent avec les vagues, passent sur l'eau et y retombent — exquises.

La deuxième peut-être un peu trop d'un virtuose.

La troisième est une merveille à mon avis. Beau comme le titre. La voix grave et profonde du vent qui se répercute dans la mer en un chant clair, un peu triste — au début — qui s'achève en tempête dans une confusion des voix du ciel et de l'eau, après combien de phrases et de réponses exquises, inachevées, reprises.

Je ne pourrais que te donner des indications très vagues sur les instruments et ce qu'ils représentent : violons, bois, violoncelles, je m'y perds.

Je crois que Willy est un peu simpliste avec sa ligne de démarcation entre le Debussy de *Pelléas* et celui d'aujourd'hui. Couleur de légende dans *Pelléas*, évidemment — mais s'il n'y avait que ça. Eh bien ! et la sortie du souterrain, par exemple ?...

Le Franck paraît très simple, régulier, calme, après cela, trop simple même. On voudrait le chant de l'assoiffé de justice plus ardent ; la voix humaine, ou plus exactement le chant trouvé par César Franck, me semble trop « fait pour aller avec l'orchestre » (ce devrait être le contraire) : l'orchestre est d'une pureté, d'une sérénité délicieuse : le chant manque d'élan. A plus forte raison la voix du Christ.

Symphonie — sur un air montagnard français, de V. d'Indy.

Grand succès. L'air montagnard très pittoresque, s'arrêtant sur une note un peu angoissante. Un peu trop de fêtes et de chahut pour développer le pittoresque.

Pour le *Carnaval Romain*, j'avais les jambes coupées. Je me rappelle les castagnettes.

***

Re-merci pour tes articles sur Barrès. Je lis, peu à peu, *Sous l'Œil des Barbares*. Mon impression première, à la lecture de ton premier extrait (de *Bérénice*), ne fait que s'accentuer : c'est quelqu'un d excessivement distingué, plus distingué que Laforgue qui l'était déjà pas mal, mais qui était tellement plus sensible que distingué.

Est-ce que toute la question reviendrait à choisir entre : distinction (= intelligence ?), volonté, etc. ?

Des mots ! Des mots ! De la pseudo-philosophie, dirait Mélinand.

J'aurais envie de les remplacer, ces mots, par quelques idées. Je les renfonce. A novembre.

***

Classé 3e avec 12 pour ma première version latine. Cela m'encourage. En thème, 10 1/2 et tout à faire.

J'assume des conférences.

Beaucoup de crétins en cagne, plus que jamais. L'élément brute domine. Il y a des gens qui admirent Francis Jammes de façon à vous en dégoûter pour la vie, d'autres qui publient des vers dans *le Soleil du Dimanche*.

G. a acheté pour un franc au lieu de deux : *Au hasard des chemins* d'Herold. C'est art nouveau ou d'allures Grèce antique. Joli parfois, mais facile. Nous avons trouvé (chez le juif de *l'Angelus*) un *Phocas le Jardinier* d'occasion. Malheureusement, c'est une première édition. De quatre francs on aurait fini par nous la laisser à trois francs et peut-être moins.

Feuilleté *les Névroses* de Rollinat. Perversion Chat-Noir, enfantine, comme toutes. Versification niaise.

J'ai fait passer en Cagne « le XVIIIe siècle des Goncourt ». Te l'ai-je dit ?

Pardon de ma brièveté. Merci pour ce que tu me dis de Laforgue. Je sais bien que tu n'es pas homme à te venger sur lui de mes soupçons d'attaque contre Barrès. Je savais bien aussi que tu traînerais longtemps ses vers obsédants, comme le taureau des banderilles. Pardon pour cette image *in extremis*. A quand ? A quand !

HENRI FOURNIER

C'est le propre des gens intelligents que cette « plasticité » que tu constates chez toi. Cf. Cam. Mauclair.

Je te quitte pour aller *prendre des notes avec Vial*.

Je crois que Balzac — quand je m'y remettrai — m'emballera.

Laforgue dit une fois à sa sœur : « lis notre grand Balzac ».

La façon dont nous nous sommes rencontrés sur Retté m'a fait rire. (Surtout que j'avais eu l'air de t'en faire un compliment dans ma dernière lettre).

Nous t'enverrons prochainement les deux *Mercures* que m'achète aujourd'hui le pion.

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 27 octobre 1905

Mon cher Henri,

Voici qu'une seconde fois je suis attrapé, mais cette fois beaucoup plus cruellement que la première. Ma bourse de licence (1.200 fr.) m'est accordée pour Bordeaux, et comme les frais nécessaires pour vivre convenablement à Paris sont beaucoup plus considérables que mes parents ne pensaient, je reste ici.

J'ai pleuré comme un enfant en apprenant cette nouvelle hier soir. Jamais je n'aurais cru que j'étais lié à Paris par des liens si forts. L'idée de n'y pas retourner m'a fait souffrir comme j'avais rarement souffert. C'est absurde, car je sais bien qu'il n'y a à Paris rien d'extraordinaire. Mais c'est là que j'ai eu les plus vives et les plus chères émotions de ma vie, c'est là que j'avais mes habitudes d'âme, c'est là que je respirais avec le plus de joie. Des choses insignifiantes, comme les colonnes Morris (!) me poignent quand je songe que je ne les verrai plus. Et les quais, et l'enfilée de certaines rues.

Je pensais aussi avec un immense plaisir à voir le Salon d'Automne. Comme c'est le plus immédiat des rêves auxquels il me faut renoncer, c'est à lui que je songe avec le plus d'amertume. Tant de choses que j'entrevoyais, la salle des Manet, et les Carrière, et les Maurice Denis, et les Vuillard, et les Guérin, et la femme à l'hortensia de M^lle^ Dufau ! Renoncer brutalement à tout cela, oh ! c'est insupportable, quand il me semble que plus que tous les normaliens et les sorbonnards j'étais désigné pour l'apprécier et en jouir.

Je ne te parle pas de mon souci le plus poignant, la Musique ! Je sais bien que Bordeaux n'en est pas dépourvu. Mais quand j'aurai entendu *Lohengrin*, *Sigurd* et *la Walkyrie*, que me restera-t-il, sinon d'aller me jeter dans la Garonne !

En ce moment, et bien que sachant que ce serait ma mort, je désire violemment la prison de Lakanal, que du moins je partagerais avec toi, et qui s'ouvre une fois par semaine. Ici, je n'ai que l'espoir d'une évasion de quinze jours à Paris vers le milieu de l'année.

Tu ne peux pas non plus t'imaginer quel besoin j'avais de te revoir. Je m'étais promis tant de joie des dimanches passés en commun. J'étouffais tant de ne pouvoir détailler et par là préciser les myriades d'impressions dont mon cœur est gonflé. Je me disais, pour me calmer : « Dans quinze jours j'aurai quelqu'un à qui parler ». Eh bien, non, il faudra me contenter de

R. qui m'est compagnon de misère. Il faudra continuer à ne communiquer avec toi que par correspondance, c'est-à-dire renoncer au contact direct, à l'échange immédiat des pensées et des sensations et presque involontairement apprêter mes idées, les composer au lieu de te les livrer vivantes et tressaillantes encore. Perspective pénible aussi — comme pas une !

En ce moment, je suis si faible, si faible à force de désespoir, que j'aurais besoin qu'on me dise que je les vaux tous, ces fameux normaliens, si fiers de leurs « turnes ». C'est évidemment le sentiment le plus bas que j'aie éprouvé depuis ma naissance.

J'espère toutefois avant demain reprendre assez conscience de moi pour n'avoir plus besoin qu'on me rassure. Je ne t'ai dit cela que pour te faire entrevoir mon dégoût et ma lassitude.

Le bénéfice que je compte tirer de cette aventure, c'est de devenir encore plus décentralisateur, car il est inadmissible que le mot : Paris, continue à s'opposer aussi cruellement au mot : Province.

Et pourtant il est si beau ! Je songe machinalement à une phrase de R. de Gourmont disant que le quai Voltaire était un des plus beaux paysages du monde. C'est vrai, c'est vrai, oh ! comme c'est vrai. Je me souviens que le soir de mon départ, j'ai pleuré sur un banc des Tuileries, en pensant que je n'y reviendrais plus peut-être ! Il est si beau ! Et quand je cherche où est sa beauté, je ne sais plus. Je ne suis pas assez béat pour m'extasier devant ses monuments. Il y en a de plus beaux en province. Mais Paris est plus beau quand même ! Sa beauté est éparse partout, on la respire partout, elle enveloppe tout. Dans ses rues, j'ai souffert comme partout, mais le souvenir que je garde de ces souffrances est purifié et adouci. Quand il pleure, c'est encore sa beauté qui pleure ! Quand il est ignoble, c'est toujours Paris. J'aime maintenant jusqu'à sa débauche distinguée, dont je n'ai pas goûté. Dieu me garde de déclamer, mais je voudrais dire à mi-voix : Paris, cœur du monde, Paris, cœur du monde !

Je suis envoûté ! Et comme dans les vrais enchantements je ne m'en aperçois qu'à présent. Il me reste un espoir — le plus mystique et par suite le plus vivace : je désire tant, tant Paris que je suis sûr de le retrouver.

Maintenant je m'émeus sur ce que je viens d'écrire, sur ces jérémiades d'enfant plaintif, presque jusqu'à en pleurer. Il faudra que tu les excuses, car je ne les aurais livrées à personne d'autre qu'à toi. Je sais que tu auras assez d'amitié pour moi pour les oublier. Elles sont l'expression de ce qu'il y a en moi de plus puéril, c'est-à-dire de plus profond. Donc il ne faut les montrer à personne, et les résumer, pour ceux qui t'auront vu recevoir cette lettre, par

cette phrase à laquelle je tiens : « Rivière a sa bourse à Bordeaux. Il regrette beaucoup de ne pas venir à Paris ».

Je n'ai guère envie aujourd'hui de te parler de mes lectures. Je vais simplement te les énumérer : Barrès : *Leurs Figures* — *Huit jours chez M. Renan* (acheté). Gandillot : *Vers l'Amour* (stupide). Ibsen : *Solness le Constructeur* (le plus beau des drames d'Ibsen).

Emploie, je t'en prie, tes dimanches soir, de 5 à 7, à m'écrire. Donne-moi une foule de renseignements sur Paris — au hasard. (Théâtres. Musique. Potins). Et jouis silencieusement pour ton compte de tout ce dont je suis privé.

JACQUES RIVIÈRE

Parle-moi aussi de ton travail, de tes notes, de tes progrès.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, lundi matin, 30 octobre

Mon cher pauvre vieux,

J'avais l'intention de t'écrire hier soir, j'étais rentré à sept heures : je n'ai pas pu.

Ce matin, je n'ai pas une minute.

Je te promets de te faire une longue lettre pendant les congés de la Toussaint dont je vais passer la majeure partie au lycée.

Hier, je me suis grisé de Paris, en pensant à toi. Je m'y suis abîmé, cœur et tête.

Après ces huit jours de continence sentimentale, je me laisse « vivre » dans Paris, et ce tour de Paris, il me semble que c'est le tour de mon cœur. Je suis allé au Salon d'Automne. J'y retournerai, quoique rien ne m'ait beaucoup frappé. Vu Carrière, Vuillard, Guérin, Manet, M^lle^ Dufau. Il n'y a pas de Maurice Denis.

En sortant, à cinq heures, nuit lente à tomber d'automne. J'ai pris, pour te faire plaisir, le bateau du Cours-la-Reine au Châtelet. Toute la Seine avec ses lumières, sa brume. Tout Paris. J'ai vécu, vécu, trop vécu.

Émotions douces à pleurer, mais pas tristes.

Au retour, j'aurais voulu te faire une lettre où je t'aurais dit que la vie est belle et grave partout. Que Paris fait penser à ailleurs, et qu'ailleurs c'est toute la province que j'aime comme Francis Jammes et comme la vie.

Que je comprends trop ton amour pour Paris, que j'ai commencé par le haïr les trois premières années que j'y ai vécu d'une haine de paysan, d'une haine de Germinie Lacerteux, que je l'ai

rêvé et souhaité seize mois à Brest parmi la province sale et les âmes brutales, et qu'à présent, même après l'énorme Londres et sa solitude et son immensité, surtout après Londres, je dis comme toi, mon cher vieux, Paris... Paris...

Il s'en est fallu de peu que ma peine soit aussi douloureuse que la tienne. Mais je m'y étais fait : je n'avais jamais voulu espérer ta venue.

Je m'arrête. Je n'ai pas le temps. Je te récrirai après-demain.

J'ai voulu coûte que coûte « sympathiser » avec toi, avant deux jours, — comme disent les Anglais.

J'avais, moi aussi, tant et tant de choses à t'expliquer, qui se seraient expliquées toutes seules si tu avais été là. Je les remettais toujours à novembre. Quelle tristesse. Et pour combien de temps ? Il y aura les quinze jours. Plus rien, plus rien à faire à présent, pour obtenir quoi que ce soit à Paris, n'est-ce pas ?

Pour que ma lettre ait une raison d'être, je t'envoie du Rimbaud (ce que je préfère, mais qui ne donne pas de lui une idée complète), du Rodenbach (j'ai parcouru *le Règne du Silence*, trop abstrait, trop régulier, trop « monotone », j'aurais voulu ne te copier que le dernier vers de ceux que j'ai copiés hier soir au lieu de t'écrire), du Jammes. (La pièce que je te copie me paraît une merveille de sensations et d'émotions d'Été). Il n'y a dans *le Deuil des Primevères* qu'une autre pièce dans ce genre tant soit peu symboliste que pratique peu Francis Jammes et où il excelle : *Elles s'en sont allées désolées*. J'aime moins d'ailleurs. J'aurais voulu ce matin te copier au hasard quelques vers de ces immenses élégies, de ces immenses rêveries d'amour, qui ne peuvent pas finir et s'arrêtent enfin si doucement : *Ne dis pas que tu m'aimes — Continue, sévère et grave, à guider l'aiguille. — Puis, sur moi, lève les yeux, un moment, sans rien dire.*

(*Le Deuil des Primevères* a fini par entrer dans ma vie comme *l'Angelus* — et je l'aime presque autant). Mais je ne puis me décider, dans ces élégies, à *choisir* un passage.

Je lis en anglais *les Premiers Hommes dans la Lune* de Wells.

J'ai ici un Irlandais, jeune officier de Marine, à qui, au parc, je fais du français en échange d'anglais.

Tant de choses à essayer de te dire sur l'Angleterre, et que tu aurais comprises et devinées !

Je sais si peu d'espagnol que j'ai envie de le lâcher pour l'italien.

Beaucoup travaillé cette semaine qui s'est terminée par une conférence ratée.

Le Mercure du 1er octobre est intéressant. Petit topo sur Remy de Gourmont et Willy. Celui du 15, moins.

Nous avons décidé que l'Association *Mercure* était désorganisée.

Nous la refondons pour le 1er novembre avec P., V., C. Cela me fait autant de peine qu'à toi de penser aux colonnes Morriss.

Je pense recevoir bientôt de toi un mot avec des majuscules superbes et des minuscules vigoureusement séparées.

A toi,

HENRI FOURNIER

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, jeudi 2 novembre 1905

Mon cher Jacques,

Parce que je te l'ai promis, mais je suis mal disposé pour t'écrire.

Nous sommes retournés, hier avec G., de deux à quatre, au *Salon d'Automne*. G. que j'avais guidé, d'abord, à travers les salles intéressantes, est assez enthousiasmé.

Les Carrière sont bien beaux. Il est toujours le peintre exquis de la bonté : grande toile centrale toujours la même et toujours autrement puissante et profonde et lointaine : *Le Baiser Maternel ;* portrait de vieillard à barbe grise, un côté de la face dans l'ombre, un œil dans l'ombre et l'autre humide et brillant de bonté, une merveille. Puis d'autres, des têtes, de femmes, qui sortent de l'ombre, si puissamment et doucement expressives, que, quoique je les croie laides, j'ai soutenu sincèrement à G. que je les trouvais belles.

Les Manet m'intéressent, sans plus — c'est précis et bizarre — précis et inquiétant, *l'Exécution de Maximilien* et toutes ces immenses toiles : *les Bohémiens*, etc... Il me représente, *à moi*, toute une époque, à cause des costumes de ses portraits : petites capotes à brides sur les chignons des dames, manches plissées qui dépassent aux épaules, le temps des lorettes, des Goncourt, et de *la Mode Nationale*. Il y a telle bizarre dame avec des gants mal mis et bizarrement faits, hauts montés, qui m'attire à distance, comme d'autres, plus replètes, légèrement décolletées, qui devaient être « des femmes entretenues » sous le Second Empire.

Pourquoi des Ingres ? Pour montrer « Ingres coloriste », répond, paraît-il, Ladame.

Mme Carrière expose d'étranges fleurs, reflétées dans des glaces, vagues et flou comme les *Intérieurs* de son mari (?), jolies quand on les a devinées ou trouvées. J'ai dû en voir, déjà, et les admirer.

Mlle Dufau me paraît un peu égarée au *Salon d'Automne*.

— J'aime assez ce genre de paysage, abondant au *Salon d'Automne*, où les arbres sont de gros empâtements verts, les routes, de gros empâtements blancs, les maisons grises avec des taches de

carreaux. Un nommé Vernet en a toute une catégorie très impressionnante : en particulier une maison, grande, avec des tas de fenêtres ouvertes (ou dont les carreaux sont brisés, ou sans rideaux) — on dirait une grande ferme — et des jets d'eaux devant.

— Vuillard, toiles-tapisseries ; un monde étrange et mal fait qui jardine, ou coud et lit, dans des chambres à la fois sombres et bariolées, sur des tables qu'il faut trouver, devant des bibliothèques très réussies. Trop sombre, mal fait, tapisserie.

— Vallotton, tu le sais, « couche de belles femmes sur ses canapés » ; celles qu'il peint ou plutôt qu'il dessine sont bien dégoûtantes, deux sales grues dans des poses diverses qui étalent des peaux lisses et grasses comme des bougies. Du talent, d'ailleurs.

— C. n'aime pas le Willette. Moi non plus. Une danse de femme-torpille assez banale qui charme des lions vulgaires.

Un petit tableau signé d'initiales japonaises représente, au fond, un perron sous la neige, au premier plan une grande fine branche givrée qui retombe à peine distincte sur la neige piquée d'un corbeau. Très chic.

— Des dessins pervers. Une Léda et son cygne. Beaucoup de rochers rouges sur des mers bleues. Pas mal de paysages délicats qui disent l'heure et la saison.

— Le Guérin. Une grande femme présente je ne sais quoi à deux jeunes filles qui ont l'air d'avoir gardé, nues, l'attitude artificielle que leur imposaient le corset et les jupes.

En somme, beaucoup de toiles intéressantes. Rien de vraiment nouveau. Pas de direction surtout — voilà mon impression.

Et (voilà quinze ans que ça dure) passent des femmes idéalement laides qu'étonnent les portraicturées laidement idéales ; — des femmes jolies qui n'ont jamais pris de douches et ne se déshabillent que dans l'ombre — que scandalisent les Vallotton ; — des messieurs bêtes qui ne comprennent pas qu'on ait voulu peindre la bêtise ; — des myopes qui se refusent à imaginer ce que le peintre a voulu leur suggérer, à mettre dans les toiles ce qui n'y est pas ; ce qu'ils mettent dans la nature : ce qu'ils n'y voient pas. Et aussi de délicieux bébés de six ans, des fillettes exquisement costumées, comme celle que j'entendais dimanche dire à son amie : « Oh ! mais, c'est surprenant ! Je t'assure que j'ai déjà vu ça quelque part ».

En sculpture, j'ai vu Rodin — ou ce que je crois être de lui.

Une main énorme *(le Destin* ou *l'Amour)* qui tient un bloc informe d'où sortent deux petits êtres (comme ceux du *Mammon* de Watts ou les *Danaïdes* de Rodin), deux tout petits êtres douloureusement, violemment, doucement enlacés. On aperçoit une main

sur la tête de celui qui doit être l'homme, et sur cette main une autre main qui la caresse ou essaie de l'arracher.

Un *Vœ Victis* superbe qui tombe en arrière, qui semble battre l'atmosphère qui l'entoure, de ses bras écartés et tomber avec lui sur ce socle vague où se mêlent ses pieds.

D'autres, des têtes, belles.

***

Un tout petit tableau (de G. Decote), une *pianiste*, le dos tourné, blonde, un grand manteau marron... Je ne pouvais plus m'en aller. Depuis deux mois je n'avais pas eu un réveil aussi précis du souvenir. C'était à mourir, à jurer que c'était elle, grande, la tête un peu tombée, un soir.

Jeudi soir, 7 h. 1/2

J'ai lu *Fémina* dans le salon du Docteur. J'y ai appris que les admirations d'Henry Bataille étaient Victor Hugo, Fromentin, Baudelaire, Francis Jammes. Il a pas mal de choses en train.

Il y a ce soir, dans *la Nouvelle Presse*, le programme de l'Opéra-Comique pour cette année. Demande-le moi si tu ne le connais pas.

Le Mercure devient graveleux comme à plaisir. Je pense aux souvenirs personnels de Léautaud dans celui du 1er novembre, à l'article de Rachilde dans celui du 1er octobre. Nous t'enverrons sous peu les deux d'octobre. L'article sur *Dominique* est nul. Mon Dieu, que les dialogues des amateurs me ravissent !

Si tu peux trouver un moyen pour que la Société *Mercure* ne se disloque pas, j'en serai de grand cœur. Combien te dois-je pour les *Mercures* des vacances ?

Je lis *les Premiers Hommes dans la Lune* de Wells. C'est « très intéressant ». Nous causons « Sélénites » à tout moment avec Bichet, drôlement. Avec de pareils sujets il est facile d'intéresser (il me semble toujours, en lisant cela, que je serais cent fois plus original), mais la perte soudaine de « la sphère » après des bonds énormes et réjouissants sur la lune, la lutte avec les Sélénites armés qui se cassent comme des œufs, le départ d'un héros à moitié mort tombant dans « la sphère » au moment où vient la mortelle nuit lunaire — sont dramatiques, tragiques. Pourtant, si philosophique, moral, dramatique que ce soit, ça ne dépasse pas énormément Jules Verne et ça vient après.

***

Je n'aime pas qu'on crée et habille des abstractions, qu'on fasse se promener *la Sensibilité* au bras de *l'Amour* — que *la Femme* soit l'unique personnage féminin — que *l'Ame antique* ou *la Beauté*

antique soit une statue qu'on lapide dans un temple : objection nº 1 aux *Barbares* de Barrès. Je trouve tout cela d'un froid, d'un faux ! Qu'est-ce que c'est que ça, la Femme ? l'Amour ? Je veux bien que, peut-être, Barrès réunit et condense, comme cela, en une grande abstraction pas mal de femmes et pas mal de façons d'aimer, mais si moi j'aime autrement, si je me crée une femme « comme il n'y en a pas » ? Ce système ne vaut que pour Barrès, il est inattaquable puisque idéaliste, — évidemment, mais de quel droit arrêter, symboliser, fixer ainsi la vie ondoyante et diverse ? De quel droit s'arrêter et dire : « tout ce que je crée ne vaut rien », avant d'avoir vécu, cherché, créé jusqu'à la mort des amours plus parfaites, des vies plus complètes ? Pourquoi pas, comme Montaigne, s'avancer humblement et sagement à la suite de la vie branlante, contradictoire, délicieuse, en notant, à mesure, les pas qu'on fait, sans le souci de ne pas se contredire, ambitieux seulement de noter scrupuleusement sans la juger ni l'interpréter la vie délicieuse et contradictoire. (Montaigne, *Préambule du Repentir*).

Si tout ceci porte un peu, ça ne peut porter que contre *les Barbares*.

Objection générale : la grande gêne, en lisant *les Barbares*, c'est la sensation obscure qu'on a de lire un cours de philosophie plus obscur que les autres, écrit dans une langue souvent délicieuse, moins rigoureux, plus attaquable que les autres puisque roman, aussi vain que les autres.

Mon impression dernière sur *les Barbares* c'est que ça doit être profond, joli, mais que ça ne m'intéresse plus ; ça m'aurait intéressé il y a deux ans, passionné. J'ai dû déjà te dire cela.

***

Il faut que tu prépares à la fois l'École et la Licence. Tu seras reçu cette année d'emblée à Normale et c'est le seul moyen de retrouver Paris dont tu as besoin, et de (je plaisante sérieusement) reformer la Société du *Mercure*. Je crois que c'est le seul parti sage. Dis-moi ce que tu décides.

***

Je choisis maintenant — car je n'ai plus de temps — entre un topo sur — les séductions de la vie ordinaire, familiale à Paris, si douce et doucement artificielle,

— mes ruminations dans un salon vide muni d'un bureau, d'une bibliothèque et de tapis (je t'aurais parlé des « ameublements » exquis du Salon d'Automne),

— une pièce de vers, de moi, commencée il y a deux mois et que je ne reprendrai que dans deux ans. (Je t'aurais cité la première partie très complète, sensation et sentiment — notation

d'une heure et d'un désir — ce que Rimbaud appelle « fixer des vertiges » mais, sang-bleu, pourquoi se complaire ainsi dans des expressions équivoques, morbides — comme mon ami, cet imbécile de Jean Marnold, qui trouve des pâmoisons, des étreintes voluptueuses dans *la Mer*. (Bon topo de Willy dans le dernier *Mercure* sur Offenbach),

et enfin — *Ruskin* — par de la Sizeranne. Rempli de paradoxes très beaux et simples. Connais-tu son opinion sur la guerre, exposée dans une conférence devant un public choisi de nobles et d'officiers de marine : « La guerre ? n'allez pas supprimer la guerre. C'est le jeu le plus merveilleusement esthétique qu'on ait jamais trouvé, les guerres du XVII^e^ siècle, les Croisades, en cravates de dentelles, en armures d'argent, jeux de nobles qui font vibrer des cœurs ardents, s'exalter des âmes distinguées, couler du sang bleu. Allez, guerroyez, ralliez-vous à des panaches. Mais ce qui n'est pas esthétique, ce qui est absurde et laid, c'est d'envoyer des tas de malheureux paysans, qui n'en ont pas la moindre envie, s'entr'égorger comme des pourceaux. Voilà qui est indigne d'un peuple civilisé, amoureux du beau ».

De la Sizeranne ne parle pas de cette théorie. Je la tiens de V. Il y a dans ce bouquin des descriptions idylliques de fêtes et réunions champêtres merveilleusement renouvelées de Rousseau — et moins attendrissantes, plus vraisemblables. Des tuyaux sur Tate Gallery qui m'auraient servi pour mes visites.

Je m'arrête parce qu'il le faut.

Ton ami,

HENRI FOURNIER

Feuilleté : *Scènes et Doctrines du Nationalisme*. Fameux : l'histoire de l'essai de Coup d'État par Déroulède à l'enterrement de Félix Faure — auquel j'assistais. Fameuse, l'entrée de Déroulède seul dans je ne sais quelle salle socialiste et dreyfusarde.

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 5 novembre 1905

Mon cher Henri,

Ce n'est pas encore une lettre très courageuse que tu vas recevoir. A mon premier désespoir — que je t'ai si puérilement exprimé — a succédé une morne apathie. En effet, il m'a fallu me contenir, pour ne pas laisser voir mon chagrin à ceux qui m'entouraient. Et cet effort m'a épuisé. Donc je serai très plat, et il faut que tu me le pardonnes d'avance.

***

Tu comprends bien que si j'avais le droit de me représenter à l'École cette année, je le ferais. Mais je n'ai pas le droit — acceptant ma bourse — de repasser l'examen qui me l'a fait obtenir. Ce ne serait pas juste. Cependant je m'informerai. Mais il me semble bien que le décret a réglé cette question.

D'ailleurs, bien qu'il me soit très pénible de rester ici, je crois que je ne dois pas entrer à l'École, et que je me féliciterai plus tard de n'avoir aucune étiquette collée à mon nom. Ceci est tout personnel — naturellement. Il faut qu'il y ait des normaliens — et de toutes catégories. Mais il ne faut pas que j'en sois.

Maintenant, il faut que je revienne à Paris et je suis sûr d'y revenir. Sera-ce l'an prochain ? Je l'espère, sans y compter. En tout cas, dans deux ans, à ma majorité.

A ce moment je crois que si j'étais licencié diplômé, je serais capable de plaquer l'agrégation, pour m'établir à Paris définitivement, pour entrer aux Affaires Étrangères comme dit Barrès. Cela te fait sourire et moi aussi. Mais je suis si dégoûté de l'Unisité !

Seul pourra m'y retenir le désir de la renier plus tard, si je vaux quelque chose.

***

Laissons toutes ces choses, qui ne sont que rêveries et amertumes et parlons de nous qui sommes la seule réalité.

Tu penses bien qu'en lisant ta critique des *Barbares*, j'ai bondi. Je viens en effet de les relire trois fois coup sur coup et avec délices. Je vais donc essayer de les défendre brièvement. Mais d'abord, deux observations générales :

1° Ne faut-il pas — avoue-le — qu'il y ait quelque chose de sérieux dans Barrès, puisque depuis deux mois nous nous escrimons sur ses œuvres et ne pouvons nous les ôter de la mémoire. (J'écris très mal aujourd'hui). Toi-même tu ne peux les oublier. Je sens qu'il y a en toi une certaine inquiétude, mêlée d'hostilité à leur égard, qui marque que tu ne peux pas les considérer comme nulles et non avenues.

2° Il y a dans notre dispute — je crois — un malentendu général. Tu juges Barrès au point de vue purement littéraire, moi au point de vue philosophique ; tu le regardes comme un simple écrivain, moi comme un maître ; tu apprécies son talent, moi sa pensée. Naturellement j'exagère la différence de nos deux points de vue. Si elle était si nette, nous ne serions pas restés si longtemps sans l'apercevoir. Mais aujourd'hui tu dis : « Je n'aime pas qu'on crée et habille des abstractions ». Très bien, mais ça veut dire que tu

n'aimes pas la mise en scène de sa pensée, de ses analyses, mais il faut que tu juges cette pensée, ces analyses, en dehors des formes, qui te déplaisent.

C'est bien ce que tu essaies de faire ensuite, mais d'une façon qui montre que tu ne comprends pas Barrès, que tu n'es pas fait pour le comprendre. Ce qui est d'ailleurs très permis et nullement déshonorant.

En réalité — et bien que Barrès dise qu'il use de symboles — ses personnages : la Jeune Fille, Athénè, Amaryllis ne sont pas que des symboles. Elles vivent. Elles sont délicieuses et délicates. Et en même temps elles signifient quelque chose, puisqu' « elles sont — objectivées — la part sentimentale qu'il y a dans un jeune homme de ce temps ». Et cette objectivation de ma sensibilité n'est pas un simple procédé littéraire agréable, c'est l'expression de ce qui se passe en moi. Mes rêves et mes désirs en effet ne se concrètent-ils pas sans cesse en des images, dont la vie est aussi intense que celle des êtres véritables ? Ai-je vraiment des rêves et des désirs sans nom ? Quand je ne peux les nommer, n'est-ce pas qu'ils se présentent à moi en des images trop nombreuses pour pouvoir être qualifiées d'un mot — mais réelles malgré tout et vivantes. « Ne voici pas de la scolastique, mais de la vie ».

Oh ! oui, et combien émouvante, et combien près de mon cœur !

Je souriais l'autre jour en pensant *combien j'avais vécu* les Barbares. L'histoire que tu connais, n'était-ce point « un baiser sur un miroir » ? Et toi, Amaryllis, comme je t'ai serrée jadis avec amour.

Et tout le Dandysme, l'Extase, l'Affaissement, je les ai vécus avant de connaître le nom de Barrès, et je les vis encore à tous instants.

Ne dis pas que cela est froid et faux. Je te jure que non ; puisque c'est le roman de ma vie intérieure.

Où as-tu pris, malheureux, que Barrès voulait « fixer la vie ondoyante et diverse » et refusait de « chercher, de créer jusqu'à la mort des amours plus parfaites, des vies plus complètes », de marcher « à la suite de sa vie branlante, contradictoire, délicieuse, en notant à mesure les pas qu'on fait, sans le souci de ne pas se contredire, ambitieux seulement de noter scrupuleusement, sans la juger ni l'interpréter, la vie délicieuse et contradictoire » ? Tous ces termes si joliment choisis, s'appliquent admirablement à ce qu'il a voulu faire. Ne dit-il pas dans son Examen que sa méthode s'oppose à celle de Taine et Bourget, qui systématisent leurs observations psychologiques, — que lui n'a voulu que décrire l'éveil d'une sensibilité, et noter les divers moments de son développement, sans souci de les concilier, « sans souci de ne pas se contredire » ? Et c'est cela qu'il a fait ; il a suivi les divers mouvements « d'une

âme jeune et sensible », il a noté tous ses gestes ; si bien que sans s'inquiéter de l'opposition, il raconte après l'Extase, l'Affaissement, parce que ce sont deux instants successifs d'une même réalité.

Mais, malheureux (et c'est ici que tu aurais besoin de connaître *l'Homme Libre* et *Bérénice*), les trois romans ne font que décrire les tentatives de Philippe « pour créer sans cesse des amours plus parfaites, des vies plus complètes », et chaque fois son âme trop haute pour se satisfaire épuise son rêve en tâchant de le réaliser, et s'élève toujours plus haut, d'émotions en émotions.

Mais, malheureux, qu'est-ce qui te donne là dedans l'impression d'un cours de philosophie ? « Ne voici pas de la scolastique mais de la vie ». Et de la vie branlante, contradictoire et délicieuse.

Je vois que mon *brièvement* du début va te paraître ironique. Mais je m'emballe malgré moi, ayant tant, tant, tant à dire.

Cependant je crois que je n'écrirai pas l'article dont je t'ai parlé. Il m'ennuie de rassembler, de condenser, de composer toutes mes idées, qui, au fond, ne sont que des sensations, et sont par suite difficilement transmettables.

***

Je suis si rempli de Barrès que je ne peux goûter — comme je le voudrais — Anatole France. Son ironie et ses procédés me semblent — comment dire ? — scolaires. Il y a un petit peu du pédant en lui, un petit peu. Et pourtant il est si charmant quand il s'abandonne. Ceci est écrit après avoir lu *le Jardin d'Épicure*, qui est un recueil de réflexions.

Puisque je te parle de mes lectures, je te dirai un mot du *Philoctète* d'André Gide. C'est un livre qui renferme :

Philoctète, « traité de morale » en forme de drame
Le Traité du Narcisse, Théorie du Symbole
La Tentative Amoureuse
El Hadj ou le Traité du Faux Prophète.

Philoctète ne me dit pas grand'chose.

Le Traité du Narcisse est plein de choses délicates et peut-être profondes, et d'un style exquis. *El Hadj* a de très belles parties, mais l'ayant lu vite, je l'ai trouvé un peu obscur et long.

La Tentative Amoureuse est un pur chef-d'œuvre. Délicatesse indéfinissable, aperçus immenses sur les paysages de l'âme, que symbolisent les paysages naturels. Ironie subtile, subtile. Beauté diffuse, confuse, charmante. Charme incompréhensible, quand j'y songe, et surtout intransmissible.

C'est pourquoi je m'arrête, mais comme c'est joli et beau.

J'ai l'intention de lire, si je peux me le procurer, *l'Arbre* de Paul Claudel, que j'ai feuilleté et qui m'attire singulièrement.

***

J'arrive au *Salon d'Automne* et je te remercie de ton compte rendu. Je souffre beaucoup, beaucoup de ne pas le voir, plus que tu ne peux t'imaginer. J'ai une soif immense de peinture en ce moment, car je voudrais rattraper tout le temps que j'ai perdu dans l'ignorance.

Je m'étonne que tu ne sois pas plus enthousiasmé. Je t'accorde de rester froid devant Manet, que tu qualifies, je crois, très bien en disant : précis et inquiétant. Je me réjouis que tu t'enthousiasmes pour Carrière. Mais, malgré ma passion pour lui, je songe à tant de jeunes, qui me chantent si doucement à la mémoire : Charles Guérin, d'abord, dont un peu de l'âme est entré dans la mienne (je ne connais pourtant de lui que deux toiles), Mlle Dufau, qui me ravit, Vuillard, si doucement gris, Maufra, Roussel, Gaston Prunier, Bernard Boutet de Monvel, etc...

Je sais bien que si je m'y connaissais un peu, je leur trouverais des défauts et m'irriterais peut-être que chacun ait sa manière dont il ne sort pas. Mais du fond de mon ignorance je songe à eux avec une grande douceur pour m'avoir eux aussi fait entrevoir d'adorables paysages de l'âme.

Un tableau de Müller m'avait bien plu. Je ne connais pas Vernet.

Vallotton m'agace.

Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière, *fille* de Carrière a — paraît-il — un grand talent.

Je suis presque heureux qu'il n'y ait pas de Maurice Denis.

Y a-t-il des Odilon Redon ?

Et dans un autre ordre tu ne me dis rien de Renoir, ni de Cézanne ?

Conclusion : j'irai à Paris au moment des *Indépendants*. Songe donc que je n'ai ici pour me passionner qu'un petit Delacroix, des Harpignies, un Raffaëlli, un Henri Martin, un Charles Cottet, et la *Baigneuse* de Mlle Dufau. Celle-ci seule me chante vraiment au cœur.

***

Pour *le Mercure*, voici sincèrement mon opinion sur ce qu'il faut faire : rompre l'association. Je suis abonné à une bibliothèque qui me le procure pour un sou par jour. J'ai tout avantage à en profiter. J'ai lu le 1er octobre et vais tâcher de me remettre au courant. Donc, s'il en est temps encore, ne m'envoyez pas les deux d'octobre.

Pour les vacances tu ne me dois rien. Je ne paierai pas les deux

derniers et participerai quand même au tirage au sort : voilà tout. Arrange-toi avec G.

Veux-tu que je te renvoie ton *Ermitage*, et *le Mercure* du 15 juillet que tu n'as pas lu ? Si oui, dis-le moi. Si non, je l'apporterai en allant à Paris.

A ce propos, seras-tu à Paris pendant les vacances du 1er de l'an ?

Envoie-moi vite le programme de l'Opéra-Comique. Y a-t-il *Cadet-Roussel ?*

***

Sur Wells tu as peut-être raison. Sa vogue en France ne viendrait-elle pas de ce que nous n'osons pas admirer sérieusement Jules Verne, qui est français ?

***

Pourquoi dis-tu : mon ami, en parlant de ce crétin de Marnold ?

***

De Ruskin. J'ai lu l'an dernier *la Bible d'Amiens*. Donc, mon jugement, vieux d'un an, est peut-être à réviser. Mais ça m'a rasé considérablement. Cela me semble du pur bavardage, disons du radotage. J'aime pourtant assez le paradoxe que tu exposes joliment.

***

Je t'envie d'avoir parcouru *Scènes et Doctrines du Nationalisme*. C'est un des trois que je ne connais pas. Cet homme est admirable d'avoir fait une épopée avec nos plates histoires parlementaires.

***

Dimanche

J'ai vu hier dans *l'Illustration* quelques reproductions du *Salon* — les Femmes de Charles Guérin dont je devine les divins empâtements, le grand tableau de Cézanne, dont les gravures font un effet grotesque, *le Lion et l'Antilope* d'Henri Rousseau, deux toiles de Matisse, d'autres d'André Derain, Paul Valtat, et une *Scène d'intérieur* de Vuillard, que j'entrevois délicieuse. Dans une autre revue j'ai vu la *Femme* de Mlle Dufau et l'*Ève* de Willette, qui doit pourtant avoir du chic. Comme je souffre.

***

J'aurais voulu te dire mon opinion sur tes envois de Rimbaud, Jammes, Rodenbach. Ce sera pour la lettre de G., à laquelle je vais me mettre dès demain. Un mot seulement. Le Rimbaud ne me

déplaît pas (première impression). Le Jammes me plaît beaucoup. Le Rodenbach est bien — sans plus. Tout cela à développer.

***

Bien que mes cours ne commencent que le lundi 13, ma liberté me pèse plutôt. Et je lis moins. Je fais un peu de philo, mais pas autant que je voudrais. J'hésite entre dix sujets de mémoire : l'Esthétique de Schopenhauer, l'Esthétique de Hégel, Histoire de la théorie des Idées de Platon, Plotin et son influence sur la doctrine chrétienne (sujet qu'on n'acceptera sûrement pas). C'est probablement encore autre chose que je choisirai. Tiens-moi au courant de ton travail. Cela m'intéresse beaucoup. Ne lâche pas l'espagnol ; l'italien est plus dur. Écris-moi les dimanches soir.

Ton Jacques Rivière

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, jeudi, 16 novembre 1905

Mon cher Jacques,

G. devait t'écrire un dimanche, moi l'autre et ainsi de suite. Nous n'avons eu de temps ni l'un ni l'autre, dimanche dernier. Comme je n'aurai pas de temps non plus dimanche prochain, je profite, aujourd'hui, pour t'écrire, de la vague paresse triste d'une après-midi de jeudi (d'ailleurs jour de « Grand Parloir »).

Tu connais ça, toute la campagne à gauche, dans la brume ; à droite, tout le lycée symbolisé par Loule.

***

Tout à l'heure, j'avais commencé ta lettre par des plaintes vaines. Je regrettais mes résolutions du début de l'année, peut-être criminelles. C'était vain, pas intéressant, j'ai déchiré.

Et pourtant, peut-être, ni la philosophie, ni l'art, ni la littérature ne valent ces années de vie que je perds, qui se perdent.

Oh ! se comprimer ainsi le crâne et le cœur.

Et j'aurais d'autant plus de droits pour juger ainsi ce crime-là — que je le ferais sainement, librement, sans passion, ni besoin précis de m'évader.

La conclusion, pour le travail, c'était que je travaille à peine convenablement, que j'arriverai à deux points de l'admissibilité avec des espoirs légitimes pour l'année suivante — et que c'est atroce seulement à penser.

Je t'écris surtout pour que tu ne restes pas un mois sans lire,

de Kipling : *Sur le mur de la Ville*
Histoires comme ça
et d'autres recueils de nouvelles,

Thomas Hardy : *Tess d'Urberville*
Jude l'obscur

Ch. Van Lerberghe : *La Chanson d'Ève.*

Je n'ai lu que le dernier.

Les autres nous ont été recommandés par Mélinand.

Mélinand paraît inférieur à ce qu'il était la première année de notre séjour ici. Mais aussi comment être inspiré et se renouveler devant un pareil défilé de crétins ? On sent, parfois, l'emballement voulu, artificiel. D'autres fois, le goût trop évident pour le petit fait, la petite remarque psychologique, puis pour l'anecdote, puis pour la littérature. Alors lyrisme intempestif. Avec les nouveaux de philo, supercherie qui consiste, quand il a fini de dicter ses notes de cours avant l'heure, à allonger la dernière question, à broder, à converser dessus comme s'il la trouvait particulièrement intéressante. Il lui arrive trop souvent de citer, alors, Maeterlinck, Zola ou les frères Margueritte.

Sa grande idée de digression c'est qu'après la philo, là où elle se déclare impuissante et ignorante, il n'y a plus que l'intuition, l'intuition poétique — sympathiser génialement avec le monde pour en trouver le secret, sympathiser avec les bêtes pour en trouver l'âme.

Et alors : lisez Kipling, non pas tant encore ses admirables *Livres de la Jungle* que ses autres livres, recueils de nouvelles où il a sympathisé — immensément, lourdement, finement, drôlement — avec l'âme des bêtes. Il a signalé surtout : *Sur le Mur de la Ville* où domine le mystère et l'angoisse, puis d'autres recueils et surtout *Histoires comme ça* pour les petits, illustrées par l'auteur, d'une drôlerie géniale.

Et alors — après je ne sais quelle digression sur le roman philosophique (anglais), exaltation émue de Thomas Hardy. Tu connais son ton sec et exalté : « Ne pas vivre, ne pas vivre un mois de plus ! sans avoir lu *Jude l'obscur* et *Tess d'Urberville*. C'est plus grand que les plus grands d'Annunzio, que les plus beaux Tolstoï... On ne voit pas bien malheureusement qui on pourrait leur opposer en France ».

Dont communication.

Je les achèterai en anglais aussitôt que je pourrai.

— J'ai lu *la Chanson d'Ève* (je voudrais que tu lises dessus l'article de Mockel, un chef-d'œuvre. Je n'en avais qu'un vague souvenir en lisant les vers de Lerberghe). C'est pur, clair, à pleurer. Ça ne correspond à rien de ce que j'aime ; il semble que ce soit

une vision supérieure, éthérée de la vie. Et encore ? Une vision d'ange, de rêve. Pas un de ces mots, de ces vers qui vont droit au cœur — ou si brutalement beaux qu'on tend la page à son voisin pour qu'il admire. J'ai aimé cela comme le ciel de Nice que j'imagine, comme la mer à Toulon que j'imagine, comme je voudrais aimer Virgile, Anacréon, Théocrite.

J'y ai trouvé comme Mockel du préraphaëlitisme, plus profond ; je pensais à un *Cantique des Cantiques* où l'on n'aimerait qu'une âme, où l'on ne comparerait qu'à des roses ; je pensais à la comtesse de Noailles, à sainte Sophie avant la venue de Julien, et plus pure, tellement plus pure.

Avec ça un vocabulaire impalpable qu'on ne peut pas se décider à trouver monotone.

Des roses et encore des roses et du silence. Tu n'es pas renversé que j'adore cela ? Il conte quelque part l'apologue d'une barque (rapporté par Mockel) chargée de tous les mots — que l'on fait tomber un à un, les lourds, les adverbes, les pronoms, les articles eux-mêmes, lourds, et la barque bondit ; il ne reste qu'un mot : « j'aspire ».

Discrétion, distinction même, « pureté des mots, pureté des lignes, pureté des couleurs », discrétion, et surtout et surtout mélodie.

Ce vers libre, impalpable aussi, inexplicablement adéquat à la *vision* — comme il laisse loin derrière lui les plus beaux, même ceux que la *sensation* arrête et pousse, ceux même qui semblent avoir pris la forme de la *pensée*.

— Les vers cités par Mockel nous avaient arrêtés pas beaucoup : c'est un charme si discret, si lointain qu'il faut s'y laisser aller, tout un livre, comme on tomberait dans une fontaine sans fond, à travers des eaux toujours autres, toujours pareillement fraîches et claires, qui, au fond, à la fin, — à la mort — sont aussi calmes, aussi fraîches, claires.

On ne peut pas faire de comparaisons autres que classiques.

Lis vite, vite ! Je crois que tu vas aimer — et, à la fin, même le titre.

Je venais de lire :

le premier livre de Verhaeren : *Poèmes. (Les Flamandes, les Moines, les Bords de la Route)*. Je n'ai pas besoin de te dire le contraste avec *la Chanson d'Ève* (qui lui est dédiée).

Les Flamandes — brutal, matérialiste, naturaliste, réaliste.

Le premier *Dites :*

Dites, ripaillait-on...

On sent pourtant déjà le mysticisme ardent (et tous les qualificatifs brutaux que tu voudras) des *Moines*.

Alexandrins dans ces deux parties. A peine çà et là un mot abandonné, un vers qui se débande.

Les Bords de la Route : « La chair est triste » et les dieux sont morts. Il n'y a plus que ma tristesse, mon angoisse immense et « entêtée » comme tu disais. Très ce qu'on a coutume d'appeler symboliste.

Feuilleté *les Lèvres closes* du vieux Léon Dierx. Du Leconte de Lisle plus rasant.

— J'ai acheté cinq vieux *Mercures* (1903) sur les quais pour vingt sous. On y trouve entre autres choses des notes sur des Salons d'automne et d'indépendants, une enquête sur Gauguin, des vers ordinaires de Jammes, Le Cardonnel, des vers d'épouvantement de Verhaeren, du Léon Bloy, Saint-Pol Roux, etc..., un conte bien, bien joli, de Théod. Chèze,... et des fragments de *l'Amour et Mr Lewisham* (« Histoire d'un très jeune ménage » et pas autre chose, à peine une ou deux figures de *mediums* fraudeurs). D'un commun accord, avec G., nous avons trouvé cela exquis, charmant.

— Il y a décidément dans *le Deuil des Primevères*, des naïvetés trop voulues — un peu niaises et déroutantes dans *le Poète et l'Oiseau* que je n'aime pas. Je suis d'ailleurs le premier à ne pas me laisser dérouter, à les défendre, ces naïvetés, mais, tout de même, il ne faudrait par les mettre pour le plaisir, sans autre raison que parce que c'est très Francis Jammes. Après tout, enfin, on n'est pas niais comme ça ! — et pas même les oiseaux ! Que c'est beau l'élégie à Samain :

Viens encore. C'est Orthez où tu es. Bonheur est là.
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.
Tu as soif? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.
Ma mère va descendre et te dire : « Samain... »
Et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Je parle. Tu souris d'un sérieux sourire.
Le temps n'existe pas. Et tu me laisses dire...

Les topos de Laforgue sur l'Art, à propos de l'art impressionniste et de l'art en Allemagne, sont rudement forts.

As-tu lu le dialogue de Gourmont où l'on parle de Richepin : « Tout Don Quichotte en vers ? Quel dévouement ! c'est à pleurer ! Dites, est-ce qu'on va mettre comme ça en vers tous les romans connus ?... »

Ch. nous écrit, entre autres drôleries, qu'il nous offre de cinq à six, rue Toullier, nº 11 (entre la rue Cujas et la rue Soufflot), du lait, du thé (peut-être de petits croissants chauds), des journaux quotidiens ou autres, des livres, deux fauteuils assez confortables,

Quelle déveine, tout de même, mon pauvre cher vieux, que tu ne sois pas là — que son bout de lettre ne soit pas signé Jacques Rivière. J'ai tant et tant de choses à te dire sur Elle, sur Elle, sur d'autres, sur des vers, sur l'amour, sur Barrès, sur Toi, et dire que, plus encore que face à face, on dit en écrivant exactement le contraire de sa pensée, on y est amené fatalement et on le dit comme on s'enivre de vin mauvais, seulement parce qu'il ne le faudrait pas.

A toi,

HENRI FOURNIER

Parle-moi de Barrès dont je ne t'ai parlé jusqu'ici que par prétérition — dont je te parlerai à ton voyage à Paris.

Le désordre de cette lettre t'en dit assez sur la valeur actuelle de ma mentalité.

Dis-moi quand tu viendras à Paris. Je puis te sacrifier deux jours ou trois de vacances de Noël ou janvier.

Je vais retourner au Salon d'Automne avec un catalogue.

Je crois beaucoup aimer Gide.

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 28 novembre 1905

Mon cher Henri,

Je t'écris sans plus de courage que toi. Cela t'étonne, je le sens, car tu m'as toujours vu — comment dire ? — à peu près irréprochable à ce point de vue. Mais je sens dans ta lettre un sentiment de désespérance trop analogue à celui que j'éprouve pour que je veuille me faire impassible. Dans des situations très dissemblables, nous avons eu tous deux la même conscience de la vanité de nos efforts, si bien que cette coïncidence me paraît une invitation à la sincérité.

Donc, moi aussi, je suis las. Bien que sachant peut-être un peu plus de choses que toi, je sens surtout ce que j'ignore ; et c'est l'immensité. Nous sommes très ignorants : peut-être nous sommes-nous tous les deux trop attachés à la qualité des choses, nous avons eu des dédains et de petites lâchetés secrètes en face des trop grosses besognes, nous n'avons pas su entasser.

Je me rends compte avec une clairvoyance désolante de ce qui va m'arrêter en philosophie. J'ai besoin de lire beaucoup : et je ne pourrai pas lire assez vite. En effet, je fixe bien les yeux sur le livre, mais chaque phrase, en pénétrant dans ma pensée, éveille de si innombrables résonances que je n'en entends plus la signi-

fication ; toute pensée étrangère, pour se faire sa place, dérange une foule de pensées, qui, en se remuant, dispersent mon attention. Je mets une heure à lire une page, car chaque ligne se répercute en moi à l'infini, et son retentissement m'empêche d'entendre la suivante.

Surtout ma pensée est trop *sensuelle*. Je n'ai pas su l'exercer à s'ordonner, à s'avancer sagement, à repousser les idées accessoires, qui veulent se précipiter sur sa trace. Tout ce qui chatoie l'attire, les formes lui semblent trop douces pour qu'elle ose fermer les yeux, etc., etc., etc...

Je pourrais continuer ce petit topo, qui n'a plus rien à voir avec ce que je voulais dire. Dès le milieu de la page précédente, j'ai senti que j'allais écrire, et je n'ai pas su résister au plaisir de la virtuosité. C'est désolant, surtout après l'affiche de sincérité que j'ai collée en tête.

Mais le plus drôle, c'est qu'en écrivant tout ça, je t'ai donné un exemple de ce que je voulais exprimer. Je me suis laissé entraîner par les mots, par les couleurs, par les sons... Non, je ne veux pas recommencer.

Sache bien, comme conclusion de ceci, qu'il n'est pas en moi de pensée ou d'expression dont je ne sente le ridicule.

***

Où en suis-je, Dieu puissant, et que veut dire maintenant que je sois satisfait si bêtement ? Quelle est la signification de tout ceci ? Pour te faire saisir un peu quelle gêne et quelle joie me cause l'étendue de ma pensée (si vaste que je ne saurais la réduire à aucune application sérieuse), pour te faire saisir cela, je veux essayer de te *faire deviner* une sensation que j'ai éprouvée l'autre jour dans un demi-sommeil : j'ai senti très nettement que ma pensée atteignait toutes choses, qu'elle allait jusqu'au delà de toute connaissance, que rien n'était possible qui la pût un jour étonner. Comble d'orgueil, mais quelle joie de puissance !

Je t'ai dit que de toutes mes pensées je sentais le ridicule.

Je te dirai maintenant — peut-être cela te fera-t-il plaisir — que tu es actuellement le seul être au monde à qui je puisse dire de ces choses, étant le seul qui ait pu les ressentir ou d'approchantes. Et vraiment, quand j'y songe un peu, à quel autre qu'à toi pourrais-je tenter de me faire comprendre ?

Pour revenir à la sensation dont je te parlais, je ne sais plus bien maintenant si c'était plaisir ou souffrance, ou plutôt je ne me le suis pas demandé. A cette hauteur, je ne pouvais plus faire de différence. C'était exaltation.

Mais si vraiment :

« Jamais nous ne sommes plus heureux que dans l'exaltation »

oh ! que j'étais heureux.

C'est vrai, j'étais heureux, non pas joyeux. Cette sensation de ma force était si calme que je ne songeais même pas à sourire.

Je sais que tu comprends, mais qui, lisant ceci, ne penserait que je suis fou ? Et pourtant, n'est-ce pas le dernier mot de la raison humaine ?

Je t'ai dit que toutes mes pensées me semblaient parfaitement ridicules.

***

Oh ! surtout qu'on n'aille pas s'imaginer que je me prends au sérieux. Mais bon ! voilà que je parle *aux autres*. Toi, tu sens le contraste — délicieux en somme — entre ma puissance et la pitié que j'en ai.

***

C'est irritant de sentir que tout cela n'est qu'un divertissement et renferme pourtant tant de vérité sur moi-même. Démarches extrêmes de ma pensée, et qui me font rire, tant j'ai l'air de m'attacher de l'importance. Comment exprimer ma clairvoyance ? Je devine tant de choses, que d'autres, qui les comprennent, ne sauront jamais. Je vais au delà de tout, par la conscience de la vanité de tout.

Dirai-je assez jamais combien je me moque de moi ?

***

Je voudrais pourtant cesser ce bavardage — plein de choses intéressantes en vérité — et qui m'amuse si considérablement. Voilà qui est fait. Mais que dire à présent ?

J'y reviens. Ceci est une auscultation très exacte de ma pensée : on y doit sentir tous les soubresauts. C'est très curieux.

***

Me revoici définitivement calmé, je crois, et apte à parler d'un tas de choses. Et d'abord merci des lectures que tu me conseilles. Je lirai *la Chanson d'Ève*, sur laquelle tu dis des choses délicieuses et très justes, j'en suis sûr. Je crois « avoir l'atmosphère », et cela suffit à m'attirer.

Quant aux autres, je suis un peu agacé de voir qu'il y a tant de gens qui ont du talent. Ma liste s'allonge démesurément et j'ajoute plus de noms que je n'en raye. Je crois que Thomas Hardy attendra longtemps : il a pour l'instant le nº 36. Puis, le trouverai-je ? Quant à Kipling, je viens de lire son dernier livre : il attendra aussi.

A ce propos, tu as admirablement attrapé les digressions à la

Mélinand : « Ne pas vivre un mois de plus !... On ne voit pas bien malheureusement qui on pourrait leur opposer en France ».

J'entends sa voix.

***

Plusieurs achats, presque au hasard :

Sylvie de Gérard de Nerval. Oh ! cinq sous, mais ça les vaut bien et ce n'est pas surfait. La jolie histoire flottante, balbutiée, entrevue et rococo. La jolie histoire ! On pense à Rousseau, à la pervenche et, par un détour, à Francis Jammes.

1er volume des *Comédies* de Musset. Je vais relire. Puis j'ai trouvé chez un bouquiniste aussi :

Ellen en Bretagne de René Réni. Cela ne te dit rien. Mais moi, je me rappelais un entrefilet de Rachilde dans *le Mercure*, où elle disait : *C'est admirable, jeune homme. Mais c'est de l'André Gide tout pur. Et il ne faut pas imiter André Gide, car tout le monde aurait du génie.* Je me suis dit : « Voyons ! » — Douze sous.

Comme épigraphe, ceci :

Le sentiment de la complexité peut devenir une stupéfaction passionnée.

A. Gide

Quant au reste... je ne l'ai pas encore lu. Je n'ai plus une minute.

Enfin, ne sachant que prendre de Barrès, j'ai pris *Un Homme Libre*, à qui j'ajouterai *le Jardin de Bérénice*, puis *Du Sang*, puis, en revenant, *les Barbares*.

J'ai lu — et cela m'a pris huit jours (450 pages) — *la Chartreuse de Parme* de Stendhal. Il n'y a rien de plus moderne. D'admirables choses. C'est trop long. Tu connais la fameuse théorie de la cristallisation. C'est l'application. Étonnant de modernisme (au point de vue psychologique s'entend). J'insisterai davantage peut-être quelque jour. C'est très beau .

Le bouquin de Kipling — *l'Histoire des Gadsby* — bien curieux, admirable de concision ironique et de tragique contenu. Mais bien nouveau ??? A lire naturellement, comme tout et le reste.

Je vais lire *la Marche Nuptiale* avec l'intention de trouver ça insupportable, ayant constaté dans mon entourage un certain déchaînement d'enthousiasme. J'ai dit ce soir à table, d'un ton pénétré : « Oh ! Bataille, il a du talent ! » Au fond, je pense que c'est un arriviste, qui, de plus, cherche à donner des rôles à sa maîtresse. Je potine sans savoir : c'est indigne.

Un petit chef-d'œuvre, le *Dialogue des Amateurs* sur Heredia et Richepin, et sur Catulle-Mendès (oh ! oh ! divin). Un petit chef-d'œuvre l'article de Willy sur Offenbach. Une ânerie prétentieuse l'article de Marnold sur *la Mer*. Peut-on avoir raison et se

montrer si bête ? Faut-il que Debussy ait eu de prise sur moi, pour que j'aie méconnu si consciencieusement l'ineptie de son champion.

Quant à l'article de Léautaud il est écœurant, mais — allais-je ajouter — assez crâne. Je m'aperçois que j'allais dire cela, pour montrer que je n'avais pas de soucis pudiques : comment cette idée grotesque m'est-elle venue. Je dis donc : c'est dégoûtant tout court. Comment peut-on aimer à ce point le déshabillé ? Pourtant cela me symbolise assez bien une certaine vie parisienne, que je soupçonne — sans que je puisse savoir sur quoi je me fonde.

Il y a quelque chose, je trouve, dans les *Sonnets Aryens* de Marie Dauguet. Au moins, cela ne pue pas l'imitation. Et c'est fortement fait.

C'est malheureux qu'un crétin comme Retté ait si souvent raison — et sous une forme si stupide. Dire qu'il y a encore des gens pour se plaindre des ravages littéraires de la bicyclette et de l'automobile. Croient-ils que ceux qui se passionnent pour Jacquelin et Théry, se passionneraient à leur défaut pour H. de Régnier et Francis Jammes ?

Pourtant Retté a raison au point de vue de la Presse. Et malgré tout je me demande si c'est bien la peine de vouloir inculquer de la bonne littérature à ceux qui se laissent persuader par leur journal.

Je n'ai pas encore lu le *Mercure* du 15.

***

Maintenant je voudrais te dire un mot de musique. J'en suis réduit à faire mes grandes réjouissances de *la Damnation* qu'un directeur hardi a prétendu établir sur notre théâtre. Entre parenthèses, c'est très drôle. On y montre la lanterne magique (pour *la Course à l'Abîme*), on suspend des danseuses à des ficelles pour représenter les sylphes (c'est le clou et c'est trissé chaque fois), et, pour émoustiller le public, on en présente d'autres en maillot collant. (Bien des gens sont revenus pour ça).

De plus, l'ouverture n'existant pas, on commence par celle du *Carnaval Romain*.

Mais comme je pourrais m'égayer plus longuement encore — à la Marnold — je préfère en venir à mes impressions.

J'ai l'illusion (curieuse) de m'être fait sur *la Damnation* une opinion à peu près définitive.

1° Le Mal. Berlioz a jusqu'à la monstruosité le goût de l'épisode. J'en compte au moins onze !

Je ne dis pas que le *Faust* de Gœthe ne prêtât pas à cette fragmentation. Mais il y avait moyen musicalement de l'éviter, et de relier tout cela par une trame un peu serrée. Tandis que le seul

raccord, je crois, qui se puisse découvrir, c'est un rappel du premier thème au deuxième acte et au dernier. En tout cas, s'il y en a d'autres — et j'en doute fort, ayant bien écouté — on ne les aperçoit pas, si bien qu'on a l'impression d'assister à un pot-pourri tiré d'un énorme opéra, les détails étant eux-mêmes démesurés.

C'est cette impression de morceaux détachés qui cause le plus de malaise. Aucun développement logique. De la mosaïque à gros carreaux, du carrelage même et sans la symétrie.

Et puis Berlioz est absolument dépourvu de goût. On ne lui en demandait pas des masses pourtant. Il aurait suffi d'éviter les choses trop grosses, les énormités. Il n'a pas su. Exemple : *la Marche Hongroise*, qui est bien une des choses les plus vulgaires qui soient et dont l'effet est d'autant plus déplorable qu'elle vient après le joli thème — presque spirituel — de la ronde des paysans.

Autre exemple. Après l'admirable déploration de Marguerite : *D'Amour l'ardente flamme*, ne s'est-il pas avisé de coller des clairons qui sonnent la retraite. Ça, ça dépasse tout. On ne peut pas détruire avec plus de brutalité l'impression qu'on vient de donner. C'est une absence de tact tellement énorme qu'elle vous met de mauvaise humeur.

Pourtant, je dois ajouter quelque chose. Dans une lettre à G., j'avais essayé de dire d'une façon d'ailleurs prétentieuse et par suite inexacte, comment mon goût musical venait à pour ainsi dire se diviser. Et même, ce n'est pas goût musical qu'il faut dire. Voici : j'éprouve maintenant en entendant de la musique un plaisir qui peut être de deux espèces. Ou bien c'est un plaisir vraiment musical, la sensation du beau sonore, et c'est le vrai, le sérieux, le passionnant plaisir ; ou bien c'est un plaisir à la fois compatissant, amusé et charmé ; je m'intéresse à des choses comme *Lakmé*, *Faust* ou la *Marche Hongroise*. Cela fait un certain effet sur ma sensibilité, qui garde des facultés de vibration plus anciennes. J'aime cette pseudo-musique pour ainsi dire dans le passé. Je sens à quoi cela correspondait pour d'autres et comme, étant la continuation de ces autres, j'ai encore un peu de leur sensibilité, je suis un peu ému.

C'est pour cela que — tu comprends la nuance ? — sans affectation de dédain, je prends un plaisir souriant à la *Marche Hongroise*, ou à *Le Ciel a visité la terre*, le cantique de Gounod.

Je t'ai dit cela pour que tu comprennes les raisons qui m'empêcheront maintenant de m'indigner contre le passé. Je goûtais bien ce plaisir obscur jusqu'ici, mais, le croyant inférieur, je croyais devoir le renier. Maintenant j'en suis assez détaché, et je suis assez sûr de mon goût, pour pouvoir me le passer avec un sourire intérieur.

Mais par exemple je garde toute mon horreur pour ces musiques

modernes, qui tentent de prolonger ce passé touchant, de l'accommoder à la sauce moderne et d'émouvoir par des anciens trucs nos relents de vieille sensibilité mélodique (Massenet et les Italiens contemporains).

J'en reviens à *la Damnation* et je dis rapidement le bien que j'en pense.

2° Le Bien. Il y a du bon là dedans.

Du joli d'abord : le chœur de paysans du début — pittoresque. Le chœur de la fête de Pâques, presque beau, quand on se laisse gagner sans réfléchir. Toute la scène de la taverne, agaçante de vulgarité peut-être dans le détail, mais puissante par sa vulgarité même. — La valse des sylphes (ohé Mendelssohn !)

La troisième partie, à part le roi de Thulé et la Sérénade (vraiment bien), est d'une incomparable platitude.

Mais voilà le beau :

la déploration de Marguerite : *D'amour l'ardente flamme*, qui est peut-être ce que le « grand air » a donné de plus fort. C'est un tour de force d'avoir fait entrer tant de passion dans un cadre aussi régulier. Mais c'est beau : et certaines phrases ont toutes les contractions et tous les soubresauts de la passion vraie.

L'invocation à la Nature. C'est l'orchestre surtout, qui est magnifique, avec ses grandes périodes sombres et véhémentes et ses échos prolongeant la voix :

Forêts *Rochers* etc...

Ça va très loin, je crois.

Ne disons rien de la *Course à l'Abîme*, qui a pourtant une jolie idée, le chœur de femmes :

Sancta Maria, ora pro nobis,

longue supplication qui traîne sur le galop obstiné des chevaux d'enfer.

Quant au chœur céleste, il y a malheureusement *Rédemption*. Et puis Berlioz céleste est généralement coco. Cf. *Ange adoré dont la céleste image...*

Voilà et pardon. Ma seule excuse, c'est que ça pourra te servir de guide sommaire, si tu vas l'entendre.

***

C'est ici que je ne peux plus vivre (Pelléas et Mélisande). Maintenant laisse-moi me lamenter un peu. Je m'ennuie, je m'ennuie. Je fais tous mes efforts pour ne pas faire le Parisien (j'ai si peu de titres à ce titre), pour m'arranger de tout ce que je touche, pour ne rien dédaigner. Eh bien ! je ne peux pas. J'ai été au concert ce soir. Mais quoi ! Je m'y sentais isolé, pas chez moi, partant je ne

comprenais pas. Je me voulais chez Lamoureux avec un si fort désir *(Après-Midi d'un Faune ; Russia)* que je me refusais presque à écouter ce qu'on me servait. Ces ravages de Paris sont déplorables, mais indiscutables. De quoi vraiment se satisfaire, après avoir entendu l'orchestre de Chevillard ? Tu sens, n'est-ce pas, que je ne mets là aucune affectation, et que je ne me crois pas supérieur à mes compatriotes pour si peu ? Mais je souffre.

Et puis tout. La bêtise, je la comprends, l'excuse, la plains. Mais j'en souffre. Oh ! la bêtise universelle tout autour. Ne pas pouvoir mettre la main sur un debussyste. Personne à qui parler. Mon camarade R... est « très musicien ». Il a entendu quatre fois *la Damnation de Faust* et joue les sonates de Beethoven au piano. D'ailleurs je ne sais rien sur lui, et ne veux pas le juger là-dessus. Mais jamais je ne lui parlerai de Debussy. Songe que vingt fois par jour pour éviter des discussions (!) énervantes, je suis obligé d'acquiescer à un tas de choses, et d'en dire, oh ! d'en dire, que je n'oserais pas te répéter. Mais voilà. Il faut vivre !

C'est dur.

***

Tout ce que je t'ai écrit jusqu'ici ne devait être dans ma pensée qu'un exorde à ma lettre. Mais je ne peux pas insister. Il faut finir. Donc, au hasard, quelques petites choses :

1° Que penses-tu de ce que je t'ai dit des *Barbares* dans mon autre lettre ?

2° Intéressants les *Mercures* que tu as achetés. C'est amusant le Saint-Pol-Roux. Ce doit être exquis *l'Amour et M. Lewisham.*

3° A quelle époque est le *Salon des Indépendants* ? IMPORTANT. Je me fixerai sans doute là-dessus pour mon voyage à Paris. Peut-être tout de même irai-je au premier de l'an. Mais comme je voudrais t'y trouver. Ne pourrais-tu pas, par exemple, passer les vacances de Noël à Paris et partir pour le Cher la semaine suivante ? Je voudrais tant.

4° Je t'envoie ces deux poèmes de Charles Guérin, que j'avais copiés pour moi dans *la Revue des Deux Mondes.* Ils sont délicats, bien qu'ils ne soient pas de ceux que je préfère. Il y a un poème publié dans *l'Homme Intérieur,* que j'en viens à trouver admirable : celui dont Quillard, dans *le Mercure* du 1er, cite un fragment.

5° *La Revue des Deux Mondes* du 15 donne la première partie d'*Un Voyage à Sparte* de Barrès, bien intéressant, et des poèmes de Régnier dont quelques-uns sont beaux. Je t'en enverrai.

6° Merci pour le programme de l'Opéra-Comique. Malgré l'épithète ridicule accolée à son nom, je crois que Février a du talent. Le reste je m'en moque. Quel crime *le Chandelier* en musique ! et par Messager.

J'ai fini la *Marche Nuptiale*. Je ne peux nier que cela m'ait ému. Mais dix minutes après je n'y pensais plus. Et puis, je suis jaloux, là ! Ce succès d'un tout jeune homme, si insuffisamment justifié, m'irrite.

J'ai commencé *Ellen en Bretagne*. C'est délicat, mais on sent l'auteur se complaire un peu trop dans la délicatesse ; et puis on sent qu'il imite. Mais c'est exquis à lire.

Je pense bien à toi et je voudrais que tu penses à m'écrire. Travaille, puisque tu n'as rien de mieux à faire pour l'instant.

JACQUES RIVIÈRE

Voilà deux jours passés depuis que j'ai écrit ceci. J'ai hésité à te l'envoyer. Mais, malgré leur forme agaçante, ces réflexions en disent beaucoup sur moi. Aussi je te les fais passer. Je ne sais sincèrement pas bien si je veux que tu les déchires. Promets-moi seulement de le faire si je te le demande.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

9 décembre 1905 — 10 heures 1/2

Mon cher Jacques,

Nous avons, pour Noël, vacances du samedi trois heures et demie au mardi matin neuf heures, avec pont impossible. C'est ce qui pouvait nous arriver de mieux : mes parents n'auraient jamais pu se décider à te sacrifier deux jours de mes vacances. Cela nous fera deux jours et demi en admettant que tu ne sois pas pris ni gêné par des hôtes.

Je ne sors pas aujourd'hui, dimanche, et je te sacrifie cette matinée. Je ne suis pourtant guère en veine de t'écrire.

Je ne sors plus, ou si peu ! Je ne pense plus ou si peu. Je ne sens même plus. « Rien ne me fait plus rien ». C'est un résultat que j'ai longtemps poursuivi, et dont je suis navré. Par moment, il me prend des terreurs de ne plus pouvoir penser, vibrer, sentir, souffrir, jamais — d'être à jamais fichu. Il me prend de ces frayeurs-là, les soirs, à en tomber du lit.

Les soirs seulement — le reste du temps, Vial trouve mes progrès énormes. Je suis quatrième en français sur trente-huit. Il m'arrive d'être premier en devoir (version latine) avec Bernès. Mes grandes joies, ce sont des chahuts à Loule, à Océana, des bateaux aux bizuths !... Si encore ça pouvait avoir un résultat quelconque. Mais cet abrutissement même est incomplet, ce courage au travail flanche : je n'ai pas eu, ce trimestre, le courage de me livrer à

ma composition d'histoire ; j'ai pensé à autre chose pendant celle de thème latin.

Je suis là dans une position intermédiaire de médiocrité — médiocrité de pensée intelligente, d'une part ; de travail absurde, de l'autre — qui devrait bien me faire souffrir.

Par moment, j'envie ces deux années passées, où c'était franc, au moins, la souffrance et la paresse, et je ne pensais qu'à « écrire », comme on dit.

Il n'y a pour me rappeler un peu à moi que le thé, le thé divin qui donne la fièvre et qui rend la mémoire ; le thé qui vous rend de vieilles images pour vous calmer, de belles images pour vous donner la fièvre.

C'est grâce à lui, que, des matins, il y a trois mois, sur des trottoirs, ma pensée débordait, bondissait, et le monde n'était plus rien auprès d'elle. Je me jouais du monde avec la moindre de mes pensées. C'était, comme tu le dis, une puissance cent fois plus « puissante » et plus « calme » que la puissance de sourire de son impuissance.

Celle-ci, je m'efforce de l'ignorer. Je tâche de ne pas me regarder, je sens que par ces jours de grande sécheresse, je verrais vide, vide — ces jours, comme aujourd'hui, où je mets mes vieilles heures de puissance vertigineuse sur le compte du thé, du thé divin.

Ne crois pas que ce petit topo involontaire veuille rappeler le début de ta dernière lettre, cette étude très forte et jolie de ta pensée. Elle est un chapitre de plus, n'est-ce pas, au livre d'Amiel. Je ne le connais pas, mais je m'imagine que ton « Analyse intérieure » à toi doit être d'une autre trempe que la sienne. La tienne est fine et jolie, mais puissante, exaltée, ironique. Tu te donnes ce luxe exquis — qui fait peut-être le grand charme des *Barbares* — de paraître « sentir autant que comprendre » ta pensée. Je ne veux pas d'ailleurs trouver chez toi d'influence : cette page sur toi-même est si délicieusement « de toi ». C'est simplement une idée, qui me vient, qui paraît cadrer avec l'un et l'autre.

J'aime ce que tu écris. J'aime ce que tu me dis des *Barbares*, de Barrès. C'est lumineux, enthousiaste, sympathique, l'idéal de la critique. Je n'aime pas *les Barbares*. Ça me gèle. J'y pêche des tas de citations, des tas de formules à mettre sur sa vie à soi, ou sur des cahiers de philosophie : j'admire et je reste froid.

Tu as beau dire, je ne trouve pas que ce soit de la vie. Il prend de la vie pour symboliser de la pensée ; ça ressort de sa théorie initiale même : l'idéalisme — et alors je trouve ses symboles morts et glacés.

Et puis cette division que j'ai d'abord admirée : chapitre de la vie extérieure — chapitre de la vie intérieure ! Est-ce que ça ne

devrait pas être intimement mêlé, est-ce qu'en fait la pensée ne garde pas toujours un peu de l'ennui ou de la beauté des écoles ou des champs où elle est née — surtout si murs d'écoles ou champs ne sont que des paysages d'âme.

Bien sûr : « c'est une souffrance après avoir embrassé par la pensée tous les degrés du développement humain de commencer soi-même la vie par les plus bas échelons ».

Bien sûr : les grandes lignes de sa théorie.

Bien sûr : « ce qu'il faut retenir de l'enseignement de M. Barrès » exposé par toi. Mais jusqu'ici je n'en retiens que cela.

Jusqu'ici je n'en avais rien dit de très franc. J'avais toujours, à bon escient, parlé à côté. Cela m'avait même permis de faire des sorties un peu brutales, contre la philosophie et Barrès même (de façon détournée) — dont je te demande pardon, comme de la sortie plus franche d'aujourd'hui.

Tu te vengeras de tout cela en finissant par me le rendre sympathique.

Il faut tout me pardonner : je suis si crétin ces temps-ci.

Racine me donne des joies, tout intellectuelles d'ailleurs. C'est si bien, si bien fait. Des vers purs comme de la neige. On ne sait pas si c'est glacé ou si cela brûle.

J'ai voulu lui parler et ma voix s'est perdue...

Quand je veux faire une cure d'attention intellectuelle, je lis du Schopenhauer. J'ai à conférencier sur lui vers Pâques. A la fin de chaque phrase, on est content comme d'avoir trouvé la solution d'un problème de robinet ou de courriers. Mais quelles grandes joies cela donne-t-il ? De quoi ça fait-il prendre conscience ? C'est bête comme les mathématiques, c'est bête comme la raison. On jongle avec quelque chose : il vous indiffère totalement que ça tombe par terre. Il y a de jolies trouvailles pour escamoter des solutions : celle de l'intuition, par exemple, pour annuler le problème de la perception extérieure : en mathématiques, on appelle ça des « élégances », comme en discours latin.

Conclusion : Il *doit* y avoir une autre philosophie, qui n'est pas non plus celle de Mélinand.

J'attendais les scrupules musicaux. Tu as très bien fait la part de la musique et celle de la sensibilité, du souvenir, etc..

Ce n'est pas : *Vive le mélodrame où Margot a pleuré* qu'il faut dire. C'est : Vive le cœur de Margot, vivent les pauvres simples souvenirs qu'on y a réveillés en jouant du mélo.

Ce n'est pas *la Feuille au Vent* que j'admire : c'est tout ce pay-

sage de salon, de pianos, de village dont je ne pourrai *jamais* la séparer.

Ne trouves-tu pas comme moi qu'une idée de Rostand (qui n'est peut-être pas de lui), ç'a été de faire demander à l'Aiglon, avant de mourir en Autriche, une vieille chanson de France, et d'avoir choisi : *Sur le pont d'Avignon...* et : *Il était un p'tit homme...* Jamais aucune œuvre musicale ne m'a donné cette impression délicieuse d'ancien soleil et de douce vieille folie que me redonnent toujours les mots mêmes de la chanson : *Sur le pont d'Avignon.*

(En cherchant au fond de son cœur, on ne trouve plus guère que quelques petites choses comme ça qui vous font dire français).

Mais c'est une valeur éminemment subjective. Il faut du génie, du Debussy, pour que la musique nouvelle me redonne, aujourd'hui, tout d'un coup, ces mêmes anciennes impressions.

Je n'ai pas à te remercier de tes pages sur *la Damnation.* Elles m'ont fait grand plaisir — comme à toi. J'ai hâte d'aller l'entendre.

***

J'ai commencé ma lettre trop tard, ce matin.

En ce moment, je reviens... de la promenade. J'en suis là ! Paysages froids et sales ; des murs de parcs immenses et de meules de paille gelées. J'ai lu un peu de *Sylvie* de Gérard de Nerval que j'ai trouvé sur les quais pour deux sous. A vrai dire, je trouve ça trop « rédaction », trop « guide » dans les descriptions. Exemple : *Cette vieille retraite des empereurs n'offre plus à l'admiration que les ruines de son cloître aux arcades byzantines...* Il n'y a presque pas de coin, même et surtout dans la fameuse ronde du début, où l'on ne soit gêné par la recherche de l'effet, de la phrase conventionnelle. Ce qui est joli c'est le genre, l'époque ; ce qui est exquis, c'est la façon bête de finir comme on finissait alors dans les livres de prix : ... *Elle partit d'un grand éclat de rire, puis elle reprit en soupirant : Pauvre Adrienne!* ELLE EST MORTE AU COUVENT DE SAINT-S... VERS 1832. Ce qui est exquis c'est la gravure de la page 17 : *Je lui parlais de la Nouvelle Héloïse.* Tout ce qu'il peut y avoir d'exquis dans le bouquin est dans cette page-là. Je l'aime d'ailleurs.

Je suis fatigué ! Tout ce que je vais te dire sera bien faible.

***

Je suis passé dimanche dernier sur les quais. J'y ai trouvé une boîte pleine d'anciens petits *Ermitages* et de *Plumes.* Deux et quatre sous. J'ai pris trois *Plumes* et deux *Ermitages.*

Ermitage Janvier 98 — René Boylesve. *Hommage à la mémoire de Daudet*
Vielé-Griffin. *A un mort*
Francis Jammes { *Pensées de Bêtes* / *Que je t'aime !*
Extrait du programme — Tristan Klingsor. *Stuart Merrill*
Puis Yvanhoé Rambosson. Georges Le Cardonnel et H.-D. Davray, H. Ghéon et des Gachons.

Illustrations hors-texte de Levy Dhurmer, Jean Veber, etc...
Les Pensées de Bêtes, en prose, de Francis Jammes ne sont qu'assez spirituelles.
Que je t'aime est le poème de *l'Angelus*. Il a une fin qui n'est pas dans *l'Angelus :*

... Je sais bien... On dirait : ELLE *n'est pas Béatrix...*
Et nous en restons aux vraies traditions classiques...
Et cet idiot-là n'est pas, non plus, le Dante.
Imbéciles de mauvaise foi... Il n'y a pas, en France,
Même un Italien qui comprenne le Dante.

Nous avons peut-être méconnu Stuart Merrill. J'ai suivi avec grand intérêt son « évolution » racontée par Klingsor depuis les *Gammes*, les *Fastes* jusqu'aux *Quatre Saisons*. On parle surtout de son talent imitateur et évocateur. Voici des vers qui rappellent quelque chose de toi :

Au son des tambours et des cymbales,
Ils s'en venaient par les routes roses,
Chantant et lançant en l'air des balles,

Qu'ils rattrapaient, experts à ces choses,
Dans des coupes.....

Dans l'autre *Ermitage*. il y a deux *Chansons* de Jammes, pas très fortes, du Vielé-Griffin et un beau conte énigmatique de Charles Guérin.

J'apprécie les poèmes de Guérin que tu m'as envoyés. C'est tout. C'est très simple ; c'est, probablement, plus simple que du Francis Jammes. Il se résigne à la forme et aux convenances conventionnelles. Il y a évidemment pas mal d'influences, je ne les lui reproche pas, mais je cherche vainement quelque chose, quelque chose.
Après tout, puisqu'il faut qu'il y ait un « grand poète du moment », autant que ce soit lui qu'un autre. Il a l'air très sincère.
Je crois Despax original. Quelle tristesse de voir sur son livre de vers, ce joli titre de roman : *La Maison des Glycines*.

Les *Plumes* sont pleines de choses, de documents, de tuyaux. Romans de Hugues Rebell. *Ballades* de Paul Fort.

Cherche *Vers et Prose*. C'est décidément une revue très belle.

Mercure de France. Dans le dernier, un article splendide sur le *Salon d'Automne*. Émouvant, à force d'intelligence, de compréhension sympathique. Quel type, ce Morice. J'ai trouvé, moi aussi dans les souvenirs de Léautaud, je ne sais quelle bonhomie — pas crânerie — surprenante, sinon sympathique. C'est dégoûtant mais curieux.

L'obscénité pour l'obscénité : rien de plus méprisable.

As-tu lu *le Roman d'une femme de chambre* de Mirbeau ? Ne le lis pas. Feuillette-le. Ce ne sont qu'obscénités et gaillardises. Mais ça tend à quelque chose, au dégoût, à la révolte. C'est si brutal que c'est beau, parfois. C'est grossier de toutes façons, volontairement, mais c'est rudement fort.

Pourquoi tant de vers crétins dans *le Mercure*, Seigneur !

Je n'ai pas eu la force de finir ma lettre autrement que par bribes, au hasard de mes souvenirs. Pardon.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, samedi soir, 16 décembre 1905

Mon cher Jacques,

Un grand malheur vient d'arriver à notre ami G. Il a perdu sa sœur, emportée en huit jours par une méningite. Il était rentré dimanche dernier, le soir, silencieux, navré. Et, depuis, tous les jours, il allait la voir à cette pension de Bourg-la-Reine où elle était. Hier, il n'est pas revenu. Ce soir, il vient de m'appeler pour me demander ses livres. Il part demain soir pour T. Il y restera jusqu'à la rentrée de janvier.

Je n'ai jamais rien su, il n'a jamais rien dit de sa sœur. Elle avait douze ou treize ans. Vaguement, une fois, parce que je le lui avais demandé par plaisanterie, il m'avait presque dit qu'elle était jolie.

Ce soir, il était comme transfiguré, sous cette galerie froide, où il m'a fait appeler. Il m'a dit qu'il ne se rendait pas compte, qu'elle n'avait pas souffert, mais que quelques heures avant de mourir elle avait dit « : Je vais aller au ciel ». Il semblait en effet ne pas s'être encore rendu compte de toute sa douleur. Il semblait très calme. Et pourtant anéanti de douleur. Il ne m'a dit que quelques mots, ceux que je t'ai dits, et puis, surtout : « Qu'elle était belle, qu'elle était belle, hier. On lui avait mis sa robe de communiante ». Pense à G. se décidant à dire cela.

Lundi matin, 18 décembre 1905

Je suis d'abord allé *Hôtel de la Paix*, 2, boulevard Saint-Martin, c'est-à-dire près de la place de la République, au bout des grands boulevards. C'est très chic, très vivant. Tu aurais au cinquième ou au sixième une chambre donnant sur le boulevard, pour trois francs. Pas moins. On ne retient pas. Il y a toujours de la place.

Puis dans une petite rue qui donne sur la place de la République : rue Béranger : hôtel en face *le Pauvre Jacques*. Chambres à trois francs, au second et au troisième, assez étroites, mais de plus en plus larges à mesure qu'on monte, paraît-il. On ne retient pas non plus.

Entre temps, au dîner, M. B. me dit que l'*Hôtel de la Paix* est connu et très chic. Mais que de son temps, on ne payait pas une chambre trois francs. Aujourd'hui tout est tellement changé ! Il me conseille fortement de voir au Quartier Latin.

J'y passe, en rentrant, et je te retiens : impasse Royer-Collard, la chambre 14 que je te conseille fortement de prendre. (C'est le seul hôtel de l'impasse). On t'y fait, pour huit ou dix jours, le prix qu'on y fait pour le mois, c'est-à-dire *un franc cinquante* par jour, quinze francs de gagnés ! C'est à cinquante mètres de la gare du Luxembourg, à droite, quand on sort. Rue très tranquille, puisqu'il n'y passe rien. Je crois que tu n'y serais pas trop mal. Je m'y suis changé, les dimanches, un mois, au début de l'année dernière. Le « Montrouge-Gare de l'Est » te conduira directement aux boulevards.

Viens pour samedi cinq heures. Songe que je serai sorti ce soir-là et que ce serait délicieux de passer cette première soirée ensemble. J'ai la clef de la maison B. ; je pourrai rentrer très tard, si tu peux sortir malgré la fatigue du voyage. Réponds-moi immédiatement pour que je puisse avertir M. B.

Je n'ai pas besoin de te dire avec quelle impatience je t'attends.

H. Fournier

1906

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, mercredi soir, 10 janvier 1906

Mon cher Jacques,

Écris-moi.

J'aurai pas mal à te dire dans une quinzaine environ.

Nos vacances de Noël m'ont été *utiles* en particulier en ce sens qu'elles m'ont fait prendre conscience de beaucoup de choses — ce qui me permet, à présent, d'évoluer, d'avancer à pas de géants, nullement d'ailleurs dans la direction Barrès.

J'ai passé des vacances de janvier exquises quoique silencieuses, pluvieuses, venteuses et apparemment solitaires.

Je dis apparemment, parce que j'ai beaucoup vécu avec *les Gens du Domaine*. Je te reparlerai, dans une quinzaine, de deux ou trois apparitions de « la plus jeune » ou de « la demoiselle ». Je me laissais conduire, avec de petits vertiges d'angoisse délicieuse, par la vérité.

Angoisse : parce qu'à chaque seconde, je me disais : ce n'est pas comme ça que j'avais cru..., ce n'est pas comme ça que je m'étais vu...

Délicieuse, parce que je me disais aussitôt : qu'est-ce que cela peut faire ; puisque vous, qui êtes moi, êtes véritablement ainsi — et que plus je me laisse aller à vous, plus je vais au fond de mon cœur.

J'ai tort de dire, aussi, « silencieuse » : j'ai beaucoup fait causer ma grand'mère sur ce que j'étais vers 1850. J'entends pour la quinzième fois : « La Veillée aux Laurents » ou : « L'Assemblée du Beau Marché ». C'est chaque fois plus beau ; chaque fois je guette le mot ou le ton évocatoire d'autre chose — puisque c'est quelqu'un

1. On peut lire le récit de ces vacances dans les *Lettres d'Alain-Fournier à sa famille*, pp. 98 à 103 (Edition Emile-Paul).

qui y fut. (Je n'ai pas le temps d'être plus grammaticalement clair).

Tout ceci est très obscur et doit te donner des idées fausses sur ma véritable pensée. Ne pas croire surtout que je m'amuse à trouver un lien mystique entre la vie des champs et moi.

J'ai écrit quelque prose, à la suite.

J'ai écrit quelques vers — libres — à la suite. L'écueil du vers libre, c'est que c'est trop personnel, et, dès la seconde lecture, je les aime trop.

Comme je parle de moi, mon Dieu ! moi qui ne voulais te dire que deux mots.

Sa professeur a offert à ma sœur *la Sagesse et la Destinée.*

Tu vas me trouver retardataire ; je m'y suis remis dernièrement, j'ai cru le lire pour la première fois, j'ai été profondément ému et en extase devant la clarté, la vérité, la sagesse. Je crois que cela a (et à déjà eu — par bribes) une influence énorme sur moi.

Je viens d'acheter les *Poésies complètes de Laforgue.* J'ai étrenné hier soir l'électricité avec *le Sanglot de la Terre.* Que c'est beau, même cela. Je lis méthodiquement ; je trouve que ce n'est presque plus moi ; et pourtant j'y trouve tout ! même du Maeterlinck. (Par instants, c'est frappant). Mon extase dure, plus réfléchie, aussi attendrie. C'est toujours une grande amitié. J'ai eu, il y a quelques mois, l'envie bête de lui donner des conseils.

Dans ses « derniers vers », il y a parfois des pages entières qui sont le dernier mot, sur tout, de la poésie.

Je t'en reparlerai plus sagement dans une quinzaine.

J'ai parcouru l'autre soir, au lit, chez mon correspondant, un bouquin qui doit être idiot, mais qui est curieux — c'est, sous un titre quelconque, un recueil d'interviews littéraires faites, vers 91, par Jules Huret, de *l'Écho de Paris.*

Le symbolisme y est au premier rang.

Il y a des journées passées avec Maeterlinck, Kahn, Barrès, etc...

Des figures très sympathiques, de simplicité et de beauté apparaissent, malgré l'ignarerie du reporter : Maeterlinck, Octave Mirbeau, — d'autres, peut-être Paul Adam, Kahn, un type ! et Verlaine, donc, mais il y a ici parti pris de l'auteur qui veut faire ses « Caractères ».

Laforgue, au cours de ces interviews, est nommé par treize auteurs différents, avec le même respect, la même admiration enthousiaste, mais seulement en passant, comme pour dire qu' « on le sait bien », qu'on « n'ose pas le dire », que c'est lui, le grand, l'unique, le pur, le pauvre, qui a créé et qui est mort.

D'aucuns, et des plus fameux, font, au cours d'une théorie quelconque, une liste improvisée de génies, huit ou dix noms : « Moyse... Shakespeare... Pascal... Laforgue ! » (Je souris de bonheur).

Maeterlinck aime Laforgue. Le jeune (1891) qui l'intéresse le plus est Barrès.

Je suis sûr que Barrès présenté par Maeterlinck, m'apparaîtrait comme un ami et un maître, tel que présenté par Jacques Rivière. Que Jacques Rivière le présente à Gourmont et au *Mercure.*

Il y a une ou plusieurs citations de Barrès dans *la Sagesse et la Destinée.*

Je propose sans espoir à la Cagne *l'Arbre* de Claudel et *Solness le Constructeur,* etc., etc..., du Ma clair (critique), du Verhaeren (critique), du J. de Gaultier, du Gide !

Garde tes livres tant que tu voudras. Écris-moi sur la fin de ton séjour et sur le reste. Je ne t'ai écrit que des bribes informes de sottises, j'en ai 10.000 autres à te dire.

H. FOURNIER

J'ai vu l'autre jour un prospectus très ordinaire pour une entreprise monstre très ordinaire de librairie anglaise, où l'on disait : « Nous aurons dans cette énorme encyclopédie... les grands dramaturges comme Maeterlinck et Ibsen ». Je demande le catalogue complet pour voir quelles œuvres ils en donnent.

—

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 13 janvier 1906

Mon cher Henri,

La précieuse intervention de l'employé du P. L. M. nous épargna peut-être un attendrissement. Je me suis efforcé toute la journée de me sentir impassible. Sache seulement que j'y suis avec peine parvenu.

Ce qui importe maintenant, c'est d'établir nos comptes. Je parlerai naturellement de moi et par analogie tu verras quels ont été pour toi les profits et pertes. Je crois que les dépenses se réduisent à peu de chose : la fatigue des différentes courses à travers Paris, le prix de nos repas aux restaurants.

Quant aux recettes, leur chiffre est considérable.

D'abord — un peu malgré toi — nous nous sommes formulés, en nous opposant l'un à l'autre. Quelle que puisse être la vérité de ces formules, elles nous auront servi à grouper commodément sous un titre unique une foule de constatations que nous avions faites séparément sur notre moi, et qui — étant isolées — n'avaient presque aucun intérêt. Plus simplement nous *nous* sommes aperçus d'un point de vue central ; par suite nous *nous* sommes assigné une unité approximative. Je sais que tu refuses de reconnaître en

cela un avantage, et que la vie fragmentaire de ta conscience t'apparaît seule intéressante. Mais attends. Au moins ne refuses-tu pas d'admettre qu'il soit précieux de découvrir en *soi* de nouveaux aspects. Or, l'essence d'une formule est d'être limitante, de ne pouvoir tout comprendre ; par suite — si on la prétend rigoureuse — toute formule est nécessairement trop étroite et fausse. Mais son étroitesse et sa fausseté mêmes sont un instrument de découverte. Car tout ce qui ne rentre pas dans la formule apparaît plus nettement dès qu'on pose cette formule, en s'opposant à elle. Tout ce qu'il y a de contradictoire en nous se révèle ainsi. Et cette révélation est de toutes la plus précieuse, s'il est vrai que notre vie est faite de l'oscillation entre les tendances contraires de notre moi profond.

Que tout cela est pédant ! Mais j'en ai conscience.

A. La vérité de nos formules. — Pour ce qui est du contenu des formules que nous avons établies, je crois que la mienne — bien que forcément fausse par nécessité de nature — est extrêmement compréhensive et me peut éclairer sur bien des choses de mon moi. Cette formule, nous l'avions ainsi exprimée : « Je suis quelqu'un qui *sent* sa pensée ». Je la modifierais volontiers en introduisant un nouveau mot, qui a l'inconvénient de la restreindre et l'avantage de la préciser : « Je suis quelqu'un qui *sent* le *général* ». C'est ce qui apparaît nettement dans ce que je te disais de ma façon de comprendre ou plutôt de *goûter* la métaphysique. La vraie réalité pour moi est générale. C'est-à-dire que je pense les idées générales en leur donnant une certaine couleur, une certaine vie, une certaine beauté très précises. Je pense, comme un peintre voit : avec sensualité. Le général a pour moi sa forme, ses contours, qui m'apparaissent comme au peintre ceux des objets extérieurs et qui éveillent en moi la même volupté ou le même malaise. C'est pourquoi je *sens* si vivement la beauté d'une métaphysique comme celle d'Aristote. C'est pourquoi — il y a longtemps déjà (en rhétorique !) — je m'étais mis à lire Malebranche, parce que j'avais lu dans Sainte-Beuve que son système avait l'admirable structure d'un monument antique. C'est pourquoi tout à l'heure je tressaillais de joie (au sens propre) en face de l'ingéniosité merveilleuse de Bergson. C'est pourquoi enfin j'aurais une tendance à goûter l'emphase, qui n'est que la généralité intempestive des mots employés — si je n'avais aussi le sentiment du ridicule de tout geste trop noble devant la vie.

Une autre preuve de ma passion pour la généralité, c'est que je cherche toujours à classer, à mettre en ordre, par conséquent à abstraire, afin de me donner ces vues d'ensemble, qui me sont les plus délicieuses.

B. L'INSUFFISANCE DE NOS FORMULES. — Mais en même temps que ce goût du général et cette aptitude à le sentir comme une réalité concrète, j'ai la conscience très nette de son inanité. C'est ici que ma formule devient trop étroite. Car je sens avec une vivacité extrême combien toute pensée dont je me délecte a de contradictoires, combien d'assertions opposées sont possibles. Je n'insiste pas là-dessus, puisque je crois t'avoir déjà fait comprendre ma clairvoyance, qui est en somme le sentiment de la totalité des possibles à un moment donné. Je veux te faire voir seulement comme ma formule éclate sur ce point, mais du même coup me permet de comprendre plus nettement ce qu'elle est insuffisante à exprimer, savoir ma conscience secrète de l'incertitude universelle.

Tu aperçois aussi comment par exemple mon goût pour Francis Jammes (pris ici comme symbole de la vie « cahotante, ondoyante, désordonnée ») déborde la formule précitée. J'ai essayé, après que tu m'as demandé comment ce goût était possible en moi, d'opérer la conciliation. Je n'ai pas pu ; et je crois que l'antithèse est d'une netteté qui empêche tout espoir de solution. Mais serais-je vraiment clairvoyant, si je refusais de reconnaître en moi des contradictions foncières ? Ce serait prendre au sérieux les jeux de synthèse et d'unification auxquels je me livre « pour m'amuser ». Croire qu'il *faut* que tout en moi soit compatible serait un aveuglement disgracieux. Je veux seulement par moments me donner l'illusion de mon unité intérieure, afin de m'offrir un harmonieux plaisir. C'est tout. Quand je groupe toute mon âme autour d'une formule, je ne veux pas désigner une réalité, mais seulement organiser une beauté.

***

J'ai peur que le pluriel de mes deux titres ne te paraisse d'une insolence un peu outrée, puisque je ne souffle pas mot de *ta* formule. Cependant je l'ai mis avec intention. Car je voudrais que tu recommences sur *ta* formule le petit travail que je viens d'opérer sur la mienne. C'est aussi peu difficile qu'ennuyeux.

Un mot tout de même. Ta formule était à peu près celle-ci : « Tu es quelqu'un qui *sent* la vie telle qu'elle se présente ». J'ajoute : « Et qui refuse d'intervenir pour organiser ses sensations ». Eh ! bien, je te signale un mot que tu as laissé échapper dans une de tes lettres, où tu disais : « J'ai détesté Paris d'une haine de *paysan* ». Réfléchis sur : *paysan*, que je prononce naturellement sans la moindre nuance de dédain (sinon serais-je clairvoyant ?) — *Paysan* t'exprime de façon très compréhensive, comme *métaphysicien*[1] m'exprime. *Paysan* signifie d'abord ta passion des choses naturelles et des

1. Dans un sens un peu spécial que tu comprends.

gestes spontanés. Il signifie aussi ton amour de la beauté fragmentaire, aussi dispersée que les traits confus et merveilleux du visage de la campagne, — par opposition à la concentration et à l'unité des villes. Il signifie enfin ta sensualité à la fois délicate et forte — parce que primitive. Mais je ne veux pas insister sur cette esquisse, dont les lignes sont jetées au hasard. Travaille dessus — si tu t'en sens l'envie.

***

Quelques jours après. — Je reviens à moi. J'ai réfléchi sur le mot de général que j'ai introduit dans ma formule. C'est bien ça. Je n'ai presque pas le sens du concret, du particulier, du détail. Exemple : les endroits où j'ai vécu des instants précieux ne me sont plus rien, une fois morte la sensibilité que j'y avais exaltée. Tu vois à quoi je fais allusion. J'ai revu Arc. sans la moindre nuance d'émotion. La couleur et la forme reconnue des objets n'éveillaient en moi aucun attendrissement. Je me plaisais (à remarquer que je ne connaissais pas encore Barrès) à constater ma froideur, je me réjouissais de sentir définitivement « close cette boucle de ma vie » ; les émotions qui me restaient de cette période étaient classées, mises en ordre, alignées soigneusement dans ma collection. Pour un peu j'y aurais collé un numéro. Tu vois. Mon cœur ne sert en somme qu'à me fabriquer des notions. Ma seule vraie joie est d'avoir un catalogue bien fait.

J'accentue, mais c'est pour mieux te faire saisir. Maintenant je tire les conséquences de cette observation. D'abord j'ai la sensation de porter en moi tout un passé mort. (Curieux ! je me rappelle avoir employé cette expression dans une de mes... poésies). Toute une part de mon âme est insensible. Les seules émotions que mon passé prolonge encore en moi, sont des colères contre certains souvenirs que je ne peux classer comme je voudrais (j'appelle cela : avoir des remords). Mais alors, que reste-t-il de vivant en moi ? Mes désirs. Et c'est ici que je rattrape ce que je te disais au coin du boulevard Saint-Michel et du boulevard Saint-Germain en attendant le tramway. Mes désirs sont ce que j'ai de plus précieux, parce que de plus vivant. Aussi je les cultive, jalousement. Je les nourris, je les avive, je les contiens, je les exalte, mais j'en retarde le plus possible la réalisation. Car, sitôt réalisés, sitôt l'émotion goûtée dans un éclair, je n'ai plus rien, je me trouve les mains vides. Il ne me reste qu'à trouver la case destinée au plaisir desséché dont je n'ai plus que faire. Cela m'amuse encore considérablement, surtout si la jouissance défunte est de nature à augmenter l'harmonie générale de ma collection. Mais cela ne m'émeut plus. C'est un papillon que je pique d'une épingle. Toute la joie était de l'attraper.

Aussi je ne vis que par mes désirs. Mais ces désirs — tous mes

efforts pour les alimenter, les exaspérer, les rendre douloureux ne sont que bien rarement heureux. Car l'analyse perpétuelle, dont je me dévore l'âme, atteint le plus souvent à la débiliter. En effet, tout ce que je comprends en moi n'a plus de force, tout ce dont je trouve les raisons ne vaut plus que comme notion. Pour qu'un désir m'émeuve fortement, il faut qu'il vienne de mon inconscient, que je ne puisse l'expliquer et qu'il soit plus fort que moi. Alors je m'incline avec délices devant sa toute-puissance, je le regarde croître en moi comme un étranger surhumain, et je brûle toute mon âme pour l'entretenir. Je dois dire que je n'ai jamais senti une telle souveraineté du désir. Je me comprends trop pour ne pas toujours m'affaiblir. Mais toutes mes tentatives ont été, vont, et iront à réaliser enfin cette unité de tout mon moi autour d'un fort désir. Naturellement je ne sais de quelle espèce il sera. Amour ou... (je te dis tout) gloire ? Deux mots ridicules qui servent à sous-entendre de fortes aspirations. Ce que je sais, c'est que la musique, cette grande remueuse de l'inconscient, me sert pour l'instant à m'émouvoir par des ébauches de grands désirs. Désirs sans objet, qui se gonflent et défaillent et se relèvent plus puissants ! Désirs fragmentaires encore et que l'analyse musicale émiette trop souvent.

Mais puisque le désir souverain est si rare que peut-être je ne l'atteindrai jamais, n'ai-je, pour me consoler de son absence, aucune autre volupté ? Si — et ici je rattrape ce que je te disais en descendant les Champs-Élysées un peu avant d'arriver au rond-point. J'ai la volupté de l'analyse destructrice ; j'ai dit qu'en me comprenant, je me détruisais ; mais à me détruire ainsi, à défaire, à gaspiller le trésor positif amassé en moi par mes ancêtres, je goûte un suprême plaisir, quelque chose comme le plaisir d'éparpiller des perles dans la mer — à pleines poignées. Volupté merveilleuse parce qu'unique et sans lendemain. Volupté merveilleuse parce que mêlée de mort !

En ce moment je ne fais plus que répéter mot à mot Barrès, que tout à l'heure — peut-être — je modifiais un peu. Aussi ma clairvoyance me commande-t-elle d'arrêter ce jeu, où je commençais à prendre un peu trop de plaisir. Peut-être cela t'amusera-t-il de voir les idées que je t'ai ressassées, arrangées dans un ordre nouveau.

***

Tout à l'heure, dans l'emballement de ce que j'écrivais, je me proposais de finir en te redisant encore le plaisir exquis que me donnait la puissance de ma pensée à la fois exaltée et disciplinée. Mais l'idée subite que je ne faisais que répéter m'a dégrisé — et même m'inquiète. Cette plasticité, dont je me suis déjà plaint,

et qui — selon toi — est la marque de mon intelligence, m'empêchera toujours de penser de façon neuve. Je m'assimile trop facilement toute chose, pour pouvoir trouver quelque chose. C'est au fond ma grande angoisse.

Mais ici ma clairvoyance intervient encore et me dit : Que t'importe d'inventer ? Si tu jouis vraiment de toi et du jeu de ton esprit, que t'importe d'être l'initiateur de quelque chose ? Ne sens-tu pas le ravissement de ne servir à rien, d'être superbement inutile, de consumer en roi ce que les autres ont peiné à travers les siècles pour amasser au fond de ton âme ? Penserais-tu encore à l'intérêt social ? Crois-tu que tu vailles quelque chose, et que quelqu'un ait besoin de toi ? On ne te demande qu'un visage aimable et de faire des visites de premier de l'an. Si tu te mettais à quelque tâche, si tu t'abaissais à quelque spécialisation, tu ne te sentirais pas seulement intérieurement dégradé ; tu serais ridicule aux yeux de tous. Résigne-toi donc à n'être qu'un propre à rien et à vivre dans ta fainéantise et tes gaspillages intellectuels.

Je constate également qu'il est charmant d'écrire avec tant de facilité, et d'embellir ainsi ses réflexions. Il n'empêche qu'au fond de moi, je garde une rude naïveté : la peur qu'on me prenne au sérieux. Car c'est encore une naïveté que l'ironie, puisqu'elle est une concession. C'est une manière de dire : « Allons, il ne faut pas que vous vous imaginiez que je pense ce que je vous dis », alors qu'au fond cela me doit être infiniment indifférent. Comme je t'aime, je te dirai pourtant : Ne me prends pas au sérieux.

***

Encore des jours après. — Au hasard : je voudrais mériter ces deux mots : *impeccable* et *compliqué*. Je voudrais aussi mériter cette devise, qui est à peu près un vers de Régnier (je n'ai pu le retrouver) : Beaux yeux... de *science*, de *doute* et d'*ironie*. Trois mots admirables, qui résument toute la sagesse que je désire actuellement. *Science* pour avoir le droit de *douter*. *Ironie* pour exprimer le *doute*. *Doute* pour ne pas être obligé de prendre une attitude devant la vie.

Autre chose : je sens que par moment je t'agace par mon esprit méthodique et froidement passionné, que tu voudrais pourtant t'assimiler. Je sens que je t'agace aussi quand je ne comprends pas certaines choses du premier coup, quand je ne saisis pas certaines nuances. Ces obscurités momentanées de ma pensée m'irritent aussi sans que je puisse me les expliquer. Peut-être le manque d'habitude de parler avec des gens qui se comprennent à demi-mot. Peut-être un reste d'esprit scolaire (j'entends par esprit scolaire celui à qui il faut une phrase pour comprendre un mot).

Autre chose : j'adore Barrès pour toutes les choses dont il ne

daigne pas parler. Avec son affectation de se conformer à la mode, cette façon de n'avoir même pas l'idée qu'on puisse aborder certains sujets me semble une de ses plus adorables impertinences.

Et maintenant deux petits chapitres.

I

Vengeance

Oh ! non vraiment, je ne peux pas goûter ça.

Je suis sûr que tu as créé Laforgue de toutes pièces. Tu me répondras que moi j'ai créé Barrès et il y aura du vrai. Mais vraiment c'est toi qui es le plus fécond de nous deux.

Je sais que tu n'aimes pas *Pierrot Fumiste*. Mais vraiment peut-on dire assez combien cela est écœurant ! Naturellement j'ai très bien vu l'intention. Mais elle ne suffit pas à faire passer la platitude indescriptible de la plaisanterie. Je comprends bien que plus la plaisanterie est plate, plus l'intention est marquée. Mais qu'importe, on n'écrit pas des choses comme ça.

Et puis dans ses lettres à sa sœur se montre-t-il assez bourgeois ? Vraiment il ne valait pas la peine de se moquer toute une vie des petitesses du commun et spécialement des femmes pour s'extasier devant la première princesse ou impératrice qui lui donne une chambre à baldaquin, des domestiques et des draps propres. Et puis ces jérémiades sur son sort et sur ses déjeuners ! D'un autre, cela m'eût attendri. De Laforgue non. Un satirique n'a pas le droit de se plaindre.

La seule phrase qui m'ait plu dans ses lettres c'est celle-ci :

« Maintenant dilettante, virtuose, guitariste. Cependant je souffre encore parfois. Seulement l'envie de pousser des cris sublimes aux oreilles de mes contemporains... m'est passée, et je me borne à tordre mon cœur pour le faire s'égoutter en perles curieusement taillées ».

A la bonne heure ! Mais pourquoi le reste si différent ?

Et puis cette idée de se marier comme n'importe qui et de Lui montrer toutes ses lettres et de dire : ma petite Leah ! etc., etc.. Mauvais goût, très mauvais goût !

Il reste que sa critique d'art est intéressante, bien que souvent d'une indulgence un peu déconcertante — et des fragments sur Rimbaud et surtout sur Baudelaire extraordinairement justes.

Mais l'as-tu créé, tout de même, l'as-tu créé ! Non, je m'arrête. Pardonne-moi cet accès de franchise que j'ai un peu outrée, pour qu'elle méritât le titre du chapitre.

II

Les Intégralistes

Ici nous allons être d'accord. En voilà qui te « dégoûteraient » et qui sembleraient devoir me plaire. Pourtant, bien qu'ayant pour eux une certaine estime, je crois qu'ils se fourvoyent. M. m'a lu d'assez longs fragments d'*Éternité* de Lacuzon et j'ai commencé par les trouver très beaux. En effet, cela vous a une force, qui semble toute intérieure puisque les ornements de style sont de parti pris dédaignés, et que toute représentation, toute expression sensibles, sensuelles, sont volontairement bannies. Seulement on s'aperçoit qu'au bout du compte c'est du clinquant.

Tu connais leur doctrine. La poésie est destinée à exprimer toute l'âme moderne, toutes ses croyances, ses idées (!), ses passions. Le Maître est Vigny. Mais il faut renoncer aux mythes qu'il employait (Samson, Le Loup, etc...) Il faut faire de la *poésie philosophique*.

Ah ! voilà le grand mot lâché. Philosophique ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il faut exprimer ses idées. Mais quelles ? Ah ! dame, toutes. Mais encore ? Eh bien ! que l'Éternité n'est pas le Temps, qu'il faut vivre dans l'Éternité, etc., etc... Oh ! cette philosophie ! Il faut voir ça. En réalité la poésie philosophique, c'est de la poésie oratoire. De grands mots habilement orchestrés, j'en conviens ; mais des mots. Et d'ailleurs ces gens-là peuvent être très forts en philosophie ; mais comment pourraient-ils la raconter en vers ? La philosophie sans le langage philosophique n'est que divagation. Et se servir de cet instrument infiniment pesant et précis qu'est le langage philosophique, l'introduire dans la poésie, ah ! non.

C'est méconnaître le rôle de la poésie que de la vouloir philosophique. Car la poésie est justement, comme la musique, la continuation de la philosophie, son prolongement dans l'inconscient. Et l'inconscient ne s'éveille qu'au contact de vibrations infiniment subtiles, de caresses balbutiées, de mots sans suite. C'est pourquoi je crois que le symbolisme était la vraie poésie ; car il abolissait justement la poésie oratoire du romantisme (Cf. Musset, admirable d'ailleurs — Lamartine — surtout Victor Hugo et Vigny). Cela ne veut pas dire que je n'admette rien en dehors du Symbolisme. Mais je ne voudrais pas voir la poésie rétrograder vers des formes périmées.

Je disais en commençant que les intégralistes sembleraient devoir me plaire, en effet, ce sont des poètes abstraits, ils se jettent à corps perdu dans le général. Mais justement je le revendique, moi, ce général : c'est ma spécialité de le rendre « sensible au

cœur » ; et je ne veux pas que les poètes s'en mêlent, qui ont tant d'autres choses à faire. Comprends-tu mon attitude ?

***

J'achève maintenant rapidement.

J'ai lu *le Mercure* du 15 décembre en entier. C'est pas mal *l'Amour fessé*. C'est pas mal. Bien intéressant l'article sur Rivarol bien que je trouve à Gourmont un peu trop de sérieux et d'âcreté en la circonstance. Bien décidément les vers de Régnier. Peut-être te reparlerai-je de *l'Auteur*, ce conte que tu as souri de me voir prendre au sérieux, mais qui soulève des idées qui me sont chères (jusqu'à quel point on peut créer un être selon son vouloir). *La vie de M. Pâques*, amusant, mais facile. Comme c'est beau, ces fragments des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Cela a le son solennel, lointain et inutile des coquilles marines.

Je me suis procuré *Vers et Prose*. Je verrai si je dois m'abonner.

J'ai acheté la partition de *Tristan*. J'ai eu à peine le temps de la regarder.

Je regarde s'exaspérer en moi le désir de lire Claudel.

Je n'ai pas encore lu *Phocas*. Je te renverrai les deux bouquins dans huit ou quinze jours. Je réfléchis qu'il coûtera bien cher de me renvoyer *le Jardin de Bérénice*. Dix-sept sous de colis postal. Tu pourrais peut-être te le procurer à Paris.

O merveille malgré tout ! Peut-être topo dans ma prochaine lettre — et aussi sur mes premières divergences d'avec Barrès. Je ne promets rien.

Merveilleuse la fin du *Voyage à Sparte*.

Vais lire : *Quand le Dormeur s'éveillera* et *les Bâtisseurs de Ponts*.

J'attends ta lettre et pense à toi avec beaucoup de regrets.

JACQUES RIVIÈRE

Parle-moi aussi de ce que tu fais (écris) et renvoie-moi, si possible, ce que je t'ai laissé.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, mardi 22 janvier 1906

Mon cher Jacques,

Quand on arrive à prendre ainsi conscience de la valeur de sa pensée, on commence à écrire ses *Cahiers d'André Walter*, je veux dire un journal ou un pseudo-roman qui en fasse jouir les autres. Te faire des objections, t'opposer mes théories à moi ? Ah ! non, par exemple ! Il faut que tu sois toi, « toi, et non un autre »,

comme dit Laforgue. Et je ne t'aimerais plus, si tu n'étais plus toi.

Et tu m'agaces, quand tu prends dans Barrès ce qui très certainement ne peut pas être toi. Mais je ne sais pas si je peux te le dire... De temps en temps, quand tu te dis avec délices : je vais dire cela parce que Barrès l'aurait dit — tu m'agaces.

Par exemple, je trouve que tu (passe-moi ce mot que tu as, toi-même, employé contre Barrès) « cabotines » un peu quand tu parles de ton inutilité sociale. « On ne te demande qu'un visage aimable et de faire des visites de premier de l'an », c'est agréablement dit. C'est du Barrès transposé par et pour Rivière et qui, tout de même, s'adapte à peine. « Tu seras un propre à rien », cela me fait irrésistiblement penser à Lord Byron se vantant superbement de crimes qu'il n'a pas commis. Si véritablement, on se moque de ses semblables, de la société, etc., je trouve un peu mesquin l'orgueil qui consiste à aller devant elle faire parade des crimes ou des péchés qu'on a commis contre l'ordre établi et méprisé.

Tu vas me répondre que tu as été le premier à prendre conscience de ce cabotinage, et que cela même te fut une volupté. Je ne sais pas... Je ne sais pas... Tu es bien le moins cabotin, instinctivement, intellectuellement, de tout ceux que j'ai connus. Alors, il me déplaît de te voir endosser, par amour pour un autre, des défauts qui ne te vont pas.

Moi, je le suis, cabotin ; et ce fut (comme à Laforgue) une de mes souffrances de sentir partout, sous les beaux sanglots, les beaux gestes et la poésie — du cabotinage.

Et je trouve que ce qui est difficile, c'est beaucoup plus de se donner partout l'illusion complète de la beauté, ou plus généralement, « l'illusion » — que de déchirer le voile.

Voilà pourquoi je n'aime pas que toi, qui es capable au théâtre de sangloter et de t'abstraire si totalement du milieu, du réel — tu trouves curieux et agréable de te rappeler, à l'instant où tu pleures d'avoir entendu *Tristan*, que, cependant, Van Dyck compte la mesure. C'est si à la portée de tout le monde !

Oh ! je sais bien ; tu vas me répondre que c'est volupté double, de se sentir ainsi maître de son désir, maître de son illusion, maître de ses sanglots..., etc... Eh bien, c'est tout justement ce que je trouve qui n'est pas toi ; c'est tout justement ce qu'on appelle du cabotinage.

Pendant que j'y suis, un autre ordre d'objections, mais plus intéressantes, parce qu'elles vont un peu fixer nos positions :

Que tu m'écrives ou tu me parles, et, bien entendu, je ne suis plus (moi et mes petites idées) qu'une fiche dans un des casiers étiquetés qui te représentent le monde.

Bien entendu, dis-je, et ce ne pourrait être autrement. Mais :

1° Je ris, quand tu me dis : maintenant, fais pour toi le petit travail que je viens de m'imposer, volupteusement, pour moi-même, Ah ! non, par exemple ! Moi, monsieur, je ne fais pas de théories ; et je serais bien embarrassé de savoir où me classer.

2° Je me révolte, quand tu me classes d'une façon quelconque, si clairvoyante, si jolie soit-elle.

a) Parce que, d'abord, je me laisse séduire par les étiquettes de tes classifications et que ça emprisonne mes désirs et ma pensée, chaque fois, pour au moins une semaine. Ceci pour « paysan » et pour « artiste ».

Et : *b*) parce que j'ai des envies de te crier : Comment ! parce que j'ai fait devant toi des tas de petits gestes, dit des milliers de petits mots insignifiants — et dont la plupart étaient dits ou faits mécaniquement parce que je connaissais l'image fausse que tu avais de moi et que malgré moi je ne pouvais pas te détromper — comment ! c'est à *moi* que tu dis *me* connaître, toi qui ne sais pas seulement combien de petites filles j'ai aimées, et la couleur de leur robe, et de quels amours chaque fois différent, chaque fois unique, chaque fois nouveau sous le soleil, toi qui jamais, jamais, ne connaîtras seulement un des paysages que j'ai vécus..., etc., etc...

3° Quand tu m'invites à regarder sous le même jour que toi un peu de la vie que nous avons vécue ensemble, je ris encore et je m'amuse, parce que nous retrouvons de la façon la plus évidente, là plus qu'ailleurs, nos divergences et nos personnalités.

Pour toi : vacances de Noël = clarification de tels et tels points — évolution de telle théorie. Fournier = repoussoir de telles idées. En gros, très en gros.

Pour moi : c'est (ai-je besoin de le dire et est-ce que cette différence n'a pas toujours été très évidente et comme exagérée à plaisir par tous les deux), c'est des soirs de vie fiévreuse où nous allions dans la froidure et sous le ciel noir, puis lumineux, électrique, en nous jetant l'un à l'autre des mots, des idées, des théories à nous, pour nous assurer de notre double présence et de notre amitié — et seulement pour cela.

Je n'ai eu de joie des idées que tu trouvais que parce qu'elles te faisaient plaisir, ou que, de leur point de vue, elles me permettaient de dire des choses qu'autrement je n'aurais pas su dire... Tu comprends. Je m'arrête.

A ce soir. Après dîner. Comme je vais avoir regret de t'avoir ainsi éreinté brutalement, grossièrement. Pourtant, je n'ai guère touché qu'à des à-côté de ta théorie, et ça n'enlève rien de l'admiration que j'ai pour ta pensée, au contraire.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas, — et je continue malgré que j'aie bien froid aux genoux, que j'aie dîné, et que je sois mal éclairé.

Si j'ai tant attendu pour te répondre c'est que j'attendais une ou deux lectures, une ou deux émotions qui vaillent la peine :

***

J'ai vu jouer, l'autre dimanche, *le Coup d'Aile.*
J'ai fini, dimanche dernier, *Tess d'Urberville.*
J'ai complètement repassé les *Poésies* de Laforgue.

J'ai parcouru *les Médailles d'Argile* — de Régnier, surtout *la Cité des Eaux* et lu rapidement *l'Homme Intérieur* de Guérin. J'ai commencé à lire Claudel que j'ai réussi à faire passer en Cagne, avec *Solness le Constructeur.*

P. a fait passer en cagne le Rimbaud complet.
Je suis allé chez M. l'autre dimanche après *le Coup d'Aile.* Il m'a lu des Intégralistes, du Le Cardonnel, du La Vieille, du Jean-Marc Bernard, du Despax *(la Maison des Glycines).*

***

Je crois exposer ainsi comme les motifs — essayer les premiers accords — des pages qui vont suivre. Mais il est probable que je parlerai de tout autre chose.

D'abord, plus que jamais, je répugne à la critique.

Mes souvenirs, quelques-uns de mes souvenirs — ont été doucement réveillés, des images latentes avivées, des émotions possibles ont surgi ? Que puis-je demander de plus ? Qui donc a le droit de contester mon émotion, et au nom de quels immortels principes ?

(Combien le langage même que je viens d'employer me dégoûte !)

Mon émotion est. Je me soucie peu que l'artiste qui l'a produite en ait pris les moyens ailleurs, ou que ces moyens soient grossiers (ce qui revient toujours à dire qu'ils sont connus et pas de lui), ce qui m'importe c'est mon émotion.

« Palerme, c'est l'étrange ville... » Voilà le type de la romance abjecte. Eh bien, ce qu'elle était en moi, quand j'avais onze ans, les émotions qu'elle suscitait alors, qui dira jamais leur délicatesse, leur richesse et leur fraîcheur ! Je l'aime presque encore un peu, cette romance, parce qu'il y a toute une catégorie d'émotions passées qu'elle seule peut me rappeler. (Ne pas confondre ceci avec mon petit topo sur *le Pont d'Avignon*). (Atroce, atroce, ce langage et ces théories).

J'allais continuer avec *Pelléas*. Je m'arrête.

Tess d'Urberville. Si j'étais logique, je devrais dire seulement : cela peut t'être utile à toi — c'est-à-dire, pour autant que je puisse en juger, te donner des émotions qui te seront chères — et je m'arrêterais.

J'ajoute que pendant toute la première partie, je me suis dit : « agréable et fortement fait, comme un roman français, avec toute la puissance de création complète d'un monde et d'une vie — propre aux romanciers anglais ».

Mais cette fin de la première partie et cette seconde partie (maintenant si étroitement liées au début de mon après-midi de dimanche dernier enfermé au lycée), quelles émotions divines elles m'ont · données !

Dans la conscience de l'adorablement romanesque et pourtant vraisemblable Tess, ce drame, qui va d'angoisse en angoisse, crescendo, à travers les infinies douceurs de l'amour, jusqu'au jour du mariage, — où, soudain, sans bruit, après les dernières angoisses, les derniers terribles présages (oh ! là, les plus belles pages), soudain, sans bruit, tout se brise. Et la douleur commence.

Bien sûr, je réprouve un peu la fin, le drapeau noir qui se lève au-dessus de la ville — pour dire ce qu'il advint de cette Tess si belle, si doucement irréelle —, je réprouve le fermier traître-tyran (j'exagère), qui n'est d'ailleurs qu'esquissé, et les deux immenses scènes de séduction m'ont été très pénibles.

Mais ces trois filles de ferme amoureuses, si simplement irréelles malgré les mille délicieux détails précis.

Et ce bonheur de la fin, écourté exprès, ce bonheur après *trop* de douleur et après le crime, ce bonheur qu'on tient dans ses mains mais qu'on ne *pourrait* pas toucher et que, tout de même, on est immensément et silencieusement heureux de savoir là.

Lis cela.

Et puis, il passe aussi de temps à autre des rafales de révolte contre notre morale, même à nous.

Je suis encore sous l'impression de Tess. Le cours de mes idées en fut quelque peu changé. Et maintenant, ce personnage de Tess est pour moi, autour de moi, dans ma vie, quelqu'un.

Les notations philosophiques, à une première lecture (en dehors de la grande idée qui se dégage de cette histoire) m'ont paru assez simplettes.

Bonsoir.

Mercredi. Mon topo sur *Tess d'Urberville* a dû te paraître bien rasant.

Je serai plus bref sur

le Coup d'Aile. Ça, c'est vraiment beau. Beau pour l'époque.

Je ne le comparerai pas, donc, au théâtre de Maeterlinck « qui n'exprime que des vérités d'âme en elles-mêmes, en dehors de toutes les contradictions sociales » (Ricciotto Canudo).

C'est à mi-hauteur, car c'est *encore* un drame *social*, à *thèse*.

Il semble qu'il ne puisse se décider à rompre avec toutes les petites ficelles d'usage ; mais il est si fort qu'il s'en sert gauchement ou pas du tout.

C'est un peu trop fort pour le public qui voudrait voir bien posée la thèse qu'on lui annonce : Militarisme, antimilitarisme — et qui, sentant que « c'est beau », voudrait applaudir et ne trouve pas l'endroit. Ça éclate aux discours insignifiants d'un colonel !

Jamais de Curel ne fera accepter à un public de 1906 son héros-forban. Dans dix ans, peut-être.

Il passe dans les discours de ce bandit-officier au crâne brûlé par l'Afrique, des fanfares de révolte, de gloire, d'orgueil. « Voilà qui est beau, pleurer d'orgueil ! » comme dit sa fille.

C'est invraisemblable, d'un bout à l'autre.

C'est vraiment très fort. Je n'avais pas eu au théâtre de vraies larmes depuis *Germinie Lacerteux*. Celles-ci étaient toutes différentes.

Cela m'a révolutionné pendant trois jours, et encore. Je me suis rappelé avec orgueil tous les reproches que d'aucuns — et des petites filles — m'ont fait sur mon orgueil. Tout l'orgueil que j'avais étouffé a ressurgi — et de grands désirs de gloire et de révolte sont remontés en moi.

En tout cas, c'est écrit. Plus fortement peut-être que *le Repas du Lion*. Le deuxième acte est parfait de tous points. Lis ça.

Ceci me fait penser à une des mille choses que j'ai à te dire.

Ce que j'ai trouvé de plus beau — de plus hautain et de plus beau, de plus lumineux et de plus beau, dans « vos » théories, c'est votre exaltation du désir, votre amour du désir.

Je n'aurais jamais aimé cela chez Barrès. Comme c'est venu de toi, je suis en train de m'en pénétrer.

Vidons la question Laforgue. Je n'ai pas aimé non plus les *Mélanges Posthumes*, en gros. Tu as été d'une belle injustice pour ses lettres. Comme tu peux croire, je ne te donne aucunement le droit de m'expliquer mon amour pour Laforgue, amour dont tu ne connais ni la nature, ni la genèse.

Ce que j'ai cherché tout de suite — avec passion — chez Laforgue et ce que j'ai trouvé, ce sont, par instants, comment dire ? des vers, des bribes de phrase qui étaient l'expression parfaite et poignante de quelque chose. Une vision. Une impression sentie

qui m'allait droit au cœur, en retrouver une autre à moi. J'avais l'impression, à ces trouvailles (comme je voudrais l'avoir pour tout ce que j'écris) que ça n'était pas *écrit* comme le reste, tant c'était précis et senti. Peut-être étais-je si vivement et complètement saisi par l'impression que j'en oubliais la vision même des mots et des *lettres* ? Le hasard a voulu que la première pièce de Laforgue qui me tombât sous les yeux fût (dans son œuvre) l'unique pièce peut-être où cette perfection évocatoire fût soutenue d'un bout à l'autre : *Dimanches :*

La ville a son repos dominical...

Et, tiens, pour me venger, je vais t'en servir de ces vers et de ces phrases-là, que je vais pêcher, en feuilletant une dizaine de pages :

O cloîtres blancs perdus

Soleils soufrés croulant dans les bois dépouillés

... Paris ! ses vieux dimanches
dans les quartiers tannés où regardent des branches
par-dessus les murs des pensionnats

S'entrer un crucifix maigre et nu dans le cœur

Puis les squelettes de glycines aux ficelles

L'âme des hérons fous sanglote sur l'étang

... des parcs où la petite flûte
de l'oiseau bleu promet de si frêles rechutes

O lendemains de noce ! O brides de dentelle !

(Oh ! ces lunaires oiseaux bleus dont la chanson
Lunaire, après dégel, vous donne le frisson !)

Et lors les chars de foin, pleins de bleuets, dévalent
Par les vallons des moissons équinoxales...
O lointains balafrés de bleuâtres éclairs
De chaleur !

Sœur faisait du crochet,
Mère montait la lampe...

Je songe à tous les morts enterrés d'aujourd'hui.

Avec un mot quotidien, il vous donne une impression belle et profonde et douce même.

Premiers soirs sans pardessus, chaste flânerie.

Mais il outre ce besoin de vulgarité, parce que, comme moi, il a horreur de la poésie qui n'est que belle et qui n'est que la poésie pendant qu'à côté il y a la vie et peut-être le laid. Il outre et je ne peux plus le suivre parce qu'il n'est plus un artiste ; parce qu'il a vu laid partout et qu'il a voulu se consoler en le disant ; parce qu'il a vu douloureux partout et qu'il a voulu exaspérer sa douleur en faisant semblant de s'en moquer ; parce qu'à force de vouloir voir douloureux et sot, il a vu faux. Je cesse de le suivre là où commencent ses antithèses entre douleur et sottise qui sont trop fortes pour qu'on les sente, trop forcées, trop voulues pour qu'on s'y intéresse :

Paris grasseyant par chic aux prises de voile...

et alors tout le reste ne m'a intéressé que parce que j'avais aimé d'abord ce que je t'ai dit.

Et puis j'y voyais aussi un effort terrible pour « ne plus séparer la vie d'avec l'art ». Tout est là. Mais je n'ignore pas que son amour insensé du mot médical plutôt que du mot vrai et simple, du musée Dupuytren plutôt que de la vie, est écœurant pour tout lecteur non prévenu. Je n'ignore pas que sa plaisanterie est le plus souvent atrocement fade.

Mais ce qu'on n'a pas l'air de vouloir comprendre, c'est qu'il n'est pas un ironiste (... ou d'une qualité si particulière !) Il m'a toujours paru évident que c'était chez lui, comme dit l'autre, « de la sensibilité qui dit : tu sais, je blague » et pas autre chose. Cela m'a toujours paru inutile à dire ; mais j'ai entendu l'autre jour M. me dire : « Mais Laforgue, tu sais, on le méconnaît ; c'est avant tout un ironiste », de l'air d'avoir trouvé quelque chose !

Et toi qui le traites de bourgeois et de pleurnichard dans les lettres à sa sœur ! Justement, moi, je les avais beaucoup aimées parce qu'en lisant ses vers auparavant, j'étais sûr qu'au fond et dans l'intimité, il était bien comme ça (comme ses lettres) et non autrement : blessé, mais amoureux. Blessé, mais orgueilleux. Blessé, mais d'une si grande douceur de cœur. Blessé parce que tout cela ; et ironique parce que blessé et seulement pour cela. Il n'a jamais été que le jeune homme timide (à ne pas pouvoir passer devant une « dame » sans tomber), et qui a répété toute sa vie :

Oh ! qu'une, d'elle-même, un beau soir, sût venir,
Ne voyant que boire à mes lèvres et mourir.

et celui qui, harcelé par la philosophie d'une part et la petitesse des choses, voulait que vite, vite, avant de mourir, on fît quelque chose,

on poussât des cris, pour communiquer avec les étoiles et aller y chercher la vérité.

Voilà, il n'a eu que ce tort-là, croire que la vérité, le bonheur et l'art étaient dans les étoiles.

Comment, tu n'as pas vu que, toute sa vie, il n'avait demandé que cela : trouver « une médiocre et magique petite Leah » qui voulût bien l'écouter quand il lui dirait : « ma petite Leah » et qu'il lui raconterait toute son âme qu'elle ne comprendrait pas et tout son cœur qui est bien simple.

D'ailleurs, tout ce que j'ai dit ne s'applique pas à ses derniers vers — vers libres — qui sont presque artistiques, souvent parfaits et quelquefois sans nul souci d'ironie (ou assez différente) et quelquefois avec un amour de la vie qui commençait — à vingt-sept ans, l'âge où certains commencent à écrire.

Ça ne s'applique pas non plus aux *Moralités légendaires* qui sont, en prose, tout ce que j'ai dit qu'étaient ses vers — mais beaucoup plus artistiquement.

Ce topo ne prétend pas donner une idée complète ou même d'ensemble de Laforgue.

Ton reproche : « avoir créé Laforgue » est vrai en ce sens que je suis obligé de prendre de ci, de là, et seulement de loin en loin, des bribes de vers pour le faire goûter à des profanes comme toi. C'est-à-dire, plutôt, que je le *recrée* à votre usage.

***

Je pourrais dire de Rimbaud que j'y ai admiré ce que j'admire sans rectriction dans Laforgue : qualités d'évocation brusque, mais ici, plutôt, qualités de peintre. Les défauts ne sont pas toujours les mêmes. Ils sont plus atroces et souvent répugnants chez Rimbaud.

Les *Proses* de Rimbaud donnent souvent l'impression que donneraient bout à bout les extraits de Laforgue que je t'ai copiés.

Le genre de qualités picturales de Rimbaud :

Et tachés du sang pur des célestes poitrines,
de grands linges neigeux tombent sur les soleils.

***

Claudel, dont je n'ai lu que le quart de *Tête d'Or*, est jusqu'ici superbement, pour moi, superbement incompréhensible.

On pense à Shakespeare.

Il en a la brutalité, le « naturalisme » voulu, les immenses laïus sans raison apparente, les images très précises, brutales toujours, belles souvent, qui arrivent encore sans raison apparente.

C'est énorme. *L'Arbre* a trois ou quatre cents pages. J'arrive à la troisième partie de *Tête d'Or* et je commence seulement à avoir des lueurs. Bien sûr, j'ai senti passer, par moments, des beautés, mais senti seulement. J'attends, pour t'en parler plus longuement.

La première page m'avait enthousiasmé.

Écoute cette espèce de vers libre ; est-ce assez tombant, tombé, dégoûté, dérouté :

CÉBÈS

Me voici,
Imbécile, ignorant,
Homme nouveau devant les choses inconnues,
Et je tourne ma face vers l'Année et l'arche pluvieuse, j'ai plein mon cœur d'ennui !
Je ne sais rien et je ne peux rien. Que dire? que faire?
A quoi emploierai-je ces mains qui pendent, ces pieds
Qui m'emmènent comme le songe nocturne?
La parole n'est qu'un bruit et les livres ne sont que du papier.
Il n'y a personne que moi ici..., etc...

C'est admirable ! Et c'est, comme ça, très souvent admirable dans le détail. Plein de choses à mettre en épigraphe. Mais je ne vois pas l'ensemble, encore.

Il est malheureux qu'à mesure qu'on avance, on ait davantage (et il cherche à vous donner) l'impression d'une traduction juxtalinéraire plutôt que de vers libres.

La Cité des Eaux. — A réveillé mon grand amour ancien pour Régnier. Je m'attendais au contraire. Ce que je hais en lui c'est le ciseleur de sonnets. Ça n'est pas hautain du tout cet art qui consiste à mettre des propositions relatives à la fin des vers (qui moissonne, qui doute, qu'il parodie... etc.) et autres pauvretés, pour la rime et l'impeccabilité du sonnet, ça et beaucoup de majuscules, aux noms des dieux, ou des vertus personnifiées.

Mais ce que j'ai retrouvé dans *le Sang de Marsyas*, dans les *Odes et Poésies*, dans *Pan, la Plainte du Cyclope, la Course* et *Inscriptions lues au soir tombant*, c'est le grand artiste du vers en général et du vers libre en particulier.

Relis ceci (qu'a raillé Faguet) :

... Ce fut alors
Qu'Apollon, traversant le pays d'Arcadie,
S'arrêta quelque temps chez les gens de Cellène.
La moisson faite, la vendange était prochaine,
Et, comme les grappes étaient lourdes
Et que les granges étaient pleines

Et qu'on était heureux,
On accueillit gaîment le Dieu
Porteur de lyre.
Il était beau à voir debout dans le soleil,
Touchant sa lyre d'or d'un grand geste vermeil,

. . . . . .

Je résiste pour ne pas te copier la suite. Pour ne pas te copier *le Bonheur.*

... Sois heureuse. La source murmure. Une feuille
Déjà jaunie un peu tombe sur le sentier,
Une abeille s'est prise aux fils de ton métier...

Grande douceur. Grand artiste. Grand poète !

***

Je t'ai tant, tant écrit que j'ai mal à la main. Je me suis permis cela parce que j'avais travaillé dimanche. Mais vraiment je passe la mesure, et puis je me dégoûte d'écrire ainsi tant de petites théories, de petits jugements, de longues phrases qui ne riment à rien. Alors que lentement, longuement, silencieusement, je devrais chercher en moi des mots brefs et légers qui disent le passé ou la vie.

Si je m'étais écouté, ce soir, je ne t'aurais parlé que de la danse, la danse qu'on m'apprend, la danse... que j'aime. Voilà qui est typique, n'est-ce pas, comme évolution ? Je ne t'aurais parlé que de cela parce que, si je m'écoutais, je ne parlerais que de l'émotion que je goûte à l'heure où j'écris, ou de celles que je suis le plus disposé à revivre.

J'aurais voulu te parler de la grande tristesse qu'il y a à perdre une belle image. Je la retrouverai quand ?

O mes efforts de mémoire, les soirs ! Yeux d'une madone de Botticelli, de Londres ; ailleurs, un peu le sourire, un peu la bouche, un peu la chevelure, comment, comment se rappeler ?

Ce rêve merveilleux et mélancolique et presque réel : des rangées de femmes jeunes, belles, qui passent. L'une a un chapeau comme elle, et l'autre son air penché et l'autre le « marron clair » de sa robe et l'autre le bleu de ses yeux, et pas une, pas une, aussi loin que je regarde, aussi longtemps qu'elles passent, n'est elle.

J'ai rêvé cela. Et tous les soirs, il y a ce défilé dans ma mémoire ; et quelquefois dans les belles rues.

J'aurais voulu te reparler de *Solness* et de Suzanne Desprez. Pas le temps.

J'expédie vite le reste.

Les Intégralistes : exactement ce que tu as dit.

Despax : joli, joli.

Le Cardonnel (comme Samain d'ailleurs) : Baudelaire, mais renouvelé et plus abstrait chez Le Cardonnel.

Charles Guérin — ou plutôt *l'Homme Intérieur* (car les deux volumes qui précèdent sont très beaux paraît-il). Je ne te cacherai pas que j'ai trouvé les trois-quarts atroce, abstrait, inintéressant. Oh ! ces vers philosophiques de huit pieds ! Je veux bien qu'il a « une grande simplicité » ! J'aime mieux celle de Jammes. C'est plus franc. A part cela, il y a peut-être de beaux accès de tristesse solitaire, de mélancolie, de beaux cris devant l'océan, avec affectation de romantisme. Peuh ! Peuh ! Il m'embête avec son petit traintrain de vers et ses lettres de femme en alexandrins.

Je t'écrirai plus longuement la fois suivante.

Comme c'est intéressant !

J'ai été, d'un bout à l'autre de ma lettre, d'une rosserie extraordinaire. Pourquoi ?

Il y a dans *le Mercure* du 15 — intéressant par ailleurs — un article sur Fiona Macleod bien vague, et un assez bel (quoique trop abstrait) article de Ricciotto Canudo sur *Décadence et Résurrection de l'Esprit Théâtral.*

Il annonce quelque chose d'inquiétant : *le Livre de l'Évolution* où il définira les trois étapes du Drame musical : d'action ou mélodique (Claude Monteverdi), de pensée ou de leit-motiv (Wagner), d'idée ou d'atmosphère musicale (Claude Debussy).

Rachilde, à propos du *Jeune Homme au Masque* d'Edmond Jaloux, se félicite de ce qu'elle appelle l'évolution du jeune homme moderne. (Prototype : Barrès) :

Le jeune homme moderne ne préfère plus son nombril à l'œil de l'étoile polaire !... Il n'a plus le souci décoratif de ses gestes numérotés, empesés, mesurés... Le jeune homme moderne a jeté sa gourme, son esthétique verte et ses gants jaune canard. On va enfin pouvoir marier ses filles, y compris celles qui n'auront pas de dot. Hip ! Hurrah !... (Pourvu que ça dure !)

Pardonnes-tu cette citation, cette ultime pointe ? Pardonneras-tu, en considération de sa longueur, l' « âcreté » de ma lettre ?

Dis-toi bien que je dis cela, que je fais ces critiques, *maintenant*, tout bonnement parce que je les pense *maintenant*. Je ne les aurais pas gardées sur le cœur pour te faire plaisir. (Rappelle-toi mon topo sur la franchise et l'amitié).

J'attends ce que tu me diras du *Jardin de Bérénice*. Envoie-le moi si tu veux, *le Jardin de Bérénice*.

Peut-être vaudra-t-il mieux pour mon travail que je t'écrive plus souvent (cette fois il y a presque un mois) et moins longuement.

Mélinand m'a classé cinquième ou sixième (sur trente-huit) avec six sur dix pour une composition à toute vapeur (tu connais) sur : « Étudier l'état psychologique qu'on appelle imagination ou verve ». Note : « De la facilité — trop peut-être — avec une réelle justesse ».

Je travaille, par moments. Ta visite avait été assez déprimante, à cet égard.

A bientôt. Pardon.

H. FOURNIER .

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lundi, 29 janvier 1906

Mon cher Jacques,

J'attends une lettre de toi, ces jours-ci, une réponse un peu fâchée.

J'ai lu *l'Échange* ces jours derniers, la deuxième pièce de *l'Arbre* de Claudel. C'est très fort. C'est plus clair, et je commence à avoir la vue d'ensemble que je cherchais. Par moments, je me demande si ça n'est pas le grand drame symbolique et renouvelé de l'antique que tu rêvais il y a deux ans.

L'Échange, cette vision de la vie moderne par une âme antique, exprimée à la façon antique. D'une part l'homme mécanique, moderne, d'argent. D'autre part l'homme de désirs et de rêves. D'une part la ménagère ignorante et simple. D'autre part l'actrice qui est l'âme de tous. Erreur initiale et Échange.

Il y a ça et tant d'autres choses.

L'actrice expliquant à l'ignorante ce que c'est que le théâtre. Admirable. Drôlement admirable.

Et dans *Tête d'Or*, ces grandes poussées de désir. Parfois, des scènes où toute la société moderne est symbolisée.

Après un grand laïus pompier, tout effaré et bégayant devant « Tête d'or » qui usurpe le pouvoir et, méprisant, lui jette son épée :

le Tribun du Peuple :

Je suis la... la...

La clameur de la foule qui crie.

J'ai lu le premier acte de *la Jeune Fille Violaine*.

J'y ai vu, invraisemblablement exprimées, les âmes de paysans les plus vraies que j'aie jamais lues.

Et qu'est-ce que l'expression ?

Et, d'un bout à l'autre du livre, cet immense et grossier effort pour s'élever, s'élever vers on ne sait quoi, tout en partant de la bassesse, de la simplicité, de la physiologie (même — surtout — en images), comme Shakespeare.

Il y a des parties de grand poète selon mon goût.

Si j'arrive à sympathiser complètement et intelligemment avec ses drames, je lui écrirai peut-être à Fou-Tchéou (Chine) pour lui demander de m'envoyer *Connaissance du Temps*. On ne peut pas l'avoir autrement et j'essaierai de lui dire quelque chose.

Raté ou non, ce théâtre injouable (et encore, qu'est-ce qu'un drame injouable ?) — l'auteur est un type, et d'une vigueur, d'une santé !

J'ai vu samedi matin les Carriès, au Petit-Palais. M'en as-tu parlé ? En parle-t-on beaucoup ? Pas une de ces têtes n'est négligeable ! Quel génie, être ainsi parti de la grimace japonaise pour arriver à de telles subtilités de psychologie, à de telles apparences de vie. Avoir fait ses grenouilles au gros dos et ses masques — puis ses désespérés — cadavres de la Morgue — puis ses bébés et sa petite infante atroce qui écrase le pantin — puis ses filles flamandes. Tout cela grouillant de vie, tout cela portant sa vie au visage comme un masque, tout cela marqué, flétri, béat de vie. Et ses nonnes, que j'oubliais !

Sur le rapport de M. Boissier où il fut établi que les livres de M. Barrès contenaient « de bons sentiments et d'utiles conseils », M. Barrès — après les visites d'usage aux immortels cléricaux et aux vicomtesses conservatrices — Barrès l'impertinent vient, comme tu sais, d'être élu. J'ai tout de même crié bravo. Il paraîtrait qu'une édition d'un nouveau bouquin était toute prête avec : *M. Barrès, de l'Académie* — ??

De tous les cagneux qui furent au *Coup d'Aile*, seul le petit Bichet est revenu emballé — et encore, parce qu'il avait pris une absinthe.

Peux-tu me renvoyer, dans ta lettre, le fragment des *Gens de la Ferme* que j'ai dû te laisser. Je ne l'ai plus retrouvé et c'est le seul exemplaire existant.

Je suis bien bas tous ces temps-ci.

Si tu trouvais une formule quelconque pour me donner du courage, envoie-la moi. Mais est-ce bien utile ? Est-ce même un service à me rendre ?

Je me dis que je suis incapable de réussir.

Et réussirais-je, cela m'avancera bien.

Boursier de licence ou même, même, professeur avec un engagement de dix ans !

Tout, plutôt que continuer d'être ainsi cloîtré physiquement et intellectuellement.

Vivre avec des pions, vivre avec des gens dont le métier est de mettre le cœur et l'âme du passé en formules — et me torturer, m'user le crâne à tâcher d'en faire autant.

Il n'y a donc pas une place bien quelconque à Fou-Tchéou ou ailleurs qui nous laisse — puisqu'il faut trancher le mot — faire des vers, des vers, des pièces et des romans, faire de l'art, créer la vie à en mourir.

Je te demande pardon de t'ennuyer de ces plaintes que tu ne peux pas calmer.

Je suis en train de faire la connaissance du clergyman du lycée qui est en même temps celui de l'ambassade de Londres.

Être clergyman anglais, curé comme Le Cardonnel, juge de paix comme Sébastien-Charles Lecomte dont j'ai feuilleté les vers ce matin, être comptable à Fou-Tchéou. Mais qu'on me laisse ma cervelle à moi !

Écris-moi.

H. FOURNIER

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 2 février 1906

Lectures

(Première partie. Écrite avant d'avoir reçu ta lettre)

1. *Phocas le Jardinier.* — Cela force l'estime et veut être relu : seulement on n'a pas le courage de s'y remettre tout de suite. Et alors il y a tant d'autres choses ! J'aime *la lamentation de Godrune* à la fin de *Swanhilde.*

J'aime le grand monologue de Phocas à l'aube :

Meurs de la mort que nous eussions choisie ;
Ne sois pas moindre que la plaine moissonnée !
Rends-nous le sang que nous t'avons donné,
Ne sois pas inégal au champ qu'on sème !
Ne fléchis pas : tu es nous-mêmes,
Tu n'es que le prédestiné.

Cela est d'une élévation extraordinaire.

2. *Hedda Gabler* (Ibsen). — Tout ce que la femme a d'instincts mauvais et monstrueux, tout le grotesque avec tout le tragique, toute la misère ridicule de cette pauvre humanité, si hagarde après tout ! Une femme enceinte qui se tue en éclatant de rire. Beau. Beau.

Cela a l'allure du destin, indécise et tâtonnante dans les détails, vertigineusement droite quand on sait voir. Oh ! la grande chose

3. *La Rafale* (Henri Bernstein) :

HÉLÈNE

... *J'étais affolée quand ma voix faisait trembler ta voix, quand ton bras tremblait sous ma main, quand je te sentais à mes côtés, ému, oppressé, et que je songeais à tes enjeux formidables, à ta réputation de joueur glacial et terrible... Mais aujourd'hui que tu m'as conquise, matée, pétrie, aujourd'hui que je suis devenue ton bien, ta chose docile et frémissante, aujourd'hui que...*, etc...

Il y a aussi le détail psychologique.

4. *En attendant Claudel* : (lire ceci simplement à titre de document. C'est un exercice de divination).

Je m'imagine ses personnages : ils prononcent des paroles premières, venues intactes de la primitive humanité, des paroles qui gardent la forme des roches sauvages et le goût de ce qu'elles signifient. Ses personnages, ils sont tout entiers successivement dans chaque phrase qu'ils disent ; leur âme est une force droite et qui ne se connaît pas ; rien en eux n'est distinct de rien. Ils souffrent comme on crie ; ils espèrent comme on étend la main.

(Deuxième partie, après ta première lettre reçue)

1. *Mercure* du 15. — On est au courant, Monsieur, quoiqu'en province, et j'avais lu *le Mercure* avant que vous m'en parliez. L'article sur Fiona Macleod m'a appris qu'elle ou il s'appelait William Sharp. L'article de Ricciotto Canudo m'agace, bien que rempli de choses intéressantes (sur Wagner entre autres et sur la Ville Morte). Sur les Anciens c'est de la divagation. Je crois que si Debussy n'était pas si près de nous, sa grande division de l'histoire musicale pourrait se soutenir (naturellement en faisant abstraction d'une foule de choses).

Le topo de Rachilde m'a paru, comme de coutume, absolument inepte. C'est étonnant la patience que dépense cette femme à parler sur tout ce qu'elle ne comprend pas. Où a-t-elle vu que le jeune homme moderne avait jamais *une esthétique verte et des gants jaune*

canard ? Où a-t-elle vu que le jeune homme moderne *préférait son nombril à l'œil de l'étoile polaire (!!!)* ? Où a-t-elle vu que le jeune homme moderne se résignait maintenant à épouser ? Naturellement je te pardonne la citation, car tu as eu conscience de sa stupidité.

Les vers intitulés : *Little Girl* sont — comme dit Willy — « crevants ». Il y a des candeurs qu'on ne soupçonne pas, même en rêve. Moi, j'aime mieux François Coppée.

Charles Derennes a consciencieusement bûché Francis Jammes. Il l'a consciencieusement transposé... et dilué. Au reste, on aurait pu plus mal faire. C'est charmant, surtout le titre, une trouvaille.

Gourmont insiste un peu trop sur Hervé. Ça devient fatigant.

(Voir troisième partie, paragraphe 1)

2. Claudel : Nous allons faire un traité. Tu vas écrire sur une feuille ce que tu en penses. Moi de même, quand je l'aurai lu. Alors je t'enverrai mon papier, toi le tien. Il ne faut en aucune façon que notre première impression soit oblitérée par celle de l'autre. Entendu ? Après nous discuterons, s'il y a lieu.

Je n'ai pas encore acheté *l'Arbre*. J'ai lu la première partie de *Tête d'Or* chez mon libraire et je finis à l'instant *les Muses*, dans le *Vers et Prose* de juin 1905. Cela m'a... Non, rien.

Je tiens ce que tu m'en as dit pour non avenu.

3. Vers et Prose. — J'ai eu l'occasion de lire un numéro (le troisième) et je me suis abonné. Oh ! ce n'est pas que ça m'ait enthousiasmé. Mais c'est surtout pour le plaisir de déchirer l'enveloppe adressée à mon nom, et de regarder le sommaire (j'ai reçu ce matin les quatre numéros de la première année) et aussi parce que plus tard je me repentirais peut-être de n'avoir pas la collection complète, qui sera tout au moins un document.

D'ailleurs, il y a de belles choses. Je ne parle que du troisième, le seul que j'aie lu. Il y a un conte de Lerberghe : *Sélection Surnaturelle*, qui est un chef-d'œuvre. Il y a des *Notes* de Laforgue, qui n'ont pas été publiées dans les *Mélanges Posthumes*. Je les relirai avant de t'en parler. Dans le dernier numéro il y a *l'Aquarium*, de lui. Je n'ai pas lu. Il y a du Moréas, du Stuart Merrill (hum !), du Fontainas (pas très fort), du Le Cardonnel (piteux), du Mockel (en prose : joli, très joli, trop joli). Une lettre de Samain, du Paul Fort (appréciation différée à quinze jours), du Demolder, qui, je suppose, ne s'est pas plus foulé que pour *le Mercure*, et des flottes de poètes étrangers, dont l'intérêt m'échappe le plus souvent.

Voici les noms du nº IV qui a l'air plus intéressant : Gide, Verhaeren, Maeterlinck (sur *la Chanson d'Ève*), Vielé-Griffin, Moréas, Jammes. (J'ai commencé : *l'Église habillée de Feuilles*, long poème

de douze pages). Maeterlinck encore, Dehmel (Allemand), Paul Valéry (cf. *Poètes d'Aujourd'hui*). Fiona Macleod, William-Morris, Remy de Gourmont, Mockel, Paul Leclercq, Symons, Verlaine, Stuart Merrill, Laforgue, Mikhaël, G. Apollinaire, Robert de Souza, André Salmon.

Dans le nº II (le plus gros) :

Claudel, Vielé-Griffin, Barrès, Jammes, Paul Adam, Mockel... Merrill, Moréas, Saint-Pol-Roux, Tournouël, Omar-Khaygam... Valère Gille, Klingsor, Morris... De Souza... Paul Fort, etc...

Dans le nº I :

Vielé-Griffin, Marcel Schwob, Régnier, Gide, Verhaeren, Moréas, Maeterlinck, P. Quillard, De Souza, W. B. Yeats, Mockel, etc...

Je te dirai peu à peu ce que j'en pense.

(Troisième partie. Après la réception de ta deuxième lettre)

1. CLAUDEL. — Puisque tu me donnes une impression, qui sans être — je pense — définitive, est déjà plus complète, je renonce à mon traité, et je te donne mon impression au premier contact.

Il faut dire que je connaissais déjà la première page de *Tête d'Or* — que tu m'as envoyée — et qu'elle avait déjà opéré inconsciemment en moi une première préparation. Quoi qu'il en soit, la première partie de *Tête d'Or* m'a soulevé et emballé. Sans doute, beaucoup de détails m'ont échappé, mais, au rebours de toi, j'ai eu du premier coup, avec une pleine intensité, la sensation générale. Arrivé à la scène où, dans la nuit qui vient de s'abattre, sous l'arbre, Simon Agnel donne à Cébès la bénédiction de son sang, j'ai senti le même gonflement de cœur qu'en entendant la *Mort d'Yseult* chez Lamoureux. Mais il faut tout dire. Hier j'ai lu *les Muses* dans *Vers et Prose* et tout le début m'a laissé froid, presque abasourdi. Ce n'est qu'à la fin que j'ai retrouvé un peu l'impression de *Tête d'Or*, mais pas avec la même plénitude. Je suis donc dans un état fort indécis. Aussi, malgré ce que je m'étais promis, je vais, je crois, acheter le bouquin.

Dans ta prochaine tu m'expliqueras mieux cette histoire de Fou-Tchéou et de *Connaissance du Temps*. (Ce n'est pas *Connaissance de l'Est* que tu veux dire, n'est-ce pas ? *Connaissance de l'Est* est édité au *Mercure* à cinq francs). Tu me diras d'où tu tiens ces renseignements.

2. LA PUISSANCE DES TÉNÈBRES. — Je l'ai lue, il y a quinze jours. C'est terriblement fort. Comme je ne suis pas un idiot, je ne prononce pas le mot *mélo*. Chez Antoine ce doit être superbe. Il y a plus que du mélo. Il y a toute l'inconscience brutale des êtres primitifs, et cela donne une vision effroyable de ce qu'a dû être la Révolution dans les campagnes russes.

Dirai-je qu'Ibsen me terrifie davantage, et avec moins de férocité ?

En relisant, je m'aperçois que ces quatre pages sont peu claires et laissent une impression indécise. Peut-être éclaircirai-je tout cela dans ma prochaine.

Aussitôt ta lettre lue :

Je résume : « Tu me remets à ma place », mais superbement, avec une force et une lucidité... que je ne te soupçonnais pas. (Suis-je franc ?) Tu as vu du premier coup, par intuition, les petitesses et les plagiats où je me débats maintenant, et les fausses tentatives que me suggèrent des idées mal assimilées. Oh ! comme tu as vu juste. Je suis là en train de me débattre (c'est bien le mot) presque misérablement. Il est évident que je suis en train de dépasser Barrès. Seulement je n'osais pas me l'avouer. Et brusquement, brutalement, tu m'éclaires admirablement. Le malheur est que je ne sais pas du tout où je suis, où je vais. J'en suis réduit à me dire d'une façon piteusement vague : « J'ai de la valeur ». C'est tout ce que je suis en mesure d'assurer sur moi-même, en ce moment. Et c'est presque dur, après avoir cru voir si clair et si profond. Cependant je suis sûr de moi, comme d'un bon cheval, qui patauge mais va rebondir.

Je vais tâcher de me faire une idée de ce que m'a appris Barrès. Je vais me tromper naturellement. Mais cela m'aidera à trouver le point sensible — un peu plus tard.

Le surlendemain.

J'ai réfléchi, mais je trouve trop de choses. Il me semble que je ne savais rien avant lui ; que j'amassais des documents inconsciemment, des documents que lui seul m'a fait comprendre. Vraiment je lui dois tout — en ce moment. Aussi vais-je t'énumérer tout simplement les diverses formules qui me sont venues à l'esprit pour caractériser ce qu'il m'a appris.

Peut-être m'a-t-il enseigné la *délicatesse*. Sous ce mot je comprendrais à la fois la subtilité et le goût de la tenue morale. Oh ! vraiment, quand je songe à quelle grossièreté j'étais descendu, il n'y a pas plus de six mois, quels mots je m'étais forcé à prononcer, quelles idées j'avais résolu d'adopter (je ne parle pas des actes, qui sont sans importance), je ne sais plus dire quel bienfait me fut le nettoyage intérieur qu'il m'imposa dès son entrée en moi. D'autre part, c'est bien lui qui m'a ramené à la subtilité morale, que j'avais cultivée avec assez d'intensité pendant la période que tu sais, mais que j'avais abandonnée dans ma grande lassitude des mois de mai-juin-juillet. C'est bien lui qui m'a enseigné quel

merveilleux instrument je possédais en moi et la volupté d'en jouer. Ceci est le bienfait inestimable, m'avoir fait prendre conscience de ce que j'étais capable de donner, de mes possibilités intérieures. C'est pour cela que *délicatesse* est un mot déjà assez compréhensif, puisqu'il signifie les nuances morales comme les nuances psychologiques. Mais il laisse de côté la passion, la grande passion idéologique dont je suis tout rempli et tout transporté.

Si je dis *sensibilité*, cela est déjà mieux, mais peut prêter à équivoque, à cause de la vieille opposition avec l'entendement. En réalité, c'est ma sensibilité intellectuelle ou mon intelligence sensible que Barrès m'a appris à cultiver. C'est pour cela que « nous avons » parlé d'*idéologie passionnée*.

Mais que de choses encore qui restent en dehors de mes petits résumés. Tiens, voici que j'ai honte de me livrer à ces amusements dans un moment qui est presque tragique pour moi. Je n'aurais pas cru être capable de dessécher ainsi l'émotion des adieux avec de petites phrases définitionnelles. Au fond, c'est sans doute une des périodes les plus intenses, les plus profondes et les plus belles de ma vie, que je vais quitter. J'y ai eu toutes les naïvetés de l'amour. J'ai tout copié de mon cher amour, je n'ai vécu que par lui. Et quand je croyais par mon insolence gauchement affectée affirmer mon indépendance, c'était sa ficelle qui me tirait le bras. Oh ! j'ai eu bien du plaisir. Vois-tu, c'est délicieux de ne plus savoir ce que l'on pense et de sentir s'écrouler ses merveilleux châteaux. J'avais construit comme il me disait, je souriais, je tournais les yeux vers lui, il m'approuvait. Tout cela est par terre. Mais c'est délicieux parce que si mélancolique de se voir déjà si loin de soi.

J'exagère, sans bien savoir si le détachement est aussi net et aussi définitif. Peut-être que je raille. Peut-être que Barrès fait une fois de plus semblant de s'en aller, pour que je pleure aussi un peu, doucement — comme sa maîtresse abandonnée, et que j'exaspère ma passion. *(l'Homme Libre — Une Aventure d'Amour)*. Je ne sais, je ne sais. Je suis troublé, égaré, charmé et incertain. Tout ceci est un état extrêmement subtil, ce qui semblerait prouver qu'il n'est pas définitivement parti. Et pourtant il y a quelque chose d'imperceptible, qui est brisé.

Voici, peut-être. Je me suis senti ridicule, voulant te faire recommencer pour ton compte le jeu qui m'avait plu ; l'égarement était impardonnable. Aussi je ne me le pardonne pas ; et par suite je Lui en veux un peu aussi. C'est sûrement pour une nuance que nous nous séparerons. Pourquoi ne serait-ce pas pour celle-là ?

Un signe qu'une rupture infinitésimale a déjà eu lieu, c'est que déjà je ne systématise plus, que je ne me tiens plus avec autant de

logique froide. Je m'éparpille — avec volupté — mais je m'éparpille. Que va-t-il advenir ?

1er février

Voici huit jours passés et j'avoue avoir très peu pensé à la rupture que je croyais apercevoir l'autre jour. Claudel accaparait toutes mes pensées intelligentes et puis j'étais fatigué. Néanmoins je tire de ce fait que j'ai songé à autre chose la conclusion que je ne quitte pas encore Barrès. Voici, très froidement examiné, ce qui s'est — je crois — passé :

Ta lettre est arrivée à un moment où je sentais le malaise de m'absorber un peu trop dans Barrès et de le plagier inconsciemment. Je souffrais justement de n'être plus tout à fait *moi*. Aussi, comme tu me montrais avec une grande lucidité les quelques points sur lesquels je devais me séparer de Barrès, sous peine de chanter faux, j'ai cru que j'allais me séparer de lui sur tous les points. Oh ! je suis assez conscient des lois qui régissent mon développement, pour savoir depuis longtemps que cette séparation est inévitable. Seulement il était puéril de croire qu'elle allait s'opérer tout à coup, sans préparation. Ce qui me donnait probablement cette bizarre illusion, c'est le mécontentement que j'éprouvais d'avoir détonné si sottement,

1° en me félicitant de mon inutilité sociale ;

2° en voulant te conformer à mon image (ceci plus excusable, car ce n'était pas à toi que je parlais en réalité, mais à un X sur lequel je voulais recommencer une étude amusante).

Maintenant, j'ai compris que ce n'était là qu'exagérations maladroites, mais que je pouvais y renoncer sans renoncer à Barrès. Car, lui qui a si fort prêché la culture du moi et de la personnalité, n'était pas responsable des imitations trop étroites où m'incitait mon amour passionné. Barrès m'avait proposé une méthode, non des exemples, mais quand on aime trop, on en vient toujours à copier.

En somme, je me contente pour l'instant de restreindre mon cabotinage et de lui imposer un peu plus de tenue extérieure. Je ne renonce pas encore à cabotiner intérieurement ; c'est trop délicieux, et je suis trop jeune.

***

Quant à savoir ce que je deviendrai, quand réellement Barrès s'en ira, je ne me le demande pas, ayant constaté depuis longtemps, que je ne pouvais prévoir ce que je serais huit jours plus tard. Il est probable que je garderai toujours cette clairvoyance doublée

de passion, qui va si bien à ma vraie nature — je crois. Je tâcherai — m'étant un peu blasé sur le plaisir de détruire en les analysant mes émotions — je tâcherai de passionner avec plus de force et plus d'aveuglement que jamais mes plus beaux désirs. Je tâcherai de ne plus me répéter à chaque instant que je ne me prends pas au sérieux, de garder au fond de moi cette pensée comme une chose admise une fois pour toutes, et de ne pas interrompre en la formulant l'extase de mes exaltations ; je tâcherai de ne plus penser que Van Dyck bat la mesure.

Mais voici que, sans y tâcher, j'ai trouvé la formule que je cherchais au début. Barrès dit quelque part qu'il nous fallait obéir « à la loi que nous nous étions faite d'être ardents et désabusés ». Voici bien les deux mots essentiels, voici la conciliation suprême qu'il a tentée : rendre compatibles le désir et le sentiment de la vanité universelle. Qu'on adhère ou non à cette discipline, il faut reconnaître qu'elle est d'une hauteur incomparable. — Au moment de la jeunesse, au moment où nous entrons en contact avec les êtres, notre délicatesse se trouve froissée de toutes choses, notre finesse s'offense des certitudes trop assises, qui trônent de toutes parts ; nous nous complaisons alors dans la vue de l'universelle instabilité ; c'est le moment où s'exaspère notre clairvoyance ; et cela, il fallait l'exprimer. Plus tard, nous jugerons les êtres avec plus d'indulgence, nous les verrons pauvres et torturés, même sous le masque placide de la bêtise ; alors nous les *accepterons* ; mais notre clairvoyance (apaisée mais toujours vigilante) nous empêchera de porter des appréciations de valeur ; nous ne classerons pas les gens parmi les bons ou parmi les mauvais ; notre ironie, devenue extrêmement ténue et quasi imperceptible, consistera à les accepter tous indistinctement, sans vouloir connaître leurs vertus, et simplement *parce qu'ils sont.* Mais j'ai dit : plus tard ; c'est ce que Barrès a fait en vieillissant ; c'est sans doute ce que je ferai d'une façon différente ; c'est ce que j'avais entrepris de faire — trop prématurément — quand, avec Maeterlinck, je voulais accueillir d'un sourire tout ce qui existe. Seulement j'étais trop jeune, je suis encore trop jeune ; je n'avais pas assez joui — comme j'en ai le droit — des supériorités de mon intelligence, je n'avais pas satisfait par assez de doutes et de mépris ce besoin de ne pas s'y laisser prendre qui est au cœur de tout homme ; je n'avais pas été assez « ardemment désabusé » ; je ne m'étais pas assez passionnément cru revenu de toutes choses. Il faut que j'exalte — et peut-être encore longtemps — ma fièvre, mon amour et mon ironie. Il faut que longtemps encore je m'imagine avoir le droit de tout mépriser en jouissant de tout.

Plus tard sans doute j'en viendrai — moi aussi — à cette acceptation, à cette résignation doucement fataliste, où se éunis-

sent maintenant Barrès et Maeterlinck. Seulement, comme eux aussi et peut-être plus qu'eux, je m'attacherai toujours à mes chers et beaux désirs, qui sont la joie et la force de mon âme, à mes passions de toute sorte, qui sont les filles de mon âme. Et, ayant transformé ma clairvoyance en un acquiescement souriant, je ne m'occuperai plus, ou bien moins, de me ressasser la vanité de toute chose.

Pour l'instant je veux rester « ardent et désabusé ».

***

Voici ma position, — qu'en commençant tout à l'heure à t'écrire, je trouvais encore très indécise — fortement caractérisée. Il ne m'en faut pas plus pour être naïvement joyeux. Je me sens le cœur tranquille, m'étant formulé en une ligne. — Ceci te prouve encore que je n'ai pas beaucoup changé.

J'avais noté quelques idées que je voulais te développer. Je me contente de recopier tel quel le petit papier qui me devait servir de mémorandum. Le nom de Maeterlinck que tu avais prononcé, avait provoqué ceci, que je t'ai développé un peu différemment ci-dessus :

« Sur Barrès et Maeterlinck.

Ils s'accordent à reconnaître la vanité de toute appréciation morale.

Maeterlinck ! son vague puissant et monotone ; mon esprit méthodique et passionné. Pourtant Barrès ne satisfait pas assez mon goût de la divagation. Et encore savoir ».

En ajoutant ceci je pensais à certaines pages, qui sont de vastes poèmes, obscurs et passionnés, et larges comme la mer (Par exemple la fin de *la Mort de Venise* dans *Amori et Dolori sacrum*. Ou certains passages du *Voyage à Sparte*, qui sont immenses. Ou encore certaines visions de l'Asie qu'il ne connaît pas, dans *Du Sang* et dans *les Déracinés*).

Mon petit papier contenait encore ceci :

« Sur la plasticité des idées. Sur n'importe quelle idée, je peux fonder ce que je veux.

— L'émotion est en raison directe de l'ignorance. *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie.* D'où incompatibilité de clairvoyance et de sensibilité. Tour de force pour les concilier (aveuglement volontaire, emballement méthodique). De là provient l'artificiel de nos expériences.

— On appelle hypocrisie toute clairvoyance.

— Lourdes. Caractère dramatique du catholicisme. (Je ne me rappelle plus à quoi ceci rimait).

— L'amabilité universelle, source de tranquillité.

— La seule chose qui soit restée identique en moi depuis ma

naissance, c'est le sentiment de la vanité du principe de contradiction ».

***

Chacune de ces idées m'a donné une ou deux heures de chaleur cérébrale et de volupté intellectuelle, que je crois sans égales.

Mais elles sont déjà défraîchies et ne valent plus l'honneur d'un développement. Je les laisse donc.

***

Bien que, maintenant, je ne veuille plus faire l'énorme sottise de l'autre jour, je veux te parler un peu de toi. D'abord pour te dire combien j'ai compris que je ne te comprenais pas, combien j'ai vu clairement qu'un tas de tes gestes ne venaient que du personnage que tu jouais malgré toi devant moi, combien j'ai peu cherché à faire de toi cette psychologie superficielle qui suffit à me révéler l'âme de bien des gens quelconques, combien en somme j'ai respecté le mystère que tu es. Encore une fois, ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre, je l'ai dit à X. et j'en avais presque conscience en le disant. Mais pardonne-moi, c'était trop amusant. Et tu ne sais pas combien je le regrette.

De plus, je veux te dire que je ne t'enverrai pas de formule encourageante, parce qu'elle serait menteuse. Il n'y a pas de remède à ton cas. Tu n'es pas plus fait que *moi*, tu es cent fois moins fait que moi pour être professeur. Tu sais que pour ma part je suis engagé pour dix ans déjà. Eh bien ! une des idées qui me hantent, c'est de savoir où trouver l'argent pour, dans deux ans, avant mon agrégation, me libérer de cet engagement. Que veux-tu qu'en cet état je te dise d'encourageant. Ne compte que sur la volupté de sentir ta valeur. Elle seule importe après tout, même si personne ne doit la connaître. Et je serai là.

Dans deux ans, tous les deux... eh bien ! nous nous arrangerons. Dans un an et demi.

***

Sur Barrès académicien : Je suis content de voir un très grand écrivain, un de ceux qui m'émeuvent encore le plus, entrer à l'Académie... où peu de confrères seraient dignes de lui lier les sandales.

Mais ce n'est pas mon maître qui est entré à l'Académie. Mon maître n'y serait jamais entré. Mon maître est mort. Et cela est bien. Puisque, s'il n'était pas mort, je n'aurais ni *Amori et Dolori*, ni *les Déracinés*, ni *Leurs Figures*, ni le *Voyage à Sparte*, œuvres aussi belles que les plus belles.

La presse, qui se trompait, a eu un bel élan de jeunesse. Elle

s'est écriée : « C'est notre maître qui entre à l'Académie ». Cela m'a fait plaisir, et aussi de songer à ceux qui ont dit : « Il s'est bien *amendé !* »

***

Tu me dis sur *Tess* des choses bien jolies et bien émouvantes. Le lirai-je ? Je ne m'en sens pas encore le désir. (Dernière heure : on va peut-être me procurer *Jude l'Obscur*).

Tu me dis de bien belles choses sur *le Coup d'Aile* et qui m'étonnent. Je le lirai.

De bien beaux vers de Laforgue dans ceux que tu me cites, excepté pourtant :

Sœur faisait du crochet
Mère montait la lampe...

De bien beaux vers de Laforgue ! — D'ailleurs, il faut que je relise. Tout ce que tu en dis, je le sens très juste et très pénétrant. Je comprends mieux, je ne sympathise pas davantage. Je n'ai jamais été assez bête cependant pour le croire un ironiste ; j'ai dit satirique, je crois, ce qui se concilie en général fort bien avec une « grande douceur de cœur ».

Très juste tout ce que tu dis et très beau même. Peut-être aimerai-je les *poésies* de Laforgue, qu'en somme je connais à peine.

CARRIÈS. — Je l'ai vu pour la première fois au mois de juillet. J'ai été emballé par ce monde boursouflé, empanaché, brutal, étrange, qu'il a créé. Je l'ai revu à mon dernier voyage. Je me suis demandé si ce n'était pas bien *facile* et bien extérieur. Trop de cris là dedans, trop d'emphase. Je ne te donne d'ailleurs pas ce jugement comme définitif.

Je suis bien navré ; mais je suis presque sûr de t'avoir remis avant de te quitter le petit papier des *Gens du Domaine* — ou tout au moins de l'avoir mis dans le paquet de livres que j'ai laissé à l'hôtel. J'ai cherché dans mes papiers et je n'ai rien trouvé. Ce serait bien ennuyeux d'avoir perdu ça.

Tiens, tiens, voilà que tu r'aimes Régnier. Le passage que tu me cites est admirable — de rythme surtout. Je connais *le Bonheur* et l'ai depuis longtemps copié ; c'est étonnant.

Je veux aimer Ch. Guérin, je l'aimerai. Son conte de *l'Ermitage* était bien beau, bien beau.

J'ai écrit à G. Je lui parle du *Massacre des Innocents*, la première œuvre en date de Maeterlinck, parue dans *Vers et Prose*. A ce propos c'est BIEN, *Vers et Prose*, c'est très bien.

Je viens de relire *les Muses* à haute voix. C'est admirable.

***

Je t'enverrai bientôt tes bouquins avec *le Jardin de Bérénice* et *Huit jours chez M. Renan.* Tu en prendras soin et ne les garderas pas trop longtemps.

Écoute ces beaux vers de Vielé-Griffin :

Voici ton chemin : chemine
Au gré de la haie, au hasard du sentier,
Laisse ou cueille la flamme à l'églantier
Selon que la brise l'incline ;
Et selon les dires de ceux qui vont,
Parle, prie, et chante en chemin ;
A d'autres redis ce que d'autres diront ;
Laisse courir ceux-là qui courront
Et tarder ceux qui s'attarderont,
Fais route d'un pas ni lent ni prompt ;
Et Dieu pourvoie au lendemain.

Écris-moi. Tes lettres sont une grande joie pour moi.

J. Rivière

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, samedi soir, 17 février 1906

Mon cher Jacques,

J'aurais dû te répondre plus tôt. Ta lettre qui m'était arrivée un samedi soir — à pareille heure — en classe, au moment où je finissais une composition de français, m'avait fait tant de plaisir.

Mais je suis obligé d'espacer plus que je ne voudrais ces si longues lettres. (Je ne sors pas demain, un peu pour t'écrire).

Il faudrait que je me décide à noter, à mesure, les idées qui me viennent à te dire. Mais je ne puis supporter de garder dans ma poche des choses que je brûle d'envoyer ou que je trouverai absurdes huit jours après. Je ne puis bien pas me décider à avoir un carnet où je note mes idées ! C'est si peu important des idées !

Je suis fatigué, ce soir, physiquement ; je commence quand même à t'écrire.

Il m'est arrivé cette semaine plusieurs petits accidents intérieurs.

D'abord, je suis sorti, dimanche l'après-midi, dans l'intention d'aller voir C. et de lui dire que je faisais des vers. Il fallait absolument que j'aille le voir, ce pauvre type, et alors j'avais pas mal de petites raisons de lui dire que je faisais des vers. Je pense que tu

me croiras sur parole lorsque je te dirai que la vanité n'y avait aucune part. Le moins que je risquais, c'était d'être classé quelque part, entre Despax et C. M. ! Et ce m'était déjà très douloureux. Non, j'ai fait cela, comme je me serais décidé à lui dévoiler franchement une mystification, par pitié et par amitié.

Je l'ai trouvé dans sa chambre, assez malade. (Sa chambre est plus agréable que tu ne le disais. Il y a un Burne Jones). Je lui ai donc lu mes vers, ou plutôt récité, avec des lacunes, jusqu'à une heure fort avancée. Il ne m'a pas classé. Il a pris l'attitude que j'aime assez ; d'abord, assez surprise — puis s'est mis simplement à chercher ce que tel passage admiré réveillait en lui de vieux souvenirs.

Il me fera connaître Despax avec lequel il sera, sous peu, intime.

1° Résultat. — Je sors de là plus décidé que jamais à ne plus faire de thèmes latins.

2° Résultat. — Et le lendemain, sans prendre même le temps d'examiner les sentiments confus qui s'agitaient en moi, je me mets à travailler comme une brute l'École Normale. Latin, Espagnol, Histoire, Manuel de Brunetière, toute la lyre !

Examinons donc maintenant :

a) D'abord, à tâcher de présenter en une soirée, à un Etranger-Barbare, le poète que j'étais, je me suis aperçu que je n'avais pas le droit de présenter, ainsi, de moi, des choses aussi minimes et imparfaites, où *ce qui est moi* est noyé dans *ce qui l'est à peine.*

b) Tu sais peut-être qu'un de mes idéals serait — s'il est formulable — d'aller droit au cœur de quiconque sans éveiller aucune idée de *littérature* (c'est-à-dire de formulé, de pas senti ou d'au-dessus de la vie). Or, une infime partie de ce que j'ai écrit me paraît réaliser cet idéal.

Conclusion. Il me faut oublier pour un temps les vers que j'ai faits et travailler une position quelconque qui me permette de trouver tranquillement *ce qui est moi* — sans avoir besoin pour cela, et pour vivre, de présenter à quelque protecteur littéraire *ce qui n'est pas moi* et *ce qui est un peu lui*, sans avoir besoin de me faire classer parmi ceux auxquels je ne veux pas ressembler.

Le principal est évidemment mon horreur, ma frayeur d'être classé. Or, à l'heure qu'il est, je suis encore classable. (Je sais gré à C. de m'avoir un peu épargné cela ; Dumas, déjà...)

Je préfère n'être rien, qu'un poètereau à la remorque du Symbolisme, plus ou moins lointainement. Or, les vers de Despax, Dumas, Derennes, c'est ça. Et pas mal de vers me font leur confrère !

Puis les détails entendus sur leur vie me la font assez méprisable, assez banale ; leur œuvre, un métier ; leur œuvre, un mensonge ; leur critique, un formulaire.

D'ailleurs, ne crois pas que je t'expose là une peur qui m'a pris, soudain, à l'idée de montrer ce que je sais faire, à ces collègues ? Non, non. Je tâche de démêler seulement mon état d'âme, ma confession devant moi-même, après la visite à C. (ou après, tout simplement, le dimanche 11 février) et ma répulsion devant certains compromis.

Il y a eu aussi ceci : « Mais, sang-bleu, j'ai de la poigne ! Je ferai, s'il me plaît, pour être libre et mépriser les coteries, autant de thèmes latins et de dissertations anglaises qu'il faudra ». Il y a eu aussi Barrès qui conseille à peu près cela quelque part dans *Du Sang, de la Volupté.*

Deuxième phase. Place de composition française passable. Thème latin assez réussi. Travail acharné.

Troisième phase. J'avais écrit, le lundi matin, au plus fort de mon dégoût pour le thème latin, une courte lettre hebdomadaire chez moi — dans laquelle je laissais soupçonner ce dégoût.

Ma mère m'a répondu hier matin en me demandant ce que je voudrais. Par exemple faire ma licence, puis mon service militaire et essayer des Hautes Études, Consulat, Diplomatie ? Cette offre m'a rappelé l'École Coloniale et m'a montré que mes parents seraient peut-être plus préparés qu'aux vacances dernières.

Une conversation avec P. faisait ressortir aussi la misère (dans tous les sens possibles) du professorat, et que l'École Coloniale était tout de même, de toutes façons, beaucoup plus un idéal. Je vais continuer à travailler la bourse de licence de l'École, sans espoir, et alors, la licence, l'année prochaine. Que c'est long, que c'est long.

Pense aussi à ce que ce sera que faire des thèmes et de l'histoire, en juin, à l'Ascension, au lieu d'être sous une fenêtre, sous des arbres feuillus et bourdonnants, à la tombée de la nuit d'été, à regarder à la fenêtre ; après le pèlerinage le long des massifs et sur le pavé de bois bien arrosé du Cours-la-Reine, de long en large, en attendant... Pense à cela.

J'attends le programme de Coloniale pour voir de près, me décider, et alors marcher, courir — et Pâques pour décider mes parents.

(Anglais, coefficient 20, mais énormément de géographie).

Ne prendre en aucun sens tout ce qui précède pour un renoncement. Bien au contraire.

Te dire aussi que je ne te raconte ça que pour te dire ce qui me préoccupe à l'heure qu'il est et te formuler la semaine qui vient de se passer. Peut-être que demain matin tous ces beaux projets, et ce renoncement momentané... D'ailleurs, quelle importance ça a-t-il ? après tout,

Deux mots encore :

— Je n'aurais plus cette année de scrupules à quitter mes études, le cas échéant. J'ai une vue d'ensemble suffisante et plus de savoir précis.

— T'ai-je dit que j'avais été reçu — en audience — par Bedorez, directeur de l'Enseignement primaire de la Seine, pour lui redemander que mes parents viennent instituteurs dans la banlieue parisienne ? Cela après demandes et protections de toutes sortes. Il ne m'a pas donné grand espoir. Et pourtant je veux cela. Ça arrangerait si bien tout. La vie ne peut pas me refuser ça.

***

Je te parlerai demain de Barrès. Ne pas t'illusionner sur ma citation de plus haut. Je l'admire. Je ne l'aime pas. Je l'abhorre, par moments.

Je te parlerai de *Du Sang* que j'ai parcouru. J'ai reçu ton paquet de bouquins. (Merci). J'ai tout feuilleté mais n'ai encore vu de près que Verhaeren.

Tu essuieras peut-être une bribe de topo sur Laforgue dont j'ai relu ce soir chez Vial avec ravissement une partie des *Mélanges*. Peut-être d'ailleurs, ne retrouverai-je pas l'impression très particulière qu'ils m'avaient donnée ce soir.

Il n'y a personne au monde que je connaisse aussi bien que lui et pourtant personne que j'aime autant. (Il y a aussi des Rossetti, des Watts, des Burne Jones, une madone de Raphaël, des Botticelli, et quelques autres personnes que j'aime jusqu'aux larmes, mais moins familièrement, je ne les connais guère).

Je te dirai deux mots de Léo Larguier, poète du club Dumas-Despax... un mot de Carlyle.

Je tâcherai de te parler de Paul Claudel. J'ai fini *l'Arbre*. Et du dernier *Mercure*. (La revue est intéressante).

Le reste, au hasard des réponses à ta lettre.

Ceci, sous forme déguisée ou non, est d'un bout à l'autre et malgré les parenthèses — un sommaire. A demain.

***

Claudel d'abord.

D'abord je l'ai fini, jeudi soir, et n'ai pas eu, depuis, le moindre désir d'y revenir. C'est assez mauvais signe. Il faut mettre cela sur le compte de la fatigue. C'est laborieux. Et puis j'ai fini par ce que je ne préfère pas : *le Repos du Septième Jour*.

Tes phrases divinatoires m'ont paru si belles et si justes que je n'ai pu m'empêcher d'en recopier pour ma sœur — à qui j'ai parlé de Claudel.

Il est assez curieux que j'aie regardé, tout comme toi, « s'exas-

pérer en moi le désir de lire Claudel », et que moi aussi j'aie tâché de le deviner, mais sans rien connaître de lui. Je me demandais seulement : « Si j'avais du génie, quels personnages créerais-je et comment les ferais-je manœuvrer ? » La réponse était vague et assez peu Claudel.

En gros, ce ne sera pas un de mes maîtres.

Encore qu'il m'ait appris certaines choses et précisément celles que tu dis : cet art d'exprimer quelque chose qui est tout ; d'un coup, parole et pensée, monde intérieur et extérieur.

Des personnages qui apportent dans chacune de leurs phrases leur vision complète du monde, d'un monde où eux-mêmes ont leur place nettement marquée.

Des phrases venues du fond de la primitive humanité — oui, mais surtout Claudel me donne cette impression très particulière qu'il réalise à chaque instant ce que pourrait être l'*art* chez les personnages qu'il crée ou qu'il évoque.

Art de paysans dans *la Jeune Fille Violaine*. Cela fait penser à ce que serait un drame joué dans des fermes et fait par des paysans, si les villes n'existaient pas et que les paysans se mêlent de faire des drames. Les paroles ne sont pas celles que la vie prononce, elles sont cherchées et contournées pour exprimer la vie des âmes ; et, à grand renfort d'images prises à la vie et aux préoccupations journalières, elles expriment des âmes, elles évoquent des vies.

Ceci me paraît aussi juste pour les autres pièces, avec cette différence qu'il a créé des sociétés complètes avec des états d'âmes contemporains très simples et qu'il les a fait s'exprimer avec un art fait de simplicité et de primitivité :

Cf. *l'Échange — la Ville*.

L'écueil, c'était cette imitation, ce pastiche presque, des arts lointains des sociétés primitives : Shakespeare et son art populaire, et ses drames faits pour secouer des hommes violents et sombres, qui les écoutaient à cheval — dans des plaines de boue ; Eschyle et ses drames lents et imagés, belles phrases inquiètes d'un beau peuple terrifié par le destin ; et la Bible, venue du plus lointain et du plus naïf des anciens peuples, drame immense qui s'augmentait, chaque jour, d'un peu de la vie des peuples, en marche dans le désert ; histoires de leurs batailles, révolutions des astres, inquiétudes ou tristesses amoureuses ou lamentations de leurs rois, sous les tentes, etc...

Son art vient de là. Il n'y a pas à dire.

Je ne sais pas encore s'il faut lui reprocher de ne pas s'être assez dégagé « lui-même ». Il est certain qu'au premier abord c'est ce qui éloigne tout le monde.

Il a apporté un trésor inouï d'images ternes, basses, précises.

Une de ses nouveautés, c'est peut-être ces personnages qui sont

surtout des visions complètes du monde et de la vie — et son drame, le choc de ces visions. Et par « vision » je n'entends pas seulement théorie abstraite de la vie comme dans nos pièces contemporaines, mais avec cette théorie abstraite et, pour ainsi parler, politique — des évocations de sentiments, de jours, d'heures, d'instants ; des phrases suggestives, des mots qui évoquent, de grands discours qui rappellent.

Cf. *l'Échange*, et surtout *la Ville*, et *la Jeune Fille Violaine*.

Ce que j'apprécie surtout dans ses drames, et ce qui ruine toutes les théories ci-dessus, ce sont les émotions qu'il donne de par son pouvoir de suggestion. Son drame — un flot qui vous emporte ; on se soucie peu de savoir où il va, et, par moments, de rouler aveuglé dans le tourbillon, parce que, par moments, le soleil fait éblouissante l'écume des plus hautes vagues, ou bien on est étourdi et enivré de grands coups de rafale, pleins d'eau amère, ou bien les lames vous portent si haut qu'on aperçoit, sur des rivages inconnus, des pays où l'on laboure à l'ombre, et qu'on peut regarder jusqu'au cœur des villages.

De ce point de vue, *Tête d'Or*, le drame le plus apparemment incohérent, serait peut-être celui qui porte, à l'aveugle, à travers le plus de sentiments ardents, incohérents, contradictoires.

Pardonne ces phrases prétentieuses et sans lien, péniblement amenées — au milieu d'individus indiscrets qui me dérangent.

Je t'ai donné un peu mon impression.

Il reste que j'aimerais mieux le connaître, lui, que tous les Derennes du monde.

Il paraît qu'il est revenu habiter Paris — près Port-Royal.

J'ai eu envie de te copier, par plaisanterie, du Shakespeare traduit mot à mot. Tu aurais certainement cru que c'était du Claudel. Voilà l'écueil ! Tout de même, rien dans Shakespeare ou ailleurs n'est évocateur à ce point :

MARTHE (en pays étranger)

O terre d'exil, tes campagnes me sont ennuyeuses et tes fleuves me paraissent insipides !...

O soleil de dix heures, et coquelicots qui brillez dans les seigles verts ! O maison de mon père, porte, four !

O doux mal ! ô odeur des premières violettes qu'on cueille après la neige ! O vieux jardin où dans l'herbe mêlée de feuilles mortes

Les paons picorent des graines de tournesols.

Je me souviendrai de toi ici...

L'Échange

LOUIS LAINE

Je serai libre en tout! Je ferai ce qu'il me plaira de faire!
Au matin quand j'ouvre les yeux,
Je me rappelle dans mon lit, et la joie entre dans mon cœur!
Parce que je suis jeune,
Parce que la longue vie est à moi, et je vois mes habits par terre.
Le ciel! le courant de l'eau!

Ibid.

L'EMPEREUR

(En Enfer, dans l'obscurité, après le discours et le départ du Démon).

Qu'est ceci?

Par la nuit, je suis comme l'homme dans sa barque que la ride propagée sur les eaux invisibles atteint.

Et d'où me vient cette sécurité? la peur cesse.

Voici, comme une parole tout bas, la paix, voici, comme sur le voyageur qui arrive le souffle du soir, l'absolution. Quelqu'un est là.

Qui est joyeux près de moi? voyant dans cette nuit? fixe dans la confusion, saint, intact dans la cité impie?

L'ANGE DE L'EMPIRE

Je suis le Vieillard de la Vie sans temps.

L'EMPEREUR

Qui est ici..., etc...

Le Repos du Septième jour

***

Je voudrais te citer un peu du mariage de Cœuvre et de Lâla dans *la Ville*. Que c'est beau ! Acceptation passionnée de la vie ! J'ai voulu refeuilleter le livre. Je ne puis plus m'arrêter.

***

Encore :

LA MÈRE

... Les terres de Chinchy. Ça rapporte bien.

MARA

Sûrement.

Des chiendents et des queues de renard, du séné et des bouillons blancs!

J'aurai de quoi me faire de la tisane.

La mère

Mauvaise, tu sais bien que ce n'est pas vrai !
Tu sais bien qu'on ne te fait tort de rien !
Mais c'est toi qui as toujours été méchante ! Quand tu étais petite
Tu ne criais pas quand on te battait.
Dis, noirpiaude, vilaine !
Est-ce qu'elle n'est pas l'aînée ?... etc.

La Jeune Fille Violaine

J'ai lu *Solness le Constructeur*. C'est beau, mystérieux, angoissant. Quelques comparses, et on sent tout ce qui s'agite, autour, de puissances contraires qui vont l'écrouler, lui et sa tour, lorsqu'elle va se perdre trop haut dans les nuages. Une objection : ne trouves-tu pas ce symbolisme un peu facile, et surtout *de mots?* J'élève ma tour, je monte en haut, je me perds dans les nuages, ma tour s'écroule, nous ferons des châteaux en Espagne (!), vous êtes ma princesse. Et, défaut qui provient un peu de celui-ci, je n'aime pas qu'on puisse dire aussi précisément : « lui, c'est le poète sociologue ; elle, c'est l'imagination ; elle, c'est le passé, etc... » Je voudrais que la vie simple des personnages et celle des symboles fût plus mêlée, qu'on ne les distinguât guère. Je voudrais que *leur vie* fût un symbole et non pas *eux*, parce qu'alors c'est trop facile cette équation à résoudre entre les termes : A = Imagination, B = Routine, etc... Je voudrais que la Vie s'éclairât sans qu'on y pense, rien qu'à vivre avec eux.

Mais, je chicane. Des passages m'ont transporté. L'arrivée de Hilde. La lamentation puérile de Mme Solness sur la maison brûlée, et les poupées. (Que c'est beau, cela ; je ne songe plus à chicaner le Symbole).

Trouvé dans un vieux petit *Ermitage* un passage de *Jean de Noarrieu*. Francis Jammes. Relis ce passage sur l'Automne :

... on n'a pas vu l'automne rougeoyer
Ni entendu celui qui a vendangé
. . . . . .
Cette fumée qui a l'odeur de l'hiver

Est-il possible d'être moins artiste et plus poète ?

Léo Larguier. — J'avais entendu Dumas en dire : « Ah ! dame, lui, sa gloire, rien que sa gloire ! » Et M. l'autre jour m'a lu de lui quelques vers d'un bouquin dédicacé trouvé sur les quais, en me le présentant comme assez nul. Je faisais de temps en temps : « Eh ! mais... Eh ! tu sais... » comme toi lorsque tu trouvais « pas mal » quelque chose d'un poète qui m'avait déplu.

Il me plaît un peu, cet admirateur d'Hugo, par la puissance de

ses alexandrins, la solidité de sa langue et la précision de ses visions, puis surtout par son audace formidable à crier son orgueil et sa gloire.

Il y a dans *le Jardin des Glycines* une pièce pour lui comme la pièce pour Dumas — ironique et amicale.

Deux heures de l'après-midi. Lycée. Seul dans l'étude.

J'ai dû interrompre ta lettre ce matin pour travailler. Je ne suis pas allé en promenade. C. va venir me voir.

C'est une journée de février très douce parmi les arbres nus et les massifs noirs. Ce matin il a plu doucement de la pluie tiède. Il y a dans le ciel des moineaux qui chantent partout et qu'on ne voit pas. C'est un dimanche de banlieue. Des coqs chantent, par la fenêtre.

Je sens comme s'il y avait en moi de grands désirs écrasés. En descendant des chambres, à l'instant, par l'escalier du second quartier, j'ai regardé à la fenêtre de l'escalier et j'ai vu, derrière un mur, un château, comme un décor descendu du ciel. Une allée de sable, une grille, un coin de parc avec la mousse au pied des arbres. Plus loin, le perron, les ardoises mouillées du toit — et, dans mon cœur, l'après-midi qui va se passer là et ailleurs. Oh ! ces grands désirs qui s'écrasent contre une fenêtre, et comme j'en ai vécu, des années, dans les lycées.

Profil de Beata Beatrix. Regard immensément bleu comme les madones de Botticelli, immensément loin et hautain comme les femmes de Dante Gabriele, immensément confiant et faible et bleu comme *la Vie* de Watts — vous avez sombré dans les fleurs de l'Été comme ces grands corps des Watts dans des draperies. Vous êtes tout l'art, la littérature et pourtant toute la vie. Oh ! votre âme frêle d'ancien satin et pourtant, derrière elle, la vie sur le sable et la pelouse, ardente, devant des châteaux, ou dans la cour de la maison de ma grand'mère qui met des pots d'héliotropes sur le petit mur, ou autour de la table noire des paysans qui se nourrissent de pommes de terre, de travail et de vieilles histoires — car votre âme est simple, ancienne et vraie comme la mienne. Votre âme donne aux Rossetti et aux Watts ce grand air délicieux qui fait le bonheur écrasé de mes après-midi de jeudi, la tête dans ma case à les regarder. O Taille Mince ! Votre grand manteau marron, comme je ne le reverrai jamais ! Comme jamais je ne mettrai ma tête et mon cœur dans un de ses plis, mon cœur où il y a tous les horizons, les cris des chemins de fer et des coqs dans les basses-cours des châteaux, comme jamais je ne pleurerai doucement dedans, une après-midi que nous serons rentrés, après des visites.

***

Si tu es gêné d'avoir à lire ceci, déchire-le ou renvoie-le-moi.

Lundi matin, 19 février 1906

J'ai été interrompu hier par C. qui m'a apporté Despax : *la Maison des Glycines* et les *Cantilènes* de Moréas.

J'ai parcouru l'un et l'autre, à l'électricité.

Despax, très joli, assez travaillé, beaucoup de roses et d'abeilles. Une pièce admirable à Francis Jammes. (Thème : d'autres ont dit ton sourire, qui n'avaient lu que tes vers ; moi je connais ton âme et sa douleur cachée). On lui pardonne beaucoup après cela. J'aime que les jeunes poètes rendent ainsi hommage au grand Jammes.

Le bouquin de Moréas ne lui a pas coûté beaucoup de peine.

Je ne regrette pas d'avoir essayé de me montrer, à C., différent de celui qu'il se représentait, et tel que je me crois.

Ça m'a d'abord montré que la tâche est tout à fait impossible et qu'il était assez vain et un peu sot d'espérer le contraire.

Qu'il est insupportable, ce pauvre garçon, avec sa manie de vouloir, à chaque instant, comprendre, expliquer, formuler.

Toute ma conversation d'hier avec lui ça été d'essayer de lui dire de façon déguisée : « Mais non, tu ne comprends pas, mais c'est tout naturel » et d'essayer de lui expliquer qu'il avait tort d'en être fâché.

Pour ce qui est de mes rapports avec lui, j'ai eu tort.

Pour mon instruction personnelle, c'est parfait. Plus que jamais, je vais avoir horreur de ces « demi-habiles » qui m'arrêtent, me formulent et me classent et ne veulent pas être tout simplement la simplicité qui existe et se donne ou le génie qui éclaire.

Pour finir la question C., — il a emporté de cette dernière conversation l'impression d'un orgueil insensé, et pour en finir et qu'on n'en reparle plus, j'ai dit : « Eh bien, oui, je suis orgueilleux, je suis persuadé qu'il n'y a que moi et que je tiens le monde et la vérité dans le creux de ma main — et que quand je me contredis c'est encore la vérité que je dis ». Ça ou à peu près, comme tu penses. Et je venais de dire le contraire, pour que son impression soit bien nette et définitive.

(Par la suite, j'aurais pu être gêné entre Despax, Dumas et lui ; je ne regrette donc pas).

Pour finir la question vers, sache que j'ai fait quelques expériences, ces vacances dernières, auprès de ce que j'appelle la simplicité, et au cœur même de la vie que j'essaie de dire. Ce furent de grandes voluptés.

Faire de très beaux vers qu'on puisse lire aux veillées et réciter

dans les champs. Jammes, déjà, quoi que tu en penses, est d'un art très accessible à ceux qu'il chante et ce n'est pas sa sensibilité qui le rend accessible, mais son art de description qui remontre ce qu'on a vu en le disant comme on n'osait et ne pouvait pas le dire. Faire *prendre conscience* comme lui de la beauté et de l'amour à tout ce qui n'en sent que le flot grondant intérieurement et invisiblement. Faire déserter les villes comme disait Laforgue, ou plutôt les faire aimer et toutes les vies qu'on y voit. Peut-être, écrire des romans comme on les conçoit en Angleterre, beaux romans pour les paysans, pour les instituteurs, pour les villes de province...

Ou plutôt non, chercher où je suis dans tout cela, retrouver ce qui y fut et y est « ma vie » et la vivre avec eux de temps à autre : mes romans.

PHRASES DE CARNET

— Romans sans personnages, où les personnages ne sont que le flux et le reflux de la vie et ses rencontres.

— Ne rien — même au fond, mépriser. S'y fondre, s'y confondre, s'y mêler. Y conformer sa pensée, y perdre sa pensée. Et la perdre ailleurs, le lendemain.

— Il n'y a d'atroce dans la vie que notre, nos façons de la voir — quand nous y tenons.

— Un art est perdu, un moment de l'art est fini, quand une formule en est trouvée.

Je suis désolé que nous ayons perdu cette page de roman. Je me suis fouillé en arrivant à La Chapelle, toutes mes poches, tu ne me l'avais pas donné. A quel moment ? Où l'avais-je mis ? Rappelle-toi. Où l'aurais-tu mis, dans le paquet de livres ? Je ne puis pas me rappeler cette prose et ce me serait si douloureux de la refaire.

Ta lettre m'a ravi. Toutes tes pages sur Barrès et toi, comme je les aime et les garde précieusement !

Je comprends *délicatesse* ; je ne comprends guère *nettoyage moral*. J'avoue à ma honte que tu me fais un peu sourire avec ta grande répulsion pour « ce que tu te forçais à prononcer l'année dernière ». Moi qui suis, à l'heure qu'il est, obligé d'adopter à chaque instant cette attitude, crois-tu donc qu'elles m'effleurent le moins du monde les grossièretés que je suis obligé de prononcer pour me mettre à l'unisson. Est-ce que ça n'est pas au contraire une façon un peu de protéger le moi intérieur insouillé et ignoré ? Est-ce que Barrès ne me conseillerait pas un peu cela ?

Et puis, si tu tiens tant à la morale, je leur trouverais plutôt une portée morale à ces grossièretés. Cf. Rabelais, Zola, le peuple.

J'aime moins (oh ! je vais dire des infamies n'est-ce pas ?), j'aime moins ces perversités subtiles et inexprimées presque, dont Barrès est coutumier, pour exprimer, je sais bien, leur néant, leur vanité, — qu'il faut en retenir seulement ce qu'il s'y est mêlé d'âme et de pur désir — et qu'elles n'ont rien à voir avec la moralité, parce qu'en somme la moralité c'est son moi — richesse et hauteur de son moi : voilà sa moralité.

J'aime déjà beaucoup moins les *grossièretés* dont il se sert pour exprimer la vanité des uns ou des autres ou se débarrasser de l'amour, par exemple :

Il fit des vers, comme on fait de l'albumine.

Faire de l'amour par luxure assurément et, autant que l'hygiène... Eh ! bien, non, qu'est-ce que vous voulez, il y a d'une part l'amour-luxure, c'est-à-dire : zéro, puis l'amour-exaltation-du-moi — ; l'amour-hygiène, puis l'amour-amour qui diffèrent l'un de l'autre comme ce papier où j'écris diffère de ma pensée. Qui diffèrent non pas seulement pour moi, poète, mais pour la dernière des filles ou le dernier des bouviers, sans qu'ils s'en doutent, d'ailleurs.

— *Ardents et désabusés*, très beau, ton passage. Désabusés, nous l'avons tous été. Laforgue, de quoi donc a-t-il souffert, et la plus sotte des petites filles romanesques, de quoi donc souffre-t-elle ? Seulement voilà, qu'est-ce qui désabuse ? sinon la psychologie sèchement trouveuse de « systèmes tout faits » d'un Mélinand, ou bien les classages et les formules intelligentes de Barrès. Allez, allez, vous pouvez en trouver des formules et en dicter des cours de psycho divisés en paragraphes !

Idéologie passionnée. — Beau. Admirable formule et, à propos, que c'est donc vrai, la *plasticité des idées ;* et délicieusement amusant et partagé par moi, ton opinion sur *le principe de contradiction.*

J'admire ton passage sur l'*acceptation ultérieure.* Mais je ne puis supporter que tu dises : « je suis encore trop jeune... trop jeune pour... » ou plutôt je ne comprends pas. Pour dire cela, il faut que tu penses selon quelque autre. Car sauras-tu jamais à quel moment tu fus le plus près de la vérité, à quel âge, et si la vision que tu avais des choses à huit ans est supérieure à celle que tu auras à trente.

Tu me diras que « tu seras plus clairvoyant à trente qu'à vingt, et que tu seras arrivé à classer plus de choses ». Mais ne sais-tu pas, ne dis-tu pas toi-même que ce classement n'est qu'un jeu et que cette clairvoyance n'ira jamais jusqu'à pénétrer la vérité et que ton émotion ne vient que de l'illusion de la clairvoyance ? Que d'ailleurs l'émotion faiblit à mesure qu'augmente la clairvoyance ou son illusion ? Qu'elle augmente avec l'ignorance ? Alors, et puisque l'ignorance qui accepte est à mon avis plus près de la vérité que n'importe quoi, et puisque selon toi l'ignorance

est la source des émotions infinies, je te demande : « Pourquoi ne pas se laisser aller tout de suite à cette ignorance-là ? »

Parle-moi du *Jardin de Bérénice* pour tâcher de me le faire aimer d'abord. Je l'ai commencé. Beaucoup de phrases prises à part me paraissent plus belles et délicates que tout ce que j'ai lu. Pour l'ensemble, quelle insurmontable répulsion. Oh ! cette histoire de Musée, avec « le Dévouement », « la Simplicité », etc... !! Et pourtant il y a de si belles phrases même sur ces symboles-là.

Lu des choses admirables dans *Du Sang*. La préface-dédicace, belle sans restriction. Ses pages sur Don Juan,... etc... *Un Amateur d'Ames*. Tout cela, à l'encontre de son but peut-être, me donne une impression insurmontable de perversion. Et puis pourquoi aller chercher la beauté si loin, — si loin, la volupté et la mort ?

Mais comme je comprends qu'on l'aime et que tu l'aimes, et qu'il écrit délicatement ! Son « esprit », pourtant, je ne l'aime pas, je ne le trouve pas, après tout, si délicat !

Je ne veux pas te parler de Laforgue pour que tu me répondes à son sujet des atrocités comme celles que je viens d'écrire. Mon excuse : c'est aussi sincère que je peux.
En réalité, pour Laforgue, je suis fatigué. Ce sera pour une autre fois.

Tu me dis sur Carrière des choses qui me paraissent fausses, parce que je me suis arrêté à des personnages qui n'étaient ni boursouflés, ni brutaux. Pour certains, c'est très juste, mais je ne crois pas que l'emphase aille jamais jusqu'à voiler leur expression très fine.

Quelle veine tu as de lire *Vers et Prose*. Parle-moi des *Muses*, de Vielé-Griffin, de Laforgue, de Mockel, de Lerberghe. Que penses-tu de l'article de Maeterlinck sur Ch. Van Lerberghe ? Comment peux-tu vivre, vivre huit jours de plus sans avoir lu *la Chanson d'Ève !*

Copie-moi des choses. Moi, j'avais l'intention de te copier un passage de la pièce à Jammes de Despax. Je n'ai vraiment plus une minute.

Pendant que j'y pense :
N. B. — 1° L'impression sur Despax n'est pas définitive ; je n'ai lu que quelques pièces.

2° Ce que je t'ai dit de l'incompréhension de C. ne s'applique pas du tout à mes vers. Il les a très aimablement appréciés. Non, c'est moi-même qu'il veut à toute force comprendre et même réfuter. Je suis loin, moi, d'avoir cette ambition à son égard.

J'écris ignoblement. Il faut pourtant que je te dise encore que je suis allé avec le lycée au Français. J'y ai vu *Gringoire* et *On ne badine pas avec l'Amour*.

J'avais lu *Gringoire* autrefois, je n'aurais pas cru que ce fût aussi pompier. Georges Berr a été laid comme un pauvre diable affamé, charmant comme un jeune ange. Mais Musset — que c'est joli, que c'est joli (comme disaient tes deux vieilles). Presque toujours, on le voit, lui Musset, s'amusant à faire sa pièce, dans son fauteuil, bien invraisemblablement, bien drôlement. Puis il se laisse prendre, et alors il redevient grand poète avec de beaux sanglots. Pierre Laugier a du génie. Mme Bartet et M. Lebargy sont gênés de ce qu'on ne peut mettre, dans les bois ou dans le vestibule du château, un fauteuil à dossier.

Je me rappelle quelques belles périodes impressionnantes de Bernstein dans *le Bercail*. (Réponse à ce que tu me cites de *la Rafale*).

J'aurais voulu te parler de Carlyle, de Laforgue, de l'Angleterre. Tant pis. A la prochaine fois.

Pardonne-moi d'avoir manqué, tous ces temps derniers et hier, des concerts que je suis impardonnable d'avoir manqués. J'ai beaucoup d'excuses qui ne valent rien. Mon désespoir te ferait peine à voir. Je tâcherai de me rattraper dimanche, mais je suis assez miséreux.

Écris-moi.

J'attends tes lettres comme la manne. Ne crains pas de m'éreinter et de m'avouer tout ce qu'il y a de déplaisant et d'ennuyeux dans cette lettre dont je finis enfin la dernière bribe.

Lundi, midi moins le quart

H. FOURNIER

Supplément à ma lettre de lundi

— Ma place de thème latin est encore exécrable.

— J'ai lu d'un peu plus près Despax. De menues choses charmantes. Deux pièces à un ami mort assez audacieuses. De longues choses embêtantes et surtout un déluge de roses et de pièces genre

antique, grec, Théocrite (direction Académie française), à grand renfort de « boucs puants » et « d'amours englués ». Cela me le rend très déplaisant, et aussi son affectation d'alexandrins très classiques, très faciles et très creux — entremêlés d'alexandrins brisés, à enjambements, non moins faciles.

— Je me rappelle maintenant qu'en te parlant de « la grossièreté telle que je la concevais », j'avais l'intention de finir par... « Par exemple, encore, rien de plus volontairement — intentionnellement — grossier que ce titre : *l'Amour Fessé* ».

— J'ai touché pour la première fois, un vague mot de « l'École Coloniale » à mes parents. J'attends la réponse. Il se livre en moi, à l'heure qu'il est, de rudes combats. J'aurais voulu trouver quelque chose dont le programme fût très précis, et qui me permît, après deux ou trois ans d'études assez serrées, de me remettre à écrire, avec une position suffisamment brillante. Le programme de Coloniale est précis, mais une fois sorti ne faudra-t-il pas me donner tout entier à ce métier ? Ne sera-ce pas déjà se donner beaucoup que de tout quitter (l'Europe) pour ça ? Avec quelle sorte de gens me faudra-t-il vivre ? (Mais ça n'est pas une question). Il y en a beaucoup d'autres que je ne puis pas dire. Et puis, rien que « penser que ce métier me forcerait peut-être à me faire du monde une vision étroite, pratique, commerciale ou militaire que je repousse de toutes mes forces ! » Et puis, suis-je capable d'être à la hauteur du programme de géographie ? — Ne te tracasse pas pour me répondre à ceci. Ça n'a aucun intérêt. Je m'offre seulement le plaisir de formuler mes hésitations et mes scrupules et d'envoyer cela à quelqu'un.

— La madone de Raphaël dont je te parle est la madone de Saint Luc. G., qui s'est trouvé à la voir repasser ce matin chez Franck [1], G., irrévérent destructeur d'illusions, m'a soufflé à table : « Les photographies du père Franck embellissent toujours ». Je l'aurais anéanti !

— Maeterlinck a traduit, en 95, un drame de John Ford, en lui donnant comme titre : *Annabella* et, au-dessous, le titre anglais : *' Tis a pity, she's a whore.* Ce qui signifie : « C'est vraiment dommage qu' c'est une putain ». Ce titre me prend au cœur.

— J'ai continué *le Jardin de Bérénice.* Mon admiration pour le style est illimitée. Je ne connais personne qui écrive avec une si

1 Au cours d'Histoire de l'Art.

intense délicatesse. C'est toujours à la fois si doux et si trouvé. De ce côté, il influera peut-être sur moi. J'ai des désirs d'écrire comme lui. Je n'y résiste pas quand je suis pressé, quand j'écris pour mon seul plaisir...

Pourtant, il fait un emploi abusif du mot « chose ».

J'ai toujours à peu près compris le pourquoi de ses grossièretés, je ne puis pas les admettre. Tâche de me les faire admettre.

J'admets d'autant moins sa Bérénice que j'ai entendu dire — peut-être même par lui — qu'elle était « l'âme du peuple ». Or, elle n'est, jusqu'ici, que sa sensibilité, la Sensibilité. Par extension, et en avançant dans le roman, l'Ame du Peuple, sans doute... et alors, combien fausse, fabriquée, rafistolée, prétentieuse, agaçante.

Et pourtant il y a des phrases et des paragraphes que je porte dans mon cœur. Et telles psychologies — celle de Martin, l'Adversaire, l'Ingénieur, d'abord — sont des merveilles de dissection. Mais ces prouesses de psychologie, ça n'est rien autre chose que du mépris qui dessèche, de la haine qui dissèque. Ça ne va pas plus loin que la surface, l'éphémère, le mécanisme, le masque social et journalier. Si cela eut pour moi, autrefois, un intérêt — ce fut que cela m'apprit à débarrasser tous et toutes de ce masque, et alors à ne plus chercher à les connaître qu'à force de sympathie et d'ignorance.

—

A Henri Fournier, à Lakanal

Tu peux lire cela en premier lieu, non seulement parce que je l'ai écrit en premier lieu, mais parce que c'est ce qui représente ma plus forte émotion depuis un mois.

CLAUDEL

(Écrit avant de recevoir ta lettre)

D'abord il faut t'expliquer un peu ce qu'était pour moi *l'Arbre*, avant que je le connaisse. Un jour, dans un article du *Mercure*, cela remonte bien à huit mois, j'avais lu ce nom, que je n'avais jamais entendu prononcer : Claudel. Il y avait — je me souviens : « L'influence considérable de cet extraordinaire Paul Claudel ». A partir de ce moment, dans tous les catalogues du *Mercure*, je lisais :

Paul Claudel : *L'Arbre*
L'Agamemnon d'Eschyle

et sous une autre rubrique :

Paul Claudel : *Connaissance de l'Est.*

Ces mots m'irritaient étrangement.

Vers le mois d'octobre, j'aperçus sur une étagère chez mon libraire : *l'Arbre.* J'ouvris le livre et tout debout je lus, au milieu du bruit, les premières pages. Elles me donnèrent une impression d'étrangeté et de vastitude incomparables. Évidemment cela me dépassait : je ne comprenais pas, mais j'étais terriblement remué. Et souvent, quand je venais à la librairie, j'ouvrais le livre et je tombais toujours sur les mêmes pages. Je voyais : Cébès, Simon Agnel — et ailleurs ce nom comiquement étrange : Thomas Pollock Nageoire, ailleurs encore : l'Ange de l'Empire. Et puis il y avait je ne sais quoi, la forme du livre, la finesse extrême du papier, les 500 pages condensées sous un petit volume, l'absence du tableau des personnages avant chaque pièce. Tout cela, comme un petit enfant, m'excitait et m'ouvrait d'immenses entrevisions.

J'ai lu le livre en huit jours. Une foule de détails m'ont échappé, le sens général de chaque pièce m'a peut-être échappé, peut-être même me suis-je trompé sur le sens général du livre et sur le titre. Et néanmoins cela est pour moi une des choses les plus passionnantes, les plus profondes et les plus belles que j'aie jamais lues. Oh ! mon ami, cela est vrai que c'est plus grand que Dante. Quand on arrive à cette dernière scène de *la Jeune Fille Violaine,* qui domine tout le livre, comme le plateau où se trouvent les personnages domine toute la plaine, quand on arrive à cette hauteur d'immense apaisement, de satisfaction mélancolique et d'*acceptation sans limites,* oh ! oh ! que c'est beau et bon à la fois.

Voici le soleil dans le ciel,
Comme sur les images quand le maître réveille l'ouvrier de la onzième heure.
... Que je vive ainsi ! que je grandisse ainsi, mélangé à mon Dieu, comme la vigne et l'olivier.

D'ailleurs, les citations ici ne sont pas permises. Il faut relire tout cela sans s'arrêter et sentir son cœur se gonfler peu à peu de tranquillité. Jamais peut-être on n'a jeté un coup d'œil plus essentiel sur les choses de cette vie.

En effet, il ne faut pas se tromper. Nous avons ici plus qu'un dramaturge, nous avons un philosophe, nous avons un dramaturge-philosophe. Et puis non, tiens. Ces définitions sont plates ; c'est un homme qui pense comme il respire et comme il agit, avec la même poussée intérieure et la même plénitude ; je veux dire seulement qu'il ne faut pas s'écrier : Ceci est bien, et ceci n'est pas bien. Tout a sa raison d'être, même les longueurs, qui sont le développe-

ment progressif et magnifique de la pensée. Et cette pensée a la lourdeur et l'obscurité de la vraie pensée.

Quelle est-elle ? Qu'a-t-il voulu dire ? Tu as vu très juste, je crois, en parlant de « cet immense et grossier effort pour s'élever, s'élever vers on ne sait quoi ». Oui, c'est bien cela qui frappe, dès le début, surtout dans *Tête d'Or*. C'est l'Arbre qui pousse.

Pour toi tu n'es qu'un effort continuel, le tirement assidu de ton corps hors de la matière inanimée.
Comme tu tettes, vieillard, la terre
Enfonçant, écartant de tous côtés tes racines fortes et subtiles! Et le ciel comme tu y tiens! comme tu te bandes tout entier
A son aspiration dans une feuille immense, forme de feu!

Voilà, je crois, le problème posé dès le début. L'arbre humain est soumis à deux forces contraires, l'attraction du sol, qui le nourrit et sans lequel il ne peut vivre, l'attraction du ciel, vers lequel montent son âme et son effort. C'est un duel entre la cause efficiente et la cause finale. La misère des hommes vient de ce qu'ils se consacrent au culte de l'une, négligeant le culte de l'autre. Thomas Pollock, Isidore de Besme, ne s'inquiètent que des racines. C'est pourquoi ils souffrent. Tête d'or tâche de s'arracher au sol et c'est pourquoi il succombe. Tête d'or ! Le nom même est symbolique. Le tort essentiel c'est de croire que Dieu est au-dessus et qu'on ne parvient à lui qu'en quittant la terre. Si l'Empereur mérite de s'élever jusqu'au séjour bienheureux, c'est qu'il a commencé par satisfaire les morts, les dieux de la terre, qui le tourmentaient et tâchaient de le retenir, ayant des droits sur lui.

Qu'est-ce donc que Dieu ? Dieu n'est que la croissance de l'Arbre ; il n'est que « le tirement assidu de tout le corps hors de la matière inanimée » ; Dieu est l'Arbre surchargé des fruits, qui sont venus naturellement et parce qu'ils devaient venir. *Dieu est l'épanouissement de la vie humaine*, non pas l'objet de son aspiration, mais cette aspiration même en tant qu'elle s'est accomplie suivant les lois naturelles. Dieu, c'est la satisfaction d'Anne Vercors, qui a fait tout ce que lui commandait le sens même de sa vie ; Dieu est la direction primitive conservée jusqu'au bout, l'élan de l'Arbre que rien n'a contrarié, et qui se repose en son épanouissement.

Voilà, telle que je l'ai cru entrevoir, l'idée essentielle de Claudel. Je te demande pardon d'avoir l'air de te l'expliquer ; je sais bien que tu l'as comprise aussi bien que moi ; mais je voulais simplement me l'éclaircir à moi-même en tâchant de me la formuler. Naturellement, cela laisse beaucoup de choses de côté. Mais j'espère qu'en relisant je verrai tous les détails prendre leur valeur idéologique.

Je dis : j'espère. Et pourtant je ne désire pas beaucoup éclaircir tout cela. C'est si beau dans son enveloppement et son obscurité.

Le danger — tu l'avais toi-même signalé — c'est qu'on ait l'impression d'une traduction. Eh bien ! au début, je l'ai eue, cette impression. En poursuivant elle m'a passé. C'est bien ainsi que devait s'exprimer la pensée. La pensée n'est pas cet éclair dont parlent les gens pour qui Zola ou Faguet sont des penseurs. La pensée est une chose obscure, pénible, s'efforçant avec lenteur et peine, pareille à la germination. Elle se développe peu à peu, et ce n'est qu'une fois développée qu'à sa surface elle paraît reluire et étinceler. Le travail de la pensée est sourd et informe. Les mots de Claudel s'organisent de façon à reproduire ce travail. C'est peut-être le style le plus direct qui se soit vu. Et c'est en ce sens que s'appliquerait peut-être ce que je disais — au hasard — de ses personnages avant de les connaître : « ils parlent comme on crie ». « Comme on souffre et comme on s'efforce » serait mieux.

Je viens de relire *les Muses* à haute voix. Outre que c'est admirable, c'est très intéressant, car c'est une expression de sa conception artistique. Elle confirme en bien des points ce que j'ai dit plus haut. Mais il faut lire pour comprendre.

Je tenais avant tout à démêler le sens symbolique *général* de *l'Arbre*, car il me semblait que c'était ce que Claudel demandait d'abord à son lecteur. Maintenant, je peux me délecter de l'art merveilleux partout répandu. Je ne reviens pas sur cette extraordinaire Partie I de *Tête d'Or*. Je me suis répété jusqu'à l'obsession cette grande tirade de Simon Agnel :

Lieu, lieu
Qu'ai-je cherché que, détournant d'ici mes yeux infâmes, etc...

Relis. Mais dans la deuxième partie songe à cette scène étrange et somnambulique de la Princesse déguisée. Quant à la troisième, tout y est admirable. Le cadre d'abord : ce « seuil du monde », factice et précis comme un paysage de rêve. Et l'admirable scène du crucifiement, et la mort de Tête d'or et sa dernière et passionnée apostrophe au soleil sanglant. Et *l'Échange*, qui me fait penser invinciblement aux paysages océaniens de Gauguin. As-tu jamais senti l'impression de la marée nocturne montant dans l'ombre tiède ? Et ce troisième acte de *l'Échange*, quelle merveille ! *Le Repos du Septième Jour*, plein de belles choses, m'a moins ravi, bien que la fin soit admirable. *La Ville* (le premier acte) m'a produit une impression d'étrangeté immense. Oh ! les apostrophes d'Avare, et cette scène admirable ou Cœuvre prend possession de Lâla, en mettant le pied sur son corps. Quant à *la Jeune Fille Violaine*, le début ne m'avait pas emballé. Mais la fin m'a laissé exténué d'émotion.

***

J'ai ri, en recevant ta lettre, de voir combien les différences de nos deux appréciations sur Claudel étaient exactement nécessitées par nos différences. Du premier coup et avant de songer à avoir du plaisir, j'ai cherché *l'idée* ou plutôt le *sens*, toi tu n'y as songé que secondairement, après avoir cherché le tragique et le poétique. Or il s'est trouvé que j'avais raison (car on ne peut mettre en doute que Claudel ait voulu avant tout dramatiser une idée) ; mais ç'a été absolument par hasard. Il aurait pu aussi bien se faire qu'il n'y eût pas d'idée ; alors j'aurais pataugé et n'aurais rien compris. Je crois — pardonne-moi — qu'ayant fait le contraire de ce qu'il fallait faire (en vertu de tes tendances profondes), tu t'es trompé et tu as mal compris. Au fond, je crois que c'est très simple, que même « les paroles » ne sont pas « cherchées et contournées » mais, comme je l'ai dit, essentiellement directes. C'est un art primitif, mais en même temps moderne ; il exprime ce qu'il y a de primitif dans le moderne. Et c'est bien ce que tu as dit, mais sans insister assez. Si tu avais insisté (sur l'idée) tu aurais eu la *communication* intime avec l'œuvre, l'intuition de son originalité essentielle. Tu n'aurais pas parlé de confusion possible avec Shakespeare (que j'ignore, mais que je *vois* très bien). Cela *passe par* Shakespeare, comme *par* la Bible et *par* Eschyle, parce que cela est l'expression de la primitivité transmise par Shakespeare et les autres jusqu'à nous ; mais cela n'*est* ni Shakespeare ni les autres, parce que cela vient bien après eux. C'est le complément, non la réplique. Ce qui peut tromper, c'est peut-être l'analogie du style. Mais en plongeant d'abord jusqu'au fond et en tâchant de nager dans le sens où l'on est emporté, l'on oublie tout le reste au milieu des merveilleuses sensations que tu décrivais ; on sent même que cela est unique... et d'une hardiesse sans exemple. « Art cyclopéen » a dit quelqu'un, oui mais cyclopéen comme les édifices énormes de New-York.

J'exagère naturellement, mais je crois voir vrai. Il n'y a pas « pastiche » comme tu dis, oh ! pas le moins du monde, il y a continuation. Et je crois que c'est un coup de génie d'avoir ainsi retrouvé le primitif sous le placage moderne, d'avoir atteint et mis à nu cette couche profonde et *humaine* dont parle Taine. Coup de génie ! Claudel ne peut pas avoir de talent ; il ne peut avoir que du génie ou rien. Il ne peut être qu'un fou ou Shakespeare ; je crois qu'il est Shakespeare, et qu'il a du génie.

Je ne dis pas plus que toi qu'il est un de mes maîtres, car il ne peut ni ne veut rien m'apprendre (et encore ?) ; mais il est celui qui m'a donné la plus large vision que j'aie jamais eue. (Y a-t-il rien de plus beau que le premier acte de *la Ville ?*)

***

Tes projets. — Oui, oui, dirais-je, si j'étais désintéressé. Va à l'École Coloniale. Ne sois pas professeur, même si on te promettait une chaire à la Sorbonne pour la fin de l'année. Sois quelque chose d'un peu intéressant !

Mais je pense à moi, qui suis aussi angoissé que toi, si c'est possible ; car j'étouffe. Je ne veux rien, ni l'Université, ni l'École Coloniale, rien qu'une île déserte ou une place au *Mercure*. Et pourtant là aussi, comme toi, je me rebelle : je ne veux rien publier ; c'est pour cela que je n'écris pas mon article sur Barrès. Je me fais toujours le même aussi désespérant raisonnement :

Lâcher l'Université. — Oh ! oui. — Mais il faut manger, par conséquent écrire. — Oh ! non. — Alors, il faut mourir de faim. — Oh ! oui.

Si l'on peut appeler cela un raisonnement.

Dans de très vagues projets, je t'unissais à moi. Et c'est pour cela qu'en définitive je ne te conseille pas beaucoup plus Coloniale qu'autre chose. Dans ces projets tu mourais de faim avec moi à Paris dans deux ans, dans un an et demi, sous prétexte d'études quelconques. A ce moment-là, j'aurai de l'argent à peu près pour un an. Je donnerais des leçons, e nous irions au théâtre. Mais alors il faudrait économiser ; et cela deviendrait insupportable. Quelle vie, mon Dieu, quand on n'est pas spécialiste, ou qu'on ne veut pas se prostituer. Je ne veux plus rester chez moi, où je m'énerve. Je veux aller à Paris, où je mourrai de faim. Surtout je ne veux à aucun prix de l'Université. Tout est fermé, et je me débats et nous nous débattons, parce que nous avons de la valeur.

Toutes ces incohérences expriment assez bien mes pensées quotidiennes, auxquelles je t'associe. Malgré tout, tu te dis : « Oh ! *lui*, il n'a rien à craindre ! » Mais c'est justement parce que je suis *lui* que j'ai tout à craindre, ne voulant de rien. Oh ! être forcé de « prendre une direction », de renoncer à tous les possibles, dont on s'ornerait ! C'est monstrueux.

Du choix d'une carrière ! Titre de livres innombrables, qui exposent candidement le grand crime de la société moderne.

Mais je m'emballe et deviens ridicule, comme toujours quand on souffre. Et je ne te réponds rien, pas plus que je ne peux me répondre à moi-même.

Oh ! après tout, va à l'École Coloniale, si tu veux.

***

Je suis ces temps-ci dans une période d'énervement. Toutes les attitudes me dégoûtent. Je ne m'observe plus ; je me laisse aller, sans souci d'ornementation ; je vais même jusqu'à avoir de la

haine. J'ai une haine farouche pour la sottise qui m'entoure, et qui affecte *surtout* la forme universitaire. Elle est incroyable, cette sottise, et je lui en veux d'autant plus que je m'y suis laissé prendre jadis. Elle est incroyable avec son affectation d' « esprit large », de « libéralisme », etc... Oh ! n'aie pas peur ! Je ne veux pas répéter ce qu'on a tant dit, et ce qu'on dit tant. Mais vraiment j'en souffre trop de cette université régulatrice et... « libre-penseuse ». Or, tous ont les mêmes opinions soigneusement décalquées ; tous admirent Michelet et Zola, parce que « socialistes » ; tous lisent *l'Humanité*, tous vont dans les réunions publiques. Oh ! 1 et 100, combien vous êtes pareils, et vous encore, 200, et vous encore, 5.000 ! Il y a des moments où j'ai envie de mordre. J'ai lu ces jours-ci les *Mémoires* de Stuart Mill, qui sont l'archétype de toutes ces stupidités. Cet homme ne parle que des devoirs civiques, et du bien à faire à l'humanité. A douze ans, il écrit un *Traité d'Économie Politique*. Et c'est à vingt-cinq ans qu'il apprend le nom de Shelley et celui de Byron. Voilà surtout ce qui m'exaspère, c'est cette méconnaissance de tout ce que la vie peut contenir de « poésie », d'émouvant, de libre, d'inutile, de paradoxal, de fou et de profond. Stuart Mill parle de Carlyle sur un ton de suffisance modeste, qui fait pleurer ! Il dit : « Je voyais bien ce qu'il y avait de vrai dans ses *opinions* ; mais elles me semblaient dangereuses et exagérées par la fougue qu'il mettait à les exprimer », ou quelque chose d'approchant. En somme, ce qui m'agace, c'est que tous ces gens-là :

1° ont des *opinions* (oh ! les opinions, les idées, la vérité, la nature, la science, etc...)

2° se reconnaissent des *devoirs* (Oh ! Ibsen, il y a encore des gens qui se reconnaissent des *devoirs*).

3° lisent Victor Hugo avant d'éteindre leur chandelle « pour se reposer ». (Et c'est tout : pour le reste, un sourire de gens pressés).

Naturellement, je me morigène et je m'en veux de cette haine exaltée. Je me dis que je suis un gosse, que je serais bien navré si tout le monde aimait ce que j'aime, que je suis presque aussi ridicule qu'eux, en croyant si fort que j'ai raison, etc... Rien n'y fait, parce que je souffre de phrases salissantes et viles. (Croirais-tu que je n'ai encore trouvé PERSONNE qui connaisse le nom d'UN symboliste ! Quelqu'un en voyant *Vers et Prose* : « Ah ! c'est une revue décadente ». L'agrégé du mois de juillet prochain ignore le nom de Gobineau, et — qui pis est — se dit mon *ami* parce qu'il m'a vu pleurer en entendant la mort d'Yseult).

Je souffre, mon ami, et je suis atrocement exaspéré. Pardonne-moi ces irritations puériles et *passagères* (sinon les avouerais-je ?) Je fais comme toi, je te dis tout, à mesure que je le sens.

***

Je voulais après cela te dire un nouveau point de vue, d'où j'ai appris à me regarder, et d'où je crois avoir vu assez profond. Mais je ne me sens pas disposé. Je me suis vu — en deux mots — comme un composé de deux êtres radicalement ennemis, l'un rationaliste et idéologue, l'autre mystique et passionné, et de leur conflit j'ai vu sortir toutes mes souffrances, toutes mes délicieuses souffrances. C'est toujours la même distinction, même considérée plus profondément en ce sens que je découvre un antagonisme entre ma pensée et mon émotion ; elles se haïssent l'une l'autre, et quand elles ne s'unissent pas pour créer la suprême volupté, quand l'une d'elles fait à part son œuvre, l'autre s'irrite et la trouble. Ainsi perpétuellement je crois et je doute, je crois par un geste de mon cœur, je doute par une répulsion de mon intelligence ; je m'enfonce et me méfie ; je plonge, et quand délicieusement je vais m'abandonner au courant, je crains de me noyer. Au fond, le grand service que m'a rendu Barrès, c'est de m'enseigner une conciliation. Mais conciliation n'est pas le mot, car je ne concilie que dans les rares moments où je *sens* ma pensée (et ils sont rares ces moments et toujours artificiellement amenés). Barrès m'a surtout appris à me complaire dans la dualité, à aimer mes conflits, à me délecter — comme je te disais — de voir ma clairvoyance dissoudre ma passion. Et si je n'avais pas cela, qu'aurais-je ? Car sans cesse la contradiction se pose et s'exaspère, et m'exaspérerait, si je ne lui souriais. Dans un petit topo, écrit ces vacances et brûlé, je parlais du plaisir ambigu et intense que j'avais éprouvé dans une église en entendant la dernière note de l'orgue dissoner avec le carillon des cloches du dehors. C'est un plaisir de même sorte que j'éprouve à voir mes combats, combats non de la chair et de l'esprit, mais du cœur et de la raison (puisqu'il faut le dire), ou plus profondément, de la passion et de l'intellection.

Cette divagation, dont je te parlais, et dont je porte en moi le goût si violent, m'emporte parfois sans restrictions ; je vogue sur des immensités sans nom, surtout par la musique, mais le petit déclic de mon intelligence intervient soudain, et tout est fini ; j'entends Van Dyck battre la mesure. Que faire alors, sinon goûter mon échec ? Tu me reproches cela, mais c'est que tu ne sais pas quels efforts il me faut pour me créer une pure émotion, et combien rarement je réussis. Si je devais toujours renouveler ces efforts, je m'épuiserais. Aussi faut-il bien sourire, — quand je coupe — malgré moi — mon exaltation. C'est sagesse et en même temps plaisir...

J'ai peur que l' « en deux mots » du début de ce paragraphe te

paraisse ironique. Je me suis laissé entraîner et voilà qui est dit.

***

Le Jardin de Bérénice :

Sa place dans l'œuvre entière : c'est l'avant-dernière expérience de Barrès. Les premières sont multiples : ce sont celles décrites dans *les Barbares* et dans l'*Homme Libre*. La dernière, c'est la Lorraine tout entière, chantée dans tous les autres livres à partir des *Déracinés*, la Lorraine magnifiée et dont toutes les émotions sont épuisées dans *le Roman de l'Energie Nationale*, *les Amitiés Françaises*, *Amori*, etc... Après l'*Homme Libre*, Philippe se tient bien en main, il est maître de ses émotions, il s'est mécanisé au point de produire en lui-même la sincérité. (Cf. *Une Aventure d'Amour*). Mais malgré tout, il se sent desséché et désemparé. Il lui faut « mettre un Dieu dans les bras ». Ce sera Bérénice, autrement dite l'inconscient, autrement dite le peuple. (Oh ! je sais bien que je t'agace, mais j'interprète).

Bérénice, souple geste de confiance et de perversion mêlées, Bérénice enfant volontaire et passionnée, l'enfant Bérénice, Bérénice, jeune reine pleurante et désemparée, et si indicatrice dans votre désespoir, puisque vous enfin avez su réaliser votre unité, en vous repliant toute sur un cher souvenir.

Je m'explique. L'*Homme Libre* a laissé Philippe desséché et aussi incapable de relier ses émotions, de se donner une unité, une identité, une continuité ; il se fragmente et s'épuise. Aussi va-t-il interroger dans les yeux de Bérénice l'Inconscient qui depuis des siècles si rigoureusement persiste et se développe. Qu'y voit-il ? Que distingue-t-on du haut de la Tour Constance ? Qu'enseigne le paysage de fièvres et d'eaux ? Quelle constance y a-t-il en lui ?

L'Inconscient désire : voilà d'où lui vient son unité. Il est la petite Secousse par qui toutes choses avancent. Il est le progrès et la croissance et l'appétit perpétuel. Il est le désir. Il s'élève sans cesse sous les passagères formes des individus, dont le seul sens est de signifier chacune un désir. On peut froisser l'inconscient, dessécher les étangs d'Aigues-Mortes, mettre Bérénice aux bras de Ch. Martin. L'inconscient se redresse toujours, parce que toujours il est insatisfait. Il est comme les plantes qu'on foule, et qui s'entêtent à ressurgir vers l'aspiration du ciel. Il pousse, il s'étire. Et là est sa grandeur. L'inconscient fait son œuvre, qui est de désirer.

De même nous. Tous les fragments de notre âme successive sont identiques en ce que tous ils sont des gestes de désirs. Et peu importe la satisfaction. Elle n'est que l'ombre fugitive du désir éternel, seul constant. Ainsi Philippe réalise son unité. Il lui

importe peu d'accomplir des actes, il ne lui faut que la pureté de l'aspiration. Sénèque vit près de Néron et boit dans une coupe d'or. Qu'importe puisque ses désirs sont hauts. Lazare le Ressuscité, quelle certitude rapportez-vous d'au delà de la tombe, qui justifie votre fanatisme? Notre Dieu est en nous et nous n'avons besoin d'aucun acte pour le faire triompher : c'est le geste de notre âme vers la hauteur.

O désir, ô Bérénice, qui n'es qu'un désir du passé, ô tendre désolée repliée sur tes regrets intarissables, tu es la Petite-Secousse par qui toutes choses s'élèvent à la vie, par qui tout naît et meurt. O désir si fort dans notre âme, par toi et pour toi seul nous vivons. O désir, béni sois-tu, seul Un, seule Continuité. Il ne faut pas te satisfaire, il ne fallait pas que Bérénice épousât Ch. Martin, ô désir, car toi seul sais durer.

***

La spéciale beauté de l'œuvre consiste pour moi dans l'extraordinaire mélange de délicatesse et de perversion. On éprouve une sensation aiguë de malaise et de subtilité pareille à l'odeur fiévreuse et fine qui monte des marais. L'enfant Bérénice ! incomparable création, figure troublante par son mélange d'expérience et de candeur, Barrès a dit ailleurs qu'il aimait les jeunes femmes chargées d'expériences et riches de secrets tôt appris, les jeunes femmes un peu flétries, en qui l'on sent déjà le goût de la mort. Bérénice est cela. Parfum trop lourd et qui retombe.

Il n'y a dans Barrès que l'*Amateur d'âmes*, la *Volupté de Cordoue* et certaines pages de *l'Ennemi des Lois*, qui me donnent une impression aussi intense, aussi aiguë plutôt. Ce sont les extrêmes confins de la sensibilité, où la ténuité devient perversion. Et puisque je prononce encore une fois ce mot, expliquons-nous. Rien de plus odieux que la perversion affectée ! Rien de plus profond que la véritable perversion, celle où l'on parvient forcément en amenuisant son âme ! Et entre nous nous pouvons bien avouer que tout plaisir est une sensation malsaine, dissonante, équivoque. Un plaisir sain est une expansion naturelle, une satisfaction ; mais le vrai plaisir consiste dans un geste de retrait, dans un repliement ; tout raffinement est une renonciation à l'extérieur, une exaspération interne, une complication de soi-même.

Et c'est en cela que *le Jardin de Bérénice* est le plus merveilleux jardin de volupté : on y renonce, on y pleure, on s'y réduit et l'on jouit. C'est bien aussi la caractéristique de l'*Amateur d'âmes*, qui est peut-être le chef-d'œuvre absolu.

En finissant, un mot sur la *Lettre de Sénèque à Lazare*. Elle n'a pas du tout le sens que j'ai semblé lui attribuer plus haut. Elle exprime seulement l'espèce de curiosité du sceptique en face du

fanatique et surtout elle développe le *qualis artifex pereo!* le : Quel merveilleux artisan d'émotions je péris sans cesse ! Il signifie l'anxiété de Philippe qui, après s'être créé un Dieu, sans cesse le voit mourir. La réponse est dans la veillée au *Jardin de Bérénice,* où s'enseigne la grande leçon du Désir.

***

Pour achever la question Barrès, je n'accepte naturellement rien de ce que tu dis :

1° Il y a trois sortes de péchés : par actions — par paroles — par pensées.

Les premiers n'en sont pas ; car une action ne saurait toucher l'âme ; elle nous est aussi extérieure qu'à notre corps les vêtements ; elle ne compte donc pas. C'est pourquoi j'irai... partout et suis allé partout, sans le moindre repentir.

Les péchés de la seconde espèce sont plus graves. Le son de la voix tache l'âme, quand on le prostitue. Et quand on prend l'habitude des laides paroles, on est perdu, car elles tombent goutte à goutte sur la pensée et s'inscrivent dans la mémoire qu'elles salissent. Il faut éviter ces péchés à cause de leur retentissement inévitable dans l'âme.

Enfin les péchés par pensée sont de vrais crimes, étant des attentats à notre beauté intérieure.

2° « Faire de l'amour par luxure... », etc. Sois sûr que *nous* savons aussi bien que personne ce que *peut être* l'amour ; seulement l'usage donne au mot deux sens et voilà tout. D'ailleurs, y a-t-il une distinction vraiment radicale entre les deux amours ?

3° « Ardents et désabusés ». Désabusés parce que sans goût pour les certitudes et nous complaisant dans notre artificiel et nos formules. Mais de cet artificiel et de ces formules nous ne sommes pas désabusés, mais passionnés, pas plus que d'aucune sensation. Nous sommes prêts à tout accueillir, nous ne voulons rien croire, et voilà tout.

4° Si je dis : « Je suis trop jeune... », cela ne signifie pas que ma vision de plus tard sera supérieure ou inférieure à ma vision d'à présent. Cela signifie que je n'ai pas actuellement cette vision future ; et voilà tout. Elle sera plus ou moins près de la vérité : je m'en moque absolument. Elle sera autre : voilà ce que je veux dire.

5° Crois-tu par hasard qu'on soit libre de « se laisser aller tout de suite à l'ignorance ? » Il faut mériter l'ignorance par beaucoup de clairvoyance et de science. Il faut être un « demi-habile » et mépriser avant d'être un « habile » et d'accepter.

6° N'est-ce pas que c'est beau *Du Sang ?* Ce que je préfère, c'est : *les Deux Femmes du Bourgeois de Bruges, Excuses à Bérénice, la*

Volupté de Cordoue, les Jardins de Lombardie (oh ! l'Isola Bella !), *le Sépulcre de Ravenne, Sur la Décomposition* et cet admirable *Regard sur la Prairie*, et tout le reste.

***

Je reçois à l'instant ta deuxième lettre avec celle de G. dont merci. J'en extrais pour y répondre les quelques mots sur Barrès. Je ne peux pas te faire admettre ses grossièretés, car je ne les vois pas. Bérénice est l'Ame du peuple sans doute... et combien belle, émouvante, naturelle et profonde.

Voilà.

***

Tess d'Urberville : Pendant toute la première partie j'étais un peu irrité contre toi, et bien que trouvant l'allure générale charmante, je ne comprenais pas ton enthousiasme et je me disais : « Il tourne à la romance, ce garçon ! » Mais la deuxième partie m'a pris tout à fait. J'ai rarement lu quelque chose d'aussi simplement désolant. Il y a cette soirée de noces, et cette scène de somnambulisme, et cette poursuite acharnée de Tess par Alec (un peu le diable !) Et il y a surtout ces admirables derniers chapitres, où l'amour enfin se ressuscite sans arrière-pensées et s'élève hors de la vie. C'est admirable.

D'ailleurs, ce que tu en dis est exquisement juste, bien que pour ma part je ne réprouve pas le drapeau noir, ni même le fermier tyran, ni surtout les scènes de séduction exaspérantes, mais splendides.

Ce qui m'exaspère un peu c'est la lâcheté de Clare. Je la sens vraie et explicable par son caractère. Mais vraiment il est trop bête, on lui en veut trop.

Le Coup d'Aile : C'est beau. Je comprends surtout pourquoi cela t'a emballé, de même que je comprends pourquoi *Tess* t'a emballé. Mais j'ai une peur, une peur bleue, c'est que les « discours insignifiants du colonel » ne représentent la vraie « pensée » de Curel. Je ne sais pas. Mais j'ai lu une interview où il se vantait d'avoir fait une œuvre patriotique. Et alors si Hérouard n'est pas son héros, qui est-ce ? Reste que, Curel mis à part, son Michel est bien beau, surtout dans ses laïus. Oh ! le désir de se faire tuer dans le cirque au milieu des aboiements de la foule !

Solness : Oh ! non, il ne faut pas chicaner le symbole. Il faut se souvenir que tout le drame est un rêve extériorisé où les personnages ont la précision et l'automatisme des hallucinations, et aussi une *signification* exacte. Par moments, il semble que tout

cela se passe dans notre cerveau fatigué et affreusement tendu. Et puis vraiment — je ne veux pas retomber dans la question Bérénice — Inconscient — Peuple — mais toute la *capacité tragique* d'un individu ne consiste-t-elle pas dans ce qu'il symbolise, l'un ne vaut-il pas par la multitude qu'il cache ?

Il reste que ta conception du symbolisme est très belle et que j'attends avec impatience de te la voir réaliser. (A ce propos — vraiment je ne peux retrouver ce papier et je crois bien te l'avoir rendu. J'ai feuilleté et secoué tous les livres que j'avais emportés et toutes les partitions. J'ai conservé un petit carton sur lequel tu m'avais mis quelques vers, mais c'est tout. Je suis aussi navré que toi. Mais j'ai peur qu'il te faille recommencer. *Surtout* ne va pas abandonner ça. C'est ce que tu *dois* écrire. Si tu en as écrit, envoie-le moi).

Despax : Oui, ce doit être cela. Cela vaut toujours mieux que de l'H. Barbusse — ou du M. Magre. Mais vers toi, Claudel, nous nous tournons, fervents et tout chargés d'espérances.

Moréas : En public, je dirais que c'est un grand poète, à toi qu'il me paraît un farceur ; sa facilité est quasi déplorable et il plagie Lamartine sans vergogne. Cependant je me réserve le droit d'une appréciation plus définitive, quand j'aurai lu les *Stances* et *le Pèlerin passionné*.

Ton rêve d'écriture, très beau, un des plus élevés qu'on ait eus. Je voudrais « voir quelque chose », vraiment et sincèrement, je le voudrais beaucoup. Ne m'enverras-tu rien ?

Vers et Prose : Je ne regrette plus mon abonnement, car c'est passionnant. *De très belles choses*, il y en a peu, *le Massacre des Innocents*, *la Sélection Surnaturelle* de Lerberghe, *les Muses* de Claudel sont trois chefs-d'œuvre. (A propos de Lerberghe j'avais — avant ta lettre — l'intention de lire *la Chanson d'Ève*. Je vais l'acheter sous peu). Mais tout le reste est intéressant. Le Gide toujours fin, bien qu'un peu monotone, le Saint-Pol-Roux étincelant et naïf, des vers de Griffin extrêmement beaux, des vers de Mockel d'un vague charmant (à la Lerberghe), des vers de Verhaeren beaux, des vers de Régnier beaux, le prologue d'un drame de Paul Fort : *Coxcomb ou l'homme tout nu tombé du ciel*, très joli. J'ai besoin de relire *l'Église habillée de Feuilles*, fragments — paraît-il — du prochain bouquin de F. Jammes. Cela est beau, mais il change encore de direction. Ce n'est plus du tout *le Triomphe de la Vie*. Ce n'est pas non plus *le Deuil des Primevères*, bien que ça en soit plus près. Je tâcherai de t'envoyer un extrait. De Laforgue je te reparlerai. *L'Aquarium*, que je n'ai pas encore lu, est paraît-il, une version différente de *l'Aquarium de Salomé*. L'article de Maeterlinck sur Lerberghe, un peu court et superficiel, est plein de phrases exquises.

Je n'aime pas beaucoup le seul poème de Robert de Souza que j'aie lu (*le Voyant*, dans ton *Ermitage* rouge), mais il y a de lui un article très long (trois numéros) intitulé : *Où nous en sommes*, et qui est superbe. C'est une défense du symbolisme écrite avec une hauteur et une juste violence, qui m'ont enthousiasmé. Il y fustige tous les cocos et tous les malhonnêtes avec une vigueur terrible. Il m'a débarrassé de mon admiration pour Mauclair, qui est un vilain monsieur.

Le chic de *Vers et Prose*, c'est qu'en sont exclus tous les suspects, les prostitués comme Louÿs ou (sans comparaison) Léautaud, les faiblards comme Hérold (malgré ses qualités), les médiocres comme la Comtesse. (Eh ! oui). Malheureusement les quelques jeunes, qui y ont entrée, me paraissent bien nuls, ainsi que d'une façon générale les étrangers — autant qu'on en puisse juger.

***

FRAGMENTS

Quand tu te mets à être injuste, il n'y a plus rien à faire. Je persiste à trouver exquis le titre de Derennes et même certains passages du contenu (peu, il est vrai).

Carriès : Peut-être. J'étais vanné la dernière fois.

Musset : Je vais relire les *Comédies*.

Loin d'être gêné, je garde précieusement ta feuille détachée, un chef-d'œuvre. Et je regrette d'apprécier ainsi objectivement une émotion qui t'a dû être douloureuse et chère.

Tu ne me parles pas — et je m'en inquiète — de ton séjour chez moi aux vacances. En as-tu dit un mot chez toi ? Pense comme ce serait délicieux. C'est un espoir qui me soutient dans mes tristesses. Pense comme ce serait délicieux. Nous aurions tous les livres que nous voudrions. Je suis abonné à une bibliothèque. Et puis ma famille maternelle te plairait, je crois, à force de simplicité. Pense comme ce serait délicieux ! On t'attend déjà.

Voilà tout, je crois.

Je te renverrai les réponses avec le questionnaire, la prochaine fois.

JACQUES RIVIÈRE

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, jeudi 7 mars 1906

Mon cher Jacques,

Je n'ai pas le temps de t'écrire.

J'ai à préparer pour la semaine prochaine une composition d'histoire.

Je vais tâcher tout de même de te dire en quatre pages, en gros, tout ce que j'ai à te dire.

Je pense que tu me pardonneras et me répondras comme d'habitude, surtout puisque je te promets de te compléter cela après la composition. Aie pitié de moi.

Voici que, encore une fois, tous les stores sont baissés et que le soleil est derrière. Et par les déchirures il vient des taches de soleil sur les oreilles des élèves. Voici les après-midi qui reviennent. Je souffre très doucement une douleur qui pourrait être terrible si je n'étais sage. Je souffre de l'été qui revient et du bonheur qui va passer encore et peut-être toujours sans que j'aie le droit d'y toucher.

J'ai à peine, à peine un nom à mettre sur ce bonheur. Je sens bien que je ne puis t'écrire mes grandes oppressions de cœur, à ces premières entrevisions d'été. Par instants c'est ma grand'mère qui coud auprès de la fenêtre, la porte ouverte, pendant que la route blanche et brûlante passe, avec la longue après-midi, devant d'autres petites cours fraîches et d'autres fenêtres à l'ombre. D'autres femmes cousent leur « confection » derrière. Les pendules à grands balanciers jaunes et les trains de voyageurs disent l'heure, ou bien c'est des parterres et des ombrelles à perdre l'âme.

Je songe que rien ne peut dire cela. Je regrette — ou plutôt je pense avec plus d'amertume à ce temps où tu revenais en étude, très silencieux, après m'avoir écrit : « J'ai senti que c'était le printemps comme les aveugles entendaient qu'il y avait des étoiles au ciel ».

J'ai attendu d'abord pour t'écrire d'avoir fini certains vers commencés en janvier et que j'avais repris.

Puis je me suis mis à mépriser tout ce que j'avais fait, à peu près, et même ce que je faisais. Autre coup d'aile après celui de chez C. Je me suis dit que la sincérité ne suffisait pas et qu'il restait encore trop de doutes sur ma personnalité. Claudel, apprends-moi à penser et à écrire selon moi, à moi qui sens selon moi.

Il est à peu près décidé avec mes parents que je serai l'année

prochaine à Paris, avec ma sœur, chez ma grand'mère qui viendrait y habiter. Je tâcherais de passer la licence d'anglais fin octobre (bien que ce ne soit pas indispensable) après être retourné en Angleterre. Préparation minima en suivant les cours de l'École Coloniale : un an. Séjour : deux ans -- et puis embarquement pour je ne sais où.

Je m'étudie pour savoir si je pourrai supporter cela. C'est un effondrement de cœur et un sacrifice de chaque instant. Je crois pourtant que j'ai tort et qu'un séjour à Tahiti ou en Indo-Chine me sera aussi profitable et délicieux que mon séjour à Londres. Il n'y en a pas moins l'effondrement.

Mes parents sont instruits et même à peu près décidés. C'est donc très sérieux.

Et puis, tout, plutôt qu'une quatrième Cagne ici l'année prochaine. Aurai-je le courage d'apprendre les listes d'îles, de capitales et d'océans ? Je vais, avant de me décider complètement, me faire mettre en relation avec un élève de l'École Coloniale.

Avantage immédiat : trois ans Paris (mais avec travail), avec espoir que tu y viennes, — trois ans avec ma sœur qui préparera Sèvres.

Mais je serai obligé de passer les vacances *prochaines* en Angleterre, pauvres nous !

Grand amour pour Claudel, plus grand à mesure que je le relis. J'aurais parlé longuement de nos façons de le goûter et un peu attaqué la tienne. De quel droit le disséquer ainsi et en sortir une idée ? Il n'est pas douteux qu'il ait voulu dramatiser une idée, mais, comme tu le disais, elle est telle qu'il l'a péniblement exprimée et non pas idée sèche dans un petit exposé. Ta besogne très intelligente, mais incomplète, est dangereuse : ta définition de Dieu selon Claudel, je connais un idiot qui songerait à l'opposer à celle de Renan !

Moi je me suis laissé porter par le merveilleux détail de ses immenses idées ; je les ai bien à peu près senties comme tu me les as exprimées ; j'ai senti cela et bien d'autres choses ; je n'ai pas eu l'espoir audacieux d'en prendre conscience du premier coup. C'est comme si du premier coup on voulait dominer toute la vie.

Mes réflexions qui ont dû te paraître bien faibles, ne voulaient que fixer certains aspects de l'œuvre telle qu'elle m'était apparue.

Par exemple, la citation : *Noirpiaude, vilaine, vilaine,* venait à l'appui de mon idée de magnifique art primitif ou paysan. Je n'avais mis là aucune idée de mépris, au contraire. Et n'est-ce pas ce que tu as dit sous une autre forme ?

Je suis trop fatigué d'une dissertation de ce matin, et trop pressé pour t'en parler aujourd'hui : je repasse dans *Tête d'Or* comme dans

un monde, et dans une vie que j'aime comme si je l'avais déjà vécue. Je relis ton fragment des *Muses*, extasié et le comprenant, après y avoir pataugé, tout déconcerté. Qui plus est, je l'ai fait admirer à un jeune crétin d'ici.

Pourtant ici, j'ai renoncé à discuter ou même à « causer » avec n'importe qui. Je trouve plus agréable et plus rapide de battre mon adversaire ou de m'en faire assommer. J'ai toujours aimé les jeux violents et détesté la littérature.

— J'ai vécu une soirée avec *Annabella et Giovanni*. Taine qui s'extasie là-dessus n'est pas une brute. Grossièreté et violence insensée et pourtant je retrouve un peu Maeterlinck. Ce John Ford est un des admirables successeurs de Shakespeare. D'ailleurs il n'est pas inconnu. Oceana m'a dit des choses pas bêtes là-dessus et Marcel Schwob avait fait une conférence à l'Œuvre intitulée : *Annabella et Giovanni*.

... Il n'y a pas un cheveu
Planté sur ma tête, qui, comme un morceau de plomb
Ne m'enfonce dans la tombe...

The Broken Heart

John Ford

Je te reparlerai de Carlyle. Il y a aussi quelque peu Maeterlinck. Je l'avais d'abord méprisé pour un éreintement de Rousseau. Je suis à me demander si j'arriverai à surmonter l'ennui de son pompiérisme au moins apparent et bien « littérateur anglais ». Cf. les passages sur Dieu, la volonté, la société..., qu'a soulignés mon Anglaise, et les déclamations sur le « temps » ou « l'espace » ! quoique très belles et Maeterlinck, par endroits.

— J'aime *le Jardin de Bérénice*. Je vais le relire. Je n'ai pas encore lu *Huit jours chez Renan*. Le peuple est grossier, jamais pervers, surtout comme tu l'entends. Mais c'est une question secondaire, ce que je n'admettrai jamais, c'est « le personnage à expériences », et qui, bien entendu, n'a pas d'existence ni d'âme en dehors de l'expérience. Les paroles qu'il prononce ne sont que celles qui intéressent l'expérience, — et condensées. Il m'est dur d'admettre cela. Après, j'aime. Comme il doit s'amuser à l'Académie, comme il va s'amuser à représenter le 1er arrondissement !

Acheté trois ou quatre vieux *Mercures* :

Rachilde, faiseuse de romans stupides, bêtes comme des automobilistes,

Gourmont — qui fit il y a sept ans un article pour le *Second Livre des Masques* sur « l'Auteur de *Tête d'Or* ». Article sans intérêt sinon qu'il montre Gourmont abruti d'admiration pour Claudel

— et la hauteur du consul qui s'isola et, après *Tête d'Or* et *la Ville*, se tut pendant sept ans. Le Masque de Claudel : Romain, force, dureté, bec d'aigle.

As-tu lu du Schwob, à part celui du nº 1 de *Vers et Prose*, que j'aime ?

Tu devrais lire au moins un livre de l'Anglais George Meredith qu'on dit plus grand que Hardy.

Hugues Rebell. Jeune homme qui faisiez des romans quoique poète et très intelligent.

— Madame Blanche Rousseau. Sœur plus fade, plus jeune et plus pure de la comtesse. Sœur et pas fille.

— Lu dans un vieux petit *Ermitage* acheté : la préface de Jammes pour Samain. C'est très joli et un peu gênant.

— Lu le fragment de *l'Église habillée de Feuilles*, paru dans le *Mercure*. C'est nouveau, en effet. Ce sera peut-être très beau. Premier mouvement, comme tu disais : « Rien ne vaut un poème de *l'Angelus* ». Comme je dis maintenant : « ... ni un du *Deuil des Primevères* » ; j'attends, confiant.

« Despax vient de passer un mois délicieux avec Jammes à Orthez... » Ah !...

Comme je comprends l'amour de Jammes pour Claudel.

— G., qui a des goûts dépravés pour les livres d'occasion presque neufs a acheté le Retté : *Une Belle Dame passa* et *Cloches dans la Nuit*. Le premier titre fit autrefois ton admiration.

Il a rapporté aussi je ne sais quel drame du Sâr Péladan tout plein d'androgynes et de princes déguisés en nonnes — que je n'ai pas encore lu.

— Au hasard, et pendant que j'y pense, Claudel a publié des notes de voyage, il y a longtemps, dans *la Revue de Paris*, je crois — je ne peux plus me rappeler où j'ai vu cela.

— J'ai feuilleté *Paris Sentimental ou le Roman de mes Vingt Ans* de Paul Fort. Ce doit être intéressant.

— Comme je regrette de ne pouvoir te parler plus longuement de ta dernière lettre et de l'énergie qu'elle m'avait redonnée, le lundi gras, comme je sortais, l'après-midi. Comme je partage ton dégoût pour ceux qui ont des opinions et lisent *l'Humanité*.

— Il n'en coûte rien de garder ses « divagations ». Tu as tort de les déchirer.

— Il vaut mieux vivre à Bordeaux qu'entre B. et C., que j'aime beaucoup d'ailleurs. Console-toi en pensant à cela, pour l'instant, et aussi qu'on ne donne ni *Pelléas* ni même *Hamlet*.

— Moi aussi, je suis trop jeune. Certes, j'ai porté un monde à cinq ans comme à dix-neuf. Mais je serai toujours trop jeune tant que je ne saurai pas l'exprimer avec mes propres mots.

— A part cela, je travaille bien, sans beaucoup de résultats.
Ton ami,

HENRI

— *La Revue de Paris* a publié en 96 « des impressions de voyage extrêmement intéressantes, notamment des notes sur la Chine de M. Paul Claudel, sur Java de M. Robert Gaudet, qui valent presque celles de M. Francis Jammes, parues ici même sur l'Algérie » (*Mercure* de décembre 96).

— Qui est-ce que Georges Flé qui met en musique dans un vieux *Mercure* une chanson de Verlaine ?

— Fragments, dans un *Mercure*, des *Chevaux de Diomède* de Gourmont.

— Assez beaux vers, dans un vieux *Mercure*, de Charles Guérin : *Vers la maison de Vie :*

... Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,
je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,
de tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes
être triste avec vous, moi qui vous attristai !

. . . . . .

L'eau froide et pure emportera vers les ténèbres
l'arome fugitif des anciennes caresses,
le souvenir des voix, des regards et des gestes,
et le souffle laissé par Elle entre mes lèvres.

. . . . . .

Et quand ma bouche se clora d'avoir crié
vos doigts divins la rouvriront avec l'hostie

. . . . . .

le froid de la divine espérance et des dalles

Comme je ris et t'en veux de m'avoir traité de « romance » pendant la première partie de *Tess d'Urberville*. J'étais sûr que tu penserais ça. C'est bien fait. Moi, monsieur, pendant toute la première partie, j'avais pensé et dit tout haut : « vous savez que cet abruti de D., encombrant jusqu'au bout, et qui d'ailleurs devait avoir beaucoup de cœur, fait un roman en préparant sa licence : *Tess d'Urberville* ça me représente assez bien ce roman que D. est en train de faire avec, paraît-il, des personnages anglais — s'il avait beaucoup, beaucoup de talent ». Comme j'ai regretté, après, d'avoir dit ça. Et combien je suis heureux de t'avoir laissé rager sur mon compte pendant cent pages. Homme peu confiant !

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, lundi 19 mars 1906

Comme je t'en veux de nous priver d'une quinzaine délicieuse et que nous ne retrouverons jamais de notre vie. Si exagéré que cela puisse te paraître, je vivais de cela et pour cela, pensant à tant de choses et surtout à tant d'autres. Cela était devenu pour moi le but principal de mon travail intérieur, je m'étudiais en grande partie pour me raconter à toi. Peut-être était-ce un mal que mon Dieu a voulu empêcher. Mais je souffre bien de me sentir de nouveau si seul, si éloigné de toute communication possible. Vraiment, ce voyage en Angleterre est-il indispensable, ne peut-il être remis à l'année où tu passeras ta licence ? Songe que *cela* ne peut être ajourné, que nous ne retrouverons sans doute plus un moment d'aussi fervente passion. Songes-y.

***

Je suis si grand ! Je m'élève, je m'élève passionnément et chaque jour je vois plus loin.

Je t'avais dit que plus tard, après m'être rassasié de mon cabotinage intellectuel, j'en viendrais à l'acceptation que Maeterlinck déjà m'avait enseignée. Je n'avais pas le droit de dire cela ; car on ne peut affirmer qu'on sera quelque chose, si on ne l'est déjà. En réalité, dès à présent, je suis rempli d'ignorance et d'acquiescement sans limite, dès à présent je consens et je reconnais. Mais comme je me voyais en même temps des haines, des amours, des passions effrénées, je ne pouvais pas croire qu'elles fussent conciliables avec l'acceptation ; c'est pourquoi je remettais celle-ci à plus tard, au moment où je supposais que devaient s'apaiser mes violences.

Mais il n'en sera rien ; il n'y aura pas ainsi succession de conceptions différentes, assagissement et résignation ; il n'y aura pas conciliation dans la durée, car il y a dès à présent conciliation par l'intérieur, par l'essence. Je m'explique. Ma passion est compatible avec mon stoïcisme, ou même — car la conciliation est toujours quelque chose d'équivoque — ma passion n'est pas autre chose que mon stoïcisme ; elle m'est une façon d'adhérer à la loi du monde. Car c'est consentir que de vivre sa vie comme elle doit être vécue, c'est-à-dire avec ses espérances, ses terreurs, ses haines et ses concupiscences, c'est consentir, que de jouer sa vie sans restrictions, sans calculs, dans toute sa naturelle impétuosité et suivant la tendance qui lui a été fatalement prescrite. La doctrine

de la simple acceptation — si belle déjà — est trop étroite encore, car elle implique certains renoncements. Accepter pour Barrès (le deuxième) comme pour Maeterlinck, c'est refuser d'apprécier moralement les actes, qu'on sait fatals, c'est refuser sa haine et un peu son amour. Mais cela c'est accepter la loi extérieure, le Destin universel, ce n'est pas s'accepter soi-même, tel que ce Destin vous a voulu, c'est-à-dire faible, hagard, ardent, superbe et misérable. Moi je ne veux rien abdiquer, je me veux moi-même selon que m'a désiré la nature insconciente, je ne me restreindrai pas parce que je me sais vain : l'Arbre refuse-t-il sa sève aux rameaux qu'il sait qu'on doit couper ? J'irai jusqu'au bout de moi-même, dussé-je trébucher et me blesser à toutes les pierres de la route. Ma vie tout entière sera une adhésion à la Force universelle, je serai celui qui grandit avec son Dieu, car Dieu c'est Tout et par conséquent c'est Moi.

Et c'est pourquoi Claudel est le plus grand esprit qui ait jamais été. Car cette idée, qui est plus qu'une idée, qui est comme toute une vie, cette idée est celle de *l'Arbre. Que je vive ainsi! que je grandisse ainsi, mélangé à mon Dieu comme la vigne et l'olivier.* Bien que du premier coup j'aie pressenti tout *cela*, son livre ne m'a pénétré que peu à peu, par l'intérieur, obscurément, et le travail de ma pensée s'est accompli comme celui de la germination. Alors ce matin, brusquement, la compréhension de *cela* a éclaté en moi, j'en ai vu avec une intensité incomparable la vérité, et mon corps se soulevait en triomphe : et je me disais : *Je vis sur le seuil de la mort! et une joie inexplicable est en moi.* Oh ! comme j'avais raison de dire : « La fin de *la Jeune Fille Violaine* est un des regards les plus essentiels qu'on ait jetés sur les choses de cette vie ». Anne Vercors revient d'Amérique, où il a accompli son œuvre inutile, dont rien ne reste. Qu'importe ! Il a fait le geste que commandait sa vie. Il s'est accepté lui-même. Et Mara, la noirpiaude, aussi s'est acquittée de sa tâche, qui était de faire le mal ; elle n'a pas dévié de sa direction essentielle. Aussi a-t-elle bien mérité de la nature universelle : elle s'est acceptée elle-même.

Cela détruit tout ce qu'on appelle vertu. Mais au fond y a-t-il un seul esprit un peu élevé qui songe encore à la vertu. Que sont Racadot et Mouchefrin (dans *le Roman de l'Énergie Nationale*), sinon les instruments nécessaires de la réalisation du mal ? Pourquoi Emily Brontë (dans Maeterlinck) ne songe-t-elle pas que l'herbe puisse pousser plus drue sur la tombe du bon que sur celle du méchant ? Pourquoi disais-je (je me cite sans modestie), que je refuserais toujours de reconnaître les petites vertus comme les grands vices des gens que j'accepterais ? Protagonistes essentiels du drame immense, ce ne sont pas des mains pures qu'on nous

demandera de montrer à la fin du jour, mais des mains souillées de toutes les iniquités qu'exigeait notre intérieur destin :

Voici le soir! Aie pitié de tout homme, Seigneur, à ce moment qu'ayant fini sa tâche, il se tient devant toi comme un enfant, dont on examine les mains.

Oh ! Dieu, oh ! Dieu qui n'êtes que la satisfaction du soir devant l'œuvre accomplie, oh ! Dieu qui n'êtes que l'engourdissement satisfait de nos membres dans la mort. Je suis sous le branchage plein de fruits et sur moi je sens peser la moisson de ma vie. Ai-je épargné quelques pas, ai-je contenu quelque geste ? C'est alors que je suis coupable. Mais, ô mon Dieu, me voici tout écrasé du poids des sacrifices et des crimes que j'ai commis. Et c'est pourquoi vous m'accueillerez en votre saint néant.

Bien qu'il soit un peu vain de vouloir toujours mettre des noms sur les choses, je veux que tu regardes combien Claudel est venu pour moi à propos, juste au moment où je me détachais de Barrès sans bien savoir pourquoi. Claudel est venu condenser Barrès, contracter les deux Barrès en un seul. Comme je voulais faire, Barrès a commencé par la passion pour finir par l'acquiescement, car je crois bien résumer par le mot *passion* toute l'ardeur intellectuelle dont je me suis moi-même ravi. Mais Claudel est venu et m'a enseigné que la passion sous toutes ses formes était le véritable acquiescement, la véritable participation à la Nature. Admirable coïncidence, qui soudain me tire des hésitations où je m'endormais. Car j'allais me perdre sans l'intervention de Claudel. Quand j'ai annoncé il y a un mois que la rupture avec Barrès commençait, je ne me trompais pas. Depuis ce jour nous nous sommes lentement arrachés l'un de l'autre, mais je sentais la déchirure sans douleur, j'étais dans une sorte de marasme, je ne me cherchais plus, je ne me trouvais plus. C'est ce qu'exprimait très bien ma dernière lettre où, avec des mots nouveaux, je ne faisais en somme que me répéter. Mais Claudel est venu, et après quelque temps la compréhension de Claudel soudain s'est élaborée en moi. Je me sens maintenant en possession d'une force bien authentique. Et la preuve c'est que j'éprouve l'illusion intense que je ne pourrai jamais monter à une sagesse plus haute. Je me vois sur la plate-forme avec Anne Vercors, et Pierre de Craon, et Jacques Hury, et Mara aussi et surtout Mara. Et je suis là dans une ineffable paix, dans une immensité de compréhension. Je n'en veux plus sortir que pour les quelques pas trébuchants vers la mort.

Qui contiendra la grande flamme humaine ! Je brûle tout entier vers mon Dieu, je brûle tout entier en mon Dieu. Et je ne lui veux d'autre hommage que la flamme même que je suis.

C'est ici qu'interviendrait la musique, pour continuer l'expression de l'inexprimable, pour épandre tout mon triomphe intérieur, la musique, véritable participation à l'existence universelle.

***

Il peut sembler bizarre de vouloir prendre ainsi Claudel pour un « professeur d'énergie ». Mais son enseignement, je ne l'ai pas reçu de sa bouche ; il n'est pas entré en moi par les oreilles ; je l'ai éprouvé en moi-même, c'est une pénétration par l'intérieur, une recréation par l'amour. Je l'ai senti se fondre et affluer en moi comme un fruit ; j'en suis tout envahi, j'en suis tout animé. C'est bien là le véritable enseignement, la seule communication possible de l'être à l'être. C'est bien ainsi que déjà j'avais compris Barrès, quand il éveillait en moi ma ferveur clairvoyante. Ce n'est qu'après que les mots prennent leur sens, on ne comprend que quand on a deviné.

Jeudi 22

Je trouve à ces lignes, en les relisant, un ton emphatique, qui me déplaît. C'est qu'il n'y a qu'une manière d'exprimer ce que j'ai voulu dire : celle de Claudel. C'est maintenant que j'apprécie son admirable vers :

Et je le définissais dans le secret de mon cœur cette fonction double et réciproque
Par laquelle l'homme absorbe la vie et restitue, dans l'acte suprême de l'expiration,
Une parole intelligible.

Comme c'est cela. Je ne veux pas chercher à le définir autrement et je regrette toutes les sèches formules de ma dernière lettre. J'avais compris, mais je n'*aimais* pas encore assez pour me taire. Maintenant je comprends et j'aime. Aussi je te demande d'oublier ce que j'ai d'abord dit. D'ailleurs, je n'avais trouvé que partiellement ce que signifiait « la similitude de *l'Arbre* ». Je n'avais vu la métaphore que dans le sens de la hauteur. En relisant, j'ai aperçu ce qu'elle signifiait en largeur ; j'ai saisi ce que voulait dire cette participation de toutes les branches à la sève intérieure, cette communication de tous les hommes par l'essence. Je me proposais même tout un développement là-dessus. Mais je sens maintenant que c'eût été un pur exercice d'esprit et comme une profanation. C'est pourquoi je me tais définitivement.

Et me voilà libre pour dire combien je me suis ému en relisant *l'Échange* et *le Repos du Septième Jour*. J'ai fini par goûter cela autant que tout le reste. Oh ! le début du deuxième acte. Qu'y a-t-il

de plus perdu, de plus hagard, de plus haletant : c'est l'extrême détresse humaine :

Ah! Ah! oh! oh! où, où
Suis-je?
Absorbé,
Englouti, enfoncé! La Noirceur noire
Me touche la face, et je fais corps avec son épaisseur

Ces Ah ! Ah ! que Claudel emploie partout *(Ah! Ah! O lieu, ô terre argileuse et collante!)* me prennent l'âme terriblement.

Qu'y a-t-il de plus beau que la fin tout entière dans cette atmosphère toute cristalline et comme purifiée de sérénité reconquise *(Du fond de ta profonde vallée, j'entends le son de la cloche mystique!)* Qu'y a-t-il de plus beau :

La Terre est nette et parée comme un temple et je vois autour de moi
Les Montagnes assises, comme cent Vieillards.

Et dans *l'Échange*, ceci (p. 207) :

MARTHE : *Je te le dis, tu as mal fait.*
Tu dis que tu ne veux pas me donner de la peine et de la douleur.
Mais c'est cela même que j'attends de toi et cette part est la mienne.
L'enfant...

et tout le passage.

Et le début du troisième acte :

Mais maintenant voici, voici le temps de la paix.

Depuis Wagner, personne n'a eu à sa disposition une telle puissance expressive, une telle force de poétisation, si j'ose le mot. C'est pourquoi je me redis souvent un mot que malgré mes enthousiasmes j'ai bien rarement prononcé : génie, génie.

En ce moment j'ai les larmes aux yeux pour avoir relu, page 533 :

Ah! ah!
Voici que j'étends les bras dans les rayons de soleil, comme un tailleur qui mesure de l'étoffe, etc...

Je m'arrête. Je voulais pourtant te dire comment je conciliais mes divertissements idéologiques avec l'acceptation de moi-même, dont j'ai parlé, et qui semble plutôt supprimer tout souci d'orner son esprit et d'arranger ses sensations. En un mot je voulais dire que ma nature étant justement toute de passion intellectuelle, c'était obéir à ma nature que de soigner ainsi mes pensées. Mais je ne veux rien ajouter à la page qui précède, n'ayant pas envie de m'exposer à une comparaison insoutenable. Je reviens donc à des choses très simples.

***

D'abord, je suis de plus en plus plein d'horreur pour les gens qui pensent à l'avenir et qui épargnent un bel acte primesautier à cause de considérations utilitaires. C'est pourquoi je suis plein d'horreur pour moi-même. Car je ne connais pas d'homme plus petit que moi à ce point de vue. Mon rationalisme m'encombre de calculs mesquins et de réticences, dont je souffre beaucoup. Je voudrais tant faire un geste libre une bonne fois, un peu comme un héros de Kipling. Je dis cela parce que je viens de manquer sottement une occasion : un voyage de quatre mois gratis au Maroc, en Algérie, Tunisie, Égypte, Syrie et Palestine. J'ai tergiversé : peur de me voir supprimer ma bourse, de ne pouvoir passer ma licence, etc..., des bêtises, quoi. Puis c'était trop tard. Maintenant je me mords les doigts.

Pour me pardonner cela, je me propose — sérieusement — une fois licencié diplômé — de partir pour le Japon. Je suis sûr que dans une Université de là-bas, ils seraient très heureux d'avoir un jeune Européen ayant des grades. J'y resterais deux ans, je gagnerais un peu d'argent et surtout j'élargirais considérablement ma vision. J'aurais grand besoin d'une transplantation de ce genre. Naturellement, cela n'est qu'une idée, mais je l'envisage avec sang-froid. Une seule chose m'arrête : Paris, Paris.

Mais je crois que la vie coloniale, quand on a le courage de l'accepter, ne peut être qu'excellente pour l'esprit ; surtout si l'on va en Asie *(mater alma)*. Et puis on doit prendre de ces habitudes hardies dont nous avons tant besoin. Ce doit être merveilleux de se risquer tout entier.

Ici vraiment je me replie trop sur moi-même, je n'apprends à goûter la vie qu'en profondeur. Je voudrais l'appréhender aussi « dans l'extension de mes bras ». Je voudrais tant ne rien ignorer.

***

Maintenant des bribes :

En plus des livres dont j'ai parlé à G., j'ai relu le premier volume des *Comédies* de Musset. En philo cela m'avait paru aussi beau que Shakespeare. Maintenant je suis moins enthousiasmé ; mais je trouve cela encore bien beau. *Lorenzaccio*, tout simplement admirable. *Les Caprices de Marianne*, dont j'adore le dernier mot :

Je ne vous aime pas, Marianne ; c'était Célio qui vous aimait.

Fantasio charmant et délicieusement incohérent. *On ne badine pas avec l'Amour*, où quelque déclamation n'empêche pas les merveilles. *Barberine* enfin, tour de force de simplicité, où la vertu semble aimable, à force d'être jolie.

***

Ai-je dit que le peuple était pervers ? Je n'en ai aucune souvenance. Que Bérénice, symbole du peuple, soit en même temps perverse (ce que d'ailleurs je ne crois pas avoir prétendu) il n'importe : le symbole n'a pas besoin d'être absolument adéquat à ce qu'il symbolise. Ce qui est exquis, c'est justement de le voir s'en détacher et prendre une vie propre, mais qui ne cesse pas d'être transparente.

Le second Barrès s'amusera sûrement à l'Académie, mais pas autant que s'y serait amusé le premier. A ce propos, j'ai été navré de voir apparaître des éditions soudaines, ornées du sous-titre : *de l'Académie Française.* Je n'aurais pas cru ce geste de lui possible.

J'ai entrevu *les Héros* d'occasion. Je vais tâcher de l'avoir. Parle-m'en cependant.

Je vais tâcher de lire les *Notes* de Claudel.

Charles Guérin a quelque chose dans le ventre. Parmi tous les jeunes en connais-tu un dont le vers coule aussi plein ?

Je suis content de ce que tu me dis du masque de Claudel ; c'est bien ça, avec pourtant quelque chose de plus que tu ne dis pas, mais que j'y devine. — Où l'as-tu vu ? — A ce propos, quand je te demande des tuyaux, tâche de me répondre. Tu ne m'as pas dit d'où tu tenais tes renseignements sur *Connaissance du Temps* et si je devais assimiler ledit bouquin à *Connaissance de l'Est* ou l'en distinguer.

Faut-il me résigner à croire qu'Hugues Rebell était intelligent ? J'ai failli acheter *la Nichina* — un franc, c'était trop cher.

Il y a un an et demi que je cherche à lire du Meredith, dont par Maeterlinck je savais le grand talent. Il n'y a de traduit en français que l'*Essai sur la Comédie* au *Mercure.* (Tuyau de libraire).

Il paraît que Paul Fort est admirable de dévouement au Symbolisme. C'est par lui que *Vers et Prose* a grandi si vite. Au renouvellement il a écrit à chaque abonné, pour l'engager à continuer son abonnement. Je voudrais une lettre de lui. (Tuyau d'un abonné, qui d'ailleurs n'y comprend goutte).

On va me prêter les *Poésies* de Laforgue et les *Moralités* pour les relire. Je ne sais pas si je n'aimerai pas beaucoup ça tout à coup. Quelques vers relus m'ont... Mais n'anticipons pas.

Le type qui a ces deux bouquins — et que je connais depuis longtemps — est étrange. Je ne peux pas avérer ce qu'il en pense. Il est du genre socialiste, mais plus éclairé que les autres (dont il est haï). Je lui ai fait un panégyrique fougueux de Laforgue (auquel il a répondu évasivement). Cependant ses bouquins ont l'air d'avoir été lus et relus.

J'oubliais. J'ai lu aussi Gobineau : *Pages Choisies*. Je t'en reparlerai. Je lis *les Bâtisseurs de Ponts*. Ça me repose de Wells. Maintenant que nous sommes loin de C. et de son fébrile enthousiasme, nous pouvons bien dire que Kipling est un type.

Je vais lire *l'Homme* de Hello. Cf. *Sagesse et Destinée*, passim.

Je n'ai pas lu de Schwob. J'ai simplement mis sur ma liste : *le Livre de Monelle*.

Jammes. J'aime beaucoup *par moments* les extraits du *Mercure*... par moments. Je les préfère à ceux de *Vers et Prose*. J'attends l'ensemble, qui seul nous renseignera.

Pendant que G. ne nous entend pas je crois que Péladan est un farceur. Je n'aime pas *Sémiramis*, entendu à Champigny, au mois de juillet. Ses aphorismes esthétiques sont bien tranchants.

Est-ce vieux déjà le Satanisme de B. d'Aurevilly ! Je voudrais relire Baudelaire, un sacré farceur qui n'avait rien à dire, mais qui avait les moyens de tout dire, des moyens admirables.

Que c'est plat la nouvelle de Conan-Doyle.

Un trait de Despax qui me dégoûte : C. a été le voir. Il lui montre — sans le connaître — une lettre de F. Jammes, où celui-ci le suppliait de se convertir et de prier. Le type qui veut montrer à la fois qu'il est en butte aux sollicitations d'illustres amis et qu'il ne croit pas. « D'une pierre deux coups », s'est dit son petit orgueil. Quelle irréligion !

C. m'écrit de plus, enthousiasmé :

« Il a été simple, vulgaire, voire obscène ».

Cette lettre de C. est inénarrable.

Vraiment tu m'en veux de t'avoir traité tout bas de « romance » ? Je l'ai pensé sans malice.

Pas une ligne de *Pelléas* qui ait bougé pour moi. Je pleurais encore hier comme au premier jour. Que ne viens-tu ? Avec ma voix fêlée et haletante je te sangloterais tout cela.

. . . . . .

Je laisse subsister ceci — écrit il y a huit jours et qui est sans ntérêt — comme document sur mes irritations.

Je songe à ceci : dans six mois je serai licencié. Ce sera la troisième étiquette que j'assumerai : bachelier, boursier de licence, licencié. Ainsi je progresserai dans la sagesse et dans l'estime des hommes. O dégoût ! Qui ruinera pour toujours cette odieuse spécialisation. Être ceci et non point cela, être défini comme un triangle, immatriculé comme un sergent de ville, être spécialiste.

Spécialiste ! alors qu'on voudrait être ceci, et ceci encore, et tout, et rien, alors qu'on voudrait fuir sans cesse le coup de poing du qualificatif précis dont on vous assomme, alors qu'on voudrait être comme la transformation incessante de la nature.

Autre point de vue (dix minutes plus tard) :

la joie de sentir un imbécile s'en aller derrière soi en se disant : « Ah ! maintenant je sais ce qu'il est. Il est ceci ».

Moi seul ai droit de classer les êtres, car je suis Dieu, et c'est moi qui les crée.

A ce propos, une confession : un *Mercure Musical* récent m'étant tombé sous la main, j'ai eu l'idée bête d'écrire à Marnold pour lui proposer de faire le *Courrier de Bordeaux*. Je calculais que je pourrais ainsi insinuer peu à peu des articles plus généraux (sur la métaphysique musicale par exemple), et puis par là j'espérais m'ouvrir *le Mercure*. (Oh ! pour calculer, je suis fort). Il y a plus de huit jours, — je n'ai pas reçu de réponse, et suis déjà résigné, bien que me repentant un peu de ce que j'appelle ma première lâcheté.

Mais bon Dieu, j'ai pourtant quelque chose à dire ! Nous avons quelque chose à dire, chacun de notre côté.

Un autre aveu : l'abonné à *Vers et Prose* susnommé, avec qui je suis intime, a fait la connaissance d'André Gide. Oh ! imprimeur à *l'Ermitage*, si l'on veut. Une fois dans la place, je suis sauvé.

J'attends maintenant une longue lettre de toi et pas trop tardive.

JACQUES RIVIÈRE

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, 21 mars 1906. Mercredi, veille de la mi-carême

J'ai eu tort de dire que Claudel ne serait pas mon maître. Je crois que son influence morale sur moi est énorme. Je ne veux parler que de celle-là — et peut-être, d'ailleurs, aura-t-elle un contre-coup sur mon moi artiste et littérateur.

Il m'a appris la grandeur *sévère* de cette sérénité devant la vie — que j'ai acquise depuis l'été dernier. Il a centuplé mon courage pour accepter passionnément tout ce qui est rude, âpre, sale. Je sais me mêler à tout ce qui m'entoure, extasié, silencieux, et accepter tout ce qui est — avec le mot : « voici que... ». Je pense en ce moment à cette banlieue que j'ai traversée, dimanche, toute pleine de corroieries, de tanneries et de fumiers qui puaient au soleil. Le vent chaud des premiers soleils vifs apportait cette odeur et de la poussière au visage des laides femmes endimanchées. Deux gros hommes en bras de chemise causaient avec un grand bohémien à la main coupée qui demandait, en riant, du tabac et la route de je ne sais où. Quatre voitures minables attendaient en file ; une grosse Italienne noire et flasque, puis beaucoup d'enfants bouchaient les portes étroites des voitures — et, attaché court sous la première, un vieil ours pelé faisait trois petits pas, puis levait une patte de derrière, puis revenait et refaisait trois petits pas et ainsi de suite, indéfiniment, à donner le vertige. Le soleil donnait ; j'ai entendu très longtemps le bruit du cognement de l'ours à la chambrière de la voiture, au troisième pas. J'ai compris qu'il dansait, sous la voiture, indéfiniment, la polka ou la mazurka.

J'ai pensé à Jammes. J'ai pensé à ces tableaux de Dürer ou de Téniers où l'on voit trois hommes en bras de chemise sur le pas de la porte.

Je n'ai pas pensé à *Germinie Lacerteux*.

Il m'a renforcé aussi dans cette conviction que j'ai toujours eue (comme Jules Vallès) que je ne serai pas moi tant que j'aurai dans la tête une phrase de livre — ou, plus exactement, que tout cela : littérature classique ou moderne n'a rien à voir avec ce que je suis et que j'ai été. Tout effort pour plier ma pensée à cela est vicieux. Peut-être faudra-t-il longtemps et de rudes efforts pour que, profondément, sous les voiles littéraires ou philosophiques que je lui ai mis, je retrouve ma pensée à moi, et pour qu'alors, à genoux, je me penche sur elle et je transcrive mot à mot.

Ma pensée n'a été rien d'autre que ma vie qui se déroule, ma vie faite des bribes de millions d'autres vies partagées, puis arrêtées ou manquées, puis reprises. J'ai reçu des gifles, autrefois, comme les écoliers du village, pour apprendre à écrire, et comme l'ours a reçu des coups de bâton pour apprendre à danser.

Et vous ne direz jamais toute la pensée, vous qui faites des formules, puisqu'il restera toujours un rayon de soleil ou un coup de bâton que vos formules n'auront pas exprimés. Il faudrait que la formule se déroule aussi lentement que la vie et l'évoque à mesure. La formule : résultat, synthèse — est morte s'il ne reste pas en elle toute l'analyse antérieure, tout le travail vivant qui

l'a produite. Claudel n'a pas séparé un instant la vie de ses personnages de la formule qu'ils trouvent. On ne sait pas quand ils commencent à la trouver, quand elle est trouvée. Ils n'apprennent pas à se résigner ; ils se résignent et disent : c'est bien.

Grand effort morbide de ceux qui s'aiment, pour se communiquer leur pensée. Grand effort douloureux et vain. Les formules qu'on apprend en causant ou en lisant ne disent rien, ou bien des choses différentes à des gens différents. Tout l'immense et lourd détail de la vie particulière est là, différent pour chacun sous des mots comme : douleur, plaisir, et même mélancolie, sérénité, etc...

Je crois que la sympathie illimitée est seule capable de communiquer cette vie passée qui a produit les pensées, qui est les pensées. Dansez un peu avec l'ours silencieux.

Qui sait si je n'ai pas fait à l'amour mon plus grand acte de foi, lorsque, un dimanche, à Londres, oppressé jusqu'à la mélancolie par ma vie d'autrefois, seul dans les grandes rues brûlantes et demandant aux policemen mon chemin avec des larmes refoulées, je pensais : « Elle serait là, grave et douce, sans sourire et sans parfums, avec ses souvenirs délicats et sévères : je baisserais la tête et l'appuierais contre elle, et ce serait aussitôt comme si j'avais tout dit, toute cette pensée immense d'amour et de regret qui s'en va vers d'infimes choses vulgaires : des pots de réséda sur un mur, un placard qui s'ouvre en grinçant et en sentant le pain et le fromage, un tapis de table à pompons, l'histoire de *Monte-Christo* dans des cadres et toute mon amitié pour le grand-père qui jure contre des paysans bleu foncé et riant dans le soleil, à la porte. Elle saurait tout et jamais sa robe fine et blonde n'aurait passé et ne passera dans cette grande porte blanche, au loquet dur et noir ».

Peut-être n'ai-je jamais aimé et pardonné à ceux qui se marient comme un soir où je regardais dans une rue de villas anglaises, moitié campagne et moitié ville, le crépuscule venir dans des flaques de nuages avec la froide fraîcheur de septembre. Je pensais à deux jeunes mariés de campagne qui reviennent de voir leurs parents au bourg, et s'en retournent au hameau par la traverse, le mari faisant sauter les flaques d'eau à sa femme, la nuit tombant. Je pensais qu'ils se rappellent ce doux souvenir-là plus tard, et tant d'autres, après trente ans de vie où les paysages, les risques, les attentes, les voyages, les côtes qu'on monte au pas de la voiture, tout cela peu à peu fait la pensée identique et le cœur confondu. Un mot alors suffit à dire à l'autre ce qu'on pense avec un million d'anciens détails qui sont tout le cœur et toute la pensée. Divines attaches, divine compréhension — et que ce n'est pas une métaphore quand on dit s'en aller avec les morts.

La petite amie — qui, comme elle dit, « ne peut pas vous com-

prendre » — et son empressement, pour se faire aimer, à vous ramasser et vous servir les premiers souvenirs communs !... Seulement, je ne revois plus du tout qu'il y avait de la neige ce matin-là, sur le toit du musée de Cluny ; — je pensais probablement à autre chose.

Idem pour les petites camaraderies d'école.

Ta lettre reçue. — Je viens de relire ce fragment écrit mercredi soir. Il n'y a pas un effort pour expliquer et pénétrer Claudel. Une entrevision de lui, et me voilà parti dans mon domaine à moi ! Poète ! Mais c'est bien ainsi, puisque nous sommes deux ; et puis j'ai tout compris quand même. Que je suis heureux de nous voir rencontrés, retrouvés, dans cette immense admiration. Je savais que ce serait lui, après Barrès, je n'osais pas espérer tant d'amour, et pourtant j'étais sûr de ta lettre d'aujourd'hui.

Je pense tout de suite à ton idée d'aller au Japon. Tu as raison, ou plutôt c'est très intéressant. Quand je pense combien l'Angleterre a élargi ma vision de la vie, je ne puis que t'approuver. Mais comme je suis surpris et surtout ravi de cette idée : te voir désirer t'étendre selon le monde et la vie : connaître, voir, voir, essayer de se retrouver, de se sentir partout.

(C'est tout de même plus digne que de se présenter candidat nationaliste dans le quartier des Halles).

Je t'en veux, en effet, de n'être pas parti pour l'Égypte.

Je pense en ce moment à quelqu'un qui va toujours jusqu'au bout du mouvement actuel, sans se soucier de l'avenir ; quelqu'un qui ne sacrifie rien à autre chose ; quelqu'un qui manque un rendez-vous avec son ami pour finir une conversation attachante avec un indifférent. Jouet de la minute qui passe. — Ni je ne me blâme, ni je ne m'enorgueillis. Je constate.

Je manque l'heure du concert, arrêté par les paysages de ponts, ou l'étalage d'un libraire.

Je ne te reproche pas d'être mon contraire, là-dessus ; puisque toute l'ardeur passionnée que je donne à tout ce qui se présente sur ma route, tu la mets à repousser tout ce qui encombre la tienne. L'ardeur que je dépense, au hasard du désordre, tu l'emploies à classer, à régler.

Je ne t'en veux pas à toi. J'aime M. N. qui a mis toute sa vie et toute sa force dans le classement de sa vie. J'en veux aux petits bonshommes qui arrêtent leurs vers pour apprendre de l'histoire, un peu embêtés, mais faisant faire en somme bon ménage à tout cela.

Je reviens à la question Colonies. Le côté pratique doit être bien épineux pour toi. Parle-m'en.

Moi, j'attends une lettre de L. qui me mette en relations avec son correspondant, élève de l'École Coloniale. Je me mets dans l'atmosphère, en attendant. Depuis des années je confondais dans un même mépris M. Homais, *le Matin*, l'Exposition Universelle, la Cochinchine, Doumer et *le Journal des Voyages*. C'était assez puéril et j'en reviens. Mais il reste ce serrement de cœur, par moments, devant des photographies de villes lointaines, lointaines : une place au soleil, un palmier. Renoncer à tout, à tout ; emporter du linge et des papiers dans une malle ; quitter tant de choses, tant de choses qui me tiennent au cœur : La Chapelle d'Angillon, Épineuil, Nançay, le Cours-la-Reine, le boulevard Saint-Germain. Voir une photographie de tranchée dans des montagnes sauvages pour une voie de chemin de fer nouvelle, et penser à la ligne de Saincaize à Montluçon. Je sais cette douceur déchirante qui me prenait en Angleterre à penser à une route, à une maison, à une porte du Berry — et je centuple cela.

Je pense, à présent, qu'il reste bien peu de chances que j'aille chez toi aux vacances. Admissible ou non, je ferai Coloniale et alors l'anglais m'est indispensable. Si j'étais admissible, je ferais la licence d'anglais en novembre et il me faudrait encore pour cela l'Angleterre aux vacances. Je n'ai absolument pas la moindre chance d'avoir une bourse de licence ; mais supposons cela, comme on dit : si j'étais Président de la République ou si je gagnais le gros lot. Si donc j'étais boursier de licence, je serais envoyé à Lyon, Bordeaux ou Caen. J'ai demandé ces trois villes sur le conseil de Bernès-Océana. Peut-être accepterais-je. (Je n'aurais plus à faire que de l'anglais). Et alors pendant les vacances j'irais où je voudrais et pas en Angleterre.

— Autre chose de plus probable. Il y a de nouvelles chances et un nouveau remue-ménage pour que mes parents soient nommés à Paris à Pâques ou aux grandes vacances. Cela pourrait bien pas mal bouleverser mes projets ; et en tout cas intervertir nos rôles.

— Mr N., mon hôte d'Angleterre, est soudain venu passer dix jours à Paris, à mon inexprimable joie. Je l'ai mené hier au Louvre, au bois de Boulogne. Puissance douce, vie toute droite. Comme beaucoup d'Anglais, poète sans s'en douter, poète de la maison, poète de la campagne. Et cet air de mettre toute son âme dans ce qu'on dit. Tous les Français me paraissent sautillants et infimes auprès de ce géant blond à tête d'aigle qui est un *enfant* partout où il n'a pas décidé d'être une machine.

Dans le bureau central de l'usine, devant le grand propriétaire ou ailleurs, s'exercer à ne pouvoir rien comprendre en dehors de ce qui est sa tâche.

N'avoir *jamais* fait souffrir qui que ce soit par inadvertance, impatience ou colère.

S'exercer à ne pas *pouvoir* répondre, et finalement ne plus *pouvoir* répondre lorsque sa femme dit des mots agressifs. Être là silencieux, fort, mais avec une âme où il semble que les mots désagréables et hostiles ne puissent être entendus, ne puissent entrer. Et rester silencieux, doucement, jusqu'à ce que la femme se lasse de poser, sans avoir de réponse, cette question qu'il faudrait relever vertement... Je n'exagère pas.

Je ne classe tout ça nulle part. Mais j'admire.

— Ne te résigne à rien du tout pour Hugues Rebell. J'avais lu de lui quelques pages assez agréables d'un roman qui me donnait la sensation que je le lui voyais faire. Il faut croire que c'était moi qui étais intelligent et pas lui. Depuis je suis tombé sur quatre pages des *Nuits chaudes du Cap Français*. Je ne lui pardonnerais pas ces pages-là pour tous les chefs-d'œuvre du monde : ignominie à froid. Stupidité répugnante. Topos sociaux embêtants pour délayer cela. Pouvait-il pas passer son excitation ailleurs que dans ses romans et aller révolter lui-même les nègres sans embêter les Français avec ses histoires de foules en délire !

— A vrai dire je m'étonnerais que tu aimes Laforgue. Il est trop tard maintenant, et pourtant... et pourtant. Je relisais hier soir pour la dixième fois *Pan et la Syrinx* ; il est unique, tu sais, exaspérant mais unique. Ce mélange de jeux de mots absurdes, de dialogues philosophiques crispants et de phrases mi-ironiques, mi-délicieuses... *(Temps perdu pendant lequel toute la matinée continue à être heureuse)*... Mais comme je lui en veux d'avoir cru si sottement aux corollaires absurdes de Schopenhauer traitant de l'amour, et d'avoir mis tout son génie à souffrir de cela. Il s'en serait débarrassé par la suite. L'autre jour, ma sœur me racontait qu'elle ne pouvait plus se décider à rien raconter dans ses lettres par peur du ridicule d'avoir l'air d'enjoliver et de « faire de la poésie ». Comme nous avons lu ensemble tout ce qui n'est pas scabreux dans Laforgue, je lui disais, en réponse, que beaucoup des beautés un peu bizarres de Laforgue étaient dues seulement à cette timidité faite de tact et de clairvoyance que tous les gens intelligents ont connue. Chez lui cela s'est exaspéré, et puis il s'est donné mille raisons de ne pas croire à ses belles phrases : tact, et aussi Philosophie, tout Schopenhauer, Sciences, Sciences naturelles...

Il reste que, aux alentours de la classe de « Philosophie », tout jeune homme qui se respecte devrait être fou de Laforgue pendant un certain temps.

Ton socialiste espère peut-être encore y trouver des allusions sociales.

Vas-tu lire *la Chanson d'Ève* ou s'il faut que je te copie quelques passages. Ce sera presque un sacrilège.

Vial continue à dire les pires injures ou à faire les plus niais éloges aux symbolistes. Il en est encore à Louis Mercier. Il dit que Régnier fut un fumiste pendant la première partie de son œuvre, et il découvre Jammes ! X., sous mon influence, lui a dit : « Jammes, mais c'est le seul poète de France, à l'heure qu'il est ». Il était tué, il préfère *Clara d'Ellébeuse*, mais pas la fin. Il m'a en suffisante considération, mais depuis trois ans il me croit anarchiste, comme ça, anarchiste toute la vie.

Que c'est ennuyeux *la Sandale ailée* quand on connaît le reste.

P. a acheté *l'Ermitage* où il y a de Jammes : *le Poète et sa Femme*. Que c'est exquis, que c'est beau toute cette grande journée en plein soleil. C'est aussi beau que les pièces qui terminent *l'Angelus*. Sensations fraîches et brûlantes : *le trouble azur de la carafe épaisse*. Délices de l'amour et des baisers ; le grand Été veut l'amour et le bonheur des choses et nous nous penchons ravis sur la chair joyeuse étalée au soleil ; nous aimons tout ce qui est au soleil et chaque chose y est un monde : Délices, délices : *la canicule au dôme des bois épaissis*, délices *les boutons d'or* et *la gracieuseté des jambes pendantes des couventines*. Tout le Jammes de *l'Angelus* est encore là. Puis vient la piqûre du serpent et l'on souffre comme l'on a aimé, les bras en croix, sous le soleil.

On commence sa phrase, on lit un peu surpris, un peu choqué d'abord, puis arrivé au dernier vers, on a la vision et l'impression complète d'un mouvement vivant, très beau, très exquisement évoqué :

Vous ma sœur, votre gorge..., etc...

(Voir mes extraits)

Comment oser, après cela, moi, pauvre hère, évoquer, comme je voulais le faire, le mouvement de la grand'mère qui s'est levée avant la jeune fille qui la regarde du lit. Elles vont prendre le train. La grand'mère peigne la raie encore brune de sa tête, devant la glace. D'un côté, elle peigne les cheveux qui pendent ; et, les cheveux peignés de l'autre côté, elle en tient la tresse entre ses lèvres. Puis toute l'âme du départ. Mais comment oser maintenant.

C'est comme Claudel — l'idée que j'avais entrevue, les idées que j'avais entr'aperçues, elles sont immensément développées et génialement, puis perdues dans l'œuvre.

Comment oser définir la femme : le choix de la vie, après le discours de Cœuvre à Lâla.

Et toute l'austérité de cela :

Certes, je te regarde sans joie, chose étendue par terre.

Voilà qui me fait bien petit et qui même dépasse énormément Jammes.

Il a aussi dans sa façon d'évoquer le bonheur un je ne sais quoi de plus profond, de plus austère, de plus sûr que Jammes.

Il y a presque tout mon cœur de villageois là dedans :

VIOLAINE, *très bas*
(Elle garde toujours la tête baissée)

Heureuse
Celle qui ayant reconduit un ami, s'apercevant qu'elle est toujours sur le seuil,
Sourit et ferme doucement la porte,
Tandis qu'il y a encore avant qu'ils ne soient mariés
Deux jours, trois jours.

Professeur d'énergie — oui, dans un certain sens, *car dans l'action est la vie, et la jouissance est une pourriture*, a-t-il dit.

Peut-être est-ce *la Jeune Fille Violaine* avec quoi je « sympathise » le mieux. Je venais de la relire quand tu m'as écrit. Je saisis parfaitement la structure du drame mais, étant moi, je préfère m'arrêter encore à cet art effrayant de puissante poésie, poésie aux couleurs ternes comme celles de la vie, aux effets pas apprêtés et d'autant plus prenants...

Marguerite de Paris
Prête-moi tes souliers gris

— Tristesse : Il est plus méconnu encore que ne l'étaient les autres, et peut-être irrémédiablement.

Je t'envoie le masque trouvé dans un vieux *Mercure* publiant des fragments du *Second Livre des Masques* et *parfaitement* copié par un bizuth à mes ordres.

Je te finirai le Salon des Indépendants à ma prochaine lettre, un peu avant les vacances de Pâques, si j'ai une réponse à temps.

Connaissance du Temps n'est pas *Connaissance de l'Est*. J'ai vu dans un vieux *Mercure* d'il y a quelques années qu'il fallait s'adresser pour avoir ce livre imprimé à Fou-Tchéou, à monsieur P. Claudel lui-même, consul de France à Fou-Tchéou.

Laisse-moi te dire combien ta dernière lettre m'a ému. Tes lettres sont très fortes, très belles.

J'admire aussi cette faculté d'écrire huit pages, douze pages, impeccablement, sans une faiblesse d'expression ni de rédaction.

***

Je repense à Jammes. Dès *l'Angelus* je le savais chrétien. Ce devait être bien beau sa lettre à ce jeune homme.

Quel goujat, l'individu.

La lettre de C. était-elle drôle ? Depuis un mois il nous la raconte à tour de rôle à G. et à moi.

Pourquoi te blâmerais-je d'avoir tenté quelque chose au *Mercure Musical* ? Il fallait s'attendre à un refus, mais pourquoi pas essayer. Ils auraient pourtant bien besoin de quelqu'un qui la vivifie, leur revue !

Je voudrais être avec toi pour te parler de beaucoup de poètes. Je n'aime pas faire sur eux le petit exposé. Je voudrais te parler de Baudelaire pour lequel tu es injuste. Je reconnais depuis quelque temps son énorme influence sur nous. Quant au satanisme de tous ces messieurs, je pense que c'est pure plaisanterie.

Parle-moi de Gobineau.

Je pense comme toi pour Kipling. Je voudrais en lire.

Oh ! ces « nouvellistes » anglais. Conan-Doyle ! Sorti de ces histoires de détectives ! Ces psychologies qu'ils vous bâtissent en un clin d'œil après avoir lu un manuel d'histoire naturelle, ou un bouquin de Spencer, ou un peu d'Horace. Et allez le docteur et ses neurones ! allez le monsieur qui s'en rapporte à Spencer sur toute question ! allez le voyou bachelier qui cite Horace.

Le besoin d'avoir des noms les rend donc idiots au *Mercure* ?

Tu dis que tu désires beaucoup lire Kahn. J'en ai là pas mal de pièces dans un vieux *Mercure*. C'est bien décevant, précieux, agaçant, obscur et tortillé. Énumération perpétuelle et recherches qui n'ajoutent rien. De belles moitiés de vers. Mais cette impression n'est pas définitive.

Je remets à plus tard, quand je les aurai finis, mon impression sur :

Les Chevaux de Diomède. Gourmont

Les Héros. Carlyle

(Il est indéniable que Maeterlinck se soit trouvé là, en partie, comme dans les tragiques anglais primitifs). *Sartor Resartus.* J'en ai lu des bribes, c'est affolant, au sens précis du mot.

***

Je t'ai dit et je te répète que ma petite expérience avec *Tess d'Urberville* m'a prodigieusement amusé. Je l'ai racontée à Bichet et à G. Au lieu de t'amuser à lire entre mes lignes des lignes vexées qui n'y sont pas, tu ferais bien mieux de lire *Jude l'Obscur*.

Voici que je vais être un peu plus riche. J'irai peut-être à l'Opéra-Comique ou au théâtre Antoine si le nouveau spectacle est intéressant — et si la vieille Sarah revient, si la vieille Sarah revenait avec du Maeterlinck.

Pelléas... Pelléas...

J'ai sous la main un vieux buvard à toi où c'est écrit cinquante fois avec le nom des acteurs.

Ton ami,

HENRI FOURNIER

Samedi, 23 mars 1906

NOTE SUR LES INDÉPENDANTS

Je suis allé jeudi aux *Indépendants*.

Les serres sont froides et fatigantes. Il gelait. J'ai tout vu mais superficiellement.

Impression d'ensemble : Majorité écrasante d'indifférents et de timides. Majorité écrasante de banalités. Puis pas mal d'amateurs ou de rapins qui ne rachètent pas leur nullité en peinture ou même en dessin par quelque imagination. Il n'y a aucune originalité, par exemple, à laisser un tableau inachevé...

J'ai noté :

ANSTETCHKOF. — Paysages âpres de sapins, de genêts et de landes. Ou de neige.

J. DENISSE. — Des fonds tout noirs et herbeux pointillés de fleurs, marguerites ou coquelicots, tout petits. Impression très neuve.

CH. GUÉRIN. — Il ne m'empoigne pas. Je ne sais pas si ces petites toiles et sa peinture-tache sont bien originales. J'aime assez pourtant sa figuration d'Andromaque, défilé de Pyrrhus, etc... en habits de théâtre. Ses femmes Empire en robes à trois rangs de volants et à grands chapeaux de paille plats... qui disent adieu à des cavaliers — mais je ne suis pas assez spécialiste pour apprécier la jeune fille nue qui se lave ou celle qui a quitté son corsage.

J'aime beaucoup VUILLARD. J'aime surtout en y repensant ses grands intérieurs-tapisseries du *Salon d'Automne*.

Cette fois, il y a une femme assise sur un pliant qui lit dans une prairie. Chef-d'œuvre d'impression terne et gris vert.

Je n'ai pas eu le temps de comprendre le deuxième tableau : une table, sur laquelle une étoffe et un vase. Perspective étrange (à la Cézanne, je crois).

Chef-d'œuvre, chef-d'œuvre « l'Intérieur » du bas, où l'on devine, dans une salle à manger, au fond, une mère qui tient dans ses bras la petite fille déshabillée, — et au premier plan, la petite robe, les jupons et tous les habits en rond comme ils sont tombés du corps de l'enfant. Grande douceur vivante et lointaine.

J'ai noté Jean Guiet que je connaissais. Des vues de Bruges-la-Morte, vieilles rues, chapelle, canaux, cygnes et nonnes. Peint à larges taches.

Artigue. — Effet de lune à retenir.

J'ai noté le symbolisme brutal, étrange et savant, d'un individu dont je n'ai pu découvrir le nom. Un monstre rougeaud qui fait s'embrasser des coquelicots. Une danse en robe pailletée devant un coin d'amphithéâtre où sont rangées de bizarres statues vivantes. Un homme vert sur un cercueil. Une tête qui sort de l'ombre.

Tout cela admirablement peint et d'un symbolisme pas banal, qui retient.

Marcel Beronneau. — Savant aussi, qui fait des Salomé et des Sapho fulgurantes.

J'ai noté Stettler, curieux
Moreau
Flament
Blondelle Malone. Peinture presque en relief.
Henri H. Gsell. Portraits.

Il y a l'éternel individu qui fait des fresques immenses et sans art avec des hommes rouges et des chevaux bleus. Il y a le peintre des rôdeuses de barrière et des têtes en fard.

Il y a la Russe qui peint ses hallucinations. Elle a fait des progrès.

Il faudrait que j'y retourne pour voir de plus près :
Maurice Denis
Vallotton
Van Rysselberghe.

J'ai vu des femmes de peintres dire devant Vuillard : qu'il faisait d'habitude « des choses bien jolies ».

J'ai vu quatre Indépendants très gais aux allures d'employés de ministère qui stationnaient dans « leur » salle et guettaient les visiteurs.

L'un disait : « Je t'assure que c'est un journaliste qui vient de passer. Je l'ai déjà vu ». L'autre répondait : « Qu'est-ce que ça peut faire puisqu'il ne s'est pas arrêté à notre salle ». Et tous les quatre riaient.

Pour Maurice Denis, « de plus près » est une façon de parler. Je n'ai pas pu le trouver la dernière fois. Idem pour Vallotton. Le gardien m'a indiqué une salle, je m'y suis perdu, j'ai failli rester dans une ornière.

3 avril 1906

LE SALON DES INDÉPENDANTS *(suite)*

Maurice Denis ! Maurice Denis !
Et puis Laprade !

Épigraphe :

Je ne sais pas, je ne sais pas.
Ce sont d'impénétrables choses

MAURICE DENIS. *Les Korrigans*
La Couronne
Les devoirs de vacances
Paysage des environs de Quimperlé
Fontaine de pèlerinage en Guidel
Polyphème
Baignade au pardon de Sainte-Anne-la-Palud.

Comment dire l'impénétrable charme de tout cela, de la douce lumière mystérieuse de tout cela. Et surtout des *Korrigans :* la petite barque qui s'éloigne sur la mer, entre les arbres, voile blanche avec une croix rouge, et les Korrigans vagues étendus dans les rochers, sous les arbres du rivage. C'est d'un joli qui prend au cœur. Et quelle science dans cette peinture à petits rectangles, toute faite d'imperfections au premier coup d'œil. En disant cela je pense à *la Baignade,* à *la Couronne,* surtout aux *Devoirs de vacances :* cette pyramide de grands corps roses, ces têtes aux yeux très doux dont on voit les cils, tout autour et au-dessus du petit garçon qu'on regarde et qui travaille, gauche et appliqué. Au-dessous, tout l'emmêlis des mollets nus. Charme, charme rose et savant. Mais je mets peut-être au-dessus de tout et même des *Korrigans* ce *Paysage des environs de Quimperlé.* Cela me rappelle toute la Bretagne telle que je ne l'ai pas vue. Il y a là tout le mystère adouci des *Korrigans,* avec seulement de l'eau et des arbres. On devine une Bretonne couchée dans l'herbe avec un enfant ; et au centre, c'est tout le mélange lumineux et mystérieux de la rivière, des arbres, et de ce ciel d'un bleu cru, acier, breton — et pourtant suave, suave, qui se reflète dans la rivière par taches que séparent les arbres. J'aurais renoncé à tout le reste du *Salon,* je serais resté jusqu'à midi devant les rectangles bleus de la rivière. Dureté, ciel, calme.

Et la gaucheté de *la Couronne.*

Et *Polyphème* que tu devines et que G. préfère.

J'aurai tout cela dans le cœur très, très longtemps, comme j'ai eu *la Princesse* de Veber.

Mais il y en a un autre, plus rude, moins apparemment savant (et encore ?) et qui m'émeut presque autant.

PIERRE LAPRADE

Femmes chantant
Musique
La Femme au Géranium
L'Enfant à l'Ours
Le Jardin
Nature morte (la poupée)
Nature morte (le laurier).

J'ai tout aimé : Mais j'ai retenu surtout :

Musique
Femmes chantant
Le Jardin.

Une, deux jeunes femmes grisâtres, robes marron, visages perdus, au piano, devant la fenêtre basse qui s'ouvre grande sur l'obscurité immédiate, qui s'étend, du jardin et du parc. Réalité très tranchée, musique de couleurs dures et grises, musique, musique qui me va au cœur.

Et voilà le *Jardin*, ce coin de jardin, entre deux grands murs en face de toute l'obscurité verte ; et au milieu des pots de fleurs, dans ce coin, grise et apparue, la jeune femme blonde.

J'aime bien la vieille femme noire avec son géranium rouge et son chat, et le reste, mais je ne m'attarde pas.

J'ai vu deux BERNARD BOUTET DE MONVEL, deux longues toiles, l'une au-dessus de l'autre :

Canal (Été)
Canal (Hiver)

I. Le long bateau arrêté. L'arbre en points dorés qui se reflète tout entier dans le canal. Femmes et enfants du marinier lumineux parmi les herbes. Lumière.

II. Tons bleus et sombres. Maisons sombres et arbres qui se reflètent encore dans toute la longueur du canal. L'homme pousse avec les ânes.

Surtout très habile et très artistique, mais beaucoup plus, tout de même, que de la jolie décoration. Je voudrais avoir vu d'autres toiles de lui.

Bonnard. — Une seule grande toile. Un *Printemps*. Premier plan : Ombre de sous-bois, rochers faunes vagues ; et par l'éclaircie on aperçoit, qui s'en vont jusqu'à l'horizon, les arbres en fleurs et les toits au soleil.

J'aime cela. C'est peut-être moins savant que les autres.

Mon symboliste s'appelle :

Charles Homolacs (Cracovie)

Le monstre vineux aux Coquelicots : *Déesse de l'Accouplement.*

L'être vert qui se penche : *la Soif.*

La danse au milieu des femmes accroupies : *le Mâle.*

La délicieuse princesse penchée dont les anges tiennent la robe en en tirant les pans, et que précède un ange minuscule porteur d'un lis qui l'écrase : *la Honte.*

La tête lumineuse : *Béatrix.*

La femme nue dans Paris, en chapeau : *Chant du Soir.*

Et un portrait de vieillard, excellent.

N'est-ce que curieux ? et facile.

Revu Vuillard.

Maurice Denis : peinture par petits rectangles.

Vuillard : plutôt raies verticales.

Un seul portrait de Vallotton. Toujours coulé, léché, de la psychologie pourtant — du vice gras.

Paterne Berrichon. — Des paysages d'octroi, etc., verts et pâteux.

Ça m'a fait l'effet de banales images. J'espérais mieux après son grand amour pour les trésors de Rimbaud. Un portrait d'un jeune homme qui ressemble assez à Rimbaud.

Mon cher Jacques,

D'abord, tâche de m'écrire au plus tard entre le samedi 7 avril et le mardi 8, au lycée.

Je suis consigné pour deux jours et demi avec V. et deux bizuths.

Nous n'avons pas été pris, mais choisis comme responsables. Tout le lycée est en révolution. Vial m'a parlé samedi soir une heure pour dire qu'il était « de cœur » avec nous, mais que... et Bernès aussi. Moi, je ne suis pas révolutionné, révolté comme avant, ni plus, ni moins.

Je partirai lundi soir.

J'ai parcouru *le Poème de la Maison*, de Louis Mercier. Ses grands amis d'ici l'accablent après avoir lu cela. Le titre est beau. Le reste est fruste, puéril, conservateur. Mais, tout de même, il faut aimer cela parce que c'est fruste et sincère, parce que malgré

l'apparence, il a lu Verlaine et Verhaeren, parce que, après un prix à l'Académie, il a le courage de parsemer son livre de quelques pièces en vers libres, et parce que, enfin, n'y a pas, il aime profondément et sincèrement la terre.

J'ai découvert *la Revue blanche*, sur les quais, des tas de vieilles *Revues blanches*. Elle a publié autrefois beaucoup de choses (par exemple du Claudel, *les Veilleurs* ?) et en particulier, dans deux numéros que j'ai achetés, des *Posthumes* de Jules Laforgue, ceux dont *le Mercure* reproche à *la Revue blanche* la publication.

Quelle émotion de trouver cela. On n'avait pas le droit de m'en priver. Cela l'éclaire encore.

Dans le dernier *Mercure*, Verhaeren se répète. De beaux vers.

Exquise la nouvelle : *Pas-comme-les-autres*. C'est la première nouvelle convenable du *Mercure*.

C'est Renard, Margueritte, avec en plus : « Par un temps grisâtre d'automne... »

J'ai perdu ces temps derniers un peu de ma foi en Claudel. Ranime-la et envoie-moi, vite, sur Laforgue, des blasphèmes.

Je rêvais l'autre jour où j'aimerais passer le mois d'août. Par ordre de préférence, je me disais :

1° dans la ferme où est mariée et travaille Marie Aufils[1],

2° chez Rivière, etc., etc...

Or, le n° 1 est à peu près irréalisable...

Ton ami,

HENRI FOURNIER

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, jeudi 5 avril 1906

Cher Monsieur,

Je vous prie d'excuser le retard de cette réponse. J'avais égaré votre lettre et votre adresse. Nous acceptons avec plaisir votre collaboration et je vous envoie ci-inclus notre carte de rédacteur — en vous priant d'adresser vos articles ou communications directement à M. Louis Laloy, qui s'occupe seul de la rédaction (33, avenue des Gobelins, Paris).

Permettez-moi de vous rappeler en terminant que la liberté la

1. A Epineuil.

plus complète d'opinion est la loi de notre Mercure Musical. *Ne vous gênez donc en aucune façon pour exprimer la vôtre. Fût-elle absolument opposée à celle de Laloy ou de moi, on ne changera pas un mot à votre copie. Je pense que c'est la meilleure manière de rendre notre publication intéressante — ce à quoi nous sommes convaincus que votre collaboration nous aidera.*

Veuillez agréer, etc...

JEAN MARNOLD
28, rue Pigalle

Si tu as dix sous à dépenser, puisque tu restes à Paris jusqu'au 16[1], tu pourras lire dans *le Mercure Musical* du 15 un article de moi sur les Concerts à Bordeaux. Il est d'ailleurs complètement dépourvu d'intérêt. Mais je suis content tout de même, car j'ai le pied dans la place. Quelque chose est arrivé. Le premier jour, j'avoue avoir fait des bonds comme un gosse, tant j'étais joyeux. J'y comptais si peu. Maintenant, il me semble que je glisserai sans trop de peine un article général, pendant les vacances. Et puis, quand j'irai à Paris, je verrai Marnold et chercherai à savoir s'il ne pourrait pas me faire passer quelque chose au *Mercure*. Il me semble que je suis sauvé et par conséquent que tu es sauvé. Qu'en dis-tu ? Es-tu content ?

Dans mon article je te signale deux ou trois mots sur *Sauge Fleurie* de V. d'Indy, qui sont — je crois — assez joliment justes — et quelques réflexions sur Wagner dont le germe était dans ce que je t'ai dit en sortant de chez Lamoureux au 1er de l'an. Le reste est quelconque, bien que m'ayant donné beaucoup de mal. Je ne voulais pas me répéter ; et c'était le diable. Je termine en parlant de Dufranne qui est venu ici et à propos de lui je cite deux phrases du rôle de Golaud : « Il est vrai que ce château » et : « Je l'ai fait malgré moi ». J'ai voulu que mes premiers mots imprimés fussent un hymne vers Debussy.

Pendant que j'y pense, achète *le Mercure Musical* de toute façon : car j'ai peur qu'ils ne me l'envoient pas, quoique je l'aie demandé. Je te rembourserai, si tu veux. Tu me l'enverrais avec mes livres — ainsi que le catalogue du *Salon*, si ça ne te gêne pas.

Maintenant, je devrais te parler de Claudel, dont j'étouffe, bien que je ne l'aie presque pas relu depuis ma dernière lettre. Il fait son œuvre en moi et sourdement transforme tous mes gestes, ou plutôt la signification que j'attribue à tous mes gestes. Mais je ne sais si je suis assez bien disposé aujourd'hui pour en parler décemment. Je vais sortir. Au retour je verrai.

1. Je calcule comme un imbécile. Tu pars le 9. Tu l'achèteras au retour.

***

Oui. Mais par où commencer ? Par où aborder l'effroyable génie ? Comment dire la chose, qui est une seule chose ? Il me semble que les autres m'ont révélé chacun une partie de moi-même. Mais lui m'a révélé tout entier à moi-même. Je me suis reconnu d'un seul coup. Et c'est pourquoi son enseignement s'est infiltré dans les moindres parties de mon être. Il est dit dans *les Muses :*

Je sens que dans tous les cantons de mon âme se résout le Génie, pareil aux eaux de l'hiver.

C'est ainsi que je me sens pénétré par le génie, c'est ainsi que jusqu'au fond de moi je sens

Cette vie à moi, cette chose
Non mariée, non née,
La fonction qui est au dedans de moi-même.

Je veux, je suis, j'éprouve, tout mon corps se mêle à toute mon âme, et je m'élève à force d'être pénétré de ma réalité. Je ne cherche plus le bien, je suis le bien par essence, par ce fait que je vis et que je grandis. Je m'accepte sans arrière-pensée, je me complais en mon développement, je ne vois plus rien d'inutile, toute chose va vers sa lumière, et le mal en moi accomplit sa fonction. Je pousse avec ma force, avec ma faiblesse, avec mes infirmités, avec ma vie, avec ma mort. Je ne suis qu'Un à force de me concentrer dans la conscience de ma croissance. Je vois toutes choses contribuer parfaitement à l'œuvre dont je m'acquitte en vivant. Je suis, je fais, je crée, je meurs.

C'est ici la plus haute pensée où l'homme se soit haussé. Ce n'est plus la pseudo-découverte d'une fin vers qui nous nous élevons. C'est l'acceptation de nous-mêmes parce que nous sommes. C'est la conscience de notre effort sans but. C'est la conscience de la réalité de toutes choses, du droit de toutes choses à la réalité. C'est la croyance à la nécessité de chaque vie, et du bien et du mal. Mais, ô miracle des hauteurs, voici que la suprême connaissance rejoint la suprême passion. En connaissant que tout doit être, nous reconnaissons que notre passion aussi doit être, et nos haines, et nos misères, et nos pitiés. Et nous voici, justifiés à nos propres yeux de tous nos crimes, nous voici qui suivons notre vie comme si nous ne savions rien. L'habile a retrouvé l'ignorant, la science ultime se confond avec la primitive inconscience. Que nous reste-t-il pour nous distinguer des autres ? A peine une clairvoyance, à peine un soupçon de notre prédestination, qui ne suffirait même pas à nous ôter un remords. Il faut que nous fassions le mal avec autant de terreur que l'ignorant ; mais il faut que nous

sachions que nous devions le faire. En cela seul consiste la sagesse.

Chercherons-nous notre pourquoi hors de nous, en un Dieu, qui nous demanderait de mériter ? Mais n'est-ce pas une assez belle raison d'être que de nous développer ? Faut-il nous expliquer par autre chose ? N'est-il pas suffisant à rendre compte de lui-même l'admirable spectacle de l'homme s'arrachant à la terre et levant les bras aux cieux, de l'homme gagnant sa sérénité à force de déchirement ? La vie suffit à expliquer la vie. Il n'est pas de Dieu hors de nous ; Dieu c'est notre tendance vers Dieu, c'est le geste de nos bras vers lui, c'est l'élévation de notre âme comme le sacrifice du soir. Je retombe dans ce que j'ai dit.

Après la morale est venue la réaction nécessaire de l'amoralisme. Mais l'amoralisme trompait. Il se bornait à prendre en toutes choses le contrepied de la vertu ; il donnait des préceptes, il prescrivait le vice. C'était une révolte enfantine ; il enseignait à faire ce qui était défendu. Mais le véritable amoralisme n'est pas cela. Il accepte le vice comme la vertu et la vertu comme le vice. Il se saisit de la vie et se laisse emporter par son mouvement. Il ne s'agit plus de prescriptions ; il ne commande rien, si ce n'est d'obéir sans restrictions à sa destinée intérieure. Il acquiesce à l'élan de nous-mêmes ; il collabore à notre expansion ; il s'allie à notre croissance. La sagesse n'est plus que la conscience de la vie.

Mais il y a la tentation. Violaine est sublime, mais c'est une pécheresse. Elle a succombé à la tentation, qui est le sacrifice :

PIERRE DE CRAON. — *Il est des gens, ô Violaine...*
VIOLAINE. — *Eh! bien ?*
PIERRE DE CRAON. — *A qui nulle abondance ne suffit, s'ils ne boivent*
A la vive source eux-mêmes, y appliquant la bouche.
VIOLAINE. — *Hélas! parole irréparable!*

et toute la scène sublime. Il y a des gens, qui ont la soif insatiable de l'inépuisable ; et ceux-là dépassent leur destinée en voulant boire à l'universel, en renonçant à leur devoir particulier. Ce sont ceux qui se sacrifient. En ceux-là pénètre l'inquiétude d'une autre joie *(Il serait donc une autre joie que la mienne?)* et d'un autre amour (*L'autre amour se tient à toutes ces portes par lesquelles nous recevons la vie*, etc..., p. 439). Mais pour pouvoir goûter cet autre amour, il faut qu'ils renoncent à l'amour unique, que doit porter leur vie. Il faut qu'ils se sacrifient. *La soif naît de la soif, qui pourrait recevoir, ayant déjà ?* Et ceux-là sont coupables. Pierre de Craon est coupable qui éveille en Violaine cette soif. Et Violaine est coupable, qui force Pierre de Craon à lui révéler jusqu'au bout ce qu'elle devine déjà si ardemment. C'est pourquoi à la fin, quand Pierre de Craon, ayant évité le sacrifice, et s'étant élevé jusqu'au

sommet de sa destinée, sentira la paix immense l'envahir, il pourra dire :

O Violaine — O Femme par qui vient la tentation !

Les seuls coupables sont ceux qui veulent plus de bonheur qu'ils n'en doivent avoir, sont ceux qui se renoncent eux-mêmes et se défont dans l'universel.

La douleur est le signe de la vie, et la joie aussi, et la terreur, et l'exaltation. Tout est la vie. Et c'est la vie qu'il faut chercher avant le bonheur :

Tu dis que tu ne veux pas me donner de la peine et de la douleur
Mais c'est cela même que j'attends de toi et cette part est la mienne.

. . . . . .

Et l'homme n'a point d'autre épouse, et celle-là lui a été donnée, et il est bien qu'il l'embrasse avec des larmes et des baisers.
Et elle lui donnera de l'argent pour qu'il l'épouse. (p. 207-208)

Je m'arrête épuisé d'admiration, de confiance, de croyance, d'identité. Tout cela je l'ai tellement ressenti, reéprouvé dans le creux de moi-même, que je ne puis l'exprimer sans me vider tout entier. Et après cela tu m'écris : « J'ai perdu un peu de ma foi en Claudel ». Si tu en as perdu, c'est que tu n'en as jamais eu. Mais j'aime mieux croire que tu as dit cela dans un moment d'énervement ou de négligence. J'étais si heureux « de nous voir rencontrés, retrouvés dans cette immense admiration ! » Il me semblait même que cela s'adaptait si bien à tes conceptions antérieures ! Je te croyais si bien sur la plate-forme de *la Jeune Fille Violaine*, avec moi, avec Mara, avec ceux qui souffrent, ceux qui pensent, avec tous les autres. Mais je suis sûr que tu vas te démentir. Ou tu diras pourquoi.

As-tu l'intention de t'éterniser avec ton petit Laforgue ? Je te blesse, mais Claudel est si grand, si grand !

Vendredi

Je suis sorti de moi-même. Et c'est Claudel qui m'en a fait sortir. C'est pourquoi j'étends si ardemment mes bras dans le geste de l'Action, car je sais maintenant que la jouissance est une pourriture. Je sens la force de mon destin qui se lève. J'ai envie comme Tête d'or d'étouffer le soleil dans mes bras.

De là les intentions dont je te parlais dans ma dernière lettre et que j'ai tout de suite précisées. Cependant j'ai été un peu attristé à ton étonnement, un peu surpris de ta surprise. Ai-je vraiment un seul instant manifesté l'intention de me replier pour toujours sur moi-même ? Que voulait dire ma clairvoyance, sinon que je me réservais d'employer mes forces à autre chose ? Je me concentrais, mais c'était pour décupler ma puissance. Je veux main-

tenant me prolonger, étendre les bras, étendre les bras. D'ailleurs, ce ne sera pas pour me perdre et me retrouver délicieusement comme tu dis : ce sera pour aller de l'avant sans faiblesse et méthodiquement ; de cela je suis absolument sûr. J'agirai pour compléter le total que je dois être, mais je ferai cela avec précision, dirigeant ma force, et sans me disperser au hasard.

Cependant, ceci n'est vrai qu'en gros. Car tu me méconnais singulièrement. Je sais aussi me parsemer et me sentir en toutes choses. Cet hiver je suis resté de longs moments à ma fenêtre à soutenir la force du vent, qui venait de la mer et coulait inflexiblement pendant des jours entiers. J'étais là et je vibrais avec lui et je ressentais jusqu'au fond de moi-même son effort ininterrompu. Et tous ces spectacles, dont tu parles si délicieusement, je les ai vus, je les ai aimés et compris. Mais comme je ne suis pas poète je ne cherche pas à les exprimer. Je les ai vus puisque je les reconnais.

J'ai mes chemins d'un horizon jusqu'à l'autre, j'ai mes rivières, j'ai en moi une séparation de bassins.
Quand le vieux Septentrion paraît au-dessus de mon épaule,
Plein une nuit, je sais lui dire le même mot.
J'ai une accoutumance terrestre de sa compagnie.

Les Muses

Crois-tu donc que je ne sois qu'un casier ? Mais encore faut-il recueillir, avant de pouvoir classer.

Tu comprends bien que je ne veux pas me vanter d'une sensibilité aussi fine, aussi éveillée que la tienne. Je veux simplement me défendre et te montrer que je perçois bien des choses du non-moi sans les dire.

***

Cette querelle vidée, il reste que je pense beaucoup à l'Extrême-Orient. Les notes de Claudel sur la Chine, que tu m'as indiquées, et qui sont admirables, n'ont fait qu'exciter davantage un très ancien désir. Partirai-je ? Je le crois. Quand ? Cela dépendra de bien des choses. De l'odieux service militaire. De mon sort universitaire, puisqu'il faut bien que je continue, en attendant, ce métier. De mes vieilles tantes, que je tuerais en partant brusquement.

Je n'ai pas songé à la partie « pratique ». Mais il me semble qu'un jeune Européen — non dépourvu d'instruction — n'aurait pas grand'peine à se faire au Japon un sort acceptable.

***

Et maintenant très vite, puisqu'il faut envoyer ma lettre :

Par quelle incroyable aberration as-tu demandé Lyon avant

Bordeaux ? Sûrement tu n'étais pas dans ton bon sens, ce jour-là. Ou bien tu ne savais pas que c'est la ville qu'on demande en première ligne, qui vous est toujours assignée. Préférerais-tu par hasard faire des études un peu meilleures et renoncer aux profits immenses que nous retirerions d'un an passé ensemble — maintenant. C'est fou, incohérent, incompréhensible. S'il en est temps, rectifie cette erreur. S'il n'est plus temps, fais tout ton possible pour la faire rectifier. *Tu peux très bien avoir une bourse de licence.*

Je comprends ton amour pour l'idée que tu te fais de Mr, N.

Je n'ai pas encore relu Laforgue. Je vais m'y mettre demain. Je ne m'attends pas à un enthousiasme, mais à quelque chose de plus que l'an dernier.

A propos de Schopenhauer, je te signale une belle idée au milieu de ses déclamations assommantes contre l'amour : celle que l'instinct sexuel est un piège de l'espèce, que « toutes ces histoires » c'est en somme pour créer un enfant. Cela n'a l'air ni neuf ni beau. C'est pourtant très beau cette vision : c'est toujours l'Arbre qui pousse, le travail sans autre objet que l'expansion de la chose même qui est travaillée. Et surtout cela me fait penser à l'incomparable passage de *l'Échange* que je te citais plus haut :

L'enfant
Crie et joue en liberté et il aime à manger ce qui lui paraît bon et à dormir son saoul.
Mais c'est raison qu'arrivant à l'âge dû, le jeune homme
Ressente, voyant le visage de la femme,
Cette joie,
Et qu'en lui comme une puissance s'émeuve et qu'il la regarde comme la nuit en avril
Sous la foudre on voit le jardin blanc.

etc. (p. 207)

Que c'est beau, mon Dieu, que c'est beau !

Je fais venir *la Chanson d'Ève*. J'ai été obligé d'épeler le nom de Van Lerberghe pour me faire comprendre. Mais qu'importe ! Qu'importe que le nom de Claudel « dont les syllabes magiques devraient faire tressaillir le cœur de tout vrai poète » *(Vers et Prose)* soit aussi inconnu que le mien ! Que la gloire doit paraître peu de chose, de l'endroit d'où Claudel regarde la vie. Ne préfère-t-il pas quelques hommages passionnés comme les nôtres à de vaines clameurs sans intelligence ?

J'avais parfaitement oublié le nom de Louis Mercier.

Admirables les extraits du *Poète et sa Femme*. Et combien juste ce que tu en dis. Mais pourquoi ne pas oser l'exquise chose que tu me fais entrevoir ? Pourquoi ces comparaisons et ces émulations ? Est-ce à celui qui aura le prix ? Y a-t-il des prix, des places et des notes ? Ose.

J'avais aimé tout spécialement avant que tu me les dises, les passages de Claudel que tu cites :

Heureuse
Celle qui ayant reconduit un ami...

J'aime son masque, je l'aime, j'aime tout de lui.

La lettre de C. était idiote, écrite avec ce bagout insupportable qui force le rire, mais un rire dont on se repent aussitôt. Je ne lui ai pas répondu. Je lui répondrai pourtant. Je l'aime à cause de sa misère, et parce qu'il souffre, étant arrivé à une hauteur où l'on sent qu'il y a quelque chose après, sans savoir quoi.

Je suis ravi que tu me trouves injuste pour Baudelaire. Ce que j'en disais, c'était un peu pour te faire plaisir. Je m'imaginais que tu le détestais. Au fond il m'intéresse, bien qu'il soit incontestablement mort.

Gobineau. Intéressant, comme précurseur de Nietzsche. Inégalité des races humaines. Il y a de belles choses sur les hommes blancs, les « Fils de Roi ». Il y a de belles visions hasardeuses, un beau mépris de la servilité historique. Le style est faible. Il faut savoir que Gobineau a déchaîné des enthousiasmes, qu'il y a dans beaucoup de pays (en Suède, en Allemagne) des Gobineau-clubs.

A ce propos, je crois que l'œuvre de Nietzsche se réduit à ceci : un résumé admirablement poétique des idées exposées par vingt penseurs avant lui (depuis Hegel d'une part, et de Maistre d'autre part. A citer principalement Gobineau et Stirner).

Kipling est grand. Il y a dans *les Bâtisseurs de Ponts* deux nouvelles que je n'oublierai jamais (l'histoire d'un Anglais, qui meurt de chaleur dans l'Inde au milieu d'hallucinations effroyables, qui ne sont pas décrites ; une histoire de rêves : deux jeunes gens (homme et femme), qui sans se connaître ont vécu ensemble depuis leur enfance dans leurs rêves et qui se retrouvent. Admirable ! (Effrayant !)

Je trouve beaucoup de personnes qui ont lu Kipling. Toutes me disent aussitôt : « Avez-vous lu *la Lumière qui s'éteint* ? Que c'est joli ». Je suis sûr que c'est faible. Je vais le lire pour qu'on ne m'embête plus.

Hello. Très beau. Très beau. Agaçant par moments. Tu sais qu'il est chrétien. Mais il transfigure merveilleusement la doctrine. Il est agaçant en ce qu'il a l'air d'avoir adopté son christianisme les yeux fermés, et s'être déterminé une fois pour toutes à ne plus voir que le christianisme. Il néglige de parti-pris trop de possibles. Mais il y a de superbes choses, et d'une éloquence violente, passionnée et harmonieuse. Influence sur Maeterlinck évidente. (Tu sais que dans *Sagesse* il y a : « Les grands penseurs, Pascal, Hello, etc... »)

J'ai lu Becque, qui m'a laissé froid. Ce que j'ai trouvé de mieux dans son amertume volontairement plate, c'est *la Parisienne*.

Je garde Rimbaud jusqu'à ma prochaine lettre. Je l'ai lu une fois, très abruti, et sans comprendre.

Et maintenant toi : ce qui me frappe le plus c'est que le rythme de ton vers libre ressemble beaucoup à celui de Vielé-Griffin. (Ce Vielé-Griffin de *Clarté de Vie*). Surtout depuis :

Mon amie
O demoiselle...

jusqu'à :

... dans vos mains graves de dame belle.

Et le reste aussi. Peut-être est-ce parce que j'en ai lu depuis la dernière fois que tu m'as montré quelque chose de toi. Je ne sais ? Mais je suis frappé.

Maintenant c'est très joli. Et je ne dis pas cela pour atténuer ce que je vais ajouter. Je le dis parce que c'est vrai. Je ne cherche pas de mots définisseurs. J'aime et j'admire.

J'ajoute : tu ne me sembles pas encore en possession de ton style, de celui qui sera le tien, de celui qu'il te faut « mériter et conquérir » (Hello). Je te le dis brutalement. Songe que tu es le seul à qui j'aie jamais dit brutalement ce que je pensais.

Ces inquiétudes que tu m'avouais sur la forme dont tu ne te sentais pas maître sont justifiées. Mais je crois qu'elles seront fécondes. Je suis sûr que tu la conquerras *ta* forme. Seulement, naturellement, ce n'est pas facile. Tu admires que j'écrive douze pages sans une faiblesse d'expression. C'est très bien. Mais tu vois parfaitement que mon style est pillé de vingt auteurs différents. Et puis, même s'il était original, c'est une autre affaire de se créer un style poétique que de se fabriquer une prose personnelle.

Écris, cherche, travaille, montre-moi une chose sur dix, que je te suive, et t'éclaire, si je puis.

Il reste que je ne connais que cinq poètes « jeunes » qui écriraient ce que tu as écrit.

Je préfère :

Apportée simplement dans vos mains graves de dame belle

et :

Ce n'est pas une heure de notre vie.

***

Il me resterait encore à te parler des *Indépendants*. Je remets cela, car je veux m'étendre un peu sur Ch. Guérin et sur Maurice Denis — pour défendre le premier et sympathiser avec toi sur le second.

Denisse est un Bordelais, vivant à Bordeaux, et dont j'aime le talent un peu confus.

Tant que Garden n'était pas à Paris, je me disais : « Où est-elle ? » Maintenant qu'elle y est, je suis dans les transes et je fais des vœux fous pour le succès d'*Aphrodite*. Si on jouait *Pelléas*, je ne sais ce qui arriverait.

***

Je vais passer mes vacances avec Claudel, Laforgue et Van Lerberghe.

***

Tuyau : si tu me vois éreinter *Louise* dans le *Mercure*, ne crois pas que ce soit une concession à Marnold. Il n'y a plus une note que je puisse souffrir.

Liste de proscrits

A. Daudet. Charmant joueur de Tutu-panpan.

Maupassant. Conteur à l'usage des Normaliens faisant leur stage.

Courteline. Il est entendu que c'est une tristesse profonde qui lui fait dire des bêtises.

G. Charpentier. L'inventeur de la Muse populaire. Beaucoup de bruit pour rien.

M. Donnay. Nous savons qu'il est anarchiste.

Voilà. C'est simplement pour te tenir au courant de ce qui meurt en moi, de ce dont je me débarrasse.

Je finis par les syllabes magiques : Claudel ! Claudel !

JACQUES RIVIÈRE

P. S. — Je te promets de te copier quelque chose ces vacances. D'abord les notes de Claudel sur la Chine, que tu me renverras. Puis... je verrai. Je n'ai pas encore recouvré *Vers et Prose*.

J'oubliais ! Quelle terrible chose que la mort de Carrière !

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle d'Angillon, mercredi 11 avril 1906

Mon cher Jacques,

Je te renvoie tes livres.
J'y joins le catalogue des *Indépendants* et le Rimbaud de Cagne.
Tu le rapporteras quand tu pourras.
Ne pas oublier que Rimbaud ça n'est que des « notations ».
Je te promets de t'écrire une fois, ces vacances.
Il y aura un article sur J. Laforgue pour faire cesser toute équivoque.
Je suis ravi de ce que tu m'as annoncé.
J'ai apporté pour ces quinze jours :
La Vie des Abeilles — Claudel — Jammes — Laforgue, *Poésies* — Fiona Macleod, Carlyle, Seignobos, etc...
Je ne feuilletterai guère tout cela — qu'au lit — à part Claudel.
Et j'ai découvert ici *Paul et Virginie* et les vrais *Contes* de Perrault.

Notre société du *Mercure* a acheté *Clarté de Vie*. Je t'en reparlerai.
J'attendrai ce que tu m'as promis.
Je suis heureux. Depuis deux jours le grand air et le grand soleil me font mal à la tête.

H. F.

Un *miracle* m'a fait retrouver *les Gens du Domaine*.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Nançay, 18 avril 1906

Je t'écrirai vendredi ou samedi.
J'espère trouver quelque chose de toi en rentrant demain.

H. F.

A Henri Fournier, à Lakanal

Segonzac (Dordogne), 23 avril 1906

Beaucoup de choses. D'abord *Vers et Prose*. Il faut que tu m'aides. J'ai reçu une communication, où l'on me promettait la première année sur papier de Hollande, si je faisais souscrire cinq abonnements avant le 10 mai. Si j'y réussissais avec ton concours, je t'enverrais les numéros ordinaires que j'ai, puisque je les aurais en double. Mais il faut que tu m'aides. Tu dois bien avoir quelque bizuth riche et pas trop idiot, à qui tu saurais parfaitement monter la tête. Pour moi, je me crois sûr d'avance de C., que je prendrai par le point d'honneur, et peut-être de L., professeur au lycée, qui fit dans un discours de distribution des prix (!) un éloge fanatique de Villiers, de Debussy, de Whistler, etc... Si donc tu pouvais trouver trois abonnés nous serions sauvés. Et G. ? N'est-il pas assez en galette ? J'attends avec impatience le résultat de tes efforts. Ce n'est pas seulement pour le joli papier que je fais ça, mais aussi parce que j'ai plaisir à contribuer à la diffusion de nos grandes idoles. (J'écris atrocement). J'ai reçu aujourd'hui une lettre très aimable de Paul Fort, où il me prie de lui envoyer une liste de gens susceptibles de s'abonner à *Vers et Prose*. Si, en dehors des gens sur qui tu pourras agir, tu pensais à d'autres qui sont hors de ta portée, envoie-moi leurs noms et adresses. Pendant que j'y songe : l'abonnement est de 10 francs pour les quatre *tomes*. (Insiste sur le mot tome).

Sais-tu que le sommaire du volume prochain (que je n'ai pas encore reçu) est épatant. Écoute plutôt :

Jean Moréas	*Maurice Barrès et l'Attique*
Henri de Régnier	*Feuillets retrouvés dans un exemplaire de Shakespeare*
P. Louÿs	*Un fragment inédit d'* « *Aphrodite* » .
E. Verhaeren	*Le Verbe*
M. Barrès	*Le Départ*
Jean de Gourmont	*Francis Jammes*
Louis Le Cardonnel	*Carmen platonicum*
Paul Claudel	Connaissance du Temps
Saint-Pol-Roux	*Sur un banc du parc Saint-Gilles*
G. d'Annunzio	*Deux Poèmes*
Alb. Mockel	*Étude sur la poésie en* 1900
Alfred Jarry	*La Dragonne : Omne viro soli*
H. Delormel	*La leçon de psychologie de M. Barrès.* (J'avais deviné que ce monsieur —

d'ailleurs agaçant — était un fervent de Barrès)

Edmond Jaloux	*L'Indifférente,* conte
Alb. Dreyfus	*Un Homme et une Femme*
John-Antoine Nau	*Le Mauvais Navire*
Tancrède de Visan	*Éveil d'Ame*
Isi Collin	*Le Pâtre*
Paul Fort	*Le Chevreuil au Bois.*

Je veux bien que tout ne soit pas génial. Mais relis la liste des noms. Cela est beau comme réunion. Je suis content que M. Barrès de l'Académie française consente à frayer avec les symbolistes. Tout n'est pas perdu en lui. J'aime moins que P. Louÿs s'insinue dans *Vers et Prose.* Peut-être cependant le succès d'*Aphrodite* m'a-t-il rendu injuste pour lui. L'article de Mockel sera intéressant.

***

Laforgue

Je me sens fou d'un tas de petites misères
J. L.

Je me suis acharné. C'est que j'étais piqué au jeu. A la première lecture je n'ai rien compris. Je lisais des poèmes entiers sans soupçonner ce qu'il avait voulu dire. Je me suis affreusement rasé. Et sans doute je n'aurais pas recommencé une deuxième lecture, si je n'avais remarqué que les morceaux que je connaissais déjà ne m'étaient pas antipathiques, ou même me plaisaient. Par exemple *la Complainte du roi de Thulé,* celle de *la Convalescence en Mai, l'Hiver qui vient, le Solo de Lune,* ou d'autres encore. Aussi j'ai relu et... j'aime. Oui j'aime. Cela m'a bien surpris. Car depuis les espoirs dont je t'avais parlé, ma première lecture m'avait tout à fait découragé. J'aime. Seulement tu comprends qu'un amour obtenu par un acharnement méthodique (j'ai décomposé ses tournures, analysé ses métaphores habituelles, démonté tout son mécanisme imaginatif), un tel amour ne peut être très profond. C'est un amour de raison, de tête. Néanmoins je suis content, car c'est tout ce que je pouvais espérer. Laforgue ne sera plus une lacune dans ma compréhension (ce que j'avais craint un instant). Je pourrai en parler en honnête homme. Il ne me sera jamais rien. Mais je le connaîtrai.

Voici en deux mots ce que j'y goûte et ce qui m'y dégoûte :

J'y goûte :

1° Une assez belle âme, qui ne s'est pas accommodée des médiocrités, où la vie eût voulu l'ensevelir.

2° Une puissance extraordinaire d'expression, une richesse verbale incomparable.

3° Un grand art d'adapter à sa vision particulière toute l'histoire, toute la littérature et toute la fantaisie, que chacun connaît. (N'est-ce pas l'originalité des *Moralités* ?)

Ce qui m'y dégoûte c'est à peu près la même chose. C'est :

1° Une âme pas assez haute pour savoir s'accommoder des médiocrités de la vie et les transfigurer. (En cela il diffère foncièrement de toi. Cf. par exemple : la *Complainte de la Lune en Province*, où il souffre visiblement de ce que tu aimes).

2° Une trop grande richesse verbale. Dirai-je du bagout ? Il se grise de mots ; il a tellement de mots pour exprimer sa pensée qu'il reprend toujours la même sous un vêtement toujours nouveau. Il se répète, se répète, se répète sous les formes les plus hétérogènes. Peut-être aussi qu'il n'avait que ça à dire. A ce propos, je lâche mon blasphème (j'ai hésité) : quel bonheur pour lui d'être mort si jeune ! Car, qu'eût-il pu ajouter après les *Derniers Vers*, où il s'est définitivement expliqué. Il ne pouvait guère trouver de forme plus adéquate. Et alors ?

3° Je lui reproche de réduire perpétuellement toute l'histoire, toute la littérature et toute la fantaisie à sa vision. C'est agaçant. Je lui reproche surtout cette vision, cette idée fixe. Car enfin, le malentendu entre les sexes, c'est très joli mais c'est connu et peu intéressant. Il y a tant, tant d'autres choses.

Je finis à dessein sur cette critique, pour que tu sentes combien j'ai conscience que mon jugement sur Laforgue est relatif. Je comprends à merveille combien tout ce que je dis dépend de mes conceptions générales. Si j'attachais au malentendu en question la même importance que toi, c'est-à-dire si j'en avais vraiment souffert (ce dont je me crois incapable), Laforgue serait mon grand poète.

Il ne l'est pas : voilà tout. Mais — pour employer un mot qui — j'en suis sûr — t'agace — je le goûte.

En finissant, je veux te dire que tout le temps de ma lecture, j'ai vérifié l'exactitude de ta dernière appréciation : « Exaspérant, mais unique. Ce mélange de jeux de mots absurdes, de dialogues philosophiques crispants et de phrases mi-ironiques, mi-délicieuses ». Je conteste seulement : « Il s'en serait débarrassé par la suite ». Ça, je ne crois pas.

***

Rimbaud (Jean-Arthur)

Je suis maître en fantasmagories
A. R.

Il est sûr qu'il a dû se passer dans cette cervelle des choses pas banales. Mais il jouait un jeu dangereux. En écrivant ses hallucinations, il risquait ou d'être sublime ou d'être incompréhensible. Il est souvent sublime, souvent incompréhensible (je parle : pour moi). Je laisse de côté ses premiers vers d'un intérêt purement historique. Je note simplement les quatre derniers de la deuxième période : *Accroupissements* qui me fait songer à de l'impressionnisme naturaliste, *les Assis*, *Oraison du Soir*, *le Cœur Volé*. C'est extrêmement spécial, ça ne m'intéresse pas. C'est curieux. A part les morceaux célèbres de la troisième période *(Bateau ivre, les Corbeaux, les Chercheuses de Poux, Voyelles)*, je n'ai rien compris. Il est vrai que je n'ai lu qu'une fois. Je réserve donc mon jugement. Mais les *Illuminations!* Il y a d'admirables choses. Il y a des hallucinations extraordinaires. Et ce sont bien celles que tu avais choisies pour m'envoyer. *Enfance* d'abord et surtout ; puis *Mystique*, *Aube*, *Being Beauteous*, *Royauté*, *Ornières*, *Villes*. Je n'ai pas relu les autres. La *Saison en Enfer* (que je n'ai pas relue non plus) est une explication. C'est elle qui m'a fait comprendre la façon dont Rimbaud s'intoxiquait l'esprit, et le caractère très spécial de ses visions. Ces visions sont des transformations de la réalité par un cerveau fiévreux. Il le dit dans *Alchimie du Verbe* : « Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, etc... » C'est bien cela : on sent, derrière les formes hallucinatoires, les formes réelles qui en sont le principe, on sent la transfiguration du monde vrai en rêves. Et quand on a l'impression du rêve, c'est très beau.

Seulement, justement à cause de cette ambiguïté morbide, c'est très pénible à lire.

Je t'en dirai plus long, quand je l'aurai relu en entier.

***

A propos de Laforgue et de Rimbaud j'ai fait une triste constatation. C'est que je ne comprends plus les poètes comme autrefois. Je me suis surpris vingt fois dans des préoccupations mesquines, comme celle de savoir ce que Laforgue ou Rimbaud avait voulu dire *exactement*. J'ai cherché le *sens* des mots, au lieu de chercher la *sensation*. Quand je lisais Régnier et Jammes, je ne m'inquiétais jamais de cela. Il m'est arrivé de m'apercevoir avec étonnement

que tel ou tel passage des *Poèmes anciens* que j'adorais et savais par cœur, voulait dire ceci ou cela — et cela, après des mois. Maintenant je suis rationaliste et idéologue. Je cherche à *savoir* et non plus à sentir. J'attribue cela à deux influences :

1° A celle de Barrès, le grand amateur d'idées et qui condamne Leconte de Lisle, non pour sa poésie, mais pour avoir voulu restaurer les sentiments païens.

2° A celle de Claudel, qui sous son admirable lyrisme cache toujours un sens infiniment précis. Dans Claudel je « *comprends* » *tout*, en même temps que je « *sens* » *tout*. De là l'intensité de mon amour. Mais cela me nuit pour sentir les autres, chez qui il n'y a rien à comprendre.

D'ailleurs j'exagère une tendance que j'ai cru découvrir en moi. Le mal n'est pas irréparable. Et d'ailleurs, ces tentatives pour comprendre ne pourront jamais m'empêcher de sentir, mais risqueront seulement de diminuer un peu en moi le plaisir de la sensation. Or, elles ont des avantages incontestables. Car sans elles par exemple Claudel m'échapperait presque entièrement, puisque m'échapperait la signification morale de son œuvre.

La Chanson d'Ève. — Je n'ai pas encore une impression très nette. La première lecture m'a ravi. A la seconde j'ai cru découvrir que c'était un peu facile. Cette impression se dissipe un peu maintenant. Mais en tout cas, comme tout ce que tu m'en as dit est parfait ! Comme c'est exquis cette monotonie fleurie, cet uniforme courant de frémissements et de transparences, ces élans, ces gestes, ces retombements d'une spontanéité si primitive. Et surtout cet adorable panthéisme, qui est plus naïf, plus pur et aussi plus profond que le panthéisme païen. Ève se sent dans une communication plus directe avec la substance universelle, puisqu'elle la reconnaît en elle-même tandis que les païens la trouvaient seulement dans des êtres extérieurs à eux. Qu'y a-t-il de plus beau que l'admirable *dialogue avec les Sirènes* (que je connaissais d'ailleurs par Mockel) ?

On est on ne sait quoi qui est toute la mer.

Qu'y a-t-il de plus beau aussi que *la Visite de Vénus (Dans la nuit chaude il volait des colombes)* et que le *Poème au Bien-Aimé :*

C'est en toi, Bien-Aimé, que j'écoute
Et que mon âme voit, etc...

Et dans une forme plus classique, l'admirable sonnet qui commence *la Tentation* :

... Et pour mieux enchanter celle qui vient, les yeux
Baissés, et comme en songe, et le cœur oublieux
Par les troubles sentiers de ces jardins magiques,

Le soir voluptueux, dans les airs attiédis
De ses subtiles complices mains étendit
L'insidieux filet des étoiles obliques.

Ce qui est merveilleux aussi, c'est cette idée de la tentation par toutes choses, de cette présence universelle bien qu'invisible et qui si doucement insiste et persuade.

En somme, j'hésite seulement entre savoir si Van Lerberghe est un poète exquis ou un grand poète.

Si tu n'as plus le livre et que tu en désires des fragments, dis-le-moi, je t'en copierai.

La lumière qui s'éteint. — C'est beau. C'est moins beau que le reste. Mais c'est beau. Je comprends pourquoi on le préfère en général au reste. En effet, bien qu'écrit d'une façon charmante, c'est plus expliqué, plus long. Il n'y a guère (sauf la fin admirable) de ces raccourcis, de ces ramassés puissants, où Kipling excelle. Il n'empêche qu'on ne peut guère quitter le livre avant de l'avoir fini et que j'ai pleuré à la fin, non pas sur le sort affreux de Dick, mais pleuré « d'orgueil », de sang, de gloire, de brutalité. En deux mots, voici la fin. Dick, peintre des batailles livrées dans le Sud-Égyptien, est devenu aveugle. Il part de Londres pour aller se faire tuer « là-bas » où la guerre a repris. Et alors il retrouve par l'odeur, par le toucher, quelques-unes des sensations passées. Et cela l'exalte magnifiquement. Et en arrivant au camp, après une course farouche la nuit, sur un chameau, derrière un chamelier qui cherche à se débarrasser de lui, et qu'il maintient dans le devoir avec son revolver appuyé sur le dos, il tombe, la tête traversée d'une balle. C'est superbe. Les Anglais ont beau faire : Kipling est un de leurs grands écrivains.

J'ai lu *Glatigny* (de Catulle-Mendès). C'est assommant, à force de préciosité sans raison et aussi d'inexcusable vulgarité. Et puis c'est bête. Tant que je suis resté sans avoir lu de Mendès, je l'ai cru un grand homme. Depuis que j'en ai lu je l'estime le dernier des crétins. Et puis c'est un Bordelais.

Dans *la Presse* Mme Catulle-Mendès a dit à peu près : « Je n'éprouve aucune gêne à parler du *génie* de mon mari ». (Je garantis « le génie de mon mari »).

Tant que nous en sommes aux cabotins, j'ai lu dans un journal que M. Maurice Donnay, pour donner à M. Grand (qui débutait à

la Comédie) un moyen d'éviter le trac, avait *ajouté* à son rôle (au début) ce qu'en argot dramatique on appelle un *béquet*, c'est-à-dire un récit, qui commence par ces mots : « Laissez-moi le temps de me remettre, etc... » Charmant, n'est-ce pas ? J'aime quand la sottise devient impudique. Elle y met une naïveté qui vous oblige à l'indulgence. L'auteur faisant cela sans rire, l'acteur acceptant cela sans rire, le journaliste relatant cela sans rire (et parlant « d'une exquise attention de M. Donnay »). C'est divin [1].

C'est après avoir dégusté de pareils spectacles que je me sens pénétré d'une immense vénération pour ceux qui, comme Claudel, refusèrent toujours la moindre concession. Il est curieux qu'avant de parler de Claudel, j'hésite toujours. C'est qu'à mesure que je le relis, je sens combien tout ce que j'en ai dit est imparfait, mesquin, à côté, peu digne de Lui. Cet homme est terrible. Il m'intimide encore plus que Barrès. Car il n'a pas de trucs comme Barrès. Les trucs de Barrès, ce sont ses nonchalances, ses mépris *a silentio*, ses oublis volontaires. Souvent j'avais peur en le lisant de me découvrir des naïvetés d'écolier, des croyances mal nettoyées : quand je le voyais ne pas parler de quelque chose que j'appréciais, je tremblais d'être en faute. Mais j'ai vu qu'au fond de ses dédains il y avait un peu de pose. Dès lors, je me suis senti capable de le contredire intérieurement sur certains points, pourvu que ce fût avec délicatesse.

Mais Claudel m'intimide d'une autre façon. Je le sens plus qu'intelligent. Il a la compréhension du cœur, il sait pénétrer toute chose par l'intérieur, par l'essence, par le noyau. Par suite ses conceptions, ses connaissances, ont une profondeur et une solidité que je ne puis reconnaître aux miennes. Et c'est cela qui m'intimide.

Cependant aujourd'hui, je ne te dirai guère qu'un mot de son art ; non que je n'aie mieux compris sa pensée depuis ma dernière lettre, mais parce que je ne m'en sens pas encore assez pleinement en possession. Son art ! Je disais que personne n'avait eu depuis Wagner à son service une masse aussi considérable d'instruments. C'était mal m'exprimer. Claudel n'emploie pas d'instruments pour signifier une pensée. Il crée tout un monde, qui signifie toute sa pensée. Et c'est ce monde qui, comme le monde wagnérien, est immense et complet. Tu m'as parlé de ces romanciers anglais qui suscitent des vies absolument originales et parfaites en elles-mêmes. C'est ce que fait Claudel, mais avec une puissance décuple. Je veux dire que ses personnages vivent dans un monde unique, mais

1. Dans le même genre, il y a Faguet, disant sans rire : « Ici il faudrait tailler. Ce n'est rien du tout. Un petit coup de ciseau. Ici ajouter un peu, étendre, expliquer ». Expliquer ! M. Emile Faguet est de l'Académie française. Ses feuilletons sont plaisants. *Les Débats* se vendent beaucoup le lundi.

complet en soi ; que sont : « Angoisse-de-la-mort » et « l'Ombre-du-grès-qui-va-boire » et : « Voix-de-la-Rose » ? Est-ce que ces choses nous étonnent un instant, bien que nous ne les ayons jamais connues *avant* ? Est-ce que nous ne savions pas qu'elles *devaient* se trouver là ? Que c'était leur place nécessaire ? Et quelle précision dans les décors, comme nous savons qu'ils sont réels, comme nous les voyons, bien que quelques lignes à peine suffisent à les décrire ! Tout cela se tient, et de la Chine à l'Amérique, en passant par le Caucase et la Champagne, forme un tout indissoluble, une unité vivante. C'est admirable cette création d'un seul coup, cette récréation de tout l'univers. Et comme la ressemblance intérieure de toutes choses, comme l'identité profonde de la substance a été admirablement saisie ! De même que l'eau spirituelle où participent toutes les âmes humaines, de même l'eau naturelle réunit tous les paysages ! Unité essentielle, où nous nous complaisons ! Diversité profonde, qui constitue la richesse du monde !

J'ai relu d'un seul trait *la Jeune Fille Violaine*. C'était un effort énorme, qui m'a laissé épuisé tout le reste du jour. Mais Dieu que c'est beau ! Quelle immense chose. Comme tout « se compose » dans les moindres parties. Et déjà je ne veux plus chercher de mots. J'admire en silence, je participe, je vis, je crois, je meurs.

Ceci :

Anne Vercors. — *La fin, déjà ! C'est comme un livre d'images quand on va tourner la dernière :*

Après la nuit, la femme ayant ranimé le feu domestique... *et l'histoire humble et touchante finit.* etc... (p. 442).

Ceci :

Anne Vercors. — *La nourriture verte*, etc... (p. 451).

Ceci :

Jacques Hury. — *Alors je vous prends et je ne vous lâche plus. Pardieu, Violaine, je vous tiens ! votre main et le bras avec !* et toute la suite.

Ceci :

Jacques Hury. — *Je vois ma fiancée à travers les feuilles et les fleurs,*

Qui me la montrent à demi et la cachent, etc...

Ceci :

Violaine. — *Au bois il y a trois fontaines.*

— *En juin chante le coucou ; l'enfant se met en route pour le trouver ;* etc...

Enfin, sans insister sur l'admirable dernière scène, ceci, ce mot sublime :

Jacques Hury. — *La voici qui me regarde. La voici qui revient vers moi avec la nuit.*

La Jeune Fille Violaine est évidemment ce qu'il y a de plus parfait. C'est l'épanouissement de toute son œuvre. Claudel s'est dégagé de ses incertitudes. Il signifie comme un dieu ce qu'il veut et cela seulement qu'il veut. Et surtout ce qu'il y a d'admirable, c'est la simplicité infinie de tout cela. Il n'y a pas un mot qu'un enfant ne puisse comprendre. Il faut être corrompu comme nous tous par des années de littérature pour ne pas saisir cela du premier coup et dans les moindres détails.

Claudel est bien plus grand que Dante.

***

Maintenant, les quelques mots rapides habituels :

Je t'ai écrit avant de recevoir ta lettre pour t'avertir le plus tôt possible au sujet de *Vers et Prose*, pour te parler de Laforgue avant que tu m'en parles, pour te dire un peu ce qui m'étouffait de Claudel, enfin, parce qu'étant dans le Périgord, il se peut — si on ne la fait pas suivre — que je ne trouve ta lettre qu'en rentrant, c'est-à-dire seulement lundi.

Je suis ravi que tu aies retrouvé le fragment des *Gens du Domaine*. Tu sais ce que je t'ai dit. C'est sûrement ta vraie direction. Cherche vers là. Et montre-moi tout.

Je m'aperçois tout à coup que je ne t'ai rien dit des *Indépendants*. Peut-être après tout n'ai-je rien à en dire. Si ce n'est de cet adorable Maurice Denis, dont la lumière est comme un fleuve de perles atténuées et qui enveloppe ses tableaux d'une telle tendresse de clarté. Les mots ne viennent pas bien. Mais peut-être devineras-tu ce que je veux dire. Il y a quelque chose dans sa lumière d'infiniment calme et finissant, et les rondeurs exquises de ses visages sont comme baignées d'une ombre claire, mais où la clarté déjà diminue. Et ce n'est pas encore tout à fait ça. En tout cas, c'est autrement fort que Véber, que tu cites.

Quant à Charles Guérin, je dois dire que je ne connais de lui que deux tableaux. Peut-être l'aimerais-je moins maintenant. J'avais pourtant dans ces deux petits tableaux trouvé d'immenses émotions. Voici des mots approximatifs : une décoration naturelle, par la nature. Quelque chose d'artificiel à la fois et de vrai. Deux femmes sur une terrasse au bord de la mer. Les femmes en robes riches et candides. La mer d'un bleu de décor et si vaste pourtant et si vivante. Et la nudité d'un petit amour entre terre et ciel, où la lumière s'apaisait en larges taches. Oh ! Oh ! je sens encore que

cela m'avait beaucoup ému, que c'était vraiment beau et vraiment et uniquement pictural. Ce que je reconnais à l'impossibilité de trouver des mots équivalents. Et pourtant ces femmes avaient une âme extrêmement ténue, inconsciente, incertaine, et sensuelle aussi et perverse. Et cela dépassait le métier, cela dépassait la peinture, sans tomber dans autre chose. Tout art considéré comme métier a son prolongement métaphysique dans l'inconnaissable. C'est pourquoi le métier seul est insuffisant. Mais il ne faut pas que le prolongement du métier soit une idée, soit de la littérature, il faut qu'il soit une vibration de l'être inconnu qui est en nous. Et cette vibration a un caractère spécial suivant les arts. Qui le sent ne s'y trompe pas.

Je ne connais pas bien Vuillard, du tout Bonnard ni P. Laprade. J'adore Bernard Boutet de Monvel.

Je t'envoie du Claudel. Je n'ai pas copié le premier des trois morceaux, le plus beau, qui était un peu long. Je t'enverrai le troisième quand tu m'auras renvoyé celui-ci. Je te renvoie Rimbaud (les citations écrites).

Les premiers bouquins que j'achèterai, c'est Mallarmé et du Verlaine. Je veux me mettre au courant des origines.

Si ta lettre est partie quand arrivera celle-ci, tu m'en enverras une autre à la rentrée pour me dire les résultats de *Vers et Prose*.

JACQUES RIVIÈRE

Je me rappelle un topo que je voulais te faire sur la contradiction entre mon idéalisme et mon claudélianisme. Ce sera peut-être pour une autre fois.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle d'Angillon, samedi, 21 avril 1906

Vers et Prose : ci-joint liste d'abonnés probables.

J'ai reçu ta deuxième lettre au retour d'une messe dite à la mémoire de mon grand-père — la seule à laquelle j'aie assisté depuis un an et même plus. J'y ai prié Dieu et pensé à mon grand-père un peu à la façon de Claudel. C'était plus fervent que beaucoup de « chapelets ».

Moi aussi, j'ai relu *la Jeune Fille Violaine* en une soirée, sur le bureau de l'école où je t'écris maintenant. Je ne laissais pas passer un verset que je ne l'aie compris. Je lisais à haute voix, je parlais

selon les indications des lignes, je prenais les attitudes lorsque c'était plus difficile, et je comprenais tout.

Je me rappelle qu'au début de l'immense dernière grande scène, là où ils sont assis devant la plaine, au fond du jardin, sur le banc de pierre — arrivé aux pauvres lamentations inutiles de Jacques Hury — paroles perdues mais qu'il faut dire — assis comme lui, je baissais la tête et *je m'étais mis le poing sur la bouche* : « O Violaine ! ô mauvaise Violaine ! tu m'as trahi ! etc... » et plus loin, il y avait : « Jacques Hury pleure, le poing sur la bouche ».

Petit à petit, ainsi, il prend possession de, si je puis dire, « mon inconscient ».

Car je suis fait ainsi : je puis, des années, avoir conçu les idées les plus claires, elles ne me sont rien tant que je ne les ai pas senti passer, de mon intellect, à cette partie de moi où les choses sont plus obscures et impossibles à exprimer, sinon par l'énoncé difficile, ému, surhumain, de tout leur détail.

Ainsi je ne trouve pas dans Claudel ce plaisir de l'intelligence que tu ressens à y découvrir les idées qui l'ont guidé. Il me semble à moi que ces idées ne sont rien en dehors de la vie qu'elles vivent dans le livre. Tu l'as dit : Claudel a créé une vie et un monde à lui ; mais c'est seulement dans ce monde que ses idées sont puissantes, ardentes, multipliées, innombrables.

Après la surprise et l'âpreté d'une première lecture, je retrouve son livre comme on repasse un souvenir précieux et vivant. Tout ce merveilleux détail est là. Le livre quitté, je ne l'aime qu'autant que je me rappelle des bribes de phrase : « Voix-de-la-Rose cause dans le Soir d'argent » ; autrement, ses idées me sont froides et mortes comme le souvenir d'un souvenir.

Tu comprends : je ne nie d'ailleurs nullement qu'il ait voulu faire vivre, « dramatiser » des idées. C'est au contraire ce que je prétends avec toi ; mais je ne puis comme toi m'enthousiasmer sur les idées que je trouve fort belles quand il y a à côté toute la « poésie » (disons le mot et tout ce qu'il veut dire) qui me tire et m'écrase.

Je ne puis donc d'abord donner sur lui que des impressions fragmentaires, comme si nous étions là, tous deux, à relire page par page, le livre : par moments, je le vois.

Tout fouiller, le corps d'abord et puis l'esprit, pour tâcher d'y trouver quelque chose.

A de grands moments, aux moments où la pensée se replie sur elle-même, où toute la vie passe devant les yeux comme quand on se noie, où les Veilleurs sont réveillés par le Roi qui va mourir — tout passer en revue ! le corps — qui pourrit, la Joie — la Joie ! et la vie où il n'y a point de joie sinon à travailler, et le travail

qui n'a point de résultat sinon qu'on n'est point resté inactif. Et ne trouver que cela et « qu'il y a une chose qu'on ne voit point ».

Donner la pensée telle qu'elle est née avec les plus lointains retentissements de l'âme (d'où toutes les saisissantes comparaisons).

Quelqu'un disait : « les lignes sont divisées comme on parle » ; oui, et aussi comme on pense.

Plus j'y pense et plus je crois, comme toi, qu'il faut être corrompu par la littérature pour être surpris devant ce livre.

On a, tout le temps, la sensation que tu trouvais dans Jammes : ... étonnement devant le rapprochement. Impression qu'on n'a pas tout de suite... Et dans Jammes, on trouve l'impression, délicieusement. Et dans Claudel, on s'aperçoit que le moyen-terme qui manque entre les deux choses rapprochées c'est l'âme primitive où elles sont censées se rapprocher. En y mettant toute sa simplicité, on comprend tout et on exulte.

Oui, je préfère peut-être *la Jeune Fille Violaine*. C'est ce qui est le plus près de moi :

Il va falloir que je vive et continue! comme le bœuf qu'on prend par la corne, lui tirant la tête de la crèche,
Comme le cheval qu'au soir on détache de la charrue, en lui frappant sur la croupe! etc...

Mais voici que j'ai repris *Tête d'Or* et que malgré des imperfections qui ne choquent pas, arrivé au deuxième acte, je ris d'un rire que je ne connaissais pas :

Mettez-moi ces femelles à la porte!
Qui est-ce qui m'a lâché ces juments? Sortez d'ici! dehors!

Puissance devant la dérision des hommes, de leurs droits et de leurs mots. Et que va être le troisième acte ?

Et j'ai repris *l'Échange*. Poésie. Poésie. Et qui viendra après cela nous faire la psychologie du mariage, et même, Laforgue, nous parler du malentendu des sexes. Il ne s'agit, Laforgue, que « d'humains échanges » ; et les porteurs d' « idéal » qui ne l'ont pas compris et qui n'ont point voulu de la vie se sont répandus par la vie... Ils ne se sont point rencontrés... Ils en ont rencontré d'autres et ceux-là n'ont pu les empêcher de se mettre en travers de la vie. Alors les porteurs d'idéal se sont retrouvés et cela ne les a point satisfaits : ensemble, ils ont ensanglanté, incendié et ruiné la régularité de la Vie. La Vie a passé en les écrasant et a continué son chemin.

Parler de psychologie et d'art et de tous les vains petits talents et savoirs devant Claudel !

Il faut à P. Hervieu tout un acte pour amener un effet identique

à celui-ci, qui est perdu, chez Claudel, dans la foule des autres, ou plutôt qui, chez Claudel, n'arrête pas, parce que, comme tout le reste, ce n'est ni amené, ni voulu, ni artistique. Il fallait que ce fût là, c'est tout :

— *Eh bien, il sont mariés, c'est fait! Que dis-tu la mère?*
LA MÈRE. — *Je suis bien contente!*
Elle pleure, etc.

Peut-on parler de psychologie devant des personnages aussi *existants* que ceux de « Violaine » ? Ne te semble-t-il pas que le plus effacé, la Mère, *existe* ?

Et des pensées effarantes qui sont toute une psychologie et plus ; et qu'il faudrait quatre actes à M. Hervieu pour développer convenablement :

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Nonsense! C'est aujourd'hui le Sabbath.*
LECHY ELBERNON. — *Tommy!*
THOMAS. — *Well!*
LECHY. — *Il a trouvé son salut tout fait. C'est pourquoi il a fait sa fortune, car il faut bien faire quelque chose.*

***

Je crois que c'est lui qui m'a fait sentir et m'a aidé à éprouver au fond de moi ce qu'on m'avait déjà dit, ce que j'avais pensé déjà. Il y a :

d'une part, le petit engrenage régulier où est prise la vie de chacun,

d'autre part : tout ce qui est autour de cela, de mystère et d'inconscient.

La question est de savoir si les deux se mêlent, ou si, comme le pensait d'abord Maeterlinck, il faut de brusques accrocs dans l'engrenage pour que le reste devienne perceptible, ou si le « mystère », avec des yeux tant soit peu surhumains, peut se voir partout.

J'exprime là sous une forme abstraite mes angoisses poignantes du moment :

— Faut-il tout accepter comme le veut Claudel ? Ou sortir de la mesquinerie journalière et des préoccupations de la vie pour s'occuper de ce qui plane au-dessus ?

— Faut-il transformer tout en beauté comme je le faisais (dis-tu) ou se dire, comme je me le dis maintenant, que la Beauté est un refuge de notre faiblesse et de notre sottise ?

En ce moment, dans les deux cas, je penche pour les secondes alternatives, et elles sont contradictoires !

— Je me dis, de toute mon énergie, devant l'admirable cam-

pagne de printemps qui m'entoure, ce que j'étais plus facilement poussé à dire devant la banlieue parisienne : « Je suis sot de désirer un coin « pittoresque ». Tout est beau ou plutôt la beauté n'est pas. Tout cela est en moi et sa seule beauté est d'exister et de venir se modeler sur mon âme qui existe ».

— Et d'autre part la « mesquinerie journalière » ne m'est douce qu'en souvenir : actuellement, j'en souffre et ne puis me résigner à la trouver intéressante.

J'aurais mauvaise grâce à continuer une analyse intérieure pour laquelle je ne suis pas fait.

L'autre jour j'avais noté sur un carnet que je n'ai pas là une idée et une impression qui me semblent avoir rapport à ce que je viens de dire.

Je disais à peu près, en gros : « Je suis heureux. Je n'ai plus d'amour. Je ne cherche pas le bonheur, et dans ce train grossier de banlieue qui s'en va vers la nuit d'avril, je suis heureux. Je laisse entrer tout ce qui vient, dans mon âme, comme aux jours les plus lointains de l'enfance, comme autrefois entraient en moi et devenaient moi les places de village, traversées en voiture, au mois d'avril, le soir, quand les enfants jouent après la soupe, etc., etc... et comme maintenant je laisse entrer dans mon âme, sans penser au monde qui y est déjà, la vision « douce-amère » de ce train grossier où l'on fume et qui s'en va dans la nuit douce ».

C'est mal écrit, et c'est en gros l'idée, tu vois ?

***

J'ai commencé à trois heures. Il en est six. Et pourtant, comme je voudrais avoir des journées entières pour « te causer » ! Dans la campagne je pense souvent à toi.

L'autre jour, je revenais au soir par des chemins bleus. Un soleil pourpre et rond se couchait dans les aubépines, au bout d'un chemin, tout près. C'était le lundi de Pâques. Une fille s'en allait dans ce chemin avec un garçon.

A ce moment-là, j'aurais désiré que nous fussions trois à voir cela : Maurice Denis et nous deux.

***

J'étais sûr que tu me reprocherais d'avoir rapproché Maurice Denis de Jean Veber. Mais je n'avais parlé que de *la Princesse*, et encore, du souvenir que longtemps j'en avais gardé.

Merci de ce que tu me dis de Maurice Denis et de Charles Guérin.

J'ai peur de t'avoir ennuyé avec mes longues listes d'*Indépendants* mais j'ai fait cela pour que tu aies un peu l'illusion d'y avoir

été — et dans l'espoir de citer quelque nom que tu connusses.

J'ai vu dans un quotidien un compte rendu de la *Nationale*. Tu sais qu'il y a une exposition complète des œuvres de Carrière. « M. Maurice Denis expose, cette fois encore, des œuvres d'une belle lumière et d'une forte originalité ».

***

Tout ce que tu dis de Laforgue et de Rimbaud m'a ravi par sa justesse — et les épigraphes étaient bien joliment choisies.

Je n'ai rien à dire aujourd'hui de Laforgue. Je veux seulement relever ton mot : « Vas-tu t'éterniser avec ton petit Laforgue ». Laforgue n'a jamais été ni mon maître, ni une de mes admirations. Ça n'a été qu'un ami que je plaignais et que j'ai toujours trouvé très « petit ». Petit, en effet, à cause de toutes les petitesses dont il n'a pas su se dégager — à cause aussi de toutes les choses dont il a cru qu'elles « étaient arrivées » : Paris, le modernisme, le progrès, la poésie tuée par le progrès... Mais c'est un blasphème, en effet, ce que tu as dit : « Quelle chance..., etc. » Il avait du génie. A vingt-sept ans il fait un vers libre à lui, il parle de l'hiver en pur poète et sans penser à autre chose, il dit :

Ah! ne parle plus d'idéal
Mais seulement d'humains échanges,

ce qui est en somme le dernier mot sur ce « malentendu des sexes ». Et quelle différence avec : *Des Fleurs de Bonne Volonté* qu'on ne peut lire sans exaspération.

Non, non, comme dit Remy de Gourmont, « ce serait aujourd'hui notre adoré frère aîné ».

— Remy de Gourmont qui reprend dans *les Chevaux de Diomède*, plusieurs fois, certaines idées obsédantes de Laforgue. Quelle délicatesse extraordinaire de style. Et ce premier chapitre, sur le premier sujet-femme, Pascase, je crois, « l'odeur idéale des roses qu'on ne cueillera jamais » ! Exquis.

— C'est se tromper sur mon compte que de croire que je puisse passer un temps de la vie de ma pensée en compagnie d'un maître, un autre en compagnie d'un autre, etc... Je suis trop éparpillé, trop peu méthodique pour cela.

— De qui sont ces vers :

... Fleurs dont le vent du soir a rapproché les lèvres.
... Ces yeux où la beauté s'enivre d'être belle.

— Que je t'aime de parler de mon dernier envoi comme tu le fais.

Ce que tu dis de mon style est vrai et aussi encourageant.

Ce que tu dis de mon vers libre est faux. Je n'ai rien lu de Vielé-Griffin depuis *la Maison d'Euphorbe*, à part un peu de *Clarté de Vie* acheté en partant à Pâques par notre société du *Mercure*.

Ce serait en tout cas tout fortuit ; mais même maintenant que je suis averti, je n'ai pas le souvenir d'une imitation même inconsciente.

Je sais que je n'ai pas encore mon vers libre.

Je sais que je n'ai pas encore mon style et je préfère toujours, surtout dans les lettres, être incorrect, confus, bizarre, plutôt que d'essayer d'exprimer une impression personnelle d'une façon impersonnelle.

En aucune façon, je n'ai encore trouvé ce que je veux trouver.

Je suis ravi de ta collaboration au *Mercure Musical*. Je l'achèterai demain. Faudra-t-il que je te l'envoie ? Écriras-tu dans chaque numéro ?

Quand reviendras-tu à Paris ?

Cela t'amènera sans doute à faire connaissance avec Willy « the most redoutable French critic ». Je n'ai jamais su ce qu'en conscience je devais penser de ce bonhomme. J'ai parcouru *Claudine en ménage*. C'est d'une perversion... j'allais mettre des épithètes trop flatteuses, mais vraiment presque d'un bout à l'autre cela m'a paru enfantin, pervers et charmant. Maintenant, est-ce de lui ou de Colette ?

Trois instituteurs socialistes, dont mon vieil anarchiste horripilant, font paraître une petite revue mensuelle intitulée : *La Vie libre*. Il y a des vers passables et socialistes du poète symboliste, berrichon, instituteur, ami de Retté : Michel Abadie. Il y a surtout un long article où l'on défend Verlaine contre J. Lemaître à l'occasion du sonnet : *L'espoir luit comme un brin de paille*, etc... C'est fait assez sottement puisque avec l'intention d'expliquer de façon précise le symbole, mais dans un excellent esprit. C'est peu de chose mais ça m'a fait plaisir.

J'entends ma mère et ma sœur qui jouent et chantent en ce moment :

... Et leur chanson se mêle au clair de lune... Au calme clair de lune...

Ma sœur dévore tout ce que je lui apporte, y compris Claudel. Mais je ne puis savoir ce qu'elle en pense.

Si, un matin, loin de *l'Arbre*, j'ai pu te dire : « Je perds un peu de ma foi en Claudel », c'était à cause de ce qui m'entourait : l'in-

compréhension totale et générale de son œuvre. Je ne me laissais pas influencer par cela, tu comprends, mais je me disais : « Il faut, il faut avoir la puissance surhumaine d'être soi-même et de réveiller la foule avec ça et d'en être compris, tout à la fois ».

Mais je me dis maintenant : Que faire ? La pensée des hommes est corrompue dès sa naissance : je pense à la tâche funeste de l'instituteur. Je le vois enseigner à un enfant à définir, par exemple, le mouvement.

L'enfant qui a l'impression profonde de l'identité de tout ce qui l'entoure et de lui-même, dit quelque chose comme ceci, je suppose : « Le mouvement, c'est quand on voit plusieurs choses à la fois ». Et alors les distinctions, les formules, les balivernes que lui apprend l'instituteur et en fonction de quoi, plus tard, il jugera tout ce qu'on lui donnera à lire !

C'est à désespérer !

Il faut que je termine, mais pas avant de t'avoir dit quelle vision indélébile de la Vie jaune m'a laissée la page de Claudel. Frappe vigoureuse d'images. Comparaisons si évocatoires. Je te renverrai.

Parcouru l'année dernière un vague machin de Marcel Prévost, dans la série des *Vierges Fortes* (!) C'est plus révoltant que du roman-feuilleton, et j'ai essuyé une discussion avec C. là-dessus : « Oh ! je te reconnais bien là ! Tes idées étroites ! Il faut tout connaître... »

— Parcouru un article de Faguet dans un recueil datant de quelques années, intitulé : *Propos Littéraires*. Sur *le Trésor des Humbles de* Maeterlinck. Ça veut être bienveillant, ça veut être intelligent et badin. Je n'ai pas besoin de te dire à quoi ça réussit...

Lu dans une Revue de 99 un compte rendu du premier livre de vers de Thomas Hardy, et une poésie amoureuse d'une ironie et d'un pessimisme que *Tess* ne faisait guère prévoir. Vu sa tête, vague, et une photographie d'Henri de Régnier, du temps où l'on bordait les revers de vestons : tête inénarrable dont le masque de Vallotton ne donne pas une idée.

Que c'est charmant les vrais contes de Perrault. D'un raccourci surprenant qui ne rappelle en rien les longues histoires de notre enfance. Badinage, grivoiserie, bonhomie charmante. Des plaisanteries excellentes que les imitations actuelles ne reproduisent pas.

Il y a ici, à la Bibliothèque des enfants, beaucoup de livres de Zénaïde Fleuriot. On achètera *Mandarine tombée du nid* que je lirai.

Je suis de ton avis sur tout ce dont je ne te parle pas, en particulier sur Lerberghe et Kipling. On a lu à ma sœur une des *Just so Stories (Histoires comme ça)*. J'ai vu, d'après ce qu'elle en a retenu, qu'en anglais ce doit être inénarrable.

Je me rappelle maintenant que je voulais te parler d'une visite faite à une immense usine en construction, à la place d'une vieille forge en ruines que j'ai vue longtemps au bord de la rivière. Ampoules électriques, cuves, bureaux, rails au milieu des fleurs de pommiers, une après-midi de dimanche. Au bord de la rivière, où nous passions, l'été, en pêchant à la ligne volante, tout cela va vivre et faire travailler mécaniquement des centaines d'hommes noirs qui risqueront la mort. J'ai rarement eu une impression aussi intense de vie à venir.

Ton ami,

HENRI FOURNIER

Encore ceci que je voulais te dire à toi : Je souhaite de toute mon âme que « Taille-Mince » soit pauvre.

A Henri Fournier, à Lakanal

Je trouve ta lettre en arrivant. Merci pour le plaisir qu'elle me donne. Merci aussi pour *Vers et Prose*.

On ne m'a pas indiqué comment il fallait faire souscrire les abonnements. Cependant voici ce que je pense. Envoie-moi, *dès* qu'elles seront décidées, les noms et adresses des personnes et prie-les d'attendre cinq ou six jours — mais pas plus pour ne pas dépasser le 10 mai, limite extrême — avant d'écrire à Paul Fort (18, rue Boissonade, Paris). Prie-les également d'écrire mon nom dans la lettre par laquelle elles s'abonneront. Comme ça je pourrai avertir Paul Fort avant que leur lettre arrive, et la lettre contenant mon nom confirmera ce que j'aurai annoncé. Je pense que cela suffira.

Je vais écrire tout de suite pour donner ton nom. Ce qui fait que tu pourras quand tu voudras envoyer ta galette. Et tu recevras aussitôt le tome V que je n'ai pas encore, à mon grand étonnement.

Merci aussi de la liste de noms que tu adjoins. J'en userai. Seulement, pour René Bizet, je dirai que l'indication vient de

toi, et pour les autres je dirai que je les ai désignés d'après des renseignements indirects. C'est cela ?

La Revue ne se vend pas au numéro. Il n'y a que des abonnements. C'est un peu ce qui fait son chic.

Merci encore une fois. Dès que les cinq abonnements seront souscrits, je t'enverrai la première année. Si j'arrivais à huit abonnements, je l'aurais sur Japon. Mais ça m'est égal.

Réponds-moi vite là-dessus. Un simple mot.

Je ne dis rien pour le moment du reste de ta lettre. J'ai à te parler d'une foule de choses. Je suis ravi de tout ce que tu me dis sur Claudel. J'attendais ta lettre avec grande impatience, à cause de cela.

Dans ma prochaine :
Un mot sur le socialisme
Un mot sur d'Annunzio
Un mot sur Huysmans.

JACQUES RIVIÈRE

Je n'ose te demander d'acheter *le Mercure Musical* du 1er mai. Si tu pouvais regarder, avant de le prendre, si mon article y est ! Je ne sais pas ce qu'ils font. Ils ne doivent pourtant pas avoir surabondance de matière.

Je leur ai bien écrit une seconde fois de m'envoyer le numéro où paraîtrait mon article. Mais je n'ai rien vu.

Je n'écrirai sûrement pas dans tous les numéros. Je ne ferai pas un pas pour connaître Willy, qui est pourtant un des rares critiques passable. Je ne reviendrai pas à Paris avant novembre au plus tôt.

Et toi, vraiment, ne viendras-tu pas ?

J'ignore de qui sont les vers que tu me cites.

Je veux bien croire que *les Chevaux de Diomède*, c'est exquis. Mais j'ai beau faire, je ne peux m'imaginer Remy de Gourmont comme un écrivain. Je le vois trop averti de toutes choses, trop délicat, trop érudit aussi.

Ta liste d'*Indépendants*, loin de me raser, m'a ému le cœur. J'ai reconnu beaucoup de noms.

Très juste et navrant ce que tu dis sur le rôle du maître d'école.

C. est très toqué de M. Prévost. Je lui ai dit qu'il avait raison.

Écris-moi bientôt et ne songe pas à l'École, par pitié.

JACQUES RIVIÈRE

Taille-Mince. — Je ne sais pas si je comprends bien. Reparle-moi plus explicitement.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, mardi matin

J'arrive au lycée où je trouve ton mot.

Inutile d'insister auprès de G. qui est décidé.

Tu peux dès maintenant donner son nom, mais attendre pour désigner le numéro par lequel il fera commencer son abonnement.

J'écris dès ce soir à J., qui revient de Paris samedi, en automobile.

J'aurai demain le résultat pour Mlle B. Je communiquerai à ma sœur tes instructions et à toi les résultats.

Je pourrai demander à ma sœur s'il est possible d'aller à huit.

J'enverrai aujourd'hui ou demain le montant de mon abonnement à Paul Fort. C'est huit francs, n'est-ce pas ? Tu m'avais dit dix.

J'ai acheté hier *le Mercure* et *le Mercure Musical*. J'ai eu la déception de n'y pas trouver le *Courrier de Bordeaux*.

Je ne sais pas si j'ai du courage.

Que Paris était beau, ce matin, et vivant, sous le soleil, dans les feuilles.

HENRI

A Henri Fournier, à Lakanal

Mon vieux,

J'attends depuis quelques jours un mot de toi que je ne reçois pas. J'ai jusqu'ici quatre abonnements. Je voudrais bien savoir si J. est décidé, si Mlle B. est décidée et les autres. Je pense que J. a eu le temps de réfléchir. Écris-moi vite un petit mot.

As-tu reçu le nº v ? Moi non. Il devait paraître le 25 (j'avais même cru lire le 15) — et rien. C'est bizarre.

Guinle m'a écrit une lettre très bien qui a ranimé ma vieille affection pour lui. Il me dit qu'il souffre atrocement du service militaire, que c'est une école d'ignominie. Mais cette souffrance lui a — je crois — fait du bien, en l'assagissant. Sa lettre est simple et sans cette cascade de calembredaines qui gâtait si fort ses lettres antérieures.

A propos du service il m'arrive une stupide histoire. Le ministre autorise cette année encore les étudiants à ne faire qu'un an, *mais* seulement ceux qui viennent d'avoir dix-huit ans et ceux qui ont été refusés à l'examen médical d'octobre. Ce qui fait que ça me passe sous le nez. Cela m'a atrocement découragé. Car sais-tu que deux ans, ce doit être affreux.

On me rassure cependant, en me disant que les dispensés sont traités bien plus sévèrement que les autres. Ce qui est terrible, c'est la durée. Que penses-tu de cela, toi ?

Je n'ose commencer ma lettre tellement j'ai de choses à te dire. Je vais m'y mettre cependant cette semaine.

J'ai acheté le premier volume des *Œuvres* de Verlaine *(Poèmes Saturniens — Bonne Chanson — Fêtes Galantes — Romances sans Paroles — Sagesse — Jadis et Naguère)* et la petite anthologie de Mallarmé : *Vers et Prose.*

Il faudrait que G. écrive à Paul Fort et qu'il fasse commencer son abonnement du tome v. On s'abonne à l'année et pas autrement. A moins qu'il ne préfère commencer au tome I. Mais ça lui coûtera deux fois plus cher.

Ah ! j'y songe. C'est bien dix francs l'abonnement. C'était huit francs avant le 3 février. Mais depuis c'est dix francs. C'est ennuyeux. Mais je n'y peux rien.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, 25 avril 1906

Ci-joint montant d'un nouvel abonnement . . . . . .

Je n'ai fait que feuilleter le N° d'avril de *Vers et Prose.* Pourquoi d'abord s'obstinent-ils à recueillir pieusement des « rognures », comme disent méchamment les ennemis de la Revue. Et puis j'ai aperçu un article sur Jammes scandaleux de non-existence. Et puis toute une queue de contes et de vers absurdes. Mais je ne dis rien avant d'avoir lu à fond le Philosophe Claudel, Verhaeren le Poète et Barrès l'Académicien, ancien candidat socialiste à la députation.

Jusqu'à l'École, écris-moi sans trop prendre garde aux réponses.

Malgré ta licence, ton indépendance te donne des loisirs.

Les temps sont durs. J'ai terriblement besoin de quelqu'un. Je fais crise de toutes parts.

Ton ami,

H. Fournier

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 3 mai 1906
Jeudi

Je suis fatigué et ne sais ce que je vais dire. Merci pour *Vers et Prose.* J'ai mes cinq abonnements. J'ai écrit à Paul Fort et j'espère

recevoir bientôt mon beau papier. Je t'enverrai aussitôt les volumes ordinaires avec le catalogue des *Indépendants* et le Rimbaud. Seulement je voudrais relire un peu Rimbaud et figure-toi que je n'ai pas le courage. Je sais quelques poésies par cœur. Mais je ne possède pas bien *les Illuminations* ni la *Saison en Enfer*.

Il y a du vrai dans ce que tu dis de *Vers et Prose*. Il y a aussi un peu de mauvaise humeur. Car s'il y a du mauvais comme partout, il y en a cent fois moins qu'ailleurs. Je ne peux pas juger de ce numéro que je n'ai pas encore reçu, mais enfin n'y aurait-il que le Claudel de vraiment beau, avec quelques autres choses intéressantes, ce ne serait pas si mal. Il faut lire six mois *le Mercure* pour y trouver quelque chose de bien. (A ce propos je suis très en retard pour *le Mercure*. Je n'ai pas encore lu le 1er avril).

Pourquoi dis-tu « le Philosophe Claudel » sur un ton restrictif ? Je pense qu'il est au moins aussi poète que Verhaeren (et même un peu plus).

***

Je ne me sens pas la force pour ce soir d'attaquer les grandes questions. Voici donc de menues choses.

D'Annunzio. *(Les Vierges aux rochers)*. Laforgue, dans sa *Critique d'Art*, dit en parlant du peintre Montenard : « Avec ces Marseillais, on ne sait jamais ». Je dis de même : « Avec ces Italiens, on ne sait jamais ! » Est-ce très bien ? Est-ce très mal ? J'ai relevé successivement l'influence (criante) de Barrès, de Maeterlinck et de Nietzsche, sans compter celles que je n'ai pas aperçues par ignorance. Et le comble c'est que tout ça n'empêche pas qu'il y ait de beaux passages avec une certaine grandeur sensuelle et de l'âpreté. Et pourtant c'est ennuyeux à lire, ou du moins ça m'ennuie.

Le grand défaut c'est le paroxysme. Il n'y a guère que les Français qui sachent ce que c'est que la mesure. Je n'entends pas par mesure ce qu'entendent les universitaires classicomanes, c'est-à-dire la médiocrité érigée en principe. Non, j'entends par mesure le sens des proportions. Avoir de la mesure, c'est éviter le sublime ou l'horrible perpétuels, c'est se ménager la possibilité de crescendos allant jusqu'à l'exaltation et de diminuendos se dégradant jusqu'au silence. D'Annunzio ignore cet art. Il est tout le temps au bout de lui-même, tendu, forcé, paroxysé, et par moments il en est ridicule, car on craint une apoplexie. C'est ce qui le rend pénible à lire. Ses livres sont des récits d'une ou deux journées, dont chaque minute est grosse d'un monde d'événements. Comme j'aime mieux la lenteur du drame de Claudel, qui adopte le mouvement de la durée et se distend sur de larges espaces de temps ! (Très mal dit).

Et puis, tous ces écrivains étrangers modernes ont trop l'air d'avoir été à l'école chez nous.

Vraiment y a-t-il actuellement une pensée étrangère capable de créer ce qu'a créé celle de Claudel ?

***

Huysmans. *(La Cathédrale). En route* m'avait intéressé. C'était curieux. *La Cathédrale* est pleine de choses rasantes, qu'il faut une singulière naïveté pour s'imaginer intéressantes à dire. Je veux parler de la symbolique des métaux, des couleurs, des plantes, des animaux, etc... qu'il expose tout au long, et sans faire grâce d'un détail. Ce que les gens pieux ont dû s'amuser en lisant ça. Maintenant, il y a de belles évocations de la cathédrale, et des métaphores heureuses. En somme, cela reste petit. Et puis le procédé est trop facile de mettre de temps en temps un petit mot rare ou trivial ou de remplacer : *évêque* par *épiscope, rester* par *permaner.* Il y a des gens dont c'est l'ambition de comprendre un jour « ce qu'ont voulu dire les *décadents* ». Quand ils ont trouvé Huysmans, ils ont pensé : « Ah ! mais je le comprends celui-là ». Et ils ont été ravis. Ce sont ceux-là qui ont fait son succès.

Conclusion : il faut l'exclure bel et bien du symbolisme et ne pas dire, comme disent tant de gens intelligents : « Verlaine, Mallarmé, Dierx, Huysmans, Villiers ». Verlaine, Mallarmé, Villiers, oui. Les autres, non. Et je sais bien, Messieurs, que Mallarmé a écrit : *Prose pour Des Esseintes.* Mais il n'importe.

J'ai la sensation très nette que je te rase autant que pourrait faire Huysmans, si tu le lisais. Puisque j'en suis aux premiers symbolistes, laisse-moi cependant lâcher deux ou trois blasphèmes. J'en suis venu à distinguer dans le symbolisme deux moments bien distincts :

l'un qui va des origines à 90 à peu près,

l'autre qui est la période récente.

Et je considère le premier uniquement comme la préparation du second. Mallarmé, Rimbaud, et Verlaine même ne sont que des précurseurs ; je n'ose ajouter Laforgue et pourtant je le pense. Je les aime, ils me font plaisir, j'aime *beaucoup* Mallarmé ; je les défendrais à mort si on me les attaquait. Mais je ne puis m'empêcher de penser que leur gloire est d'avoir rendu possibles Régnier, Jammes, Van Lerberghe (??) [1] qui sont les grands. Je ne parle pas de Claudel, qui s'élève hors et au-dessus du symbolisme. Sans Mallarmé par exemple, Régnier n'aurait pas été ce qu'il a été dans les *Poèmes anciens,* c'est-à-dire un des plus admirables poètes

1. Non, décidément, je ne peux le placer là. Peut-être devrais-je mettre Vielé-Griffin et Verhaeren. Je ne suis pas sûr de ne pas préférer Mallarmé.

de tous les temps. Verlaine même. Là surtout est le blasphème. Loin de dire avec Vielé-Griffin : « Verlaine fut notre dernier grand poète », je dis : « Verlaine — admirable par instants — a bien travaillé pour le symbolisme ».

Parmi ceux de la première période, le plus considérable en dehors des poètes c'est Villiers, quand j'y pense. Lis-le. Lis-le. Et ne ne te décourage pas des *très* mauvaises choses qu'on y trouve. Il y en a de superbes.

J'ai besoin de compléter mon impression sur Mallarmé par de nombreuses relectures. Je t'en parlerai quand je la croirai définitive.

***

Tout ce que tu me dis sur Claudel est merveilleux de compréhension à ta manière. Et je suis ravi de voir que ta compréhension coïncide sur bien des points avec la mienne, malgré les apparences. Cela me confirme dans l'idée que je vois juste.

Mais entendons-nous. De tout ce que je t'ai écrit sur Claudel, je ne considère rien comme définitif. Ma première lettre sur lui (primitivité moderne, etc.) je n'en garde rien. Tout cela tournait autour, ne pénétrait pas. Dans le reste (conception de Dieu, dramatisation des idées, etc...) il y a bien des erreurs. Entre autres je ne peux plus dire qu'il ait voulu dramatiser des idées, qu'il ait cherché à exprimer poétiquement des conceptions philosophiques. Cela est atrocement faux. Non. Il se trouve que son œuvre manifeste des idées, qui sont des sentiments. En possédant dans son cœur le monde énorme et admirable qu'il a créé, on *sent* qu'en émane une leçon. Et c'est ainsi qu'il agit sur moi. Comme à toi rien ne m'est qui n'a pas d'abord pris possession de mon inconscient. Claudel grandit en moi. Ce n'est pas moi qui l'ai pénétré. Si j'ai paru m'enthousiasmer sur ses « idées », c'est que j'ai dû pauvrement traduire en langage idéologique ce qu'il manifestait profondément par la puissance de son art. Au fond je suis imprégné par lui d'un enseignement sans forme et sans mots, qui commande toute ma vie intérieure ; et c'est cet enseignement obscur qui m'exalte. Par conséquent, je ne réfléchis pas, le livre fermé, sur les conceptions de Claudel, mais, comme toi, je les vis en me délectant dans sa « poésie ».

Un point déjà où notre compréhension est semblable. Et c'est le plus important. Sur tous les autres, sur les impressions de détail, nous coïncidons aussi. Je ne signale donc que les quelques divergences.

« Les lignes sont divisées comme on parle ou comme on pense », surtout comme on respire. Voir la définition que Cœuvre lui-même donne du vers (à la fin de *la Ville*).

Très juste ce que tu dis sur l'âme primitive comme moyen-terme entre les images rapprochées, très juste. Mais depuis Lui, je me suis fait sans doute une âme si primitive que je n'hésite plus un seul instant. Je ne songe même pas à une comparaison. C'est la sensation qui jaillit en images, c'est la pensée ayant encore son vêtement sensuel.

Sur tout le reste, concordance absolue. Pour finir je dis avec toi que c'est seulement dans le monde qu'il a créé que ses idées sont puissantes, ardentes, multipliées, innombrables. Pourquoi ? Parce que c'est ce monde de poésie qui, par son existence même, les manifeste, les exhale aussi naturellement qu'un massif un parfum.

Vendredi

Et j'arrive à la manière dont *tu* peux profiter de Claudel. Tu me diras que je me mêle encore une fois de ce qui ne me regarde pas. Mais je ne ferai que relier, compléter et synthétiser ce que tu m'as indiqué.

C'est qu'en effet tu t'es fourni — sans t'en douter ou du moins sans le voir clairement — la solution du problème que tu posais, si du moins il y a un problème. Tu penses que tout est légitime (c'est-à-dire beau) par ce seul fait qu'il existe, et *pourtant* tu souffres de « la mesquinerie journalière », des petites choses qui t'entourent et dont tu n'as pas toujours la force de chercher la beauté. Mais il n'y a là de contradiction que si tu admets, avec le vulgaire et la plupart des doctrines médiocres, qu'il ne faut pas souffrir. Or, cela tu ne l'admets pas. C'est du moins ce que je conclus de ta très belle pensée sur « ce train grossier de banlieue qui s'en va dans la nuit d'avril », t'emportant avec ton oubli du bonheur et ta lassitude consciente. Il ne faut pas chercher le bonheur. Nous avons bien autre chose à faire.

Accepter toutes choses, ce n'est pas se décider à n'en plus souffrir. Non, c'est vouloir les aimer, même quand elles vous déchirent, parce qu'elles ont le saint privilège de l'existence. C'est bien là la leçon de Claudel, c'est par là qu'il est admirable. C'est qu'en nous enseignant à adorer la vie, il nous apprend aussi à nous satisfaire des blessures qu'elle nous fait, et à ne pas changer en une froide sérénité notre inquiétude passionnée et notre faculté de douleur. Aussi ne veux-je pas insister, surtout après que tu m'as montré par le passage en question combien profondément tu avais saisi le sens de l'enseignement de Claudel.

Ici se greffe tout naturellement ce que je voulais dire du socialisme. Au mois de juillet j'étais socialiste, comme peut l'être un C. quelconque. Barrès m'a délivré de l'obscurité où j'allais m'ensevelir. Et pourtant déjà le socialisme m'avait pénétré ; je le

regrettais, j'y *croyais* encore. Aussi essayais-je de me faire une opinion sur lui, une opinion bien personnelle, qui ne me fût pas dictée par Barrès. Je n'y parvenais pas. Tantôt il m'exaspérait, tantôt il me ravissait. Cela a duré très longtemps, jusqu'à ces temps-ci. Et puis tout à coup, je me suis aperçu qu'il était absurde de vouloir « se faire une opinion » sur quelque chose. Je crois que le socialisme existe, qu'il va exister, qu'il est la forme sociale de demain. Cela il faut être singulièrement aveugle pour le méconnaître. Qu'il existe, cela me suffit pour que je l'aime : « Je suis adéquat à ce qui est ». Sans doute, il continue à m'irriter avec son horrible bagout, avec son mélo sentimental et ses sottes déclamations. Je souffre toujours affreusement de sa parure ridicule. Mais il m'exalte aussi, quand je le vois, comme en ce moment, s'efforcer de pénétrer toute la réalité, d'épanouir son existence ; je jouis profondément de sentir l'Arbre qui pousse. Et c'est pourquoi la bénignité du 1er mai m'a un peu déçu, bien que je ne sois pas féroce. J'attendais une prise de possession un peu violente. J'attendais que l'œuvre d'Avare s'accomplît, pour que pût s'édifier celle de Cœuvre et d'Ivors. Au fond ce n'est que le Destin qui se retient un instant de respirer. Il faut que cela arrive. Et c'est pourquoi j'aime le socialisme.

Il est très curieux de voir combien toutes les théories, tous les mots sont indifférents au mouvement profond qui s'accomplit. Ce sont de pauvres vêtements qui éclatent, sans qu'on s'en aperçoive, sous la force grandissante. Qu'est-ce que la journée de huit heures ? Qu'est-ce que les retraites ouvrières ? Comme les réactionnaires ont raison de dire : « Où s'arrêtera-t-on ? » Pourquoi s'arrêterait-on ? C'est un ordre nouveau, ni meilleur, ni pire que les autres, qui s'installe. Il lui faut toute la place. Il la prendra. Et cela est juste, et cela est beau, parce que cela est.

En somme, on se partage suivant qu'on juge du point de vue de la justice ou du point de vue de la beauté. Les uns sont socialistes, les autres abhorrent le socialisme. Mais les vrais sages considèrent les choses du point de vue de l'*existence*, et *sans abdiquer leurs haines ou leurs passions incompréhensibles et souvent contradictoires*, ils reconnaissent que c'est toujours la vie qui se développe.

***

Te parlerai-je maintenant d'une minute curieuse que j'ai vécue l'autre jour ? J'étais au théâtre pour entendre *Lucie de Lammermoor* et sur la pauvre musique de Donizetti soudain j'ai senti monter en moi un de ces désirs farouches, absolus, impardonnables, comme j'en souhaitais du temps où j'étais avec Barrès et comme j'en ai si rarement ressenti. Cela n'avait ni forme ni nom. Cela m'envahissait, me soulevait, me jetait passionnément en

avant, au point que je me crispais au rebord de la loge. Cela avait pour prétexte une soudaine envie de gloire. Je désirais follement dominer tous ceux qui étaient là, *au-dessous de moi*, comme par une préfiguration symbolique de ce que je voulais. Je voulais cingler tout le monde avec mon nom, leur dire ! « Bêtes brutes, je suis là ! » Mais au fond l'immensité de mon désir dépassait cette forme précise et étroite dont je le revêtais. Je voulais, je désirais. J'étais attiré comme par le vortex, qui simule l'aspiration divine dans l'Église de Pierre de Craon. Je montais vers Dieu.

Je te dis cela par curiosité. Pendant quelques jours, cela m'a paru un moment essentiel de ma vie, qui allait dégager une signification. Rien n'est venu. Je crois que c'est simplement une expansion de cette force que je sens en moi. Car sous mon air timide et ganache j'ai une violence au fond de moi.

Au cours de cette crise, je disais passionnément : « Fais-moi part de ce mot que je suis, dont je sens en moi l'horrible effort ».

***

D'avoir écrit le mot : crise, cela me fait penser à ce que tu me dis. Je voudrais te soutenir, te fortifier, te communiquer cette absolue indifférence pour tous les examens, concours, étiquetages, où je me repose maintenant. Je t'en supplie, ne sois pas aussi bête que je l'ai été l'an dernier à cette époque. Aie du mépris et songe à autre chose. Il me semble qu'ainsi tu me rachèteras un peu de la dégradation où j'étais tombé en m'inquiétant de ce qui n'était pas moi.

Cependant je te permets de ne pas être intéressant jusqu'au mois de juillet. Mais écris-moi quand même.

***

L'ignoble *Je sais tout* a eu une inspiration imprévue. Il parle de Maurice Denis et reproduit un des panneaux qu'il vient de peindre pour une villa. Des anges jouent du violon, un jet d'eau au fond. C'est intitulé : *Dans l'éternel été retentira le chant nouveau.* Cela me prend le cœur.

***

J'ai reçu *Vers et Prose* ce matin. Je comprends pourquoi tu as dit Claudel le philosophe. Je n'ai pas eu encore le temps ni la force de comprendre. De l'article sur Jammes, j'ai lu quelques phrases. C'est monstrueux. Barrès (ou Paul Fort) s'est bien joliment fichu de nous en signant de son nom du Jules Tellier. (C'est beau d'ailleurs). J'ai parcouru le reste en une heure. J'aime le Saint-Pol-Roux (où pourtant s'exagère l'influence — au point de vue technique — de Paul Fort : rimes intérieures).

J'ai reçu cet après-midi ma prime. Le papier de Hollande est bien joli et même intimidant. En plus de cette édition, j'ai reçu douze petits bouquins, dont tu as dû trouver la liste dans le numéro qui vient de paraître. Cela m'a donné des remords affreux, car j'ai songé que, si tu avais communiqué directement à Paul Fort l'abonnement de L., tu aurais eu droit à six de ces bouquins. Je t'enverrai donc *Huit jours chez M. Renan* que j'ai en double. Si tu tiens à quelqu'un des autres, je t'en ferai don avec plaisir.

Je t'enverrai le paquet dans huit ou dix jours, si tu n'es pas trop pressé. Je voudrais reparcourir le Rimbaud avant de l'y introduire. Dis-moi auparavant si tu souhaites lire un bouquin ou plusieurs, que tu me renverrais ensuite.

Je t'envoie ci-inclus les *Jardins* de Claudel. Tu me renverras les deux : je les garde comme des trésors. Je tâcherai de copier le premier : *Pagode*. Qu'est-ce que c'est que ces *Veilleurs*, que tu as trouvés dans *la Revue Blanche?* Ce ne sont pas les *Veilleurs* de *Tête d'Or*, je pense.

Ne t'inquiète pas pour les deux francs de l'abonnement. Si on ne te dit rien, ne bouge pas. Si on te dit quelque chose fais valoir ton ignorance du changement de prix. Moi je n'ai rien reçu à ce sujet.

J. R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, mardi 8 mai 1906

Mon cher Jacques,

Je te réponds tout de suite à quelques petites questions qui ne peuvent guère attendre.

Tranquillise ta conscience : j'ai reçu à onze heures, dimanche, après la tienne, une lettre de ma sœur qui me communiquait un abonnement : M^lle E. T., sorbonnarde — à Paris — le seul qu'elle ait pu trouver, à son grand regret — toutes les autres ont « pas assez d'argent ou trop de travail ».

Donc, j'ai demandé à Paul Fort (en lui donnant l'adresse de l'abonnée) :

Pensées — Stendhal
Les deux Paul Fort
Le Centaure
Le Moréas
Les Lézardes sur la Maison.

Si tu veux m'envoyer les Barrès que tu as en double, ta conscience sera tout à fait calmée.

Envoie-moi mon *dû* quand tu voudras. Joins-y ce que tu voudras. (Je suis riche, le « port » ne m'effraye pas). Je ne puis me guérir de lire le soir dans ma chambre.

Je travaille comme une brute. Je dévore de l'histoire que m'apprête G. Je suis resté à en faire, ici, toute la journée de dimanche. Nous n'étions que trois en étude, et le printemps qui entrait malgré tout.

Il m'a fallu, pour cela, sacrifier beaucoup de choses. Cela jeté, je monte, malgré les apparences.

Que de choses sacrifiées, que de choses trouvées ! Je n'ai *personne* à qui parler ; je ne puis pas écrire, et peut-être, pour un temps, cela vaut-il mieux. Tout l'inutile et le transitoire tombe. Il me reste des choses... des choses... Mais je ne te dirai rien avant qu'il y ait quelque chose de fait, c'est-à-dire quand ?... Très tard, peut-être sous l'abrutissement du soleil, si j'échoue à l'École — ou, peut-être, aux prochaines vacances, avec les moissonneurs de Marie Aufils, puis avec toi — si je réussissais seulement à la bourse de licence d'anglais.

Voilà pourquoi je sacrifie ce printemps-ci et peut-être même tout ce qu'il aurait pu faire revenir, à la dure préparation de l'École.

Je t'écrirai dès que je pourrai, mais Mélinand vient de me forcer à faire ma conférence sur Schopenhauer...

J'ai ton article du *Mercure Musical* et les cagneux d'ici l'ont lu.

C'est très délicatement écrit (je parle du style, car G. a trouvé que tu assommais pas mal de braves gens) ; mais je trouve que c'est un peu trop « traditionnel » comme ton, ce ton mi-plaisant, mi-attendri est peut-être indispensable devant la diversité des œuvres musicales, mais excepté chez Willy, ça m'a toujours assez agacé... Maintenant, je sais bien que tu n'attaches à cet article aucune espèce d'importance et j'attends avant peu l'article général.

Je ne te pardonne pas d'avoir dit « la phrase *sublime* ». Je sais ce que l'épithète signifie pour toi, pour nous, en parlant de *Pelléas*. Pour le public, elle redevient banale et creuse. Mais tu sais que je suis toujours beaucoup plus sévère pour toi que ton public : tout le monde a trouvé ça très bien, malgré les jalousies et l'ignorance, et au fond je suis de l'avis de tout le monde.

Je lis en ce moment à la bibliothèque — à mes moments perdus — *Claudine à l'École*. Jusqu'ici je trouve ça un chef-d'œuvre de « naturel ». Mais en collaboration avec quelle femme Willy a-t-il fait ça ? Avec quelle écolière ?

Je m'arrête : voici que mon mot prend les proportions d'une lettre.

Merci de la tienne. Qu'elle était belle.

H. F.

Au premier semestre 95 — page 55 de *la Revue Blanche*, il y a *les Veilleurs* de Paul Claudel. Voilà ce que j'ai vu sur une table des matières et rien de plus.

Il y a comme ça quelques numéros de revues (en particulier du *Mercure*) que je m'achèterai aux vacances et qu'on ne trouve pas sur les quais.

As-tu lu les Jammes ? Les premières éditions seraient épuisées, d'après Flammarion.

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 13 mai 1906

Un mot pour deux ou trois questions.

1° *Mercure Musical.*

D'abord ils m'ont envoyé deux numéros. Tu peux donc garder ce tien.

Merci, merci, merci de tes critiques. Seulement je ne sais pas s'il vaut la peine d'y répondre, tant je m'inquiète peu de cela.

Je n'ai pas cherché à changer le ton traditionnel (qui m'agace aussi) parce que c'eût été faire un début prétentieux.

Ensuite, je ne sais pas s'il est d'autre moyen de rendre compte d'un aussi grand tas de choses, en employant un autre ton.

« La phrase *sublime* ». J'ai dit ça des gens qui connaissent *Pelléas* par cœur un peu comme j'aurais dit : « à la page *tant* ». Je n'ai même pas réfléchi à ce que voulait dire : sublime. Et puis vraiment est-il des mots qui approchent de l'exactitude, quand on veut exprimer le sens d'une mélodie comme celle-là ?

Ce que je me reproche bien plus que : sublime, c'est : « ce cri immense comme toute la fatalité ». Car j'y trouve une intention de rendre ma formule adéquate à l'impression musicale — intention qui échoue piteusement.

Merci quand même de ce que tu m'as dit. Mais songe bien que je n'attache pas à cela plus d'importance qu'aux devoirs français que je remettais à Bernès. Je suis là. Ça suffit.

Je pense que dans le numéro du 15 ils feront paraître un petit article sur trois concerts. Mais je ne te conseille même pas d'acheter la revue. Je voudrais donner pour le 1er juin le compte rendu de la saison théâtrale, que je n'ai pas encore écrit. Mon article général ne paraîtra sûrement pas avant le 1er juillet.

Pour *Vers et Prose*, je suis navré. Tu sais qu'il y a longtemps que j'ai prêté trois numéros à mon socialiste. Or, celui-ci est devenu agent électoral et ne paraît presque plus à la Faculté. Cependant je les lui ai demandés l'autre jour et je compte les avoir demain. Si je ne les ai pas, je ferai une visite domiciliaire. Tu les recevras sûrement cette semaine.

Tant mieux que tu aies les six petits bouquins. Figure-toi que je n'ai pas encore lu les miens, à part *les Lézardes sur la Maison* — peu intéressant.

J'ai dîné hier soir chez mon professeur avec des camarades (tous socialos). Homérique. On a parlé d'art et de Barrès. Cela demande naturellement un peu de développement. Dans ma prochaine lettre.

***

L'autre soir, vanné, exaspéré, à bout d'intelligence, Rimbaud *(Illuminations)* m'a transporté.

***

Je compte savoir le plus tôt possible ce que sont : « des choses... des choses ». Oh ! viens me voir aux vacances.

***

L'Église habillée de Feuilles est épuisée. Je vais l'acheter dès la deuxième édition. L'autre existe encore. Je l'ai feuilleté. Hum ! Hum ! Enfin, ce n'est pas même une impression.

***

Dans mon article, il y a deux fautes vers la fin : l'une — que j'attendais — c'est : intérêt au lieu de inintérêt. L'autre : élan passionné, au lieu de Élan passionné, qui est le nom du leit-motiv sur lequel est construit la Mort d'Yseult. Sans majuscule, cela est idiot.

Écris-moi et réponds-moi sur le socialisme. Que penses-tu de ce que je t'ai dit ?

J. R.

Prends bien soin de Brand, qui est à ma belle-mère et que je t'envoie en cachette.

J'aime décidément beaucoup les *Illuminations*, et certains poèmes comme *Bateau Ivre* ou *les Premières Communions*. D'autres, ceux de la *Saison en Enfer* et des *Illuminations* me restent, je crois, irrévocablement fermés.

Je passe le conseil de révision demain matin. Je voudrais bien être pris. Tu connais sans doute la *nouvelle* circulaire ministérielle

(du 1er mai) autorisant tous les jeunes gens ayant eu 18 ans cette année à ne faire qu'un an de service. N'essaieras-tu pas d'en profiter ? Si oui, dépêche-toi. Il n'y a plus que quelques jours.

Je voudrais bien être pris. Je partirais dans quinze jours et serais libre, libre, libre au 1er juin 1907. C'est inestimable, quand on y songe.

J'ai des foules de choses à te dire, mais j'attends ta lettre.

Mon socialiste ne comprend pas Claudel, mais l'estime. Il est sûrement infiniment au-dessus de ses congénères. Il se fiche de Derennes et de Despax, dont il va me prêter le bouquin. Un de ses amis est fou de Claudel.

Je vais tâcher de faire la connaissance d'un jeune homme qui adore Francis Jammes et qui m'a fait demander mon *Vers et Prose* pour lire l'article de Gourmont, — le pauvre !

Écris-moi vite.

JACQUES R.

J'aurais voulu t'envoyer Mallarmé et Verlaine. Mais je ne les ai pas encore lus. *Faust* superbe.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, 18 mai 1906

Il n'y a rien dans cette lettre

Mon cher Jacques,

Le tas de livres et de *Vers et Prose* que je viens de recevoir m'incite à t'écrire immédiatement. Si, en effet, j'attendais un peu, il faudrait que j'attende beaucoup, pour avoir fini de les feuilleter, les soirs, et pour t'en parler.

Mais je ne puis pas t'écrire. Réponds-moi tout de même comme si mes lettres continuaient à être de vingt pages. Je ne puis pas. Si je t'écrivais (ce que nous appelons écrire), tout un cortège de choses reviendraient en moi, que j'étouffe depuis Pâques, comme si cela devait m'être utile.

J'ai étouffé depuis Pâques ces choses, ou j'ai cru les étouffer. Cela par acquit de conscience, car, certes, je suis bien sûr de ne pas réussir à cet examen, à aucun examen.

Je fais donc comme si — et, bien que je lise encore nos hommes, les soirs, je ne vibre plus à rien.

Et surtout j'ai voulu étouffer autre chose. J'ai cru aussi y réussir. Cela m'a été facile, puisque l'image est perdue. Et c'est encore seulement par acquit de conscience, seulement pour

notre conscience à « tous deux », qu'après trois dimanches passés ici, je vais sortir jeudi, jour de l'Ascension, en costume brun.

Il y va, je ne crains pas de le dire, de toute ma destinée. Mais je suis si persuadé que c'est par acquit de conscience que je sors...

D'ailleurs, tout mon moi profond bouillonne. Les choses... les choses... auxquelles je faisais allusion étaient des vues d'ensemble de mon œuvre à venir.

Mon isolement, ici. Je n'ai que P. pour sympathiser merveilleusement avec l'enfant qu'il y a en moi, et « qui a bien huit ans ».

Mes souffrances physiques ici, le froid, le sommeil ; le froid encore, surtout, et ces levers à cinq heures ! Mais je ne souffre plus des gens et du parc, comme j'en ai souffert deux ans : les plus avilissantes et par là les plus cachées et les plus lancinantes souffrances de ma vie. Jamais je n'ai été, si j'ose dire, si *physiquement clairvoyant et honteux*.

Conclusion : ma hâte de quitter ceci. Mais ce que j'ai gagné cette année : ce départ sera digne. Nulle envie d'effacer ce temps de souffrances apparemment inutiles. L'orgueil de relever en souvenir ces écrasements de mon orgueil.

J'aime ces murs qui m'ont donné envie de bondir.

***

Belle ta lettre. Beaux, ton socialisme et la montée de ta gloire profonde.

Ce n'est qu'une vue sur le socialisme. Elle m'a transporté. Mais il y a aussi la révolte, l'orgueil, la joie des effondrements. Malgré la grande sagesse qui est entrée depuis longtemps en moi, j'aime presque encore les bombes...

Et à côté, il y a les « poupées » de M^me^ Solness. Ne tuons pas les poupées. Acceptons-nous encore avec elles jusqu'à ce que nous soyons trop grands pour jouer encore « avec ».

Oui, les « symbolistes précurseurs ». Mais oui, Laforgue précurseur, bien entendu.

Oh ! dis donc, tous ces poètes qui s'agitent. Où sont-ils après Régnier, Jammes, Claudel, ceux qui devraient venir après. Il faut pourtant que Régnier, Jammes, ne soient encore que des précurseurs.

— Je t'attends, toi. (Ma déception de voir, au *Mercure Musical*, des lignes qui ne sont rien encore).

— Et moi, l'énorme effort qu'il va falloir faire. Car il ne faut pas être « charmant », comme disait l'autre. Et il ne faut pas que « cinq poètes jeunes » soient capables d'écrire ce que je veux écrire. Et il n'y a rien, rien de fait, même, peut-être, dans mes notes.

Faire du Jallifier pour ma famille, quand j'ai tant à travailler pour moi ! Frivolité. Quand donc les poupées seront-elles oubliées, au grenier ?

Claudel *est* mon maître, dans la mesure où je puis en avoir un.

Je lis, malgré le besoin de repos, *Tête d'Or*. Celui qui a trouvé *qu'il faut faire aujourd'hui !* ce qu'il faut faire aujourd'hui !

De le voir, dans *Connaissance du Temps*, pur philosophe, cela ne m'a pas désemparé, malgré ce que j'ai pu dire à ce sujet, surtout quand je commence à voir (j'ai à peine eu le temps de relire) quelle philosophie *à la fois négative* et *positive*, c'est. (A développer particulièrement plus tard) : le temps : *la montre qui tique contre la côte*. Pour un poète, ça c'est tout Claudel).

Dans *Tête d'Or*, il a encore des maîtres : ceux que j'avais d't, dans ma première lettre, et qu'on dit d'ordinaire.

— Je voudrais me donner tout entier à *la Ville*.

Fais connaissance avec le jeune homme qui est fou de Claudel. Ici il y a Bichet qui s'y mettra aux vacances... Rien que ça vous donne envie de passer son pied au derrière du petit jeune homme.

Défie-toi des admirateurs de Jammes. Nous en avons ici...

— Huysmans. Je ne connais de lui que *Sainte Lydwine de Schiedam*. J'avais aimé ce mysticisme naturaliste et *simple ;* ce style tout plein de familiarités inattendues. Mais ce que tu m'en dis et ce que des extraits m'en ont laissé soupçonner... Et puis ce souci de « littérature faisandée ». Sottise des critiques ! Sottise de l'auteur !

— Denis. (Découpé *l'Éternel Été*. Douceur des têtes rondes). Et toutes ces découpures bleues de fins de jours dans les marronniers de l'Ile-de-France sont à lui !

— Lu Paul Fort. Petits livres. J'attends autre chose.

— Barrès. *Les Lézardes*. Je regrette pour lui, si ça ne l'amuse pas comme ça m'amuse.

— Rosny. *Vamireh*. J'aime mieux Kipling, mais voici la fin : (il y a vingt mille ans)

Par les défilés des îles, sous l'ombre des arbres et par les vastes chenaux clairs, au déclin de la Magdeleine, lorsque le pôle du Septentrion gravitait vers la brillante du Cygne...

Claudine à l'École. C'est un chef-d'œuvre, c'est indéniable. Un chef-d'œuvre de naturel. Ce n'est pas pervers. Il y a au centre une bordée d'injures, et à la fin une fessée qui sont très morales et détendent les nerfs. C'est long. Colette Willy a du génie.

— Je m'arrête, vois-tu. J'avais voulu ne faire qu'un sommaire.

Je me suis étendu, çà et là, malgré moi. J'oublie beaucoup. Mais si ça me prend, je pourrai t'envoyer des mots qui complètent.

Réponds-moi aussi longuement que, au mois de juillet, je t'écrivais d'Angleterre. Dis-moi si tu es pris. Si tu passeras ta licence. Ici on demande par pétitions des sursis. Je ne m'engage pas, à cause des arrangements de ma famille pour ma sœur et moi l'an prochain.

HENRI F.

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 20 mai 1906

Je te réponds tout de suite, parce que je n'aurai plus le temps après.

Je suis pris. Je pars dans dix jours pour Tarbes. Je n'ai pu obtenir de rester à Bordeaux. Mais je ne suis pas fâché de retrouver un peu de solitude. Et puis j'aurai Guinle avec qui je pourrai parler de bien des choses.

C'est un « événement » dont je ne me suis presque pas aperçu, tant je vis en moi. Que m'apportera-t-il de profit ou d'humiliation ? Je verrai bien. Je n'ai pas la moindre peur ; je n'ai qu'une certaine répugnance. En somme, je reste à peu près indifférent.

Une chose m'ennuie : on m'a dit que si je ne faisais pas mes dix ans dans l'Université, il faudrait retourner pour deux ans au régiment. Or, tu sais que mon rêve est de plaquer l'Université pour n'importe quoi. Qu'arrivera-t-il ? Mais « je suis adéquat à ce qui est », et m'inquiète peu de l'avenir. L'important c'est que dans un an à cette époque je serai débarrassé de cette sale histoire.

A un autre point de vue, je suis flatté de n'avoir pas été jugé trop mal fichu.

***

Je ne serai pas intéressant, étant enrhumé et pressé.

Toi : Je ne sais pas si tu as eu raison d'étouffer tant de choses. Ce n'est jamais bon de se comprimer, même au point de vue strictement pratique, que tu veux seul considérer. J'en suis venu à croire qu'il n'est rien de plus précieux que le mépris ou l'indifférence pour les besognes ordinaires. Il faut se montrer *au-dessus* pour réussir. Même quand on fait seulement semblant, cela prend. Exemple (mais tu ne me croiras pas) : je n'ai pas pensé dix minutes cette année à ma licence. Depuis Pâques je ne fais plus rien, et je suis décidé à ne plus ouvrir un livre jusqu'à l'examen. *Je suis sûr* de *très bien* passer.

Tu as eu surtout *très grand tort* d'étouffer cette « autre chose ». Je souhaite que ton jeudi soit heureux. Et pourtant je ne comprends pas très exactement. Me donneras-tu quelques détails ?

***

Je comprends ton attitude en face des choses qui t'entourent — douloureuse, calme et satisfaite.

***

Je comprends aussi « la révolte, l'orgueil, la joie des effondrements ». Mais est-il une joie qui vaille celle d'une vue précise, sans illusion, sans pessimisme, sur la vie ? Quel autre moyen y a-t-il de se mettre au-dessus d'une grande force agissante que de la comprendre dans son devenir ? Ce n'est pas réduire sa passion ; c'est la soumettre à une clairvoyance suprême.

***

Par contraste à ma vision du socialisme, un mot sur le dîner dont je t'ai parlé. Je les voyais, ces bons acteurs du drame immense, si naïfs, si persuadés de tenir la vérité qu'ils étaient prêts à accorder toutes les qualités à leurs adversaires dans un sourire. Je les voyais à table avec leurs théories à côté d'eux, bien tranquilles, sûrs que tout allait bien, qu'ils pouvaient vivre en paix pendant que l'Inconscient faisait sa grande besogne. Ils sont les vainqueurs de demain, et ils le savent bien au fond, bien qu'ils parlent de lutte et de réaction menaçante. Aussi comme ils sont agaçants avec leurs airs de s'entendre et de ne pouvoir s'imaginer comment on peut être assez peu intelligent pour penser autrement qu'eux. Car ils s'imaginent penser. Ils croient que le petit paquet qu'ils ont extrait des journaux et de quelques livres de théoriciens, est de la pensée ; il se trouve pourtant que tous ces paquets sont pareils et qu'il n'y a rien dedans.

Je les déteste et je les aime ces braves ouvriers inconscients, qui rêvent d'amélioration sociale et ne se doutent pas qu'ils jouent un rôle indispensable, mais objet sur terre.

Le plus drôle, c'est qu'à ce dîner on a parlé d'art à propos d'une jeune agrégée de philosophie (qui a peut-être des lueurs d'intelligence) et qui avait fait une conférence sur : *Moralité et Esthétique*. Tu vois d'ici : utilité sociale de l'œuvre d'art, moralisation des masses, livres à bon marché, etc... Mais elle avait, paraît-il, parlé des applications à l'art du bergsonisme (ce qui est un sujet palpitant et auquel je pense depuis longtemps : concordance frappante des théories philosophiques vraiment nouvelles (Bergson) et de l'art symboliste sous toutes ses formes). En entendant dire ça, je n'ai pu m'empêcher de crier : « Oh ! quel sujet passionnant ! »

M. Lapie m'a regardé et m'a demandé si je m'intéressais aux poètes. Je suis parti sur le symbolisme, et, feignant de m'adresser à des gens qui ne connaissaient que ça, j'ai parlé de l'apparition du vers libre, de sa nouveauté, de sa beauté, etc... Cinq minutes après, j'exaltais Carrière ; je parlais d'Henri Martin comme d'un retardataire. Cinq autres minutes plus tard c'était au tour de d'Indy et de Debussy. Peu à peu je sentais que je devenais le personnage intéressant, mais aussi l'étranger, celui qui n'est pas de la confrérie et qui, s'il a vu bien d'autres pays, ignore la bonne soupe commune du réfectoire. J'étais heureux.

Après le dîner, en fumant, on a parlé de Barrès.

M. Lapie m'a confié qu'il ne comprenait rien à ses premiers livres dont il avait un peu oublié les titres. J'avais tellement envie de rire, que je n'ai pu répondre que par monosyllabes. Mais je n'étais pas fâché de mon attitude, car le brave homme a dû se dire : « Est-ce qu'il aimerait Barrès par-dessus le marché ? »

***

Tu es drôle. Que veux-tu que soient mes lignes au *Mercure Musical?* Que veux-tu que je dise de génial et de neuf sur le concert Risler ou Ysaye-Pugno ? Je ne peux pourtant pas être magnifique dans des comptes rendus. Et même dans un article général, que dirai-je de vraiment bien sur un art dont j'ignore tout, que je sens seulement par une vague intuition. Il me faut comprendre bien plus profondément avant de pouvoir parler de façon intéressante.

D'ailleurs, je me demande maintenant si la musique tiendra dans ma vie la place privilégiée que je lui réservais.

Je t'en prie, n'attends rien de mon article sur la saison théâtrale. Je l'ai écrit, *après tes conseils*, sur le même ton que le premier. Rends-toi compte de la proportion des choses et du ridicule qu'il y a à être sublime mal à propos.

Et puis quelque chose me paralyse. L'expression. Quand je t'écris, je mets n'importe quoi. Et je peux suivre approximativement ma pensée. Mais quand il faut composer, organiser, je perds ce feu qui éclate en moi brusquement et s'éteint. Je cherche l'expression, et quand je l'ai, c'est trop tard. Je me suis rasé atrocement à écrire mon dernier article. Si j'écris, c'est que je veux continuer à être imprimé pour gagner du terrain, pour qu'on ne m'oublie pas. Mais ce n'est qu'une préparation à ce que je pourrai lancer dans quelque temps.

***

J'ai eu de nouvelles tourmentes de désir. Je crois en saisir l'origine. Mais elle est futile et importe peu. Seul vaut le grand élan

dont je me sens porté, et qui est sans autre but que Dieu. Ce sont mes prières, dont les mots ne comptent pas.

***

J'avoue n'avoir lu encore de mes bouquins que *les Lézardes sur la Maison* (agaçant à force d'obstination dans une vue étroite, mais où il y a du vrai sur les Méridionaux). Le *Centaure* (c'est beau comme style et d'un antique plus original que celui du Parnasse). Le *Louis XI, curieux homme.* C'est un petit livre. Oui. Mais de Paul Fort je n'attendais guère autre chose. Et en soi c'est joli, c'est bien joli. Je laisse les autres pour Tarbes. Et je profite de ma bibliothèque circulante, tant que je suis à Bordeaux.

Faust. Il me faut faire un topo dessus. C'est capital.

Les *Nouveaux Contes Cruels* de Villiers. Soyons sincères. J'ai exagéré Villiers parce que tu ne le connais pas. Mais il y a de belles choses (*Sylvabel,* tu te souviens ?). C'est le style de Mallarmé ayant recouvré sa spontanéité, après le déblayage essentiel mais laborieux que lui avait fait subir le poète. Il y a des phrases qui sont des joies musicales. Mais il y a des défauts. Le temps n'a pas laissé cela intact, pas plus qu'il n'a laissé Mallarmé. Il n'atteindra ni Régnier ni Claudel.

Je n'ai pu voir les admirateurs de Jammes. (Il y en a un chez qui Jammes descend. Je me méfie, mais il peut servir). Je tâcherai de voir celui de Claudel.

Je ne t'écrirai probablement plus d'un moment. Mais je passerai souvent des dimanches avec toi, quand je serai au courant.

Adieu mon vieux, ne m'oublie pas. Je pense bien à toi.

JACQUES R.

J'ai lu *Pensée des Jardins.* Jammes raffine trop son style ; il se complaît trop dans la musique, il oublie l'expression directe.

Que de choses à dire : sur la besogne de Mallarmé, qui eut du génie en un certain sens.

Sur Claudel, sur Claudel, sur Claudel.

Sur moi...

Je vais acheter *l'Église habillée de Feuilles.*

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, dimanche matin, 27 mai

Mon cher Jacques,

Je vais t'écrire une heure, parce que j'ai besoin de dire certaines choses ce matin, avant de me mettre à travailler.

Elle n'est pas venue.

Je m'étais dit depuis longtemps tout simplement ceci : un jeudi, jour de l'Ascension, il nous est arrivé la belle aventure que j'ai racontée. Nous n'avons aucun moyen honnête de nous retrouver et il n'y a pour ainsi dire rien qui soit à la fois à nous deux, rien que nous sachions de nous deux, sinon le jour, l'heure et l'endroit de l'extraordinaire aventure. Je m'étais dit : Elle *pourrait* revenir.

Mais depuis longtemps je savais bien qu'elle ne *pouvait* pas venir, et je le sais bien surtout maintenant.

D'ailleurs, fût-elle venue qu'elle n'aurait pas été la même.

Et quand elle reviendra elle ne sera pas la même.

Jeudi, je n'ai pas eu la force de désirer que Cela arrive, que je dise : « C'est vous » en face à « cette chose demoiselle qui m'a si longtemps regardé de loin, de haut, sérieusement ».

« Je m'étais mis beau » et je puis même dire que j'étais plus qu'élégant. Mais seulement à l'extérieur, et il m'aurait fallu longtemps remonter la route, sur des hauteurs oubliées et perdues, pour retrouver ce désir, pour « aveindre » ce désir !

Dans cette journée que je me suis donnée pour errer au travers de moi-même à la recherche de ce désir, j'ai eu comme *jamais* je ne l'avais eue, la sensation violente et par instants presque hallucinatoire qu'*en effet* je voyageais au travers de moi-même !

Je savais qu'il me fallait passer longtemps, secoué, au milieu de la misère et de la médiocrité de tout ce peuple endimanché qui est en moi, pour aveindre enfin toute la douce richesse de cet amour. Et je savais, à le crier ! qu'il aurait suffi d'un effort surhumain vers le désir de cet amour pour qu'Elle fût là. Et je savais aussi, à l'écrire d'avance ! que j'allais errer au dedans de ma pauvreté jusqu'à la fatigue, jusqu'à tomber au dernier abîme de la douleur et de l'abjection qui est en moi !

— Et j'acceptais cela avec une résignation écrasée et douce, je sentais qu'il fallait me faire à l'idée d'une vie nouvelle qui recommençait, et je sentais la beauté plus belle que tout, plus amère que tout, qu'il y avait à se résigner, à « gravouiller » dans cette basse vie qui m'était laissée.

J'ai fait ce soir-là, en déménageant, un bilan de mon avoir, à la façon de Paul Claudel. Les mots entre guillemets sont des mots de cela — que je t'enverrai quelque jour, si, retapé, je le trouve suffisamment artistique.

Je crois bien, sans en être sûr, que ce soir-là j'étais aux Folies-Bergère avec C., ou pire que cela.

Je puis bien dire aussi que je n'ai jamais eu en moi autant de douleur froide, mais si froidement acceptée ! Et maintenant avec tant de passion !

Et puis penser à tout ce gravouillement que je vais créer et aimer, et que ce sera ma gloire d'avoir tant aimé qu'elle puisse un jour venir l'aimer avec moi, *sans avoir à se pencher!*

Et ce jour-là est déjà pour moi aussi fixé et aussi beau que le jour de ma mort.

Quant à elle, je ne sais plus rien de fixe sur elle, sinon qu'elle est « blonde comme madame Fournier ».

***

Kipling et Claudel me font voir la vie coloniale de si près que j'en suis effrayé.

J'ai lu ces deux nouvelles : *Au fond de l'Impasse* et *la Cité des Songes*. Admirable, surtout le contraste entre ces mentalités excessivement « ordinaires » et cette vie ou ces aventures effrayantes. J'aurai beaucoup à dire.

Les Muses m'ont soulevé. Mais je remets tout ce que j'en pourrais dire aux vacances. J'ai feuilleté le bouquin d'interviews de G. le Cardonnel. Il y a une lettre de Claudel qui est son chef-d'œuvre, très courte elle dit à peu près ceci :

Je suis loin de Paris, je ne suis pas au courant des questions de modes, qu'il s'agisse de toilette ou de littérature. Moi, je dis les choses comme elles me paraissent. — Le poète est-il utile à la société? Oui, pas d'une utilité particulière comme un boulanger, mais d'une utilité « générale » (un autre mot) *comme une pendule. Le poète parle pour le paysan et l'ouvrier ;* pour *voulant dire* au lieu de.

P. S. — Moi, je ne demande qu'une chose que je n'obtiens pas, pour le poëte, c'est un tréma sur son e.

Cela m'a aussi appris que *Connaissance de l'Est* était un livre sur ce que lui suggérait la vie orientale, inconnue, primitive et mystérieuse.

Il y a de bien belles choses dans *Vers et Prose* — et surtout beaucoup.

Quoi que tu en dises, j'y ai lu des Allemands très intéressants.

As-tu lu le nouveau livre de Vielé-Griffin ? C'est curieux que j'aie toujours la sensation que cet homme-là n'a pas encore réussi ce qu'il pourrait réussir. Il y a des bribes de pièces de lui, dans *Vers et Prose*, admirables.

— Tu n'as pas compris ce que j'ai voulu dire quand j'ai parlé pour la deuxième fois de tes articles du *Mercure Musical*. Je voulais simplement expliquer et excuser ma première critique : le fait de voir imprimer quelque chose signé de toi qui ne soit pas *quelque chose* m'a gêné, voilà tout. Je n'ai pas la sottise de te faire des reproches.

— Depuis longtemps, j'ai senti ce que tu me dis pour Francis

Jammes. Je t'en avais touché un mot à propos de ce qu'il publiait dans *l'Ermitage*. Mais que de merveilleux passages dans les extraits que j'ai lus de *l'Église habillée de Feuilles*.

Je crois que si j'obtiens de faire mon service militaire à Bourges ou dans le Cher, ce me sera d'une incomparable utilité. Ce sera un merveilleux exercice d'énergie, d'acceptation, et j'aurai peut-être, après, l'orgueil de connaître jusque dans leurs plus repoussants aspects les choses dont je parlerai avec amour.

Et il y aura comme récréation les marches de nuit dans les prés ou sur le bord des routes qui vont à des villages, comme me le racontait mon cousin.

Je ne sais pas, d'ailleurs, si je dois espérer pour toi le même genre d'utilité, mon tempérament me portant à me mêler, à me confondre et à rire, lorsque j'y peux gagner ; le tien, à t'abstraire. Mais je suis sûr que tu y gagneras. Et puis je me trompe sans doute sur « ton tempérament ».

Nous avons aussi passé un conseil de révision pour l'engagement après l'École.

C. est parti pour ne faire qu'un an. P. part ; je le regrette ; il m'aurait aidé à supporter d'un sourire l'examen et l'échec à l'École.

Aujourd'hui, je me suis enfermé pour jusqu'à l'École. Je ressens une grande amertume tempérée par la douceur qui me vient de par-dessus le mur : pluie douce, feuilles mouillées, et, dans l'arbre le plus près, un oiseau qui voudrait bien connaître la musique.

Bien à toi, mon vieux Rivière. Est-ce bien lourd ce sac ? Fait-il bien chaud ? Dis à Guinle que je l'aime bien malgré les rares bêtises que je lui ai écrites et le mal que je pense de lui.

H. Fournier

Il reste bien entendu que tout cela n'est pas t'écrire. Quand je commencerai, je vais avoir à faire d'immenses « articles », en particulier un que je dois te faire depuis longtemps, un épilogue sur « les rescapés de Courrières » et un sur la bêtise dite : « bêtise de J. »

Pardonne l'allure déclamatoire et confuse de ces pages. Je cherche, malgré le peu de temps, à rendre par n'importe quel moyen ce qu'il y a en moi. Je suis d'ailleurs, tu penses, loin d'y arriver.

A Henri Fournier, à Lakanal

Tarbes, 4 juin 1906

Mon vieux,

A toi le premier de mes nouvelles. Je méditais une lettre divisée en deux parties :

1° L'Apparence, c'est-à-dire le régiment.

2° La Réalité, c'est-à-dire moi.

Je ne peux pas. L'apparence étouffe affreusement la réalité. J'ai eu toutes les chances. Le sergent-major de ma compagnie est le beau-frère de Guinle et m'a tout facilité, au point que je viens de passer deux jours de Pentecôte chez lui — *sans permission*. J'ai eu toutes les chances.

Et pourtant c'est épouvantable. D'abord la saleté qui est indescriptible, incommensurable. Ensuite la bêtise terrifiante de tout cela. L'impression que j'ai eue dès les premiers jours, c'est que cette organisation formidable, réglée dans ses plus infimes détails par des prescriptions très précises, fonctionne à vide. Cela n'a aucune raison d'être. Et c'est une des sensations les plus pénibles que je connaisse, de sentir qu'on agit minutieusement sans le moindre but, — qu'on n'a pas de raison d'être. Moi, si habitué à m'analyser, à chercher le pourquoi de chacun de mes moments, voici que je me trouve condamné à faire pendant *un an* des gestes absolument inutiles et qui même me nuisent. Car je m'abrutis forcément. Je ne me suis plus, je m'abandonne, je ne pense plus à moi. Je ne le peux d'ailleurs pas. Abruti par les vingt cigarettes qu'il *faut* fumer quotidiennement pour ne pas trop sentir les horribles odeurs du régiment, j'arrive le soir la tête lourde, les yeux fatigués, sans envie, sans attente, sans *désir*. Voilà surtout ce dont je souffre : je n'ai plus *mon désir*. Je ne connais plus ces matins, où, ouvrant la fenêtre de ma petite chambre sur le beau temps, je me sentais monter, grandir, triompher, aspirer, me déchirer de désir et de passion. En un mot terriblement expressif, je suis *morne*. Oh ! mes pauvres ivresses intérieures, le tourbillon de moi-même vers Dieu, moi enfin, ce que j'appelle moi, tout cela perdu. Et le retrouverai-je ? Dans un an n'aurai-je pas oublié de m'exalter, désappris de désirer ? Ne garderai-je pas de tout cela une irrémédiable lassitude ? Je m'interroge et l'impossibilité de me répondre double mon angoisse.

Ce vide de l'existence militaire, ce vide affairé, j'ai voulu du moins l'observer de près. J'ai voulu savoir ce qu'il y avait de vrai dans les descriptions classiques de la vie de garnison. Par S. (le beau-frère de Guinle) j'ai connu un tas de sous-officiers. J'ai été

avec eux l'autre soir à l'Eldorado, le beuglant de Tarbes. Tous les sergents et les adjudants sont là, près d'une table avec des rafraîchissements, et hurlent, chantent, se flanquent de grands coups dans les fesses, et pelotent les quelques pauvres femmes qui sont là. Et c'est un esprit dont rien ne peut donner une idée. Des mots grossièrement idiots, ou des plaisanteries d'une banalité préhistorique. Cependant sur la scène de pauvres biques jouent une pièce d'une incalculable stupidité et qui n'est pas même dégoûtante. (Si j'emploie des mots très forts, tu sais que tu peux les prendre avec toute leur signification, car il me déplaît d'exagérer).

Autre chose qui m'est pénible. Bien que je trouve ridicule de dédaigner volontairement toute concession au milieu, il y a une certaine adaptation à quoi je ne peux me résigner : celle des mots. Je ne peux pas employer les mots du régiment, parce qu'il me dégoûte de prendre brusquement un vêtement tout fait et qui va à tout le monde. Ceux qui consentent à assumer d'un seul coup un langage étranger, ce sont ceux qui n'ont pas de moi. Je répugne à dire à chaque instant : bordel de Dieu, putain, merde, se démerder, et même les mots propres mais spéciaux, parce que tout le monde les prononce. C'est physique. Je ne peux pas.

Ce qui rend les officiers méchants et odieux, c'est qu'ils ont une vague conscience de leur inutilité, et que, pour ne pas se l'avouer, ils s'attachent à accomplir rigoureusement et petitement leur fonction, se donnant des airs de savoir pourquoi ils agissent sans vouloir le dire. Cette attitude est odieuse.

Il y a aussi le comique. L'adjudant passant la revue des chambres : « Mais, bordel de Dieu ! je veux que vos cartouchières soient horizontales. Vous croyez que c'est joli, si elles sont penchées. Vous êtes des brutes. *Vous n'avez pas de goût* » (textuel).

Et les chambres des sergents. Tapissées de femmes nues et se torturant en des poses excitantes. Sur la table *l'Orgie Latine*. Il faut bien faire quelque chose. Les sergents me font penser aux pions.

Autre chose dont je souffre : la résignation de ceux qui font trois ans. Ils comptent les jours, mais par habitude, mélancoliquement, sans désirs. Je souffre aussi de ne pas voir, quand un officier les engueule, en des termes dont rien ne peut donner une idée, de ne pas voir au moins dans leurs yeux une lueur de haine. Non, des bêtes. Ils attendent qu'on ait fini de les battre. A voir cela, il me semble que la révolte est plus loin de nous que je ne croyais d'abord. Il est vrai que je suis avec des montagnards, écartés des centres industriels et très fatalistes. N'empêche que tu me sais peu emporté ; eh bien ! si jamais on m'engueule comme j'ai vu engueuler certains, je ne sais pas de quoi je serai capable. Il y a un lieutenant très calme, qui tout à coup élève une voix froide-

ment en colère qui donne envie de le prendre à la gorge pour l'arrêter.

Par exemple, une légende qu'il faut détruire, c'est celle des brimades. De ce côté-là on n'a rien à craindre. Au contraire, on est très gentil. On vous met au courant aimablement, on vous plie vos affaires, on les astique. Rien, pas même une moquerie. Du respect même pour ceux qui offrent des cigarettes.

La chambrée. Écœurant. On est obligé de fermer les fenêtres la nuit. L'odeur fade, chaude, lente. Et puis les éructations de tout genre que personne ne retient, qui détonent parfois avec tant de bruit qu'elles vous réveillent. Et les b. de D., les b. de D., qui ne cessent pas avant onze heures.

***

Maintenant que je me suis débarrassé de ce que j'avais sur le cœur (ça ne t'intéressera sans doute pas), je passe au peu que je me rappelle sur moi.

D'abord, avant de commencer, sais-tu que tu es célèbre ici, comme je l'étais d'ailleurs dès avant mon arrivée ? Guinle (qui est ma seule consolation) nous avait fait à tous les deux une renommée insensée. Les petits jeunes gens de Tarbes connaissent par cœur les grands jeunes gens de Paris. La sœur de Guinle connaît par cœur :

1° ma chanson de Barberine (!!!) que, moi, j'avais complètement oubliée,

2° ta ronde, que Guinle a mise en musique, tu sais ?

J'étais bleu le premier jour. On me demande mon avis d'un ton respectueux, on attend que je tranche la question d'une façon définitive. Le maître a parlé. Hier on voulait savoir si *Cyrano* resterait. J'ai dit que oui.

***

Pourquoi ne t'avouerais-je pas tout ? Mon départ m'a interrompu. J'avais commencé quelque chose sur Claudel, qui — j'en étais sûr — aurait été accepté par une revue. C'était un travail immense, car j'ai dû faire des travaux d'approche ; j'ai tout relu avec une attention extraordinaire, et à la lumière de *Connaissance du Temps*. *Connaissance du Temps* m'a illuminé brusquement Claudel. Il y avait des choses que je ne soupçonnais pas et sur lesquelles j'aurais passé toujours sans comprendre. Maintenant je peux dire — sans modestie — que ma compréhension est admirable. Je vois tout... Je vois tout. Et tout est plein d'intentions. Si j'avais le temps, je te ferais voir des choses que tu n'as sûrement pas vues. (Ce n'est pas une infériorité, mais tu sais bien et tu dis bien toi-même que tu ne veux que sentir). Je te montrerais quelle

admirable convergence il y a dans tout cela. Mon article, s'il était fait comme j'aurais voulu le faire, te le ferait voir à merveille. Mais maintenant que ferai-je ? Si je n'écris pas l'article, je t'enverrai mes notes. Elles t'agaceront parce qu'elles sont écrites dans un style froid, mort, décoloré. Mais j'ai voulu simplement analyser, décomposer, distinguer les divers moments de la pensée avant de la recomposer, de lui redonner la vie par la synthèse. C'était un travail difficile et dangereux, mais indispensable et bien passionnant. Maintenant je manque du courage — et du temps — nécessaires pour ramasser tous les éléments dispersés, pour reconstruire Claudel. Et si je ne le fais pas à présent, je ne le ferai jamais.

J'ai déjà dans l'idée un autre article sur un sujet merveilleux : *L'idée de continuité et ses applications dans l'art contemporain* (Rodin, Carrière, Debussy, Claudel). Cela me hante aussi fortement et il y aurait d'admirables choses à dire. Seulement un article sur Claudel presse davantage. Car il est inévitable qu'il en paraisse un d'un moment à l'autre. Et je voudrais arriver premier. Pourvu que Tancrède de Visan n'aille pas divaguer à son sujet dans *Vers et Prose*. En voilà un qui n'a pas l'esprit synthétique ! Tandis que moi je l'ai admirablement. Je me rappelle qu'au mois d'octobre je craignais de ne pouvoir faire de la philo, croyant que j'avais l'esprit trop analytique, trop dispersé, trop curieux du détail. Mais au contraire je m'aperçois que j'excelle à saisir les rapports les plus généraux, c'est-à-dire à m'élever vers l'unité en fondant l'un dans l'autre les caractères analogues. Je surprends les identités là où d'autres ne voient que des différences, je retrouve la continuité sous l'hétérogénéité apparente. Ainsi j'ai pénétré Claudel par le noyau et par là je suis capable de recomposer ce que j'ai dispersé.

Tous ces compliments sont là pour me rassurer sur moi-même. Et puis aussi parce que je crois les mériter.

Je dois à Barrès l'éducation de ma puissance d'abstraire. C'est lui qui m'a exercé à saisir les analogies les plus ténues, les ressemblances les plus imperceptibles et à saisir ainsi sans cesse l'identité profonde. L'infériorité des philosophes ordinaires et « consciencieux », c'est qu'il leur faut de grosses identités, qui leur crèvent les yeux. Sinon ils ne se hasardent pas, refusent d'avancer. Et se tromper n'est-ce pas toujours ne pas aller assez loin ? L'aventure mène à la vérité, car la vérité, c'est le point de vue d'où l'on embrasse le plus de choses[1].

1. A développer. Devait trouver place dans l'article sur Claudel.

***

Du dernier tome de *Vers et Prose*, je n'ai retenu, je n'ai vu que *Connaissance du Temps. Connaissance du Temps*, merveille de profondeur. Mais n'insistons que sur la poésie qui s'y renferme, c'est-à-dire je te cite quelques passages :

1° le début.

2° Cette apostrophe éclatante : *Professeur! dans votre classe, il fait parfaitement clair*, etc... et surtout : *La mer conserve ses trésors : Apollon entre encore aux forges du Tonnerre!...*

3e *C'est pourquoi le Soleil, arrêté sur lui-même, a pris feu dans le milieu du monde, l'extase dans la violence*, etc...

4° *Dans la révolution qu'il accomplit sur ses pôles...* et les deux paragraphes suivants.

5° *Elle sonne et je retentis*, etc...

6° Enfin tout le finale : *Tournons donc comme la religieuse Chaldée nos yeux vers le ciel absolu...*

Mais déjà je me repens d'avoir cité. C'est un crime de citer Claudel, car c'est violer sa plus grande beauté, sa continuité. Entre parenthèses, c'est ce qui me gêne pour mon article. Il est presque impossible de découper des passages. Mais cette impossibilité exalte mon admiration. Et c'est là l'important.

Mardi

J'essaie — abruti par une migraine gagnée à faire l'exercice, — d'achever, c'est-à-dire de noter ce que j'aurais voulu te dire.

1° *Faust*. Mais je ne peux en parler en quelques lignes.

2° *Le Centaure*. C'est beau. Ce style antique n'est pas un plagiat, un pastiche comme le style parnassien. Il a une sonorité sombre et vaste, une ampleur intérieure et profonde, qui me semblent uniques. C'est beau. Il y a de plus belles choses.

3° Paul Fort. C'est joli, c'est charmant, c'est pittoresque. Les rythmes sont surtout très originaux. La ballade :

Le Roi est las, sa fatigue est si grande!

est très belle. D'autres aussi. Il y a de plus belles choses. Il y a surtout une certaine ânerie chez ceux qui ont cru à une révolution dans la poésie, parce que Paul Fort faisait imprimer ses vers sans aller à la ligne.

4° Moréas. Quel type exaspérant ! Voilà un type qui n'a jamais eu, qui n'a et qui n'aura jamais quelque chose à dire. Eh bien ! il faut qu'il écrive. Qu'il dise son mot sur ceci, son mot sur cela. Et comme il ne trouve rien, il coud toutes les notes de son secrétaire avec des...

Et puis ce qui m'agace c'est cette perpétuelle affectation de

délicatesse. Le Monsieur qui, ayant assujetti son monocle, va distiller une réflexion fine.On a envie de lui crier : « Allez coucher, Papadiamantopoulos ! » De plus, je crois distinguer une vague intention d'imiter Barrès, qui enveloppe (dans sa dernière manière) une idée définitive dans une phrase admirable de ténuité, de fluidité et de profondeur. Quand c'est raté, c'est atroce.

Moréas peut être qualifié d'un mot : c'est un *faiseur*.

5° *Les Vacances d'un jeune homme sage*. Quelle misère aussi ! Ceci est plus attristant que Moréas, car c'est un génie qui prend plaisir à se souiller. Il y a trois pages, les trois dernières, qui sont infiniment délicates. Mais tout un bouquin pour amener ça. Non. C'est un peu trop. On sent le type qui s'est complu à inventer de petits détails ingénieux et précis, à dessiner de petites silhouettes sur son buvard pour se distraire. Et c'est très bien. Mais pourquoi les publier. D'un autre cela aurait pu être apprécié. De Régnier c'est attristant.

6° J'ai commencé *le Serpent noir* de Paul Adam. Mon départ m'a interrompu à moitié. Si je peux le finir, je t'en reparlerai. Je ne sais encore si c'est assez bien ou très bien. C'est plutôt assez bien. En tous cas, c'est très curieux et très passionnant à lire.

7° Je me suis commandé à Bordeaux, où je les prendrai dans quinze jours, lorsque j'irai passer ma licence :

L'Église habillée de Feuilles, Connaissance de l'Est.

8° Quel est ce nouveau livre de Vielé-Griffin dont tu parles ? Je n'en ai pas entendu parler. Ce n'est pas au *Mercure* qu'il a paru. Renseigne-moi. Je trouve aussi qu'il y a dans *Vers et Prose* d'admirables choses de lui.

9° J'ai feuilleté *Pan* de Van Lerberghe. Ça a un air bizarre et ça ne ressemble en rien à *la Chanson d'Ève*.

Je n'ai pu feuilleter l'*Amyntas* d'André Gide.

10° Je découvre, après avoir écrit mon réquisitoire, ta profession de foi sur le service militaire. Je l'avais oubliée. Je n'y réponds que ceci : « Attends un peu ». Si vraiment ton amour du peuple va jusqu'à te résigner à ça, toi que je connais, j'aurai pour toi une admiration illimitée. Si tu te révoltes, comme je m'en méfie, je ne t'en voudrai pas d'avoir fait le fier. Je saurai ce que c'est, et que toutes les idées préconçues tombent devant l'horreur de *ça*.

Qu'il y ait des avantages *après*, je ne le conteste pas. Mais tu verras à quel prix on les achète.

J'ai gardé pour la fin ma réponse au plus important de ta lettre. Et je découvre que je n'ai pas de réponse. Je comprends, je ressens jusqu'à l'émotion. Et c'est tout ce que je peux dire. Le passé est une bien belle chose par la couleur qu'il donne au présent. Tes douleurs, tes désirs, tes résignations de ce jour-là ont été pour

toi de la vraie vie, c'est-à-dire du vrai bonheur. Tu les devais à un passé peut-être... sans importance.

Pardon du blasphème. Rien n'est beau que de créer en soi. J'attends incessamment « le bilan de ton avoir ». J'ai des droits là-dessus, t'ayant fait bien des confessions, et t'aimant beaucoup, beaucoup.

***

Ah ! à propos, et l'École ? Pense à autre chose. Écris-moi quand tu auras fini et, s'il te reste un bout de papier, mets-y les sujets qu'on vous aura donnés. Pense à autre chose. C'est si bête.

Ton JACQUES R.

Nous parlons sans cesse de *Pelléas* avec Guinle. Nous nous mettons les larmes aux yeux.

A Jacques Rivière, à Tarbes

Lakanal, jeudi 7 juin 1906

Mon cher Jacques,

Deux mots pour te faire patienter.

C'est fini. Je n'ai pas eu de veine. J'ai été pris, au beau milieu, de la maladie du sommeil ou de quelque chose d'approchant. Le docteur Laffont m'a bourré de glycéro-phosphate et de caféine et m'a remis sur pied, mais bien tard.

Je suis horriblement fatigué et maigre, et pourtant jusqu'au matin de l'examen je n'avais jamais été si dispos et si indifférent.

Je me demande, moi aussi, si cette horrible compression intellectuelle ne va pas m'avoir fatigué à tout jamais — surtout qu'il va peut-être falloir s'y remettre un mois encore.

Dis-moi si j'ai des chances d'admissibilité :

HISTOIRE. — *La lutte entre les Parlements et la Royauté au XVIII*e *siècle.* Je ne savais que l'affaire Maupeou qui en est le tiers, mais très spécialement, très en détail. Pas un mot du reste, mais j'avais beaucoup de lucidité et de vigueur.

THÈME LATIN. — Ç'a été terrible. Du *Télémaque* très dur — et la maladie du sommeil commençait : vide, torpeur, trouble. Je m'assoupissais, littéralement, sur chaque difficulté. J'ai mis n'importe quoi. Je me sais des fautes atroces, et c'est Goelzer.

PHILO. — *Conditions psychologiques et logiques de la certitude.* Ma torpeur est plus insurmontable que jamais. J'ai passé la veille au lit, à prendre du thé, des cachets, à écouter ma fièvre et la sonnette de l'infirmerie. Je vais remettre copie blanche si « un

tel » se retourne — « un tel » ne se retourne pas. Pour être forcé d'écrire et de penser un peu, j'écris directement sur ma copie : quatre courtes pages, une description psychologique à la Mélinand et des balivernes préhistoriques sur le côté logique. Il y a des phrases que j'ai relues vingt fois sans les comprendre.

Lundi : FRANÇAIS. — Je suis en voie de guérison.

Un critique moderne étudiant ce qu'il appelle le « Romantisme des classiques » a vu dans le Don Juan *de Molière une pièce à la Shakespeare, extrêmement romantique. Qu'en pensez-vous? — Document annexe :* Don Juan.

Quatre pages seulement, deux grands paragraphes, allusions habiles et lyriques à Shakespeare avec critiques. *Don Juan* est classique, ou plutôt c'est un composé de pièces classiques illustrant un caractère unique... Mais j'ai fait moins de style qu'il n'eût été souhaitable ; et comme partout ailleurs, j'ai été un peu court.

VERSION LATINE. — Longue lettre de Sénèque à Lucilius sur la mort d'un ami. Facile. J'ai un peu trop hésité entre l'élégance et la traduction littérale.

ANGLAIS. — Sujet idéal. La simplicité chez Wordsworth, que je connaissais. J'ai fait de belles citations et de beaux topos moraux. Mais j'ai été bien court : trois pages et quart et puis, je ne réponds pas des fautes.

Voilà. Pardonne-moi ces détails idiots, d'abord parce que je suis idiot (hier, j'ai refait mentalement toute la soirée ma dissertation anglaise), et puis, c'est pour que tu puisses me dire s'il faut ou non que je travaille l'oral.

Il paraîtrait qu'il y aurait cette année 140 admissibles sur *deux cents et quelques candidats*.

J'ai demandé à mon agrégé, ancien normalien, d'avoir des tuyaux, mais il ne pourra guère en avoir que sur les notes, après la liste d'admissibilité.

V. se fait recommander pour l'oral à Lévy-Bruhl. Mon correspondant connaît ses plus chers coreligionnaires. Que penses-tu là-dessus ?

Je serais plus à l'aise, si je n'avais rien remis en philo. Ce serait une certitude.

Que c'est nul cette École et comme il est inutile de se tuer pour s'y préparer : un peu de verve, de la lucidité, et l'on connaît le bonheur des J. et G.

Dans ma tête malade se promènent encore les gilets rouges, les cannes, les pipes et les chevelures ; la tête me fait : cique ! cique ! Mais tout de même je n'ai pas méprisé ça, tout de même. Je

pensais à autre chose ; j'ai lu Claudel à haute voix à cet âne de petit Bichet qui l'aime. Où est l'acteur qui se *sacrifiera* à un rôle de Claudel, car il faudrait revivre ça pour le jouer.

J'ai tous mes petits bouquins. Tu auras les tiens dans le courant de la semaine prochaine, avec une lettre de moi.

Je te serre la main. Je voudrais être boursier de licence à Bordeaux ou à Caen. Je serais seul ou avec toi. Je ne ferais plus que de l'anglais. Je serais libre.

H. FOURNIER

A Henri Fournier, à Lakanal

Tarbes, dimanche 10 juin 1906

Ne commence pas à protester qu'entre toi et moi il y a une différence immense. Je te jure que, l'an passé, quand j'ai eu passé mon écrit, je croyais avoir fait quelque chose au-dessous de tout. Et non pas au-dessous de ce que je pouvais faire mais au-dessous de ce que pouvait faire n'importe qui. J'ai pourtant été admissible. Il faut bien se mettre dans la tête que la moyenne des compositions est toujours extrêmement médiocre.

Il faut donc que tu travailles ton oral. Pour peu que tu saches te débrouiller, tu auras ta bourse de licence, *au moins*. Tu sais parfaitement que je ne peux pas user avec toi d'encouragements banals, et que je te dis exactement ce que je pense.

Et maintenant viens à Bordeaux. Je t'en supplie, viens à Bordeaux. Je t'en conjure, viens à Bordeaux. Tu ne peux pas t'imaginer ce que me serait ta présence. Car j'y serai, à Bordeaux. Je vais permuter. Il y a une circulaire du ministre autorisant les nouveaux dispensés à se faire changer de corps. Je serai très heureux de revenir chez moi. Je souffre de n'avoir aucun lieu de repos, aucune retraite possible, où allonger ma lassitude infinie.

Chez moi je serai chez moi. Et si tu viens, quel rêve. Je t'en supplie, mets tout en branle pour venir à Bordeaux, même si tu as demandé Lyon en première ligne. Cette insistance te montre combien je te crois susceptible d'accrocher une bourse de licence.

Je glisserai un mot de toi à M. Lapie et à M. Waltz qui m'écouteront, autant que cela leur sera possible, *j'en suis sûr*.

Prends ton temps pour lire mes petits bouquins. Ne me les envoie que quand tu en auras assez avec les autres livres à moi que tu as. Envoie-les-moi à *Bordeaux*, où je vais en permission après-demain pour passer ma licence, et où je les trouverai plus tard s'ils ne sont pas arrivés avant le 2 juillet.

J'ai lu le *Stéphane Mallarmé* de Mockel qui est beau, et sur lequel je m'étendrais si j'avais le temps et moins d'abrutissement.

J'ai lu aussi *Œdipe et le Sphinx* qui dépasse les limites de la farce (à développer : Péladan est le type qui a élevé la platitude jusqu'à la grandeur par le cynisme avec lequel il a confessé la sienne). J'ai lu enfin la moitié des *Heures de Corse :* bien médiocre. Que de papier inutile.

Tu n'as pas été voir *Pelléas!!*

J'attends ta lettre avec une affection toujours croissante.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Tarbes

Lakanal, dimanche matin, 10 juin 1906

Mon cher ami,

Nous venons d'apprendre ce matin que nous aurons

en philo { Lévy-Bruhl / Lapie, de Bordeaux

en latin { Goelzer / Waltz, de Bordeaux

en anglais, Cazamian, de Bordeaux.

Nous ne pouvons, G. et moi, faire autrement que de te demander des renseignements sur ces messieurs. Ça n'a d'ailleurs aucun intérêt. Nous faisons ça par acquit de conscience. Nous te permettons de ne pas répondre.

En français, nous avons { Chamard / Zyromski, de Toulouse

En histoire { Pariser, Hist. moderne, Nancy / Mariejol, Hist. contemporaine, Lyon.

Si tu as ouï parler de ces messieurs...

Ces renseignements étaient contenus dans une lettre mystérieuse adressée au petit Bichet, émanée d'un ministère.

Je dois dire, à ma louange, et pour regagner ton estime, que j'ai reconquis toute ma sérénité. Je travaille beaucoup, je ne sais pas un mot d'histoire et plus j'en apprends moins j'en sais. Tout m'égaye, même la mine délabrée de mes condisciples. Ce matin, le bouquin de l'honorable M. Lapie : *la Justice par l'État*, m'a paru « crevant » (il l'est d'ailleurs).

J'ai tout de même hâte d'être sorti de là, encore que le grand calorifère et les fondations de la chapelle soient de belles places pour méditer.

Je répondrai prochainement à ta lettre (où rien, pas même tes projets, tes projets moins que le reste — ne m'a surpris).

Poignée à Guinle.

H. F.

Tu as reçu le nouveau prospectus de Fort ?

J'abonne aujourd'hui Bichet et je demande, entre autres bouquins, *les Flaireurs*, *Annabella et Giovanni*, le *Mallarmé* de Mockel...

J'ai reçu ce matin de ma sœur une nouvelle abonnée. Veux-tu que je t'en fasse profiter ? Réponds un mot là-dessus, vite.

H. F.

A Henri Fournier, à Lakanal

Merci de ton simple petit mot qui me fait du bien. Je m'enfonce de plus en plus. Je suis fatigué. Je ne dors pas assez. Aussi j'ai la tête bourdonnante et sans netteté. Je n'y vois plus. Le supplice de la Lumière qui s'éteint. Peu à peu, peu à peu.

Je voudrais que tu profites de l'abonnement de *Vers et Prose*, pour avoir vingt et un bouquins au lieu de dix. Tu pourrais cependant — puisque tu es si bon — en choisir trois ou quatre (ou cinq) que tu m'enverrais. Par exemple :

Quelques Cadences
De Hégel aux Cantines du Nord
De Tartuffe à Ces Messieurs (Kahn)
Les Flaireurs
La Mort aux Berceaux
Sémiramis
Annabella et Giovanni
Heures de Corse
Œdipe et le Sphinx.

J'en cite beaucoup au cas où il y en aurait parmi ceux-là que tu aies demandés. Tu choisiras par ordre de situation. Cependant, de toute façon, je voudrais avoir *les Flaireurs*, et (si possible) *Annabella et Giovanni*. Pourras-tu les demander en double ?

Tu liras ceux que tu auras choisis pour moi et tu me les enverras avec les bouquins que tu as à moi.

Merci d'avance infiniment. Tu es toujours bon.

L'arrivée de ces bouquins me sera un événement.

Lapie : c'est le bonhomme chez qui j'ai dîné et dont je t'ai esquissé la silhouette. Radical-socialiste. En philo, intellectualiste convaincu. N'aime pas Bergson. Se réfère toujours à Spinoza et à Leibnitz.

Waltz : Un vieux bonhomme très aimable, mais alourdi. Radical-socialiste. Un peu de prosodie, si possible et s'il y a lieu.

Cazamian : Je l'ignore.

Chamard-Zyromski : Littérateurs. Charme de Racine. (Tuyau de Guinle). Délicatesse. Le Grand Siècle. Ne méconnaissent pas Sully-Prudhomme.

Chamard : Réactionnaire.

Mariéjol : La nullité qui cherche à se faire valoir auprès de son collègue. Interrogera sur le XIX^e^ siècle (et sur le reste). Un pur crétin.

Lévy-Bruhl : Croit avoir inventé quelque chose, mais ne veut pas laisser voir qu'il le croit. Calme, muet, indulgent. Exemple de question :

Qu'entend-on par *a priori* et *a posteriori* ?

Le reste, je ne sais rien.

Sois calme et songe en haut.

Songe aussi à moi.

JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Tarbes

Lakanal, dimanche soir, 24 juin 1906

Mon cher Jacques,

Je suis très embêté parce que à la merci d'une « liste » et dans le doute. Il n'y a rien de plus pénible que cela. Je suis rentré hier soir, après trois jours de congé avachis, pour commencer à travailler l'oral.

Serai-je admissible ? Boursier de licence ? Reçu ? Irai-je en Angleterre ? Serai-je soldat en novembre ? A Paris avec ma grand'-mère et ma sœur ?

Quand je dis que ça m'embête, évidemment j'exagère. Je suis très serein. Mais de tout cela dépend ce que je vais Écrire. A l'heure qu'il est, je ne puis Écrire et c'est ce qui me torture.

Et puis je sens que je baisse.

Avant-hier je suis retourné au *Salon* par une chaleur terrible. (Pauvres, pauvres soldats !) Ça m'a paru aussi vide que l'autre jour, à part :

Maurice Denis. Lumière sur la mer et dans les vergers, fruits, oranges, pommes bleues. Visages, corps trop éclairés et trop vus pour être beaux, mais dont la clarté est « plus belle encor que la beauté » et dont, soudain, la vérité d'un geste, d'une attitude, d'un emmêlement, suggère toute la grâce humaine.

Il y a, comme cela, cette fois, une femme lourde et des enfants sous des pommiers — une *Marine* avec des baigneuses, une bai-

gneuse, qui, au premier plan, coiffée, se tourne — une autre *Marine*, où des femmes se déshabillent, jouent, escaladent des rochers, puis se donnent la main vers un homme qui se met à genoux, nu, dans un tas de feuilles *(Ulysse et Nausicaa)*.

René Ménard. D'immenses toiles grises, ternes et désolées. Mer, rochers, ruine, portique.

Jean Veber. Ses caricatures, cette fois, me dégoûtent assez, beaucoup par leur prétention. Mais je trouve du charme à son conte de *Peau d'Ane* où il y a des paysages, une porte de château, des côtes que montent les habitants rêvés pour ce pays de Ma Mère l'Oye.

Carrière. Partout revient la douloureuse, puissante et tendre famille. De grands paysages de calmes soirs où elle est encore là.

Dans une petite toile isolée, deux mains merveilleuses offrent deux seins. Blancheur de chairs plus pâle et plus lumineuse que les Henner, au Petit-Palais. Expression, et seulement Expression-des-faces. Et ces yeux, flamme et vie, dans la brume du visage mêlé à l'air.

Les femmes, cette saison, ont des mains merveilleuses. De longues mitaines en dentelles vont jusqu'au coude, en laissant deviner le bras nu et s'épanouir les mains simplement baguées, qui font penser à des poèmes d'il y a quinze ans, intitulés : *la Dame aux Mains Merveilleuses*. Hier, à l'ombre, sur un bateau, au milieu de la chaleur et du soleil effrayants, je m'étais assis, désolé, désolé sans même être triste. Il y a eu, tout d'un coup, presque en face de moi, deux enfants et une jeune femme. Comment dire le charme de cela ? La jeunesse et la douceur de cela ? La mère était jeune, les cheveux relevés derrière le cou, avec des inflexions de cou. Les enfants posaient des questions. Elle répondait simplement.

Elle croisait sur son ombrelle ses mains nues dans la dentelle ; au petit garçon qui se dressait devant et questionnait, elle tirait des fils restés à son habit, puis elle répondait un peu, tout bas.

J'avais une grande amertume de les voir, de les voir s'en aller je ne sais où, dans le soleil. Et j'étais presque heureux, d'avoir pu faire passer au moins, dans le vide de mon âme, cette fraîcheur ; presque heureux que la jeune femme, en partant, sur le quai, montant l'escalier de pierre en leur donnant la main — pour me voir, sanglé de sombre, élégant et désolé, ne se retourne pas... ne se retourne pas.

— Je pense, par contraste, à la vie sordide que tu mènes. Évidemment, ma « profession de foi » a dû te paraître un peu ridicule. Mais, d'abord, j'avais voulu seulement indiquer ce que, malgré

toute l'ignominie, je trouverais à prendre au régiment. Puis, je pense que peut-être il n'y a pas de degré dans l'horreur de ces existences qu'on nous force à mener, dans l'horreur de ces vies artificielles et qui ne sont pas les nôtres. Comme dit Van Lerberghe : ne prenons des choses que la fleur. Or, au lycée comme à la caserne, il n'y a rien à prendre, sinon par le souvenir ou le désir. Et, de la hauteur où nous sommes arrivés, je ne vois pas grande différence entre la crapulerie des propos de lycée et l'ignominie des propos de caserne, entre la honte de saluer Bazin et de lui obéir, ou la rage de rester silencieux sous les injures d'un lieutenant, entre l'odeur rance de nos chambres et la puanteur de la chambrée. Tout cela blesse, n'est-ce pas : alors, comme dit le soldat : « un peu plus, un peu moins ».

Il est vrai que moi, quand je dis lycée, je pense aussi à Bourges, où les draps étaient aussi puants que les plus puants de la caserne, et à Brest où la rude grossièreté m'a blessé plus rudement, sans défense et non prévenu comme je l'étais, que ne me blessera celle du régiment, maintenant que je suis aguerri.

Tout ceci, non pas pour nier ta souffrance, mon pauvre ami, car je sais que tu souffres et que de plus endurcis que toi crèvent à la peine, mais pour me rassurer un peu, moi.

A propos, je suis heureux de t'annoncer que toute l'imbécile crapule d'ici est matée : j'interpelle Loule de ma place en le priant de ne pas me regarder — et il y a tant de révolte par tout le lycée, tant de cris, de hurlements, puis de « muettes » soudaines et prolongées lorsque Bazin vient au réfectoire, qu' « ils » ont capitulé. Avant-hier, après une séance (où je n'étais pas) où Bazin, venu pour braver, assis sur une chaise derrière un carré soupçonné, avait toussé, rougi, sué, pâli, dans le silence effrayant et sous les regards des 120 élèves, il a fait appeler deux philosophes soupçonnés et dont les parents sont haut-placés. Pris de franchise, ils lui ont tout dit, tout ce qu'on pense de lui. « Et combien de temps allez-vous continuer ? — Ça ne s'arrêtera pas, vous ferez mieux de ne plus venir ». Depuis, il est au lit, malade, et toutes les consignes sont levées.

Ici, je souffre surtout de ne plus t'avoir, et d'être obligé de passer ma vie avec un ou deux petits types qui me dégoûtent... qui me dégoûtent ! Ce petit B., je le supporte parce qu'il n'y a que lui, et que je puis lui cracher, quand il me plaît, combien il me dégoûte. Ce petit bonhomme qui n'ose rien, jamais rien, aussi étroit de goût que de volonté, qui a mis trois ans à tout accepter dans Jammes, et qui le plagie maintenant...

Il a d'ailleurs un certain talent. Mais c'est justement ce qui

m'exaspère, ces compromis perpétuels, cette moyenne en tout, cette attitude pas dangereuse, partout.

Le commencement de la vraie gloire pour le Symbolisme. De B. je passe à M. — Te souviens-tu de M. ? Le potache de quinze ans, sale, débraillé, sportif et cancre. Le mauvais élève, indiscipliné, diseur de gros mots et qui lit en cachette des choses qui lui plaisent. Un jour, les mains dans sa culotte, un dimanche qu'il était collé comme à l'ordinaire, il est venu me demander si j'avais l'*Angelus* de Jammes. Renseignements pris, sa case était bourrée de Verhaeren, Rodenbach, Nietzsche, Musset, Leconte de Lisle, Régnier, Samain. Je lui dis : « Connais-tu Laforgue ? — Non, mais dis donc, il paraît qu'il a du génie ce type-là ? » Impossible d'ailleurs de lui parler plus de deux minutes sans qu'il vous injurie ou vous flanque des coups de poing. Il vient de s'abonner à *Vers et Prose*. Je lui parle de temps en temps de loin pour lui dire de remonter son pantalon et je lui fournis des bouquins de cagne où il copie ses devoirs.

Les symbolistes : bouquins pour mauvais élèves, bouquins lus quand on devrait lire les manuels du bachot : le commencement de la vraie gloire !

Ce qui m'est bien dur quand je rentre le lundi c'est de ne pas t'apporter à toi les choses que j'ai glanées au hasard de mes lectures, comme l'autre jour, par exemple, j'avais vu que Claudel était cité par Van Bever le premier de la seconde génération des auditeurs de Mallarmé. En relisant *l'Angelus* j'ai vu que *Septembre* était dédié à Claudel — et que la petite fille d'une courte et très belle pièce de Jammes était Jeanne Fort.

Nous aurions causé là-dessus. Ecrit, c'est mort.

Il est vrai que je rapporte d'autres choses que j'écris mais que je n'aurais pas pu dire.

Je désire beaucoup que tu fasses ton article. Fais l'impossible pour l'achever. Ce sera si beau, si bellement intelligent et compréhensif. Cela te révèlera — au moins à Claudel et à ceux qui l'aiment — et peut-être à ceux qui devraient l'aimer.

Je ne pense pas que tu aies à redouter un article de Tancrède de Visan. Il n'osera pas s'attaquer à Claudel. Mais tu peux redouter quelque autre, car c'est dans l'air. Tu as vu dans *le Mercure*, Ch.- H. Hirsch citant des passages de *Connaissance du Temps*, essoufflé, incapable de rien ajouter.

Cet imbécile de C. est parti pour le régiment. Auparavant, avec M., ils avaient demandé à Fort de le voir. Il leur avait donné ren-

dez-vous au Café des Lilas où, disait-il, « vous pourrez voir aussi MM. Moréas, Vielé-Griffin... qui, eux, sont des maîtres ». Ils y ont été, émus. C., qui avait voulu à toute force prendre, avant de partir, de l'absinthe, était même légèrement ému. On ne leur a sorti que Tancrède de Visan ; monsieur charmant, comme Fort, naturellement. M. nous a dit comme il avait bien su lui placer à point, après l'exposé d'une de ses théories : « Ah ! oui, *Paysages introspectifs !* » C., au bout de deux minutes lui a frappé sur l'épaule en lui disant de sa voix de gorge : « Monsieur d' Visan, vous avez un prénom épique ! »

Fort les a invités à ses mardis ou à ses samedis (?). Ils n'y ont pas été, probablement pour insuffisance de smoking. Évidemment, ils y auraient rencontré qui ils auraient voulu. Pense que Claudel a du y passer dernièrement avec sa fiancée.

C. s'est cru très fort et très aimable en montrant malgré moi les vers de moi qu'il connaît, *la Vieille* et *Septembre*, à des amis et en particulier à M. — M. l'autre jour a voulu m'en dire un mot aimable et me faire dire un mot aussi de vers de lui que m'avait lus C. et que je n'avais pas trouvés mauvais. Je n'ai pas répondu. Je ne veux entrer en rapport avec nul jeune poète, au moins avant d'avoir fait ce qui me plaît.

Que penses-tu de ces laïus à perte de vue à la Chambre. Jaurès-Clemenceau-Jaurès-Deschanel. Est-ce assez grotesque ? Jaurès me fait invinciblement penser (et on trouverait je crois des louanges à l'adresse du peuple presque identiques) au tribun du peuple de *Tête d'Or*.

Tous ces discours pour reculer l'échéance d'une petite réforme dangereuse et qu'on va escamoter, l'impôt sur le revenu.

Comme Gourmont à raison de dire : « Jamais nous n'avons eu une majorité aussi conservatrice ».

J'ai passé trois jours de mes vacances à souffrir des discours de ces conservateurs-là, qui voudraient être très avancés en tout, mais qui sont terrorisés par ce mot : collectivisme, et les deux ou trois pauvres idées qu'il leur suggère, comme ils le sont en littérature par le symbolisme « qui ne se comprend pas ».

L'ironie de Clemenceau me fait invinciblement penser à l'ironie du Tribun du Peuple. Il dit : « Alors, c'est tout l'acquis des sociétés humaines que vous voulez détruire en un jour », comme l'autre dit : « Alors, jeune homme, si je comprends bien, ça va au pouvoir absolu ? »

Comme il faut que Jaurès et les socialistes soient faiblards pour ne pas répondre à ce bonhomme qui met victorieusement leurs théories en face de ce fait : une société organisée — et leur dit :

« *dans cette société*, aucune des solutions que vous proposez ne peut réaliser l'idéal de vos théories ».

Et, du bourgeois à l'ouvrier, tout le monde épuise sa raison et son bon sens, à se dire que, malgré tout, c'est vrai.

Il faut attendre le jour où, la raison ne fonctionnant plus si bien, on ne sent plus qu'une grande poussée venue on ne sait d'où, si puissante et si rapide, qu'elle écrase pour aller plus vite ceux-là mêmes qui marchaient en tête. Cf. les hommes de la Révolution qu'on met un empressement si risible à glorifier dans tous les coins de cette nouvelle Chambre.

Je ne dis d'ailleurs pas que nous la verrons, cette bousculade ; je ne fais pas même de vœux pour cela.

Je t'avais dit que je te parlerais des Rescapés de Courrières. Tout simplement — j'avais été frappé, dès le premier jour, et sans savoir ce qui allait suivre, de la bêtise générale du public et des ministres, s'imaginant que dix mineurs, parce qu'on les avait enfermés à cent pieds sous terre sans boire ni manger, étaient devenus des héros. J'étais sûr aussi que l'admiration et l'émotion allaient cesser, dès qu'on s'apercevrait qu'ils s'étaient conduits en gens qui craignent la mort et la fuient. Comme si on avait de beaux gestes lorsque la mort et cent pieds d'obscurité vous séparent du monde civilisé. Ou plutôt comme si tous les gestes, quels qu'ils soient, n'étaient pas beaux, dans l'horreur et l'effroi de ce drame.

J'étais sûr aussi que, revenus à la vie, ainsi magnifiés, ces hommes allaient se conduire si naturellement que leur conduite allait déplaire comme celle de rustres introduits dans un salon : cf. ces misérables se montrant à Lille et ailleurs pour dix sous.

Ceci me rappelle J. et plus généralement cette personnification du crétinisme bon enfant qu'est « le Parisien ». Quand il est parti pour son trou d'Auvergne, je ne disais rien, on le plaignait. Alors, on m'a soupçonné de désirer faire un séjour comme ça chez des brutes de paysans. Je n'ai pas dit non.

Au retour, J. me visant : « Ah ! les brutes, ah ! non par exemple, ils ne sont pas intéressants. Boire, ils ne connaissent que ça, il faut les voir s'empiler, etc... Vendre leurs couteaux à Thiers, ramasser de l'argent, ils ne pensent qu'à ça. Le paysan, brute grossière et égoïste, sa femme est son esclave, il envoie sa fille à Paris, nourrice... Ah ! moi aussi, je me disais, s'ils sont pauvres, ce dévouement de la fille qui part, cette existence d'oiseaux de proie, ça devient beau et intéressant, mais le paysan est riche et il ne fait ça que par avarice, etc., etc... » Et ainsi, il s'imagine que toute la beauté des conduites humaines se trouve dans l'obéissance à trois petits

préceptes de morale appris dans des livres d'école. Toute son admiration se guide sur ces trois préceptes. Comme tous, il s'en va dans la vie, les méprisant quand ils ne lui sont pas directement utiles, et admirablement affecté de voir que tout le monde les méprise comme lui, quand c'est possible.

Il disait aussi ceci, qui me paraît condenser en une phrase tout un côté de la sottise bourgeoise et plus particulièrement parisienne :

« Figure-toi que Marguerite (son ancienne bonne, chez qui il est) a voulu leur parler un peu de propreté, conseiller aux femmes de faire leur toilette du bas. Tout le bourg scandalisé répète maintenant que Marguerite est une putain ». « Toilette du bas », ces bonshommes croient avoir tout dit, s'être raccrochés à une réalité tangible, indéniable, scientifique, éternelle, lorsque, quand on leur parle poésie, ils ont dit un gros mot, ou, quand on leur parle amour, ils vous ont sorti leurs connaissances physiologiques et hygiéniques, ou, généralement, lorsqu'ils ont osé parler de choses impudiques en cachant leur plaisir sous un prétexte scientifico-hygiénique. Quand ça s'adresse aux paysans, aux vrais, aux paysans des fermes ou des bourgs perdus, ça devient grotesque. Et comme je comprends la réponse des paysannes qui passent leur vie dans le fumier et la terre, qui ont toujours bien vécu comme ça et ne se laveraient que pour se retremper dans la crasse. Pourquoi se laveraient-elles ? Pourquoi leur conseiller de se laver ?

***

Je vais t'envoyer dans deux ou trois jours les petits bouquins avec ceux que tu m'as prêtés. Tu n'auras pas *la Mort aux Berceaux* que j'ai dans un vieux *Mercure* et qui est bien, sans plus ; ni *Quelques Cadences* que je garde, car c'est tout bonnement des extraits des premiers livres et de *Du Sang*, que tu as.

J'ai lu ces jours-ci :

La Machine à explorer le Temps. Parcouru seulement. Ses débuts et certains passages dramatiques sont toujours admirables, saisissants, et vous mettent la cervelle à l'envers : le départ sur la quatrième dimension, le retour avec, dans la main, les fleurs du futur — sont tels. Et aussi cette idée de faire partir, à la fin, et ne jamais revenir, l'Explorateur du Temps. Mais ses inventions pour ce monde futur comme pour celui de la Lune sont d'une fantaisie bien inintéressante.

Amants, de Donnay. C'est très réussi, très parisiennement douloureux. Il y a un départ qui gonfle suffisamment le cœur. Mais comment aimer ça après le départ d'Anne :

Je reviendrai quand vous ne vous y attendrez pas.
Peut-être à midi quand on mange

Et peut-être que, la nuit, vous réveillant, vous entendrez mon pas sur la route.

Le Passé, de Porto-Riche. C'est fatigant, trop touffu, mais plus fort et plus spirituel que Donnay.

L'Écornifleur, de Jules Renard. C'est terriblement intelligent. Ça vous dissèque un bourgeois, une bourgeoise, un poète. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser que tout ça c'est ce qu'on voit, l'apparence, le superficiel ; et qu'au fond, sous les mots de cette partie de cartes, de cette méditation sous les étoiles, il y a quelque chose qu'on sent, qui est vivant, qui est beau et qui passe, que Maeterlinck et d'autres ont révélé, et que nous, les poètes, nous tâchons d'exprimer. Il y a tels épisodes qui sont presque ceux que je traiterai dans ce que j'écrirai, mais j'ai toujours négligé la médiocrité évidente des acteurs pour la beauté du drame.

Les Flaireurs, de Van Lerberghe. C'est un beau poème, c'est la poésie, le mysticisme, le réalisme maeterlinckiens et flamands, l'épouvante, sans la philosophie du drame de Maeterlinck.

La littérature flamande : ordre d'évolution : réalisme, épouvante, mysticisme.

Je n'ai plus le temps de continuer cette liste de lectures. J'y reviendrai plus longuement, comme sur Ibsen : *Brand*, etc...

Un mot sur le blasphème de ton autre lettre : je me suis dit moi aussi, avec mélancolie, que j'avais créé en moi et seulement en moi, du jour où j'ai oublié son visage. Et lorsqu'un hasard ou un grand effort me le rappellent, je redeviens incapable de douter et je sens qu'il y a tout autour de moi, hors de moi, au-dessus, une vie merveilleuse que je n'aurai peut-être pas la force d'atteindre.

Je te serre la main, mon vieux, et te souhaite un grand courage.

Ton ami,

H. Fournier

Mes amitiés à Guinle et mes respects à son beau-frère. Pardonne-moi la grande pitié de ma lettre de candidat.

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, mardi 3 juillet 06

A travers les obscurcissements d'un rhume et les embêtements de la licence (je suis licencié depuis hier), voici que je me suis un peu repris quand même et que j'ai atteint deux ou trois idées claires, dont je me fortifie. C'est d'ailleurs un peu toi qui m'as conduit.

Avec le petit peu d'éloignement que m'ont donné ces huit jours de permission, je comprends que c'était toi qui avais raison sur le régiment et ta profession de foi ne me paraît plus du tout rid cule. Seulement, quand elle m'est arrivée, je souffrais trop immédiatement pour pouvoir *comprendre*, c'est-à-dire embrasser. En me reculant un peu aujourd'hui, je vois tout et j'accepte une fois de plus ; mais comme toujours, je *m'*accepte aussi avec mes terreurs, mes douleurs et mes dégoûts et moins que jamais je recherche l'impassibilité tendue, qui, si belle qu'elle puisse être chez certains, est toujours une pose.

(Quelle joie de sentir que tu as compris du premier coup ce que je viens de dire !)

Je la saisis maintenant la beauté barbare du régiment et je vois la conscience que j'en tirerai. Ce n'est pas l'organisation militaire qui est belle, car vraiment on la sent — comme je disais — trop caduque, trop inadéquate au présent. Ce qui est beau, c'est la fréquentation des brutes. Comme je les aime d'ici pour tout leur cynisme, et pour toute leur tranquillité, pour tous les dégoûts dont ils m'ont comblé. Je pensais, pendant que j'y étais, te parler des bienfaits de l'hypocrisie. Ç'eût été voir petitement. Enfin, je reconstitue mon âme primitive. Je goûte de loin ces extraordinaires veillées de la caserne, où se déchaîne « la bestialité dans toute sa candeur ». Et qu'importe que de près je souffre (physiquement et moralement) de ces bacchanales, puisque je sais maintenant que j'ai touché la vie. Il ne peut s'agir ici de jugement de valeur, mais simplement d'une expérience. Et d'ailleurs, quelle affreuse manie que celle de l'appréciation. Pourquoi estimer ceci convenable et cela non, ceci beau et cela laid, ceci bien et cela mal ? C'est contre cette manie qui nous possède tous, qu'il faut surtout réagir, pour établir la sagesse entre les hommes. Aussi comme tu as raison de ne voir aucune différence entre le lycée et la caserne. Je ne placerai pas ceci au-dessus de cela. Ce sont des formes égales de la vie, et elles ont le même droit à notre respect, à notre amour — puisqu'elles nous font souffrir à peu près autant l'une et l'autre.

Ce que je voulais dire de l'organisation militaire, c'est qu'elle a dû avoir sa raison d'être aux temps héroïques de l'Empire. Alors, elle devait être belle parce qu'elle culminait vers un sommet réel, parce qu'il y avait Tête d'or qui tentait de se soulever vers les cieux, et qui soulevait avec lui toute son armée. Mais maintenant qu'en haut il n'y a plus que des bureaux et des députés, la hiérarchie devient risible. Cette immense pyramide de gens qui observent minutieusement leurs distances, c'est pour supporter un monsieur, qui écrit dans un fauteuil vert et qui ne voit pas plus loin que ceux qui sont en bas. Aussi rien ne m'amuse comme

de voir dans la cour du quartier les croisements des officiers. Voici le commandant, dont le salut déférent et appuyé au colonel, se fait cordial pour ses collègues et s'achève protecteur devant le groupe des capitaines. Les modifications du visage sont aussi crevantes. Et quand on sent, avec autant de netteté que je la sens, la vanité de tout cela, on retient mal un grand éclat de rire libérateur. Une chose qui soulage, c'est d'évaluer la colossale bêtise de la plupart de ces bonshommes en papier. Pour certains officiers cependant, beaux, sanglés, sensuels et froids, j'ai cette espèce d'estime que Barrès ne peut refuser aux « oiseaux de proie ». J'ai plaisir à les voir passer sur leur cheval au pas, isolés (et occupés sans doute de quelque femme à violer). Mais ce ne sont que des survivants.

***

Et la situation politique. Tu as raison. Ces laïus Jaurès-Clemenceau, etc... sont grotesques. Je n'ai pas eu besoin de les lire tant on m'en a parlé. Et toute l'admiration de tous les timorés va à Clemenceau. Cependant je veux réhabiliter celui-ci. Il n'est pas aussi bête qu'il voudrait qu'on le croie. Cf. *l'Appel au Soldat* et surtout *Leurs Figures*, où sa physionomie de farceur magistral et froid devient épique. Si le Clemenceau de Barrès n'est pas le vrai, c'est au moins celui que je veux imaginer.

Quant à Jaurès, il est malheureusement convaincu que le socialisme a besoin d'arguments. Cependant, si son éloquence est piteuse, ses discours et ses articles ont une qualité : c'est que leur généralité et leur vague expriment à merveille le caractère abstrait du mouvement socialiste. Ce qu'on cherche à atteindre ce n'est ni l'impôt sur le revenu, ni la journée de huit heures (car pourquoi pas de six ou de quatre?), pas même le partage des biens, c'est d'une façon générale un état nouveau. C'est la vie qui veut se coucher de l'autre côté. Et les hommes petits, rationnels et précis, veulent expliquer à l'avance pourquoi. Ils ont tort. Et c'est pourquoi l'incohérence des rêves fumeux de Jaurès trahit involontairement, bien mieux que toute dissertation ou codification socialiste, la nature de la tendance révolutionnaire. Et c'est pourquoi le peuple, celui qui marche, a raison (comme toujours) de reconnaître en Jaurès son conducteur. Conducteur qui ne voit pas devant soi, mais qui perçoit obscurément la secrète direction du troupeau.

Je me suis amusé à soutenir à un ami de Guinle, radical-socialiste de profession, que le peuple avait raison de confondre collectivisme, socialisme et anarchie. Mais pour pimenter mon amusement, je n'ai pas voulu lui expliquer exactement ma pensée. Depuis, je reviens souvent là-dessus. Il me dit : « Les socialistes ne feront

rien, tant qu'ils n'auront pas un code ». Je réponds : « Les socialistes, quand ils auront un code, devront commencer à céder la place à d'autres ». La foule marche avec un visage informe.

Mais, sans pouvoir l'exprimer, elle sait ce qu'elle veut. L'incroyable indifférence qui environne ces temps-ci la révision de l'Affaire Dreyfus, ne peut étonner que des esprits superficiels. Croit-on que jamais un Français se soit passionné pour l'innocence ou la culpabilité de M. Dreyfus ? Allons donc ! La bêtise n'atteint pas à ces degrés. Que nous foutait à tous, que Dreyfus ait ou non trahi ? Il y avait d'un côté ceux qui aimaient le costume militaire, de l'autre ceux qui préféraient la robe de professeur. Ou plutôt il y avait une France qui haïssait l'autre France. Et cette dualité subsiste. Seulement au lieu de prétexter Dreyfus, elle invoque Combes, ou la Séparation. Déjà même cette affaire semble enterrée. On manque d'un qualificatif pour s'injurier. Mais on en trouvera bientôt un. Ce qui est véritable et profond, c'est la haine sourde, tenace, constante de certains hommes pour certains autres. Et cette haine, à laquelle le peuple s'attache passionnément et patiemment, est sans raison. Elle est : et voilà tout. Elle signifie une tendance de la vie se heurtant à une résistance du passé. C'est tout. Si l'on arrive jamais à une concordance, cela ne sera ni mieux ni pire. Ce sera une autre forme du progrès simplement. Et surtout il faut ôter au mot progrès son sens moral de perfectionnement. Le progrès c'est la marche en avant, toujours également belle dans ses multiples péripéties.

La joie des esprits qui s'élèvent est de discerner sous les raisonnements le travail de l'inconscient.

La journée (la dernière) s'avance et je voudrais rendre visite à M. Frizeau, chez qui descend Jammes, quand il vient à Bordeaux, qui écrit à André Gide, qui a failli assister au mariage de Claudel, qui possède un Gauguin merveilleux et une *Imitation de Jésus-Christ* illustrée par Maurice Denis. Je vais me présenter chez lui sans recommandation et sans prétexte. Je m'imagine que je joue un peu ma destinée.

Je me dépêche donc de tout te dire.

— Que c'est bien ce que tu me dis sur Maurice Denis ! Et René Ménard, quel type merveilleux !

— Que c'est exquis ce que tu me racontes de ta promenade en bateau ! Et que j'aime aussi les mitaines en dentelle.

— Avant de recevoir ta lettre, j'avais trouvé dans *Connaissance de l'Est* une certaine influence de Mallarmé. Que c'est beau *Connaissance de l'Est !* Que c'est profond, émouvant et illimité. Je l'ai acheté. Je t'en reparlerai quand je l'aurai tout lu. Le livre est exquis à manier dans sa simplicité précieuse. Pas de numéros

de pages, pas de titres et sous-titres. La beauté sûre d'elle-même et se présentant sans atours. Que c'est beau ! Que c'est immortel, chacun de ces petits tableaux orientaux, où tant de choses *de plus* sont contenues.

— Je voudrais toujours faire mon article. Je ne le ferai pas.

— Exquise et attristante l'histoire C.-M.-Fort.

— Très juste ton épilogue sur les rescapés. Dans le même genre j'apprécie la Mérelli, qui achève tranquillement et mélancoliquement d'épuiser dans les music-halls son petit succès. Très simple elle aussi à sa façon et si résignée à mourir d'ici huit jours dans un oubli éternel.

— Très juste sur J. mais à condition que d'un coup d'aile on s'élève un peu plus haut et qu'on accepte J. aussi, même J.

— Peut-être as-tu trouvé la formule de la plus haute poésie : « Mais j'ai toujours négligé la médiocrité évidente des acteurs pour la beauté du drame ».

— Oh ! le départ d'Anne Vercors ! Et le retour d'Anne Vercors.

— J'ai oublié de te dire que j'ai retrouvé chez Guinle une de tes poésies : *Sur le chemin* (je crois que c'est ainsi qu'elle commence) et que je l'ai relue avec émotion. Il y a quelque chose de très beau là dedans, une spontanéité si rare, si rare.

J'achète en plus de *Connaissance de l'Est, les Fleurs du Mal* et *le Cœur Solitaire* (au rabais, afin de marquer la nuance de mon estime). J'ai préféré *les Fleurs du Mal* à *Plus loin*, à *la Cité des Eaux*, au *Deuil des Primevères*, aux *Premiers Poèmes* de Kahn et aux *Stances*, parce qu' « il y en a davantage » et qu'en ce moment surtout c'est une considération. J'ai si peu à lire. J'ai demandé aussi *les Nourritures Terrestres* d'André Gide. Je me réserve d'acheter *le Voyage d'Urien* illustré par Maurice Denis, quand je serai riche (douze francs).

J'ai lu :

Heures de Corse. — C'est extrêmement inintéressant, comme la majorité des petits bouquins édités chez Sansot. Il est mort. N'ajoutons rien.

Œdipe et le Sphinx. — La platitude poussée au génie. Il a le génie de la platitude ce type-là. Il est si plat, qu'on admire tout haut, se disant : « Il doit y avoir quelque chose que je ne vois pas ». C'est une manière amusante de s'élever au-dessus des hommes que de les berner ainsi. Mais je crois que je t'ai déjà dit tout cela.

J'ai encore des masses de choses à te dire. Mais ma valise et le train m'attendent. Il faut finir.

Pardon de t'avoir soupçonné d'une infidélité à *Pelléas !* J'ai su qu'on ne l'avait pas joué.

Tu es mon seul recours, le seul être à qui je pense avec profondeur. J'ai perdu l'espoir de rencontrer d'autres que toi qui me

vaillent — d'ici longtemps. — Car ce serait d'un orgueil risible sans cette restriction.

Je n'ai pas trouvé M. Frizeau. Sa maison était fermée.

Écris-moi et passe ton examen avec le même détachement que moi. Écris-moi à Tarbes jusqu'à nouvel ordre.

Les bouquins ne sont pas arrivés. S'ils ne sont pas partis, adresse-les à Bordeaux malgré tout.

Au moment du départ, un peu d'angoisse me revient. Adieu mon cher, cher ami,

JACQUES

A Henri Fournier, à Lakanal

Bordeaux, 10 juillet 1906

Renvoie-moi *le plus tôt possible* « *Brand* » qu'on me réclame et qui n'est pas à moi. Si tu veux et si tu les as lus, renvoie par la même occasion les autres bouquins. Ce sera une économie pour toi. Je suis revenu au 144e à Bordeaux. Je suis content. Par malheur, on m'envoie pour un mois (ou plus ?) à Saint-Médard, petit patelin militaire des environs. Je serai chez moi les dimanches, mais c'est peu. Écris-moi jusqu'à nouvel ordre rue Hustin.

J'ai déjà des foules de choses à te dire. Ma dernière lettre me déplaît. Le ton en est faux. J'en rêve une bien belle. Pourrai-je l'écrire ?

Écris-moi, *malgré tout.*

JACQUES R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Lakanal, 11 juillet

Pardonne-moi de t'avoir fait attendre tes bouquins. Je ne pouvais trouver le temps de finir *Brand.*

Tu ne m'avais bien envoyé que *les Bâtisseurs de Ponts* et *Brand?*

A tes cinq petits bouquins, j'aurais bien voulu ajouter la petite brochure sur H. de Régnier et celle sur Maeterlinck qui contiennent quelques petits renseignements, des dates et des caricatures, et les *Reliquiae*, d'Eugénie de Guérin.

« Ce sont les jours amers » d'une jeune fille très pieuse qui a trop lu Lamartine.

Mais tout cela est là-haut, et je veux que ce paquet parte aujourd'hui.

Je n'ai pu que parcourir *De Tartuffe à ces Messieurs* ; c'est sans

intérêt comme, paraît-il, toute la critique et la prose de Kahn — *les Cantines du Nord* que je crois judicieux.

— J'ai fini *Brand*. C'est plus haut, plus vaste et plus puissant que tout l'Ibsen que j'ai déjà lu. J'ai hâte de lire *Peer Gynt* qui m'intrigue depuis longtemps. Je reviendrai sur *Brand*.

— La conférence de Schwob m'a déçu. C'est beau mais à côté. J'aime mieux ce qu'a dit Taine.

— Je t'écrirai la semaine prochaine. Ça n'a l'air de rien, ce « la semaine prochaine »... et (j'allais dire des bêtises)... en somme, ça n'est rien.

La liste est lundi, et je préférerais n'être pas admissible car je ne sais rien pour l'oral. Je n'ai rien pu faire de sérieux. Cette fatigue cérébrale continue, avec presque des périodes de crise ; on me traite à la caféine, à la kola, à la strychnine, etc... Rien n'y fait et je souffre terriblement de cette impuissance à travailler ou même à penser.

— J'ai décidé mes parents à ne pas même demander la prolongation de bourse qui pourtant n'engageait à rien. J'avais peur de me laisser aller, pendant les vacances, à accepter une dernière année de lycée.

Je serai donc à Paris l'année prochaine, avec ma grand'mère et ma sœur. Je ferai la licence d'anglais, et si mes notes d'écrit sont... avouables, je préparerai sans doute l'École.

Que feras-tu, toi ?

Je ne puis retourner en Angleterre, cette année. Je suis heureux d'être forcé de passer mes vacances aux champs, où je pourrai peut-être, une fois reposé, écrire.

Ton ami,

H. F.

—

A Henri Fournier, à Lakanal

Saint-Médard-en-Jalles, 11 juillet 1906

J'ai cherché la définition d'un esprit libre. Voici ce que j'ai trouvé :

Un esprit libre, c'est celui qui sait poser les problèmes sous une forme qui n'implique à l'avance aucune solution. Avoir l'esprit libre, c'est uniquement *voir* toute question dans sa nudité — dépouillée de toutes les interprétations et les réponses des hommes antérieurs. Jusqu'ici je ne dis rien qui n'ait été déjà dit. Mais voici le curieux : c'est qu'en prenant cette attitude en face des problèmes de la vie, on ne songe plus à les résoudre, on ne songe plus à leur apposer sa petite solution. Il n'y a de problèmes que

pour ceux dont un préjugé moraliste (ou immoraliste) hante l'esprit ; ils ne veulent résoudre que parce qu'ils apprécient. Car si l'on supprime en son esprit tout jugement préalable implicite, toute vue préliminaire, si l'on se contente de *regarder* avec froideur et précision, on ne songe plus qu'à accepter, qu'à constater que la vie pose ici une antinomie, et il ne vient pas même à l'idée de la réduire.

Au premier abord, cette définition de l'esprit libre semble vulgaire et surtout il paraît assez facile de se créer un esprit libre. En fait, c'est la chose la plus surhumaine qui soit, mais aussi la seule chose qui vaille la peine de vivre. Je crois fermement que vouloir arriver à juger librement toute chose, c'est poursuivre une chimère. Mais c'est la plus belle, la seule des chimères, et la passion de voir tout, de contempler la vie intégrale, sans les obscurcissements subjectifs, — la seule passion, la plus sainte des passions.

Pour se rendre compte de la difficulté immense qu'il y a à saisir la réalité exacte, il ne faut que voir l'aberration immoraliste. L'arbitraire de la vision chrétienne devenant trop évidente, on *supposa* par réaction la nature amorale ou plutôt immorale ; car au fond on prenait surtout le contrepied de toutes les assertions classiques. (Ce qui trahit le mieux la préoccupation immoraliste, c'est le mot de Nietzsche : « Renversement de toutes les valeurs ». Renverser les valeurs, c'était admettre qu'il y avait des valeurs. L'esprit libre ne l'admet pas). Mais ce n'était pas le résultat de constatations ; c'était une hypothèse gratuite. Cette hypothèse rencontrait *peut-être* partiellement la réalité, mais par hasard. Elle n'était pas la vision d'un esprit libre.

Celui qui a fait les plus nobles efforts vers la liberté, c'est Remy de Gourmont. Je comprends maintenant pourquoi, sans l'aimer, j'estime si fort cet homme. Il est sûr qu'il se tend avec une obstination magnifique vers une interprétation originale. Mais je crois percevoir aussi le préjugé (très délicat) qui entache d'équivoque ses observations ; et c'est justement le souci de l'originalité. Il se préoccupe trop de voir autrement qu'on n'a vu avant lui, il tâche trop de se distinguer par l'imprévu de ses jugements. En d'autres termes, il s'efforce trop pour penser librement. Son attitude raidie le rend même parfois déplaisant. Mais c'est la passion dont il brûle qui est belle.

Il n'y a pas chez Barrès cette application à la liberté d'esprit. Et pourtant c'est lui qui a eu sur certains points les visions les plus précises et les plus rigoureuses, par exemple sur la volupté intellectuelle, sur la mort et la sensualité, sur l'essence féminine, sur la douleur. Mais ce n'étaient que vues fragmentaires. Il y mêlait ses dédains et ses charmantes aristocraties, qui voilaient de subjectivisme ses observations. Comme par coquetterie, comme pour

montrer la difficulté de penser par soi ; Barrès — avec une crânerie qui n'était qu'une transformation de sa spontanéité de pensée — a fini par se confier à une tradition. Une manière de dire : Je suis fatigué de mes périlleux exercices ; je vais me reposer. Il n'importe. Il a eu à un degré extraordinaire la spontanéité de l'originalité ; il a eu une manière unique de présenter sans affectation et avec une grâce exquise les résultats de ses expériences personnelles. Qu'il nous soit un exemple !

Je dis ici simplement : Claudel est, en vertu même de ma définition, l'esprit le plus libre qui soit.

Mais pour apporter à tout ce que je viens de dire la restriction de mon relativisme, j'ajoute :

1° que tout ceci suppose que je crois à une réalité en soi, indépendante des visions que nous en pouvons avoir et réglant la justesse de ces visions. Or, de cette réalité, je ne suis pas sûr du tout. J'en doute même violemment. Je pose donc cette contradiction sans la résoudre, prouvant par là même ma liberté d'esprit.

2° De plus, je crois que toute vision aussi étroite, aussi haineuse, aussi grotesque soit-elle, vaut autant, est aussi belle (dans la totalité de la vie) que la vision libre. Ceci contredit encore plus nettement mes paroles de tout à l'heure. Et pourtant je dois le dire. Au fond je veux signifier que *ma* passion est de voir juste, mais que j'accepte chez les autres toutes les autres passions, même celles qui font voir faux.

Ainsi se dénoue dans l'universelle compréhension toute affirmation particulière.

***

Mais pourquoi cet exorde solennel et pédant ? Simplement pour arriver à te dire ceci : que je cherche passionnément à me faire de l'armée une idée libre. J'attache à cet exercice une importance, que je ne peux m'expliquer que par le plaisir de ratiociner. J'y consacre tous mes moments de lucidité. Ce sont mes voluptés de l'instant.

D'abord, je sens que j'ai fait mes réflexions antérieures avec un préjugé antimilitaire. Je les tiens donc pour non avenues. Et pourtant j'y reviens, je les restaure à peu près complètement, quand je m'applique à une observation libre ; mais avec des adjonctions.

Je persiste à croire que l'armée est devenue inutile, qu'elle touche à son déclin et que le règne socialiste la remplacera. Je distingue cette caducité aux indices que j'ai déjà signalés : vanité et vacuité de presque tous les exercices ; formalisme surtout, formalisme, qui est toujours signe de décadence. L'armée est le refuge du formalisme. Tout s'y accomplit par rites ; on y a une superstition bizarre des distances et des hiérarchies ; les prescriptions y

sont sacrées. Et tout cela indique une disparition prochaine.

Mais la mort de l'armée implique la mort de la guerre ; et voici le passionnant problème. J'ai eu pour la guerre une immense horreur. Mais je ne veux pas juger avec des répulsions. La guerre est. Il s'agit simplement de savoir *pourquoi* elle est, et si sa cause peut la faire subsister longtemps. Or, je crois discerner que la guerre satisfait un de nos instincts les plus profonds, l'instinct du risque. Il y aurait sur le risque tout un bouquin à écrire. On y montrerait que le petit enfant n'apprend à vivre qu'en se risquant, qu'en grandissant il aime à se risquer, à mériter des punitions, à chercher de mauvais coups. On décrirait l'émoi délicieux des départs, la volupté de s'abandonner au péril, et la *peur*, qui est la passion la plus intense et la plus sensuelle qui soit, la seule qui ramasse toute notre âme en une sensation unique et terriblement primitive. On n'aurait pas de peine à montrer que, sous le couvert des prétextes politiques, c'est cet instinct du risque qui pousse les peuples les uns contre les autres. Le patriotisme sincère est-il autre chose que la joie de partir avec des étendards, et des femmes en pleurs derrière soi, sans savoir si l'on reviendra ? Moi-même j'ai senti cet âpre plaisir du danger dans le service en campagne. On se glisse, on se terre, on écoute venir l'ennemi, la fusillade se rapprocher, et sous sa main l'on sent la cartouche attentive au creux du fusil. C'est une sensation unique et passionnante. C'est de ce moment que j'ai compris la guerre.

Toute la question est donc de savoir si cet amour du péril est indéracinable chez l'homme, ou s'il peut être subordonné à une passion plus forte, celle du bien-être par exemple. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de passion plus forte pour contredire le goût du risque. Mais il se pourrait que le règne socialiste, en établissant un confort relatif et pour tous à peu près égal, dissimulât et fît oublier aux hommes leur plus profond, leur véritable instinct. Les réveils de cet instinct du moins seraient isolés et taxés de crimes. N'est-ce pas un peu ce qui commence à se produire ? Le meurtre n'est-il pas une aberration du sentiment guerrier ? Un moyen qu'emploie l'individu dont les compagnons refusent de se lever, pour sacrifier à son penchant et satisfaire sa sensualité ? Si la bénigne médiocrité socialiste arrive ainsi à endormir notre passion du risque, il y a des chances pour que la guerre et par suite l'armée disparaissent.

Cependant il y a une autre passion plus rare, mais qui, si elle se rencontrait exaspérée dans quelque grande âme, pourrait bien conserver encore pour un temps le régime guerrier. C'est la passion du commandement. Je sens en moi quelle volupté ce peut être de commander à des hommes, de les manier, de les pétrir, de les informer à son gré. Il y a dans l'autorité quelque chose de contre

nature, de violent, qui doit donner des sensations bien intenses. Et comme je déteste être commandé, j'adorerais pouvoir commander. Ma timidité et ma voix m'en empêcheront toujours. Mais s'il se trouvait un autre Napoléon, la guerre et l'armée retrouveraient leur raison d'être.

En résumé, l'armée est primitive et elle subsiste par des instincts primitifs. La question se pose donc enfin de cette façon : savoir jusqu'à quel point le socialisme, dont l'avènement est imminent, sera en contradiction avec la primitivité. Et cela nous ne pouvons le savoir encore. Car il se peut que les apparences nous trompent, qui nous font voir un antagonisme entre les théories égalitaires et la hiérarchisation militaire. Nous n'aboutissons donc pas à une solution. Mais nous posons un problème dans sa pureté et en des termes qui n'impliquent aucun jugement préalable. Nous avons donc fait œuvre d'esprits libres.

***

Il ne faut pas que le ton dogmatique et convaincu de tout ceci te fasse croire que j'expose des idées définitives. Loin de moi l'idée sinistre de faire du définitif. Je prend simplement un moment du devenir de ma pensée et je te l'expose intégralement. C'est ainsi que je procède toujours avec toi.

Je ne me fais pas non plus d'illusion sur l'intérêt du sujet, que je sais très relatif. Mais Barrès n'avait-il pas raison d'attacher plus de prix aux expériences qu'à leurs résultats, et ce qu'il y a d'intéressant n'est-ce pas plutôt la manière dont on pense que ce qu'on pense. J'ai pensé t'amuser avec une réflexion joliment menée. Puissé-je t'avoir un peu distrait ! C'est tout ce que je souhaite. Je m'aperçois cependant que l'abrutissement et le manque d'exercice ont donné à mon expression un certain flou, qui me déplaît. Ma pensée reste nette. Mais mes mots ne savent plus la serrer d'aussi près.

***

Quoi qu'il en soit, laissons là le régiment. Je n'en souffre pas trop en ce moment. Nous ne sommes que deux compagnies ici et nous ne faisons à peu près rien. Il y a de beaux bois, une jolie rivière. On se baigne. On a la paix. Ce n'est pas désagréable.

J'ai loué une petite chambre. La patronne m'appelle : « Mon petit ! » Je t'écris dans un peu de solitude.

Ces détails donnés, je passe à de plus agréables histoires.

***

J'ai lu *Connaissance de l'Est.* Quand Claudel n'eût écrit que ça, il était le plus grand poète de notre temps. Comment dire la splen-

deur définitive et consciente de ces petits tableaux, qui sont en même temps des odes et des contemplations. Son âme sublime s'émeut, et sur le thème d'un paysage se construit une considération. Et l'on a — comme dans *l'Arbre* — l'impression d'unité profonde, de pénétration de l'âme et de la nature, de confusion et de communion intime entre l'être et l'esprit. C'est l'esprit qui s'épanouit en un monde, non pas en un monde idéologique comme celui de Barrès, mais en un monde immense et sensuel et lourd de véritable beauté. C'est aussi l'univers dans toute sa complexité magique qui se concentre en un esprit, qui s'appesantit en un esprit. Mais tout cela, ce sont des mots. Ce que je peux dire de plus précis c'est que Claudel n'a pas voulu « faire de couleur locale ». Laissant aux Loti le soin des descriptions minutieuses et bigarrées, il a saisi les traits essentiels, universels — pourrait-on dire — de chaque paysage, et il les a notés. Mais il ne faut pas croire qu'il ait tracé de simples schèmes. Sa langue splendide et grasse rend chaque phrase lourde de significations confuses, et ainsi se retrouve l'obscurité et la multiplicité de la vie. Les trois morceaux parus dans *la Revue de Paris* et qui sont imprimés au début du livre, ne peuvent donner une idée du reste. Ils sont trop purement descriptifs, bien qu'admirables. Les autres pourraient être qualifiés de : méditations naturelles. Je tâcherai d'en choisir un ou deux pour te les copier.

Comme je te disais, l'influence de Mallarmé est sensible, mais uniquement au point de vue syntaxique. Si j'avais le temps je développerais ceci que la syntaxe de Mallarmé est un grand effort vers l'expression naturelle et la clarté, car elle cherche à calquer l'ordre des mots sur l'ordre des pensées ; elle tend à reproduire la véritable continuité de la pensée. Et Claudel, qui cherchait à retrouver sous toutes les fragmentations la continuité profonde, s'est naturellement saisi de cette arme. C'est du moins ce qu'il me semble.

J'ai pensé aussi à un moment, mais à un moment seulement, à Rimbaud.

Enfin j'ai senti imperceptiblement à certains endroits la jeunesse, un peu de complaisance verbale, quelques majuscules de trop. Mais je dis cela pour être complet, sans la moindre intention de critique.

C'est si beau, si pleinement harmonieux, si conscient, si large, si spontané, si voluptueux à lire, si près de mon cœur, si près de mon cœur !

***

Et maintenant il me faut procéder à trois exécutions, qui me fendent l'âme.

J'ai eu l'occasion de réviser mon opinion sur Maeterlinck sans le relire. C'est un travail curieux et souvent utile, car on est plus impartial en s'éloignant des petites caresses et des attendrissements du souvenir qu'une nouvelle lecture procure infailliblement. J'ai parcouru le très superficiel petit bouquin de Van Bever sur Maeterlinck et j'ai aperçu un Maeterlinck dépouillé de ses charmes littéraires et schématisé. J'ai aperçu ainsi son procédé, car il a un procédé. Cet homme-là est trop conscient. Il a conçu la forme de ses drames, il en a d'avance établi la structure, il a prévu et escompté ses effets. C'est ce que laisse transparaître *la Princesse Maleine*, où l'accumulation des péripéties étranges trahit un peu le procédé. *Pelléas* est évidemment le chef-d'œuvre. C'est là qu'on sent le moins la volonté d'imprécision ; c'est là que sont prononcées les paroles premières, et spontanées. Et pourtant quand Debussy n'est pas là, n'est-ce pas imperceptiblement agaçant le :

*C'est la couronne qu'*IL *m'a donnée,* etc...

Mais je m'arrête aussitôt, car le ton de ma critique pourrait te faire croire que je suis plus désabusé que je ne le suis en réalité. Rien qu'aux souvenirs évoqués par les résumés de Van Bever, je m'émouvais encore. *L'Intruse, les Aveugles* m'effaraient, *Pelléas* me donnait de grandes envies de larmes. Mais que Debussy est grand malgré tout !

Et que Claudel est grand aussi, qui lui ne connaît pas de procédés, mais est une âme en qui revit le monde. Claudel évidemment porte tort à Maeterlinck.

La seconde exécution est celle non de Jammes, mais de *l'Église habillée de Feuilles*. Je n'ai lu qu'une fois, mon impression reste donc révisible. Mais que j'ai trouvé cela mauvais ! On dirait de quelqu'un qui, ayant eu un beau jour une mauvaise idée, s'entêterait à la poursuivre. Ce n'est pas du vrai Jammes ce vague précieux, ce poétique contourné et faussement naïf. C'est faux, c'est faux. Je ne peux rien dire de plus, car le livre m'a presque agacé. Je réserve cependant pour un de ces jours une nouvelle lecture.

La troisième exécution est celle de Verlaine. Je fais des efforts surhumains pour découvrir ce qu'il y a de beau là dedans. Mettons à part quelques pièces exquises — surtout dans les *Poèmes Saturniens* et les *Romances sans paroles*. Tout le reste ou presque est d'un prosaïsme, d'un inintérêt, d'une gaucherie sans grâce qui vous effarent. Quoi, c'est cela Verlaine ! Quoi, c'est cela *la Bonne Chanson !* Quoi, c'est cela *Sagesse !* A chaque instant je m'attendais à tourner la page enfin sur le chef-d'œuvre ! Et rien ! Des balbutiements. Des rythmes décassyllabes, si plats ! Des métaphores

usées. De temps en temps à peine, quelque chose d'exquis. Je me demande si Verlaine ne pourrait pas se réduire à une centaine de vers. Et pourtant il me peine de prendre ainsi un ton sacrilège. Je garde pour Verlaine une grande affection ; mais ce devient une affection apitoyée.

Que Laforgue et que Rimbaud étaient plus poètes malgré tout, plus spontanés, plus amples, plus visionnaires. Les visions de Verlaine sont timides et frêles ; on les dirait déformées par le cadre étroit du vers (trop souvent de huit ou de dix pieds).

***

Il me reste à te parler de quelques impressions. Samedi dernier, en revenant de Tarbes, j'ai eu une de ces grandes ivresses que j'avais perdues depuis plus d'un mois. Cela prend pour prétexte n'importe quoi et s'élève furieux, vainqueur, avec une violence délicieuse. Ce sont les grandes tempêtes de l'eau intérieure, « le bouillonnement des sources éternelles », l'ineffable qui se gonfle, se passionne et se répand. Et quelle adorable lassitude, quand la crise est passée, quand il ne reste que le souvenir d'un mouvement immense de désir. Le désir en moi s'est épuré de ses objets concrets et vit pour lui seul. Il est toute ma vie, toute ma vie lui est consacrée ; et mes plus beaux moments sont ceux où il m'étouffe, me fait balbutier des mots puérils : « Moi, mon cher moi, mon génie, cœur de mon génie, être, être adoré ! » C'est alors que je me sens au sommet de la volupté, quand je n'en peux plus décrire la qualité.

Le même jour, dans le même train, j'ai perçu nettement le caractère original de ma Gascogne, en même temps que je m'émouvais de la retrouver. Je définis la Gascogne par trois couleurs : le bleu du ciel, le blanc des nuages qui floconnent sur le vert sombre des pins. Ce sont là, je crois, les traits essentiels de mon pays, ceux du moins qui me touchent l'âme. Ma situation ce jour-là m'a permis de comprendre en quoi consiste l'amour du sol natal. Je venais des montagnes, pour lesquelles j'ai une passion profonde ; et pourtant le regret de les quitter ne m'a pas empêché de ressentir très vivement le plaisir de retrouver mon horizon habituel. Pourquoi ce plaisir différent, mais tout aussi intense que celui que j'éprouve devant un admirable paysage étranger ? Justement, je crois, de ce que mon horizon m'est habituel. Qui empêche de croire qu'il existe une adaptation physiologique de l'individu au milieu *très restreint* où il vit, vulgairement : à son patelin ? Chaque homme accorde ses besoins au terrain et à l'*atmosphère* qui peuvent les satisfaire. Chaque province, mais aussi chaque village impose à ses habitants ses conditions vitales ; et s'ils les transgressent en s'en

allant ils en souffrent. Le patriotisme se ramènerait ainsi à la physiologie — ce qui ravirait Gourmont. J'ai remarqué d'ailleurs que les cosmopolites ne savent goûter la nature que littérairement ; ils ne la connaissent pas, ils n'ont pas « une accoutumance terrestre de sa compagnie ».

Toi, au contraire, tu as vécu dans son intimité, tu la sais dans toutes ses bontés et dans toutes ses ruses, tu as, — selon l'admirable mot que je ne cesse de me répéter — tu as « une accoutumance terrestre de sa compagnie ». Fais-nous-le voir, révèle-nous ta science et ta communion en un livre, qui soit beau comme du Claudel et très différent de Claudel.

Qu'y a-t-il de plus beau que les mots de Pierre de Craon à Violaine ? : *C'est ici la jonction de la craie champenoise et du labour soissonnais*, etc. (Je cite de mémoire). Qu'y a-t-il de plus beau, car qu'y a-t-il de plus pénétré, de plus intérieur à la nature ?

J'ai eu enfin une autre impression, qui était du Claudel, mais du Claudel transposé. De la caserne de Bordeaux, assez élevée, je voyais toute la ville sous un dôme de beau temps et de lumière. Elle m'apparaissait calme, ouverte, étendue et fermée cependant, unique et complète dans la coupe du ciel ; elle se reposait silencieuse et éclairée, dans la conscience de la vanité de toute fin humaine, dans l'abnégation de ses destinations et de ses désirs. Elle était là et c'était tout.

Je songeais, un peu pour le rapprocher de mon impression, un peu pour l'en distinguer, au vers de Régnier :

La Ville comme une âme ouverte aux étrangers,

pour l'en distinguer surtout.

J'aurais encore beaucoup de choses ténues à te dire. Je te voudrais beaucoup près de moi. Je te voudrais ici avec tes ressemblances, avec tes différences, avec ta compréhension et ta sensibilité. Je voudrais que nous cherchions ensemble des nuances et des généralités, des idées et des sensations ; je voudrais pouvoir dire des choses que je me repentirais aussitôt d'avoir dites, et que je modifierais peu à peu sous ton attention. Joie délicieuse de se changer en se complétant. Je voudrais de tes mots sensuels et délicats et si poétiques. Je voudrais aussi pour mon orgueil que tu m'encourages et me flattes et me dises un peu ma valeur, que je suis si seul à comprendre. Aie une bourse et viens à Bordeaux.

— Je vais lire *le Cœur solitaire*, *les Fleurs du Mal* et *les Nourritures Terrestres*.

Je classe décidément Louis Mercier parmi les honnêtes gens, sans plus. J'ai lu tout son livre.

Ne gaspille pas d'émotion à attendre les résultats de l'écrit. Mais communique-les-moi aussitôt au

144e Régiment d'Infanterie
2e Compagnie
Saint-Médard-en-Jalles (Gironde)

Ton JACQUES R.

Je commence à avoir des amnésies. T'ai-je parlé de mes réflexions sur les « cérémonials » ? Si tu me dis non, je te les communiquerai.

Samedi, 14 juillet

P. S. — Je trouve les bouquins en arrivant à Bordeaux. Infiniment merci. Je regrette d'avoir demandé *Sémiramis*.

J'ai l'*Henri de Régnier* de Léautaud, et j'ai lu chez Guinle le *Maeterlinck* de Van Bever. C'est d'un intérêt très, très restreint, à mon avis, les renseignements précis étant rares, surtout dans le *Maeterlinck*.

Guinle avait les *Reliquiae*, mais je n'ai pas eu le temps.

Il faut que je relise *Brand*, qui m'a impressionné, mais surpris et dérouté.

Je ne crois pas t'avoir envoyé autre chose que *Brand* et le Kipling.

Je te plains beaucoup de ta lassitude et de ton impuissance. C'est terrible. Mais il ne faut pas y croire et marcher quand même. Si tu savais dans quel abrutissement j'ai passé mon oral. Moi aussi je me sentais la tête pleine et lourde et confuse, et l'envie de dormir me terrassait.

Je t'approuve d'avoir délibérément écarté les possibilités de retour au lycée. Te renfermer une quatrième année, ç'eût été un crime.

Es-tu bien décidé à ne pas t'engager ? Tu sais que tu as jusqu'au mois d'octobre. C'est une question considérable. Réfléchis.

Tu me demandes ce que je ferai l'an prochain. Je suis au service jusqu'au mois de mai. Aussitôt libéré j'irai faire un tour à Paris, voir si je ne peux pas trouver une petite place qui m'aide à vivre sans trop m'occuper. Je préparerais mon agrégation. Je te verrai à ce moment, si décidément tu ne viens pas.

Écris-moi vite.

JACQUES

Je suis très abruti.

Je viens de lire *les Flaireurs*. J'ai trouvé cela facile, et moins fort que du Maeterlinck.

J'ai feuilleté (oh ! à peine) le *Journal* d'Amiel. Cela m'a donné à réfléchir sur le caractère de ma pensée. Je suis inquiet. Arriverai-je à la synthèse essentielle, au centre ? Ou me disperserai-je toujours en vérités fragmentaires comme Amiel, qui recouvre ce qu'il dit de jolis mots ?

A Jacques Rivière, à Saint-Médard-en-Jalles

Paris, lundi soir 9 heures, 16 juillet 1906

G. est admissible.
Moi pas.
G. hésite à passer l'oral.
Je voudrais que tu le recommandes, si tu peux.
Mon correspondant est plein de tact et de bonté.
Je suis presque content. Repos. Repos. Que j'ai souffert de la fatigue.
Merci pour ta lettre à laquelle je répondrai de La Chapelle.

HENRI

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle, le 5 août 1906

Mon cher Rivière,

Je suis ici depuis plus d'une quinzaine. Il m'est encore impossible de t'écrire. Je souffre de cette fatigue cérébrale qui ne s'est pas dissipée en arrivant ici, comme je l'espérais, et qui menace à chaque instant de tourner en fièvre cérébrale.

Je suis plein de choses à dire — et à te dire. Par instants, dans les chemins, cela revient avec toute ma ferveur de l'été dernier... puis je retombe vide, suant et incapable. Je souffre de cela plus que de tout, plus que du « vide insensé » de ma vie actuelle. Que je voudrais être guéri !

J'ai, malgré tout, tant de choses à faire, à dire.

— Mon examen a été rudement manqué. Mes notes ont été au-dessous de tout et vraiment morbides, je ne suis arrivé à la moyenne qu'en anglais, et le français et la version, mon fort, ont attrapé 5 et 8 ! tandis que j'avais à peu près la moyenne en thème ! et en philo. J'ai dû faire tout ça dans une inconscience complète. Ma bourse ne m'est, bien entendu, pas continuée à Lakanal. Le petit Bernès a écrit à mes parents une lettre très aimable et il va tâcher

de faire avoir à ma sœur une bourse de demi-pension au lycée Fénelon, pour préparer Sèvres. Ma sœur et moi nous logerons avec ma grand'mère aux environs de la rue de l'Éperon (lycée Fénelon) qui donne sur le boulevard Saint-Germain aux environs de la statue de Danton. Je serai probablement *externe* à Louis-le-Grand où je ferai une dernière ou avant-dernière cagne. Il faut que je finisse Normalien !

Je préfère ça à l'École Coloniale, très aléatoire — et puis me voilà « entraîné » maintenant, pour l'École.

Que je souffre, mon ami, de ne pas pouvoir te répondre, t'écrire. Je le ferai dès que je le pourrai. Je me suis mis dix fois à cette table de la mairie du premier qui domine le bourg et la campagne : mais ma tête se vide et tourne !

J'ai tellement hâte d'être arrivé à quelque chose et qu'on me fiche la paix, que je sacrifie à ça un peu de mes vacances, un peu de la solitude féconde de mes vacances : j'ai consenti à ce qu'un des derniers venus des « Panama » de Lakanal, riche, sauvage, ignorant totalement le français, fût pris en pension par mes parents.

Je parle beaucoup espagnol avec lui ; ce n'est pas fatigant, et je serai fort à la fin des vacances. Mais je m'arrange pour qu'il se fasse une vie séparée de la mienne et me laisse beaucoup de silence. Il est pourtant, quelquefois, très intéressant, et m'évoque la vie vierge de là-bas. Quand il se baigne, long, maigre, noirci et nu, je songe à Louis Laine qui va s'essuyer avec de l'herbe et reprendre sa chemise rouge.

Ne crois pas, pour ces derniers mots et pour d'autres, que je ne comprenne de Claudel que la superficielle poésie. Je crois bien être, à l'heure qu'il est, au cœur de Claudel. Je vis avec lui. Si peu que je puisse lire, son livre est mon seul secours contre le vide fiévreux qui me désespère.

Je veux t'écrire longuement et te parler longuement de lui dès que je pourrai.

Les reçus me font des cadeaux dont je te parlerai quand je les aurai lus (Dante-Gabriele Rossetti, en anglais, cadeau de P.) ou reçus (*Philoctète* de Gide — cadeau de Bichet qui vient de s'acheter Claudel. Je lui avais demandé d'abord *les Cahiers d'André Walter* pour commencer par le commencement. Epuisé).

Je te parlerai des livres qui traînent autour de moi et que je feuillette :

Correspondance de Flaubert. — Balzac *(Grandet, Goriot)*. — Jules Vallès : *l'Insurgé*. — Daudet : *le Petit Chose*. — Flaubert : *M^me^ Bovary*. — Goncourt : *Germinie Lacerteux*... Je te parlerai d'un million de choses dont, à ce moment surtout, après quatre pages de lettre, je suis incapable de te dire le premier mot.

Écris-moi quand même, mon pauvre vieux, malgré ta fatigue d'un autre genre.

Ton ami,

HENRI F.

Tu ne m'as pas parlé des « cérémonials ».

Je me serais peut-être engagé en octobre pour être sûr de guérir ma fatigue intellectuelle — mais il faut, pour ne faire qu'un an, avoir pris ses inscriptions depuis novembre dernier. Pas d'inscriptions cumulatives. Si tu avais de nouveaux renseignements là-dessus, renseigne-moi.

—

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Cette lettre commence plus de huit jours avant la réception de la tienne.

Saint-Médard, 3 août 1906

Ta lettre n'arrive pas. Peut-être m'attend-elle à Bordeaux, que j'ai quitté depuis lundi à l'expiration de ma permission. En ce moment, qu'elle fût perdue me serait une vraie douleur. Je voudrais savoir tant de choses de toi.

Cependant, comme j'en ai aussi beaucoup à te dire, je commence ma lettre, dussé-je ne l'achever que dans huit jours.

D'abord, je m'inquiète de ton sort. Renonces-tu décidément à faire ton service l'an prochain, au mois d'octobre ? Je crois que tu aurais tort d'ajourner cela. Cependant tu auras raison de saisir le bonheur immédiat d'une année tranquille à Paris, si ta grand'mère y vient.

Je rêve toujours. Si tu fais ton service, pourquoi ne demanderais-tu pas le 144 ? A Bourges tu seras éloigné de ta famille, sans soutien moral (ce dont on a très grand besoin, je t'assure), sans commodité d'installation et de réconfort. A Bordeaux tu sais avec quelle joie je t'accueillerais chez moi. Réfléchis et décide-toi librement.

Je crois qu'il n'y a plus de choses que je sois susceptible de dire mieux par écrit qu'oralement. Et puis le contact de toutes les heures !

Je me suis payé l'ironie d'envoyer des cartes de félicitation aux reçus de l'École.

Mais je me disais : Pourquoi se révolter ? Le choix n'est-il pas admirable et d'une justice surprenante ? L'Université choisit *ses* hommes, ceux qui lui sont d'avance destinés et elle les reconnaît,

sous toutes les apparences, à ce quelque chose de spécial qui est au-dessous de l'intelligence, et qu'il lui faut. N'aurions-nous pas souffert de ce qui fera la joie de ces pauvres âmes : la vie bête et les farces douteuses de l'École ? C'est nous qui nous sommes fourvoyés, et qui voulions prendre des places que nous ne *méritions* pas. La justice s'est rétablie automatiquement. Elle nous exclut.

***

J'ai revu X. Il y avait bientôt deux ans. On m'a annoncé son arrivée deux jours avant. J'ai eu un petit coup, puis tranquillité jusqu'au matin désigné. Mais ce matin-là mon émotion, d'abord malaise, s'est enflée peu à peu jusqu'à devenir inquiétude passionnée : je me cramponnais à ma table. Et dans mon exaltation j'ai écrit la meilleure page de mon article sur Claudel.

J'ai reconnu la sonnette. Je n'ai pas bougé. Mais on est venu me dire : « M^me^ X. et X. sont au salon. Il n'y a personne. Il faut y aller ». Je suis descendu. Dès que je l'ai vue, j'ai senti que c'était fini ; mon émotion s'est fondue brusquement et a fait place à de la volubilité. J'ai parlé beaucoup, mais sans me révéler fébrile.

Le reste du temps a été banal. Elle devait rester la journée. Elle est restée trois jours. Elle s'est un peu attendrie en regrets très vagues, que j'ai semblé ne pas comprendre. Elle souffrait plus que moi. (Ceci dit sans fierté d'aucune sorte). Elle souffrait que je ne voulusse pas faire de romanesque. Je me suis montré d'une indifférence empressée. J'ai pris plaisir à la replacer en tous les endroits où je m'étais penché sur elle, et à lui dire là n'importe quoi. C'était doux d'achever la profanation avec méthode. — Et puis sans cesse elle se défaisait à mes yeux. Je la voyais dans sa faiblesse, son ignorance, son inquiétude vers le bonheur. Je pénétrais ses petites idées douces et étroites, le petit cercle de ses pensées. C'était triste et délicieux, parce que définitif. Je finissais une affaire avec conscience et mélancolie.

Et pourtant jamais je n'ai mieux senti ma propre faiblesse et combien j'étais toujours prêt à m'abandonner, à me laisser glisser. Elle se serait alanguie dans un fauteuil avec une plainte un peu vraie, que je lui saisissais encore le poignet pour porter sa main à ma bouche avec des larmes de douceur. J'aurais eu beau savoir — comme je les savais alors — son infirmité et son obscurité, je n'aurais pu résister au délice de ce geste, au délice de m'incliner sur une femme.

Des femmes ma timidité m'empêche de goûter le plaisir sensuel ; et pourtant je suis sensuel. Mais j'ai je ne sais quel tendre penchant pour elles, qui me fait adorer leur contact, l'effleurement de leur peau et l'échange avec elles de paroles banales et douces. C'est au point que je ne peux rester près d'une jolie femme sans commencer

ce jeu périlleux et exquis de la conversation grave qui dégénère en causerie d'amour. Et je suis si subtilement passionné de leur âme qu'elles ne peuvent, malgré ma laideur, me brutaliser.

Ce qui m'inquiète c'est que la première — quelle qu'elle soit — qui me permettra de me pencher sur elle, me prendra. Que ferai-je alors, si je ne peux l'aimer longtemps, comme c'est presque sûr, que ferai-je avec mes scrupules ?

Ah ! ces grandes passions, qui vous prennent toute l'âme et s'en vont dans une banalité plus délicieusement triste que toute brutalité tragique ! Mais l'extérieur me fournira-t-il toujours des dénouements ?

Bordeaux, 4 août

Je sens que cette lettre me sera odieuse, que je regretterai de l'avoir écrite. Et j'aurai raison. Ce sont des choses dont on ne parle pas, dont on ne laisse rien voir que la douceur qu'elles ont apportée dans l'âme. Mais avec toi je ne peux plus me taire. Et puis pourquoi s'épargner le plaisir de satisfaire une manie ? (Ici, celle de la ratiocination, du remâchement, dirait Barrès).

Pendant mes quinze jours de permission, je suis revenu un peu à la vie. J'ai senti revenir la mémoire, la pensée, la passion. Encore une fois je me suis pris le poignet avec volupté et ferveur en disant : « Moi ! Moi ! Moi ! »

Et j'ai travaillé à mon article sur Claudel, sans l'achever. Je vais parler sans fausse modestie : à part quelques passages, c'est pitoyable. C'est à côté, mal dit ; ça a l'air d'une dissertation de philo, vaguement littéraire. C'est odieux, quand on connaît Claudel. Et pourtant je veux l'achever :

1° pour me mettre en règle avec moi-même ;

2° pour te l'envoyer et que tu me dises que ce n'est pas si mal que ça.

Mais je perds tout espoir de le faire accepter d'une revue.

Voici où j'en suis : j'ai quelques vagues lignes — qu'il faut reprendre et étendre — sur *l'Art* de Claudel.

J'ai deux morceaux très importants (comme longueur) exposant la doctrine :

1° l'incommutabilité des choses ;

2° la connaissance de Dieu.

Enfin j'ai quatre petites pages du commentaire général, que je voudrais placer à la fin, et où je reprendrais plusieurs des idées que je t'ai exprimées.

Il faudrait : achever cette dernière partie. Écrire la première tout au long. Et recommencer la deuxième en resserrant et en généralisant l'exposé de la doctrine. J'ai déjà opéré une première

concentration. Mais je me sens sans force pour une deuxième, qui serait pourtant indispensable.

Tu vois où en sont les choses. Et il y a plus de trois mois que j'ai commencé.

Pendant ces quinze jours, j'ai mis toute mon attention et toute ma vigueur de pensée dans ce travail. J'ai eu des moments délicieux, — ceux où, en écrivant, je pénétrais mieux certains détails de la doctrine. J'en ai eu de terribles, — ceux où je ne pouvais plus aligner aucune idée et ceux où je sentais que malgré moi je trahissais Claudel. L'ensemble des notes et pages rédigées forme un gros paquet de papiers. Je voudrais suffisamment compléter l'édifice pour au moins pouvoir brûler les échafaudages. Y arriverai-je ?

Demain dimanche, je souhaiterais beaucoup achever la dernière partie si délicate.

***

Pendant ma permission, j'étais arrivé à trouver sublime le service militaire. J'exagérais un peu. Je l'ai retrouvé rude et pénible, mais sympathique maintenant et compréhensible et beau. M'a éclairé la stupidité dédaigneuse ou socialiste de la plupart des dispensés, les uns souffrant de « vivre avec des brutes », les autres proclamant leurs topos antimilitaristes (connu l'décor). Et tous arrivant avec leurs phrases faites et leur bagout de seconde main. Par contraste, quelle verve, quelle spontanéité, quelle naturelle beauté dans la barbarie des autres. N'étant pas poète, je ne veux pas essayer de te peindre la grandeur comique de certaines scènes de chambrée et surtout des commentaires hurlés dont elles s'accompagnent. Mais je jubile par moments, et aussi d'être sympathique à beaucoup de « ces brutes ».

Saint-Médard, lundi 6 août

Je n'ai pas reçu ta lettre. J'ai une terreur qu'elle soit perdue.

Ma lettre, celle-ci, sera incohérente. Mais elle aura l'air d'une conversation. Voici une liste de tout ce dont je voudrais te parler :

Sur les cérémonials
Sur un ami dont je me détache
Sur la guerre
Sur André Gide
Sur *Jude l'Obscur*
Sur Claudel *(Connaissance de l'Est)*
Sur Baudelaire
Sur Verlaine.

Je choisis :

Jude l'Obscur. C'est beau. C'est dans une manière plus rapide, plus sèche, plus brutale que *Tess*. C'est une succession de petits

événements courts, sans grande importance en eux-mêmes, mais dont l'incessante accumulation fait le drame. Et le drame est terrible. Il vous donne ce malaise, cette anxiété que ne suffit pas à expliquer la lettre même, mais dont ce vague est d'autant plus poignant. On se sent le cœur étreint d'une douleur sèche et comme révoltée, d'une impatience angoissée. Et le dénouement, bien moins théâtral que celui de *Tess*, achève de désespérer en irritant. C'est très, très beau. Dirai-je que *Tess* m'a davantage ému ?

Il y a aussi des moments un peu mélo, comme toujours dans Hardy. Et je ne proscris pas le mélo, comme tu sais. Seulement je le veux compréhensible, admissible, exigé. Là il ne l'est pas

Mais l'âme de Jude et surtout celle de Sue Bridehead, sa cousine, sont merveilleuses. Lis.

Il va paraître une traduction des *Woodlanders* par Firmin Roz, chez Ollendorf.

L'Echo de Paris a publié *le Maire de Casterbridge*, mais ça n'a pas été réuni en volume.

Avec la *Barbara* publiée au *Mercure*, c'est tout ce qui a été traduit de Hardy :

Barbara (Mercure)
Le Maire de Casterbridge (Écho de Paris)
Tess (Hachette)
Jude (Ollendorf)
Les Woodlanders (sous presse). (Id.)

***

Te souviens-tu que tu m'écrivais : « Méfie-toi des admirateurs de Jammes. Beaucoup sont idiots » ? Un hasard m'a fait faire la connaissance de celui dont je t'avais parlé. Il m'a dit : « Je n'achèterai pas *l'Église habillée de Feuilles*, puisque je ne pourrai pas avoir la première édition. C'est désolant ». Il joue très bien au tennis.

Je ne veux pas parler de celui qui reçoit Jammes, écrit à Gide, et faillit aller au mariage de Claudel. Il s'agit d'un autre, que m'avait signalé mon libraire.

***

Si mes lettres perdent un peu leur caractère synthétique et constructif, c'est d'abord fatigue, ensuite que j'emploie toutes mes forces de condensation et de composition à mon article.

***

Un délice : le samedi soir, arrivant à bicyclette à Bordeaux, me débarbouiller, aller chez mon libraire, et toucher des livres, des livres, des livres. J'ai feuilleté :

Les Stances. (C'est se fiche du monde).

Plus Loin. (Je ne comprends, je ne ressens Vielé-Griffin que dans le silence et après plusieurs lectures. On se voudrait beaucoup d'amour pour ce type-là).

Des *Épilogues* de Gourmont, un où il dit ses deux grandes admirations, que les modernes n'ont pu effacer : Mallarmé, Baudelaire. Je comprends. C'était ce que Gourmont *devait* aimer.

***

Sur Baudelaire. — Je ne le *comprends* pas encore, en ce sens que je passe d'une impression à l'impression opposée et sur les mêmes pièces. Il y a quelque chose en moi qui l'attire, quelque chose qui le repousse. C'est la lutte entre mon goût de l'artificiel et ma passion de la nature.

Maintenant il y a des choses admirables, incontestables, classées, classiques, et qui vous prennent encore (surtout par l'*incomparable* splendeur du métier). D'autres me font sourire. Peu.

Ce qui me gêne un peu c'est le parti pris général, dont pourtant j'admire l'audace (en 1857). En 1857 c'était une apparition formidable que celle d'un livre comme *les Fleurs du Mal.* Je comprends le procès. Il symbolise bien la surprise générale (qui s'interpréta par une révolte morale).

J'ai feuilleté encore :

Des vers pas nuls de Jean Dominique. (Un petit bouquin intitulé, je crois : *l'Étoile des Mers*). A première vue (très rapide) cela m'a semblé assez original.

7 août

Je suis content : je viens de débrouiller *l'Après-Midi d'un Faune.* C'est beau, ces gestes courts ébauchés et qui retombent, ces désirs qui se lèvent un peu et soudain s'apaisent, cette oscillation perpétuelle entre le rêve et la réalité, le rêve tentant de se prolonger dans la réalité et sans cesse échouant.

Et puis l'idée de génie, dont Mallarmé est bien l'auteur, c'est celle de chercher à retrouver la réalité qualitative sous l'enveloppe factice que le langage lui a imposée. Le symbolisme, c'est une tentative pour atteindre la qualité, la réalité intérieure de l'âme déformée et trahie par les mots. Et comment atteindre cette qualité ? En replaçant les mots dans l'ordre qui s'approche le plus de l'ordre vrai des sensations. Et de cela Mallarmé a été l'initiateur. C'est en ce sens qu'on peut dire que son œuvre est un grand effort vers la précision et la clarté.

***

En plus de tout ce dont je t'ai annoncé vouloir te parler, il faut mettre :

Paul Adam
et un chapitre immense sur mon enfance.

Tu t'étonnes. Mais oui, j'ai des souvenirs d'enfance admirables. Je t'en raconterais si j'étais sûr de t'intéresser.

La maison où je suis né[1], et où j'ai habité jusqu'à quinze ans est dans le vieux quartier de Bordeaux, étroit, humide, avec la proximité, qu'on sent, de la rivière et des quais. Cette maison était grande : elle datait du dix-septième siècle et au-dessus des fenêtres il y avait des masques de femmes sculptés. Et voici dans cette maison un souvenir délicieusement banal. Au printemps, de notre second étage (le dernier), j'écoutais les hirondelles au-dessus de notre petite cour se poursuivre en criant et leur cri s'éteindre et revenir et s'éteindre encore. Sur la place Saint-Pierre des gosses jouaient à la pirouette. J'étais tout petit et sage. Je sentais en moi une quiétude déchirante. J'aurais pleuré à force de paix.

J'ai choisi exprès ce souvenir, qui est le plus banal et le plus vide pour autrui, parce qu'il m'est le plus cher et le plus intense.

Il y a aussi les montagnes, qui ont joué dans mon enfance un rôle immense. Et les tramways (oui). Et mes cruautés. Et mes remords. Et mes idées singulières et torturées. (Je me disais, vers dix ans : Je suis sûr qu'il y a dans le monde un autre petit garçon qui s'appelle Jacques Rivière, et qui fait en ce moment tout ce que je fais. Et je souffrais). Puis mes insomnies. Puis la neige (très rare). Et la chambre à joujoux avec les maisons de poupées. Et nos rivalités de poupées avec mes frères et ma sœur. Il y a encore le dindon du mardi soir, il y a encore...

***

André Gide : *(les Nourritures Terrestres, le Prométhée mal enchaîné)*. Être adorable, et qui ne passera pas sans influence sur moi. Être adorable. *Les Nourritures Terrestres* : des désirs perpétuels, naissant au contact de toute chose, et perpétuellement satisfaits. Des faims, des soifs, de tout. Des satisfactions, des rassasiements par tout. Il faut voir le livre, avec ses Rondes incohérentes, ses phrases détachées et inachevées, ses invocations suspendues, puis reprises, ses ébauches de phrases, et sa sensualité dévorante, palpitante. Tu l'adorerais. Je me disais : « C'est ce que Fournier me conseillerait : m'attacher à tous mes désirs et les rassasier avec n'importe quoi de la nature, aimer la nature à même, et sans choix, la baiser toute et sans relâche, goûter de chaque chose le goût, aimer... » J'ai aussi d'autres préoccupations, mais je voudrais au moins à certains instants les éloigner complètement pour m'ensevelir tout entier dans la jouissance. Sans

1. 12, rue de la Devise.

souvenirs, sans regrets. Le présent aspiré d'une bouche toujours neuve.

Je pourrai. Mais que je suis vieux, si je m'écoute.

9 août

André Gide. Être délicieux, balbutieur exquis et passionné. Oh ! cette terrasse au-dessus de Florence, où des personnages à noms antiques viennent goûter la nuit. O Ménalque, qui te dépouilles de tous tes biens pour aller par le monde à la recherche de sensations neuves, de parfums encore irrespirés.

Dieu n'est pas ailleurs que partout.

Je suis tellement séduit que je vais acheter le *Philoctète (la Tentative Amoureuse — le Traité du Narcisse — El Hadj)* que j'ai lu, mais que je veux sentir près de moi.

***

Écoute ceci et reconnais-*le* :

Je me souviendrai de toi, Ceylan ! de tes feuillages et de tes fruits, et des gens aux yeux doux qui s'en vont nus par tes chemins couleur de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait, mit enfin sur mes genoux quand les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamome.

Le Cocotier

Je pense invinciblement à Gauguin.

A ce propos j'aurais voulu te dire l'impression particulière que me font les peintres qui me touchent le cœur.

Mais je suis trop fatigué ce soir. Oh ! la fatigue, qui vous prend par les jambes, par les articulations, et gagne peu à peu impitoyablement jusqu'à envahir tout le corps, jusqu'au moment où l'être entier n'a plus qu'un désir forcené, effroyable, celui de s'asseoir et de mourir. Et faire encore dix kilomètres ainsi, l'esprit dans une buée, le cœur au désespoir, tandis que s'accentue sur les épaules la rainure que creusent les courroies du sac. C'est superbe et terrible. On mesure toute sa force et toute sa faiblesse — infinie.

Et dans quinze jours je vais faire les manœuvres avec le sac chargé réglementairement. On m'a *proposé* de rester ; j'ai refusé. C'est que, si j'arrive au bout, ce sera une des plus grandes joies de ma vie.

Nous ferons entre 250 et 280 kilomètres.

Je veux à tout prix cultiver la brute en moi.

Il est sûr que le régiment donne des sensations uniques et grandioses,

***

10 août

Je voudrais finir cette longue conversation et j'ai autant de choses à te dire qu'en commençant.

Que c'est beau *Connaissance de l'Est!* Je voudrais tout te copier, à mesure que je lis. Écoute des titres :

Le Fleuve. La Pluie. La Dérivation. Halte sur le Canal. Tristesse de l'Eau. Portes. L'Arche d'or dans la forêt.

Je te copierai *Octobre*, qui fait pressentir les drames.

Je viens aussi de m'enthousiasmer sur Mallarmé. Quand on a opéré le débrouillage, c'est délicieux. *L'Après-Midi d'un Faune* m'emballe décidément.

Et que Debussy a bien compris !

Et la prose : la traduction de *la Dormeuse* de Poë. C'est admirable. Et les *Pages* les plus compliquées sont passionnantes. A travers pas mal d'arbitraire, on distingue cet effort secret et opiniâtre pour retrouver le déploiement exact et intégral de la sensation.

En lisant à la fois Mallarmé et Claudel, je me convaincs de mon idée d'une influence de l'un sur l'autre. Seulement, Claudel, venu plus tard, a pu supprimer les exagérations inséparables de toute invention nouvelle. Et puis Claudel est si grand.

Une bande d'idiots en ce moment m'accable. Ce sont des dispensés.

Sur Verlaine : je reviens un peu sur mon appréciation, que dictait surtout la déception de ne le pas trouver à la hauteur de sa réputation. Seulement c'était un inconscient. Il n'avait aucune idée de la valeur de ce qu'il faisait. Il écrivait. Une idée bizarre lui semblait belle. Une idée belle lui semblait plaisante. C'est un inconscient attardé.

De là ma répugnance première. Nous nous sommes habitués à une poésie qui ne retrouve l'inconscient que par beaucoup de conscience. Le symbolisme s'oppose en ce sens à Verlaine.

Mais il ne faut pas que l'un me fasse négliger l'autre.

***

J'ai lu *les Lions* et achevé *le Serpent Noir. Le Serpent noir* me semble être ce que le roman français, sous sa forme arbitraire et « classique », peut donner de plus fort. Je dis classique parce que c'est composé régulièrement, avec gradation psychologique et souci de la progression d'intérêt ; et c'est écrit dans un style d'une élégance, un peu oratoire, qui est tout à fait le « style français ».

A part ça, c'est fort, c'est même émouvant. Tu sais l'histoire : un nietzschéen, qui entreprend de transformer une famille à préjugés moralistes, et qui y parvient presque.

Les Lions c'est bien moins intéressant. L'idée est curieuse d'étudier la vie de toute une ville à la fois, mais dans l'exécution, cela reste confus et fragmentaire. On ne saisit plus la raison d'être des épisodes, et le progrès du développement. C'est même très fatigant.

Et puis l'indescriptible fécondité de Paul Adam, que je crois consciencieuse, m'inquiète quand même. C'est beau de vouloir embrasser l'universalité du temps et de l'espace dans un cycle de romans. Mais on songe à Zola et à d'autres, et l'on ne peut s'empêcher de comparer avec ceux qui n'ont qu'*un* livre dans leur vie. Ce sont les chers.

De quoi te parlerais-je encore ?

Ce que j'ai à dire sur les Cérémonials est en somme vague. Mallarmé a fait une étude là-dessus. Il cherche quel rite remplacera les rites chrétiens. Il parle des fêtes de la Musique et de la Poésie. Il songe à Wagner et à Bayreuth. N'avons-nous rien de mieux à imaginer ? Voilà la question. Le régiment a son cérémonial. Que vaut-il ? Je me suis analysé là-dessus. Je ne suis pas encore très fixé. Il faut savoir quelle capacité d'émotion renferme une cérémonie : le salut au drapeau, le défilé, etc... Il faut éliminer soigneusement les tendances héréditaires à s'émouvoir. Et c'est délicat.

Bordeaux, 11 août

J'arrive. Ta lettre est là. Mon pauvre ami que je souffre de te savoir souffrir. Je t'image toujours fort et droit, pas malade. Que te dirai-je ? Prends du repos. Ne travaille pas. Es-tu convaincu maintenant que pour arriver, il ne faut pas travailler, mais penser à autre chose, réduire à part soi l'importance du concours ? Parle espagnol. Mais n'ouvre pas de bouquin. Laisse-toi être. C'est le meilleur des remèdes. L'être, en se prolongeant, découvre toujours tout seul sa solution.

Tu as vu combien l'on se rend peu compte de ce qu'on fait. Tout cela est hasard. Je te voudrais des vacances sans souci et confiantes. Prends garde à toute excitation intellectuelle. Ne vis que de sensualité. Fais-toi disciple d'André Gide. Tue l'aigle, et comme Prométhée tu retrouveras la paix.

***

A propos d'André Gide, j'adore *la Tentative amoureuse. Philoctète* ne m'a pas emballé. *Le Traité du Narcisse* et *El Hadj* sont bien jolis. *Les Cahiers d'André Walter* et *les Poésies d'André Walter*

sont depuis très longtemps épuisés. Que je voudrais que tu aies *les Nourritures terrestres*.

***

Que tu es heureux malgré tout de te trouver libre à Paris, l'an prochain ! Que tu es heureux ! Paris me serre le cœur en ce moment. Je frémissais l'autre jour au souvenir du bruit des voitures, la nuit, sur l'asphalte, avec le toc-toc sourd des chevaux. Oh ! Paris.

Je m'informerai pour les engagements. Mais tu m'étonnes.

Je ne continue pas sur les Cérémonials, — au moins pour l'instant. Ce que j'ai dit t'indique suffisamment le genre de mes réflexions. En elles-mêmes ces réflexions sont encore vagues. Je voudrais savoir ce que Charles Morice entend exactement par les Fêtes humaines.

***

Je reçois *Vers et Prose*. Francis Jammes, aperçu, me désole. Je ne veux pas que tu m'écrives, si ce doit te fatiguer. Tiens-moi simplement au courant de ta santé, par des mots fréquents.

Toujours ton

JACQUES R.

Je trouve *le Règne du Silence* d'occasion. Je vais l'acheter. *Les Flaireurs*, relus, sont loin de m'emballer.

—

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle, le 15 août 1906

Mon cher Jacques,

Ce « dimanche » soir de l'Assomption, presque tous ceux d'ici étant à vêpres, je commence... Je me sens plus robuste. J'ai été obligé, malgré mon désir de m'en tenir au seul air des champs, de me mettre à un régime phosphoreux qui commence à me guérir. Mais que je suis encore fatigué et que la tête me tourne vite ! La moindre préoccupation me donne la fièvre, et, depuis mon arrivée ici, ma santé n'a cessé de me préoccuper. Voici deux jours seulement que je suis redevenu à peu près sûr de moi.

***

Et pourtant je ne sais guère où j'en suis ; je ne sais pas du tout où je vais.

(Je mets à part la question de l'examen). Tu te rappelles comme

à l'Ascension, déjà, je me laissais entraîner. A présent, il me semble que je ne peux plus suivre : pendant mon voyage de retour ici, la fin de l'examen m'ayant rendu la pensée, je me butais incessamment à ceci : « Où vais-je ? Me revoici retraversant la campagne et le soleil. Où vais-je ? Vais-je encore recommencer une vie ? »

(Mon examen n'était pour rien là dedans, au moins consciemment. En parlant de « vie », je pense à cet effort pour s'amener soi-même, et le monde avec soi, à la hauteur d'Un désir. Souvent, pour moi, ça été une femme qui a symbolisé Un désir, et qui s'est tenue au-dessus de moi, me tendant la main. Mais voici que cette fois, encore une fois, j'ai monté la côte, et je la redescends, et je suis fatigué).

Je me disais, et je me dis : « Où vais-je ? Ce tournant de ma vie passé, et ces efforts de passion détendus, vais-je me reprendre à marcher encore et à m'efforcer encore ? J'ai voulu l'amour et je l'ai connu avec ses baisers, ses dégoûts, ses sottises ; je l'ai connu avec ses merveilleuses impossibilités. Voici encore une vie à moitié vécue, à moitié rêvée ; encore une boucle de fermée. Pourquoi recommencer ? »

Il m'est profondément égal que cette fatigue ait une origine physiologique : voici celui que je suis à cette heure.

Je suis las de vouloir l'amour et de vouloir la vie : je me réfugie au milieu des images qui sont en moi. Ça ne va pas durer. Ce n'est qu'un instant de retombement.

J'ai pris, cependant, conscience de ceci :

Ainsi arrêté, assis au rebord du fossé, je n'ai rien vu passer. Je me suis convaincu de l'immobilité de tout, de toute la vie présente ou passée qui me tient au cœur. J'ai vu que tout cela ne s'avançait lourdement, ardemment, vers je ne sais quel but, que poussé par l'ardent désir qui est en moi. Que le désir meure, et tout — présent et passé — est étendu et figé sous mes regards, comme un musée.

(A vouloir exprimer ainsi du général, je n'exprime rien — rien, en tout cas, qui soit à moi. Ne m'appartiennent et ne m'intéressent que la conscience soudain profonde en moi de cette généralité et les expériences particulières que j'en fais : il n'y a d'art et de vérité que du particulier).

Il faudrait pouvoir exprimer le particulier. Dans mon livre à venir, j'ai bien essayé de dire que les fillettes, en reconduisant la petite vieille, sous la lune, dans la rosée des ponts, se serraient auprès de leurs parents avec « la même » tendresse peureuse qu'autrefois Rosine ou Florentine, en revenant du bourg, après la soupe, au bras d'un garçon. Mais c'est banal et ce n'est pas ça. Je voudrais faire sentir qu'il existe seulement ce tremblement de tendresse et de fraîcheur, et rien après ni avant, et qu'une fois pour toutes,

il est là sous la lune de septembre, inutile. Je regarde ailleurs et partout je puis voir tout — immobile, inutile — au-dessous de ma fatigue. J'entends, dans la rue, ces mots que, vers dix heures, toutes les ménagères d'autrefois et d'aujourd'hui disent à la fois, de la même bouche : « Il faut que je me dépêche de rentrer ; j'ai des choux sur le feu ! »

Mais bientôt le temps de l'aridité sera fini. Il me reviendra la force de repenser toutes les ménagères et toutes les amoureuses.

J'aurai gagné, au temps de l'aridité, la certitude qu'il n'y a rien de passé, rien à venir, que tout est là sous l'ardeur de mon âme et de mes regards, et que ce désir d'amour sous la lune, c'est le tremblement frileux de la Florentine et de la Rosine anciennes comme de l'Antoinette d'aujourd'hui. Et alors, ma ferveur leur aura redonné la vie : elles seront là, vivantes comme moi — c'est-à-dire uniques et éternelles.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Neuvy-sur-Barangeon, 16 août 1906

Je vais t'écrire. Je vais mieux.

Je suis dans ce village, à une foire — dont je te reparlerai peut-être.

Tu auras une lettre peut-être dimanche.

H. F.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Sancerre, 18 août 1906

Entraîné ici, je ne pourrai finir ma lettre interrompue que lundi ou mardi, quand j'aurai reçu *Philoctète*.

H. F.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle, le 22 août 1906

Mercredi. — D'abord, comme le temps passe ! Voici le mois d'août qui se finit et j'ai à peine existé. Toutes les fois que j'ai voulu prendre une plume, j'ai senti que ma tête me brûlait. Et, miné par cette fièvre, je me sens desséché... desséché. Il passe en moi de grandes rafales de vent desséchant.

J'ai senti cela surtout en revenant avant-hier de Sancerre à bicyclette. Le vent aride soufflait sur les coteaux et me vidait le cœur. Il n'y avait plus que cette côte sèche où nous avait croisés un paysan devenu riche à conduire des automobiles — et cette sous-préfecture de la ville, où le premier secrétaire parlait comme un dictionnaire qu'on feuillette, et où le sous-préfet m'avait parlé avec condescendance. Il n'y avait qu'un orgueil blessé et révolté qui méprisait ma vie et en était lassé.

Je me suis dit parfois que ce qui nous différenciait surtout c'est que moi je m'intéressais trop à « cette vie à moi ».

Et pourtant, j'ai eu quelquefois, malgré cette torpeur, comme des palpitations d'ailes. J'ai retrouvé, des secondes, ce que tu appelles ton désir, ce que moi j'appelle peut-être mon amour :

— ce jour où descendant, entre deux champs de blé, vers une ferme inconnue, dans un chemin creux de noisetiers, je la voyais, jusqu'à l'hallucination, vêtue de clair, comme un autre matin en Angleterre, sortir d'entre les blés. Elle laissait traîner sa robe blanche et son ombrelle fermée. Sa tête était dans le soleil et les coquelicots, riant d'être venue comme une fille de moisson. Elle était grave de toute l'impossibilité. Et nous allions partir, à travers blés, pour toute la journée, sans savoir à quelles fermes nous irions demander du lait.

(J'avais commencé à écrire cela — puis le lendemain c'était autre chose :

Entre vous et moi, ce dimanche matin
d'été pluvieux,
il y a les routes et toutes les lieues
de chemins,
et toutes les plaines
de Beauce, de France ou de Touraine
... etc.)

— ce jour où je t'écrivais ceci :

« J'aime ces vers de Régnier :

Donnez-moi votre main, prince Hamlet, je connais
Cette fièvre qui bat... »

quand je pense à tout ce qu'est pour moi Hamlet depuis les premières terribles entrevisions de lui, dans mon enfance, jusqu'à l'Hamlet de notre année de Cagne, Hamlet-Mounet, puis Hamlet-Laforgue, puis Hamlet-Angleterre, Hamlet « Alas poor Yorick ! ».

— Je me rappelle un mot de toi sur Régnier, qui m'avait choqué : « Régnier s'est épuré, débarrassé de tout le superflu et de tout le secondaire, synthétisé... » Et voilà justement ce qui me choque

un peu dans Régnier. Régnier ne satisfait pas assez mon amour de tout, mon désir de partir à la recherche de nouveaux mots, qui seront de nouvelles choses : de nouveaux souvenirs ou de nouveaux désirs. Les premiers vers que j'ai faits étaient surtout la découverte extasiée de deux ou trois mots auxquels je ne pensais plus et de tout ce que leur son réveillait en moi : « Angelus... aubépine... après-midi... civière... ou voiture à chien... »

(Dans Claudel, il y a tout).

Et je pense de même quand il s'agit des hommes. Par lassitude, il m'arrive d'en faire une psychologie méprisante, et de trouver dans mon musée un exemplaire de chacun. Mais que je le laisse venir à moi, cet autre homme ; que je le laisse parler et vivre ; que je ne me fasse pas, moi-même, pour lui parler, l'exemplaire que je crois posséder de lui — il sera un autre, et mon cœur l'acceptera comme tout ce qui est autre, encore.

Aussi, autant je sais bien faire parler les mots très particuliers, qui sont presque des choses particulières, autant je manie malaisément et avec répugnance les abstractions.

(Claudel a mis dans son livre sans résumé ni synthèse tout ce qu'on sait, tout ce qui se pense, et toutes les façons de parler (les abstraites comme les autres).

J'exulte de tout y voir, de tout y trouver :

Voici un chant, tel qu'un craquement de glaçons, tel que le cri des pierres à chaux dans la fournaise...

... alors que le pur Orient a la couleur d'un œuf de rouge-gorge et du pollen de peuplier.

Tout y est, et il ne dit point « la rose » pour dire toutes les fleurs, ni « l'arbre » pour dire tous les arbres.

— Et comme « jour d'amour » il y a encore eu ce soir où, ne voyant plus clair, je finissais les trois premières pages de cette lettre par ces mots :

« il n'y a d'art que du particulier »
« vivant, c'est-à-dire unique et éternel »

qui contredisaient exactement le début desséché, et disaient sous une autre forme le précédent paragraphe sur Claudel et Régnier.

— Il y a enfin le jour où j'ai reçu ta lettre.

Puis des instants, des pensées — que je vais peut-être noter plus loin.

***

Ta lettre m'a rehaussé, réilluminé. Elle est venue quand je l'attendais. Je vais répondre un mot ou deux à chaque paragraphe, comme si nous avions une conversation.

Nous n'avons pas « mérité l'École ». Je t'avais dit moi-même cette année que je n'avais pas même mérité l'Écrit. Mais il y a maintenant en moi une « force d'entraînement » qui va me pousser malgré moi à la mériter. A l'heure qu'il est, mal guéri comme je le suis, il me faut me faire violence pour ne pas me retrouver soudain au beau milieu de notes et de livres, à *la* travailler. Des matins, au lit, la pensée de l'École annihile toute autre. Et je me retrouve au milieu de la « Campagne d'Italie ». Quand je dis l'École, je devrais plutôt dire l'Examen. Je dois cet état morbide à la préparation intensive d'*un* quelconque examen, à la poursuite d'un but (l'École m'importe si peu que dès maintenant je suis irrévocablement décidé, si j'arrive, à demander l'externat) — et il me restera longtemps cette force d'entraînement, surtout si je recommence à m'entraîner en octobre.

« Faiblesse, ignorance, obscurité », rien de tout cela ne m'éloigne de la femme. Je sais aussi, et même depuis avant Claudel, qu'il n'y a rien d'autre à dire dans l'amour que :

J'ai pris cette femme et telle est ma mesure et ma portion de la terre.

Mais, en ce moment, je ne sais pas si je me *résignerai* jamais à cela, si j'accepterai « cette vie à moi » offerte par la femme, si, comme vous dites, Laforgue et toi, je consentirai à ce couple « tendu vers le bonheur, maniaque de bonheur ».

Lorsque, d'Angleterre, je te disais vouloir te répondre sur cette question, c'est que déjà je voulais dire l'erreur sur la femme, et que l'amour humain n'est que la prise de possession d'une part de terre et de vie.

Mais aujourd'hui, je ne puis plus me résigner à cela. Ce que j'appelle mon amour est plus ou moins que cela — et c'est pourquoi je ne sais si je dois l'appeler mon amour ou moi-même.

CLAUDEL. — Je ne t'en parle plus, intimidé par ton article. Je l'attends. Ne pourrais-tu pas me l'envoyer. Je l'attends. J'y veux toute l'intelligence, la justesse, la délicatesse et l'étrange ardeur dont tu es capable. Tu as tort de te préoccuper du style. *Le Mercure de France, Vers et Prose, l'Ermitage* (comme début) ou même des revues moins symbolistes te l'accepteront *certainement*.

LA GUERRE. — Juste, quoique d'allure un peu Mélinand ce que tu dis du « risque » — de la peur, aussi. J'ai ressenti tout cela si intimement. Je pense à mon amour du foot-ball, de la bicyclette,

à ce « grandissement » haletant de l'être qui se risque inutilement, à notre promenade du 14 juillet dernier sur les toits glissants, au-dessus de Luzoir. J'aime tout ce que tu me dis là-dessus et que tu aies senti le comique et forcé les sympathies.

Mais cet amour du risque est aussi désordonné, libre, « irréglable » que l'amour d'une femme. Et c'est pourquoi le régiment, sinon la guerre, est répugnant.

Je désire donc le régiment un peu pour les risques qu'il me fera entrevoir et désirer — mais je le désire surtout parce qu'il va me mêler sans arrière-pensée de rang ni d'instruction aux paysans que je ne puis fréquenter ici comme je voudrais ; il va me lancer parmi leur vie à eux, en me débarrassant de ma vie à moi — et puis il va me promener de force autour de Bourges, d'Avor ou d'ailleurs. J'ai si grand besoin de ces marches à l'aventure pour réveiller ce qui dort en moi.

Je ne puis accepter ce que tu me proposes, malgré mon envie, parce qu'il faut que je sois soldat à Bourges, d'abord, et que je ne puis l'être que l'an prochain, à cause des études d'Isabelle.

Les vieilles femmes anglaises chez lesquelles furent V. et P. adoraient *Jude l'Obscur*, Ibsen... et trouvaient éhonté *la Nouvelle Espérance* de la Comtesse.

Sans doute est-il encore un peu tôt, à l'horloge de notre destinée, pour voir Celui du mariage de Claudel. Retourne tout de même essayer.

Ton enfance. — Je l'avais toujours pressentie telle que tu me la dévoiles un peu. Tu as su donner à ces quelques mots, jusqu'à l'intensité, la nuance particulière de ton enfance à toi. J'ai toujours connu et aimé en toi un amour presque mystique, presque épouvanté du — comment dire ? — du réalisme... du naturalisme... du particulier — amour qui contraste tellement avec tes qualités de philosophe !

Mon credo en art et en littérature : l'enfance. Arriver à la rendre sans aucune puérilité [1], avec sa profondeur qui touche les mystères. Mon livre futur sera peut-être un perpétuel va-et-vient insensible du rêve à la réalité ; « Rêve » entendu comme l'immense et imprécise vie enfantine planant au-dessus de l'autre et sans cesse mise en rumeur par les échos de l'autre.

Les cérémonials. — Je n'y crois guère. Où trouver ce qui « imposera » jusqu'aux larmes. On hésite à chercher, après les errements des révolutionnaires.

1. Cf. J.-A. Rimbaud. (Sais-tu qu'il y a sa statue à Charleville ?)

Philoctète est épuisé. Je viens de demander *les Nourritures Terrestres.*

On m'appelle pour une promenade à bicyclette. Je ne continuerai sans doute que demain. Je voudrais te parler de
el Señor Don Pedro Antonio de A.
Laforgue (révision de jugement)
Jammes (défense)
d'une des raisons de ma sécheresse et de mon « désemparement » actuels
de ma promenade à Sancerre et à Neuvy-sur-Barangeon
de mon vieil anarchiste
de Balzac et de ses pareils
de Kipling
de Maxime Gorki
du Prix de Rome de Poésie (! ?)

Le même soir, après la promenade.

A. — Un excellent garçon. Catholique libéral, s'occupant beaucoup de politique. Il a déniché dans ma bibliothèque Laforgue dont il apprécie le pessimisme et l'ironie. Il parle beaucoup des « décadents » américains. Cela m'agace un peu. Il est, comme généralement les Espagnols et les Méridionaux, rempli de mots : Il faut voir sa façon de comprendre la philosophie !

Très doux et pas encombrant. Il a fait sa vie à part. Il s'en va toujours, moustachu, maigre et bronzé, les genoux un peu pliés et les bras tombants, comme un grand singe.

C'est le plus riche des Panaméens venus à Paris, le seul venu à ses frais. Il a vingt-trois ans, a été juge et lieutenant-colonel. A la prochaine législature, son parti triomphant, on va créer un poste de ministre plénipotentiaire de Panama en France — qu'il occupera.

Panama, république jeune, très riche, secrètement protégée par les États-Unis, se fortifie et s'européanise. Tout le budget, presque, est consacré à l'Instruction publique.

— A., sérieusement, étant un ami presque intime du ministre de l'Instruction publique de là-bas, a fortement engagé mes parents à y partir, avec un de leurs neveux, instituteur. Ils gagneront chacun entre 500 et 1.000 fr. par mois, au début, et pourront même diriger un collège.

Si bien que la demande a été faite aujourd'hui par A., directement, au ministre. Nous aurons la réponse dans quarante jours, et immédiatement, si tout va bien, un contrat sera signé avec le consul. Selon A., c'est comme si c'était fait [1].

1. Il n'y a jamais eu de réponse. Tout cela n'existait évidemment que dans l'imagination du monsieur. (I. R.).

Je n'ai rien fait pour ni contre. Cela me paraît très sérieux, mais je ne veux influer là-dessus d'aucune façon. Le climat est sain, la population bigarrée. Mes parents se mettent à l'espagnol.

Pour après mon agrégation et celle de ma sœur et même tout de suite, A. semble dire qu'aller là-bas serait faire fortune. Mais je ne suis guère tenté.

***

On reprend décidément *Pelléas* à la rentrée.

***

Pourtant ces projets me font l'âme toute désemparée. Je m'habituais à m'enfoncer dans cette vie des paysans de France, à nier que le monde existât au delà, à me perdre dans cette vie des bourgs de France où j'ai ma chair et mon sang.

Et maintenant, violemment, j'en suis arraché. Je ne pourrai plus me laisser aller, avec une amertume délicieuse, vers la banalité de ce village où mes parents font l'école.

Voici que mon horizon s'élargit, et avant de quitter l'ancien, j'hésite.

***

Jammes. — Ceci me fait penser (par l'intermédiaire de ces beaux vers de *l'Église habillée de Feuilles* qui se terminent ainsi :

... l'âme...
... et, avant de partir, hésite...)

ceci me fait penser que tu es injuste pour Jammes. Évidemment, c'est agaçant ces rabâchages sur la Charité et l'Eucharistie. Mais il n'en reste pas moins des vers et des mouvements splendides :

L'Église saupoudrée de la farine eucharistique

et ce mouvement : *il est doux... quand... quand... quand... de venir s'agenouiller...* — si fatigué, si pitoyable ; avec d'admirables évocations d'intérieur d'église.

Quant à *Clairières dans le Ciel*, je trouve la majeure partie délicieuse. Par l'intermédiaire de cette hypothèse : Paradis = vie exaltée, il redevient le Jammes de *l'Angelus :*

... robe chastement serrée entre les cuisses,

avec de soudaines illuminations que l'ancien ignorait.

Cependant, je crains, aussi, pour lui, la préciosité, la banalité catholique et l'amour de la musique des mots.

***

Notes : *Laforgue.* La médiocrité géniale. La médiocrité inquiète qui prononce quelques mots irrémédiables. La médiocrité qui se magnifie :

Lire les quelques lignes extraordinairement belles qui terminent, dans *Vers et Prose,* l'*Aquarium sur la Trop-Aimée.*

Le jeune homme bourré de roman naturaliste, de philosophie pessimiste — et d'une âme très pure et passionnée — et qui voudrait concilier tout cela.

Balzac. — Que ça me dégoûte, ce romantisme à rebours. Ce roman-feuilleton énorme. Je ne nie pas le pouvoir de création. Mais je ne puis pas supporter, par exemple, cette grossière apothéose du Paris-bourbier à l'usage des notaires de province ou des concierges.

Je comprends que Laforgue ait aimé ça et Zola. Mais je ne lui pardonne pas d'avoir donné dans ces grossières sottises et de le laisser voir dans ses œuvres.

Laforgue : Homais, devant la science.

Laforgue, par un effet saisissant de contraste, a voulu faire jaillir, comme une étincelle, la vérité sur les plus hautes questions humaines et célestes, en les formulant de la plus basse et banale façon. A-t-il réussi ?

Je me réserve d'écrire plus tard sur le Laforgue poète de la médiocrité, tout en expliquant et, s'il le faut, en critiquant les autres Laforgue.

Le temps me presse. Je verrai si mon vieux franc-maçon est digne que je t'en parle.

Relu *le Petit Chose.* Grossièreté et uniformité des procédés. Sans oublier tout le bric-à-brac social et municipal. Rien qu'un joueur de Tutu-Pan-Pan, comme disaient, sans s'être concertés, Gourmont et Rivière.

Germinie Lacerteux — Balzac — avec des qualités spéciales d'émotion.

Lu dans des *Lectures pour Tous : Capitaines Courageux* de Kipling. Coup de fouet — large coup de vent marin aspiré à pleine poitrine,

de Gorki, une nouvelle : *le Petit Chat* avec illustrations de Véber. Impression de vie terne et grimaçante,

un extrait des *Petits Bourgeois* — id. avec la boursouflure nihiliste.

— Il ne me reste pas de temps pour le reste. Mais maintenant

que me voici sur pied, je puis te récrire bientôt, au reçu de ta réponse. Je vais noter entre temps deux instants de ma visite à la foire de Neuvy que je te communiquerai. Je te reparlerai des auteurs dont tu me parles et de beaucoup d'autres. Merci pour Claudel.

Je ne relis pas. Bien à toi,

H. F.

—

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, mardi soir huit heures, 28 août 1906

Je commence ce soir à t'écrire malgré mon indicible fatigue, parce que nous partons samedi en manœuvres et qu'après, toute lettre sera impossible. J'ai d'*innombrables* choses à te dire. Je tâcherai de me résumer essentiellement.

D'abord : joie de recevoir ta lettre à la caserne et de la tenir dans la main jusqu'à la fin du rapport, tremblant d'envie de l'ouvrir. Puis tentative pour y répondre tout de suite en griffonnant sur l'enveloppe au crayon ; mais abrutissement triomphant de tout effort. Joie de relire ta lettre, en ne comprenant pas tout encore.

La Force

Tel est le titre qui s'appliquerait le mieux à tout ce que je voudrais dire, — réponses aux questions que tu poses, et nouvelles questions posées par moi. En ce moment, je vis dans la considération et dans la jouissance de la force. Toutes mes méditations et (par un miracle apparent) toutes mes constatations s'y rattachent. Partout je jouis de voir triompher la force, même quand elle me brise. Je vais parler un peu comme Nietzsche, et pourtant je suis bien plus haut que Nietzsche ; mais Nietzsche est vra *à son niveau*, et il faut d'abord le répéter si l'on veut s'élever davantage.

Ce qui importe, c'est de « se dépasser ». Il faut se dépasser, non se modifier, mais se porter en avant de soi-même d'un coup de collier violent. Et même, si l'on peut en groupe aller plus loin que seul, il faut se soumettre momentanément à la discipline du groupe. L'armée est une réglementation, mais en vue d'obtenir pour chacun une force plus grande que ne serait chaque force individuelle isolée.

Mercredi

Je ne veux pas dire que le régiment soit admirable en soi. Tu l'accuses d'être une discipline imposée à la liberté du risque. En

effet. Et de cette discipline on souffre. Au moment où je t'écris, je viens d'arriver vanné, crevé, énervé, anarchiste, désespéré. Mais, au fond de moi, j'aime le régiment parce qu'il me fait accomplir des choses que jamais, seul, je n'aurais le courage d'entreprendre ; il me force et me fouette sans cesse ; il tire de moi tout ce que je peux donner d'effort ; il me porte au delà de moi-même. Et de ce que sa discipline justement me fait souffrir, je lui sais gré. Car la souffrance indique qu'on se tend hors de ses limites.

La force, le régiment la développe en tous avec sa morale dont la devise est : « Démerdez-vous », c'est-à-dire : « Soyez plus habile, plus vigoureux, plus rusé que les autres ; dépassez-vous en les dépassant ». Je jouis de voir les faibles écrasés ; ceux qui conservent leurs scrupules et veulent maintenir la justice. La justice écrasée par la force : spectacle délicieux. La justice proteste bêtement avec des mots contre un acte, qui est tout, qui décide tout. Si tu me voyais tu ne me reconnaîtrais plus : je me débats, je vole, je tâche de ne pas me laisser monter dessus — et par tous les moyens dont je peux disposer (j'entends par *force* bien autre chose que les coups de poings : l'astuce , le vol, tout ce qui est hors de la justice).

***

Une autre forme de la force pour laquelle en ce moment je me passionne, c'est l'auto. Mon oncle en a acheté une. J'y vais tous les dimanches me promener. C'est superbe. La vitesse est une puissance. Je n'ai pas besoin de dire cette phrase archi-banale aujourd'hui qu'on s'en grise. On se saoule de vitesse : toujours le plaisir du risque, terrible ici. Et puis je ne sais quelle volupté de se sentir mieux maître du monde, et surtout la sensation physique. Les premiers temps, j'avais un peu peur par moments. Un soir je suis revenu seul avec le chauffeur : nous avons traversé le centre de Bordeaux très animé à toute allure : en frôlant les passants, je tressaillais. Le chauffeur, un tout jeune homme, s'en est aperçu et m'a dit d'un ton passionné et lucidement insensé : « Ils peuvent dire ce qu'ils voudront. Je les écraserai tous, si je veux ». Je te jure que j'ai été ému. Cette phrase était admirable par l'exaltation intérieure qu'elle révélait, la passion de la puissance. Ce chauffeur est très intéressant. Il a fui de chez ses parents pour venir conduire des autos, n'importe où. Il ne parle que d'autos d'une voix un peu basse et brisée, mais émouvante ; on le sent uniquement hanté de la conscience de sa force. C'est beau d'être ainsi.

J'ai cherché, moi, en quoi consistait exactement ma force extérieure ; je savais qu'elle n'était pas physique. J'ai trouvé que ma supériorité était de n'avoir plus besoin de me la prouver.Les hommes font toutes leurs bassesses, accèdent à toutes les servilités, non — comme on dit — pour manger, mais pour prouver aux autres

qu'ils sont supérieurs en quelque chose. Ils sont les esclaves de tout le monde, parce qu'ils veulent faire reconnaître de tout le monde leur mérite en telle ou telle matière. Moi, j'ai été comme eux. J'ai voulu être successivement admiré comme archéologue, comme musicien, comme philosophe. Aujourd'hui je sais trop ce que je vaux pour m'inquiéter d'aucune affectation et désirer aucun éloge. C'est ce qui fait ma force. On se demande avec respect *ce que je suis*, moi qui reconnais sans difficulté les mérites de chacun et ne cherche pas en échange l'approbation pour un talent quelconque. De ce que je ne demande rien on conclut que j'ai tout. Et l'on n'a pas tort.

J'ai tout, j'ai tout, je suis puissant, je suis dieu.

Telle est ma force.

Jeudi

Sur les opinions

J'aurais voulu que la deuxième partie de ma lettre fût sur les opinions. D'abord, il me faut dire une fois pour toutes combien m'agace le ton des lettres que je t'écris. Bien que tout cela soit pensé sincèrement et simplement, c'est exprimé avec emphase ou prétention, c'est *écrit* : c'est écrit avec les mots de tel ou tel suivant l'heure et c'en est odieux.

C'est qu'il en est de l'expression des opinions comme des opinions elles-mêmes (opinion = toute croyance à quoi que ce soit) Elle a et elles ont toujours appartenu à quelqu'un avant nous. Alors, même quand elles sont *nous* essentiellement, elles prennent un air étranger et agaçant. C'est une vérité banale. Mais de la constater les esprits peu avertis concluent au scepticisme. Les autres pensent, comme Claudel, que la manière dont chacun croit est la bonne, puisque c'est la sienne, puisque sa croyance, aussi arbitraire que celle de son adversaire, est nécessaire à l'accord total. En effet, l'intuition instantanée que possède tout esprit subtil des causes qui ont produit nécessairement une opinion chez quelqu'un, amène d'abord le dédain souriant (pour l'absence de liberté), puis le respect justement pour la nécessité supérieure et extérieure de cette opinion. On comprend qu'il fallait que cette croyance se trouvât en tel individu pour que l'harmonie fût universelle.

Ce qui donne, en plus de l'air pédant, un air naïf à mes lettres, c'est que je ne peux tout exprimer à la fois. La naïveté est le fait de ne pas penser du premier coup à tous les autres possibles. Moi j'y pense, mais je ne peux les exprimer aussitôt et réduire par là l'universalité de l'opinion que je pose. Ceci explique encore pourquoi le ton de mes lettres m'agace. Tu as eu raison — bien que la piqûre ait été douloureuse — de me dire que mon topo sur le risque était un peu Mélinand. Il l'était tout à fait.

Encore quelque chose qui a un peu trait aux opinions. J'ai remarqué que ma première opinion sur toute chose était extraordinairement étroite et mesquine. C'est que la ratiocination est une attitude hostile : on se défend avant tout d'être séduit sensuellement, pour se réserver la volupté de se faire une idée libre. Aussi commence-t-on par voir mal et petitement. Mais en revanche, quand l'idée libre a été formée, l'adhésion se consomme dans la plénitude de la joie. On comprend tout. De là ces cris : « Je vois, je vois, je sais ». Une idée libre est chose si voluptueuse qu'elle fait oublier la douleur physique.

En disant tout cela je pense à mes opinions successives sur le service militaire, si injustes au début, si fortes et réconfortantes maintenant.

Le reste

Voici la partie embêtante, parce que générale, de ma lettre, achevée. J'ai voulu m'en débarrasser tout de suite. Maintenant je te réponds.

Je te plains de ton aridité, que je devine affreuse. Mais tu as bien vu ce qu'elle t'apportait : la conscience renouvelée de l'existence unique du Désir. Au fond, ce que j'appelle force, ce que tu appelles amour, ce que Gide appelle volupté, c'est toujours la même chose et c'est toujours le désir. La multiplicité des noms n'a d'autre raison que de multiplier notre plaisir, en nous donnant plus de mots à savourer. L'unique existence est le désir.

Volupté, force, amour, désir, mots que je voudrais — comme dit Gide — répéter toujours. C'est de vous que je vis, c'est de vous que je meurs. Vous êtes ma vie, vous êtes ce qui me soulève, vous êtes ma tendance vers Dieu, l'attraction de cette chose que je suis par Dieu. Désir ! Désir ! Il n'importe de quoi — particulier ou général. Que sont les choses ? Des motifs de désir. Désir des belles lèvres. Désir des eaux fraîches, où je me voudrais, des jours, engloutir la tête jusqu'au cou. Désir des femmes. Désir des hautes idées.

Et d'abord sache ceci que Dieu n'est pas ailleurs que partout.

Comprends-tu pourquoi j'adore Gide ? Gide, qui ne sait que balbutier ses voluptés et recommencer toujours, et toujours se pâmer de désir et de jouissance. Au fond, c'est pour leur culte du désir (sous des formes diverses) que j'ai été poussé vers Barrès, Claudel, Gide ; c'est à cause de son impassibilité que j'ai été détourné de Maeterlinck.

O quand le désir ne fera-t-il plus de moi qu'une flamme ?

Ces moments d'amour que tu dis, je les aime en toi. Ils nous rapprochent avec toutes nos différences — essentielles. Tes vers,

c'est bien cela en effet : la découverte de nouveaux mots avec leurs harmoniques délicieuses.

Dans Claudel il y a tout
H. F.

C'est pourquoi il faut être indulgent pour qui tente follement de le recommencer. Je sens dans tout ce que je dis je ne sais quelle condensation trop forte et trompeuse. C'est à la fois trop serré et trop prolixe. Je n'y dis pas tout. Et ce que je dis, je le dis trop longuement. Bref, ce n'est pas ça. Peut-être ça peut-il suffire pour une revue.

Je t'envoie la première partie (pas tout à fait le quart de l'article total). J'avais l'intention de le corriger et de le mettre au net. Je n'ai pas le temps. Et puis, maintenant que j'ai mon ensemble je préfère attendre le retour des manœuvres pour relire et arranger tout, à la fois.

Dis-moi ce que tu en penses — brutalement. J'en pense beaucoup de mal. Et de plus je suis sûr que ça te choquera. Songe seulement que de toute façon un article sur Claudel est un crime et une impossibilité. De là ce que le ton dissertatif a d'agaçant. Je ne pouvais pourtant pas me contenter d'un dithyrambe.

C. m'a écrit me racontant longuement et très drôlement ses relations avec Paul Fort, etc... Je lui ai immédiatement répondu, lui demandant simplement, bien qu'habilement, de présenter mon article. J'attends ce qu'il va dire. Peut-être aussi que Paul Fort tient C. et M. en compassion et n'acceptera rien de leurs mains. Mais si on le forçait à lire, ça suffirait.

***

Faiblesse, ignorance, obscurité : « rien de tout cela ne m'éloigne de la femme ». Moi non plus. Je sais que c'est ma part de la terre, et je la prendrai — ainsi que toi. Seulement, pour l'instant, nous avons notre désir, notre force qui exulte et refuse toute entrave. C'est cela qui est en plus dans ton amour. Mais plus tard ce désir se lassera, sa fougue s'apaisera : alors nous prendrons notre part de la terre, et, notre désir transformé, nous l'appellerons notre douleur, notre inquiétude, notre misère, « notre grief ». Ce sera simplement une transposition de la joie dans la souffrance. Voilà tout.

***

L'enfance : oui, c'est bien cela que sera ton art. Le terrible sera d'éviter toute puérilité, — et toute emphase. Mais ton amour triomphera.

***

Le double visage de M. Barrès
(Cf. *Mercure de France*)

C'est curieux de voir comme tout le monde cherche à concilier les deux Barrès. On sent qu'il y a continuité. Mais — bien qu'amusant — il est puéril de voir dans le second Barrès un Monsieur qui cherche à défendre son rêve de Beauté du contact des Barbares au moyen du nationalisme. La naïveté n'est pas de croire les gens sur parole, mais de toujours les soupçonner d'insincérité. Tout le monde est sincère. Seulement tout le monde ne démêle pas très bien toujours les raisons de sa croyance et en donne d'autres, qui ne sont pas les bonnes ; c'est ce qui donne un air de dissimulation. Barrès est sincère. Et sa continuité, il faut la chercher plus profond que dans ses soucis d'esthétique.

***

Rodenbach : Un jeune homme qui cherchait à dire de bien jolies choses *sur* tel et tel sujet. Ses bouquins devraient s'appeler : Variations sur les canaux et les béguinages. C'est tout.

***

J'ai acheté *Plus Loin* et *Philoctète*. Je n'ai pas eu le temps de lire.

***

Me voici très pressé.

Je ne pourrai te répondre : sur les projets — très importants — de tes parents et de toi, que je ne peux m'empêcher d'approuver,

sur Jammes

sur Laforgue (nous nous croisons. Je commence à l'adorer. C'est vrai que je ne le lis pas)

sur Balzac (d'accord ! c'est assommant)

sur Gorki (qui m'agace d'avance).

Je pars après-demain. Je suis bien vanné. Adresse jusqu'au 14 :

J. Rivière, 2e Cie, 144e d'Inf.
Aux manœuvres de la 35e Division
Charente-Inférieure

Une longue lettre pour le 5 m'est indispensable. *Sans elle, je crève.* Ne me renvoie l'article qu'à Bordeaux le 15. J'en aurai besoin absolument à ce moment-là.

Ton JACQUES R.

C'est beau ceci ; je te le donne :

LA DORMEUSE

A minuit au mois de juin, je suis sous la lune mystique : une vapeur opiacée, humide, s'exhale hors de son contour d'or, et, doucement se distillant, goutte à goutte, sur le tranquille sommet de la montagne glisse, avec assoupissement et musique, parmi l'universelle vallée. Le romarin salue la tombe, le lys flotte sur la vague, enveloppant de brume son sein, la ruine se tasse dans le repos : comparable au Léthée voyez! le lac semble goûter un sommeil conscient et, pour le monde ne s'éveillerait. Toute Beauté dort : et repose, sa croisée ouverte au ciel, Irène avec ses Destinées!...

EDGARD POË
traduit par Mallarmé

—

A Jacques Rivière, aux manœuvres de la 35e Division

La Chapelle d'Angillon, 3 septembre 1906

Mon cher Jacques,

Ton article sera accepté par qui tu voudras, inséré où tu voudras. Il sera signalé par tous ceux qui aiment Claudel.

Et Claudel t'écrira pour te serrer la main.

Un autre que lui t'écrirait pour te baiser les pieds.

J'ai aimé, à en être bouleversé, le début et des passages que je vais te dire. J'ai tout aimé.

J'ai aimé que l'allure (divisions, netteté, logique du développement) soit d'une dissertation, à cause de toute la clarté honnête et admirable que l'article y gagne. Il n'y a pas d'honnêteté ni d'utilité à publier, comme c'est l'usage, sur des auteurs fermés au public, des articles plus hermétiques encore.

J'ai admiré toute la richesse d'expression, surtout, que je te connaissais, et qui, au contact de Claudel, a gagné encore en précision — précision claudélienne, c'est-à-dire quasi surhumaine — et en magnificence.

J'ai aimé ta délicatesse, ta ferveur, ta hautaine adoration.

Les deux bras croisés sur un fil de fer qui passe à hauteur de ma tête, au bas du jardin, près du ruisseau — à l'heure où le jardin s'enfonce dans un trou d'ombre dont les rebords sont les toits, les cheminées, les girouettes en lis et croix, se détachant sur le vieux ciel rose — j'écoutais ma sœur qui me parlait dans l'ombre

et je regrettais de n'avoir pas encore levé la tête et regardé A. qui, souriant et silencieux, me tendait ta lettre.

J'ai voulu lire dès le soir ton article. J'étais sous la lampe, avant dîner, hargneux pour tout ce qui me distrayait, pour tout ce qui remontait du jardin, chassé par la nuit. Je voulais pouvoir le juger, à la première impression, et pour cela me faire le personnage complexe à qui tu t'adressais : moi, moi, Remy de Gourmont, Mélinand et surtout un individu que j'ai connu à Lakanal, une vraie brute au langage de charretier, qui n'avait en lui qu'une volonté entêtée de tout lire, de tout apprendre, de tout comprendre — qui avait fini par aimer Verlaine, qui passait ses récréations et ses nuits à vouloir décortiquer Mallarmé et méprisait la brochure de Mockel, et que je revois encore, un dimanche, assis au fond de l'étude sur une caisse à savon, lisant *d'un bout à l'autre* Claudel. J'avais une haine et une sympathie profonde pour lui à cause des injures brutales qu'il avait et des explications brutales que, comme un paysan, il lui fallait et que je ne pouvais pas lui donner.

A mesure que je lisais, tout ce monde-là — et moi — t'admirait et t'aimait — après hésitations, scrupules, injures.

En voilà beaucoup, diras-tu, pour un article. Mais il s'agit de Claudel, c'est-à-dire de celui qui n'a fait aucune concession ; de celui qui a frappé de stupeur et de mutisme tous ceux que le symbolisme a fait rire, crier, hésiter ou même écrire dans les jeunes revues. Et il s'agit de toi qui dois être du symbolisme et des artistes nouveaux l'avocat le plus convaincu, le plus sûr de lui et d'eux, le plus simplement et bellement irrésistible.

Ceci est un des rôles que tu t'es, que tu nous as promis de remplir ; et je suis simplement heureux de te voir commencer à tenir tes promesses.

De ton prélude et de ta première partie j'aime surtout :

le prélude — belle trouvaille :

« Seules les paroles du poète... »

le passage sur la sensualité de Claudel

le passage sur le vers respiratoire.

Et dans tout le reste, vraiment, tu arrives à arracher, à expliquer des choses quasi surhumaines, quasi subconscientes :

la primitivité, la nouveauté du monde,

l'unité des drames, des parties, l'implication des dénouements dans la vie du drame...

Je n'ai pas de reproches à te faire. D'abord, le ton dissertatif, par endroits, puis des timidités d'expressions : « nous », etc...

m'ont un peu arrêté ; à présent je voudrais qu'il y eût encore plus d'alinéas et même des mots en italique. D'abord j'ai trouvé, comme tu le dis toi-même, quelque longueur, par endroits, et quelques répétitions de mots : à présent je ne trouve pas un mot de trop. J'ai trouvé encore, d'abord, que tu avais, malgré toi, un peu l'air de vouloir excuser le coup de fusil de *l'Échange* ; tu n'as peut-être pas assez montré ces personnages humains, — à mesure qu'ils se développent dans la vie, dans le temps, — obscurément conscients du moment à venir, puisqu'il est de toute éternité « impliqué » en eux-mêmes ; regardant avec résignation (dans *l'Échange)* ce qui sera comme ce qui fut ; et ne criant même plus, comme les hommes : « Je le savais, il fallait que ça m'arrive ; c'est bien, ou, c'est mal ! » lorsque le moment est venu d'être de telle façon et qu'ils voient, alors seulement, tous leurs gestes antérieurs, qui désignaient, et leurs paroles, qui prédisaient. Mais je pense que tu reviens et t'étends là-dessus dans les autres parties et que tu nous montres combien tout cela est plus haut, plus large, c'est-à-dire plus vrai qu'idéalisme ou fatalisme ou autres isme. Je n'ai donc pas de reproches à t'adresser. Je t'aiderai seulement, puisque tu as l'intention de retaper encore un peu, de quelques notes au crayon léger.

Tu peux l'envoyer à n'importe quel admirateur de Claudel : Jammes, Charles-Louis Philippe, Vielé-Griffin, Remy de Gourmont... Le plus simple serait certainement de séduire sans intermédiaire un directeur de revue : Fort. Mais il me semble que je préférerais être publié au *Mercure* — malgré son inintérêt croissant, il est beaucoup plus lu que *Vers et Prose*, tu y seras *plus vite* publié ; si ton article est long, tu pourras y être publié en deux fois. Enfin, moi, j'enverrais cela à Remy de Gourmont qui te porterait sans hésiter à Vallette. Je lui écrirais une courte lettre où je dirais adroitement que je suis licencié de philosophie. (Si tu veux, pour que tu puisses lui en parler, je vais t'envoyer son article du *Mercure* sur *Tête d'Or)*.

Mais j'ai bien tort de m'époumoner à chercher des combinaisons. Tu seras accepté par qui tu voudras. Et le plus chic sera encore d'être révélé à tous ces messieurs que nous apprécions, sans avoir demandé leur appui.

***

En ce moment il me semble lutter contre les dernières crises qui doivent être la fin de mon mal. Septembre et les chasses et les vendanges vont mettre les derniers baumes sur ma fièvre.

Hier — chaleur d'étuve — j'ai dû, dès le matin, laisser ta lettre

et m'en aller je ne sais où, fou d'épuisement, d'agitation causée par les médecines, et de peur de devenir fou.

Mais déjà, ce matin, je suis plein de calme, de douceur et de patient amour. Je suis sorti dans le soleil torride et les haies me donnaient de l'ombre. Je suis entré dans les précieux champs labourés des paysans brutaux, en m'excusant, et ils m'ont dit que je ne voulais pas emporter le champ et qu'ils ne craignaient que pour mes souliers. Je leur ai parlé, sans les connaître, de Panama, de ses terres fertiles et incultes, de l'aide qu'on y donne au travailleur européen. A. était avec moi. Le plus vieux paysan baissait la tête sans répondre, et, comme nous nous éloignions, il nous a crié : « Faites excuse, monsieur, et les bestiaux ? » Nous lui avons dit ce qu'il voulait savoir et il me répondait avec une grossièreté et une lenteur et une prudence qui me prenaient le cœur : « Si j'avais trente ans de moins... Les terres j'ai toujours aimé ça, et les bestiaux... J'ai été quasiment fait au milieu des bestiaux, j'y suis toujours resté, et, pardi... j'en sais rien... mais je vais sans doute bien y mourir... » Et de loin, sous le soleil brutal, dans un contre-bas de sa terre labourée trois fois pour les blés, il nous criait des phrases de petits livres moraux qui me tiraient des larmes : « Assurément, on peut dire ce qu'on voudra, sans la culture des terres, le monde n'aurait plus qu'à mourir... »

Je voudrais dire avec le même amour les injures de celui qui veut qu'on ferme les barrières de ses prés, et qui n'est que haine déchaînée — et les paroles du braconnier que, revenant en retard, nous avons rencontré, poussé, le long de la haie, par l'orage menaçant et le vent rouge, vers la nuit d'août tombée — et toutes les peurs de la petite maison surchauffée où je restais des nuits sans dormir — et la chute, de cauchemar, de la maison au bord de l'horizon dans un gouffre si infiniment implacable que toute la raison du monde y disparaît et que — des heures — éveillé — on sent que toutes les raisons du monde ne sont rien auprès...

Et l'après-midi, les tempes battantes, dans la classe vidée, chaude, et silencieuse de mon impuissance ; pendant que la scierie fait dans le bourg son grincement desséchant ; et qu'on entend passer, d'un bout à l'autre de l'horizon, le hurlement fou et désolé de l'automobile qui traverse, avec sa queue de poussière, le bourg.

Et le spectacle, plus ineffablement tragique que tout, de l'homme amené dans une voiture, couché à plat-ventre sur de la paille et des matelas — tombé, pieds nus, à demi vêtu, au soleil, dans les champs — et qu'on monte dans le train de trois heures « flammant », par les bras et par les pieds, avec son matelas, pour le conduire à Bourges.

Je voudrais m'adresser à la campagne, comme les Goncourt à Paris : « O Paris... tu possèdes... » Je veux au moins dire que, si j'ai connu moins que les autres ces inquiétudes de jeunesse, ces angoisses sur mon moi, ce désarroi du déracinement, c'est que j'ai toujours été sûr de me retrouver avec ma jeunesse et ma vie, à la barrière — au coin d'un champ où l'on attelle deux chevaux à une herse... Et jamais plus que cette année de douloureuse sécheresse, je ne l'ai trouvée aussi compatissante, sympathisante... avec ses pardons pour ma fièvre, ses airs de connaître mon mal comme la lavande connaît les plaies, d'être accoutumée à moi comme je suis terrestrement accoutumé à sa compagnie.

J'avais prévu ta page sur la Force comme les personnages de *l'Échange* prévoient leur dénouement — et provisoirement, bien entendu, je veux bien vivre et jouir de tes dernières opinions.

J'avais besoin aussi de ta page sur les Opinions, je commençais à avoir envie de crier à A. et aux autres : « Oui ! oui ! Page tant de tel livre ! Oui ! Cf. le Catéchisme ! » Mais qui donc aura le courage, comme moi, de soutenir une opinion rien que parce qu'il ne l'a vue ni entendue nulle part ? Mais qui donc va venir et me dire enfin : « Discutons en laissant dans le silence tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on sait bien qui pourrait se dire ? » Discuteur infiniment délicat, de parole toujours nouvelle et d'oreille jamais étonnée, je t'appelais ! — et sur ton autel, je déposais avec ravissement la honte d'avoir soutenu en public qu'il valait mieux gaspiller deux sous tous les jours que de les porter à la Caisse des retraites pour la vieillesse ; ou qu'on pouvait être « saoul imbranlable » sans avoir rien bu... Malheureusement, certains finissaient par me donner raison ; alors, je me taisais.

J'avais horreur de tous ceux qui pensent exister parce qu'ils se sont *choisi* une opinion.

Je voulais me décider à dire à mon anarchiste : « Voulez-vous que je vous dise ? Je me fous absolument de tout ce que vous racontez là. C'est connu. Vous êtes de ceux qui choisissent la tâche médiocre de *vulgariser* les idées, pendant que d'autres en découvrent d'autres. Que voulez-vous ? Moi, je ne m'intéresse qu'aux autres ».

Mais maintenant, je m'incline. Je vois que chacun a choisi la tâche qui lui convenait et que tout est bien dans « l'universelle harmonie ».

Quelquefois, je voudrais être député, faire des conférences dangereuses de campagne électorale parmi les paysans, crier aux oreilles sourdes des paysans, m'en faire aimer ou haïr. Je me surprends à chercher des nouveautés pratiques, à chercher le moyen d'instituer par exemple l'instruction secondaire gratuite, obliga-

toire, décentralisée, à voir là l'avenir du monde. — Mais ce n'est pas ça être député.

J'aimerais *avoir été* le jeune homme *modeste, inquiet, insoupçonné — député — qui, entendant un orateur du gouvernement impérial, formaliste et gourmé, prononcer à son occasion le mot de ridicule — se lève pâle, les dents serrées, et, cinglant au visage le souverain par-dessus la tête de ses ministres : « J'ai pu être ridicule quelquefois, mais on ne m'a jamais rencontré en costume d'arracheur de dents, avec un aigle sur l'épaule et un morceau de lard dans mon chapeau ! »* D'un article de Daudet sur Rochefort.

Il y a aussi Vallès *(l'Insurgé)*. Mais ces temps sont passés. Il y a aussi les nihilistes. Mais, Nathanaël, nous sommes Français.

Non, il n'y a que la joie de vivre, lorsqu'elle vous reprend en descendant à bicyclette les côtes sur des aiguilles de sapin — en rencontrant, à une foire où l'on se croit perdu, parmi les paysans affairés et les filles en robe rouge, une cousine jolie qui vous emmène au bal. Et la joie de vivre soudain (dans la foire où l'on a rencontré des cousins en blouse et un vieil oncle humble, menuisier en veston noir), la joie de vivre, pendant des minutes, la foire ancienne inconnue où, en costumes tristes, on venait avec « la jument blanche ». Le temps de me retourner, en les quittant, et le mur d'en face et la cour où étaient remisées des tas de voitures, avaient pris cette teinte d'ancienne gaieté grise — gaieté que j'ai connue là, une fois pour toutes, avec ses cris et ses coups de fouets étouffés et calmés par le temps, comme mes pas sont étouffés par l'herbe du cimetière où je vais en septembre. Il n'y a que ça, et « les livres ne sont que du papier ».

***

J'aime Gide et j'adore certains passages de ses impressions de désert ou de campagne. Mais, à une première lecture, m'ont choqué certaine rhétorique que je te ferai sentir quand Bichet m'aura rendu le livre ; et — faut-il le dire — ce sensualisme si différent du mien, qui n'est que du sensualisme (on oublie vite le symbole initial et final : Dieu) ; ce sensualisme qui est une fin et pas un moyen, comme le mien, de rappeler ou d'appeler des choses de la vie, m'a fatigué ; et puis — faut-il le dire — je retrouve avec ma répugnance ancienne ce besoin barrésien de s'apprêter devant la vie, de cultiver ses désirs, de préparer ses amours, je le retrouve justement, ici, au début de ce livre qui n'est qu'un éparpillement de forces et d'amours, et puis dans le départ de Ménalque et puis même à certaines étapes de son voyage désordonné...

J'aime que Gide ait dit : « Jette le livre » ; je n'ai pas à me conseiller d'attitude devant la vie, la meilleure est celle que je vais prendre tout à l'heure et que je ne connais pas encore.

Et si je ne l'avais déjà répété à Bichet, je te répéterais :

Désert d'alfa, plein de couleuvres... — Je veux encore parler du désert... — La seconde était encore plus belle. — De la troisième, que dirai-je? Elle était encore plus belle.

Je voudrais lire du Schwob :

Le génie particulier de M. Schwob est une sorte de simplicité effroyablement complexe.

R. DE GOURMONT

Et je trouve dans l'article de Gourmont sur lui ces phrases de ma dernière lettre (mais ma pensée profonde était un peu différente ; et puis ça m'est si égal) :

L'art est à l'opposé des idées générales, ne décrit que l'individuel, ne désire que l'unique. Il ne classe pas ; il déclasse... En Grèce, la marchande d'herbes le long de la rue d'Eole... Que pensait-elle? Comment sa vie se mouvait, particulière, unique, au milieu des rumeurs, voilà ce que j'aurais voulu savoir.

J'ai apprécié dans Rodenbach, comme parfois en Laforgue et en d'autres, un artiste ouvreur de plaies. Cf. la fin du poème sur la glace du canal.

La Guerre des Mondes. Wells. Poésie, très poussée cette fois, de la rencontre impossible entre l'étrange surnaturel et la vie journalière. Moments incomparablement tragiques : surtout la mort immobile et hurlante des immenses cuirasses Marsiennes à trois pieds, dressées au-dessus de Londres désert. Cette poésie et ce tragique, voilà ce qu'il faut chercher dans Wells.

J'ai reçu et vais lire *Peer Gynt*.

Je ne parle guère que de moi dans cette lettre. Mais si tu savais comme je pense à toi manœuvrant sur les routes, sautant les fossés, traversant les bois de pins, couchant dans les granges.

H. F.

A Jacques Rivière, aux manœuvres de la 35e Division

La Chapelle d'Angillon, 14 septembre, 11 heures du matin

Je viens de recevoir un vieux *Mercure* avec le *Développement de l'Église*, que je suis en train de lire.

Mais je vais être interrompu tout à l'heure, pour longtemps, par la foire d'ici et par des oncles — et je veux t'envoyer, avec ton article, un mot pour le 15.

Cet article de Claudel est une étude du développement de la Cathédrale, symbole de celui de l'idée catholique. La fin annonce l'ultime description de Pierre de Craon, la conception du vaisseau où l'homme cohabite avec Dieu :

De nos jours enfin le Sacré-Cœur montre l'aboutissement complet de l'idée nouvelle : un Dieu toujours visible, un peuple toujours présent, l'exaltation du pain, l'ostension du cœur secret. — Mais ce n'est point le lieu de dire davantage.

Avril-Juillet 1900

Je ne saurais dire quel intense plaisir me procure à chaque mot ce style que je disais d'une précision quasi surhumaine — ce serait plutôt une précision profondément et mystérieusement humaine :

... Ainsi l'on ne voit jamais dans nos vieilles villes la cathédrale se dégager nettement des maisons où elle est comme prise. Selon qu'aujourd'hui une chapelle est faite pour l'hôpital ou le couvent qu'elle dessert, de même, alors, le plus large vaisseau gonflé par le souffle humain, l'église, levait *de la ville et la ville naissait de l'église, étroitement adhérente aux flancs et comme sous les bras de l'Ève de pierre. Quelles pensées n'entretient pas le voyageur, quand un moment, par un de ces soirs vineux de la France, avant que sa fuite ne l'emporte plus loin, dans le repli d'une lente rivière ou là-bas au sommet de quelque butte urbaine, il voit se lever le vieux monstre noir, la Bête évangélique capturée, attachée au milieu des âmes où elle paît par ses contreforts tels que d'énormes liens !*

L'objet, donc, des constructeurs du Moyen-Age ne fut pas de dessiner par l'air un temple aux lignes arrêtées et précises comme une statue, mais de clore le marché mystique, de constituer à demeure de l'ombre. Tous les éléments de l'édifice, toute sa végétation pendant des siècles conspirèrent au royal exhaussement du baldaquin au-dessus de la croix creuse, du carrefour, forme de la rencontre, image abstraite et sceau de la ville dans son milieu. Un dais aux longs voiles retom-

bants et mal joints, à chaque coupure du vaisseau des portes semblables à l'écartement de deux rideaux et le pignon, agrandissement de la porte, des tours enfin chargées de produire par l'espace extérieur tout le tonnerre de la forêt ensevelie avec le Christ, tels sont les principes de la Cathédrale.

Plus haut, au début : *Car, depuis le Paradis, et comme Jonas au jour de la pénitence de Ninive, comme Élie dans sa douleur, l'homme toujours a eu pour gardien de sa prière et pour protecteur de ses eaux l'arbre, qui pousse et, végétation de l'unité, est l'expression de l'Attente dans le témoignage ; assis, agenouillé sous l'ombre. Mais cependant que le païen, impuissant à maîtriser l'arcane, en recherchait les ténèbres obreptices pour y cacher ses poupées, l'Église chrétienne a absorbé le bois mystique, adaptant intérieurement à la congrégation humaine ses avenues et son chœur.*

Peut-être cet article pourrait-il encore te servir ? L'as-tu ? ou veux-tu que je te l'envoie ? avec l'article de Gourmont et, bientôt, *Trois petits Essais* non encore réunis en volume ?
Mais si ton article est maintenant conçu dans sa totalité, ces nouveaux fragments de la pensée claudélienne ne te gêneront-ils pas ?

J'aperçois d'autres passages « encore plus beaux ». Mon Dieu, que cela est plus solide, plus passionné, plus profondément religieux, moyenageusement religieux que — malgré ma sympathie pour celui-ci — Huysmans.

Il y a aussi un article de Marius-Ary Leblond sur Jammes ainsi conçu : imaginer l'âme d'une jeune fille telle qu'a pu la rêver Francis Jammes et qui est en même temps un peu sa cousine ; et nous renseigner sur les émois de la jeune fille créole à la lecture de son poète aimé, et sur les particularités de la vie de son cousin. C'est assez joliment réussi, mais, forcément, incomplet.
Le reste du numéro a l'air intéressant. Que les temps sont changés ! Les *Mercures* de ces vacances sont-ils aussi inintéressants que ceux de juin et juillet ?

***

J'ai lu *Peer Gynt* qui m'a ravi. Faire vivre aussi follement, et avec tant de bonhomie, d'aussi profondes et abstraites pensées ! Et puis j'aime voir Ibsen réviser Ibsen et le compléter en se moquant de lui.

Bichet m'a écrit longuement l'autre jour. Il adore Gide ; renie la Comtesse, et ses « pauvres litanies jardinières ». Il m'envoie, en

prose, une *Ronde des Plus Beaux Jours* qui est aussi belle que du Gide. Il m'envoie des vers libres assez gauches et obscurs intitulés : *l'Ensevelissement.* Mais les deux derniers me hantent :

... Pour que le masque d'or ne quitte pas sa face,
Et pour qu'il y ait, tout contre lui, la terre grasse
Où il n'y ait droite ni gauche, loin ni près,
Mais partout la rumeur, comme un beau rouet grave,
Des larves qui éclosent et des eaux qui passent.

Mon ami, après avoir tant désiré l'été, sa passion et sa liberté, et n'avoir pu le dire comme je le voulais — voici que les rosées froides de septembre, voici que septembre avec ses bouquets et ses fougères qui dégouttent dans le brouillard, voici que septembre me reprend le cœur, et l'hiver que je pressens me guérit la tête.

L'autre jour, je disais à B[illy]chet, en parlant de Claudel et du début de *Splendeur de la Lune*, ces mots qui me plaisent : « ... une émotion si crue, si ancestralement intime que c'est presque de l'effroi ».

Vite une lettre de toi, quand tu seras reposé.

H. F.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, infirmerie de la caserne
Dimanche, 16 septembre 1906

Je suis tombé au milieu de l'avant-dernière étape, à 35 kilomètres de Bordeaux. J'avais attrapé une angine dans un grenier, un peu trop ouvert au vent, qui s'était, ces dernières nuits, très rafraîchi. Ce n'a rien été. Je suis déjà à peu près guéri, mais avant de partir en permission de dix jours pour Arcachon, je dois passer encore *deux jours* ici, l'éternité ! Je songeais tout ce matin à tes souffrances d'il y a deux ans à l'hôpital, à tes souffrances morales. C'est dimanche aujourd'hui et le ciel, ce matin, s'est levé tout clair et plein de cloches, avec pourtant cette mélancolie qui s'insinue dans l'été finissant et dont on voudrait si doucement pleurer. Et ce soir le grand désert de la caserne.

Pour oublier tout cela je veux t'écrire, commencer à t'écrire, bien que la fièvre ait un peu vidé mon cerveau et obscurci ma lucidité. D'abord, ta lettre et ton poème.

Ton poème. Il ne faut à aucun prix que ce que je vais dire ait l'air de compliments destinés à te payer de ta généreuse exaltation de mon article. Aussi serai-je éplucheur (ou épelucheur : j'oublie l'orthographe).

D'abord, la venue du poème me fut délicieuse, en un jour d'accablante chaleur, au soir d'une forte marche, vers le moment de l'ombre. Je suis allé le lire à l'écart, et je l'ai lu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de jour. Et pendant plusieurs soirs, j'ai repris la feuille et recommencé la lecture charmante.

Le début est délicieux. Tout le moment d' « amour » s'évoque. Et les trois derniers vers

Vous voici revenue,
Par le chemin de noisetiers,
Vers la maison de notre amour abandonné

sont admirables.

Un peu obscure peut-être la phrase :

L'autre été, l'autre amour
sont passés — et revenus...

Mais non, après tout.

J'adore :

Comme si vous existiez, que non.

Puis toute la strophe :

On s'arrête... ho...
— là !...

Je n'aime pas beaucoup, beaucoup :

N'ayez pas peur... que de ne pas assez follement
aimer la folle impossible journée.

La suite, bien jolie.

Adorable aussi :

O Taille-Mince, etc...

et la fin depuis :

Oh ! mon amie (Il faudrait : *O mon amie*)
J'appuierai ma tête...

s'élève admirablement.

Une petite critique, que j'oubliais. Je comprends :

N'ayez pas peur POUR *passer sur le pont.*

Je comprends moins :

... *N'ayez pas peur* POUR *venir,* POUR *me suivre*
... POUR *vous asseoir sur la planche de cuir...*

Il me semble que :

de venir, *de* me suivre... *de* vous asseoir, serait aussi naturel et plus correct.

As-tu voulu ces *pour* ?

Maintenant, les deux critiques générales que je veux te faire sont celles-ci :

1° J'ai pensé deux ou trois fois à Jammes :

dans la cour où l'on attelle
la jument, etc...

surtout :

Le paysan va vous dire : Mademoiselle
Vous auriez été mieux sur le devant,

et encore, à propos de ceci, qui me semble une réminiscence :

... Vers les toits

. . . . . .

comme des morceaux de cailloux ou de miroirs,
dans l'herbe et les fleurs de blé noir.

Ce n'est que très peu gênant, tout cela. Mais je te voudrais une originalité indiscutable et sinon une manière, du moins un mode d'expression absolument à toi.

2° Ton vers libre n'est pas encore créé. Tu le manies habilement, (voir la première strophe et celle de : *On s'arrête... ho... — là...)*

Mais je ne le sens pas encore assez nécessaire, c'est-à-dire que ses coupes, et par conséquent ses rythmes ne me semblent pas assez directement *commandés* par ce qu'il doit exprimer. Je voudrais que l'on ne pût pas, en lisant, arranger les mots autrement que tu les aurais écrits. Alors il serait vraiment adéquat à ta poésie. Il l'est déjà parfois, comme dans les trois vers du début que je citais :

Vous voici revenue...

comme dans la fin qui est très belle :

O mon amie...

***

En relisant, je m'aperçois que mes critiques sont vagues. C'est que je suis très abruti. Ma tête est à la fois lourde et vide. Aussi ne puis-je plus dire aujourd'hui ce qui m'a fait tant de plaisir en lisant ton poème. Je comprends tout à coup que je suis encore malade du surmenage que je me suis imposé, en faisant les manœuvres. Je dois être très idiot. Vais-je continuer à t'écrire ?

PLUS TARD

Oui, mais je te parlerai de détails. Le *Mercure* est *plus* lu que *Vers et Prose,* mais *Vers et Prose* est *mieux* lu, c'est-à-dire par des gens plus chics et aussi plus soigneusement lu. Cependant, je me

déciderai peut-être à donner mon article au *Mercure*, à cause de sa longueur et puis parce qu'il y sera mieux à sa place. Si C. ne me répond rien, je ferai une tentative de ce côté. D'ailleurs je ne partage pas du tout ton optimisme. Je suis presque sûr d'être plusieurs fois blakboulé par des gens qui ne me liront pas, ou même qui me liront. Je ne sais si j'oserai m'adresser à Francis Jammes ou à André Gide, qui, lui, m'introduirait peut-être à *l'Ermitage*. Peut-être recourrai-je à Ch.-L. Philippe ? Mais ne me donnera-t-il pas aux *Essais* ou à quelque chose comme ça ? Remy de Gourmont est trop occupé. Envoie-moi cependant, si ça ne te coûte aucun recopiage, son article sur *Tête d'Or*. Cela m'intéresserait beaucoup.

Pendant les manœuvres, j'ai beaucoup remanié et modifié mentalement la deuxième partie de mon article. C'est celle qui m'inquiète le plus. Je sens que toute l'exposition de l'enseignement est trop mot à mot, qu'elle a trop l'air d'un résumé par alinéas. Je vois la besogne de synthèse qu'il faudrait entreprendre, mais elle est si énorme que je n'ose. De plus, dans le commentaire final, j'ai peur d'avoir trahi par moments l'idée vraie de Claudel, d'avoir trop interprété. Et puis il y a des choses à développer, d'autres à diminuer. Je crois que l'essentiel est bien ceci :

Existence au lieu de Justice ou de Beauté. (Voir une de mes lettres précédentes).

Que sera l'ensemble de l'article ? C'est sur quoi ne peuvent me rassurer assez encore tes éloges, qui m'ont pourtant bien encouragé.

***

Encore des détails, car je suis vraiment trop bas pour tenter d'écrire l'essentiel, pour l'organiser comme je voudrais et comme il se trouve naturellement organisé. Cet essentiel ce sont les manœuvres à la façon dont elles ont exalté :

1° ma force
2° ma sensualité
3° ma pensée.

Mais il faut laisser cela pour l'instant.

Les lettres du petit Bichet ne sont pas bien fortes. Tout de même il a senti que *l'Arbre* signifiait autre chose que l'aspiration de l'homme vers Dieu, et, bien qu'il dise des choses secondaires, il a bien vu que c'était « le monde même avec Dieu figuré par le solei ». Cela est bien.

Mais l'amour, Nathanaël, l'amour, qui dira l'amour que nous devons avoir pour ces choses ?

Je suis bien accablé. Mais l'amour veille en moi et par moments il monte sourdement et me fait délirer. Où étendrai-je mes bras, que je n'y saisisse une volupté ? Ici c'est le mur et la fenêtre, et là

le lavoir. Mais de quelle passion dois-je revêtir tout cela ? Je suis. Je suis. Dans ce seul cri, le plus informe que je puisse proférer, je dépense déjà des trésors d'amour.

Je ne veux point mourir, mais vivre. Je ne mourrai point, mais je vivrai.

O Dieu, je me suis accroché à toi de toute ma force.

Arcachon, mercredi

J'ai renoncé à t'écrire ces deux derniers jours, qui ont été les plus bas que j'aie peut-être passés de ma vie. J'avais la tête vide et la persuasion que c'était pour la vie, que je ne comprendrais plus rien jamais. J'ai failli mourir de lassitude et d'énervement pendant mon dernier jour d'infirmerie. Maintenant je suis mieux : je me suis échappé et je retrouve ici, en même temps qu'un lieu tout plein de souvenirs, un grand vent terrible qui vient droit de la mer et me soufflette de sa force. Le ciel est bleu avec des nuages blancs ; le vert des pins s'assombrit ; tout est beau ; je sens ma force primitive s'émouvoir. Oh ! ce vent, j'ai une accoutumance terrestre de sa compagnie. Je m'assieds solidement dans ma maison et j'écoute son discours obstiné et barbare. Il chante l'hiver déjà, la force des bourrasques, la force des assauts continuels, la force, la force toujours.

Je suis bien bas encore tant je suis fatigué et je m'éparpille en vaines réflexions, quand j'ai tant à dire. Mais nous allons nous mettre à l'ouvrage sérieusement et méthodiquement.

***

Je ne peux rester plus longtemps sans te parler des manœuvres, dont l'importance dans ma vie actuelle est considérable. Donc, je les ai faites ou à peu près. Exempté pendant quatre jours du sac qui m'étouffait, j'ai pu percevoir et accueillir tout ce qui s'est présenté.

1° D'abord la *force* de cela. On marche, on sent toutes ses articulations brisées ; chaque jointure devient une douleur, on marche : et non pas un ou deux kilomètres, mais dix et quinze et vingt. Et quand on arrive au cantonnement, au moment où l'on compte les pas, la musique s'arrête en face du drapeau, les officiers mettent sabre au clair et l'on défile au pas cadencé en montant la rue du village, emporté, éperdu, frémissant, *ravi* malgré soi dans un dernier sursaut. C'est admirable. J'ai compris ce que c'est que le drapeau. C'est tout ce que l'homme ne peut pas faire et qu'il fait quand même. Et puis le cheminement innombrable de la colonne vers un but précis bien qu'inconnu qu'elle va frapper immanquablement.

La bataille en elle-même est moins intéressante que je ne pensais.

Mais il y a la conscience de faire partie de cette énorme machination, qui s'accomplit avec une lenteur et une précision infinies. Et puis les coups de canon, l'artillerie qui tire violemment contre quelque chose qu'on ne voit pas, qu'on reste souvent sans voir du tout, et qui, quand on le voit, est une petite ligne au sommet des collines, là-bas. La sensation aussi de marcher longtemps sous bois et d'arriver à la lisière au-dessus de la plaine, où passent des cavaliers au grand trot et qu'occupe la bataille sans qu'on voie aucune troupe.

Les premiers coups de canon aussi, l'approche du combat, c'est beau.

2° Mais c'est ma sensualité qui a le plus profité de tout cela. Oh ! de quelles voluptés inconnues je me suis repu. Chaque jour a été un jour d'amour. Je parlerai au hasard, sans intention de décrire, mais seulement de noter.

Le départ de Bordeaux, la nuit ; du pont la ville dormait au bord de l'eau noire et morte. Plus loin c'était déjà la délicate ténuité des feuillages sur l'aube.

En passant nous buvions de l'eau sans nous arrêter, qu'on nous offrait dans des seaux et qui avait goût d'herbe. Et de la piquette aussi. On se bousculait.

Au soleil torride des premiers jours de septembre, je souffrais jusqu'au fond de moi-même. C'est alors que je comprenais toutes les sensualités que recèle un paysage : les bois là-bas avec leur fourré sombre pour s'y endormir et rester à plat sans bouger et les creux des ruisseaux et jusqu'à l'ombre de la vigne tout près, où l'on nicherait sa tête au moins à l'abri. Oh ! alors, comme mon désir était profond de tout cela, comme il s'en allait fortement vers tout cela. Mais je passais. Et je comprenais que ce qu'il y avait de précieux c'était ce désir seul et sa permanence et son assiduité et sa perpétuelle nouveauté, — non point sa satisfaction. Aussi, bien que je fusse parti sans livres et me confiant à moi seul, je ne pouvais m'empêcher d'adorer intérieurement André Gide, dont je ressentais la vérité à chaque minute.

Le soir, vers le coucher du soleil, je m'écartais un peu du cantonnement pour aller goûter la nuit. C'était vers un endroit que j'avais choisi d'avance, que je désirais parce qu'il était caché et secret. Et toute la journée j'en avivais mon désir. Et souvent en y allant je le trouvais quelconque, c'est-à-dire identique à la toujours identique nature, et adorable par cela même, — et aussi parce qu'il laissait à mon désir son insatisfaction et son inquiétude. Oh ! ce détour du coin de bois, où je devais trouver tant de merveilles et d'où je ne découvre qu'autre chose. Oh ! l'amour de ce paysage décevant, aussi beau, aussi vaste que celui attendu. A la fin je ne trouvais plus d'inégalité entre les paysages ; tous me

frappaient le cœur de la même atteinte ; je ne préférais plus.

Au retour, près d'une grand'route il y avait un bois qui s'enfonçait et une autre route plus blanche d'être assombrie y pénétrait. Je ne me tenais plus, et pourtant mon désir et ma passion ce jour-là m'ont soulevé plus haut que jamais, au point de m'arracher un cri. Après il y avait d'autres bois. Et je les aimais davantage.

J'ai couché dans des granges. Une nuit il y avait tant de paille que nous étions comme enfouis dedans. J'étais sous une charrette. Il y avait de la paille jusqu'aux poutres dans le fond. Tout près il y avait des bœufs séparés de moi par des planches. Toute la nuit je les entendais bouger un peu, et ils remuaient leurs chaînes et leur gros souffle. Il faisait tiède, fétide et délicieux.

Nous faisions la soupe sur des pierres au milieu de la rue. Des paysans nous demandaient des renseignements. Ils parlaient du temps où ils faisaient leur service aussi. Ils voulaient bien nous vendre des affaires, mais ils étaient méfiants. Beaucoup retiraient les cordes des puits.

Nous partions plusieurs heures avant le jour. La lune était dans le ciel ; et le paysage approfondi. Oh ! ces marches dans l'obscurité sous la lune, avec la poussière qui couvrait les champs de chaque côté de la colonne, et sous la lueur lunaire semblait une plaine indéfinie et mouvante. Le passage dans les taillis, où la nuit s'accroissait. Et les chemins qui tournent secrètement à quelques pas de la route, dans un bois. Maisons closes, villages quittés, et le moment où les maisons s'espacent peu à peu, jusqu'à la dernière parmi déjà le chant universel des grillons. La petite place de la mairie et la fontaine. On prenait de l'eau dans les bidons.

Et puis l'aube, l'aurore et tous ses enchantements et soudain le si grand jour qu'on a déjà oublié comment c'était quand il faisait nuit. La lune inutile reculée en un coin du ciel. Un jour des vapeurs immenses traînaient dans les vallées. Plus tard on a vu le fond. Il n'y avait rien.

Puis midi, midi torride et dévorant. L'ombre claire de quelques noyers et le lit sec d'une rivière à se partager entre tous. Et l'eau, l'eau. J'aimais de celle que nous buvions qu'elle fût lourde d'argile et chargée d'herbes ; on la tirait de puits très profonds, où il y avait des scolopendres. Au fond le seau rejaillissait avant de s'enfoncer en s'emplissant. Et il dégouttait en remontant, et ruisselait. Parfois aussi l'eau venait par une pompe et elle était claire et froide et dure.

J'ai couché dans un hangar ouvert sur une cour de ferme. J'ai tellement dormi que je n'ai pas senti la nuit comme j'aurais voulu. Là, le puits était dans une anfractuosité de la maison, derrière un figuier.

Les noms des villages : Saint-Maurice-de-Laurençanne, Saint-Yzans, Saint-Martial-de-Vitaterne, Saint-Mamiré-de-Tavernolle, Fontaines d'Ozillac, Guitinières, Saint-Germain-de-Lusignan, Sous-moulins. D'autres étaient moins jolis que j'aimais autant. Les hameaux s'appelaient : Chez Gombaud, Chez Gouin, Chez Godet, Chez les Gens. Comme nom de village il y avait encore : Nieul-le-Virouilli, Saint-Dizan-des-Bois, Saint-Dizan-du-Guâ.

Et je m'émouvais de la disposition toujours semblable des villages, comme si l'homme avait obstinément appliqué son plan à toutes les situations, sachant bien que c'était ainsi qu'il devait s'établir pour vivre. Et dans l'identité de configuration la diversité infinie des formes : l'église et son clocher, toujours nouveau, toujours admirable.

Encore : une nuit j'ai couché chez un boulanger. Le matin j'entendais le râle féroce et désolant des pétrisseurs. — J'ai couché dans des greniers où l'on montait avec une échelle, où l'on ne pouvait se tenir debout et où l'on risquait de tomber : il y avait de vieilles choses qu'on écartait.

Jeudi

3° Ma pensée. Je croyais que la fatigue l'obscurcirait. Au contraire, j'ai conservé presque jusqu'au bout une lucidité parfaite : au point que j'ai pu modifier mon article sur Claudel et suivre l'enchaînement le plus rigoureux des idées. Je jouissais souvent de cette force, qui me maintenait en pleine possession de ma pensée.

Un jour, je suis arrivé à cette formule qui renferme tout un mode de philosopher et toute une conception métaphysique : « Une seule méthode, la confusion, parce qu'une seule réalité, l'unité ». La confusion. Toute opération vraiment féconde est une confusion. Réunir, confondre deux idées, c'est une besogne mille fois plus précieuse que de les distinguer. Ce sont les Mélinand qui distinguent, afin de plus tard opérer des combinaisons arbitraires qu'ils nomment rationnelles. Mais le vrai philosophe confond, et à mesure qu'il avance dans ses identifications, il s'approche de l'unité. C'est pourquoi le poète, qui découvre les affinités des choses, c'est-à-dire leurs tendances à se fondre, est le vrai philosophe, celui qui révèle au delà des mots la grande identité.

Et d'autres pensées me venaient plus fragmentaires, remarques psychologiques souvent. Mais je n'aime pas la psychologie, qui est une science stérile et trop raide pour la fuyante complexité qu'elle voudrait embrasser.

Jamais peut-être je n'ai eu la sensation d'une vie aussi pleine que pendant cette période des manœuvres, jamais je ne me suis senti vivre dans tous les sens avec autant d'intensité. De là sans

doute le grand accablement et le *désespoir* qui a suivi, pendant quelques jours. L'excès de vie se compensait.

***

Il faut que je te dise maintenant un mot de tes lettres. J'ai reçu la seconde avec les fragments de Claudel, lundi, jour d'abrutissement. Que c'est beau, mon Dieu ! Que c'est beau ! Non je ne l'ai pas ! Je ne sais si cela peut me servir pour mon article. En tout cas, si tu peux, quand tu t'en seras bien rempli, me l'envoyer, je t'aurai une grande reconnaissance. Que sont ces *Trois petits Essais* dont tu parles ? Envoie-moi aussi l'article de Gourmont.

Je ne connais pas *Peer Gynt.*

J'ai lu *la Guerre des Mondes.* Il y a de belles choses. Mais non. Ce n'est pas beaucoup plus que Jules Verne. Et Jules Verne est bien plus beau même, puisque je l'ai tant aimé.

Je me réserve sur Rodenbach. Je ne l'ai pas fini.

Dans *Plus Loin* j'admire *beaucoup* l'*In Memoriam Stéphane Mallarmé.* C'est d'une hauteur et d'une passion contenue qui sont admirables.

Maître, qui disait que vous étiez mort ?

Ce vers seul est splendide. Je n'ai pas encore lu l'*Amour Sacré,* le plus important.

Il est probable que je ne lirai pas beaucoup avant le mois de novembre, car j'ai mon examen d'histoire naturelle (P. C. N. réduit) qu'il faut tout de même que je me décide à préparer un peu. Mais après, je n'aurai plus rien à penser de deux ans.

Oui, l'imminence de l'enfance sur la vie tout entière : c'est bien cela ton art : ce sera cela quand tu seras plus résolu encore et plus oublieux encore de toute littérature. Et alors ce sera très beau. J'imagine par instants ce que ce pourra être avec ta passion du terroir et des paysans. Je rêve d'une épopée (non comme dimension, mais comme caractère). Ce sera beau.

Oui aussi le particulier. Mais, je ne sais pas : je vais parler comme un lourdaud ; aussi de quoi je me mêle ; mais il me semble parfois que le souci du trop particulier te gêne, le souci du détail, du geste (tel ou tel). Il me semble que cela, qui pourtant — je dois me l'avouer — fait ton originalité, que cela empêche ta poésie d'être plus vaste et plus forte. C'est une impression. Peut-être que je n'en suis pas très sûr.

Ce qui serait beau, ce que je rêve, ce serait tous ces personnages, le paysan que tu as rencontré et l'autre qui veut qu'on ferme les barrières, tous ces personnages vivant sur le même plan, au même niveau de vie et cela écrit d'un ton qui n'établirait pas

d'appréciation, de distinction de valeur. C'est cela qui serait beau, c'est cela que tu dois faire.

J'ai gardé André Gide pour la fin. Je ne l'ai pas relu depuis ma dernière lettre. Mais je l'adore de plus en plus.

J'ai dit ou j'ai pensé que je ne voyais pas comment après Claudel je pourrais m'éprendre d'une vision plus haute et plus vaste. En effet, il semble qu'arrivé à un sommet insupérable, je doive pour alimenter mon adoration chercher un peu au-dessous. Je ne m'abaisse pas. Je reviens seulement sur des points que j'avais insuffisamment explorés : Nietzsche, la force, — Gide, la sensualité.

La sensualité, la volupté. Ce que je trouve d'admirable en Gide, c'est qu'il en est tellement éperdu, qu'il ne sait plus à chaque instant comment la dire. Ce qui t'a paru de la rhétorique a peut-être pour cause cette peur continuelle de ne pas assez bien exprimer sa passion. Il reprend, il épure sans cesse ses mots, il les apprête pour que leur excellence soit digne de son frisson. Sans doute c'est du sensualisme, et il est différent du tien ; mais peut-être n'es-tu pas assez purement sensuel, assez capable de te pâmer pour de l'eau fraîche ou de l'ombre, peut-être se mêle-t-il à tes plaisirs sensuels trop de souvenirs et d'évocations, peut-être ne sais-tu pas assez mordre la nature nue. C'est cela Gide. Ce qu'il y a de fatigant en effet, c'est que ce n'est que cela. Mais le fait même que ce n'est que cela, prouve une telle intensité d'adoration, de désir, que c'en est admirable.

Oui, il y a un apprêt, une attitude prise, mais cette attitude est de tout accueillir, d'étendre le plus possible les bras pour étreindre le plus possible. Et le geste de Ménalque n'est-il pas le même que celui de Violaine, se dépouillant de tout pour accueillir Dieu ? Seulement Dieu, pour Ménalque, est innombrablement fragmenté. Pour Violaine, qui a su rassembler « les éléments dispersés de sa joie », il est une présence secrète, unique et profonde, une possession immobile et intégrale.

Mais nous, qui ne pouvons songer à communiquer si intimement avec Lui, quel plus beau moyen avons-nous de L'adorer, que de promener partout l'inquiétude de notre désir perpétuel. Amours éparpillés, conscience de Dieu.

***

Voilà ce que j'avais à dire sur André Gide. Voilà pourquoi je l'aime.

Mais plus tard, quand j'aurai épuisé l'inépuisable merveille de la nature, je voudrais de tout mon désir concentré, au-dessus de toute chose particulière, posséder Dieu en vérité.

***

C'est tout. Il me semble que j'avais encore beaucoup de choses à dire — comme toujours.

Le Pèlerin passionné, peu intéressant. Je lui dois cependant d'avoir compris comment on avait pu prendre Moréas pour un poète. Je t'en reparlerai quand je le connaîtrai mieux.

Écris-moi.

Je vais modifier un peu — moins que je ne pensais — la dernière partie de mon article. La troisième est à refaire, bien que solidement bâtie dans le détail. Mais elle est mal organisée. Cela entraînera la refonte de la deuxième. La première sera simplement corrigée.

Écris-moi.

JACQUES R.

P. S. — Je voulais te parler de ma haine contre la littérature, dont je trouve tout le monde, et moi-même, un peu imprégné.

Je voulais te dire que rien ne m'agaçait comme d'entendre parler de « petits coins », de sites, de jolis endroits, alors qu'il faut tout aimer ou rien.

Mais toute haine est vaine. Et j'accepte *aussi* ces gens-là.

Je voulais te parler de l'esprit admirablement utilitaire des paysans. Un disait l'autre jour de son pays (Bagnères-de-Bigorre) « J'avoue que ce n'est pas joli comme pays. — Comment ! — Oui, il n'y a que des montées et des descentes. Mais comme ça pousse, comme ça vient là-bas ! »

Ce qui m'agace en moi c'est que tout paysage m'évoque un nom de poète ou de peintre. C'est cela que je nomme ma littérature. Je travaillerai à dénuder ma sensualité. — Je me rappelle maintenant que je voulais te parler de la Libération du Désir. C'était un ensemble de réflexions faites aussi pendant les manœuvres. Trop tard.

Je voudrais que tu m'envoies tous tes poèmes importants. Tu te souviens que tu m'en as réclamé que tu ne m'as pas rendus. Je voudrais les avoir tous pour me faire une idée d'ensemble et de la direction où tu vas.

A Jacques Rivière, à Arcachon

La Chapelle d'Angillon, mercredi soir, 26 septembre 1906

J'ai attendu jusqu'à la fin des vacances la guérison qui n'est pas encore complète.

Je pars demain pour Paris — et je suis décidé à tout faire pour m'engager (dernier délai le 9 octobre), mais ça ne sera pas possible.

Il est probable que je tâcherais d'aller à Bordeaux, mais je n'espère pas réussir.

J'ai reçu ta lettre et te remercie. Je vais y répondre bientôt.

H. F.

A Henri Fournier, à Paris

Arcachon, jeudi matin, 11 h. 1/2
27 septembre 1906

Du diable, si je comprends rien à tes brusqueries.

Mais de quel espoir vas-tu me torturer, malheureux ! A Bordeaux, à Bordeaux. Si c'était possible.

Je t'en supplie, viens à Bordeaux. Tu ne peux pas savoir combien *l'on a besoin* d'une maison où s'abriter, où avoir quelque chose à soi, qu'on sait qui ne vous sera pas volé avant une heure, où pouvoir se laver, se changer. Sans cela, des jeunes gens de notre race ne peuvent tenir au service. Le désir d'une cuvette et d'une éponge peut devenir de la furie. J'en sais quelque chose. Je ne te promets pas que tu serais chez moi, c'est-à-dire chez mes parents, car je ne suis pas en relations assez cordiales avec eux pour leur demander ça. Mais je te logerais dans ma famille maternelle, où l'on t'aime, oui, sans te connaître, et où l'on t'adorerait quand on te connaîtrait. Cela n'empêcherait pas que nous serions toujours ensemble, tous les soirs et surtout les dimanches, trésors du soldat. A Bourges tu n'auras personne. Tu souffriras beaucoup. A Paris service terrible. Viens, viens, viens.

Demande le 144. On te mettra sûrement à la 2e. Et je te ferai mettre à ma section, à mon escouade.

Songe, songe. Non, c'est trop beau. Je compte seulement sur toi pour faire *tout ton possible.*

J'attends avec anxiété des nouvelles. Je rentre demain à la caserne.

Viens, je t'en prie. JACQUES R.

Si tu demandes le 144, il est presque sûr qu'on t'y enverra.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, 3 octobre 1906

Mon cher Jacques,

Rien à faire pour l'engagement. Je ne voulais pas t'écrire, pour te donner de faux espoirs, avant d'être fixé.

Je t'attends, dès ta première permission, *60, rue Mazarine.*

HENRI

A Henri Fournier, à Paris

Cenon, 7 octobre 1906

Quelle tristesse ! Quelle misère ! Je souffre égoïstement ; mais je souffre. Sans doute, je ne t'imaginais que difficilement près de moi, je ne te voyais pas. Mais je te désirais si fort, je te voulais tant. La déception m'a fait mal, — arrivée dans un de ces moments de détresse et d'abaissement qui se multiplient de plus en plus dans ma vie de soldat. La vie de caserne, reprise depuis ma permission, me dégoûte maintenant à force d'inutilité. Je sens que je perds des forces et des instants précieux. Tout est suspendu en moi. Je ne peux plus songer qu'à mes embêtements. Tu m'aurais fait tant de bien, mon cher, cher ami. Comme nous aurions oublié ensemble !

Puis aussi, crois-le, je me désole pour toi de ces deux ans que tu as à faire. Je sens maintenant, au-dessous de mes idéologies, l'amère vanité de tout ce que l'on fait au régiment. Je reviens un peu à mes anciennes répugnances, que corrigent à peine mes réflexions et mes souvenirs de la libre et belle vie des manœuvres. Si j'avais le temps, je te dirais que j'arrive peut-être à une plus juste vision, maintenant que je vois tout : la caserne a supplanté la guerre, la préparation à l'acte est devenue seule importante : on oublie que c'est une préparation, on la cultive pour elle-même ; de là cet aspect d'inutilité, de fonctionnement à vide, que j'avais dès l'abord très nettement saisi. La guerre seule est belle, l'exercice est affreux, quand il n'a plus de fin immédiate et palpable. C'est pourquoi, malgré tout, l'armée est peut-être condamnée à mort.

Mais je quitte le général où je m'embarque toujours invinciblement. Je reviens à déplorer que tu fasses deux ans, car tu souffriras beaucoup, non proprement de la vie que tu mèneras, mais de

sentir que tu perds ton temps. On s'abaisse, on s'obscurcit. Et deux ans, c'est bien long.

Il est vrai qu'il faut mourir.

***

Des cloches en ce moment par cette pleine belle journée encore chaude d'automne. C'est vêpres au loin. Et je m'émouvrais, si je ne craignais le ridicule.

Que vient faire en moi ce stupide respect humain, cette ironie secrète, que mes paroles ne trahissent pas, mais qui ronge la pureté de toutes mes émotions ?

Après tout, je suis moi.

Et très désemparé en ce moment, et voulant te dire tant de choses, et attendant que tu m'en dises d'autres. Je souffre, je vis.

Je vis toujours.

Je ne veux point mourir, mais vivre. Je ne mourrai point, mais je vivrai.

Ah ! et puis les choses précieuses que j'écrivais dans ma paix d'Arcachon, je les sens là. Et il faut les laisser se gâter, se perdre, se faner jusqu'à ce que j'en rie. Je souffre.

Je suis là.

Te parler de moi ainsi au hasard n'est-ce point communiquer, communier de tout près avec toi, te retrouver encore, mon frère ?

***

Que je rirai de ces lettres !

***

Il y a huit mois que je n'ai pas *dit* un mot *vrai* à quelqu'un ; — depuis que je t'ai vu. Parfois j'ai eu des tentations de crier à n'importe qui, pour entendre le son de ma voix : « Me voici ! » Mais je parlais de littérature.

Ça vaut mieux. Je ne regrette rien. Car quelle force, quelle intensité n'ai-je pas accumulée en concentrant ainsi en moi tout moi ? Que je suis fort !

Que je suis faible.

***

Je voudrais être pêcheur ; toute ma vie serait dans le rapt, dans l'astuce, dans la lutte. Je vivrais plus près de Dieu.

***

Où es-tu ? Où es-tu ? Parle-moi, je ne sais plus.

Écris-moi vite, vite.

J. R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, jeudi soir, 11 octobre 1906

Mon cher ami,

Ce soir. Cinq heures. La lampe allumée dans ma chambre étroite déjà obscure, je me décide à t'écrire.

Et maintenant, belle âme, ah! récapitulons!

J'ai souffert, je souffre. Pourquoi ne pas l'avouer ? Depuis mon arrivée ici, ma douleur est auprès de moi. Je la repousse de toutes mes forces, mais elle est là.

Je souffre de la solitude, comme toi, mon frère. Quand je suis rentré à Lakanal, l'année dernière, et maintenant ici, l'inséparable compagnon de ma pensée, et le seul, c'était toi, c'est encore toi. Je sais qu'il y a quelqu'un qui sympathise, qui parle, qui sait, et celui-là n'est pas ici. Et je le cherche, sans tristesse, mais ma douleur marche auprès de moi.

Je souffre de la ville. J'ai peur que tu ne comprennes pas ceci. Je souffrais de la prison, et à présent, je souffre de la ville. Habiter la ville, ce n'est pas comme y passer, pour y voir ce qu'on aime, c'est se condamner à ne plus connaître de l'hiver que le froid, de l'été que la sueur, de l'automne que l'allumage plus tôt des becs de gaz... Et je sais bien qu'au fond j'aime ça, parce que c'est de l'artificiel qui a une vie, de l'artificiel qui s'est mis à vivre obscurément, difficilement, avec des gestes mécaniques, d'abord, puis infiniment complexes — ou plutôt parce qu'il y a une vie entre les mouvements de cette mécanique, — difficile, obscure, galeuse, comme de l'herbe entre les rails, comme du cœur de la prostituée fardée et éhontée. Mais quelle douleur ! quelle douleur !

J'ai souffert de ma pauvreté : je ne l'avais jamais vue ainsi face à face. J'ai souffert « d'un tas de petites misères ». J'ai souffert d'avoir une chambre de plafond bas qui donne sur une cour où l'on ne voit pas le ciel et jamais une feuille. La moindre fleur en pot, une note de romance bête peuvent me transporter au septième merveilleux pays de mon cœur. Ici il n'y a rien, qu'un phonographe.

Bien entendu, j'ai regretté Lakanal, la superbe lamentation de son automne, la tristesse de ses arbres, mes frères, les soirs de pluie et de rentrée.

Quand je cherchais des appartements à louer, j'en avais trouvé un, un peu trop haut, un peu trop cher, mais d'où l'on apercevait, je ne sais où, d'immenses jardins derrière une ou des maisons. Des allées tournaient ; un tuyau d'arrosage traînait par terre.

Ici, mon automne, ma terre, mes chemins boueux où la nuit tombe sont si loin de moi que je ne puis pas les désirer, pas me les rappeler. Où est la fenêtre de Lakanal qui secouait ses feuilles ou qui ruisselait de pluie dans mon cœur ? Où sont ces désirs qu'elle me donnait, de m'en aller ?

J'ai souffert de n'être pas plus libre qu'avant. Une des raisons en est ma pauvreté. Quand donc, Nathanaël, tous les cœurs pourront-ils se dilater librement ; quand donc toutes les intelligences pourront-elles recevoir gratuitement, après de si longues jachères, la semence de toutes les connaissances, de toutes les erreurs, de tous les désirs. J'admire l'effort socialiste, non pas vers la Vérité : Sottise. Mais vers le loisir et la gratuité. Le travail matériel, les petites misères seront assurées d'abord par l'égale répartition du travail — *chacun* deux heures par jour — puis par les machines, comme disait Mélinand ; après, on aura le loisir de cultiver son esprit et son cœur.

Tout homme a droit au désir. Les têtes ignorantes et les cœurs depuis longtemps endormis, comme ce seront de riches terrains pour les désirs qui les dévoreront ! L'instruction est la grande donneuse de désirs. Donc : l'instruction secondaire comme primaire doit être gratuite et obligatoire.

Il n'y a pas de théorie politique vraie « absolument ». Il n'y a d'intéressant que le pratique et l'immédiat.

J'aimerai l'effort socialiste, tendant à débarrasser l'homme du joug de l'argent et des « petites misères ». Et de ce point de vue, j'admire la statue de l'Anglais où l'on a inscrit : « Il a diminué le prix du pain ».

J'ai souffert de ma pitié. Je voudrais te parler de mes pitiés. Dès dix ou douze ans, ma douleur avait pris cette forme. Assis devant ma malle ouverte, dans la chambre vide où je débarquais aux rentrées, à Paris — chaque chose sortie était un morceau de mon cœur meurtri et abandonné. La main qui l'avait mise, la pensée qui l'avait disposée, comme je plaignais sa douceur et sa pauvreté ! Dans le train, la lecture des journaux amusants achetés pour m'égayer, m'était une terrible souffrance. Tous ceux dont on riait étaient pauvres et pitoyables, simples et tristes. Et puis, il me revenait de ceux que je laissais, toutes les paroles que j'aurais dû écouter, tous les baisers auxquels j'aurais dû répondre, toutes les erreurs que je n'aurais pas dû relever. Et surtout, toutes les choses que je n'avais pas assez regardées, touchées, sorties de leur écurie, de leur boîte, de leur champ, et *qui souffraient de cela*, maintenant qu'il était trop tard.

Méchancetés irréparables, pitiés en retard, atrocité du « Jamais plus », que cela m'a fait souffrir.

Ces pitiés de ma vie de douze ans à Paris, je me les suis rappelées à vingt ans à Paris, bien qu'on ne boive jamais deux fois dans le même fleuve.

— Puisque j'ai dévié sur le « Jamais plus », que je dise ceci :

Une parente assez négligée était venue nous voir quelques jours pendant les vacances. J'avais la sensation de sa vie fatiguée et de sa parole cassée à côté de moi, mais je n'y pensais pas. Tout d'un coup, au moment où elle était déjà sur le chemin de la gare, il m'est venu à l'esprit : « Est-ce que je ne devrais pas la regretter, puisqu'elle ne va pas revenir ? » Et tout le soir j'ai enduré une douleur très subtile.

***

Je voudrais te raconter des anecdotes de mes fins de vacances, des anecdotes ou plutôt des moments. Il est de ces moments que j'ai voulus extrêmement beaux et nouveaux. Leur beauté était leur nouveauté même.

Ces moments que j'avais désirés et dont je me souvenais, ils arrivaient, ou ils revenaient. Et, bien sûr, ce n'étaient plus les mêmes. Douleur.

Mais je les prenais tels qu'ils étaient, si différents de l'image de mon cœur, que c'en était criant. Et j'oubliais tout pour les aimer, pour vivre d'eux sans résistance ni défaillance, pour les trouver beaux.

Mais je ne puis pas les raconter, d'abord à cause des longs préambules qu'il me faudrait pour décrire les moments anciens, et de tout l'art calculé que je déploierais pour évoquer la beauté de l'Heure Nouvelle. C'est impossible, sans pompiérisme, dans une lettre. C'est bon pour un livre. Je veux dire seulement le titre d'un : je cherche :

la foire et le bal de nuit, sur la place, devant la maison de mon oncle Morenne, le vieux greffier mort.

***

Dès ce soir, avant de quitter ma lettre, je veux te dire ceci : parmi les très petites choses bon marché — ou plutôt si chères — mais choisies, que je mets dans ma chambre, il y a le portrait de mademoiselle Camille Claudel. C'est un sculpteur de génie, presque l'émule de Rodin, et c'est — dit un article d'un vieux *Mercure*, long, enthousiaste et documenté sur la famille, le frère, le portrait du frère — c'est « la sœur de l'auteur de ces admirables poèmes : *Tête d'Or* et *la Ville!* » Cette femme est, avant tout, un type d'énergie, de ténacité, peu commun. Elle est l'auteur d'un buste de son frère enfant, dont s'est inspiré Vallotton pour le masque.

Je t'enverrais bien ce numéro du *Mercure*, mais j'en ai tant d'autres à t'envoyer, qu'il vaut bien mieux que tu viennes. Tu t'installeras dans ma petite chambre. Les *Mercures* tiennent tout le quatrième rayon du placard. Je sais, maintenant, des bibliothèques où l'on trouve tout ce que je n'ai pas, excepté *les Cahiers d'André Walter*. Tu finiras dans la paix ton article sur Claudel, puis tu iras le porter à quelqu'un.

Samedi

Mon tapis est couleur de feuilles mortes, et rouge comme le reste de ma chambre. Ma lampe me chauffe un peu la tête. La nuit tombe dans la cour où commencent à se fermer les volets. Je pourrais presque croire que c'est l'été, à cause des voix dehors.

Je ne veux pas mourir, mais vivre. Je ne veux pas souffrir, mais aimer.

L'autre soir, à la bibliothèque de quartier, vers neuf heures, à côté d'une salle où des gamins faisaient du solfège, j'ai rencontré un ouvrier parisien qui discutait avec un Espagnol incapable de parler. Je les ai aidés. J'aime l'ouvrier parisien pur, si différent du paysan par son indépendance et son irrespect, si impitoyablement logique — et sérieux comme un paysan dès qu'il s'agit de son métier ou de politique, dès qu'il s'agit d'être impitoyablement logique. J'aime cela, dont je suis si éloigné. Je ne puis pas me rappeler sans en être égayé, cette phrase, il y a longtemps, d'une dame patriote et artistique : « Oh ! la sale race de l'ouverrier parisien, qui ne veut rien entendre, rien comprendre !! » Ceci pour exprimer que la logique de l'ouvrier ne respectait rien moins que ces choses obscures qu'on lui a soigneusement interdites et pour lesquelles on lui demande seulement de suer ou de saigner : Gloire, honneur, beauté... — Mais pourquoi est-ce que je cherche à raisonner ma sympathie. Elle est. Je m'adapte immédiatement à un milieu d'ouvriers d'ici : j'ai la réponse, le mot qu'on aime, la phrase qui sympathise. — C'est un de mes regrets les plus amers que de ne pouvoir m'immiscer ainsi parmi les ouvriers de la campagne. Mais la tâche est surhumaine ; je voudrais leur montrer que je suis de chez eux, qu'ils n'ont pas à se méfier, qu'il ne faut pas que mon langage les trompe : il leur faudrait une longue, longue accoutumance de ma personne à moi ; ils ne savent pas assez qui je suis ; je ne suis pas assez classé dans leur monde ; je cherche une attitude qui ne les surprenne pas ; parmi celles qu'ils connaissent il n'en est pas qui me convienne.

Il pleut dehors à verse, maintenant. Ma chambre est si petite que, sans bouger, j'ai fermé ma fenêtre,

Par moments, je considère mes lettres comme de lourdes fautes et un peu des crimes. Je devrais raconter, travailler sur des brouillons, mes rencontres avec des paysans dont je dirais les noms et le temps qu'il faisait — pas essayer de ratiociner sur ces rencontres ; je devrais raconter mes pitiés et les choses sur lesquelles j'ai eu envie de pleurer, pas essayer de discourir là-dessus.

Je voudrais bien que tu sois avec moi, pour ne plus écrire beaucoup de choses qu'il me peine de voir écrites.

Paul Claudel. — C. semble dire qu'il n'y a rien à faire à *Vers et Prose*. Il a beau s'être promené bras dessus, bras dessous, à une heure du matin, avec monsieur et madame Paul Fort, il fait un tableau du groupe des « Lilas » : Fort, Moréas, de Visan, destiné à nous en dégoûter, et à prouver que ce sont des commerçants de lettres et rien de plus. Il y a du vrai, évidemment, surtout s'il s'agit de ce groupe particulier. Mais j'ai dit à C. ceci, que je crois juste : « Commercialement ou littérairement, il faut que *Vers et Prose* accepte l'article de Rivière. Étant donné que, ils sont incités, je ne sais pourquoi, à célébrer Claudel, mais sont, pour l'instant, incapables d'exprimer autre chose qu'une admiration béante. Je n'en veux pour preuve que les rognures de Vielé-Griffin ou autres, où ils espéraient trouver au moins de quoi formuler un peu leur admiration. Rivière sera le Messie ».

Adresse-toi donc directement à Paul Fort, en le flattant un peu, puisque d'ailleurs tu admires ses ballades. C. ne peut être que dangereux, encore qu'il vienne de recevoir une carte-lettre « Paul Fort-Charles Morice » l'invitant moyennant quatre francs au dîner Gauguin.

Toutes réflexions faites, je voudrais bien te voir à *Vers et Prose* (et vite, vite !)

Tu pourrais peut-être y arriver plus sûrement par un chemin détourné, en t'adressant à un ami de la maison. Vielé-Griffin par exemple, m'apparaît comme quelqu'un de très digne et de très sympathique.

J'ai trouvé (nº 114 du *Mercure*, année 99) les trois petits Essais à la Bibliothèque de l'Arsenal. Ils sont intitulés : *La Lumière. Bouddha. Le Sédentaire.* Je te les aurais copiés si je n'avais craint qu'ils ne soient dans *Connaissance de l'Est. Bouddha*, surtout, aurait pu t'aider pour la Connaissance de Dieu : cette théorie de l'acte respiratoire qui est l'(unique) geste d'adoration...

J'ai aperçu l'autre jour sur les quais, dans un vieux *Mercure*, un article intitulé : « Paul Claudel » qui m'a d'abord effrayé. Mais c'était de Francis de Miomandre, le décortiqueur attitré de qui l'on veut ; c'était très court et surtout fait pour protester contre la critique : « c'est du Shakespeare ». Il avait entrevu certaines

choses : le vers respiratoire, par exemple, mais il qualifiait *la Jeune Fille Violaine* d'apologie du sacrifice chrétien ; évidemment, mais c'est aussi l'apologie du crime de Mara, et de l'impassibilité laborieuse d'Anne, alors...

Montfort (un naturiste), le rédacteur unique des *Marges*, est un admirateur de Claudel et y a consacré des numéros. Comme ses pareils, il concilie (et le crie bien haut) cette admiration avec celle de Tristan Bernard : attitude évidemment sincère et qui dispense de toute espèce de tenue intellectuelle.

Du même, un article sur les deux grands romans de Hardy, considérés comme l'apogée d'un génie, mais aussi d'un pessimisme immoral.

Je suis surpris de ta surprise quand on prend Claudel pour un scolastique. Là-dessus je voudrais *parler* un peu avec toi, pas écrire.

J'ai beaucoup de *Mercures* — vieux et intéressants. J'ai *le Dernier Voyage de Rimbaud* par Isabelle Rimbaud. C'est un beau et atroce passage de cette vie. Amputé, il voulait retourner au Harrar, monter à cheval ; et, de son lit, il faisait rire aux larmes son auditoire, tandis qu'il endurait le martyre. Puis ses hallucinations, les secrets qui lui échappaient sur sa vie ancienne et ses projets cachés. Son voyage indécis, alors qu'il fallait deux hommes pour le changer de wagon, vers Paris, vers Marseille, vers le soleil, vers la résurrection. Oh ! ce type, batteur de bitume, amant des prostituées, poète maudit, explorateur, bandit, commerçant. Et amputé !

J'ai, neuf, pour 1 fr. 75, *les Fleurs du Mal*, pour quoi je suis pris de passion — à cause de tout ce que j'ai aimé ailleurs et qui était là, avant.

Et puis, à cause qu'on côtoie si souvent la mystification, et que ça donne le vertige de se demander si, à la fin, Baudelaire ne s'est pas dit qu'en cherchant la mystification, il avait trouvé son naturel, sa sincérité à lui !

Ne vas-tu pas au moins demander une permission pour le *Salon d'Automne*. Puisque tu seras chez moi, ce ne sera pas bien coûteux, ce voyage.

Je ne veux en dire qu'un mot. Je ne l'ai encore vu qu'une fois et gêné par C.

Il y a Carrière. *Il y a le portrait de M^me^ Carrière.*

Il y a Gauguin. Je l'aime encore trop médiocrement. Il faut que j'arrive à le saisir par où il m'a repoussé d'abord. Je le soupçonne formidable. Il m'inquiétait avant le *Salon*.

Il y a Cézanne, que j'ai trop vu ailleurs que chez lui-même.

Guérin. Les mêmes romances Second Empire et les mêmes jeunes filles uniquement peintes.

Vuillard. Bernard Boutet de Monvel. Gare, on fait des concessions au succès qui vient.

Lacoste. Il faut que j'y revienne, un peu parce que (je ne dirais pas cela à C., ni à un autre que toi) Jammes s'est risqué à faire un jour de la critique d'art pour adorer sa spontanéité.

Laprade — Laprade ! Une toile m'a saisi, avant que je l'aie reconnu. Il doit y avoir un souvenir au fond de mon émotion, mais si ancien sans doute, que mon émotion m'apparaît comme absolument pure.

— C'est, sur la hauteur, assis : lui a posé son chapeau près de lui ; une femme dont le visage sous la voilette est fondu dans la lumière très douce et comme fatiguée. Et c'est intitulé : *les Beaux Jours*. J'ai cherché pour dire ces mots ; je n'arrive pas à la hauteur de cette impression unique. — C'est une grande toile, au contraire de celles des *Indépendants*, et assez déroutante pour les profanes. Cela semble dur de traits ou de teintes, parce que le plus dur seulement est resté, le reste perdu dans la lumière.

Mais je reviendrai sur tout cela. Un marchand de tableaux de l'avenue de l'Opéra expose des Gauguin et des néo-impressionnistes.

***

Notre professeur d'anglais est un monsieur qui se teint et affecte de prendre la classe pour un salon, mais qui parle l'anglais avec les intonations de Mr N. et m'a reçu avec un cours (avec vers et reproductions à l'appui) sur les Préraphaëlites. Je m'essayais, ces vacances, à traduire pour mon plaisir *The blessed Damozel* de Rossetti : c'est la première préparation qu'il nous ait donnée, le premier texte qu'il m'ait mis en main — avec ça (n'oublions pas l'utile) il prépare admirablement à l'École.

— Si tu étais ici, je t'emmènerais chez des marchands de reproductions que je connais et je t'en ferais voir de Burne Jones, de Watts — Les *Èves !* Watts. — Il y a des fleurs de cristal ou qui sont poussées sur des tombes. Il y a des chairs putréfiées, la chair des Idées.

— Mais je place dans mon estime beaucoup de choses avant les Préraphaëlites.

— Il y a, boulevard Saint-Germain, une jolie boutique que dirige la femme du directeur de feu *la Plume* : Karl Boes. C. m'en avait parlé, mais je l'ai redécouverte. La femme (ce n'est peut-être qu'une employée) a été récemment encore très belle, elle a une robe de velours qui a été très belle ; elle a une voix très cassée et résignée qui me fait souffrir. Je lui ai acheté quelques petites

choses. Elle me montre tout ce que je veux dans sa très belle boutique — ce matin, un Bonnard exquis et exquisement reproduit, mais cinq francs la reproduction.

Il y a en ce moment une catégorie de femmes que je soupçonne ou que j'imagine : les victimes des symbolistes — comme il y a eu les victimes des romantiques — comme Madame Bovary a été la victime du romantisme.

La Femme n'est pas la littérature, elle est la vie.

La tristesse de l'amour, comme celle de la vie, c'est qu'il y a renoncement :

à la femme aimée, on ne peut que dire : tu m'as apporté *une part* de la beauté du monde — tandis qu'on rêve de toutes les beautés et de toutes les vies synthétisées en une seule beauté, une seule femme, une seule vie.

On se résigne à l'amour, comme on se résigne à *sa* vie.

***

Un dernier mot, avant de me coucher, ce samedi soir.

Ma sœur, pendant ces vacances, jouait un « morceau » qui me donnait une émotion mélancolique, trop douce, d'une douceur qui donne la fièvre et fait penser à la mort. C'était sans valeur, sans doute, et intitulé : *le Lac de Côme.*

Après, j'ai retrouvé dans *Quelques cadences,* la page de Barrès, avec les mots de mon émotion :

... air léger, élégant jusqu'à la fadeur, doux jardins aromatiques, finissent çà et là par des tombes... barques de plaisir. Romanesque... ses feuillets parfois dans cette eau où tant de mains fiévreuses cherchèrent un peu de fraîcheur tandis que glissait la barque.

Cela m'a mis en goût, et dans les chemins de mes vacances finissantes j'ai relu et retrouvé d'adorables formules pour mon cœur :

La vaste pelouse lui parla : « Je suis une scène trop noble, disait-elle, et l'on me voit déserte faute d'acteurs suffisants ». Au fond de ses désastres, il éprouva de cette pensée une consolation et se répéta qu'il vaut mieux faire relâche que se satisfaire d'indignes jeux.

Bonsoir

Lundi soir, 6 heures

Je ne relis pas le reste de ma lettre, parce que je veux te l'envoyer.

J'ai presque honte d'avouer que je ne suis pas allé à Lamoureux hier. J'avais promis depuis longtemps à ma sœur de la conduire à Versailles, ce dimanche, voir une amie,

— Parlerai-je du grand canal, du champ qu'on découvrait au delà et où s'alignaient les tas de fumier d'automne.

Ce que je viens de dire là prouve que j'ai encore une grande répulsion pour « La Discipline Française ». Cependant, combien délicatement m'importune la vasque sombre et oxydée sur laquelle immanquablement débouche l'allée jaunie ; comme, par moments, ils passent près de moi les couples cérémonieux et pervers d'autrefois qui, tout de même, devaient bien sentir qu'un jour, quelqu'un frissonnerait de ce vent froid, de cette pluie brouillardeuse qui commence à me glacer...

Versailles, malgré mes réticences, je ne t'avais jamais aimé comme hier soir, et je voudrais que tu comprisses qu'il n'y avait qu'une impertinence flatteuse de courtisan dans ce cri qui m'échappa, lorsqu'au bout de la terrasse je découvris le Grand Canal, comme au détour d'une sapinière on découvre toute la plaine de Neuvy, Mery-ès-Bois et Presly : « C'est beau comme la Sologne ! »

Je suis revenu dans la ville à la nuit tombante avec les petites filles. Ville triste et belle, gâtée par des groupes de soldats, mais dont les rues principales sont coupées de petites rues perpendiculaires, désertes, froides, où les becs de gaz s'allument, où les hauts arbres sombres du bois environnant entrent par chaque bout.

Il fallait voir une autre amie à l'internat Jacqueline Pascal. Petit parloir où est affiché le bizarre règlement. Voici une jeune fille brune qui vient de pleurer parce qu'elle est énervée. Les jeunes filles se classent entre elles aujourd'hui comme autrefois : sentimentale, extrêmement réservée, de grandes qualités de cœur.

On m'a montré derrière, au sortir d'un petit couloir, la cour, les arbres, le banc renversé, puis, dans un coin, derrière des vitres rougeâtres, de petites têtes que je n'ai pu distinguer et le dos d'une surveillante.

Au retour, je pensais (surtout à cause de souvenirs plus anciens) que la boutade de Jammes n'en était pas une : *J'aime les jeunes filles, seules elles ne m'ont jamais ennuyé.*

C'est qu'il n'y a qu'elles pour être aussi spontanées, aussi fraîchement naturelles. Les as-tu jamais, derrière une cloison, entendues causer et rire ?

Surtout, ces vacances, j'aurais voulu te parler des petites filles. J'ai beaucoup de petites filles qui sont, de notoriété publique, mes amies ou mes fiancées. Je les fais balancer, sous le préau, chez moi.

La petite fille est la chose de la nature la plus intéressante. Je

songe à toutes les possibilités, à tout ce qu'on pourrait faire de la femme qui est en germe là et qu'on va gâter, étouffer.

Je n'ai peut-être jamais été moi-même que dans mes conversations avec ces merveilleuses petites choses, spontanées et parlantes.

Leurs jalousies, leurs haines, les peurs qu'elles se donnent, les joies qu'elles se préparent.

Un p'tit jeune homme (bien jeune) a couru après moi parce qu'il m'avait vu acheter Baudelaire ; il m'a parlé musique et a voulu m'apporter aujourd'hui *Lilith* de R. de Gourmont. Je parcourrai seulement, parce que ça a l'air rasant, mais j'aperçois au début de *Théodat* qui fait suite, « joué à *l'Œuvre* le... — le décor et les costumes dessinés par Maurice Denis ».

La Saison théâtrale : — L'Odéon.

— Tout prochainement, au Gymnase, *Maison de Poupée* et *la Gioconda*, avec Suzanne Després

— Sarah

— Réjane

— *Pelléas* — certainement

— *Pan* — à *l'Œuvre*

— *La Cloche engloutie*

— Mme Maeterlinck à l'Opéra-Comique (j'ai peur).

J'ai vu *la Vie Publique* de Fabre. C'est quelquefois amusant ; il y a des foules très amusantes qui s'écrasent dans une salle de mairie. Surtout, ça veut être fort ; ça veut être du Molière.

***

Il y a bien longtemps que je t'écris et je n'ai pas encore dit ce que je voudrais dire.

Mais il a déjà fallu que j'interrompe ma lettre pour une version latine et il faut que je me mette au plus vite à un travail acharné.

Je ne pense guère arriver à Normale.

La reprise d'un travail régulier et modéré m'a fait grand bien : mais ma tête n'est pas encore très sûre. Le docteur qui me soigne gratuitement (« parce que je l'intéresse » ?) s'est porté l'autre jour, en société, garant de ma guérison.

J'ai fait tout de même d'impossibles démarches pour te rejoindre au corps. On m'a vu à onze heures du soir aux bureaux du *Matin*.

Je résume, maintenant, ce que j'aurais voulu développer :

— Je jouis de tout mon cœur depuis samedi soir de ma chambre, de ma liberté.

— La promenade à Versailles a ravivé tous les paysages qui sont

en moi. Le simple frais de ma fenêtre ouverte, ce matin, était tout un matin d'hiver, depuis l'attente gelée devant l'église, pour le catéchisme, jusqu'à la carillonnante pendaison aux cloches de midi.

— Une formule de C, bien trouvée, devant Vuillard, en a réveillé d'autres qui sommeillaient en moi. Les Préraphaëlites aussi avaient des formules pour leur art ; elles sont renversantes, quand on connaît les résultats.

— Merci de l'aide que tu me donnes et qui m'est précieuse.

— Je suis heureux de « la lecture charmante ».

***

Il faut bien te dire que si dans mes réponses je passe rapidement sur tes lettres, c'est que j'en ai vécu pendant quinze jours, un mois, c'est qu'elles ont nourri ma force et mon exaltation, c'est que des jours entiers je me suis entretenu avec toi et je t'ai répondu.

Je te récris trop tard, quand déjà d'autres problèmes se sont posés, d'autres difficultés ont surgi, d'autres joies encore informulées ont éclaté en moi.

— Merci de ton immense ardent récit des manœuvres. J'ai marché longtemps, souvent, près de toi. J'ai fait raconter à mon cousin, avec des gestes, comment, malgré sa force, à la fin des marches, il s'évanouissait de fatigue.

Ce récit, n'est-ce pas, était tout imprégné de Gide. Surtout, tu m'as redonné l'inexprimable impression que, par instants, le Gide le plus beau m'a donnée.

Impression unique où tient, je ne sais pas, quelque chose d'angoissant et de mystérieux comme la mort et qui pourtant est le mystère de l'existence, des choses qui sont là, qui ont été, qu'on a senties — quelque chose d'angoissant et d'effroyablement mystérieux.

Quand j'étais très petit, je me donnais cette impression-là, mais au paroxysme, en arrivant, après bien des efforts, à me représenter quelque chose qui était, j'en suis sûr maintenant, l'éternité.

Je te raconterai ça un jour en détail.

Ici, c'est à l'aide de choses très simples. Je voudrais exprimer cela, je chercherai, c'est le plus beau de Gide.

Tu y as atteint avec les phrases :

La petite place de la mairie et la fontaine. ON PRENAIT DE L'EAU DANS LES BIDONS.

Je n'ai peut-être jamais rien lu *de toi* (car ce n'était bien que *de toi*, sans Gide) qui m'ait paru plus beau que les phrases sur les boulangers :

... j'entendais le râle...
Il y avait de vieilles choses qu'on écartait.

Peut-être seulement est-ce cette beauté si haute du désir pour le désir, cette angoisse de trouver des choses pauvres, âpres, douloureuses, qui pourront servir, au même titre que les plus belles, de prétexte au désir, à ce désir ardent, profond, long, sanglotant :

(Thou whom I long for, who longest for me)

des Préraphaëlites, de Gide, de toi, de moi...

J'appelle rhétorique, au meilleur sens, trouver une idée, puis la servir avec des illustrations au lieu de faire comme Claudel.

J'ai trouvé ça quelquefois dans Gide, mais il est dix heures du soir. Je n'ai pas le temps de te donner des exemples. Une autre fois.

— Dans une lettre adressée en janvier dernier, j'exprimais cet amour, que tu m'exprimes, et cette découverte de *toute* la nature, — artistique, pittoresque ou non.

— Cette haine de la littérature, ç'a été quand je partais à la découverte de Jammes, de Laforgue, de Claudel, toute ma foi littéraire.

J'achète toutes les revues où il y a des « notes » de Gide.

— Je voudrais écrire quelque part, pour éreinter la moitié des symbolistes et adorer l'autre. Quand donc la volée de bois vert à Moréas ? Va-t-il continuer à encombrer *Vers et Prose ?*

Je t'en supplie, achève ton article. Il faut qu'il soit publié avant janvier.

Toutes les fois que je trouverai un type intéressant, je lui prêterai Claudel avec ton article.

Sois fort, comme tu l'es. Pense que tu m'as fait trouver, que tu m'as fourni la plus belle formule de vie qui soit :

Nous reconnaîtrons nos frères dans ceux-là seulement qui n'auront point voulu faire du bonheur le but de leur existence.

Autrement dit : « Nous ne cherchons pas le bonheur, nous avons bien autre chose à faire ».

H. Fournier

Chambre de C., 10 heures du matin

Notes prises au vol.

Interview de C. à la face pâle et d'aspect ligneux qui dit revenir du banquet Gauguin.

« Charles Morice te plairait infiniment. Grand type froid et exquis. Vaguement l'air de Napoléon III.

A la taverne Grüber, nous avisons des gens falots et sporadiques trempant tristement leurs barbes dans des bocks. Un monsieur dominait à la fois par son prestige et par son tube : Charles Morice. Notre réserve native nous fit arrêter au parti le plus sage : nous éclipser à une table lointaine et commander un pernod-grenadine.

Paul Fort. Poignée de main facile. « C'est un dîner d'hommes, alors ? — Oui, les femmes arriveront en cure-dents ». Nous sommes les Éliacins au milieu de ces vétérans alcooliques.

Les gens deviennent de plus en plus sporadiques, leur nombre augmentant.

Tout le monde se lève. On se dirige vers le premier étage où se tient le dîner. Nous restons avec Fort qui reçoit en bas les retardataires, c'est-à-dire les notoriétés.

Henri Albert. (Et nous étions d'une lucidité ! : « Comme vous le disiez dans votre préface... » (Nous aurions presque dit la page !) M. Dethomas. Riotor. Paul Adam. (Si tu m'avais vu au dessert avec Paul Adam — très chic, Légion d'honneur, yeux bleus d'acier, un peu de cabotinisme évidemment, comme tous, excepté Scheffer. Ah ! Scheffer, mais il sera reparlé de Scheffer...)

Paul Adam — en beige — (Moréas en ce moment souffre de crises alcooliques et n'est pas aux côtés de son ancien collaborateur).

A table : à droite j'avais Henri Albert, à gauche un petit jeune homme qui n'avait pas l'air absolument... ; un peu plus loin, un monsieur barbu d'allure journalistique. Mon vieux, j'étais tellement parti, qu'à un moment donné, il parlait si couramment que je me suis levé, au-dessus des plats et des convives, je lui ai tendu la main en lui demandant son nom.

Les plats, imprécis, et les vins, médiocres.

Les cigarettes s'allument, je cause par-dessus l'épaule d'Henri Albert avec Henri Scheffer.

Henri Albert a vu Nietzsche fou. Son bouquin de prédilection est la *Généalogie de la Morale.*

Tu me demandes si je n'ai pas cherché à voir des types comme Maurice Denis, Vuillard... Je te répondrai qu'ils sont trop et que les gaffes sont faciles à faire. C'est ainsi que nous avons demandé Camille Mauclair, ce qui a jeté un froid. On a montré Chabrier à M. qui a dit : « Ah ! c'est le peintre ». Or, le musicien est mort, et c'était son fils.

Scheffer — type élancé, rose, yeux vifs — de trente-deux à quarante-deux. Blanchi de bonne heure. Bisexuel. J'irai lui porter des bouquins ce soir. Peut-être nous fera-t-il inviter aux mardis de Rachilde.

Après la glace et le café, un adipeux larbin arrivait porteur d'un compotier transformé en sébile. On y versait quatre francs cinquante, « le service compris ».

A un moment, petit toast de Charles Morice, citant beaucoup Paul Fort, notre intime, ce qui nous fit valoir.

(Tu me trouves pauvre de gueules aperçues, je ne suis riche que de signatures entrevues sur la liste qui passa).

Le toast tendait à une proposition au ministre : ouvrir le Luxembourg à Paul Gauguin.

Cette proposition était d'une impertinence concise... ce mot prononcé à haute voix dans le silence qui suivit me valut immédiatement les bonnes grâces du journaliste chevelu.

Second toast de Charles Morice annonçant un prochain banquet en l'honneur de Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine et Mallarmé.

C'est après ce toast que je m'approchai de Paul Adam, lui disant, avec des yeux d'où disparaissait toute prunelle : « Monsieur, l'admiration des jeunes doit vous faire plaisir, quand elle est sincère. Eh bien, moi je vous admire profondément ». Ce qui lui est allé au cœur, puisque jusqu'à la fin il n'a cessé de me regarder en lançant des théories.

M. le réfutait, et je résumais la situation.

(Je résume la fin). Paul Adam se lève et allonge une thune : il faut, dit-il, que je me lève de bonne heure... je dois être debout, tous les jours, à dix heures et demie.

Un mot sur son prochain roman, et il prend congé de nous.

Encore un instant passé avec des dames, dégustant des pippermint, silencieusement.

Hommage à Charles Morice. Laïus de M... Regards langoureux de votre serviteur.

Invitation vague du Monsieur à l'aller voir.

Nous filons avec Scheffer (qui tutoie Régnier) ».

Pour copie conforme,

Jean C.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, dimanche matin, 11 heures
21 octobre 1906

Mon cher ami,

Je viens d'acheter le journal : on joue *Pelléas* samedi prochain. Il faut venir sous un prétexte quelconque.

Je t'attends.

H. F.

J'ai trouvé hier soir sur les quais un numéro de *l'Ermitage* — récent — avec des vers de Paul Claudel qui m'ont d'abord beaucoup surpris et ennuyé : des alexandrins.

Tu trouveras plus loin mes impressions et je t'envoie les vers.

J'ai acheté aussi *le Poète et sa Femme* de Jammes, dans un *Ermitage*, et un autre *Ermitage* où il y a ces vers qui se terminent par :

La couleur d'un parfum qui n'aurait pas de nom.

et ceux-ci, qui sont du moi tellement plus beau :

... La pompe grince et mon chien dort sur le parquet.
Quand donc viendra le jour, où poussant le loquet
De la porte d'entrée qui rêve sous le cèdre,
Sa main fera jaillir sur les dalles usées
Tout ce que sa présence amène de lumière?

J'ai aussi un long fragment de *Pensée des Jardins ;* j'ai encore — bien d'autres choses qu'il faut venir voir, feuilleter, lire.

***

De la librairie où j'ai trouvé *les Fleurs du Mal*, j'ai rapporté l'autre jour, pour 1 fr. 50, les *Poèmes Anciens* de Régnier, pas coupés et jaunis, deuxième édition.

Cette après-midi je vais avec ma sœur au Gymnase : *La Gioconda* avec Suzanne Després.

Il faut venir. Tu la reverras dans *Maison de Poupée*. Et puis, partout, les théâtres et concerts sont rouverts.

Et puis C. te fera présenter à Fort, à Vielé-Griffin.

Un dernier mot, pour le cas où tu ne viendrais pas. J'ai réfléchi longuement à ce qu'il faudrait faire de ton article. Un instant, j'ai songé à m'en charger et à aller le porter chez Vielé-Griffin. Mais, le mieux est que tu lui écrives très brièvement en lui disant ton admiration pour lui et surtout pour Claudel et en lui demandant de t'autoriser à lui envoyer ton article. C'est le mieux, — ou en lui demandant une audience, si tu viens ; avec un type de valeur on est naturellement incité à montrer ce qu'on vaut ; et je suis sûr que tu t'en tirerais parfaitement ; ces messieurs n'ont d'ailleurs rien d'intimidant.

A bientôt donc,

H. F.

Après avoir lu les alexandrins de Claudel.

Mon témoignage ne m'est pas suspect, puisqu'au début, j'ai été profondément ennuyé, dégoûté, de voir Claudel se murer ainsi dans des alexandrins, et puisqu'il n'y a rien de plus différent de moi-même que ce que je viens de lire.

— A présent, je me demande si jamais, depuis Pascal, on a crié aussi désespérément la désolation et la confiance ; si jamais âme humaine a été traversée d' « un vent » aussi « noir » et aussi terrible.

En finissant, tout haletant encore de l'ardent desséchement de la lamentable adoration, je ne puis que répéter ces vers que le rythme traditionnel rend encore plus douloureux de renonciation, de soumission, de nudité.

Je ne repousse plus rien de ce que j'avais repoussé tout d'abord ; on sent, en relisant, le début embrasé de la même flamme qui jaillit plus loin et qui dévore tout.

Mais parlons surtout des deux strophes :

Voici l'heure brûlante et la nuit ennuyeuse!
Voici le pas, voici l'arrêt et le suspens.
Saisi d'horreur, voici que de nouveau j'entends
L'inexorable...

Mais il y a encore autre chose de plus beau :

L'ombre m'atteint, mon jour terrestre...

et toute la pièce.

Et puis ce cri, le cri de toute la religion de la terre, le cri du dégoût et du désir, le cri de l'âme, le cri du génie qui a touché Dieu :

J'ai devancé l'appel des morts ; je suis présent.

Et puis la renonciation à la gloire — et puis tout le reste :

Paul, il nous faut partir pour un départ plus beau.

On m'a dit les *Stances* de Moréas ainsi dépouillées, mais désolées et vivantes — comme un bois d'hiver, — mais j'y suis resté indifférent. Qu'y a-t-il donc, mon Dieu, dans Claudel ?

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 22 octobre 1906

Mon pauvre ami,

Il faut que tu saches bien peu ce qu'est le service militaire pour t'imaginer qu'on va m'octroyer une permission de huit jours afin de me permettre de visiter *le Salon d'Automne*. Pour passer mon examen du P. C. N. (dans quinze jours) — et tu sais qu'un examen est ce qu'il y a au monde de plus « sérieux » — je n'obtiendrai même pas la permission de coucher chez moi. J'aurai la journée libre mais il faudra le soir rentrer à la caserne. *De plus, on n'obtient jamais* de permission pour ailleurs que pour chez soi. Si j'allais à Paris je serais passible d'un certain nombre de jours de prison.

Tu vois donc que ton beau rêve est irréalisable. Mais comprends combien j'en souffre, combien ardemment je désire te revoir, habiter avec toi quelques jours. Ta prière, ton invitation me déchirent le cœur. Jamais je n'ai tant souhaité te retrouver, te retrouver à Paris.

Hier et aujourd'hui j'étais de garde à la gare du Midi. Avec les trains qui partaient pour Paris, je m'exaltais d'une douleur et d'un désir délicieux. Jamais je n'ai tant vécu avec toi, depuis le 1er de l'an.

Ce qui me soutient, et me ravit l'âme, c'est de songer *au mois* admirable que nous passerons ensemble après ma libération (26 mai). Aussitôt lâché je me précipite à Paris. Oh ! hier m'apparaissaient tous les paysages des environs avec leurs noms exquis : Étampes, Angerville, Savigny. Je sentais le train sauter sur les rails et l'air plus froid, plus léger, entrait par la fenêtre, sur moi. Mon ami, mon ami, que ce jour, que je crée ainsi, sera beau. Et si différent de ce que je le désire.

J'aurais plus de choses à te dire que jamais je ne t'en ai dites. Mais le service est en ce moment terrible. J'ai passé toute ma journée de dimanche de garde. Et je jouis à peine d'une heure par soir, qu'il faut que j'emploie à voir mon programme d'histoire naturelle. Tu ne sais pas ce que c'est que de trimer depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir sans interruption. La plupart du temps je suis abruti, je ne suis bon qu'à revoir de la botanique. Je suis faible, bien que très endurci depuis le début de mon service, et la moindre fatigue me prive de mon intelligence.

En conséquence, voici le système que je vais adopter. Quand j'aurai une minute de temps libre et de lucidité, je noterai quelques petites choses et je te les enverrai. Cela fera plusieurs petites lettres jusqu'à la grande qui sera écrite après mon examen (vers le

10 ou le 12 novembre). Ne cesse pas pour cela de m'écrire régulièrement. Ta dernière immense lettre m'a été si précieuse.

Et merci de ton envoi. J'ai lu les vers de Claudel, mais sans essayer de comprendre. Merci de tes cris d'admiration. Je lirai, quand je pourrai, *Développement de l'Église*. Les trois petits essais sont en effet dans *Connaissance de l'Est*.

Pour mon article, il m'est radicalement impossible de l'achever en ce moment. Tout le milieu est en reconstruction. Il me faudrait du répit pour terminer la version définitive. Je ne peux encore le présenter en cet état. Il me faut un mois, un mois et demi, deux mois, *si j'ai du loisir*. C'est désespérant.

Quelle douleur de se séparer encore une fois, mon frère.

JACQUES R. (215 jours à faire)

Pelléas me navre. Le jouera-t-on encore ?
Bonnes amitiés à ta sœur. Soyez heureux.

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 26 octobre 1906

Ce matin, pendant un éclair de lucidité, j'ai perçu quelque chose de grand. Après les langueurs extrêmes de cet interminable été, le ciel s'est levé couvert et tout bouleversé ; un grand vent courait, solide et déjà maître de tout l'espace ; l'hiver réinstallait sa grande détresse. Oh ! comme je sentais tout perdu définitivement, sans retour, comme mon âme acquiesçait profondément, dans le silence et la tristesse, à ce *sans espoir, sans but* qui est le fond de la vie. De sentir le cycle perpétuel, l'inévitable retour, je comprenais la vanité de toute intention, de toute poursuite, de tout vouloir. Dans une voluptueuse détresse, je renonçais, je m'abandonnais à ma lassitude, je me confiais en ce repos qui est la mort ou l'éternité.

Ceci — qui est peut-être ce qu'il y a de plus profond en moi — ceci — la conscience de la vanité de tout effort — mon ironie secrète et imperceptible — ceci tu l'as réveillé en moi en me parlant de ton impression devant le Laprade. Sans doute ce que tu as éprouvé est très différent et ne peut m'être communiqué. Mais tes mots, tes quelques mots ont suscité en moi cette admirable douleur, qui est un abandon et un renoncement. Cette femme, toute enveloppée d'une lumière déclinante, cette femme, ce groupe « en dehors du bonheur », baigné dans sa lassitude, dans sa confusion, je les vois : ce sont mes frères. *Les Beaux Jours!* Et que

d'autres mauvais viennent ensuite, nous les savions déjà, nous les avions goûtés, et leur amertume nous est aussi douce que la douceur dont nous venons. Mes frères, mes pauvres frères, tous ces désirs qui nous transportent comme ils sont précieux ! Mais comme il est plus beau encore de les voir s'en aller et de rester l'âme déserte dans le repos.

Mais est-ce qu'il n'est pas bon aussi de mourir? alors que tout est fini et que s'étend sur nous
L'obscurcissement, comme d'un ombrage très obscur.
Oui cela aussi est très bon. Oui c'est là ce qu'il y a de meilleur.
Certes. Certes.

Comme je sens maintenant que nos émotions devant ce tableau que je ne connais pas, ont été différentes, ô mon frère que je ne connais pas !

J'ai ainsi dans l'âme tout un monde étrange, qu'évoquent également les peintres (M. Denis, Ch. Guérin, Bonnard) et André Gide. Quelles merveilles et comme il m'émeut ! Je vois des terrasses extrêmes, au bord de déclinantes vallées, où, si lassement, viennent s'accouder des femmes (celles de Ch. Guérin) avec des yeux pervers, sensuels, et inconscients. Voici le petit amour qui descend dans une banderole. La mer se gonfle comme une âme. Il y a des fleurs d'aloès dans des vases. Il y a aussi, là-haut, la treille jaune avec des enfants nus et, derrière, un bois avec de grandes allées où se croisent deux chevaliers armés. Enfin la prairie où Luc et Rachel cueillent des fleurs, et le mur du parc, derrière lequel il n'y a rien.

D'ailleurs, je me souviens t'avoir déjà dit tout cela.

Mon ami, comme je pense à toi. Écris-moi.

JACQUES

P. S. — N'ai-je pas oublié de mettre l'adresse à la lettre que je t'ai envoyée lundi. T'est-elle parvenue ?

—

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, 2 novembre 1906

Que te dire ? Je suis morne toujours. Je n'ai plus d'exaltations, plus de ferveur. Hier je n'ai pas eu la force de souffrir de *Pelléas*. La vie de caserne est affreuse et les jours ne passent pas.

Je pense à toi avec lassitude, je ne te vois pas, je suis loin. Je voudrais bien une lettre de toi. Je m'endors,

Cependant je gagne en quelque chose : en spontanéité. Je m'apprends à ne plus calculer, à ne plus réduire mes désirs par des considérations hygiéniques ou humanitaires. Oh ! voilà ce qu'il m'indigne de trouver en moi : ces restrictions, ces mesquineries qu'une mauvaise éducation me suggère encore. Je t'avais parlé un jour de la libération du désir, ou plutôt je t'avais dit que je voulais t'en parler. C'est cela que j'avais en vue. Notre éducation est misérable. Elle consiste à entraver, à flétrir tous les désirs de l'enfant. Pourquoi punit-on un enfant ? Pour sa curiosité, pour sa brutalité, pour sa violence ? Que lui enseigne-t-on ? A ne pas salir ses souliers ni ses vêtements, à parler respectueusement aux étrangers, à se priver de manger, à se réduire. La timidité, voilà ce que l'éducation produit en nous, voilà de quoi malgré mes efforts je me meurs, je m'étouffe — je veux secouer tout cela. Je veux me voir libre et nu, sans préjugés de respect, sans vénération irraisonnée. Je veux laisser une fois pour toutes mes réserves, mes timidités, je veux que la vue des choses n'éveille plus en moi que l'immédiat désir de les posséder, que le geste de m'y précipiter. Comme Ménalque, je veux, ayant enseveli dans l'obscurité de ma chambre mes sciences et mes fausses richesses, partir les mains vides, devant moi.

A mon fils je ne parlerai ni des gendarmes, ni de Dieu. Dieu, il le trouvera en lui, soudain présent, à l'heure de son premier recueillement. Que sa surprise reste intégrale. Il saura que Dieu, loin de nous prescrire des règles, ne nous demande qu'un désir déréglé, que du fanatisme. Si mon fils bat un de ses camarades, je lui dirai : « Sois violent et libre et ne crains point. Que ton inquiétude soit d'autre chose que d'enfreindre des défenses ».

J'aime un sergent, — d'abord insupportable, — mais qui recherche toutes les occasions de se casser le cou. Il a sauté aux naseaux d'un cheval emballé. Il a voulu aller au feu dans les Landes. Quand on lui dit : « Mais je ne pourrai pas », il répond : « Eh bien ! vous crèverez ! » Je l'aime.

Et comme je me hais de m'arrêter à moitié de tous mes désirs, de les diminuer par mes hésitations, de ne pas sentir leur poussée première, cette espèce de bouffée qui monte à la tête et qui est l'acte tendant à éclore immédiatement.

Je sais. Tu diras : Mais puisque tu aimes le désir pour lui-même, pourquoi te plains-tu des hésitations, qui te permettent de le mieux sentir, de le saisir, de le savourer plus longuement ? Sa réalisation immédiate te priverait de le percevoir.

Non. Le désir n'est beau que dans sa minute spasmodique, dans le moment où il cesse en se satisfaisant. Son objet n'est pas ce que j'aime sans doute. Mais il faut qu'il soit vite atteint, pour qu'un nouveau désir succède, primitif, spontané, immaculé. Les

nourritures terrestres ! Il faut des satisfactions perpétuelles, pour que le désir soit perpétuel. Si la satisfaction tarde, le désir languit. Et c'est pourquoi qu'à n'importe quel désir n'importe quel objet réponde ; que je me satisfasse de la première sensualité venue, si différente soit-elle de celle rêvée, afin qu'un désir neuf m'emplisse aussitôt, sans me laisser m'attarder dans une attente. — Et je n'ai pas à m'inquiéter. Aucune volupté ne me rassasiera, de rien je ne serai content, jamais je n'éteindrai mon désir, car j'ai la précieuse certitude qu'au fond de toute possession une anxiété nouvelle m'attend, une nouvelle soif de Dieu, un nouvel élan vers Dieu.

Donc, je veux m'enlever toute timidité restrictive pour que mon désir plus tôt satisfait, plus tôt se régénère. Je serai violent pour posséder, et je posséderai pour désirer. La possession est précieuse, parce qu'elle engendre le désir.

Je pensais : toute la morale devrait s'appeler : la libération du désir. La morale devrait enseigner à retrouver sous nos préjugés, nos timidités d'éducation, nos vrais désirs. Quelle odieuse machination de toute la société contre nos instincts. Comme on veut de toutes parts nous réduire. Il me semble voir de toutes parts des écriteaux portant : « Défense de... » Oh ! « la propriété privée », le droit, la justice. Et dire qu'inconsciemment, dans certains gestes, certains jugements, je la respecte encore.

Ce que j'aime dans le régiment, c'est l'insolent, le terrible déni qu'il oppose à la justice. A chaque instant il renverse toutes nos idées de justice.

École d'égalité ! Non, mais d'inégalité. Il rétablit l'inégalité primitive, naturelle, en supprimant ou en réduisant beaucoup la puissance de l'argent. Tout est aux plus malins, aux plus forts. Les fils de famille, qu'entravent toutes leurs timidités, sont battus et souffrent. Je souffre. Mais je suis content.

Je tâcherai de faire la critique de l'idée de beauté. J'y songe beaucoup. Il faut que je mette cela au net. Je ne me sens guère en règle de ce côté.

Après mon examen, la semaine prochaine, je répondrai longuement à ta lettre. Mais écris-moi un mot avant, un simple mot. Cela me fera tant de bien.

Je t'enverrai le bouquin dès que j'aurai une minute.

Je suis avec toi toujours.

J. R.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

Paris, 9 novembre 1906

Mon cher ami,

Pardonne-moi de t'avoir ainsi laissé trop longtemps à ta solitude et à ta détresse.

J'aurais voulu aussi de temps en temps t'écrire quelques mots de sympathie, mais cette fin d'octobre m'a été prise — de six heures du matin à onze heures du soir — par le lycée.

Même aujourd'hui je n'aurai que quelques heures à te donner. Pourtant il est certaines anecdotes intimes ou extérieures que je voudrais raconter.

***

C., G., G., sont ici. Oh ! solitude. Que je souffre d'eux, que ce sont peu mes amis.

Tout de même que les drames d'Ibsen se passent simultanément à différents étages de la pensée et se peuvent interpréter comme des féeries par des enfants... il me semble que mes paroles, quelquefois, alors qu'elles pourraient remuer de leur vibrement des cœurs comme le mien, ne peuvent sonner pour d'autres que puérilement et sottement. Je souffre de ces autres chez qui je n'entends de moi-même qu'un écho ridicule.

J'ai dit cela pompeusement exprès, pour montrer que j'ai conscience de tout mon orgueil.

Il y a aussi un grand orgueil et une grande prudence dans ceci que j'ai pensé : je ne chercherai pas comme tous à faire ma femme à mon image, à faire « son éducation ». Mot atroce ! Échec saignant ! Malentendu ! Je ne me « ferai pas aimer selon ma littérature ». C'est moi, bien au contraire, qui travaillerai à connaître le monde obscur qu'elle porte en elle.

C'est d'ailleurs ce monde que j'aurai choisi, ce monde de son âme qu'elle ignore et que nous découvrirons ensemble. Ce sont des paysages et des existences que j'aurai choisis. Et d'ailleurs ai-je jamais autrement aimé ?

Surtout, il faut fuir ceux qui se prétendent vos amis, c'est-à-dire prétendent vous connaître ou vous explorent brutalement.

***

Anecdote pénible. — Je t'aurais, le lendemain, raconté plus en détail la séance mais je n'ai pas trouvé le temps.

J'ai été présenté à Moréas, à Paul Fort, à Retté... Je n'avais pas la moindre estime pour ces messieurs, et ce que j'ai vu n'a pas été, comme me le répète C., une désillusion — ni même une tristesse. Ç'a été pénible, voilà tout.

— De dix à douze, un jeudi soir, au café Vachette, M. et Mme Fort, Moréas, M., C., divers types et moi.

— De minuit à cinq heures du matin, dans des brasseries diverses et des restaurants de nuit, les mêmes moins Moréas, plus Retté, assez gris, et deux types repoussants.

— Impression générale, qu'augmentait peut-être une grande fatigue cérébrale, de nullité et d'abrutissement. D'abrutissement surtout.

Moréas. — Je l'attendais vaniteux jusqu'au génie. Je l'ai trouvé vieilli, totalement abruti, suffisant !

On me l'a présenté dans la rue, la nuit ; son coup d'œil, que j'attendais, d'homme qui s'y connaît en hommes, m'a fait me retourner pâmé de rire vers C. effrayé.

Au café Vachette, le garçon l'appelle maître. Des crétins sont autour de lui, silencieux. Puis Fort les accapare. Et pour la première fois, Moréas se retournant vers C., M. et moi entame avec ces adolescents une conversation, qui dure deux heures. Quand je dis conversation !? De toute la soirée je ne l'ai guère entendu que faisant sonner, d'un air bête et cagneux, trois mots toujours les mêmes : « bordel... café sinistre... charmant », incapable matériellement de dire quelque chose de sortable, d'intelligent et surtout de spirituel, alors qu'il le désire tant, qu'il en prend l'attitude et que même il l'annonce : « Verlaine était un homme d'esprit »... on attend... rien ! Il se mouille le doigt, relève sa moustache et le col de son vêtement d'un pouce à l'ongle noir. Tic répugnant et incessant. Cependant, C. et M. cherchent à lui poser de menues questions pâmées sur les éditions des *Stances*, auxquelles, par monosyllabes, il répond du haut de sa suffisance.

Ses œuvres. — Il est bien entendu qu'elles sont géniales. On n'en parle même plus. Il a eu pourtant un couplet sur *Iphigénie !*

Moi, résigné, je n'ai guère parlé que pour lui demander s'il n'allait pas enfin réunir en volume ses notes en prose : tu sais, la famille Silvain et le reste. Il m'a offert une cigarette.

Pour en finir avec ce type, je me demande si par instants il n'a pas d'atroces angoisses, quand ce ne serait que de se sentir aussi abruti.

Je trouve les cantilènes une mauvaise plaisanterie à part quelques vers et *Bercez-nous, berceuses voix.* Je lui ai demandé si on lui avait demandé de le mettre en musique.

Quant aux *Stances*, j'en pense exactement la même chose : *la nuit ténébreuse — l'autan détesté — la cime plaintive* — il fallait

qu'on se dise : « ça a l'air facile, comme ce doit être dur », et on se l'est dit. C'est ainsi que Moréas a du génie.

Pourtant j'adore

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit
Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre.

Fort. — Il paraît de petite taille. Jeune, mais de crâne fumeux et obscurci — par l'alcool, sans doute. De longs cheveux noirs et un chapeau pointu : tête assez réussie de « marchand d'images ».

Il zézaye d'un air accablé et obscur. Il aime tout et ne comprend rien. Je l'ai fait parler de Claudel, du théâtre d'Art, et de tous ceux qu'il a connus et qu'il ne se rappelle pas. Comme tous ces bons-hommes, il échafaude indéfiniment et imperturbablement des théories. Oh ! vers quatre heures du matin, ce café de nuit où il mangeait du saucisson sur le pouce, en développant d'un air malheureux et abruti sa théorie sur la simplicité en art depuis Catulle (?) jusqu'à Moréas.

Mme Fort. — Belle mais petite et de beauté vulgaire. Aimable et vulgaire et résignée gaîment à cette vie-là.

Retté. — On le fuit parce qu'on le considère comme perdu. Nous l'avons rencontré par hasard avec des individus grotesques et repoussants. Trois heures durant je l'ai entendu répéter à une bonne : « Donne-moi ton sexe ! » puis une opinion sur l'Italien, puis : « Je m'en fous ! » « Tout le reste est littérature » (chanté).

Et pourtant, entre temps, il s'exprimait (quoi que tu en dises, comme dans certains de ses articles) avec une passion, une *virilité* surtout, qui faisait regretter son état. Il m'a raconté sa visite à la maison de Chateaubriand, sous la pluie. Il a chanté du Wagner, tout *Carmen*. Il m'a raconté ses aventures avec son amie Berthe sur un canapé. Quel dégoût !

Pourtant il s'interrompait pour dire : « Je m'en fous ! ça n'a pas d'importance », avec un rire d'un million de plis au visage, très douloureux et très sympathique. Et il chantait : « Là-bas, là-bas, sur la montagne... » avec une fougue sincère et admirable.

Mais pas d'originalité. Il veut se convertir (comme Verlaine) parce qu'il a découvert *l'Imitation*. « Ah ! je suis bien souillé... » — Et rasant ! Il a fallu qu'un des Manolo ou autres « grotesques » subisse, trois heures durant, ses théories là-dessus.

***

De ceci, C. conclut à l'abjection et à la vanité ridicule de tous les littérateurs que nous aimons.

Je fais remarquer seulement qu'on n'a jamais pu sortir, dans

ces réunions de *Vers et Prose*, que Moréas et des types de troisième ordre. Où sont les Vielé-Griffin, Gide, Merrill... promis ?

Cette simple remarque a le pouvoir d'exaspérer C. C'est alors surtout qu'il « me retrouve » et me « reconnaît bien ».

Il faut dire qu'il est admirable d'un bout à l'autre de ces séances. A Retté qui critiquait ses propres œuvres, C., après l'avoir réfuté, écartant les bras : « Et puis... Et puis, vous avez écrit : *Une Belle Dame passa!* »

Si j'étais invité au prochain dîner du 15 (Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam) j'irais.

Mais je crois bien que je ne retournerai pas au café Vachette.

Conclusion : ce que je désire et que je n'ai pas trouvé : je voudrais que les littérateurs sincères et admirables que nous connaissons soient des hommes avec qui l'on cause aussi sincèrement et aussi admirablement — d'autre chose.

***

Ce que j'ai appris de Claudel. — Il fuit les revues comme la société. Nous ne verrons probablement plus rien de lui à *Vers et Prose*.

Il est catholique. Deux mois avant de se marier il était décidé à se faire moine. Mais les vers que je t'ai envoyés doivent dater, selon Fort.

Fort, à propos de lui, a prononcé une fois le mot : « ce personnage... » C'est beau d'avoir dit ça.

Il vient de publier un nouveau drame à *l'Occident*, revue « mystique », dit Fort. C'est intitulé : *Partage de Midi*. Il en a envoyé un exemplaire à Fort, pour lui, et un autre que Fort doit donner à un ami de Claudel. Comme tous les bouquins de *l'Occident*, c'est une édition de luxe, hors commerce ; « impossible de se la procurer », a dit Fort. Il a essayé de me raconter au moins le sujet. Mais il n'a de Claudel que l'impression superficielle et banale : je l'ai cloué sans le vouloir avec « le vers respiratoire ». Il ressort vaguement de ses balbutiements, qu'il s'agit d'un choix d'amour, une femme entre deux hommes, aux psychologies très nettement et longuement étudiées. Il paraît que la nouveauté serait dans certains dialogues, dépouillés, purement psychologiques et « presque jouables ».

Fort ne connaît pas Claudel personnellement. Son beau-frère, dit-il, a connu Claudel. Il fait de Gide un de ses amis les plus chers. Mais il ne m'en a rien dit. A l'entendre, et c'est vrai sans doute, il les connaît tous, les a tous connus. Mais on n'en peut rien tirer.

De même que toute autre chose que des louanges imbéciles est

impossible devant ces bonshommes — je crois *matériellement* impossible de proposer ton article à Fort.

Hier soir, j'ai amené chez moi M. qui paraît vouloir sympathiser avec moi, bien que je le trouve encore insupportable de bien des façons. J'ai parlé de Claudel comme jamais je ne l'avais fait, faute d'auditeur. Il me gênait un peu avec son Intégralisme — auquel il veut me convertir — il me gênait avec son débordement de paroles — comment peut-on avoir aussi peu le respect et la pudeur du parler. Mais, par moments, il comprenait admirablement et je lui ai fait emporter le volume.

Nous avons parlé de toi. Il a prononcé les mots que je ne lui ai presque pas soufflés de « compréhension passionnée ». Il désire beaucoup te revoir.

Je lui ai parlé de ton article, ce bavard pouvant nous être utile. Il dit qu'il ne faut pas essayer ailleurs qu'au *Mercure*. Paul Fort est trop abruti.

***

Il est deux heures. Je t'écris depuis midi. Pardonne-moi d'écrire aussi mal et aussi négligemment. Mais je n'ai pas de courage en ce moment, je te donne tous ces tuyaux parce que ce n'est pas fatigant. Ce soir, peut-être serai-je plus vigoureux.

Je suis libre jusqu'à deux heures et demie. Un cheval entre dans la petite cour de la papeterie. C'est l'après-midi de novembre qui commence, froidement, et va se continuer longuement, obscurément, pendant que des serins chantent dans une cage.

Peut-être Catherine Martin[1] fait-elle sortir les moutons de l'étable, et passe-t-elle sur la route gelée où l'on casse du caillou, et d'où l'on entend les toucheurs de bœufs. Toute la soirée, dans un pré, tricoter derrière une haie où il n'y a plus d'oiseaux, mais où les premières gelées ont molli les prunelles.

5 h. du soir

Depuis longtemps et en ce moment plus que jamais, j'ai assez de la littérature. Je voudrais débarrasser tous mes rayons des livres, et n'y laisser que Claudel. Claudel est un monde ; on y peut pénétrer sans crainte ; il ne s'agit pas de prendre une attitude, il s'agit de vivre un certain temps une vie ardente et profonde.

Un que j'admire beaucoup mais dont il faut se débarrasser au plus vite : c'est Jammes. L'attitude est exquise, mais c'est une attitude et il faut la laisser prendre au seul Jammes.

Pourtant, je voudrais trouver un maître. Quand je serai débar-

1. La fille du père Martin, à Épineuil.

rassé du travail absurde que je m'impose pour qu'on m'envoie en Angleterre avec 2.400 francs, je voudrais trouver quelqu'un — écrivain ancien, femme, ou langage paysan — qui m'enseigne, qui m'aide à trouver la parole pour ce que je sens.

J'ai le merveilleux pouvoir de sentir. Toutes choses ne m'ont été connues que par l'impression qu'elles laissaient sur mon cœur. Aussi ne les ai-je pas distinguées. Savais-tu dans quel pays se passait mon aventure de soleil et de fraîcheur de l'autre été ? Soleil, fraîcheur, et le reste n'a pas de nom. Voilà encore pourquoi je n'ai pas connu ces préoccupations, ces préoccupations d'un Jules Renard qui regarde à la loupe les mains de sa bien-aimée avant de les baiser.

Ce pouvoir de ne sentir « des choses que la fleur » était devenu maladif, cette fin d'été douloureux, à force de subtilité. J'ai revu en rentrant ici le portrait idéal de la *Beata Beatrix* par Rossetti et l'impression idéalement exquise m'a immédiatement, inconsciemment et invinciblement suggéré les bords du Cher, que je n'ai pas vus depuis dix ans, avec leurs déserts de saules et de vase. Comment dire cela ? C'est vertigineusement particulier. Cette odeur sauvage et unique et brutalement réelle et le regard idéal de Beatrix c'était, c'est encore tout un pour moi, pour je ne sais quelle fibre de mon cœur.

Arriver à reconstruire ce monde particulier de mon cœur qui ne sera compréhensible que quand il sera complet — où toutes les réalités, à cause du cœur où elles sont passées, seront pures comme des idées.

Pour exprimer ceci, je n'ai encore rien trouvé de plus beau que le langage des paysans parlé par moi.

Ma prose et peut-être mes vers seraient à ce langage ce qu'est, peut-être, la musique de Debussy à la parole humaine.

Tout ceci n'est que formules, et même qu'hypothèses sur un art qui doit être. Mais que puis-je faire, sinon des projets, depuis le temps que je suis entravé.

Comme je n'ai pas de temps, j'ai voulu essayer de te montrer où j'en étais.

Je vais résumer tout ce dont je m'étais promis de te parler :

Balzac. — Le monde qu'il a créé a existé. Il a existé pour l'âme romantique de cette époque. Paris a été ce monstre qu'on croyait. Balzac est puissant et embêtant comme l'Histoire. Comme on flanquerait ça en l'air, Rastignac et le reste, si on ne se disait pas : ça a existé. Zola, s'il reste, ne restera pas pour d'autres raisons : « A un moment, on a cru que c'était la réalité ».

La Gioconda. — Revue avec ma sœur. Le premier acte, tout frémissant, tout suffocant du drame qui va se développer. Les interprètes admirables, et par leur intelligence et leur inquiétude

de ce qui allait arriver, me mettant les larmes aux yeux : ceci que j'ai admiré le plus est d'un art septentrional et nullement d'Annunzio. Là où on l'attend, où, le drame se développant et s'extériorisant, il peut donner toutes ses qualités de clarté, de magnificence tragique et méridionale, je ne l'aime pas, je n'aime donc pas d'Annunzio.

Pourtant il y a sa magnifique sensualité, et ses extases de lumière.

Suzanne Després. Bonté — force — Voix, de la Duse peut-être — aux inflexions résignées, ironiquement malheureuses, combien prenantes ! Je ne pouvais plus emmener ma sœur tant elle pleurait.

J'aurais voulu parler, sans aucun mépris pour celles des autres, de mes larmes à présent, et surtout au théâtre. Cela vient d'un gonflement, d'une plénitude, d'un débordement, quelquefois d'un excès de gloire, quelquefois de la plénitude complète de ma compréhension.

— Et pourtant il y a mes pitiés. Lis dans Claudel la pitié de Cébès pour :

Les lâches... ceux qui sourient de honte... ceux dont on se moque et qui ne savent que répondre... tout ce passage où la pitié est si angoissée que c'est de la peur, de la peur qui sue du sang.

Pelléas et Mélisande. — Les nouveaux : Le petit Yniold n'a pas fait sourire (de Poumayrac) — Geneviève (Brohly), je la préfère à l'autre. Celle-ci est grande, mince, jeune encore, mais sa tête est penchée sous le poids de la couronne et son cou mince comme cassé. Elle est belle ainsi mais elle ne peut pas chanter la lettre comme l'autre.

Épisodes : deux ouvriers passionnés de musique qui venaient là sans savoir et qu'un programme imbécile avait beaucoup inquiétés, sont restés en extase d'un bout à l'autre et ont applaudi comme des fous, crié « bravo » à la fin, alors qu'un unique coup de sifflet faisait de l'ultime ovation un triomphe. Un jeune homme pauvre, très évei lé et de jolie figure a tenu un instant compagnie à un quelconque de ses amis qui était à la queue. Il lui chantait en se jouant et en se moquant toute la partition, spécialement le rôle du petit Yniold. J'avais l'impression d'une justesse parfaite, malgré le badinage. Il a dit toute la scène supprimée : oh ! cette pierre... elle est plus lourde que tout... Il a dit : « Je suis née un mardi, un mardi à quatre heures ». La queue a avancé, emportant son ami. A mes questions, le chanteur resté seul a répondu que c'était lui le petit Yniold de la création. Il m'a dit son nom que je ne me rappelle pas. Il a dit l'avoir joué dix-sept fois. Je croyais

pourtant que c'était une femme. Je ne pense pas qu'il se soit moqué de moi.

Les paysages. — Il faut les aimer tous. Il n'y a rien de plus beau que ces paysages quelconques où j'ai vu passer des étés... des hivers... Il n'y a rien de plus beau que ces paysages que tu n'as traversés qu'une fois — que la colonne en marche voilait de poussière.

« Épineuil-le-Fleuriel, disait-elle, on m'a dit que c'était un petit pays insignifiant ». J'ai vécu de quatre à seize ans à Épineuil.

Mes douleurs. — Je te parlerai peut-être du regret que j'ai d'avoir mêlé des choses et des gens que j'aime à ma vie mécanique d'ici. Il y a des compensations et j'aime, par exemple, ma sœur partant au Luxembourg avec les notes de Laforgue. Mais avoir transplanté ma grand'mère, quel crime. Et la pendule, et la commode, tout cela choque la vue, ici, sonne mal et c'était si beau, là-bas, à sa place.

Il faut, pour que j'aime, que je puisse regarder en silence et sans qu'on s'occupe de moi.

Tous ceux qui ont voulu s'occuper de ma vie m'ont froissé.

Claudel. — Je tiens Claudel par là même où il m'a repoussé tout d'abord. C'est au point qu'il me semble que je pourrais t'être utile si j'étais près de toi. Aidé par ses écrits en prose, je sens que je pourrais reconstruire avec toi son monde, en partant du souffle respiratoire et de la parole, cette restitution intelligible du souffle. Malheureusement, je n'ai pas le temps de m'y replonger comme je voudrais. Pour ce qui est du détail et de la « poésie », je suis là dans mon domaine et j'exulte : je prend un passage quelconque et mon âme se gonfle. Je vis depuis deux jours sur ceci :

Il s'avançait au-devant de l'armée, levant le mors vers le ciel... (Le récit de la mort de *Tête d'Or*)

Je suis passé aux bureaux de *l'Occident*. J'ai tout fait pour avoir coûte que coûte *Partage de Midi*. Le directeur n'était pas là et ne m'a pas (encore) fait réponse.

Il faut que j'abrège. Je vais retourner au *Salon d'Automne* dimanche matin. J'espère tenir Gauguin. Je te ferai peut-être un mot spécial où je réglerai toutes les questions d'art.

Merci pour ce que tu m'as envoyé. Je veux pourtant t'inquiéter un peu : il y a une critique fondamentale que je veux te faire depuis longtemps et qui, d'ailleurs, ne s'applique pas à ton article sur Claudel.

CET ARTICLE. — Il faut le faire vite. J'ouvre *Antée, l'Occident, les Marges*... partout ce sont des jeunes gens qui citent Claudel, qui hurlent Claudel, qui réclament un article sur Claudel.

Encore deux impressions avant de terminer :

Les restaurants de nuit et les bars (tziganes, femmes et kummel) et au petit jour (quelquefois) le Pré-Catelan et une tasse de lait frais dans la fraîcheur de l'aube...

(Jean de Tinan. Extrait de la rubrique « Cabarets-Concerts... » du *Mercure*)

Il y avait là quelque chose à faire — sur cette vie artificielle mais vivante après tout — même après Baudelaire.

Le jour où je suis rentré à cinq heures du matin, me demandant quel plaisir ces gens avaient pu prendre, j'ai dû me lever à sept heures. Mes yeux, au lever, étaient agrandis d'insomnie. Je prenais à cela un plaisir *pervers*, c'est-à-dire, je pense, le plaisir de quelque chose qui donne la mort.

Je voudrais encore — mais ce sera pour le jour de ma critique — te parler de ton art merveilleux de formuler et quelquefois même de pressentir ce qui est en moi. Exemple : mon *émotion* devant la *vision* de Laprade, tu en as fait l'exacte *philosophie*. Les mots principaux de mon émotion comme ceux de ta philosophie étaient : « *sur la hauteur* — et *les Beaux Jours, avec l'acceptation résignée qu'ils impliquent* ». (J'ai bien reçu toutes tes lettres).

Je veux tâcher aussi d'établir avec toi cette proposition que j'ai esquissée déjà, mal, et à laquelle tu ne t'es pas arrêté :

Unique, c'est-à-dire éternel.

Un jeudi j'ai mené G. (il pleuvait, les pavés glissaient, les lanternes des voitures se sont allumées de bonne heure) à des expositions particulières, dans des salons ignorés indiqués par mon professeur d'art. Nous avons vu des K.-X. Roussel (chez Bernheim jeune), un Camille Claudel, un Van Gogh, des Renoir, un Maurice Denis... Que n'étais-tu avec nous ?

A quand ? A quand ?

HENRI

C'est curieux : pour une fois, je ne pourrais que te *dire*, non t'*écrire* cent choses sur Quelqu'un. Pourtant je ne veux pas qu'il y ait une lettre sans elle.

Dans Remy de Gourmont, j'ai trouvé ceci :

Sa figure avait la douceur d'une hampe de lilas blanc caché sous les feuilles, mais les feuilles étaient blondes.

Les odeurs, pour moi, sont à ce point évocatrices que j'aurais voulu... « *faisait penser à l'odeur d'une hampe de lilas...* »
C'était bien là sa grâce. Mais sa hauteur ? sa hauteur ?

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, mardi soir 13 novembre

L'esprit abruti d'une marche de vingt kilomètres, je commence malgré tout. Quel délice de retrouver ta chère société après le desséchant travail de ces jours-ci. Je ne sais par quel énervement et par quelle inquiétude je m'étais mis depuis quinze jours à travailler exclusivement cet examen. J'ai l'impression de revenir de très loin et de retrouver plus exquis encore tout ce monde chéri de nos pensées et de nos sensations. Je vais d'abord tâcher de répondre à tes deux lettres.

Première : J'ai compris que tu souffres de la ville, de ta nouvelle vie. Mais notre joie n'est-elle pas au-dessus de notre bonheur, n'est-elle pas un peu notre douleur ? Et qu'avons-nous à faire avec le bonheur, avec la satisfaction ? Là où je me mépriserais, c'est si, venant à Paris, je m'y trouvais content des voluptés que je désire en ce moment.

D'ailleurs, ce malaise du déracinement, cette souffrance d'avoir amené ta grand'mère et ton horloge, je les sens, j'en souffre. Mais l'essentiel est plus haut : c'est de vivre.

Comme je comprends aussi l'atroce agacement de la pauvreté. Tu sais que mes parents sont très aisés. Mais par un scrupule (dont je ne me fais pas gloire) je cherche à ne leur rien demander. Aussi ai-je affaire continuellement à ces petites taquineries de la médiocrité qui sont énervantes. — Il faut que nous soyons riches. Mais aurons-nous le temps... et le courage ? On ne peut encore rien attendre du socialisme qui n'est pas encore assez fort pour une action pratique. Il faut pour s'enrichir une violence. Tout est à qui le prend. C'est pour cela que je veux fortifier ma force.

Tes pitiés : subtilités extrêmes, blessures exquises (étant les plus cruelles), de ne pouvoir recommencer, de ne pouvoir adoucir tout au moins le mal qu'on a fait. Oh ! surtout ce remords de n'avoir pas acquiescé à des ignorances ou à des plaintes, d'avoir voulu se montrer, dire que ceci est cela, rétablir la vérité. Cette vérité ! Quelle importune, quelle sotte ! Comme elle vient mal à propos troubler nos velléités de caresses ! D'où s'arroge-t-elle ce droit d'empêcher les consolations !

La sagesse dernière est peut-être de savoir assez ce qu'on sait pour ne plus même songer à en parler aux autres, pour aimer et compatir à leurs erreurs. Qu'un homme est fort quand il ne songe plus à dire sa pensée ! Ce besoin de montrer à tout instant ce qu'on sait, ce qu'on croit, ce qu'on ne croit pas surtout est bien le vice le plus répugnant qui soit. Et pourtant combien j'en suis encore souillé !

(J'observe qu'en te répondant sur la question de tes pitiés, j'ai dévié sur quelque chose d'assez différent. Ainsi sommes-nous forcés par la divergence de nos pensées de ne pas correspondre exactement).

Mercredi, 14 novembre *(suite)*

Je ne veux pas mourir mais vivre ! Quel cri ! Comme il émeut ce qu'il y a de plus profond, de plus essentiel en nous. Je ne veux pas mourir mais vivre ! Toute la volonté, tout le désir, toute la détresse aussi, toute l'infinie détresse.

Dans mes moments les plus abjects, dans mes dégoûts à ne plus vouloir même me lever, toujours le même cri me soulève, me gonfle, me transporte brusquement, m'excitant à de nouvelles douleurs. Comme c'est beau quand on ne peut plus, de vouloir, de désirer encore !

En somme, tous les grands mouvements de mon âme ne sont-ils pas des oscillations entre la mort et la vie ? Tantôt ce sont *les Beaux Jours*, la lassitude, l'abandon au déclin, l'anéantissement délicieux, le consentement secret au repos, au silence. Je vois un beau visage tourner vers moi ses yeux et l'ange met un doigt sur sa bouche.

Et cela aussi est bon de mourir.

Tantôt un brusque sursaut me met debout. Je crie, j'étends les bras, je veux.

Je meurtrirai le mufle même de la bestialité d'un poing armé.

C'est le désir, l'esprit de la terre qui m'anime, m'exalte, m'égare.

Quelle belle vie, quelle admirable vie je vis.

***

Mais voici que j'ai prononcé le mot qui m'inquiète : belle, beau, beauté. Est-ce donc à cela que se réduit tout? Pourquoi ce mot revient-il si souvent sous ma plume, pourquoi ai-je l'air d'avoir tout dit, quand j'ai dit : beau ?

Je ne suis pourtant pas un vulgaire esthète. Je n'ai souci ni des « belles formes » ni des « beaux gestes ». Est-ce que simplement je me fais un idéal de beauté supérieur à l'idéal des esthètes ! N'ai-je vraiment pas une autre vision des choses que celle qu'en peut avoir un artiste ?

De même que j'arrive presque à ne plus même me demander si une chose est juste ou injuste ou à ne me le demander qu'ironiquement, de même je voudrais ne plus penser à la beauté devant les choses. Je voudrais, comme je fais pour les paysages, ne plus préférer, ne plus classer, mais simplement dispenser sans réserves mon amour, envelopper d'un amour égal toutes choses.

Je ne veux pas dire que je voudrais dans la vie estimer tous les objets équivalents en beauté ; je continuerais à préférer *Pelléas* à *la Vie de Bohême*. Mais je voudrais que ma clairvoyance doublât mes appréciations esthétiques comme elle double mes jugements moraux : je voudrais sentir cet éclair d'imperceptible ironie derrière mes amours et mes répugnances d'art. Qu'est donc la beauté qu'elle me tienne si fort, qu'elle me trouble au point d'obscurcir le regard secret de ma sagesse ? Voilà ce que je me demande anxieusement. C'est comme une présence étrangère en moi, comme quelqu'un qui m'aveuglerait à de certains instants, étant plus fort que ma force de pensée. Quand j'aime, quand je hais (au point de vue esthétique) je suis inconscient et fou, je suis absolu, je suis sans restriction mentale.

Je crois avoir presque trouvé : la beauté (telle qu'on l'entend artistiquement), la beauté affecte plus le corps que l'esprit ; c'est une prise sensuelle qu'elle a sur nous, ce sont nos sens qu'elle excite, c'est en nos viscères qu'elle évoque des vibrations. Par suite, il n'est pas étonnant que pour les gens extrêmement sensuels, les passions (amour ou répulsion) qu'elle provoque, aient la même violence que les autres appétits physiques. J'aime un tableau, de la musique, un peu plus subtilement peut-être, mais à peu près comme j'aime une femme. Et c'est bien en effet le même trouble vertige des sens, le même délicieux et obscur arrachement médullaire. Telle est la beauté des choses : leur conformité aux besoins de nos sens. Et de même qu'on perfectionne son goût physique, de même on subtilise son goût esthétique. La beauté n'est que volupté.

C'est pour cela que malgré sa grandeur et sa force, bien qu'elle nous tienne si solidement, on ne peut songer à en faire un critérium de sagesse. Quand on veut l'épurer, quand on la rationalise, on s'aperçoit vite qu'elle n'existe plus, que toutes choses deviennent à volonté également belles ou laides. Ce n'est plus que par métaphore qu'on peut parler de beauté universelle. « Toutes choses sont équivalentes en beauté » veut dire simplement pour moi : « toutes choses existent ».

Et voilà toujours où j'en reviens. Voilà mon seul critérium, mon seul recours, ma seule constatation : telle chose existe-t-elle ou non ? Si oui, lui voici tout mon amour, tout mon désir, toute ma vie (même si mes sens la disent laide et répugnante). Si non, je

ne la connais pas. Être, être éternel, en ta seule contemplation je suis plongé.

***

Après ces emphases, je reviens à ta lettre.

Baudelaire : oui, c'est cela ; c'est vertigineux. Mais ça date déjà.

Le Salon d'Automne. Combien je souffre de ne pas le voir ! Jamais je n'ai eu plus grand désir de Maurice Denis, de Guérin, de Bonnard, de leur monde. Je voudrais connaître Laprade, étudier un peu Cézanne et surtout Gauguin, dont quelques tableaux m'ont tant ému jadis. Formidable, oui, et si tranquille, si peu cherché dans sa primitivité. Puis Carrière, sa grave monodie. Je ne connais Lacoste que par Jammes. Et tant d'autres que je voudrais connaître, suivre, aimer de près. Parle-m'en. Cela me fait du bien.

Comme ces mots de Barrès, que tu me rappelles, sont tout de même vertigineux ! Il est impossible qu'on aille jamais plus loin dans la subtilité de l'élégance : c'en est presque satanique.

Comme j'aime tout ce que tu me dis sur Versailles et sur les jeunes et les petites filles !

A propos de théâtre, ce que fait Antoine à l'Odéon est bien peu original. Ce qui eût été intéressant, ç'eût été de rajeunir l'Odéon, non de transporter les acteurs et les pièces du boulevard de Strasbourg au Luxembourg. Une seule chose m'a semblé intelligente : la représentation du *Vrai Mystère de la Passion*. Jouer *les Avariés* à l'Odéon c'est du mauvais goût, c'est vouloir faire crier tout simplement. Antoine est-il si, si intelligent que ça ?

***

Je connais (surtout depuis cette année) pas mal de jeunes gens, qui se prennent à moi comme à un sauveur et me font sourire tant ils mettent d'ardeur à vouloir saisir mon secret. Je n'aime pas me moquer. Mais écoute ce que j'ai reçu aujourd'hui : « Je n'osais pas te laisser voir le vide effrayant qui m'habite. Mais tu sais qu'au lycée je n'étais qu'une brute : j'allais à d'autres attirances et je me suis éveillé tout à l'heure. Tu marchais vers en haut, j'ai pris aussi ta route ; mais tu restes bien loin, etc... » Je vais le consoler. — Mon orgueil me dit : « Ils ne sont pas mûrs, malgré leurs inquiétudes, pour la révélation définitive... » A toi seul, mon cher ami, je peux parler selon moi-même.

Que c'est beau Gide tout de même ! Je l'imagine si beau que j'ai presque peur de le relire. Il va falloir pourtant.

Oui, je me rappelle que tu m'avais exprimé cet amour égal de toute la nature dont je t'ai parlé.

***

Je passe à ta dernière lettre :

Je comprends ce que tu me dis de tes intentions d'art. Comme toute âme haute, tu vas au plus haut, au plus périlleux aussi, la traduction du particulier, qui est telle qu'un mot *seul* peut exprimer chaque sensation, un mot essentiel et caché qu'il faut découvrir, ou mourir. Tu peux, tu dois.

C'est beau *la Gioconda.*

Pelléas. — Je suis inquiet que tu ne m'en parles pas davantage. Est-ce simplement faute de temps ?

Oui Yniold a été créé par un homme. Il s'appelait Blondin. Je n'entends pas bien une voix d'homme là dedans. Enfin, il faut entendre.

Ta critique m'inquiète un peu. Dis vite.

Tu m'inquiètes aussi avec ce que tu voudras me « dire » sur Quelqu'un.

Question Moréas — Fort — Retté, etc...

Rien ne m'étonne là-dedans. Fort est-il autre chose qu'un bonhomme qui sait employer habilement son bafouillage à de petits vers en prose ? Moréas autre chose que le génie de l'Incapacité ? Retté autre chose qu'un officier de cavalerie, que la lecture de *Sylvie* a converti à la poésie ? Je ne m'étonne ni ne m'indigne.

D'ailleurs, mon article, j'ai presque envie de ne pas le présenter. J'ai deux raisons :

1° Il m'est à peu près impossible de l'achever en ce moment. Je n'ai pas de temps (une heure par soir). Je suis trop fatigué. Et je tremble en reprenant mes notes de vouloir tout recommencer.

2° Je ne tiens pas à dire à personne ce que je pense, ce que j'aime. Seulement je voudrais découvrir à Claudel mon existence, le connaître, le connaît·e. Le reste m'est égal. Je serai professeur.

Enfin la troisième de ces deux raisons est que mon article ne serait pas plus pris au *Mercure* qu'à *Vers et Prose.* On ne le lirait pas. Ils ont tant d'autres choses à faire, tu penses !

Je voulais finir par un long chapitre sur Claudel, où j'aurais rassemblé pêle-mêle tout ce que j'avais à en dire. Mais je ne peux plus et l'heure avance. Voici au hasard :

Je vais aller chez le monsieur qui connaît Claudel pour lui demander *Partage de Midi.* Ce sera une entrée en matière.

Que c'est admirable *Développement de l'Église.* Ça me servira.

J'ai été sur le point de t'envoyer *Connaissance de l'Est.* (A ce

propos, tu n'es pas obligé de lire *Ellen en Bretagne*. Parcours. Tu as dû avoir le Verlaine et le Mallarmé entre les mains). Mais j'ai réfléchi que j'en aurais besoin, si je me remettais à mon article. Ce sera pour dans quelque temps.

Je commence à adorer les *Vers*. Je commence. De tout cela naturellement je reparlerai, ainsi que de :

Claudel est-il un scolastique ? Pourquoi, en quoi, comment, Dieu puissant ? Relis *Connaissance du Temps*. Le fait qu'il parle de la vérité émanant du syllogisme (dans *Développement de l'Église*) ne suffit pas, ne compte pas.

Je connaissais Camille Claudel, non par ses œuvres, mais par les apologies de Morice. Je ne savais pas qu'elle était sa sœur.

Il me gêne malgré tout qu'il soit catholique. Je le craignais beaucoup, mais je n'en étais pas sûr. Je te dirai ce qui me gêne.

***

Je voudrais que tu ailles au dîner de demain, si on t'a invité. Il ne faut pas les lâcher malgré tout. Ce sont les administrateurs.

Je t'ai demandé si *Vers et Prose* avait paru, parce que je n'ai rien reçu. Réponds-moi vite, que je puisse réclamer, s'il y a lieu.

Maintenant que tout cela est mort, je t'envoie pour grossir ma lettre de petites blagues écrites sous Barrès, il y a un an. Elles sont toutes de septembre 1905. C'est drôle, mais agaçant.

***

Qu'il me tarde, qu'il me tarde mon Dieu de prendre le rapide et d'arriver « chez toi » pour un mois. Si tu me veux. Les marronniers commenceront à fleurir au Cours-la-Reine. Et tout ce cher Paris.

Jouera-t-on encore *Pelléas* ?

Amitiés à tous ceux que tu sais.

Mes respectueuses sympathies pour ta sœur.

Et pour toi,

JACQUES R.

J'avais encore quelque chose d'important sur l'insatisfaction. J'y reviendrai.

On joue *la Mort de Tintagiles* ici avec G. Leblanc. J'ai fait la connaissance de Nouguès. C'est un pitre.

I

Ceci est un recueil de petits plagiats. Je les ai composés après avoir lu M. Maurice Barrès, non pour me faire croire que je le valais, mais pour me prouver que je l'avais compris. J'ai goûté un

plaisir trop vif à écrire ces feuillets pour vouloir les montrer à personne — si ce n'est à qui les découvrira par hasard.

Que celui-là ne voie donc en ces modestes essais qu'un hommage caché à cet homme incomparable.

II

Ce recueil s'est augmenté sans que j'y prenne garde. Il s'y est ajouté un certain nombre de réflexions, qui me sont plus personnelles que les premières. Tels qu'ils sont, ces essais forment un mélange équivoque d'imitation et de sincérité. Il m'est déplaisant de voir de chères pensées ainsi confondues avec des impressions d'une heure. Mais je n'ai pas la force de les départager. Saurais-je même maintenant distinguer mon vrai moi d'avec mes fantaisies ? Mon vrai moi est-il autre chose qu'une de mes fantaisies ?

TENTATIVES

I

Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé

O mon maître, je ne peux plus me supporter quand je vous lis ; j'étouffe de toutes mes insuffisances. Dites-moi que je vous vaudrai, parce que je ne vous ressemblerai pas. Dites-le-moi pour me sauver. J'ai bien envie de m'abandonner par instants, tant j'ai de peine à me trouver au fond de moi.

Je me console de tant de vaines fatigues par la parole chrétienne. Mais suis-je donc si obscur que je ne m'aperçoive pas encore ? Ce dégoût de moi, ce désir de m'anéantir en vous comme en un cher amour, de ne plus penser que par vous, je m'en veux de les éprouver, car ne sont-ils pas les pires injures qu'on vous puisse faire ?

II

LE SECRET MERVEILLEUX

Maintenant, voici que je me complais — tant mes impressions sont variables et fragiles [1] — à cette ignorance irritante de mon

1. Les sentant si périssables, je prends goût à les noter pour les serrer plus étroitement et en tirer le plus d'émotion possible.

moi. Je me délecte de ne pas savoir ce que je vais être, de me sentir si complètement sous votre domination, de ne pas prévoir — tout en sachant que je ne la subirai pas longtemps — par où j'y échapperai. Ce plaisir est peut-être malsain, car il est immobile. Je me confie un peu trop peut-être à la force fatale de mon évolution. Ne dois-je pas l'aider ?

Mais alors je reviens aux difficultés, qui me rebutent. De quels défauts me dois-je débarrasser ? Quels dois-je cultiver ? Quels serviront à fortifier ma personnalité, en la caractérisant ?

Mon vice est l'expansion. Comme à toutes les grandes passions, je m'y abandonne en le haïssant ; je l'abhorre en y succombant. Longtemps je l'ai cru excusable. Mais certaines occasions de réfléchir et de vivre en moi m'ont enseigné à réagir. Je suis parvenu à garder trois mois le silence. Cela n'a fait qu'étonner. Mais me voici encore sans force pour résister : je me gaspille sans pudeur.

J'avais songé à me servir de mon expansion même comme d'un masque. Je ne livre en effet forcément qu'une fraction de moi-même, et tout naturellement mon confident me voit tout entier comme cette seule fraction. Ne me connaissant que partiellement, il ne me connaît pas du tout.

De plus, je ne peux être assez prompt pour divulguer les perpétuelles modifications de mon moi. D'où — dans mes successives expansions — des aspects trop différents pour qu'on puisse de l'extérieur les concilier. Si l'on ne me comprend pas, l'on ne me connaît pas. Nouveau moyen de me cacher.

Mais tout cela ne me satisfait pas. Il m'est trop pénible de me savoir déformé en vingt mémoires diverses. Qui me donnera le secret d'un masque assez indifférent pour n'appeler aucune curiosité ?

III

J'ai relu ce soir les *Notes* de Francis Jammes, dont la fin est si déchirante. Aidé du vent, qui traîne de la pluie sous un ciel bas, je me sens au cœur un peu de tristesse vraie. Il y a longtemps que cela ne m'était pas arrivé. Je suis ravi.

Mais dès que je m'approche, dès que je cherche à voir en moi, toute tristesse s'en va et je ne trouve plus qu'une lassitude physique. Cela est pénible et agaçant.

Je m'efforce, pendant des jours entiers, de ressentir quelque douleur authentique que je puisse saisir et manier et composer, dont je puisse jouir enfin. Tous mes efforts sont vains et ne me laissent qu'un accablement trop morne pour m'être un motif d'analyse intime.

23 septembre 1905

IV

Sur le tact

Je me rappelle que, tout enfant, je mettais au-dessus de tout le tact. Je sentais avec une finesse extrême les limites qui convenaient à chaque chose, et je m'irritais que les autres ne les sentissent pas aussi bien.

Cette vertu un peu conventionnelle du tact, — je l'apprécie encore beaucoup, car elle correspond à des délicatesses intimes, qui, si elles ne sont pas toujours justifiées, sont cependant très précieuses.

Et c'est parce que je la retrouve en vous, cette vertu, mais magnifiée et s'étendant au monde de l'âme tout entier, — c'est parce que vous sentez si admirablement la mesure de toute chose, que je vous aime tant, ô mon Maître.

V

Avoir beaucoup d'avis, cela est joli
l'Ennemi des lois

Je vois trop de choses pour pouvoir m'arrêter à aucune. Sur chaque sujet, trop d'opinions me semblent possibles pour que je consente à m'enfermer dans aucune. A mesure que je défends l'une d'elles, je lui trouve des faiblesses irrémédiables. Je passe à la contraire, — et m'en voilà bientôt tout aussi désabusé. Il faut que je choisisse arbitrairement, par pile ou face, l'opinion que j'afficherai en public. Ce n'est pas toujours celle qui me tient le plus au cœur, mais bien celle que je pense devoir le mieux m'éviter les heurts et les discussions.

VI

Sur le paradoxe

S'effaroucher d'un paradoxe, c'est montrer qu'on n'est pas capable d'en émettre, autrement dit, qu'on n'a pas atteint le premier degré de la sagesse, qui est de se moquer de tout. Mais se complaire dans les paradoxes, c'est montrer qu'on n'a pas dépassé le premier degré de la sagesse.

J'ai vraiment un peu abusé ici de ces jeux puérils. Je n'ai pas

su dissimuler le plaisir que j'éprouvais à détourner certains mots de leur sens habituel. Ce plaisir, de qualité plutôt inférieure, est cependant trop délicieux pour qu'un jeune esprit ait la force de s'en priver — surtout quand il s'ébat. Cette remarque n'empêche pas ces essais d'être agaçants à la fois pour les honnêtes gens et pour les sages.

Ma seule excuse est que je sentais, en les écrivant, combien je devais irriter.

VII

A une dernière note de l'orgue — traînante et ténue — se sont jointes soudain les cloches sonnant à l extérieur. Cela produisait un accord ambigu, dont je distinguais mal la nature. Cela n'a pas duré une minute. Mais j'ai joui avec une intensité vertigineuse de cette sensation équivoque.

Je me demande maintenant si de beaucoup de plaisirs le charme n'est pas de mal discerner leur véritable nature. Il y a dans l'à-tâtons de l'âme, qui ne sait pas exactement ce dont elle jouit, un double ravissement. L'indécision n'est-elle pas le désir d'une certitude ? Et tout désir n'est-il pas plus voluptueux que sa satisfaction ?

A Jacques Rivière, à Bordeaux

19 novembre 1906

Mon cher ami,

Je ne veux t'écrire qu'une heure ce soir parce que je te l'ai promis.

Ce sera d'abord pour te demander de rompre avec toi, puis pour te parler un peu du *Salon d'Automne*.

1° J'explique ce début quelque peu estomaquant.

A l'heure qu'il est, mon ami, j'ai écrit quelques vers que tu connais à peu près tous, et quelques vagues essais en prose. De tout cela je suis aussi peu satisfait que possible, mais ma tête grouille d'un monde d'ébauches.

Permets-moi de me présenter devant toi, en avril, les mains vides. Tu es le seul que je connaisse au monde qui puisse me reprocher d'avoir laissé périr en moi ce cher monde-là. Tu es le seul aussi à qui j'en aie donné des formules et à qui je doive prouver qu'il y avait bien un monde là-dessous.

Tu es le seul aussi qui puisse m'aider à croire qu'un dernier sursis d'un an ne sera pas l'anéantissement final de moi-même.

Aie la force de me conseiller cela comme j'ai la force de te le demander. Aie la force de me désirer presque normalien, en avril, et les mains vides.

Parce que, malgré toutes les excuses que je puis me donner (classes sautées — changements de direction — maladies), il serait ridicule que je ne sois pas reçu en juin, vu l'insistance que j'y mets. Parce qu'il y a des gens dont ce succès est le rêve et l'unique désir ; parce qu'il y a des gens qui en mourront presque de joie. Parce qu'il faut que je sois cuirassier en octobre prochain, et libre en Angleterre avec 2.400 francs l'année suivante.

Moyennant ce sacrifice, je te promets, pendant mon année d'Angleterre, un livre. Et des vers d'amour.

A l'heure qu'il est je suis presque parti pour les classiques. J'ai été très remarqué en version latine. Je vais l'être en français. Je puis arriver avec un travail fou, des promenades à la campagne, de courtes faibles lettres.

***

Mais cet amour qui me soulève, comment l'endormirai-je encore un an, qui me soulève lorsque, dans la rue, un souffle plus tiède de novembre me suggère le printemps — et qu'alors ma passion est si forte et si haute qu'elle arrive à presque créer l'impossible objet de son désir — et qu'il n'y a plus alors que, dans le fond d'une remise, le siège vernis et poussiéreux d'une voiture qui partira, plus qu'une jeune fille très blonde et élancée et de beauté invraisemblable autour de laquelle je tourne, dans une salle de clarté indécise, je tourne autour d'elle et mon désir est si pur et si haut que c'est presque elle — mais ma fièvre se calme et je ne la reconnais pas et tout se défait.

Ceci n'est pas une hallucination : dix minutes, je me suis demandé si c'était elle, la demoiselle. Mais notre désir n'était pas assez haut encore pour que nous pussions nous reconnaître. Et tout s'est défait. Il aurait fallu un effort mille fois surhumain pour revoir ce visage qui n'a existé qu'une fois dans la vie et dont je n'aurai pas l'audace, dont tu n'auras pas l'audace que je te parle en avril.

Qu'est-ce que ces amours exquis qui sont passés dans mon rayon comme des moucherons et qui sont morts ensuite comme des grains de poussière quand le soleil se cache, qu'étaient ces petites filles qui me demandaient de les éclairer, de me pencher vers elles avec ma lumière — auprès de celui-ci, de cet amour qui m'enlève et qui m'aspire, qui m'a soulevé hors de moi-même et qui pourtant inondait de clarté les plus infimes joyaux de mes souvenirs et de mon cœur.

***

J'ai vu apparaître sous l'Odéon *Clairières dans le Ciel* de Jammes. J'ai feuilleté une partie de ce livre, intitulée : *Tristesses*, qui, dit-il, a précédé « son retour au christianisme » (!) et, malgré ma pauvreté... et, jouissant de mon sacrifice et de ma pauvreté..., je l'ai acheté.

Comme, tout de même, j'ai besoin d'aller plus loin que Jammes et de le quitter ! Puisque c'est le même amour que nous avons fini par revêtir de toute la pureté de tout l'amour.

Écoute et dis que c'est à faire peur :

... Bientôt, s'étant mouillée, elle gagna le haut
de cette prairie-là qui était toute fleurie.
Elle riait et s'ébrouait avec la grâce
dégingandée qu'ont les jeunes filles trop grandes.
Elle avait le regard qu'ont les fleurs de lavande.

Dans le chemin toujours trempé, tant y est épais
le feuillage visqueux de l'aulne amertumé,
nous nous promènerons. Mais comme elle est plus grande
que moi, c'est elle qui écartera les branches
et elle encore qui mettra sur mon épaule
sa joue et ses yeux bleus qui fixeront le sol.

Et c'est à la même que sont adressés les admirables vers que je t'ai envoyés l'autre fois — et

Virgo Lauretana, vous savez qu'en ces heures
où je ne me sens pas digne d'être aimé d'elle,
c'est vous dont le parfum me...

Elle avait emporté des brassées de lilas.
Et, comme elle partait couverte de printemps,
elle était comme un lys qu'un pollen ravissant
aurait poudré. Son front est lisse, un peu trop grand.

Si tout ceci n'est qu'un pauvre rêve, et s'il faut...

C'est beau parce que ce n'est qu'un rêve douloureux et d'une pureté que Jammes n'avait pas encore atteinte. Il y a là de la douleur de la plus pure sessence ; ce qui se termine par exemple par :

... on dirait qu'une tête inclinée dans la nuit
pèse de tout son poids, à jamais, sur ma vie.

Mais ce que j'ai noté, ce qui a fait d'un matin de novembre une matinée mouillée et légère, c'est cet art audacieux de Jammes, cette audace de préciser certains défauts exquis et vivants, défauts de l'image idéale, qui la font vivre et la font alors plus belle encore que la beauté.

Tu as été dur pour le reste. Il y a des merveilles dans *l'Église habillée de Feuilles* et dans *Clairière dans le Ciel*. Mais j'aurais voulu le voir converti *poétiquement* au christianisme que j'appellerai « de tous les jours », comme, paraît-il, il s'est, au grand dédain de certains, *pratiquement* converti. (Messe tous les jours, visites au curé, sœurs et sacristain). Si c'est vrai, c'est un homme qui a maintenant *sa* vision complète de l'existence.

Résumé

Mais il ne faut pas que ma lettre s'allonge...

Je ne suis pas entièrement satisfait de la tienne, d'abord je l'ai trouvée courte. J'attends une autre réponse que celle-là ; puis une autre encore à la lettre que je fais.

— Cette lettre de toi contient des passages admirables. Surtout celui-ci qui correspond si bien à mes efforts du moment : « .. savoir assez ce qu'on sait pour ne plus même songer à en parler aux autres, pour compati à leurs erreurs ».

Je n'aime pas ton étude sur la Beauté. Je n'aime pas tes notes barrésistes, quoique certaines soient vertigineuses.

— Je crois que ton étude de la Beauté a dû, par moments, se développer admirablement en toi. Telle qu'elle est transcrite, elle donne une impression d'effort et de lassitude — surtout à cause de la construction, qui, pour une fois, me paraît voulue.

— *La critique* que je voulais faire à ta méthode, ta façon de rattacher « La Beauté » au paragraphe précédent de ta lettre me l'a rappelée.

En deux mots : se condamner à prendre ainsi l'attitude philosophique et constructive, c'est se résigner à souffrir de :

1° Ce qu'on est obligé de dire, tous les intermédiaires « insignifiants » qu'il est si délicieux de passer sous silence. Je me rappelle de toi des constructions arrivées à des hauteurs insensées. Mais qu'une imperceptible allusion m'aurait mieux satisfait que le passage trop lent par certains étages connus !

2° Tout ce qu'on ne dit pas pour l'équilibre de la construction !

Moralité. — Toute reconstruction du monde (tout ou partie) est imparfaite ou incomplète. Comment espérer qu'un petit échafaudage philosophique pourra représenter même algébriquement le monde.

1) Corollaire. — Il faut être poète, c'est-à-dire se confondre et s'éparpiller.

2) Corollaire. — Ou être Claudel, c'est-à-dire être assez grand pour sentir l'ordre de la confusion. — Mais se décider à oublier complètement les professeurs de philosophie.

Cette brutalité s'imposait un jour de rupture. J'ai été trop loin. Mais il est certain que l'heure est venue pour toi de te débarrasser de la forme dissertative commode et étroite d'un Mélinand, de même que je voudrais me sentir assez fort pour exprimer autrement « mes mondes » qu'en un « style agréable ». Ces formes-là éclatent sous la poussée de leur contenu. Il y a longtemps, d'ailleurs, que tes idées débordent, et que Claudel repousse ces digues « scolastiques » que tu voudrais te donner encore.

— Barrès a été comme l'apothéose à la fois et la fin de cette manie scolaire. Qu'est-ce que tes « notes », sinon la joie inquiète de faire entrer tout dans le même monde, de condenser toutes les vérités dans la même, puis, en conclusion, de trouver fausse l'unique et ultime vérité ; ou encore de trouver identiques le préambule et la conclusion, ou encore de les trouver à la fois logiquement déduites et rigoureusement contradictoires. Puis, par moments l'inquiétude de sentir que tout cela craque et qu'il y a autre chose.

Je pourrais sans peine citer des exemples, mais j'aurais l'air de vouloir « abîmer » d'exquises choses.

Pour l'un, rien n'est venu que Mme de Noailles et l'Alsace-Lorraine.

L'autre a rencontré Claudel.

***

Ton admirable dissertation sur Claudel ce serait un crime de l'abandonner. Ce serait une faiblesse. Il y a des âmes obscures qu'il ne faut pas blesser de sa lumière. Mais il est aussi des âmes faibles qui voudraient faire la route : il faut, celles-là, avoir le courage surhumain d'essayer de les traîner avec soi. Aie le courage d'essayer cela avec ton article. Il peut être cela. Travaille-le pour cela et pour Claudel.

Je crois, et je le répète, malgré tes menaces, que Claudel essaye avec tout son singulier génie de reconstruire le monde selon la vision traditionnelle. Je suis persuadé que c'est ce désir, en lui, qui m'a d'abord repoussé, — mais quelle importance cela a-t-il ? De même que, son *Arbre*, il a certainement voulu que ce fût l'Arbre de la Croix, mais tant pis, il a tant poussé de feuilles et de racines, cet arbre, qu'on ne sait plus s'il a la forme du vieux corps maigre

et nu ; on sait seulement qu'il étreint la terre et qu'il embrasse le ciel.

Le dénouement de *la Ville*, par exemple, je me suis toujours demandé si, à une étude approfondie, on le trouverait logiquement déduit ou dû simplement, comme il m'a semblé à une première lecture, à l'arbitraire de l'auteur.

Il est certain enfin que Claudel cherche à repenser et à ressentir avec toute sa fougue et toute sa passion les plus primitives pensées et les plus humbles sentiments — ce sentiment par exemple de toutes les parties de la terre, à cet instant précis où notre vue s'arrête à l'étroit horizon, dans *Connaissance du Temps*, quoi de plus vulgaire, et chez lui, de plus immensément nouveau ?

Je pense enfin qu'il désirerait, qu'il désire peut-être accommoder aussi sa vision immense et aiguë à ce qui me semble la vision étroite et naïve des gens les plus consciencieusement traditionnalistes, des gens qui ont tout classé, tout nommé, des scolastiques.

A tout moment, je vois Claudel et ses personnages considérer le monde comme quelque chose qu'on peut nommer, organiser, définir, puis l'instant d'après, étiqueter autrement, mais encore étiqueter.

Ici mon expression dépasse ma pensée. D'ailleurs, j'ai voulu seulement écrire quelques phrases sur Claudel à propos de ce mot de « scolastique » qui m'avait paru ne pas devoir *lui* déplaire.

Son christianisme doit en effet t'inquiéter. Mais enfin, après *la Jeune Fille Violaine*, et qu'il en pense ce qu'il voudra, après coup — cet homme-là ne peut pas croire à l'Enfer.

Pelléas. (C'était bien « le petit Blondin »). — Que t'en dire à toi qui le connais comme Guinle. Guinle vient me troubler, des soirs, avec des scènes entières de *Pelléas*. Je refoule des exclamations de joie et d'amour, comme toi dans l'étude de 1903.

J'avais pensé te parler de la poésie comparée du poème et de la musique. Le poème (mise à part la valeur philosophique) empreint surtout de cette poésie flamande si spéciale et si prenante (je veux, malgré toi, connaître les *Serres chaudes*), mais monotone — et la musique le faisant craquer de toute la poésie de l'amour, de la fièvre, des parcs, de la fraîcheur, de la mer, qui y était implicitement contenue. La mer surtout ; le rôle de la mer dans *Pelléas*. Quand je dis *surtout*, je veux dire par exemple.

B., le professeur de philo, mélomane et compositeur, adorateur de César Franck, ne peut s'empêcher d'exprimer son inquiétude à l'égard de Debussy.

Un jour, il le citait comme exemple d'art *subliminal*. Ceci, que

j'ai cru longtemps, me paraît une naïveté à présent, surtout dit par B.

Un autre jour il a posé que la jouissance esthétique venait de la contemplation de la solution la plus habile et la plus parfaite au problème le plus dur. Pour qu'il y ait art, dit-il, il faut l'adoption préalable d'un certain plan défini, il ne faut pas mettre n'importe quoi sur n'importe quoi, et, par exemple, l'architecture Guimard ne me satisfait pas parce que, quoique originale, elle paraît indéterminée, quelconque, pas motivée par un dessin architectural.

Je répondrai d'abord que B. est un salaud parce qu'on ne compare pas du Debussy aux entrées et sorties du Métro. Ensuite que « la grande règle de toutes les règles » est d'exprimer le plus intensément possible l'amour, la mer, la fraîcheur, l'ombre du vieux château qui descend sur les vieilles âmes ; puis que je ne suis pas assez fort pour assurer, moi, que Debussy a fait table rase de toute espèce de règles ; il me semblerait plutôt qu'il s'en joue, que son art semble avoir fini par déborder sur elles, et, à force de science subtile a fini par faire oublier la science, par rejoindre les plus libres mélodies intérieures et les plus frustes accents de la voix humaine. Et ici j'oserais risquer une seconde allusion tant soit peu risquée à « la musique de Debussy prenant comme thème la voix humaine avec ses « harmoniques » (est-ce le mot ?) et s'élargissant, se subtilisant jusqu'à évoquer les mélodies ineffables, les chants de l'au-delà dont la parole humaine est le grossier écho. De ceci, qui est l'art de Maeterlinck, je crois trouver la réalisation parfaite dans la musique de Debussy.

Je voulais comparer encore les règles de Debussy à ses leitmotive. Que de subtilités d'art, de délicatesse et de naturel dans sa façon de rappeler par exemple : *Je venais du côté de la mer,* lorsque Périer sort du souterrain : *Et maintenant tout l'air de toute la mer...* C'est la même amplitude et la même douceur ; *le même genre d'impression,* mais je suis sûr qu'il n'y a pas deux notes pareilles. Voilà certes un art qui se moque bien des règles et qui les a dépassées depuis longtemps, puisque c'est au cœur, directement, qu'il a voulu s'adresser.

Ta punition de m'avoir forcé à m'arracher de moi-même des impressions musicales que je ne sais pas exprimer, c'est que voilà maintenant Gauguin remis à Dieu sait quand.

Tout à toi.

H. F.

Vers et Prose n'est pas paru. Il y aura d'anciens vers de Ch. Morice. Stuart Merrill retarde la publication par ses caprices.

Un terrible malheur. P. Fort aurait dit que Ch. Van Lerberghe, devenu fou, était interné en Belgique.

— Va chez l'amateur de Bordeaux dont tu m'as parlé. Aie le courage.

Merci pour les trois bouquins.

Suis allé deux fois à Colonne et hier. Dumas attend son deuxième bouquin à paraître. Il m'a, à peu près, fait offrir de me joindre à son groupe (Léo Larguier, Despax, Derennes).

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, jeudi soir, 29 novembre 1906

Ta lettre me fait mal. Je n'y vois qu'une chose. Tu veux renoncer à cet entretien, qui fait toute notre vie, toute ma vie, et cela au moment où j'en sens plus que jamais le besoin, où je suis tout éperdu et haletant après tes lettres, qui me soutiennent seules.

Je n'ai rien compris de tout le reste. C'est que tu ne peux t'imaginer en aucune façon l'état où je suis. Je sens entre les parois de mon crâne quelque chose de tumultueux et de douloureux, qui doit être le reste de mon intelligence. Dans tout mon corps, c'est une lassitude, un brisement immense. Je ne songe plus qu'à m'étendre pour dormir, qu'à manger bien et boire, qu'à éviter la perpétuelle menace d'être privé de permission. Les efforts d'esprit que j'ai faits de loin en loin pour t'écrire quelque chose d'à peu près ont été séparés par des vides immenses, des trous de pensée. Je ne puis pas. Je ne puis pas. Et alors, si tu me laisses, ce sera une détresse affreuse, je m'abandonnerai tout à fait, je ne ferai plus cet effort quotidien pour te garder un peu de ma dignité.

Aujourd'hui j'ai eu un grand coup au cœur. Sur le terrain de manœuvres, en me retournant, soudain, à quarante mètres, j'ai aperçu un potache : c'était toi, je t'ai reconnu tout de suite ; il avait les mêmes gestes, le même chic. Je suis resté un moment, ne *doutant* pas que tu allais t'approcher Puis, comme tu me regardais d'un air absent, je me suis avancé : il avait des lorgons, et je crois qu'il était laid. — Mais toute la journée, sur cette confusion, je me suis exalté et ravi, vivant de toi, avec toi, disant tant de choses et tant d'autres. — Ce soir je n'ai pas été chez l'ami de Claudel, parce que je savais que ta lettre m'attendait.

Et tu voudrais me priver de tout cela. J'ai eu aussi de ces illusions et de ces résolutions ascétiques (ma deuxième année de Lakanal). Je n'ai qu'un remords : c'est de les avoir à peu près mises à exécution. Tout ce dont je me suis privé pendant cette année-là me manquera toujours, et ne m'a servi de rien pour ma réussite. Je n'aurais pas travaillé que je passais peut-être à l'École.

Et moi aussi je veux que tu y entres à cette École, pour les tiens, pour te délivrer des exécrables soucis pratiques. Mais crois-tu que le sacrifice d'une journée sur dix, sur douze, sur quinze t'en rendra l'accès plus sûr ? Quelle blague ! Je ne devrais pas avoir à te dire cela. Tu te fais des idées de gosse, — que j'ai eues hélas !

En relisant, je vois que tu veux aussi renoncer pour un an encore à parler. Je ne crois pas non plus ce sacrifice nécessaire ni même simplement avantageux. Ce qui te donnera la force de mener sans dégoût ta fausse besogne c'est de t'en prouver à toi-même la vanité en continuant parallèlement ta vraie tâche. Si tu n'as plus de point de comparaison qui te rassure, si tu ne peux plus te dire : je suis encore capable de ceci, il te viendra une lassitude et une détresse insurmontables qui compromettront ta réussite. Ce qui réconforte c'est de maintenir intérieurement sa vérité à côté des concessions extérieures. Bien entendu, il ne s'agit pas de te mettre cette année à ta grande œuvre. Ce serait dangereux. Mais *il faut* que tu poursuives sans trêve ton désir : tu ne chercheras pas à rien réaliser, à rien achever. Mais par des notes, par des esquisses rapides, conserve les moments précieux de ta vie secrète. Tu déchireras tout cela ensuite au moment définitif, au moment de commencer. Mais, avant tout, il ne faut pas *perdre le contact.*

Tout ce à quoi je peux t'autoriser, c'est à ne me rien montrer. Mais qu'il y ait toujours quelque chose — d'informe si tu veux — mais quelque chose qui représente la continuité et prépare l'avènement.

Tu me parles d'être cuirassier, d'aller en Angleterre avec 2.400 francs. Je ne sais pas trop ce que cela veut dire, ni comment tu pourras ne faire qu'un an de service. Si cela est possible, emploie tous les moyens pour y arriver. (Je me meurs d'avoir encore six mois à faire : ma belle vie qui passe et je n'y puise rien).

Mais ce désir qui te soulève, qui te violente, qui te ravit, pourquoi le laisserais-tu dépérir, le comprimerais-tu ? Sois intégral, et le banal succès que tu cherches viendra par surcroît. Jamais je n'ai tant *désiré* que cette dernière année. J'ai passé mon examen de licence sans m'en apercevoir.

Bref, si tu veux, réserve-toi des heures très précises pour l'étude et remplis-les consciencieusement. Gardes-en d'autres pour vivre. Et songe à moi toujours, qui songe tant à toi.

Lundi soir

J'ai interrompu ma lettre parce que soudain je me suis senti capable de travailler un peu profitablement à mon article. Je crois que j'ai bien fait. — Il faut t'avouer que je t'ai annoncé l'intention de renoncer à mon œuvre un peu pour te faire pousser des

cris et amener tes protestations. Je te remercie. Tu m'as rassuré. Oh ! je sens à mesure que j'avance toutes les faiblesses, toutes les inexactitudes. Par exemple, la dernière partie *en soi* est très bien. Mais je me demande maintenant si elle est une interprétation fidèle de Claudel. J'ai peur que non. Alors il faudra retoucher, remanier. Néanmoins, dans l'ensemble, je ne suis pas mécontent. L'organisation intérieure est forte et l'expression suffisante.

L'importance que j'attache à ce simple article peut sembler ridicule. Mais c'est que j'y mets toute ma vie intérieure actuelle, toutes mes pensées et toutes mes sensations. C'est plus qu'un compte rendu — une confession personnelle.

A l'heure qu'il est, pour que l'article soit *achevé* (en gros), il manque la deuxième partie, entièrement à refaire (l'incommutabilité des choses). J'ai terminé hier la troisième que j'avais également recommencée (connaissance de Dieu). Le plan général est celui-ci :

I. L'Art. — II. La Doctrine : 1° l'Incommutabilité — Crime de *l'Échange* — La tâche à accomplir. — III. La Doctrine : 2° Connaissance de Dieu — Notre faute originelle et notre châtiment — L'expiation — La Présence de Dieu. — IV. L'Enseignement. Pénétration de la doctrine dans notre activité.

J'estime qu'avec quelques jours de permission au 1er de l'an, je pourrai finir vers le début de janvier. Qu'en ferai-je alors ?

***

Tu m'as accusé de t'avoir écrit une lettre peu intéressante. Tu n'imagines pas les efforts que je fais pour trouver le temps et la force de t'écrire. Ce soir j'ai une demi-heure à moi et un atroce mal de tête me déchire.

Cette vie de caserne est horrible. Heureusement, je commence à descendre la pente. Mais c'est lent, c'est lent.

***

Quand j'y songe, un des plus beaux jours de ma vie fut sûrement ce dernier jour des manœuvres où j'ai fait huit kilomètres avec 39 degrés de fièvre, les tempes battantes et la respiration exténuée. Quelle force plus forte que moi-même me soutenait ? Ce soir où je me sens si faible, je ne comprends plus ce qui me transportait. Oh ! la merveilleuse douleur, la merveilleuse torture ! A la pause, je me suis jeté par terre, tout équipé, appliquant la fièvre de mes membres sur l'humidité du sol.

***

Par paresse, par détresse, je diffère les choses importantes dont j'ai à te parler. Il faut pourtant se décider. Excuse-moi si je suis vague et pénible ! Je suis si fatigué.

Ma méthode. Oh ! comme tu as raison, comme je te remercie de me me jeter cela à la face, comme je le mérite. Mais aussi comme je suis impuissant à ne plus le mériter ! Je suis ainsi fait. Je suis le type qui — tu le sais — ne peut souffrir que deux piles de bouquins soient inégales, ni qu'on saute un anneau de la chaîne. J'ai le mépris de cette manie, mais j'ai cette manie. Il me semble impossible de m'y soustraire. Sans doute, j'ai le mépris de cela, mais à quoi me sert si j'y obéis quand même.

Oui, ce qui est beau, ce qui est admirable et délicieux, c'est de passer sous silence, c'est de suivre, d'un mouvement plus secret et plus sûr que la déduction logique, la suite des pensées, c'est de saisir l'ordre profond qui est toujours une convergence, et non un enchaînement, c'est de saisir le centre et, une fois y installé, d'exprimer simultanément tout ce qu'on en aperçoit valant la peine d'être aperçu. Ce qui est vrai, fécond et voluptueux, c'est de n'exprimer que, et d'exprimer tout, ce qui a une importance émotionnelle.

Mais, comme tu dis, ou bien il faut être poète et se dissoudre en toutes choses et s'éparpiller sans mémoire, ou bien il faut être Claudel et « sentir l'ordre de la confusion » (admirablement juste ceci). Or, je ne suis ni poète, ni Claudel. Donc...

Donc il ne me reste que ma petite tâche d'arrangeur, d'ajusteur, de constructeur logique. J'ai senti cela avec cruauté et précision en lisant C. Mauclair. Jadis tu disais : « Tu pourrais être ce qu'est Mauclair ». Oui, c'est cela. Le monsieur qui met son esprit moyen, limpide et charmant au service des grands et des vrais, le monsieur qui « expose » Edgar Poe, Stéphane Mallarmé, Rodenbach et Paul Adam. Moi ce serait Claudel que j'exposerais. Et voilà tout.

Et pourtant, et pourtant il faudra bien que mon désir s'écrie.

Je ne sais pas, je ne sais pas.

Ce que je sais, c'est que Mauclair *(l'Art en Silence)* m'agace et me ravit, me ravit par son ingéniosité, son infatigablement joli style, son habileté de construction, m'agace pour les mêmes raisons.

Il a un mérite : c'est d'avoir perçu la sottise des symbolistes (en général). Malheureusement, il a donné dans celle des socialistes et s'est constitué l'admirateur des écrivains moyens, hygiénistes et académisables (Gregh, P. Adam, Saint-Georges de Bouhélier, etc.). Alors il ne valait pas la peine.

***

« Sentir l'ordre de la confusion ». Serai-je assez grand ?

Mardi soir

Dans les marches que nous faisons maintenant, au fond de ma fatigue immense, je jouis de l'automne agonisant. L'automne est mou, silencieux, atone et comme feutré. On ne sait si le ciel est couvert ou non ; ce ne sont point des nuages ; c'est l'atmosphère qui s'est ouatée. On y voit loin, mais il semble que quelque chose de dense et de paisible *existe* dans l'air. Je n'arrive pas à donner l'impression que je voudrais. Il y a ce calme, ce penchant au sommeil, cette résignation à la pourriture ! Ce soir, dans les fossés, des eaux très noires où se noyaient des feuilles et de l'herbe. Entre les troncs d'une futaie, plus loin, on distinguait une prairie molle et verdâtre, avec des vaches. Seul, sans sac, j'aurais marché délicieusement sans m'arrêter. La nuit vient, secrète, sans qu'on pense que le soleil se couche. Le soleil est exclu. — Il y avait aussi ces grilles de parc et ces murs par-dessus lesquels défaillaient des branches. Les allées enfeuillées découvraient des morceaux blancs de pierre ou de marbre.

Il y a dans *le Feu* quelques pages admirables sur ce que j'ai essayé de dire.

***

Ce que je voulais dire depuis longtemps c'est ceci : quand j'aperçois un paysage, à ma surprise délicieuse aussitôt succède un malaise qui est le sentiment de l'impossibilité de saisir cela, de l'embrasser, de le posséder. Ne pouvoir posséder ! Voilà le tourment, qui dans chaque volupté — avertissement immanquable — nous rappelle que notre bonheur est plus loin. Au moment où je vais étendre les bras, pour saisir ma joie, voici qu'elle se dérobe, s'émiette. Je devine à travers les arbres une admirable vallée. La voici. J'y jette les yeux. Et déjà me pénètrent un secret dégoût, le sentiment de mon incapacité à l'embrasser, à la tenir sur mon cœur, comme je voudrais, comme je voudrais tant.

J'ai senti cela avec intensité et netteté dans mon dernier séjour à Arcachon. J'étais dans un grand parc — tout seul — au sommet d'une dune, accoudé à un balcon qui dominait un vallon de pins admirables. De l'autre côté la mer s'entrevoyait, toute parée de bouquets d'écumes et verte sous le soir. Je voulais à la fois étreindre tout cela, le vallon, la mer, la douceur finissante du jour, et le vent subtil émané du large. Mais je ne pouvais, je me dispersais, je me sentais trop petit, trop faible.

Merci, mon Dieu, de nous avoir donné cette inquiétude par laquelle il nous est à chaque instant rappelé qu'en Vous seul nous trouverons la paix de la possession et la communion ineffable.

Mercredi soir

Maeterlinck. J'ai réentendu *la Mort de Tintagiles*. C'est beau. Le grand mérite de Maeterlinck c'est d'avoir révélé la « présence » du mystère, son imminence sur la vie. Seulement, comme tous ceux qui découvrent, il a dans ses drames accusé le mystère, il l'a installé de parti pris, partout, indistinctement, il en a fait son leitmotiv. Ses drames ne sont que des illustrations délibérées de son idée, de son invention maîtresse.

Claudel au contraire. Ce qu'il nous offre c'est toute la vie avec le mystère et avec le reste. Le mystère est mêlé au reste, et il en est d'autant plus effroyable. Le mystère, le voici surgissant soudain à la fin d'une longue période :

Et le sourire a été communiqué aux vieilles gens,

ou encore : le Soleil brûlant *comme un Moloch.*

Quel frisson dans toute la chair ! Le mystère est là entre deux vers, sans qu'on l'ait vu venir, comme l'armée sortie de la poussière, et son contact par la surprise nous saisit terriblement.

Paroles insondables, quelques mots placés par Quelqu'un — dirait-on — d'autre que le poète, émanations du profond, sorties par les fissures de la vie.

Je reviens à Maeterlinck. Son optimisme, sa joie enfantine (Nouguès m'a affirmé que c'est un vrai enfant, sportif, rieur, très en dehors), me gênent beaucoup. Bien qu'il m'apparaisse très « moderne », je ne peux résister à le trouver superficiel. Il lui manque cette inquiétude profonde, ce malaise insatiable, ce tourment d'infini, ce mépris du bonheur, qu'ont toutes les grandes âmes. En somme, M. a raison de l'aimer. Il y a beaucoup de ressemblances entre eux. Leur idéal est bien une société paisible, *juste* et heureuse. Moi, ce n'est pas ça. Je maintiens mon droit à la souffrance, mon infatigable désir. — La « philosophie » de Maeterlinck, n'est-ce pas un enroulement de graves mélodies autour d'un assez grossier contentement ? Il faut songer que cet homme « a réussi ».

Malgré tout je l'aime pour l'avoir tant aimé.

Idem pour Jammes. Mais que moi aussi j'en reviens. D'abord, j'ai toujours fait des réserves. Sur un papier, où j'inscrivais ce que je voulais te dire, je vois : caducité de Jammes. Il y a près d'un an. — Et c'est vrai, sa vision est exquise, mais petite ; et puis on sent qu'il la restreint exprès ; qu'il veut voir ainsi humble et attendrissant. C'est pénible.

Les vers que tu me cites ne m'intéressent pas. Et puis, sa nouvelle manière, quoi que tu en dises, me semble une erreur obstinée.

C'est vague, vague, forcé. Ce n'est presque plus de la poésie. Je n'ai pas lu *Clairières dans le Ciel*. Mais *l'Église habillée de Feuilles* me déplaît. Il est vrai que les proses *A l'Ombre de Dieu*, dans le *Mercure* de septembre, m'ont semblé très belles.

Très juste ce que tu dis sur son « audace de préciser certains défauts, etc... »

Je sens que ma critique étant trop courte, trop concentrée, prend un air brutal que je ne lui voudrais pas. Qui, plus que Jammes, mériterait, même dans le détachement, notre religion, notre délicatesse ?

Il est venu l'autre jour chez mon libraire. Il a changé son feutre en un melon, on dit qu'il va se marier.

Je n'ai pas pu encore aller chez l'ami de Claudel. Peut-être aurais-je trouvé Jammes, qui descend chez lui. Je ne peux pas, je ne peux pas.

Je t'ai dit, je crois, l'inimaginable sottise de J. Nouguès. Que sa musique de *Tintagiles* m'a été pénible.

Tout ce que tu m'as dit sur *Pelléas* est exquisement juste d'intuition. Très vrai ce que tu me dis sur ce qu'on pourrait appeler, si les deux mots n'étaient atroces, le leitmotiv d'atmosphère. C'est la même ambiance musicale, non le même thème, qui souligne les analogies. Et en effet, c'est bien là la différence avec Wagner. Au fond le procédé wagnérien est grossier. (Restrictions naturellement à faire). Il consiste à confondre ce qui se ressemble, à signaler l'analogie par le même signe ; il remplace l'allusion par une confusion. Or il est impossible, si le drame est un drame, que la même émotion se retrouve à deux moments différents, puisqu'au second l'action a progressé, s'est grossie, s'est enrichie, et par suite les sentiments. Mais il peut y avoir ressemblance, souvenir. C'est ce qu'il faut exprimer en donnant à la mélodie la même couleur, non la même forme, qu'auparavant.

Quand *Pelléas*, la seconde fois, retrouve la mer, il sort d'un étouffement, il se délivre. Son émotion est autre et plus forte que quand il venait simplement en chercher la clarté. Aussi, comme son cri, tout en évoquant la phrase première, se transforme, s'élargit, se libère.

Ainsi Debussy se joue au-dessus des règles, insoucieux des combinaisons thématiques, ne cherchant qu'à prolonger infiniment chaque phrase du drame par les secrètes allusions de ses harmonies. Il sait bien que la continuité véritable n'a pas besoin de s'afficher par des rappels et des reproductions, qu'elle est plus intérieure, plus émotive, plus dans l'âme. Et qui oserait contester que le drame ne se déroule musicalement avec une suite, une liaison,

une progression admirables, qu'il n'y ait une unité cachée et d'autant plus forte, que l'enchaînement harmonique ne soit commandé par un souci de progrès psychologique.

Très vrai aussi ce que tu dis de la musique faisant craquer le drame, et du rôle de la mer. Je voudrais écrire dans *le Mercure Musical* quelque chose sur la mer dans *Pelléas*. Mais le pourrai-je ? J'avais déjà commencé une lettre sur le fanatisme. Je l'ai abandonnée. J'ai envoyé ces jours-ci un *atroce* compte rendu du début de la saison. Je projetais jadis quelque chose sur la mélodie debussyste.

J'ai vu quelques debussystes l'autre jour. Mon Dieu, qu'ils sont bêtes. Et pourtant on sent qu'ils sentent quelque chose, que quelque chose a passé, qu'ils ne comprennent pas, mais dont ils ont comme un respect timoré.

Que Debussy est grand !

Et comme tu dis, il est fruste, primitif, premier. Sa voix est le cri, direct, intact, avec sa répercussion émotive muée en harmonies infinissantes, infinissables, frôlant les extrêmes confins de l'inconnu, et subtilisées, et évaporées.

C'est admirable de toi d'avoir si délicatement deviné tout Debussy.

Jeudi soir

« Savoir assez ce qu'on sait pour *compatir* aux erreurs des autres ». C'est plus que cela. Il faut endosser ces erreurs, les croire, les aimer, il faut assumer les partialités étrangères, il faut s'assimiler toute passion, afin que rien ne soit soustrait à notre amour. Je veux voir le monde non seulement de tous les désirs dont je peux le voir, mais de tous les désirs dont les autres le voient. Que rien ne soit ôté à notre ferveur. Que je pleure avec celui-ci, et que je rie avec celui-là. Qu'importe si, dans mon plus secret silence, je sais bien que je sais autre chose ?

Je veux me déchirer d'amour.

De même, je sais si bien que ce n'est pas le bonheur que je cherche, que je ne songe même plus à diminuer mes souffrances par cette idée. La conscience que mon objet est autre que la joie s'est faite si profonde, si intime, si mêlée à ma substance, que je n'ai pas l'idée de restreindre ma douleur, de l'atténuer par des considérations stoïques. Je vis ma douleur entièrement avec ses cris, ses sursauts, ses protestations, ses obsécrations, ses affaissements infinis. L'idée que le bonheur n'est pas ma fin ne sert d'aucune consolation, d'aucun réconfort ; je ne l'emploie pas comme encouragement. Cela je le sais bien, je le sens bien ; je n'ai plus besoin d'y songer. Ce que j'ai à faire, c'est de développer ma vie selon sa rectitude, de ne rien épargner.

CLAUDEL SCOLASTIQUE

Tu as raison en un sens. Mais il ne faut pas poser ainsi du premier coup : « Claudel est un scolastique ». Sa vivante vision dépasse, transfigure, fait éclater les formes où peut-être bien il a voulu s'enfermer. Ainsi que son christianisme, sa scolastique me semble être un peu un jeu de mot, ou une condescendance du poète à la tradition. Peut-il vraiment se dire chrétien, quand il a transformé tout le christianisme en admirables symboles, dont jamais aucun apôtre ni théologien n'eut la moindre idée ? Ainsi les grands poètes font don inconsciemment de leurs inventions à d'autres qui n'y songèrent jamais. Je ris presque en confrontant intérieurement le christianisme tel qu'il est entendu par ses représentants officiels, ou même tel qu'il a été compris par ses fondateurs, et le christianisme qu'a construit Claudel. Je ne nie pas que la correspondance et l'adaptation de l'un à l'autre ne soit parfaite. Mais je n'avais jamais imaginé qu'une confusion pût être possible, surtout dans la pensée du poète.

Il est de plus belles naïvetés que les plus belles consciences. De rien pour moi Claudel ne se diminue, en se conformant aux dogmes que son génie si merveilleusement transforme et illumine. Je suis seulement extraordinairement surpris.

Ce que le christianisme a d'admirable (de mystérieux quand on y songe), c'est qu'il a été le prétexte pour tous les grands esprits de voir plus loin et plus haut que lui (les uns en le combattant, les autres en le revêtant).

***

QUESTIONS DIVERSES :

Je lis les *Mercures* de ces vacances. J'étais très en retard. L'article de Morice sur Carrière est beau, mais un peu vague. Carrière fut une belle âme, qui s'éprit, elle aussi naïvement, de pures songeries. C'est quand on sort de ses dissertations humanitaires (plus fortes d'ailleurs de beaucoup que tout ce qu'écrivent les spécialistes de la matière) qu'on sent avec acuité la force terrible de Gourmont. C'est facile, je veux bien. Mais je suis de plus en plus persuadé que si l'on ne possède pas, très profond et sans en faire étalage, cette ironie, on ne peut que se plonger *en un optimisme béat* (Barrès). C'est pourquoi Gourmont me délecte, bien que je le méprise un peu d'exprimer ce que je veux, en moi, garder caché.

Mes dissertations barrésistes. Je t'ai envoyé cela comme un fossile. Mais d'où vient que je garde à Barrès plus de véritable amour qu'à tous mes anciens béguins ? C'est peut-être de ce que

c'est Barrès qui me révéla, au sortir de la placidité maeterlinckienne, le Désir.

Comme j'aime Mallarmé (à sa hauteur). Comme j'aime son indérangeable, silencieuse et méprisante attitude. Comme j'aime qu'ayant frôlé l'occasion de scandaliser, il se soit si coquettement gardé de la saisir. Car le scandale s'est fait en dehors de lui, malgré lui. Il n'y a nullement poussé, comme peut-être a fait R. Ghil. Pendant qu'on l'invectivait, il déployait ses exquises et rêveuses et nerveuses causeries.

J'attends toujours *Vers et Prose*. C'est extraordinaire.

Je ne peux pas lire. Je n'ai pas une minute. Depuis mon examen, je n'ai rien lu, qu'un peu Mauclair (à la caserne) et de vieux *Ermitages* qu'on m'a prêtés. Il y a *la Légende Ailée de Wieland* (le début), un article de Gide sur Wilde, du Ch. Guérin, etc...

Que dit-on de *la Multiple Splendeur*, de *Sujets et Paysages*, de *Clairières dans le Ciel*, de *Coxcomb?* As-tu feuilleté ?

Que j'aime Paris ! J'y songe sans cesse avec un amour effréné. Oh ! dans six mois, dans six mois. Ce sera un beau moment. Libre de toute servitude, majeur... Ah ! j'oubliais. Il y a l'argent. Pitié !

Dis-moi, pour me faire plaisir un peu, que cette lettre est meilleure que la précédente, plus nourrie, moins scolaire. Et, bien enetndu, je ne songe même plus à tes menaces de rupture, qui sont définitivement ridicules. J'attends une longue, forte, consolante réponse.

Je songe à toi, mon ami.

JACQUES

A Henri Fournier, à Paris

Bordeaux, jeudi 6 décembre 1906

Il faut que je te dise ceci :

Maintenant, c'est l'hiver. Nous avons traversé une grande forêt de pins clairsemée de landes. Nous suivions un sentier de sable. Le soleil allait décliner sur les cimes. On traversait d'interminables allées entre les pins ; tout au fond il y avait des frondaisons mortes, extrêmes et comme fatiguées sous le dernier soleil. Et de grandes broussailles embarrassées. En passant devant une de ces trouées,

j'ai entr'aperçu à peine sa profondeur, et j'ai gardé au cœur le délicieux remords de « n'avoir pas assez vu », de n'avoir pas saisi cela ; mon tourment, mon désir insatisfait m'étaient une joie subtile et ravissante. Ne pas saisir, entrevoir, laisser ce qu'on ne verra jamais plus, la splendeur secrète et irretrouvable, le trésor dont on n'a eu qu'un éclair. Mon désir, mon désir toujours trompé, ma passion inassouvie : voilà mon bien, voilà mon adorable douleur. Maintenant j'écris, je ne sens plus, je ne peux plus dire comment je continuais, avec les larmes dans les yeux, et ce tressaut de tout mon être, qui si souvent pendant les manœuvres me venait troubler : je comprends que je serrais les lèvres pour contenir *ceci*, qui est inexprimable, qui est le mélange de l'extase, du regret et de la passion.

Il y avait des branches qui, derrière vous, se refermaient en claquant. Il y avait des clairières assombries déjà ; les troncs des pins rouges en haut, dans le bas s'apaisaient d'une obscurité montante.

Plus loin, le soleil rouge, déformé, convulsé, s'est enfoncé brusquement dans une barre de nuages noirs. Devant, un rideau sombre de pins.

Plus loin des nuées roses encore voyageaient. Je songeais à cette phrase que j'ai écrite : « Vermessah suivait des yeux le voyage rose des nuées ».

Dans la forêt, tandis que nous marchions, le grand vent du nord, d'une rafale assidue et interminable, signifiait la vaste continuité spatiale.

Plus loin c'était le faubourg, les premiers tombereaux, les barrières, les roues de charrettes dans de petits prés, et le linge et les maisons salès. De nouveau, je m'émouvais de sentir pour *cela*, malgré mes dégoûts superficiels, un amour aussi profond, aussi égal, aussi enivrant que mon amour pour la forêt. Aux boulevards, des tramways, des réverbères, de la boue. Et mon amour aussi.

D'une seule chose je m'en suis voulu : de songer à écrire cela, *tout cela*.

***

Dimanche soir

Tout aujourd'hui je me suis épuisé sur un passage de mon article. C'était le début de l'exposition de la doctrine, l'analyse de *Connaissance du Temps*. C'était épouvantable. J'en ai écrit une page comme celle-ci. J'ai cru devenir fou. J'en suis encore exaspéré. J'ai relu *Connaissance du Temps*. Que c'est beau ! Que c'est fort. J'ai compris admirablement pourquoi tu crois pouvoir appeler Claudel un scolastique et aussi pourquoi il n'est pas scolastique. Mais je suis trop fatigué pour te l'expliquer. D'ailleurs, c'est exposé

très clairement vers la fin, quand il distingue de la logique classique *sa* logique. Tu l'appelles scolastique parce qu'il crée une logique ; mais il n'est pas scolastique parce que sa logique dépasse infiniment la scolastique. (Voir l'endroit où il parle de la grammaire élémentaire et de la syntaxe). La syntaxe est tout.

Pour en revenir à mon article, je le trouve maintenant atrocement disparate. Ça se comprend étant donné la manière dont je l'ai écrit à longs intervalles. L'exposé clair et dissertatif que j'ai employé pour l'Art fait place dans les autres parties à une manière plus concentrée, plus obscure et plus lyrique, si je peux dire. J'ai l'air d'avoir affaire à des gens connaissant déjà très bien Claudel, tandis qu'au début j'ai l'air de le révéler. Je suis arrivé à cela en recommençant et en concentrant mes rédactions. A force de vivre avec Claudel j'ai fini par m'imaginer que tout le monde le connaissait comme moi, et qu'il n'avait plus besoin d'être exposé, mais seulement *rassemblé*. Seulement ça ne peut pas marcher comme ça. Le ton est trop différent.

Je ne pourrai pas finir. Il me faudrait huit jours de travail continu et acharné ; et recopier tout de suite. Sans quoi je découvre sans cesse.

J'ai été chez Frizeau, l'ami de Claudel. Il n'était pas là. Je lui ai écrit avant-hier. Pas encore de réponse.

Pour me rappeler, voici : je voudrais te parler : de la conférence Georgette Leblanc avec auditions de chansons de Maeterlinck,
de *Plus Loin* et de Vielé-Griffin
de l'idée de la continuité
de *Vers et Prose*
d'Oscar Wilde d'après Gide
de Gide.

Je ne sais pourquoi je voudrais aussi te dire sur les femmes des choses qui te blesseraient. Je ne le pense pas d'ailleurs tout à fait, et elles sont d'ailleurs trop « littéraires ». Je tâcherai de ne pas te les dire.

167 jours à « faire ». Après, la vie. Ce désir prend vraiment de la grandeur, à force d'être obsédant.

Je n'aime pas recueillir les mots. Cependant en voici un d'un Parigot, qui tient presque du génie : « Eh ! va donc, figure d'accident ».

Dimanche, 16 décembre

Ce commencement de lettre devient trop ancien. Je te l'envoie. J'ai trop de choses à te dire. J'ai vu Frizeau. Il a été charmant.

Il m'a prêté *Partage de Midi*. Je l'ai encore là près de moi. C'est aussi beau que tout.

Je vais t'en parler beaucoup et de Frizeau et de ses merveilles (Gauguin, Redon, etc...) et d'un jeune homme aussi — qui a vu Claudel — et qui m'inquiète, et de tant d'autres choses.

Mais il faut que tu m'écrives. Je ne comprends pas ton silence. La rupture serait-elle sérieuse ? J'attends une lettre.

JACQUES

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle d'Angillon, le 15 décembre 1906
Samedi matin

Mon cher ami,

Je suis ici depuis jeudi. Je me suis trouvé de nouveau très fatigué. J'ai préféré me reposer dès maintenant pendant un mois, plutôt que d'endurer, cet été, le supplice de l'année dernière.

Une série de compositions trimestrielles et ce voyage m'ont empêché de t'écrire plus tôt.

Aujourd'hui je suis encore un peu dérouté de me trouver seul, ici, au milieu de l'hiver. Je n'ai pas encore eu le temps de regarder un peu où j'en suis. Je ne vois que des rafales de neige, puis un jardin tout dégarni d'où j'aperçois la campagne noire et nue, puis ce feu de sapin où je me chauffe. Mais je sens que cette fatigue était passagère. Je vais rebondir. Ce décembre passé sur les routes va me magnifier.

J'ai lu *Jude l'Obscur* ; le début de *Paludes*, la post-face de *Paludes*, une partie de *Paludes*, *Histoires Naturelles* de Jules Renard.

J'ai vu *Jules César*,

le Palais de l'Automobile.

Je suis allé seul à une « réunion des amis et collaborateurs de *Vers et Prose* » au café des Deux-Magots.

Avant-hier, à mesure que je m'éloignais d'un Paris noir et mouillé, la neige se rapprochait. A Beaune-la-Rolande, c'était ce que nous appelions, quand j'étais petit, de la neige pourrie. Et bientôt par toute la campagne et par tout le ciel ce fut le tricot serré de lourde neige dérangée par le vent. Je sentais que je m'en allais vers un midi, suivi d'une soirée déserte et silencieuse, sous la neige d'un village — dans une haute maison froide. Je m'en

allais vers cette après-midi calme du village assoupi dans la neige et le grand vent — et vers l'accueil, que je suis le seul à connaître, de la haute maison aux froides soirées silencieuses.

Un homme est monté dans un compartiment vide auprès de celui où j'étais seul. Il lui avait fallu la matinée pour venir dans sa voiture par les chemins, aveuglé de neige. Il s'en allait vers l'après-midi silencieuse et neigeuse de la maison froide. C'était l'accordeur du piano.

Je m'en allais avec lui. Et toute la soirée j'ai pu imaginer, comme si je n'avais pas été là, la vie endormie de cette journée, son accueil mélancolique et glacé — en entendant, dans la salle d'à côté, sombre et sans feu, l'accordeur venu de loin faire tiquer les touches.

La campagne est noire et verte ; le jardin, dégarni. Le ruisseau déborde dans l'allée du bas. Quand j'y suis descendu, deux corbeaux se sont enlevés, du champ, et sont retombés un peu plus loin. Hiver — vieux chromos du chocolat Poulain.

Je vais sans doute travailler un peu et écrire un peu. Je voudrais (je cherche à préciser, avec toi, mes formules), je voudrais exprimer le mystère du monde inconnu que je désire. Et comme le monde est fait de vieux souvenirs, de vieilles impressions inconscientes, je voudrais exprimer le mystère de ces impressions particulières que le monde me laisse. Mais cette tâche est immense comme ma vie : je veux faire vivre ce monde à moi, le monde mystérieux de mon désir, ce paysage nouveau et lointain de mon cœur.

Gide a exprimé le mystère de la sensualité actuelle.

Jammes a vu le monde étalé devant lui, comme un tissu, l'enchevêtrement de la trame et de la chaîne. (Tels sont la plupart des poèmes de *l'Angelus* : l'enchevêtrement des mots correspondant à ces fils colorés qui forment soudain ce dessin immédiatement étalé devant lui. — Immédiatement étalé devant lui : le ciel, par exemple, n'est pas pour lui un gouffre où roulent des mondes ; c'est, ce soir, « simplement, un ciel de décembre sur une petite ville »).

Moi, c'est moins encore du monde mystérieusement senti ou déformé de la vie passée (car il y a encore Jammes et ses vertigineux poèmes d'une vie ancienne) que de ce monde à la fois passé et désiré, mystérieusement mêlé au monde de ma vie, mystérieusement suggéré par lui — que je veux parler. Oui, le mystère s'immisce partout : pourtant je ne crois pas que ce soit le seul mystère d'une Volonté, d'une Divinité — mais plutôt d'une vie rappelée avec ma vie passée, d'un paysage que le paysage actuel

me fait désirer. Je ne trouverai pas, comme Gide, sur le paysage actuel des mots qui suggèrent le mystère, je *décrirai l'autre paysage* mystérieux.

Est-ce que je n'aime plus la vie actuelle ? Au contraire, je ne pourrai jamais la voir assez, la sentir assez puisqu'il faudrait que derrière elle je sente et je voie l'autre vie, puisque peut-être l'autre vie c'est celle-ci que je ne sais pas assez essentiellement sentir et voir.

Est-ce que je viens, comme les autres, de séparer le monde de la poésie et le monde de la vie ? Mais non, puisque ce n'est que dans la vie que je trouve ce monde, vers lequel, par moments, de grands sursauts de vie m'élèvent.

Ai-je magnifié l'Imagination ? Si je reste enfermé dans ma chambre, si je reste soumis à mon imagination, j'étouffe ou je dépéris.

— Les esquisses de Rimbaud. L'homme qui, le premier, a senti qu'il y avait un *autre* paysage, correspondant à l'impression vertigineuse qu'il avait d'une matinée d'été. Certainement ce sont des hallucinations qu'il décrit, mais qui n'ont rien de morbide, ce sont les impressions que nous avons tous eues, d'une matinée d'été, d'un soir de fête, d'un très ancien souvenir d'enfance — mais intenses, cette fois, jusqu'à s'exprimer, jusqu'à se *décrire*.

Il note l'impression première. Puis, *défilé de féeries* correspondantes.

— Ce formidable individu qui a fait tout cela le premier et qui a compris ce qu'il faisait, ce qu'il avait fait :

... Je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible à tous les sens... J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges... (*Une Saison en Enfer*, 1873)

— Les symbolistes sont mal nommés. Ce sont des gens qui *substituent* mais *en fonction* de l'impression unique. Le terme substitué n'est quelconque que chez les nullités ou les faiseurs de réclame.

— Moi, je pose, de façon très mystique peut-être, que le paysage à substituer *existe*, qu'il faut l'*atteindre*, pour le *décrire*.

N. B. — Cette théorie n'annule en aucune façon mes précédentes théories.

J'ai repris l'autre soir ton Mallarmé et lu de la prose. Je suis resté suffoqué d'admiration. C'est par Claudel que je suis arrivé à Mallarmé.

J'avais pensé de Mallarmé : « Celui-ci est un classique attardé.

Peu de souffle, mais une âme d'une intense blancheur. Alors il s'est efforcé, faisant rendre à la syntaxe classique tout ce qu'elle pouvait, la tendant jusqu'à son extrême rigueur, il s'est efforcé d'exprimer, de façon uniquement artistique, son âme ». Ce qui me choquait c'était son manque d'idées, et ce désir que je croyais unique d'exprimer *artistiquement* et lui et la vie. Son idée d'un Journal de Mode où tout serait artistiquement dit accusait, à mes yeux, ce manque d'idées et ce désir d'*art*.

Il reste vrai, là dedans, que par son extrême effroyable concision, il a supprimé dans son écriture tout ce qui n'avait rien à voir avec l'art. Mais il y a bien autre chose.

Il y a d'abord, ce que je savais déjà et qui me gênait, la perpétuelle allusion, le perpétuel inexprimé. Cela me gênait dans ses vers. Je crois que je préfère, quelquefois, sa prose. Ce style me suffoque par sa précision ; il y a des mots comme ceux de Claudel, qui d'un coup vont remuer ce qu'il y a de plus sourd et de plus lointain en moi.

Je te donne ici des exemples de ce que je trouve un langage mystérieusement précis — claudélien. Mais Claudel a amplifié, solidifié, *rajeuni* tout cela. Avec Claudel nous entendons la vieille voix de la jeune humanité parler en 1900.

... *ma pudeur grelottante d'étoile...*
... *la considérable touffe...*
... *A la place du vêtement vain, elle a un corps...*
... *ce regard qui sort de sa chair heureuse...*
... *car tel est le miracle de chanter qu'on se projette à la hauteur où va le cri...*

Mallarmé, c'est encore un peu la joie enfantine d'exprimer dans ce style impassible et précis même la mode du jour, même une histoire d'employé de chemin de fer. Claudel, lui, non seulement exprime, mais voit et sent tout avec sa primitive étrange précision.

Mais dans Mallarmé, il y a encore bien d'autres choses : cette blancheur et cette minutie préraphaëlites. Et surtout cette impalpable ironie que je n'atteins jamais dans ses mots, mais que je sens couler sous les mots, ce sourire étrange d'ange inconnu.

(Il paraît qu'au dernier oral de l'École on a demandé : Comparer l'influence de l'humour anglais sur Voltaire et Mallarmé. — Je frémis quand on me dit que le candidat a fait un immense topo là-dessus).

Rimbaud. Mallarmé. Qu'ils sont grands et qu'ils sont inconnus, mal connus — et pourtant quelle influence énorme ils ont eue. Je ne puis leur opposer comme « poète » (ποιειν) que Claudel. Laforgue, c'est autre chose.

Car il va sans dire que je l'ai trouvé souvent dans Claudel, ce paysage mystérieux dont je parle. Qui n'est pas le mien, mais qui est *son* paysage, son monde mystérieux.

***

Comment as-tu pu croire que j'avais l'intention de ne plus t'écrire. On ne peut pas plaisanter avec toi. Sans doute, je prends plaisanter dans un sens un peu spécial : par « rompre avec toi » j'entendais perdre contact avec ce qui nous intéresse tous les deux, et surtout recevoir l'autorisation de ne rien faire à te soumettre d'ici juillet. Il n'était pas question de n'y pas penser une fois par quinzaine pour t'écrire.

Mais tu as raison, je ne dois pas perdre le contact. En ce sens, mon voyage bi-quotidien de ma chambre au lycée et la claustration le reste du temps m'était funeste. Je restais des jours sans connaître cette nostalgie terrible et délicieuse de « mon pays » que me donnaient soudain l'air et les feuilles de Lakanal.

Ce repos, ici, va me sauver, sur les routes...

J'ai envie d'être reçu. Cet examen passé — grâce aux libertés qu'il me donnera — je puis faire de grandes choses. Une année à Oxford peut m'élever magnifiquement — et puis, j'ai hâte de vivre — vivre ! *Je sens que des oiseaux sont ivres !...*

En ce sens, je prépare avec amour mes deux années de service militaire. Je veux qu'elles soient aussi pénibles que possible et je veux qu'elles m'apprennent tout ce que ce métier peut m'apprendre. J'y réfléchis très sérieusement et souvent.

Je n'ai rien tant désiré que le service militaire l'année dernière, en mai, lorsque les autres partaient et que je restais avec ma tête chauffée.

J'ai lu *Jude l'Obscur*. C'est très grand, c'est très beau. Je me rappelais en le lisant tes mots de « douleur sèche ».

J'ai retenu ces phrases :

Mais personne ne passa, parce que personne ne passe jamais.
— Elle était jolie ; c'était la femelle de l'homme, ni plus, ni moins.

— La première, qui est tout le pessimisme, que je réfute, de Hardy. Quelqu'un passe quand je suis assez fort pour le faire passer.

— La seconde, son réalisme très faux et très beau, parce qu'il enveloppe ou suggère un idéalisme très élevé.

J'ai retenu la scène, qui m'a écorché le cœur, du dernier sacrifice de Sue Bridehead au maître d'école. Elle m'a suggéré cette réflexion d'ordre général :

« Nos plus grands sacrifices à la vie, ç'ont été les blessures à notre pureté ».

— La fin est manquée. J'admets le mélodrame qui est beau. J'aime l'horreur de Sue. J'aime : *Fait parce que nous étions trop.*

***

Je reviens à mon art. J'ai pensé ceci et c'est tout différent de la première partie de cette lettre : ceci se rapporte plutôt à ce que je te disais de la « vie artificielle » :

— lorsque je vois un ciel gris au-dessus de ce pays — toute la vie se conformer à ce temps, se modifier, s'obscurcir — au loin, les lampes allumées plus tôt — et la pensée s'obscurcir aussi et sortir tout son lot de vieilles images noircies... je me dis : ce n'est pourtant au-dessus d'un tout petit coin du monde qu'un tout petit nuage qui va s'en aller et, à coups de soleil, démolir cette vie qui vient de germer là.

Ainsi, je voudrais avoir toujours conscience de la relativité de toute vie, mais, aussi, exprimer chaque vie germée n'importe où avec son organisme complet, la vie de la banlieue, comme celle des charbonniers au fond du bois.

(Mais, peut-être, ne sont-elles belles et n'existent-elles qu'en fonction de ce paysage de mystère mystérieusement né autour d'elles).

Histoires Naturelles. — Jules Renard. Il a voulu faire aussi ses entrecroisements de tapisserie aux dessins inattendus. Tout exprimer, schématiquement, avec des mots. Il n'a exprimé d'abord, que la vision. Puis il en est vite arrivé à être « l'auteur comique ». C'est quelquefois très réussi.

— Les paysans sont, à l'heure actuelle, les seuls êtres humains qui parlent comme ils ont vécu, lors de l'histoire qu'ils racontent. Leur voix n'est jamais interrompue, mais il y reste toutes les hésitations, tous les sentiments, tous les silences du passé.

— Les paysans — quelquefois les ouvriers — une fois sortis de leur monde sont réfractaires à tout embrigadement dans un autre monde, à toute répression de leur propre personnalité par un monde à classifications — une administration par exemple. Ils veulent toujours développer leur personnalité particulière dans les paroles qu'ils prononcent ; ils ne souffrent pas qu'elle soit ignorée dans celles qu'on leur adresse.

Effets de comique : la paysanne avec un panier de canards chez le notaire, dans les bureaux. Ils ne savant pas n'être qu'un chiffre dans un calcul, une expression abstraite dans un organisme abstrait. Ils ignorent l'abstraction.

Je suis un paysan.

— Je dois avouer que je suis énervé quelquefois par ces « défauts » des paysans ; ennuyé de mes défauts de paysan, quelquefois.

***

J'ai lu d'abord, dans un *Ermitage*, le début de *Paludes*. Je ne sais rien d'aussi minutieusement drôle — et d'aussi suggestif : c'est plein d'idées dissimulées, réfutées !

J'ai lu ensuite dans un vieux *Mercure* la *Post-face de Paludes* qui est une théorie sur le livre en général et *Paludes* en particulier. Le livre doit être un *tout* qui contienne sa propre réfutation — dont il ne reste rien, après la lecture. Qui soit en cela, une imitation du Monde — : *Voilà pourquoi, Monsieur, vous n'avez rien compris à* Paludes, *comme je l'expliquais dans* Paludes.

A la Bibliothèque de l'Arsenal, j'ai lu *le Voyage d'Urien suivi de Paludes*. J'ai eu le plaisir de le couper et d'en lire une vingtaine de pages. C'est exquis, d'une ironie terriblement douce, d'une drôlerie inénarrable. *Angèle... Angèle..., lui dis-je.*

Ce livre m'a rappelé quelque chose dont il faudra que je te reparle. L'homme tel que nous ne l'avions pas encore regardé : ses gestes les plus humbles, les plus humains ; ses attitudes les plus pauvres au sens artistique, mises en lumière et, par cela, en beauté. Je l'ai vu, beaucoup dans Claudel, un peu dans Jammes, dans Gide ; surtout sur la couverture de la première édition du *Voyage d'Urien*, car la peinture nous en a donné des représentations très inattendues de cette créature humaine avec son visage, ses gestes simples et étranges : Puvis de Chavannes, Maurice Denis, d'autres... Un instant j'avais cru que Jean Véber...

Comme je l'ai retrouvé, cet homme-là, chez les anciens ! Mais je te reparlerai de Virgile, d'Horace...

Il me paraît bien artificiel, après réflexion, de te faire un exposé sur les individus réunis au *Salon d'Automne*. Je te parlerai, à l'occasion, de chacun.

Je pense, à l'occasion de cet « homme nouveau » dont je parle, à ces extraordinaires Indiens, Tahitiens, de Gauguin, courbés comme des arcs sur leurs chevaux qui, du bout du sabot, font, à la rivière, une écume frangée de vitrail.

Gauguin *expression décorative* = saisir, dans le paysage et surtout les gestes, des COÏNCIDENCES DÉCORATIVES. (*Expression décorative* est de Carrière).

Je ne parle pas encore de ses calvaires, de ses routes bretonnes, et de ses vallées tahitiennes.

***

Invité plusieurs fois à assister à la réunion « des collaborateurs et amis de *Vers et Prose* », les mardis et samedis de chaque semaine, après le dîner, au café des Deux-Magots, en face de Saint-Germain-des-Prés », j'y suis allé seul un mardi vers onze heures.

C'était mieux. Au premier, une salle occupée, bourrée par les gens de *Vers et Prose :* des hommes respectables, des femmes d'âge, parsemés de grues et de « bohèmes ». Fort, près de la porte, recevait les gens sans compagnons et sans chaise comme moi.

Je me suis, bientôt, mêlé à la conversation de deux étrangers : un vieux monsieur norvégien, à qui j'ai beaucoup plu, peintre, ami de Rodin — et Albert Dreyfus, maussade et pauvre. Nous avons parlé de Rodin, de Camille Claudel et de sculpteurs norvégiens.

Fort est venu nous dire qu'on éreintait Laforgue quelque part. J'y suis allé. Moréas était au centre, gonflé, gâteux, impuissant, se faisant encenser aux dépens de Laforgue et répondant par monosyllabes. Ce Monsieur, maintenant, est La Poésie. J'ai écouté un moment en haussant les épaules, et puis, comme la colère me gagnait et que j'avais bu du thé, j'ai pris une chaise et me suis mis à gueuler. Un beau jeune homme me répondait, rageur. Deux fois j'ai refusé de prendre Moréas comme arbitre et sa poésie comme critère. Il était là, avec toute une galerie d'auditeurs, très embêté et disant : « Parlons d'autre chose. C'est sinistre ! »

Et dire que les *Vers et Prose* sont encombrés des inepties laborieuses de ce Papadiamantopoulos, et d'articles à sa louange.

Tous ces sous-symbolistes d'ailleurs, les encombreurs de petites revues, les bohèmes de cette littérature, n'ont jamais rien compris. Ils parlent de Laforgue comme des B. plus ignorants ; ils acceptent Rimbaud avec des airs supérieurs de voyous insolents. Ils n'ont vu que le scandale de l'immoralité ou de l'incompréhensibilité.

Fort intervient quelquefois. Derrière son lorgnon, obscurci. — Délibérément il lance une tirade nombreuse, ridicule, zézayante qui n'a aucun rapport avec la discussion précise : « Voulez-vous-vouz-enfuir au trot de vos ççevaux rapides emportant nos dépouilles ? » Ceci se termine d'une voix de fausset et s'adresse aux dénigreurs de Laforgue (?!)

D'ailleurs, me retenant la main, à mon départ (minuit et demie cette fois), voulant me retenir pour un « rapide vin blanc » et m'appelant « mon çer Fournier ». Sa femme, gentille. La dernière invitation portait, de lui, une invitation manuscrite spéciale, coup que, suivant son habitude, il a dû faire à tous. Je suis en train de lui trouver deux abonnements.

Le dernier *Vers et Prose* — assez intéressant, sans plus. J'aime certaines notations de Morice. Pas encore lu *Noa-Noa* dont des passages m'ont paru beaux.

Je suis allé au Palais de l'Auto, le jour de l'ouverture. Un immense hall — poussiéreux de lumière. Trop de grues qui rappellent trop quelles catégories de gens les autos intéressent surtout.

— Signe des temps (?) : la façon dont on s'est rué à *Éducation de Prince* et à *Mademoiselle Josette, ma femme.*

— C'est beau *Jules César*. La séance de la mort. Les discours des rostres, surtout, cette scène du forum que je connaissais à fond dans l'original, m'a ravi, ému. De Max y est intelligent (et féminin !!) — Rome vue, imaginée par Shakespeare ; comme, quelquefois, « ça a pu être ça » ! — mais d'autres fois Shakespeare avec son imagination impérieuse et inquiétante d'homme du Nord (il *veut* imaginer et ses imaginations sont angoissantes) dépasse la possibilité et ses cauchemars ne peuvent passer au théâtre. C'était et c'est, pour moi, bien autre chose qu'un beau décor quelconque « le verger de Brutus » sous les éclairs, la nuit hamlétique d'indécision.

Je voudrais faire partir ce soir ma lettre. Je n'ai guère le temps de te parler de celle qui t'a blessé.

J'aurais voulu revenir sur ma critique de tes constructions. J'y reviendrai. Mais depuis longtemps je voulais te la faire et un artifice de construction de ton avant-dernière lettre m'avait seul décidé. Cette lettre fatiguée était d'ailleurs aussi belle que les autres, avec même le passage sur ce préjugé de « La Beauté », le seul qui nous reste.

La dernière m'a ravi. Une certaine bienveillance à l'égard de mes théories m'a pourtant un peu inquiété.

Je n'ose penser à ce que sera pour moi ce mois de mai — dans l'exultation de t'avoir et l'énervement de l'examen. Que ce sera beau, cet été, mon ami.

HENRI FOURNIER

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, samedi 22 décembre 1906

Encore quelques jours passés dans l'abjection. Que j'ai souffert, mon Dieu ! Et sans savoir pourquoi. Ça commence à passer.

Avant ta lettre — CLAUDEL ET PARTAGE DE MIDI.

J'ai été chez Frizeau une fois ; je ne l'ai pas trouvé. Je lui ai écrit aussitôt et il m'a répondu en me donnant un rendez-vous pour le lendemain. J'y ai été. Dans le salon il y avait Frizeau et un jeune homme, A. L.. Frizeau a trente-cinq ans environ ; il est marié et a des enfants, il a une figure rasée et aimable ; il parle bien ; il n'est pas agaçant, malgré des manies d'esthète. Ainsi (à A. L.) : « Je vous en prie, servez le thé, vous me ferez plaisir. Il me semble que cela vous ira à merveille, etc... » Mais en général il n'exagère pas ; il a une certaine componction ecclésiastique qui le garde du ridicule. Il m'a accueilli sans grandes phrases. Tout de suite on a parlé de Claudel. Claudel est avant tout un chrétien. « C'est un missionnaire », a-t-il dit. Son idée fixe c'est de ramener au christianisme. Toute son œuvre est une tentative de conversion. Frizeau s'avoue sans affectation catholique. Il m'a demandé si je l'étais. J'ai dit non. Il a eu un air de dire : « C'est la crise ». De la façon dont il a parlé de Claudel, il a presque totalement modifié ma conception. Je le vois maintenant chrétien, principalement chrétien. Et pourtant — bien que je le devine très fervent — le même jeu de mots, le même compromis m'apparaît et me gêne, entre lui-même et le christianisme. J'ai dit, en prenant *Partage de Midi :* « Je le lirai avec religion. — Oui, avec religion, avec religion », a répondu Frizeau.

Et je voudrais tout de suite te parler de cette admirable chose. Mais soudain, je sens avec une horreur résignée combien je suis bas et vide encore, au point que j'ai peur de ne plus pouvoir me remonter. Je m'arrête donc. Mon Dieu, que je souffre. Je n'ai plus rien, plus rien.

Dimanche 23, 2 heures 1/2

Je continue, bien que ma misérable faiblesse ne passe pas. Je commence à être inquiet. Je n'ai jamais eu si longtemps cette prostration, cette incapacité de penser. Je vais essayer de dire quelques mots : pardonne-moi leur incohérence.

PARTAGE DE MIDI : Fort a raison en un sens de dire que la nouveauté consiste en dialogues psychologiques. Et pourtant c'est mal dit. La nouveauté est dans plus de concision dramatique, dans moins de richesse sensuelle extérieure, dans plus d'ascétisme, pourrait-on dire. Il semble que Claudel, par esprit de sacrifice, ait un peu renoncé à sa splendeur poétique. Mais quelle force, quelle continuité de justesse étrange, quelle précision extraordinaire de chaque mot et telle qu'on ne peut comprendre, tout en le sentant, *pourquoi* il est si précis. Et puis le drame. Oui, si l'on veut, il est plus psychologique. C'est-à-dire ce sont des âmes plus modernes, plus tourmentées de plus de subtilités, plus anxieuses. Peut-être.

Peut-être aussi que non. Car ces âmes sont toujours primitives, toujours spontanées. En somme — bien que je la sente à merveille — je ne peux arriver à fixer la différence essentielle.

Et d'ailleurs, pourquoi y aurait-il une différence essentielle ? C'est la suite : voilà tout. Et du total qui la précède l'œuvre se distingue surtout parce qu'elle le continue.

Ysé — Mesa — Amalric — De Ciz.

Mesa, le saint, qui s'est offert à Dieu sans pouvoir se faire accepter, parce qu'il a vécu seul, parce qu'il n'a pas assumé sa part de vie. Mais le voici jeté dans les bras d'Ysé, tout pleurant et misérable et qui souffre, qui se déchire, et se débat et trouve son salut enfin dans sa souffrance, dans son consentement à la vie terrestre. Par la femme et par le martyre qu'il en éprouve, il mérite enfin sa délivrance.

Je ne l'ai lu encore que trois fois. C'est dire que j'ai besoin d'y revenir souvent encore. Je vais aller tout à l'heure chez Frizeau lui dire que je garde encore son livre.

Pendant que j'en suis à Claudel, je m'aperçois que je ne t'ai pas parlé de ses vers. Ils sont admirables et déconcertants. Je voudrais — comme d'ailleurs pour *Partage de Midi* — un jour de bonne lucidité pour les pénétrer. Avec ma pensée faible, et ma lassitude, je ne peux les posséder comme je voudrais. Mais quels cris ! Et quelle âme, quelle âme en révolte, en douleur, en transport ! Quelle âme effrayante et brisée, quelle âme effrayante !

On pense, n'est-ce pas, à Pascal, mais avec en plus toutes les douleurs, toutes les déceptions, toutes les angoisses qu'amoncelèrent trois siècles. Qui imaginera jamais ce qui a pu se passer dans l'âme de Claudel ?

Frizeau m'a dit que Claudel avait cessé de croire vers quatorze ans, mais qu'à dix-huit ans il s'était de nouveau converti.

Il a maintenant trente-huit ans. Il est né du côté de Laon, à la jonction *de la craie champenoise et du grand labour soissonnais*. Il est assez petit, brun, l'air très hautain. Le masque de Vallotton ne lui ressemble en rien. Il dit parfois quand il est assemblé avec ses amis : « Pour quelle exigence sommes-nous ici réunis ? »

Avant de parler des trésors de Frizeau, et de A. L. qui me hante et m'intrigue, je vais aller là-bas un moment.

6 heures 1/2

J'en reviens. J'y suis resté deux heures. Il m'a lu d'un traité de Claudel, inédit, et dont seuls, Jammes et lui, ont des exemplaires. C'est intitulé :

Traité de la Co-naissance au monde et de soi-même.

C'est fait pour faire suite à *Connaissance du Temps*. Ça devrait

se compléter d'une troisième partie soit sur le Squelette soit sur... (Tiens, j'ai déjà oublié). Ce *Traité de la Co-naissance au monde et de soi-même* est fait pour expliquer la connaissance après la mort. Pour en exposer la possibilité Claudel commence par définir la connaissance telle qu'elle s'opère dans notre vie. Et il démontre que la co-naissance *(connaissance)* réside dans le fait que nous *naissons avec*, en même temps qu'un grand nombre d'autres êtres, dont l'existence circonscrit et définit la nôtre, dont la présence nous est connue par notre propre présence. La connaissance est agie, vécue. Elle n'est pas une pénétration dans l'esprit de quelque chose d'étranger. L'esprit et la matière existent séparément, mais sont issus d'un même principe (Dieu) ; ce sont deux créatures, qui se développent parallèlement, qui connaissent et par là même se connaissent.

Tout cela est expliqué avec une subtilité et une précision inconcevables. En l'écoutant lire, je n'ai saisi que très imparfaitement. Je lui demanderai de passer une journée chez lui, pour lire le traité d'un bout à l'autre. Il est long.

Claudel prépare une ode : *l'Esprit et l'Eau*. Il a écrit à Frizeau que c'était dur, mais qu'il s'y acharnait et qu'il en espérait bien. Il est à Tien-Tsin ; il a refusé Pékin pour être plus seul. Il ne reviendra pas de quatre ou cinq ans. Il s'est marié brusquement et est parti, le soir de ses noces. Sa femme est la fille de l'architecte de Notre-Dame-de-Fourvières. Claudel est du canton de La Fère-en-Tardenois.

Les *Vers* sont une œuvre de jeunesse, qu'il est furieux de s'être laissé arracher pendant son séjour à Paris.

Frizeau m'a parlé de Suarès. Je n'ai pu m'empêcher de dire que ses pièces de *Vers et Prose* m'avaient frappé. Il prétend qu'il a du génie. Il veut que j'achète : *Voici l'homme*, qui vient de paraître à *l'Occident*. Suarès est un juif que Claudel a terriblement ému et presque ramené au catholicisme.

Gide aussi a été touché par Claudel. Il a reçu un coup si fort que — prétend Frizeau — il en a été très gravement malade. Son sensualisme ne le satisfait plus, il sent le besoin d'une joie plus sûre. Et l'extraordinaire sérénité que dégage — paraît-il — Claudel, l'a frappé.

Peut-être vais-je acheter *Voici l'homme*. C'est très beau ce qu'il y a dans *Vers et Prose*.

Les richesses de Frizeau. — Cinq ou six Gauguin, dont un immense, un vaste panneau, que Jammes appelle *le Paradis Terrestre*. Des femmes cueillent des fruits, d'autres se reposent dans une paix infinie. Et des animaux sommaires. Et dans le fond une mer sombre et phosphorescente, entourant une île-montagne. Malheureusement, c'est mal éclairé.

Les autres Gauguin sont très beaux. L'un est un cabaret de Pont-Aven.

Les Redon. Subtils, harmonieux, avec des couleurs sombrement rayonnantes et des ocellements de paon.

Les Charles Lacoste. D'un impressionnisme un peu simplet, mais franc. Ça ne m'emballe pas.

Il y aussi des Monticelli, sombrement rutilants, un Carrière, voilé et beau, un Diriks. Sur une table l'édition splendide des *Muses* (à *l'Occident*), les *Poèmes* de Mallarmé (édition de luxe), etc...

A. L. : Un jeune homme, peut-être rien. Il est de Pau. Il était là dans un fauteuil, silencieux, refusant un sourire aux finesses de Frizeau, d'un mutisme presque insolent. Et Frizeau se désolait ouvertement de ne pouvoir le pénétrer. Il a vu Claudel chez Jammes, où il a passé plusieurs jours. Il a intéressé Claudel, disait Frizeau. Cependant, les quelques mots qu'il a prononcés, distillés, ne m'ont pas paru transcendants. N'empêche qu'il m'irrite.

Je voulais en parler aujourd'hui à Frizeau. Je n'ai pas eu le temps.

Autre tuyau venant de Frizeau. Il y a deux Charles Guérin. Ils ne veulent pas être confondus. Le peintre devait illustrer les trois romans de jeunes filles de Jammes.

Lundi 24

Voici la question Frizeau-Claudel à peu près réglée. La prochaine fois que j'irai chez Frizeau, je lui parlerai de Jammes.

Pour mes étrennes je suis en grande hésitation. Il y a *Clairières dans le Ciel*, *l'Agamemnon d'Eschyle*, Gide (soit *Saül* — *le Roi Candaule* dont Frizeau dit grand bien — soit *le Voyage d'Urien* et *Paludes*, qui m'attirent depuis longtemps, et pour lesquels tu renouvelles mon intérêt). Il y a encore : *Voici l'homme*. Mais 7 fr. 50 ! Il y a encore (en second ordre) : *la Multiple Splendeur*, les *Stances*, *la Cité des Eaux*, les *Premiers Poèmes* de Kahn. Il y a (combattant Jammes et Gide) Laforgue et Rimbaud. Il y a tant de choses et si peu de temps pour les lire. Ce qui est sûr, c'est que de toutes façons il me faut du Gide. Je suis très tenté par Laforgue bien que je le connaisse à fond.

Ta lettre :

Cela m'a donné un coup de te savoir encore fatigué. Je t'imagine tellement plus robuste, et plus paysan que moi : j'oublie presque que des subtilités puissent te rendre malade, que tu puisses souffrir d'autre chose que d'une blessure brutale. Mais tes champs t'ont déjà apaisé.

Oui, tu saisis bien ce que tu veux, tu vois bien, tu comprends

bien ton art. Et c'est cela. Et c'est prestigieux. Et c'est immense. Et pourtant tu le réaliseras.

Avec quelle douleur ! Comme il faudra mon ami, que tu t'appliques à souffrir de la profondeur de chaque chose, de sa répercussion, de sa perspective ! Mais quelle joie aussi ! Quel triomphe, si tu triomphes, si tu restitues, solidifié en mots, ce paysage second, ce double qui s'entrevoit derrière la vie. J'imagine qu'on aura en te lisant comme une terreur — de sentir que quelque chose de si obscur est devenu si immédiatement présent, si pressant. Ainsi la lecture de Rimbaud.

Et en effet, pourquoi n'existerait-il pas ce paysage que je discerne, que je ressens derrière toute apparence ? Pourquoi serait-il moins réel, parce que je le vois moins bien ?

Mardi 25

Oui, Mallarmé est prodigieux. « Ce sourire étrange d'ange inconnu ! »

Après toutes les apologies que je t'ai faites du service militaire, il est curieux que je ne puisse t'entendre dire sans impatience que tu prépares avec amour tes deux années. Rien que ce chiffre : deux années ! m'affole. Vraiment, sans aucun souci de supériorité, je te dis : Tu ne sais pas ce que c'est. Et la douleur qu'on souffre là, on la sent si inutile. Toi, qui déjà te plains du temps perdu à des classes ! Que diras-tu quand tu arriveras à n'avoir plus qu'une demi-journée douteuse de lucidité par mois. C'est terrible ! — Je ne veux pas dire qu'il faille se désoler. Mais il faut compter souffrir beaucoup.

Oui les paysans. Les seuls qui n'arrangent pas.

A propos de *Paludes* : Gide, esprit subtil, impalpable et somptueux, violent, sensuel, et idéologue, abstrait, et ironique si doucement, si doucement, comme sachant bien qu'il ne vaut pas la peine d'*en* souffrir. Gide, esprit merveilleux, esprit.

Claudel est tout, une âme et un corps, et joints ensemble.

Gauguin : sûreté harmonique. Il saisit les accords, il distingue, *quoique grandement distants... la verdure d'un érable combler l'accord proposé par un pin.* Voici le monde et l'enchevêtrement de ses causes, c'est-à-dire la combinaison de ses couleurs, la composition de ses nuances. Voici le monde par cette syntaxe de la lumière toujours primitif et éblouissant. Oh ! ces roses, dans un coin, qui sont je ne sais quoi mais je sais bien quoi, et qui, si doucement, si fidèlement « comblent » la question de ce jaune d'or

dans le ciel. Oh ! cet épanouissement de la cascade, dont s'enveloppe d'un geste la baigneuse, comme de la roue d'un paon. Oh ! Gauguin, maître des yeux, poète, créateur du monde.

Tu as eu raison d'aller à *Vers et Prose*. Tu as eu raison de défendre Laforgue et de fustiger Moréas, ce veau. Ça doit être très amusant au fond, ces soirées interlopes et ridicules. Je me souviens de Barrès :

Paris, école d'irrévérence.

Cela fait du bien de s'habituer à la stupidité de gens qu'on a cru bien au-dessus de soi.

Les autos intéressent d'autres gens que les grues et leurs amis.

Quelle pitié que notre théâtre contemporain ! *Le Serpent noir*, c'était assez intéressant. *Les Mouettes*, c'est idiot. Tout ce qui se fait pour le théâtre est délibérément stupide. Ça ne « prendrait » pas.

Je vais lire *Jules César*.

Qu'est-ce que c'était que cette « certaine bienveillance à l'égard de tes théories » ? Je ne me souviens pas.

« Ce préjugé de la Beauté ! Le seul qui nous reste ». Oui, et je m'en irrite de plus en plus ; à tout instant, je le retrouve, il me hante, il déforme tous mes jugements, ou plutôt il me suggère encore des jugements. Alors que je voudrais ne plus même songer à apprécier. Sans cesse je me dis : a-t-il bien ou mal fait ? c'est-à-dire : ce qu'il a fait est-il beau ou laid ? C'est agaçant.

D'où vient ce pouvoir immense de la beauté ? L'explication que j'en donnais est-elle la bonne ?

J'ai assisté à une causerie de Georgette Leblanc, au cours de laquelle elle a chanté des *Poèmes de Jade* — poèmes chinois, délicats, subtils, nuancés et des chansons de Maeterlinck. Plus que la pauvre musique de Gabriel Fabre, ses « explications » de Maeterlinck étaient intéressantes. Elle a tenté de donner des *chansons* une traduction familière et psychologique. Elle y a réussi. A vrai dire, Maeterlinck m'a semblé bien rapetissé par ces éclaircissements. Le procédé de symbolisation apparaissait si nettement que je le trouvais bien naïf. Appelons nos pensées inquiètes : les Sept Filles d'Orlamonde, faisons-les ne pas oser ouvrir la porte sur la lumière de l'Océan. Et ça y est. Ça n'est guère malin. Mais il faut que je me retienne d'être injuste pour Maeterlinck qui, au second rang, est encore admirable.

VERS ET PROSE

Il y a les réflexions de Mockel, jolies, comme toujours. Il y a Suarès. Et c'est tout. Pourquoi Gide n'écrit-il plus ? Pourquoi Saint-Pol-Roux ? Pourquoi Claudel ? — *L'Étape*, cependant, c'est beau, si je me souviens bien. Pourquoi Jammes n'écrit-il plus ? Sans en avoir l'air, c'est la débâcle déjà. Que c'est mauvais, le bafouillage de Fort, et le Régnier et le Moréas. Les *Notations* de Ch. Morice. Oui, mais souvent obscures ou prétentieuses. Et puis je n'aime pas la pensée fragmentaire, la sentence, le mot. Je n'aime pas ceux qui ont de petites idées sur tout, qu'ils arrangent en une antithèse frappante. Et puis Morice parle trop de la Beauté.

C'est lui qui a gâté de littérature les « poèmes » de *Noa-Noa*. Ce qui est vraiment beau, là dedans, c'est : *le Conteur parle*, par la simplicité étrange, qu'aucun souci de style ne dépare, par la primitivité.

Tornouël. Voici la deuxième fois que ce nom revient. Et ses poèmes incompréhensibles, sans rythme, sans musique ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Monsieur Trix-Trix, c'est curieux. Cet O. W. Milosz a écrit de beaux poèmes, dit un *Ermitage* de vers 1900. Son Trix-Trix me fait songer — bien qu'il n'y ait aucun rapport — à *la Soirée avec Monsieur Teste*, de Valéry, une des choses les plus poignantes que j'aie lues, à la réflexion.

Que penser d'une revue qui a l'air de présenter comme un chef-d'œuvre la nouvelle de W. St. Reymont ? Il est vrai que c'est un Polonais.

Je relis *l'Étape*, c'est très beau, surtout la deuxième partie. Ce Vielé-Griffin est étonnant. Savant, sincère, ardent, il lui manque un je ne sais quoi, qui le rend souvent fade, vide, à côté, agaçant même. C'est l'impression que donne *Plus Loin* et surtout *l'Amour Sacré*. Entre des vers qui surgissent soudain, admirables, pleins d'une hauteur incomparable, traînent des longueurs, des explications inutiles et fatigantes. Et pourtant on aime l'homme qui écrit ça. Je me souviens que tu m'as dit sur lui la même chose, il y a quelque temps.

RODENBACH :

Et puisque la nuit vient, j'ai sommeil de mourir.

C'est très beau par cette obsession ; c'est sempiternellement la même chose, comme l'eau, comme les soirs, comme les cloches ; mais c'est beau par là même. Seulement, tout de même, on préfère avoir fini. J'aime davantage l'âme de Rodenbach, si subtilement avertie, que ses vers, qui sont un peu l'exploitation de son âme.

Oscar Wilde. — De même Wilde. Il avait une âme exquise, naïve, impérieuse, subtile jusqu'à l'innocence ; il a eu une vie un peu tapageuse, mais dont le scandale a été racheté à la fin par un admirable silence, par une mort d'une obscurité résignée étonnante. Je parle d'après un très curieux article de Gide dans un vieil *Ermitage*.

Péladan. — *Sémiramis*. Comment, en le voyant jouer (car j'eus l'honneur d'assister à la première à Champigny), n'ai-je pas senti toute l'insolence de cela. Péladan pourrait — s'il voulait égaliser un peu ses lignes — arriver à l'Académie.

Je demanderai à Frizeau une bibliographie de Claudel.

Serais-tu assez aimable, quand tu seras revenu à Paris, pour tâcher de voir — en te gardant bien d'en acheter — si les derniers *Mercures Musicaux* contiennent quelque chose de moi. On ne m'envoie rien, et malgré tout je voudrais savoir si je suis imprimé. Je voudrais presque que non. Cela m'ennuie formidablement. Surtout n'achète aucun numéro. C'est si assommant.

Écris-moi avant de retourner à Paris. Tu as le temps. Et cela me fait tant de bien.

As-tu reçu ma courte lettre de l'autre jour, que je t'ai envoyée à Paris pendant que tu m'écrivais de La Chapelle ?

Oui, que ce sera beau ce printemps. Nous serons peut-être libérés vers le 10 mai. Je partirai tout de suite.

Ton Jacques R.

J'ai terminé ce soir mon article, c'est-à-dire que je peux maintenant m'occuper de le remanier. Il est *fait* dans sa totalité. Mais que de choses à revoir.

A Jacques Rivière, à Bordeaux

La Chapelle d'Angillon, 26 décembre 1906, 3 heures de l'après-midi

Ce soir de verglas, de neige et de conscription, revenant de boire, par formalité, du vin blanc avec les conscrits de ce pays, où je suis né, et qui n'est pas le mien, je sens monter en moi des regrets.

Ce pays n'est pas le mien parce qu'aucun pays n'est le mien, si ce n'est peut-être le bourg où je suis allé en classe et au catéchisme. Et je voudrais m'enrubanner avec ceux qui y allaient avec moi. Je les connais par leurs noms. Ils connaissent par leur

nom mes souvenirs. Je voudrais chanter « la classe » avec eux.

Je me les rappelle, lorsque, en mai, après la classe, ils restaient faire leurs devoirs. Les fenêtres à trois battants étaient largement ouvertes, l'odeur de la terre bêchée entrait avec des branches et les appels des merveilleuses petites filles, qui remontaient l'allée avec des dames. Ces soirées de lumière dans le jardin et dans l'école, dont je ne puis pas dire toute la pureté et tout le mystère, peut-être ces mots, ces pauvres mots les leur rappelleraient-ils.

Merveilleux pays de mon cœur. Fez-la-Lointaine n'est pas plus belle, ni plus ancienne, ni plus enfouie dans le mystère que vous. Je voudrais parler de tous vos jours, et de toutes vos heures... et je vous confondrais — car, n'est-ce pas, la femme ne fut jamais pour moi que des paysages, que la rappeleuse d'heures, de pays et de paysages — je vous confondrais avec celle à qui Rousseau disait : *O Julie, éternel charme de mon cœur*, et votre charme serait le sien, audacieusement. Je lui dirais :

> *Vous êtes la dame de quatre heures, après la classe*
> *en hiver, avec sa voilette humide serrée au visage...*
> . . . . . .

et ce serait tous mes vers.

Et pourtant, il m'a semblé, ces jours derniers, qu'enfin l'immensité de ma petite campagne ne me suffisait plus. Pour qui saurait l'isolement, la gravité et le tendre ennui de cette haute maison dont je sors si peu, pour qui saurait l'insignifiance de la campagne d'alentour, la surprise serait minime et d'avoir résisté jusqu'ici je paraîtrais quelque peu ridicule... Mais je suis celui qui sait l'immensité et le mystère de toutes les vies. Je me disais, un jour, que je serais *le nocturne passeur des pauvres âmes*, des pauvres vies. Je les passerais sur le rivage de mon pays où toutes choses sont vues dans leur secrète beauté.

Et pourtant, je ne suis pas que ceci. On a dit un jour, de moi, que j'étais un aristocrate ; oui, et aussi, souvent, le plus humble en cœur et en esprit ! Un littérateur, oui, et que les sciences me passionnent ! Un rêveur, oui, et de tout mon corps je voudrais agir.

(Fez-la-Lointaine !) Sur une des routes qui entrent en Sologne, je suis allé avec n'importe qui. De là, je gagne des sapinières, des sentiers sablonneux, puis soudain, au débouché d'un taillis, c'est le désert.

Solitude inculte. Chardons et cailloux jusqu'à l'horizon. A l'horizon, le soleil.

Cet été, ma tête brûlante souffrait là plus désespérément qu'ailleurs. Je disais : *Désert d'alfa ! désert ! plein de couleuvres.* Un

chemin descendait vers une ferme, mais je remontais la plaine sans bout, vers le soleil nu.

Cet hiver, j'ai voulu descendre par le chemin, vers la ferme. Les pas des moutons dans la boue avaient gelé. Des pieds délicats n'auraient pas pu marcher là et je suis remonté vers la plaine aride. Dans le fond, infiniment loin, le soleil rougeâtre, et d'immenses nuages immobiles, « des trombes de nuages », a dit quelqu'un, s'enfonçaient et traînaient jusque là-bas. Désert.

Partir et n'arriver jamais. Serrer des chevaux frais entre ses cuisses. Parcourir l'aridité. Souffrir de l'inconnu, s'enivrer de toucher le mystère, souffrir de ne pas s'habituer. Partir, repartir, dormir sous le ciel, enveloppé de laine, sur des places de villes, repartir, caravanes ! caravanes !

Plus tard. — Revivre, revivifier toutes les vies, en passant. Mais passer. Ne pas s'arrêter, ne pas s'habituer, ne pas s'arranger une vie et un bonheur.

Ne pas accepter « sa vie à soi », Laforgue. Souffrir à en saigner, d'un bruit de vaisselle, de tasse à café, de déglutition. Exaspérer sa douleur à l'idée qu'un jour on pourrait, soi aussi, envoyer des cartes de visite, des lettres de faire-part, se marier, acheter des calendriers — ou assumer telle autre vie — ou telle autre.

Mais oui, je veux torturer mon cœur de tout l'irréparable de votre faire-part de mariage, de toute votre « débâcle nuptiable » — mais ne pas en rester là pour mon compte.

Je suis là pour saisir les accords, les affinités, les dissonants déchirements. Pas pour prendre une place dans l'orchestre.

Plus tard. — Ce matin, de fleurs de Nice, le goût âcre et pourri des vieux printemps. Pivoines. Pivoines aux feuilles raides et vertes, où la pensionnaire inconnue, avec le vieux printemps et l'amour inconnu, pense et passe.

Plus tard. — Au-dessus de ma vie enfantine, de délicieuses choses inconnues passaient. A présent que je suis au-dessus de ces choses et que je les connais, je ne retrouve plus en moi que l'impression délicieuse. Ces choses n'étaient que le prétexte. Et pourtant il faut exprimer ces délices.

A tour de rôle assumerai-je les vies, pour dire le délicieux inconnu qui les enveloppe — ou m'étant placé au-dessus de tout, dirai-je l'inconnu désiré ?

Je ne puis me résigner à *une* vie — à « cette vie à moi ».

Le soir où j'ai commencé cette lettre, j'ai dû aller au dîner, à la fête des conscrits.

Bien que, comme toujours, cette vie à moi m'ait empêché de me mêler à eux comme je l'aurais voulu, j'ai eu les larmes aux yeux de trop comprendre, de trop aimer cette grossièreté. Danses sauvages, rubans écarlates, gaudrioles insupportables, sensibleries. Que ces plaisirs leur étaient dus, comme ils étaient à eux, comme il était équitable qu'ils leur fussent distribués. Dieu, qui distribue ! Dieu qui répartit.

Ainsi, à la fête d'Argent, m'éloignant de la place du bourg, dans une rue sombre où se voyaient les lueurs des bals, où s'entendaient encore les pétards, je me disais, acceptant passionnément tout le vieux passé tranquille défait : « Amusez-vous avec les sons et les couleurs que Dieu vous a donnés ».

Pour finir ces quatre pages écrites à deux reprises à de longs intervalles et qui résument assez mes vacances :

Réflexion sur la neige. — Je n'aime pas la neige d'ici, ces jours-ci. C'est un décor trop provisoire, trop transitoire. On s'attend trop à ce qu'elle fonde, on ne vit pas avec elle. Ce n'est qu'un décor, brutal.

Ce dégel, cette pluie sale, à laquelle personne ne fait plus attention, à laquelle tous sont habitués, c'est à moi. Cet ennui commun et quotidien, c'est à moi de le dire. C'est à moi les notes trop connues qu'on n'entend plus. Mais moi, pour les entendre, il faut que je passe et ne m'arrête pas.

A présent, comme toujours, sur cette cinquième page, après cette décision des quatre autres, je voudrais écrire, à la façon de Barrès et de Jules Laforgue :

... Tandis que d'un autre côté...

Combien je me moque des théories. Combien je me soucie peu, par exemple, de « me faire une morale ». Ce sont des choses qui ne me regardent pas, qui ne me regardent plus.

Ta lettre. — C'est bien ainsi que ce devait être la visite à Frizeau. De merveilleux tuyaux ; mais si précis que, parfois, un peu décevants. Surtout se dire que tels sont les amis de Claudel et qu'ils l'ont intéressé et que soi-même on pourrait passer près de lui et être méconnu.

J'ai beaucoup aimé que l'homme ne soit pas différent du génie et qu'il dise parfois, assemblé avec ses amis : « Pour quelle exigence... » Je le savais. Je savais que c'était un missionnaire, c'est beau à Frizeau d'avoir dit ce mot.

Reparle-moi de *Partage de Midi* et du *Traité de la Co-naissance*. C'est merveilleux tout de même de s'être ainsi rapproché de Claudel, de Jammes.

— J'ai relu, au début de ces vacances, *la Ville, la Jeune Fille Violaine* et surtout *le Repos du Septième Jour*. Je voudrais savoir si tu parles dans ton article de sa théorie mystique et si effroyablement précise sur le Feu, de son effort pour fonder l'Enfer en épouvante, comme le Dante, et surtout en vérité. C'est admirable *le Repos du Septième Jour*, parce que, au-dessus de tout drame particulier, de toute poésie fragmentaire, l'idée dramatisée vous empoigne, l'idée pure issue du monde matériel en a gardé toute l'essentielle poésie — et ce serait ce qu'il y a de plus beau dans Claudel, si sa beauté même n'était pas conditionnée par celle des autres drames. Le refuge du Sage : *Caché dans le pli de l'épaule*, m'a ému autant que les souriantes paroles de Violaine mourante à Jacques Hury, autant que les dernières religieuses paroles de Cœuvre à Ivors pour le persuader, autant que cette phrase de Mara à Violaine :

Ah! plus que sous l'œil de son mari, une femme se trouble et rougit de bonheur quand elle sent sur elle
Le tranquille regard du sage petit enfant.

Parce que dans tout cela c'est la même beauté essentielle qui circule comme l'eau spirituelle, beauté faite de la mystérieuse précision.

Mais je préfère toujours ce que je viens de relire (en ce moment : *le Repos du Septième Jour*) parce que j'ai abandonné, en lisant, mon cœur, mon souffle.

Il me semble que ton article ne sera pas religieux, je veux dire catholique, que tu n'y parles pas de l'eau, du feu, de l'Église. Tant pis. Il faudrait d'autres articles : il faudrait suivre le grand effort de conversion, le progrès de la grande mission. Mais on conçoit très bien un premier article intitulé : *Paul Claudel*, qui représente et explique le premier choc d'admiration.

Tandis que tu extrais laborieusement la pure philosophie de Claudel, je voudrais simplement m'émouvoir avec toi de certaines citations :

N'est-on pas exténué d'émotion et prêt à se rendre lorsqu'on arrive, avec Violaine, à :

... Et j'ai vu mes sœurs, Praxède et Félicité, j'ai vu ma sœur Cécile avec sa tête à demi-coupée,
Enfants mystérieux, vierges prudentes...

De même, dans *la Ville* ;

Tu ne saurais effacer de ton cœur une certaine image...

Claudel, « un corps et une âme », oui, et surtout il me semble l'AME DU CORPS. Claudel a trouvé l'âme du corps. C'est pourquoi sa philosophie et sa poésie sont si modernes en même temps que si primitives.

J'aurais voulu te parler de :

— CERTAINES CONVERSATIONS AVEC DES PAYSANS

— D'IDÉES A MOI SUR L'AME

— DES SÉANCES DE « VERS ET PROSE » où je n'ai rencontré encore personne « que j'aie cru autrefois supérieur à moi »

— DE « L'AGAMEMNON D'ESCHYLE » que Bichet vient de me prêter. C'est très beau et prévu. C'est une traduction du LANGAGE, pas, comme il est d'usage, une transposition de la pensée grecque et de l'âme primitive dans notre âme à nous. Il est très absurde de dire que c'est le point de départ du langage et de la poésie claudélienne, quoique, peut-être, lui-même se plaise à l'avouer.

— DE TES LIVRES D'ÉTRENNES. Je conseille *les Moralités Légendaires* et *Rimbaud*, indispensables. Feuillette le reste. Lis Kahn pour me parler de ses magnifiques erreurs.

Amitiés de ma sœur.

Comme nous attendons le 10 mai ! Nous trouverons moyen de t'avoir chez nous, bien entendu.

Comme je voudrais *te* parler! mon ami.

HENRI FOURNIER

Je te fais un grand sacrifice ou plutôt je *nous* fais... Je renonce à la garnison de province, et je vais tout faire pour aller à Vincennes, dans l'espoir que tu seras en novembre prochain à la Sorbonne.

A Henri Fournier, à La Chapelle d'Angillon

Bordeaux, dimanche 30 décembre 1906

J'ai entendu l'autre soir *Maison de Poupée* avec Suzanne Després.

Je note cette impression le plus tôt possible, afin de ne pas trop la déformer.

Voici quelques mots grandiloquents et jetés au hasard en revenant. Je n'y attache aucune importance. Ils tâchent seulement d'exprimer la sensation que m'a donnée le dénouement, ce dénouement si universellement incompris :

Souffle du large, terreur et délivrance, soufflet à nos incertitudes et à nos mesquineries, magnifiques éploiements de liberté enfin reconquise...

Je me révolte éperdument, dans tous les sens et je ne sais contre quoi. Je veux me délivrer.

Mais cela n'exprime qu'une petite partie de mon impression — et si mal.

Jamais, je crois, je n'ai senti aussi longtemps une telle tension nerveuse. Pas un instant, ou presque, je n'ai cessé de haleter. Cela m'a brisé pour deux jours. Et aujourd'hui j'avais encore les jambes faibles. Ce qui produit, je crois, cet effet terrible, c'est ce que j'appellerais « la rigueur de la convergence ». Voici ce que j'entends par là : quand on connaît déjà la pièce et le dénouement, on se rend compte que chaque phrase est soit un pressentiment, soit une explication anticipée de l'avenir. Tous les « effets convergent », mais j'emploie l'expression dans un sens plus rigoureux que Taine. Je veux dire que les moindres mots, les moindres intentions, les moindres gestes ont non pas un double sens, mais un sens plus profond que le sens apparent. Je veux dire que le simple sens apparent a un retentissement, dont ne s'aperçoivent pas les spectateurs non avertis. Ainsi, à chaque instant le présent « est gros de l'avenir » et le drame se développe pour ainsi dire intérieurement, par sa propre force interne, comme — dirais-je, si j'étais pédant — comme la monade Leibniz. Ce qui était indistinct s'éclaircit par une progression fatale, mais tout était contenu dans cet indistinct et dès le début.

Je crois saisir là ce qui fait la sublime originalité d'Ibsen, et ce qui différencie ses drames de nos pauvres élucubrations françaises. Ah ! Dieu, cette bonne clarté française, comme elle est gentille, mais comme elle est puérile. *Ils* nous racontent un drame comme on raconte une histoire, en ajoutant des épisodes aux épisodes. Au début rien, papotage dans un salon ; on offre du thé, des gâteaux, et les jeunes gens lorgnent. Puis lui s'égare avec elle dans un coin. Et ça s'appelle l'exposition. Ensuite épisode, puis épisode, puis épisode, chacun destiné à marquer les « degrés » progressifs de l'intérêt dramatique. Mais tout vient du dehors. On sent que l'auteur s'est dit : « Tiens, ceci fera bien. Et puis ça me servira ».

Dans Ibsen, la progression est continue, invisible aux yeux des non-initiés, qui ont besoin de poteaux indicateurs pour comprendre. Mais combien plus profonde et « plus intérieure ».

C'est pour cela que m'étant laissé prendre dans ce lent tourbillon, je me suis senti si admirablement poigné. Longue et persévérante attirance du centre fatal, du seul dénouement possible !

Effroi grandissant et sûr, et qui s'épanouit si merveilleusement dans cette dernière scène grandiloquente, libératrice et désolée.

Je ne m'indignerai pas de l'incompréhension générale et des très stupides critiques de la bénévole majorité. Mais je me réjouirai de voir une femme comme Suzanne Després, qui comprend, elle, et mieux que moi encore, puisqu'elle recrée. Une femme ! Songe à cela. Comme mes admirations et mes vives impressions se traduisent toujours en désirs puérils, j'aurais voulu — oh ! tant voulu — le lendemain la rencontrer quelque part, lui prendre les mains et lui dire seulement : « Que vous êtes belle ! »

Poil de Carotte est un pur petit chef-d'œuvre dont on n'a saisi ni le sens, ni la portée. (On a ri à se tordre). Et quelle mélancolie ! Et quelle vengeance contre la sottise oppressive ! Elle y a été admirable, conciliant merveilleusement la naïveté et la clairvoyance mêlées dans le petit être timide et refoulé. Comme il est utile peut-être au fond que les enfants soient malheureux et méconnus de leurs parents ! La contradiction leur enseigne l'irrévérence. Et l'irrévérence est la condition du développement de toute intelligence. En se renfermant en eux-mêmes avec leurs illusions déjà perdues, les enfants se découvrent une force intense de personnalité, un désir de se grandir pour se venger, désir tenace et qui interdit tout repos, — le plus souvent.

J. R.

TABLE DES LETTRES

1905

	Date	Auteur	Page
1	Janvier.....	H. F.....	7
2	Janvier.....	J. R.....	8
3	9 juillet.....	H. F.....	10
4	20 »	H. F.....	15
5	23 »	H. F.....	23
6	30 »	J. R.....	23
7	2 août.....	H. F.....	23
8	4 »	J. R.....	24
9	13 »	H. F.....	28
10	17-18 »	J. R.....	41
11	27 »	H. F.....	49
12	7 septembre....	J. R.....	54
13	13 »	H. F.....	59
14	20 »	J. R.....	63
15	22 »	H. F.....	70
16	23 »	H. F.....	70
17	26 »	J. R.....	78
18	26 »	H. F.....	83
19	29 »	H. F.....	83
20	4 octobre.....	H. F.....	84
21	12 »	J. R.....	88
22	17 »	H. F.....	92
23	27 »	J. R.....	95
24	30 »	H. F.....	97
25	2 novembre....	H. F.....	99
26	5 »	J. R.....	103
27	16 »	H. F.....	109
28	28 »	J. R.....	113
29	9 décembre....	H. F.....	121
30	16-18 »	H. F.....	126

1906

31	10 janvier	H. F.....	128
32	13 »	J. R.....	130

	Date	Auteur	Page
33	22 janvier	H. F.	138
34	29 »	H. F.	150
35	2 février	J. R.	152
36	17-19 »	H. F.	163
37	Février	J. R.	178
38	7 mars	H. F.	192
39	19-22 »	J. R.	197
40	21 mars 3 avril	H. F.	205
41	5 avril	J. R.	219
42	11 »	H. F.	229
43	18 »	H. F.	229
44	13 »	J. R.	230
45	21 »	H. F.	239
46	Avril	J. R.	247
47	Avril	H. F.	249
48	Avril	J. R.	249
49	30 »	H. F.	250
50	3 mai	J. R.	250
51	8 »	H. F.	257
52	13 »	J. R.	259
53	18 »	H. F.	261
54	20 »	J. R.	264
55	27 »	H. F.	267
56	4 juin	J. R.	271
57	7 »	H. F.	277
58	10 »	J. R.	279
59	10 »	H. F.	280
60	Juin	J. R.	281
61	24 »	H. F.	282
62	3 juillet	J. R.	289
63	10 »	J. R.	294
64	11 »	H. F.	294
65	11 »	J. R.	295
66	16 »	H. F.	305
67	5 août	H. F.	305
68	3-11 »	J. R.	307
69	15 »	H. F.	317
70	16 »	H. F.	319
71	18 »	H. F.	319
72	22 »	H. F.	319
73	28-30 »	J. R.	327
74	3 septembre	H. F.	333
75	14 »	H. F.	340
76	16-20 »	J. R.	342
77	26 »	H. F.	352
78	27 »	J. R.	353
79	3 octobre	H. F.	354
80	7 »	J. R.	354
81	11-15 »	H. F.	356

	Date	Auteur	Page
82	21 octobre.....	H. F.....	369
83	22 »	J. R.....	372
84	26 »	J. R.....	373
85	2 novembre....	J. R.....	374
86	9 »	H. F.....	377
87	13-14 »	J. R.....	386
88	19 »	H. F.....	395
89	29 nov. 6 déc....	J. R.....	402
90	6-16 décembre	J. R.....	411
91	15 »	H. F.....	414
92	22-25 »	J. R.....	422
93	26 »	H. F.....	430
94	30 »	J. R.....	435

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 25 MARS 1948
PAR F. PAILLART
ABBEVILLE (D. 1897)
(O. P. L. 31.0832)
N° d'Edition : 1141
Dépôt légal : 25 Janvier 1927
Imprimé en France

844.91 R625Z 1926A V01

a39001 008060140b

721

21e édition

EXTRAIT DU CATALOGUE

Œuvres de

ALAIN-FOURNIER

MIRACLES
CORRESPONDANCE AVEC JACQUES RIVIÈRE
(nouvelle édition en deux volumes)
LE GRAND MEAULNES
(édition illustrée par Galanis)

•

Œuvres de

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

CHARLES BLANCHARD
LA MÈRE ET L'ENFANT
CONTES DU MATIN
LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE
LES CHRONIQUES DU CANARD SAUVAGE
LETTRES DE JEUNESSE
LETTRES A SA MERE

•

Œuvres de

JACQUES RIVIÈRE

AIMÉE
ÉTUDES
L'ALLEMAND
A LA TRACE DE DIEU
CORRESPONDANCE AVEC ALAIN-FOURNIER
(nouvelle édition en deux volumes)
CORRESPONDANCE AVEC ANTONIN ARTAUD
DE LA SINCÉRITÉ ENVERS SOI-MÊME
NOUVELLES ÉTUDES